

LES VIEUX
M'ONT
CONTÉ



LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*. Collection « Documents Historiques », n^{os} 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ont., 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents historiques », n^{os} 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ont., 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte type 938*. Collection « Archives de folklore », n^o 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet*. Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 1

Contes franco-ontariens

(Répertoire de : Théodule Miville, Aldéric Perreault)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.
directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

1973

Tous les textes oraux du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du
CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Ontario,
Canada.

GR
113.5
O5V53
V.1

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 1974 — Bibliothèque Nationale du Québec
Copyright © Centre Franco-Ontarien de Folklore 1973

ISBN 0-88502-021-9

D7400370

REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, a financé en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs récits contenus dans ce volume et qui en facilite la publication,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- au Ministère des Affaires culturelles du Québec, qui a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société Historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- au professeur Robert Toupin, D.U.P., qui a rendu possible cette publication grâce à ses conseils et à ses démarches auprès des éditeurs.



À

MONSEIGNEUR FÉLIX-ANTOINE SAVARD

qui m'a révélé

la valeur de la tradition orale

JE DÉDIE

ce volume

à titre d'ancien disciple reconnaissant

MONUMENTAL ERECTED BY THE

STATE OF NEW YORK

IN MEMORY OF THE

DECEASED

OF THE

STATE OF NEW YORK

PRÉFACE

On ne saurait trop insister sur l'importance du corpus de contes franco-ontariens que le Père Germain Lemieux entreprend de publier sous le titre général Les Vieux m'ont conté... Dans son introduction il annonce que le présent recueil est le premier d'une série qui en comptera au moins trente et diffusera plus de six cents contes enregistrés depuis 1953 parmi les anciens pionniers de l'Ontario Nord, un territoire qui s'étend de Mattawa à Sault-Sainte-Marie, en direction est ouest, et de la rivière des Français à Timmins dans l'axe sud nord. Voilà qui situe quantitativement et géographiquement l'une des plus importantes collections de contes canadiens, voire nord-américains, qu'il ait été donné à un même folkloriste de rassembler.

Avant l'intervention du Père Lemieux, on soupçonnait bien l'existence du conte populaire français dans la tradition ontarienne, mais on possédait peu de témoignages accessibles, à peine une dizaine de contes épars, retrouvés autour d'Ottawa et mêlés à l'une ou l'autre des séries de Contes populaires canadiens, préparées par Marius Barbeau pour le Journal of American Folklore (1917, 1926 et 1931), et les six que Marie-Rose Turcot a publiés dans les Archives de Folklore (1946 et 1948). À ceux-là s'ajoutent, bien qu'ils soient inédits, vingt-six contes que le regretté Joseph Médard Carrière a notés sous dictée à Tecumseh, en 1940, et une vingtaine d'autres enregistrés dans la région de Penetanguishine, en 1966, par un petit groupe de mes étudiants de l'université de Toronto.

Cette moisson ontarienne, surtout celle du Père Lemieux, s'ajoutant aux multiples collections déjà rassemblées dans le Québec depuis 1914 et en Acadie depuis 1946, auxquelles d'ailleurs il a contribué pour sa Gaspésie natale, mais qu'il serait trop long d'énumérer ici, porte à environ dix mille le grand total des contes populaires français retrouvés au Canada.

Ces statistiques témoignent de la richesse extraordinaire d'un répertoire à peu près sans égal en Amérique du Nord, mais qu'au début du siècle on croyait perdu à tout jamais. Les Canadiens instruits ont été lents à comprendre et à apprécier la valeur de ces récits qui, à toutes les époques, parallèlement aux chansons folkloriques, ont accompagné les coureurs de bois, les canotiers, les voyageurs, les bûcherons ou les colons, dans leurs courses et pérégrinations jusqu'aux confins de l'Amérique. Il en est pourtant resté des traces, perceptibles même aujourd'hui, chez la plupart des tribus indiennes avec lesquelles ils étaient venus en contact.

C'est d'ailleurs précisément à partir de ces influences évidentes que, vers 1912, l'anthropologue américain Frantz Boas et le folkloriste Stith Thompson, ont induit qu'un foyer central de diffusion du conte français devait se trouver quelque part dans la vallée du Saint-Laurent et les autres parties françaises du Canada. Il restait cependant à en faire la démonstration. Depuis soixante ans, cette preuve s'est faite à répétition grâce à deux ou trois générations de folkloristes, peu nombreux, il est vrai, qui ont suivi les brisées de Marius Barbeau.

*Quant au Père Lemieux dont je dois présenter la collection, je dirai d'abord qu'il était admirablement préparé pour cette entreprise d'envergure. Auteur d'une remarquable étude comparée sur le conte hagiographique de Placide-Eustache, il alliait l'enthousiasme de la découverte à une connaissance profonde de la littérature venue du fond des âges. C'est ce qui l'a amené à interroger inlassablement, dans des conditions souvent difficiles, ses vieux conteurs et à confronter leurs récits merveilleux ou facétieux avec des sources et parallèles mythologiques. D'où l'essai étonnant intitulé *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition qu'il a publié en 1968.*

Mais son amour du conte ne s'est pas borné à des spéculations érudites. Ce qui nous touche peut-être davantage dans sa démarche intellectuelle, c'est l'attention soutenue qu'il a prêtée à ses conteurs franco-ontariens, les Jongleurs du billochet, comme il les appelle, selon une expression employée par l'un d'entre eux. Il nous les présente tantôt dans un chantier trônant à tour de rôle sur un court billot au centre d'un auditoire attentif de bûcherons, tantôt réunis dans une cuisine — avec les conteuses qu'il ne faut pas oublier — autour d'un appareil magnétique qui capte leurs paroles et parfois leur image.

Et que disent-ils donc qui soit si captivant ? Des contes, bien sûr, semblables à ceux du Québec et de l'Acadie, mais qui ne sont pas tout à fait les mêmes. Par la mimique, le geste, le style, par l'agencement des épisodes, les glissements d'un récit à un autre, bref par la texture qu'il donne à sa version, chaque conteur fait qu'il n'y en a pas deux en tous points identiques. La version qu'il débite est devenue franco-ontarienne. Et cela n'enlève rien à l'intérêt qu'elle suscite. Bien au contraire puisque chaque performance est, pour ainsi dire, une création nouvelle. C'est affaire de spécialistes de comparer entre elles toutes les versions, d'en analyser les modifications en même temps que la répartition géographique des types. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, Ti-Jean Peau-de-Morue qui inaugure ce recueil, c'est Jean de l'Ours combiné avec Jean le Fort, deux contes (pour les initiés, les types 301 et 650) qui figurent déjà en plus de cent versions au Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du Nord. Le P. Lemieux, pour sa part, en conserve dix autres versions en réserve. Par elles et par tous les autres trésors de sa collection, il a taillé une place de choix à sa province d'adoption dans l'étude comparée des contes populaires. Il a ainsi mérité l'admiration reconnaissante de tous ses compatriotes.

LUC LACOURCIÈRE
Directeur des Archives de Folklore

CORRECTION

P. 12, dernier paragraphe, 10e ligne:

Au lieu de "Ti-Jean-Peau-de-Morue qui inaugure ce recueil..."

Il faut lire: "Ti-Jean Poilu qui figure dans ce recueil..."



UNITED STATES OF AMERICA

Published by the
Government Printing Office

INTRODUCTION

Ce recueil de contes folkloriques, le premier d'une série d'au moins trente tomes, demande quelques explications en guise d'introduction.

D'abord, pourquoi publier des contes folkloriques alors que beaucoup de savants et de jeunes chercheurs se tournent vers l'avenir, vers des projections sociologiques, économiques ou scientifiques de l'an 2000 ? Pourquoi revenir à une littérature enfantine quand personne ne se croit un enfant à partir de huit et dix ans ? Qui dit folklorique fait penser à une transmission traditionnelle qui remonte à plusieurs générations. Notre siècle si sévère pour la tradition a-t-il besoin de cette littérature remplie des exagérations et de la mythologie de peuples depuis longtemps disparus ?

Plus que jamais notre population ressent un besoin d'évasion vers un monde moins bruyant, moins mécanisé que le nôtre. Ces scènes de milieux primitifs où le roi engage lui-même ses employés, où la reine va avertir le jeune fermier du roi de venir prendre son déjeuner, ces mille et une circonstances d'une vie pastorale simplifiée font rire jeunes et vieux, les transportant dans une atmosphère plus humanisée.

Et les jeunes, que la vie n'a pas encore fatigués, quel besoin ont-ils de lire ou d'entendre des contes de fée ou d'aventures d'un géant ou d'un Ti-Jean rusé ? Expliquez le phénomène par le surplus d'imagination ou un sens poétique plus aiguisé chez les jeunes ; le fait crève les yeux : les jeunes aiment les contes. C'est du moins la conviction de plusieurs bibliothécaires, de plusieurs éducateurs et de la plupart des directeurs d'organisations culturelles de jeunes. À titre de technicien d'enquêtes folkloriques, nous avons remarqué que les enfants et les jeunes gens peuvent rester immobilisés des heures entières à entendre un conteur qui fait valoir les talents de Ti-Jean, la malice de la fée ou la bêtise du roi. On nous apporte parfois une objection : « les jeunes gens ne demandent plus aux vieillards de leur dire des contes. » Ceux qui ne savent pas ce qu'est un conte traditionnel n'en demandent pas ; ils ne les connaissent pas, donc ils ne peuvent chercher ce dont ils n'ont aucune notion. Le rôle de notre collection sera en partie de redonner aux jeunes, la notion du conte traditionnel.

Nous avons déjà publié quelques contes folkloriques ; ils ont été aussi bien accueillis par les jeunes que par les moins jeunes. Au moment où nous écrivons ces lignes, une jeune secrétaire lit tous les contes qu'elle trouve dans nos manuscrits pour les raconter, le soir venu, à ses petits frères et sœurs. Et malheur à elle si le conte est trop résumé ! Une bibliothécaire nous a avoué être, elle aussi, en quête d'un répertoire de contes pour satisfaire une jeune clientèle de huit à quinze ans qui vient, une fois par semaine, non pas lire mais entendre raconter des récits. La bibliothécaire apprend les contes et les raconte ensuite à ses jeunes auditeurs assidus. C'est un peu pour répondre à ce besoin des jeunes et des adultes œuvrant auprès des jeunes que nous prenons l'initiative de fonder une collection qui devrait diffuser d'ici dix ans, au-delà de quatre cents contes populaires.

Les gens liront ces contes comme passe-temps, par besoin de repos de l'esprit... Seront-ils les seuls à tirer parti de nos publications ? Non ; plusieurs artistes dans les domaines du cinéma, du théâtre, de la littérature, n'attendent qu'une source d'inspiration, qu'un point de départ, pour produire une œuvre d'envergure peut-être nationale. Que l'on pense aux chefs-d'œuvre d'un Walt Disney qui a charmé des millions de spectateurs en animant les personnages de simples petits contes ! L'inspiration vient souvent d'une légende presque banale, d'un conte écrit pour des enfants.

La formule que nous employons, c'est-à-dire de publier deux fois le même conte — la version remaniée et la version originale, celle du conteur — a pour but de répondre aux besoins de plusieurs catégories de lecteurs. Un folkloriste qui s'adonne à la comparaison des versions ne lira pas nos contes avec les yeux d'un philologue ou d'un linguiste. Un romancier qui se cherche un thème d'inspiration n'aura pas les préoccupations du spécialiste en phonétique. Pour faire d'une pierre deux coups, nous avons pensé d'adopter la formule du double style : le style oral et le style écrit. Ceux qui veulent jouir du comportement des multiples héros et de leurs aventures, liront de préférence le texte remanié ; ce dernier a fait disparaître les répétitions parfois distrayantes du texte original. Il a complété la pensée du style oral en s'appuyant sur le ton et le geste du conteur. Le texte oral aura, par exemple : « Toi... » Le texte écrit sera plus long : « Toi, je t'aurai ! » Le complément a été puisé dans le geste du conteur qui pointe du doigt son adversaire en lui faisant un signe de tête non équivoque. Comme le lecteur n'a pas accès au ruban sonore ou magnétoscopique, il a droit de connaître toute la pensée du conteur. Le transcripteur a vu agir le conteur, il connaît sa langue, sa psychologie ; il peut donc, sans fausser le sens du texte oral y apporter certains compléments tirés du geste ou de la mimique, de celui qui le lui a raconté.

Le folkloriste ou tout lecteur intéressé à la mythologie trouvera un grand avantage à lire le texte remanié, plus explicite que le texte en style oral rédigé en orthographe syllabique. S'il s'agit d'un détail à trouver, détail de psychologie ou de mythologie, le lecteur choisira de préférence le texte remanié.

Autre est le but du linguiste qui tente de dénicher les phénomènes de prononciation, de vocabulaire, ou de rythmique de la phrase. L'étudiant qui fera une

étude du juron ou du « patois » aura avantage à déchiffrer le texte authentique, et le littérateur, qui veut goûter la poésie de certaines expressions du conteur analphabète, devra, lui aussi, ne pas quitter de loin le texte syllabique.

Nous avons renoncé à la disposition « juxtalinéaire » des deux textes pour éviter certaines déceptions toujours possibles chez le lecteur en quête de « traduction » exacte. Et voici pourquoi ! Souvent le conteur va s'attarder à répéter pendant un long paragraphe les mêmes éléments de description ou d'explication. Il s'attarde intentionnellement, ou bien pour faire rire davantage l'auditeur, ou pour se donner le temps de retrouver dans sa mémoire l'épisode suivant.

Dans le texte remanié, la surcharge de la version orale sera éliminée, et la version retouchée sera nécessairement plus brève. Il faudrait dans ce cas laisser un espace blanc pour rétablir le parallélisme. De même, plusieurs conteurs, parce qu'ils n'ont plus l'habitude de répéter telle version, ou par défaut de mémoire, vont omettre un élément utile ou même nécessaire à l'intelligence d'un épisode subséquent. Tout à coup, le narrateur sentira le besoin de donner un avertissement à l'auditeur : « j'ai oublié de vous dire que... » Dans le texte remanié, pour une plus grande clarté du récit, on a écrit, à sa place normale ce détail que le conteur souligne plusieurs paragraphes plus bas. Le parallélisme ou la disposition « juxtalinéaire » obligerait continuellement le rédacteur du texte remanié à signaler l'addition du détail qui n'apparaît pas à cet endroit dans le texte syllabique. Un cas se présente souvent : le nom du héros n'est mentionné qu'après une page ou deux. Pour clarifier le texte, nous introduisons le nom à l'endroit psychologique, au début du récit. Les deux textes ne seront donc pas placés sur deux colonnes parallèles.

Reste la question des notes explicatives ; en général, elles n'apparaîtront qu'en marge du texte syllabique. Entre crochets, nous plaçons les mots anglais à l'origine d'un anglicisme, v.g. un chac [shack], ou un mot français tellement déformé qu'il risque de n'être plus compris, v.g. *i's gu'i ch'tè'* [jetaient]. De même, quand il est évident que le conteur s'est trompé de nom ou de pronom, nous plaçons la correction entre crochets. Nous réservons les notes marginales aux expressions trop locales ou trop « canadiennes » pour être comprises par tout lecteur francophone. Par exemple, l'expression « donner le diable à quelqu'un », si courante chez nous, n'aura peut-être pas le même sens, dans les autres pays ; les expressions *chiquer la guénille*, *couper du balai*, *courir les pattes aux fesses* y gagnent à être brièvement expliquées.

On nous reprochera peut-être d'avoir multiplié les notes explicatives, en répétant les mêmes remarques à propos des mêmes mots ou expressions. Cette abondance de notes est intentionnelle. Nous nous sommes mis à la place d'un lecteur qui, faute de temps, veut exploiter la version syllabique d'un conte sans prendre connaissance des versions précédentes. On arguera que ce lecteur peut utiliser le LEXIQUE. Il nous semble toutefois qu'un chercheur se fatiguera moins à lire ces notes au bas des pages qu'à consulter le lexique à la fin du volume. Notre raisonnement a été le suivant : le lecteur déjà au courant du sens de tel mot n'est

pas obligé d'en relire la définition ; le lecteur qui ignore le sens de telle expression appréciera, croyons-nous, la note qui lui épargnera le souci de recourir au lexique.

Quelques notes biographiques accompagneront toujours le nom du conteur. Ces détails peuvent aider d'autres folkloristes ou d'autres chercheurs à établir certaines filiations de versions canadiennes, qui ont eu cours en notre pays. Certaines précisions, qui sembleront des hors-d'œuvre pour les profanes, seront très utiles aux spécialistes du conte folklorique ; une date, un nom de famille, la moindre circonstance entourant les premiers exploits d'un conteur peut jeter de la lumière dans le labyrinthe des hypothèses d'un chercheur. Le lecteur intéressé à connaître l'attention que le folkloriste accorde aux moindres détails rapportés par le conteur populaire pourra lire *Les jongleurs du billochet*¹, dans lequel un enquêteur donne certains secrets de sa technique. Souvent ce qui semble simple conversation de convenance dévoile une foule d'éléments précieux pour l'étude de la tradition orale, et, en particulier, de la propagation du conte folklorique. On ne connaît pas toutes les sources d'un récit, si l'on apprend qu'il a été raconté dans un chantier ontarien ou américain, vers 1890. D'autres renseignements d'ordre économique, sociologique ou familial, recueillis au cours d'une conversation préparatoire à l'enregistrement d'un conte, peuvent éclairer aussi bien le sociologue que le folkloriste sur les travaux ou la mentalité d'une époque.

Pendant près de vingt-cinq ans nous avons parcouru plusieurs régions francophones, en Ontario et dans d'autres provinces, à la recherche de chansons et de récits folkloriques. Tout ce matériel oral a été enregistré sur ruban sonore et, ces dernières années, sur ruban magnétoscopique, en vue de constituer une sorte de banque de documents destinés à étudier en profondeur la culture populaire. Nous avons conservé précieusement les moindres témoignages folkloriques ou historiques recueillis au cours de nos enquêtes. Pour permettre aux chercheurs d'avoir accès plus rapidement à nos documents, nous indiquerons le numéro de classification de notre collection. Dans l'intérêt des folkloristes, nous ajouterons une brève analyse du type du conte d'après l'index international Aarne et Thompson.

La cueillette tire à sa fin : la vieille génération des beaux « chanteux » et des vieux conteurs est à la veille de disparaître. Même si nous avons encore beaucoup d'informateurs à visiter, nous voulons commencer à faire connaître au public cette mine de documentation qui pourrait alimenter certaines productions littéraires ou artistiques de tous genres. Mais quelle formule adopter pour assurer un maximum de rendement à nos publications ? Dans quel ordre publier contes et légendes ? Devions-nous choisir comme lecteurs les seuls spécialistes de la tradition orale ou songer aussi à une autre catégorie de chercheurs ? Serait-il plus pratique de publier une série de plusieurs versions d'un seul conte, par exemple du héros de la force, ou donner un échantillon de plusieurs types de contes dans un même volume ? Comme nos enquêtes futures peuvent nous apporter des spécimens nou-

1. Germain Lemieux. *Les jongleurs du billochet*. Éd. Bellarmin, Montréal, 1972.

veaux qu'il faudrait publier en dehors de monographies rédigées trop hâtivement, nous avons décidé de publier nos contes dans un certain ordre chronologique de cueillette. Nous disons bien « un certain ordre chronologique » pour souligner le fait que certains conteurs ont commencé en 1953 à nous faire part de leur répertoire et nous disaient d'autres contes encore en 1969. Il y aura donc plusieurs contes enregistrés en 1964, 1967 ou 1968 qui apparaîtront dans notre publication avant le produit de nos cueillettes de 1955. Une grande partie de nos conteurs sont maintenant décédés ; pour ces derniers, nous publions leur répertoire en entier dans l'ordre chronologique des enquêtes.

À la suite d'un inventaire récent de nos archives sonores, nous aurions enregistré près de 700 récits, légendes et contes. Nos fichiers d'informateurs signalent 92 noms de conteurs dont le plus grand nombre a été interviewé en Ontario. Nous avons, pour fin de comparaison, enregistré plusieurs versions en Acadie, en Gaspésie et chez les Métis du Manitoba. Une estimation, calculée d'après les 276 contes transcrits, nous donnerait un minimum de 30 tomes de récits populaires, rédigés dans leur teneur originale et dans un style remanié. Cette collection pourra comprendre quelques autres tomes, si nos pionniers ne plient pas bagage avant que nous soyons prêts à les visiter.

Il ne faudra pas se surprendre de retrouver des versions assez semblables dans le répertoire de deux conteurs de la même région, ou dans le répertoire d'un même conteur. Aucun folkloriste ne s'en étonnera ; quant aux autres, ils apprendront peu à peu qu'un conteur, sans manquer de talent ou d'honnêteté, a souvent des descriptions passe-partout qu'il utilise dans deux ou trois contes de son répertoire ; il a même des personnages semblables dans deux contes différents, personnages qui ont à peine changé de nom en passant d'un récit à l'autre. Autre découverte probable du lecteur : des titres semblables pour désigner des contes assez différents, ou au contraire, des contes semblables portant des titres assez peu apparentés. Nous n'avons pas ici à expliquer les phénomènes d'évolution de versions folkloriques. Ce sera, nous l'espérons, une des nombreuses trouvailles de nos lecteurs non spécialisés en littérature orale.

Il nous faut expliquer notre système d'orthographe syllabique. On nous reprochera sans doute de n'avoir pas utilisé l'orthographe phonétique des spécialistes en linguistique. Le reproche est fondé : la rédaction syllabique ne peut pas donner toutes les teintes des « a », des « eu » ou des « on » ; elle ne peut pas noter les nuances de toutes les gutturales ou des dentales. Nous doutons fort que le système phonétique international puisse, lui aussi, reproduire tous les phonèmes dans leur exactitude originelle. Nous avons a priori mis de côté l'orthographe phonétique comme devant être utile à un trop petit nombre d'experts en linguistique. Le système syllabique a l'avantage de reproduire une bonne approximation de la langue du conteur et peut être déchiffré par tout lecteur à la fois patient et curieux. Nous avons surtout surveillé les liaisons ; quand le conteur dit : « Vou' avé' été avec 'és aut's », l'œil du lecteur est un peu étonné, mais son oreille comprend très bien : « Vous avez été avec les autres ». Même phénomène au début des contes. Parfois

le conteur dira : « C'éte' enn' fois, dans in grand pays... ». Le même conteur, dans un autre conte, ou un autre conteur fera la liaison : « C'était enn' fois, dans un grand pays... ». Ce n'est pas à nous d'expliquer le phénomène des manques de liaison, mais il nous faut reproduire le texte avec le plus de précision possible et laisser les linguistes tirer leurs conclusions.

Malgré les acrobaties de l'œil et de la langue, lors de la lecture du texte oral, il reste que plus d'un lecteur préférera lire la rédaction syllabique à cause de la spontanéité de l'expression paysanne et de la couleur poétique de cette langue. Même si la tournure est fruste, même si le vocabulaire est parfois gaulois, on revoit le conteur analphabète se livrer à l'auditeur avec toute sa psychologie naturelle et tout son sens artistique.

Nous n'avons certes pas réussi dans la version remaniée à améliorer la version paysanne. Elle peut se lire plus facilement, on peut plus rapidement prendre connaissance de la suite des épisodes, mais a-t-on vraiment une version de plus grande valeur ? Nous ne le croyons pas. Ce style écrit n'a pas la vie, la couleur, le rythme endiablé du type oral. C'est pourquoi nous croyons que le récit oral va compter plus d'adeptes que le récit remanié. Quoi qu'il en soit, notre premier but n'est pas d'ébahir le lecteur par ces quelques contes sauvés de l'oubli par des artistes-paysans. Notre but est d'abord, redisons-le, de faire connaître notre littérature orale à un plus grand public, de façon à rejoindre, un jour ou l'autre, un artiste qui se laisse gagner par la poésie de ces récits. Il en résultera un roman, une opérette, un programme radiophonique, une comédie... ou toute autre pièce artistique inspirée par la tradition ancestrale. Certains artistes ont créé, en 1967, des productions authentiquement canadiennes en exploitant des légendes populaires telles que *la Corriveau* et *Rose Latulippe*. Et nous n'en citons que deux parmi plusieurs autres. Si nous consultons les chefs-d'œuvre littéraires et musicaux de beaucoup d'autres pays, nous découvrons que ces pièces sont sorties d'une légende, d'un conte ou d'une chanson folklorique. Pourquoi le Canada ferait-il exception ?

Nous rappelons, avant de terminer cette introduction, que quatre ou cinq récits folkloriques contenus dans ce premier tome ont déjà été publiés, sous une forme remaniée, dans la série des *Documents historiques* de la Société historique du Nouvel-Ontario.² L'édition de ces deux fascicules de contes est épuisée et nous avons pensé qu'il était utile de rééditer ces quelques pièces accompagnées de leur texte oral.

Nous avons épilogué trop longuement sur un ton qui contraste avec l'élan fougueux de nos conteurs. Laissons maintenant la parole à ces paysans analphabètes qui savent mieux que nous révéler l'âme d'un peuple.

2. Germain Lemieux. *Contes populaires franco-ontariens* I et II. Documents historiques no 25 (1953), no 35 (1958) ; Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario.

TI-JEAN PEAU-DE-MORUE

Les contes commencent presque toujours par « Un roi »... Donc, une fois c'était un roi qui avait deux garçons et trois filles. Il les envoya à l'école, puis les garçons fréquentèrent le collège et les filles, le couvent.

Un jour, la plus jeune des filles, la princesse Cécile, fut enlevée subitement.

En ce temps-là, quand quelqu'un disparaissait, c'était inutile de le chercher. Il a donc fallu se borner à pleurer la disparition de la jeune princesse.

Le roi tomba bientôt malade de fièvres malignes qui lui firent perdre la vue. De toutes parts, les médecins accoururent auprès du roi. Ils réussirent à maîtriser la fièvre ; cependant le roi resta aveugle.

Mais à cette époque, être aveugle, c'était, pour un roi, la plus terrible infirmité à cause des guerres qu'il devait constamment soutenir. La rivalité n'existait pas seulement entre les pays, mais même entre les provinces ; c'était dans les mœurs du temps.

Quand le roi eut constaté qu'il était aveugle pour toujours, il s'engagea un secrétaire pour lui faire ses lectures, veiller aux documents et à la correspondance. Les princes, d'ailleurs aux études, ne s'intéressaient pas encore aux affaires du royaume.

Un bon matin, le roi se faisait lire les journaux par son secrétaire, quand un passage attira son attention.

« Il y a une fontaine d'eau merveilleuse, gardée par des géants, à cinq cents lieues du château de notre roi... »

À la demande du monarque, le secrétaire répète sa lecture et confirme la nouvelle en ajoutant :

« Eh bien ! oui, j'en ai entendu parler, moi aussi, et il semble que ce soit la vérité. »

Alors le roi de s'écrier :

« J'en aurai de cette eau-là, coûte que coûte ; foi de roi, j'en aurai ! »

Or l'expression « foi de roi » était une sorte de serment devant lequel tout devait céder.

Le roi demande à son secrétaire :

« Qui pourrais-je envoyer dans ces pays inconnus à la recherche de l'eau merveilleuse ? »

L'homme hésita un instant. Il voulait depuis longtemps faire disparaître les fils du roi, et il trouvait maintenant une belle occasion d'exécuter ses plans criminels. D'un ton pondéré et solennel, le secrétaire répondit :

« Sire mon roi, je n'en vois pas de plus apte à cette mission que le plus vieux de vos fils.

— Tu as raison, dit le roi ; il est instruit, parle plusieurs langues, et avec de l'argent, il pourrait mener l'expédition à bon terme. »

Le roi fit demander son plus vieux fils et lui confia la grande mission : partir à la recherche de la fontaine d'eau merveilleuse. L'aîné des princes protesta :

« Je suis incapable d'entreprendre un tel voyage ; je suis certain d'y laisser ma vie ; je ne connais rien à la navigation... je... »

Avant d'entendre d'autres raisons, le roi reprit :

« Je veux, moi, que tu y ailles. Va au port ; prépare-toi un bâtiment, choisis-toi un équipage et pars demain matin, sans plus tarder. »

Le roi avait commandé, il fallait s'exécuter.

Le prince prépare son bâtiment à la hâte, il entasse des provisions pour six ou sept ans et, le lendemain, met à la voile vers l'inconnu. Beau temps, mauvais temps, il poursuit sa course.

Trois mois après le départ, il était en vue d'une immense baie, très profonde, qui s'enfonçait en pleine forêt. Il donne ordre à ses matelots d'y entrer. On obéit. Les voiles se replient, l'ancre touche le fond, une chaloupe glisse à la mer. Le prince descend du bâtiment et dit à son équipage :

« J'irai seul à terre. Restez en rade jusqu'à mon retour. Vous avez des provisions pour longtemps, attendez-moi ici. »

Une fois sur la plage, le prince s'engagea dans un sentier qui plongeait dans la forêt. Au bout d'un demi-mille environ, fatigué, assoiffé par une chaleur étouffante, il aperçut un immense chêne sous les racines duquel sortait une source d'eau fraîche. Il remarqua aussi un gobelet de métal retenu par une chaîne d'argent. Rien de plus pressé que de boire. Quand il pensa à continuer sa route, il se trouva métamorphosé en une espèce de masse de sel.

Dans ce temps-là, quand le roi confiait une mission à quelqu'un, l'envoyé devait revenir avant un an et un jour. Après cette date, la mission était considérée comme un échec.

Donc, le roi attendait impatiemment le retour de son fils.

Au bout d'un an et un jour, son fils n'étant pas de retour, il dit à son secrétaire :

« Qui vais-je envoyer maintenant ? Il me faut un autre chef d'expédition à la recherche de la fontaine d'eau merveilleuse.

— Je n'en vois pas d'autre, répondit le secrétaire, que votre second fils. Il est intelligent, débrouillard, voilà justement votre homme ! »

Le roi fait demander son second fils et lui répète l'ordre donné à son aîné, un an auparavant :

« Prends un bateau et pars demain matin. J'ai hâte de recouvrer la vue. »

Sans rien objecter, le second fils prit la mer dans la même direction que son frère.

Quelques mois plus tard, il est en vue du bâtiment du prince aîné, au fond de l'immense baie. Il fait carguer les voiles, accoste le long de l'autre bâtiment et descend à terre à son tour. Il s'engage lui aussi dans le sentier qui le conduit droit au chêne et à la source funeste. En voyant cette eau si alléchante, il s'empresse de boire. Mais aussitôt qu'il a bu, il fait quelques pas et se trouve, lui aussi, changé en statue de sel.

Un an et un jour se sont écoulés depuis le départ du second prince. Aucune nouvelle n'est encore parvenue au château royal. Le roi questionne de nouveau son secrétaire :

« Qui pourrait-on envoyer maintenant à la conquête de la fontaine merveilleuse ? »

Au château, il y avait un jeune serviteur nommé Ti-Jean, proche parent du roi et que tout le monde considérait comme son fils. Ti-Jean était illettré mais intelligent, surtout très rusé... Il descendait souvent à la cave, sous la chambre du roi, et écoutait les conversations du monarque avec son secrétaire. Et quand on lui demandait son avis, il avait toujours des solutions très heureuses.

Le secrétaire dit donc au roi :

« Qu'est-ce que vous penseriez si l'on nommait Ti-Jean chef de la nouvelle expédition ? Il n'est pas dépourvu et semble être très habile en tout.

— Tu as raison, dit le roi, Ti-Jean pourra réussir là où d'autres ont échoué. »

Le roi fait venir Ti-Jean et lui fait part de sa décision. Ti-Jean ne l'entend pas de la sorte :

« Vous n'y êtes pas, Sire mon roi. Vos garçons qui étaient instruits n'ont pas réussi, et moi, je sais à peine lire, je ne pourrai jamais me rendre...

— Foi de roi, Ti-Jean, il faut que tu partes... et que tu partes demain matin ! Tu m'entends, demain matin... »

Foi de roi, fit sursauter Ti-Jean, mais bientôt il reprit son aplomb.

« Sire mon roi, je partirai, mais pas demain matin, seulement après demain.

— Pourquoi, dit le roi ?

— Pourquoi ? pourquoi ?... Si vous ne voulez pas accepter cette condition, débarrassez-vous de moi tout de suite... »

Et le roi accepta d'accorder à Ti-Jean une journée supplémentaire avant son départ.

Le lendemain matin, Ti-Jean s'en va à l'église, fait sa confession, communie et se prépare à mourir au cours de son voyage.

En revenant de l'église, il s'arrête près d'une source d'eau où il s'était souvent abreuvé. Il prend la gamelle en écorce dont se servaient tous les passants et boit à son aise, assis sur une roche, tout en pensant au malheur qui l'attendait. Puis, la tête entre les deux mains, il songe, tire des plans, revient sans cesse sur sa situation. Enfin, il prend une résolution : « Mourir ici ou mourir là-bas, quelle différence ? Je suis aussi bien de tenter ma chance. J'irai donc. »

Comme il allait se lever, il aperçoit une vieille dame près de lui. Elle lui parle :

« Pauvre Ti-Jean ! Tu as l'air en peine, ce matin ?

— Qui vous l'a dit, grand'mère ?

— Ah ! reprend la vieille, je t'ai vu. Tu es en peine, hein ?

— Mais qui vous a si bien renseignée, grand'mère ?

— Mon petit, je connais ton affaire. Écoute-moi. Tu as agi en bon chrétien, ce matin ; tu es allé à confesse, tu as communiqué. Tes frères ont montré moins de bonne volonté que toi ; aussi je vais t'aider. Voici une serviette de toile ; mets-la dans ta poche et garde-la toujours, elle te portera chance.

— Merci, grand'mère. Vous êtes bien bonne, merci ! »

Ti-Jean prit le chemin du château, tout joyeux, plein d'entrain et de confiance. En un clin d'œil, son bateau était frété et lui-même était prêt à faire face aux périls du voyage. Le lendemain, aux petites heures, le bateau de Ti-Jean sortait du port, toutes les voiles au vent.

Quand il fut parvenu à la fameuse baie où s'étaient arrêtés les princes, il aperçut les bâtiments qui se balançaient à l'ancre. Mais il se dit :

« Moi, j'irai plus loin qu'eux. »

Et il continua sa course pendant une couple de mois, jusqu'à une grande anse, assez semblable à la précédente. C'est là qu'il décida d'aborder. Il donna ordre au timonier de pénétrer dans la baie, fit abattre les voiles et bientôt il descendit à terre.

Ti-Jean, avant de quitter ses matelots, leur donna cette consigne : « Si je reviens, je hisserai un drapeau au faite du grand chêne que vous voyez là-bas, et vous viendrez à ma rencontre... » Et il partit.

La forêt est dense, mais il découvre une large route ; il la suit. Après quelque temps, il arrive à une vaste clairière. Il lève les yeux pour admirer le paysage, mais qu'aperçoit-il ? Un géant d'une dizaine de pieds de hauteur. Ti-Jean se met à trembler et ne peut s'empêcher de dire :

« Eh bonguienne ! les gens sont bien bâtis dans ce pays ! C'est égal, allons vers lui. »

En apercevant Ti-Jean, le géant fait trois pas vers lui, en criant :

« Je n'ai pas mangé depuis trois jours, je te mange, je te dévore, j'ai faim... »

— Arrête, arrête, grand fanal, lui crie Ti-Jean. Tu as faim, je vais te donner à manger. Tu n'as qu'à choisir, mon vieux ! »

Et déjà Ti-Jean avait étendu sa serviette sur une pierre très large, et les rôtis de veau, de porc et de bœuf s'empilaient à la portée du géant. À mesure que le monstre s'empiffrait, la nourriture s'amoncelait sur la pierre ; si bien qu'après une heure de boustifaille, le géant demanda grâce, en dépit des invitations réitérées de Ti-Jean.

« J'ai assez mangé, je n'en peux plus. »

— Maintenant, dit Ti-Jean, me permettras-tu de continuer ma route ?

— Eh oui ! reprend le colosse. Va où tu voudras, petit ! »

Ti-Jean eut tôt fait de plier sa serviette sous le regard envieux du géant et se prépara à partir.

« Jeune homme, dit le géant, veux-tu faire un marché avec moi ?

— De quoi s'agit-il, demande Ti-Jean ?

— Si tu veux me donner ta serviette, je te donnerai un sabre merveilleux. » Et il sort de sa poche un petit sabre qui devient très long dans sa main géante.

« Vois-tu l'arbre à deux lieues d'ici, sur la montagne ? Regarde-lui sauter la tête. »

Et Ti-Jean constata le fait avec de grands yeux étonnés.

« Donne-moi ton sabre, dit Ti-Jean, et prends ma serviette. »

L'échange fait, les deux amis d'un instant se séparent. Ti-Jean marche une cinquantaine de pas, puis s'arrête tout pensif. « Si j'essayais mon sabre ? »

L'action suivit la pensée. Ti-Jean tire son sabre magique, tranche à distance le cou du géant, court lui enlever sa serviette et repart en possession de deux aides précieux : le sabre et la serviette.

Quelques heures plus tard, la route le conduisit à une autre plaine déboisée. Ti-Jean commençait à respirer plus à l'aise, quand, tout à coup, il aperçoit le long des taillis un autre géant beaucoup plus gros que le premier.

« Ciel ! en voici un autre, de s'exclamer Ti-Jean ; je vais te jouer un tour, à toi aussi. »

Le géant n'a pas sitôt aperçu notre explorateur qu'il se dirige vers lui, à grandes enjambées, en menaçant de l'avaler tout rond.

« Arrête, arrête, hurle Ti-Jean. Ne t'excite pas pour rien. Tu as faim ? Je vais te donner à manger. »

Déjà la serviette était dépliée et un banquet de prince s'étalait sur l'herbe. Ti-Jean assista au festin du géant dont l'appétit dut s'avouer vaincu, devant l'affluence de tant de mets. Le festin terminé, Ti-Jean replie sa serviette et veut poursuivre sa route.

« Jeune homme, dit le géant, veux-tu faire un marché ?

— Lequel ?

— Si tu veux me donner ta serviette, je vais te donner une corne magique. Tu n'as qu'à souffler dans cette corne et désirer cinq mille géants, si tu le veux ; ils accourront à ton secours. Puis, tu retires ton vent de cette corne, ils disparaissent.

— Accepté, dit Ti-Jean. »

Le géant saisit la serviette entre deux gros doigts et donne à Ti-Jean la corne merveilleuse. Ils se quittent.

Ti-Jean fait quelques pas en suivant le géant du coin de l'œil et tente sa chance une seconde fois. Il tire son sabre, abat la tête du géant et vient reprendre sa serviette. Maintenant, une autre expérience ! Il souffle dans sa corne et désire l'aide de mille géants. Aussitôt un régiment de géants l'entourent et crient :

« Qu'est-ce qu'il y a, Ti-Jean ? Qu'est-ce que tu veux ? »

Ti-Jean enfle la voix pour se faire entendre :

« Lancez cette tête-là derrière la montagne de gauche. Lancez ce corps-là derrière la montagne de droite... Parfait ! »

Puis, il retire son vent de la corne magique ; la nuée de géants disparaît instantanément.

Heureux de son succès, Ti-Jean traverse la plaine, reprend la route et continue sa marche. Quelques heures plus tard, il arrive à une autre plaine où il distingue le toit d'un splendide château.

« Que diable ! il y a du monde ici ? Allons voir. »

Et Ti-Jean avance d'un pas rassuré vers cette construction massive. Il a beau regarder, regarder, il ne voit personne ni aux fenêtres, ni dans la cour. Il fonce vers la porte centrale et parvient à faire sonner la cloche. Des pas de femme sur la dalle de pierre... Puis, la porte grince, s'entrouvre. Il croit rêver : il aperçoit la princesse Cécile, la fille du roi !

Elle lui tend la main et ne sait plus quelle question poser...

« Ti-Jean ! mais où vas-tu ? Comment as-tu pu te rendre ici ? Comment... »
Ti-Jean ne perd pas contenance ; il sait blaguer à ses heures.

« Je suis venu pour vous chercher. J'ai flairé que vous étiez ici et je suis venu comme j'ai pu. »

La princesse n'entendait plus les paroles de Ti-Jean, tellement sa joie la troublait. Puis, devenant songeuse :

« Écoute, Ti-Jean, les géants sont à la veille d'arriver. S'ils nous surprennent à jaser ensemble, c'en est fait de nous à tout jamais. »

Mais Ti-Jean n'est pas ému par cet avertissement ; il continue, toujours à son aise :

« Qu'est-ce que vous appelez des géants ?

— Mais voyons ! Des géants ce sont de grands hommes, des colosses d'hommes. Ce château leur appartient. Tu ne sais pas, ils sont deux ; l'un a un sabre magique, l'autre a une corne... »

Elle n'eut pas le temps d'achever, Ti-Jean avait déjà sorti de son sac le sabre et la corne. Son large sourire et ses gestes significatifs résumaient ses hauts faits.

La princesse n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles. Les géants morts, bien morts. Ils ne reviendraient plus ! Puis, ce fut un tête-à-tête de frère et de sœur qui se revoyaient après vingt ans de séparation. On jasa, on échafauda des plans de fuite, on dîna sans aucune ombre de crainte.

La princesse était toute à la joie. Tout à coup, elle devient soucieuse :

« Ti-Jean, la mère des géants doit bientôt se réveiller. Si elle s'aperçoit que ses garçons sont morts, elle ira puiser de l'eau à la fontaine merveilleuse et elle ira leur rendre vie. Nous pouvons nous attendre à les voir revenir.

— Où donc est cette fontaine merveilleuse ? interrompit Ti-Jean.

— Vois-tu là-bas cette vieille cabane grise ? C'est là. La bonne femme est couchée sur les portes de la fontaine ; elle ne doit pas tarder à ouvrir l'œil.

— Attends-moi ici, de dire Ti-Jean ; je vais aller faire connaissance avec cette femme dangereuse. »

Notre aventurier s'approche de la cabane avec précaution, son sabre à la main, prêt à s'en servir à la moindre alerte. Il entrebâille la porte ; la vieille dormait encore. Il la pique de la pointe de son sabre et crie à tue-tête :

« Aie, Aie, bonne femme, lève-toi, libère les portes de la fontaine. »

La vieille se met à hurler de rage et de douleur :

« Où vas-tu, petit ver de terre ? Décampe ou gare à toi. »

Ti-Jean coupe court aux menaces. Il joue du sabre et débite la monstrueuse vieille en sept ou huit morceaux. Puis il souffle dans sa corne. Les géants accourent de partout.

« Dispersez-moi cette carcasse aux quatre coins du ciel. Bien ! Maintenant, soulevez-moi ces portes de fer. »

Les portes de fer s'ouvrent. Ti-Jean voit un puits profond, un escalier de bois, et, vers le bas, une échelle de soie. Il descend en vitesse au fond du puits, remplit une bouteille et réapparaît dans la cabane bondée de géants.

« Maintenant, fermez les portes. »

La ferraille claque une dernière fois. Ti-Jean tire son vent de la corne, les géants disparaissent.

De retour au château, Ti-Jean trouve la princesse encore tout émue de ce charivari d'enfer.

« Princesse, s'écrie-t-il en riant, voici enfin une bouteille d'eau merveilleuse pour guérir la vue de votre père aveugle. »

La princesse ne sait plus comment manifester sa joie à Ti-Jean. Ils se promettent de ne plus jamais se séparer et, après quelques préparatifs, ils quittent le château bras dessus bras dessous.

Quand ils furent en vue du port de mer, Ti-Jean, pour obéir à sa consigne, hissa un drapeau blanc au faite du grand chêne. Les matelots accoururent en hâte. Quel ne fut pas leur étonnement de revoir Ti-Jean en compagnie d'une femme habillée de soie et de satin étincelant. Ce fut un mystère pour ces pauvres gens.

Bientôt le bateau appareilla et mit le cap sur le château du roi.

* * *

À l'approche de la baie où étaient restés ses frères, Ti-Jean décida d'arrêter prendre de leurs nouvelles. Il fait accoster son bâtiment et s'informe des deux princes auprès des matelots. La réponse est toujours la même :

« Ils sont partis et personne ne les a revus. »

Ti-Jean entreprend donc d'aller à leur recherche. Il s'engage dans le sentier, rejoint le chêne, aperçoit la source d'eau, le gobelet.

« Oh ! pense-t-il, il y a quelque chose de louche là-dedans. Je ne me risquerai pas à boire de cette eau-là. »

D'un coup d'œil rapide, Ti-Jean avait deviné le drame. Il prend sa bouteille d'eau merveilleuse et en jette quelques gouttes sur un morceau de sel, près de la source. Un premier prince reprend vie.

« Qu'est-ce que tu fais ici, lui demande Ti-Jean ?

— Ah ! Ti-Jean, soupire le prince ; quelle malchance ! J'ai bu de cette eau.

— Et ton frère ?

— Il doit être dans les alentours, » répond évasivement le prince.

Ils découvrirent l'autre monceau de sel et bientôt les deux princes accompagnaient piteusement Ti-Jean vers la plage.

Ti-Jean les entraîna sur son bâtiment où il leur réservait une surprise. Ils purent revoir leur sœur, Cécile, disparue depuis vingt ans. La joie ne pouvait être plus exubérante. Pour jouir à leur aise de la présence de la princesse, ils demeurèrent sur le bateau de Ti-Jean, après avoir donné des ordres aux équipages de leurs vaisseaux.

Et le bâtiment de Ti-Jean reprit la mer en route vers le château.

* * *

Après quelques jours de navigation en haute mer, les deux princes se trouvèrent un bon matin, assis tous les deux à l'avant du bâtiment, la tête basse, l'air triste. Soudain, l'un d'eux se décide à parler.

« Sais-tu, mon frère, ce qui va arriver ? »

— J'y songe, moi aussi, répond l'autre. Je me doute de ton embarras. Il s'agit de Ti-Jean ?

— Oui. C'est Ti-Jean qui va hériter de la couronne. Il a délivré Cécile, il apporte de l'eau merveilleuse, il nous a sauvés tous les deux ; la couronne va lui échoir, tu verras. Mais voici mon plan : enlevons-lui sa bouteille d'eau merveilleuse et abandonnons-le sur une chaloupe à la dérive. Il se tirera d'affaire tout seul. D'ailleurs, nous ne le reverrons jamais.

— Mais la princesse ? dit l'autre. Ne sais-tu pas que Ti-Jean et Cécile se sont promis de ne jamais se séparer ? »

Après un bref conciliabule secret, ils se saisirent de Ti-Jean et lui enlevèrent sa bouteille d'eau merveilleuse. Une chaloupe glissa le long du bordage et bientôt Ti-Jean fut abandonné sans rames aux caprices de la vague et du vent.

Sans perdre de temps, les deux princes rejoignirent Cécile et la menacèrent du même sort, si elle ne voulait pas leur promettre de ne jamais dévoiler ce crime. Et la princesse, jugeant sa vie en danger, leur promit, foi de princesse, de ne jamais les dénoncer. Elle pleura longtemps la perte de son sauveur qui était déjà disparu à l'horizon. Et le voyage se déroula sans autre accident.

* * *

Un matin, comme le secrétaire du roi interroge l'horizon, comme à l'ordinaire, avec sa longue-vue, il aperçoit une voilure dans le lointain. Il court vers le roi et lui annonce la nouvelle :

« Je vois venir un bâtiment. C'est l'un des vôtres ; il semble que ce soit le vaisseau de Ti-Jean. »

— Allons vite nous renseigner », dit le roi aveugle.

Ils font atteler un carrosse et filent au port. Comme ils arrivent au quai, les deux princes descendent du vaisseau. Ils apportent la bouteille d'eau merveilleuse

recueillie par Ti-Jean et en humecte les yeux de leur père. Surprise générale ! Le roi a recouvré la vue. Il peut revoir ses deux garçons et reconnaître Cécile, absente depuis si longtemps. Tous sont au comble de la joie.

Tout à coup le roi dit à l'un de ses fils :

« Je vois bien le bâtiment de Ti-Jean, mais je ne vois pas Ti-Jean ; qu'est-il donc devenu ? »

— Ah ! attendez un peu, papa, répondit le garçon ; je vous raconterai son histoire plus tard. Pour l'instant, ne pensez plus à Ti-Jean... »

Mais retournons à Ti-Jean et suivons-le quelque temps.

Dès qu'il fut abandonné seul sur la mer, notre malheureux aventurier, grâce à une planche arrachée à l'embarcation, réussit de peine et de misère à gagner une île. En mettant le pied à terre, il n'eut d'abord qu'une préoccupation : cacher sa serviette, sa corne et son sabre sous un arrachis de peur de les perdre. Mais en abandonnant ces compagnons précieux, il en perdit même le souvenir.

Pendant ce temps, le roi donnait un grand banquet aux nouveaux arrivés. On s'amusa ferme de part et d'autre. Mais le roi appela de nouveau l'un de ses fils et lui demanda une seconde fois ce qu'était devenu Ti-Jean.

Le fils répondit avec aplomb :

« Eh bien ! voici : vous connaissez Ti-Jean ; c'est un homme un peu original. Avant notre départ de là-bas, il s'est mis en tête d'aller faire un tour de chasse parmi les tigres et les lions. Imaginez-vous ce qu'il a pu devenir ? Et comme il tardait à reparaitre, nous ne pouvions remettre indéfiniment notre départ à cause de notre désir de vous revoir et de vous rendre la vue.

— C'est bien, dit le roi ; puisqu'il l'a voulu, tant pis pour lui ! »

Et la vie continua paisible au château... La princesse Cécile vivait heureuse dans sa famille, mais elle se surprenait souvent à soupirer à la pensée de Ti-Jean. Ce qui la torturait surtout, c'était de ne pouvoir déclarer ses frères.

Au bout d'un an ou deux, trois princes étrangers se présentèrent au château et commencèrent à faire la cour aux trois princesses. Bientôt vint la « grande demande », et l'on décida que les trois mariages auraient lieu à la même date. Peu après, la princesse Cécile aborda son père en cachette et lui dit :

« Avant de me marier, j'aurais une grâce à vous demander.

— Foi de roi, ma fille, je vais te l'accorder.

— Eh bien ! laissez marier mes deux sœurs, et accordez-moi encore un an de vie dans la famille. »

Le roi sentait que cette faveur allait contrarier les autres couples, mais il la lui accorda.

Un an plus tard, nouvelle décision de mariage en groupe. Mais Cécile, quoique un peu plus gaie, alla encore supplier son père :

« Je voudrais que vous m'accordiez encore une autre année avant mon mariage. Je me suis tellement ennuyée de la vie de famille ! Que les autres se marient sans moi... »

Le roi se laissa toucher une fois de plus et différa d'un an le mariage de Cécile. Mais comme on tenait à célébrer les trois mariages ensemble, les deux autres couples de fiancés attendirent la princesse cadette.

Une année, dans un conte, c'est vite passé !

Nous avons abandonné Ti-Jean tout à l'heure au moment où il venait de cacher sa serviette, son sabre et sa corne...

Aussitôt, il commença à errer sur son île à la recherche d'êtres humains ou d'une habitation ; mais il ne rencontra partout que la sauvagerie inhabitée. Ses habits tombèrent peu à peu en lambeaux ; alors, il s'appliqua à la pêche de la morue. Il fit sécher les peaux des plus grosses, et avec le temps, s'en fit un habit complet, depuis le casque jusqu'aux chaussures.

Il vivait depuis six ou sept ans sur cette île perdue. Un soir, il se promenait sur la plage en déplorant son sort et en revivant, pour la centième fois, ses projets de bonheur et la scène de trahison des princes, quand il vit venir vers lui un vieillard de la taille d'un géant. C'était le premier humain qu'il voyait depuis sept ans. Il pressa le pas. Quand les deux hommes furent à portée de voix, le vieillard interpela le naufragé :

« Bonjour, Peau-de-Morue.

— Bonjour, mon oncle. Comment se fait-il que vous viviez sur cette île ?

— Et toi, questionna le vieillard, comment es-tu arrivé ici ?

— Moi ? Voilà à peu près sept ans que je suis ici.

— Et moi, de renchérir le géant, voilà quinze ans. Je suis heureux de rencontrer enfin un homme. Nous allons vivre ensemble dorénavant. Viens à ma cabane. »

Le vieillard revint sur ses pas et Peau-de-Morue l'accompagna tout en causant.

« Tu as eu de la malchance, hein, Peau-de-Morue ?

— Mais qui vous a renseigné sur mon sort ?

— Bah ! petit, je connais ton histoire. Mais tu as été gauche ; tu es un peu responsable de toute ta misère...

— Comment responsable ? lui dit Peau-de-Morue, de plus en plus surpris.

— Oui, oui ! C'est de ta faute, insista le vieux. Tu ne te rappelles donc plus ta serviette... ton sabre... ta corne ? Tu aurais pu te construire un bâtiment, retourner au château et même faire périr les deux princes. »

C'était trop vrai. Peau-de-Morue n'avait plus pensé à sa serviette et à ses armes. Immédiatement il se mit en route vers l'endroit de sa cachette, abandonnant brusquement son vieux compagnon. Une heure après, il revenait avec sa richesse dans sa poche. Le vieillard l'avait attendu patiemment.

« Viens avec moi, lui dit ce dernier ; nous allons vivre heureux ensemble. Et puis, ta princesse, sais-tu qu'elle va se marier dans une quinzaine de jours ? »

Peau-de-Morue ne put retenir un « non ! » découragé.

— Il est vrai, continua le vieillard, que je pourrais te transporter au château pour cette date-là, mais je me suis trop ennuyé durant ces quinze ans, il faut que tu restes avec moi.

— Grand-père, répliqua Peau-de-Morue avec une sorte d'autorité, vous allez me conduire tout de suite ; vous savez ce que je porte dans ma poche maintenant.

— Oui, oui, je le sais... Tu as été trop maltraité par les princes, je vais faire quelque chose pour toi. Je ne puis te conduire directement au château, mais je vais te transporter sur une montagne à vingt milles de là. J'ai un frère qui demeure sur cette montagne. Lui aussi va vouloir te garder, mais il connaît ton histoire et surtout il te sait en possession d'armes puissantes. Montre-toi ferme, et il se rendra à tes désirs. Prépare-toi, petit ; nous partirons à la faveur de la nuit. »

Une fois la nuit venue, le vieillard saisit Peau-de-Morue par le collet et bientôt le déposa à la porte de son frère.

Quand ce dernier aperçut le malheureux voyageur, il s'exclama : « Où vas-tu, Peau-de-Morue ? »

Le voyageur lui expliqua le but de sa visite. Le géant voulut le retenir chez lui, mais une allusion de Ti-Jean à ses pouvoirs magiques le décida à le conduire au château sans tarder. Peau-de-Morue apprit de son hôte que la princesse Cécile devait se marier dans trois ou quatre jours. Le géant lui promit de le déposer près du château le lendemain matin, à quatre heures.

Il tint sa promesse : le lendemain matin, à quatre heures, Peau-de-Morue était rendu au château. Comme il connaissait les lieux, il fit le tour du château et se présenta au jardinier du roi, le vieux Pierrot, qui était demeuré à son poste.

Le vieux jardinier sursauta en voyant ce personnage étrange, mais il entama la conversation :

« Où vas-tu, Peau-de-Morue ? »

— Je viens vous demander du travail, répondit le nouveau venu. Je suis étranger dans le pays et je voudrais manger...

— Mais qu'est-ce que tu peux faire ? interrogea le vieux Pierrot.

— Un peu de tout, répondit Peau-de-Morue.

— Eh bien ! continua le vieux jardinier, voici une bêche. Fais-moi une plate-bande et tu y planteras ensuite ces bouquets-ci, pour me montrer ton savoir-faire. »

Peau-de-Morue prit la bêche et se mit à l'œuvre. En deux heures, la plate-bande était terminée. Le nouveau jardinier s'était servi de sa serviette... Les bouquets étaient disposés avec un art très savant, les fleurs étaient épanouies, l'agencement des couleurs était sans pareil et les parfums embaumaient tout le jardin. Le vieux jardinier en était tout renversé ; il n'avait jamais rien vu de si éblouissant et n'avait jamais respiré parfums si capiteux. Il dit simplement à son nouvel employé :

« C'est très bien ; quand le roi sera levé, je lui demanderai de te garder avec moi. »

Dès que le roi sortit sur son balcon, le vieux Pierrot monta le trouver et lui dit :

« Voyez-vous ma Peau-de-Morue, dans le jardin, là-bas ?

— Oui, je vois, répondit le roi ; mais qu'est-ce que cette bête-là ?

— Oh ! répond le vieux Pierrot, c'est un homme tout habillé de peaux de morue ; il demande à travailler ici.

— Mais qu'est-ce qu'il peut faire ?

— Voyez-vous la plate-bande, là-bas, dans le coin du jardin ? C'est lui qui vient de la planter. Et je ne comprends pas comment il se fait que ce soit si beau, que les fleurs sentent si bon...

— C'est bien, dit le roi ; envoie-le déjeuner et garde-le pour t'aider. »

C'est ainsi que Peau-de-Morue devint le bras droit du vieux jardinier.

Ce soir-là, les pourparlers de mariage reprirent au château et l'on décida que les trois mariages auraient lieu dans trois jours. Les princesses vinrent trouver le valet du roi et lui confièrent un message.

« Va dire à Peau-de-Morue que nous nous marierons dans trois jours et que chacune désire un bouquet de noces. »

Le valet rejoint Peau-de-Morue dans le jardin et lui dit :

« Vois-tu les princesses sur le balcon du château ? »

Le nouveau jardinier risque un œil vers le balcon, fixe longuement la princesse Cécile.

« Tu sais, continue le valet, qu'elles se marient dans trois jours et elles désirent chacune un bouquet de mariée.

— Revenez dans une heure, répondit Peau-de-Morue ; tout sera prêt. »

Peau-de-Morue se faufila dans un coin du jardin et, grâce à sa serviette merveilleuse, il prépara trois bouquets comme il ne s'en était jamais vu dans tout le royaume : agencement des couleurs, mélange des parfums... de vrais chefs-d'œuvre !

Puis, il courut vers le vieux Pierrot.

« Avez-vous un crayon, un bout de papier ? »

Le vieux jardinier lui tendit un crayon et un coin d'enveloppe. Peau-de-Morue écrivit :

« Princesse Cécile, le nouveau jardinier que l'on appelle Peau-de-Morue, c'est Ti-Jean qui t'a délivrée des mains des géants ; c'est ton Ti-Jean que tes frères ont abandonné sur la mer. »

Puis il inséra le bout de papier dans le plus beau des bouquets, n'en laissant voir qu'un tout petit coin.

À l'heure fixée, le valet revient vers Peau-de-Morue. Il trouva les bouquets si beaux, si délicats qu'il ne voulait même pas les toucher de peur de les abîmer.

« Prends-les, dit Peau-de-Morue, mais écoute : celui-ci est pour la plus âgée, celui-ci pour la seconde, celui-ci pour la plus jeune. Si tu me trompes, tu en auras du chagrin.

— Ne crains rien, Peau-de-Morue, je ne te tromperai pas ». Et le valet s'éloigna dans une rafale parfumée.

À la vue des bouquets, les princesses pensaient rêver. Elles aussi ne pouvaient se résoudre à les toucher. Le valet fit la distribution dans l'ordre indiqué par Peau-de-Morue.

En recevant son bouquet, la princesse Cécile aperçoit le coin de papier et, sous prétexte de jouir plus à son aise de la vue des fleurs, se détourne adroitement et lit le message de son Ti-Jean. Son bonheur devient presque du délire. Elle ne sait plus comment manifester sa joie. Elle court vers son père, vers sa mère, leur montre son bouquet, leur manifeste une tendresse tout enfantine. Les autres princesses, surprises, ne pouvaient s'expliquer cette exubérance inaccoutumée.

Le soir, dernière cérémonie pour fixer le programme des mariages du surlendemain. Mais Cécile avait préparé un plan. Elle dit à son père :

« J'aurais encore une faveur à vous demander avant mon mariage.

— Je vais te l'accorder, répondit son père, mais, foi de roi, tu vas te marier cette fois-ci.

— Mais certainement, dit Cécile, je me marierai dans deux jours.

— Alors, quoi ?

— Je voudrais, continua la jeune princesse, que demain, vous fassiez passer tous les gens de votre cour devant le château et quand nos fiancés passeraient, nous leur donnerions nos bouquets et nous serions fiancés à jamais.

— Ma fille, dit le roi, tu as une idée merveilleuse. Je n'y aurais jamais pensé moi-même. Ce défilé aura lieu. »

Le lendemain, les trois princes étant présents, le roi ordonna à toute la cour de défilé devant les trois princesses ; mais jugeant que le vieux Pierrot et Peau-de-Morue n'étaient pas dans le ton de cette cérémonie, il les en dispensa.

Et le défilé se mit en branle. Les deux premières princesses donnèrent leurs bouquets à leurs promis, mais quand arriva le troisième prince, Cécile resta immobile et ne lui remit pas son bouquet.

Le prince fut tout peiné de l'incident et le roi entra en fureur.

« Mais qu'as-tu fait, ma fille ? »

— Vous m'avez trompée, dit-elle doucement. Vous m'aviez promis de faire défiler toutes les personnes de votre cour et pourtant toutes n'ont pas défilé.

— C'est vrai, reprit le roi un peu calmé. Mais il ne reste que le vieux Pierrot et Peau-de-Morue. Enfin, vas-tu marier l'un de ceux-là ?

— Non... dit Cécile, avec hésitation. Mais ce sont des hommes comme les autres. »

Le roi donna donc ordre au vieux Pierrot et à Peau-de-Morue de venir passer, eux aussi, devant les princesses.

En recevant cet ordre, Peau-de-Morue se douta du stratagème. Il commença à espérer. Après avoir taquiné le vieux Pierrot, il suivit son chef jardinier et tous deux défilèrent devant les futures mariées. Quand Peau-de-Morue parvint à la princesse Cécile, elle lui présenta son bouquet.

Imagine-t-on la colère du roi et la déconfiture du prince prétendant ? La princesse Cécile était bel et bien fiancée à Peau-de-Morue ; il n'y avait plus moyen de revenir sur cette décision.

Le roi parla de les faire pendre tous les deux ou de les chasser, mais la reine intervint :

« À quoi bon les faire mourir ? Puisque Cécile a été assez gauche pour se fiancer à Peau-de-Morue, laissons-la faire. C'est elle qui en portera la responsabilité. »

Le lendemain matin, grand branle-bas au château. Trois mariages ! Mais on devait se rendre à une église de l'extérieur.

Comme personne ne s'occupait de Cécile et de Peau-de-Morue, la reine demanda au roi :

« Quelle voiture vont-ils prendre pour se rendre à l'église ? »

Le roi qui possédait de beaux carrosses, répondit rageusement :

« Qu'ils prennent la vieille charrette à deux roues et la vieille jument blanche. Qu'ils s'en aillent où ils voudront ; je ne veux pas qu'ils se rendent à la même église que nous autres, surtout je ne veux plus les revoir. »

Peau-de-Morue et Cécile ne se firent pas prier pour monter dans la vieille charrette ; ils se trouvèrent satisfaits. Assis chacun sur une vieille chaise, ils se dirigèrent vers une église en suivant la même route que le cortège princier.

Ils viennent à traverser un petit bois. Ils en profitent pour y cacher la vieille charrette et monter dans un carrosse lamé d'or tiré par des chevaux supérieurs en

beauté à ceux du roi. Puis, à toute vitesse, ils dépassent le cortège royal. Le roi a beau demander des explications à son entourage, personne ne reconnaît cet équipage.

Peau-de-Morue et Cécile se rendent à une église plus éloignée et, après la cérémonie, reviennent avec le carrosse jusqu'au petit bois. Là, ils reprennent leur charrette et se dirigent vers le château. Le roi arrive avec sa suite, croise la charrette et revient à sa colère à la vue de cet attirail de « quêteux ».

Nos deux mariés parvinrent au château pendant le banquet des noces. Comme ils n'osaient entrer, la reine interroge le roi sur le sort de Cécile et de Peau-de-Morue. Le roi s'était fait bâtir une sorte de grange ou plutôt une porcherie qui n'avait pas encore servi. Le roi fit dire à Cécile et à son mari d'aller habiter cette bâtisse et de ne plus se montrer au château.

La vieille charrette se dirigea avec ses deux passagers vers la ferme du château. La princesse et Peau-de-Morue, grâce à la serviette merveilleuse de ce dernier, firent, dans leur nouvelle demeure rustique, un banquet inespéré.

Le roi possédait une propriété encore toute boisée à environ vingt milles du château. Quelques jours après les noces, comme la reine se préoccupait encore du sort de Cécile et de son mari, le roi lui dit :

« Envoie-les sur cette propriété dans la forêt là-bas. Qu'ils se tirent d'affaire eux-mêmes, et je ne veux plus au grand jamais réentendre parler d'eux. »

On annonça la nouvelle aux deux intéressés qui en furent très satisfaits. L'avenir leur souriait ; ils se tailleraient un beau domaine dans cette forêt sauvage.

Avant de quitter définitivement la cour, Peau-de-Morue passa près du château avec sa charrette et tint à dire un mot au roi :

« Je vous remercie, mon beau-père, du cadeau que vous nous avez fait. »

Le roi répliqua avec colère :

« Ne m'appelle pas ton beau-père, mais Sire le roi, ou je te fais jeter en prison. »

Et sur ces adieux assez peu courtois, Peau-de-Morue et Cécile quittèrent le château, encore avec la vieille jument blanche, toujours avec la vieille charrette. Les gens de la cour les regardèrent s'éloigner en plaignant leur sort.

Sitôt parvenus à leur nouvelle propriété, Peau-de-Morue et Cécile se mirent à l'œuvre. Au moyen de sa corne magique, Peau-de-Morue avait l'aide d'un millier de géants. Ils abattaient les arbres, arrachaient les souches, apportaient le bois, la pierre, si bien qu'en peu de temps un immense château s'éleva là où, quelques semaines plus tôt, la forêt était silencieuse et inhabitée.

Sur ces entrefaites, un bâtiment du roi arriva au port. Le capitaine, qui parcourait souvent ces parages, remarqua le château en pleine forêt. Ce capitaine vint voir le roi et l'interrogea sur ce nouvel édifice :

« Dites-moi donc, Sire le roi, qu'est-ce que vous bâtissez sur votre domaine, là-bas ? »

Le roi répondit par un haussement d'épaules :

« C'est ma folle que j'ai envoyée avec Peau-de-Morue.

— Je vous avoue, reprit le capitaine, qu'il y a là un château plus beau que le vôtre et plus de terrain déboisé qu'ici... »

Le roi écouta distraitemment cette remarque et n'y attacha aucune importance. Mais bientôt un autre capitaine vient répéter les mêmes observations. Le roi décide alors de vérifier ces faits. Il écrit à son gendre et à sa fille de venir le voir. Bientôt Peau-de-Morue et Cécile arrivent au château, assis chacun sur une boîte dans la vieille charrette.

« Bonjour, Sire mon roi, commença Peau-de-Morue.

— Appelle-moi ton beau-père, répartit le roi d'un ton plus aimable.

— C'est un honneur pour moi », de répliquer le gendre.

Et le roi aborda tout de suite le sujet qui l'agaçait.

« Il paraît, dit-il, que tu as un château plus somptueux que le mien et une plus grande ferme que moi ?

— Eh bien ! mon beau-père, il faut vous dire que nous avons travaillé fort Cécile et moi depuis notre départ. Nous avons dû nous débattre pour survivre. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas voir vous-même mon nouveau domaine ?

— J'y songe, dit le roi. Mais avant d'aller vous voir, il faut que je mène ma guerre à bonne fin. »

Et le roi annonça qu'il y aurait une guerre la semaine suivante. S'il la gagnait, il irait voir son gendre, sinon...

« Dites-moi, questionna Peau-de-Morue, tout ému, dites-moi quel jour vos armées rencontreront les ennemis ?

— Jeudi prochain, à une heure et demie précise de l'après-midi. »

Et sans prolonger l'entretien, Peau-de-Morue quitta le château pour regagner son domaine.

Le jeudi suivant, Peau-de-Morue, costumé élégamment comme un général d'armée, monta sur un cheval dont la beauté égalait la rapidité et se dirigea, son sabre magique en main, vers le champ de bataille, où devaient s'affronter les deux armées. Et au moment où les deux camps étaient sur le point de se rencontrer, le beau chevalier se précipita à toute allure entre les deux fronts en criant :

« Séparez-vous, retirez-vous... »

En trois coups de sabre, il avait abattu l'armée ennemie, et maintenant il filait, bride à terre, pendant que les soldats du roi criaient :

« Arrêtez-le, arrêtez-le ! »

Mais le soldat merveilleux avait déjà disparu dans la forêt.

À la suite de ce haut fait, il y eut banquet au château pour fêter la victoire. Tous les convives eurent beau s'informer, questionner, essayer de reconstituer les faits, l'identité du cavalier fabuleux resta inconnue.

Puis le roi fit appareiller valets et carrosses, et se mit en route vers le domaine de Peau-de-Morue. Plus il approchait du nouveau château, plus il en admirait la grandeur, la beauté, et plus il s'émerveillait du travail qu'avaient exigé ces constructions et ce défrichement. C'était féérique comme dans un rêve.

Dès que le cortège royal fut en vue du château, Peau-de-Morue, toujours en habit de peaux de morue, ouvrit la grande barrière, face à la porte centrale, et vint en hâte donner cette consigne à la princesse Cécile :

« Fais visiter le château au roi et à ses gens, moins la salle à dîner... Et puis, à la fin du banquet, le roi va raconter une histoire, probablement celle de son soldat d'hier. Quand il aura fini, je sortirai ; dès que tu entendas résonner les sabots de mon cheval autour du château, fais sortir le roi. »

Et Ti-Jean retourna à la barrière.

Le roi fit son entrée dans le château et commença à le visiter, accompagné de la princesse Cécile. Le roi s'extasiait à chaque appartement ; il ne pouvait s'expliquer la richesse et l'art de l'ameublement. Quand ils eurent visité une partie du château, Peau-de-Morue invita le roi et sa suite à passer dans la salle à manger. Naturellement l'invitation fut bien accueillie, après une avant-midi si mouvementée.

Peau-de-Morue débarra lui-même l'appartement pour laisser entrer le roi. Celui-ci ne pouvait se décider à avancer ; il était émerveillé : il y avait de l'or et de l'argent partout ; une table chargée de mets inconnus attendait les convives.

On s'exclama, on félicita, on admira, puis le festin commença. On ne put entamer qu'une minime partie des mets et des vins destinés aux convives. Vers la fin du repas, Peau-de-Morue dit au roi :

« Beau-père, vous n'auriez pas une petite histoire à nous raconter ? Ici comme ailleurs, c'est une tradition de clore les banquets par une histoire...

— Oui, dit le roi, sans se faire prier ; je vais vous en conter une vraie... »

Il raconta l'aventure de son soldat merveilleux, lors de la récente guerre.

« Et ce qui me fait le plus de peine, de conclure le roi, c'est que je n'ai pas pu savoir son nom, ni le rejoindre pour le récompenser. »

Et Peau-de-Morue essaya de calmer la peine du roi, en lui disant qu'il y a souvent des sortes de faits dont il faut chercher longtemps les explications. Et sur ce, il s'excusa auprès du roi :

« Il me faut sortir quelques instants, dit-il. Je donne des ordres à mes gens et je reviens à l'instant. »

Une minute après, Peau-de-Morue s'était habillé en cavalier, et, monté sur son cheval d'apparat, il galopait en coup de vent autour du château.

En entendant ce bruit de galopade, la princesse Cécile dit à son père :

« Venez voir ce qui cause ce bruit. Sortons, voyons si vous ne pourriez pas reconnaître quelqu'un ! »

Le roi sort et, apercevant le cavalier, s'écrie :

« C'est lui, c'est lui. Arrête, arrête. »

Le cavalier mit pied à terre et dit en enlevant son casque :

« Me reconnaissez-vous, mon beau-père ?

— Ah ! Ti-Jean.

— Oui, c'est bien moi, Ti-Jean. Et maintenant, entrons au château, je vais, à mon tour, vous raconter une histoire. »

On s'installa dans la grande salle du château, et Ti-Jean commença le récit de son voyage.

Il passa en revue la scène de l'acquisition de sa serviette, de son sabre et de sa corne. Il apprit au roi qu'il avait lui-même délivré la princesse, trouvé l'eau merveilleuse et rendu la vie aux deux frères de Cécile. Il déclara la jalousie des deux princes, son exil dans une île déserte, les misères qu'il y avait endurées et comment il en était sorti pour rejoindre le château.

Le roi bouillait d'indignation en découvrant enfin la vérité à propos de la disparition de Ti-Jean, qui, en plus d'avoir sauvé sa fille, lui avait rendu la vue, à lui le roi, au moyen de l'eau merveilleuse. Au paroxysme de la colère, il dit à son gendre :

« Mes deux fils méritent la mort pour t'avoir trahi et m'avoir trompé. C'est toi-même qui prononceras leur sentence. Partons tout de suite. »

Ti-Jean partit dans le même carrosse que le roi. Il avait eu soin de revêtir ses habits de peaux de morue. En descendant à la porte du château, le roi dit à ses fils :

« Reconnaissez-vous cet homme-là ?

— Eh oui ! répondirent-ils avec assurance, c'est notre Peau-de-Morue qui travaillait autrefois ici, au jardin. Nous nous en souvenons comme d'hier. »

Peau-de-Morue enlève brusquement son casque et demande à son tour :

« Me reconnaissez-vous, mes frères ?

— Ha, Ti-Jean ! murmurèrent-ils en baissant la tête.

— Oui, c'est moi Ti-Jean...

— Maintenant, Ti-Jean, dit le roi, prononce leur sentence.

— Mes frères, commença Ti-Jean, je ne vous condamnerai pas à mort, mais pour votre pénitence, vous quitterez le château pour cinq ans et travaillerez comme je l'ai fait moi-même. Au bout de cinq ans, vous reviendrez et le roi fera de vous ce qu'il voudra. J'ai dit... »

Les deux princes entrèrent piteusement au château avec le roi.

Quand je suis allé voir Ti-Jean, l'an dernier, j'ai trouvé le château vide ; Ti-Jean n'était plus là.

TI-JEAN PEAU-DE-MORUE

Récit populaire raconté en 1953, à Sturgeon Falls, Ontario, par Théodule Miville (81 ans) qui l'avait appris d'un M. Lemay, vers 1888, à Manchester, N.H. (États-Unis), au cours de travaux sur la voie ferrée.

Enreg. no 315. Contes-types 551 ; 550 ; 314 V, VI ; 569.

Enn' fois, c'est bon d'vous dir' qu' c'était un roi. D'abord lés cont's commenc'nt té'jours par « un roi ». Ce roi-là avait deux garçons p'is trois fille'. Alors, i' l's envoyé à l'école, au collège, au couvent... Final'ment, un jour, i' y â un' fill' qu'à disparu ; i's l'app'laient la princess' Cécil', c'tte ell'-là. Bon ! Mé' dans c'temps-là, c'était la mod', quand i' étaient disparus, ça sarvè' à r'guien d'és charcher ; c'était féni ! Ça fait que, â fallu, là, rester tranquille.

I' envoyait sés deux garçons au collég', sés fill's continuaient allé' au couvent... Et, pui' in bon jour, le roi tumb' malad' dés fièv's typhoïd's, que'qu' chos'... Sés méd'cins sont v'nu' à bout de l' fère eur'venir, mé' i' â resté aveûgle. Ah ! çâ, v'était pâs qu'enn' p'tite affér' pour in roi ! Aveûgle... !

D'temps en temps, i' y avait dés guerr's ; dans c'temps-là, lés guerr's, c'était pâs d'in payi [pays] à l'aut', c'été' enteur deux provinc's, p'is, bon, i's s'battaient comm' çâ.

Ça fait que, quand i' â été aveûgle, il â engagé in secrétair' pour fér' sés lectur's ; sés garçons, b'en i's s'en occupaient pâs, i's... Son secrétair' gu'i lisait sés journaux, i' gu'i faisait sés lett's, i' écrivait... Et p'i', in bon jour, i' été' après gu'i lir' son journal, i' voé' dans l'journal : I' y â enn' fontain' d'eau merveilleus' gardée par lés giants à cinq cents mil's du château du roi, qu'était justement son château, lui. I' di' à son secrétaire, i' dit, lis-moé don çâ encore un' fois. Ça fait qu'i' gu'i r'li' enn' deuxiem' fois. I' dit, oui, j'en ai entendu parler, p'i' i' dit, c'est l'câs ! — I' dit : J'en aurai, foi de roi ! coût' que coût'... ! Quant' « foi de roi » était dit, eh ! b'en...

Ça fait qu'i' d'mande à son secrétair' qui c'qu'i' était l' bon pour envoyer là. Son secrétaire â jonglé¹ in p'tit peu ; i' voulait s'débarrasser dés deux garçons du

1. *Jongler* : Devenir pensif ; se concentrer ; réfléchir intensément.

roi ! I' dit : J'voé' pâs d'autre, i' dit, que l' p'us vieux d'vos garçons qui pourrè' aller là. — Oui, t'âs raison ! I' di', i' parl' l'anglais p'i' i' ést instruit, p'i' i' di', avè' d'l'argent, i' di', i' vâ gu'y aller !

Fait d'mander son garçon ; i' gu'i annonç' la nouvelle. Ah ! b'en, le garçon, i' voulait pâs. I' dit, j'su's pâs capab' d'aller là. C'ète' in voyag' dur. — Ah ! mé', i' dit, faut qu'tu gu'y alle' ! I' dit, pren in batiment, vâ au quai, pren in batiment p'i' in équipag', p'i' i' dit, pâs' immédiat'ment d'main matin !

Follait b'en... Alors, i' â pri' in batiment, in équipag', dés provisions pour 'ted b'en² cinq six ans à bord du batiment, p'i' i' ont parti. Beau temps, mauvais temps, on march' te'jours du mieux qu'on peut !

Au bout de trois mois, j'cré' b'en, i' ést arrivé à enne espèc' de grande anse qui rentrait dans lés terr's, i' di' à son équipage, i' dit, rentré' écitt' ! Ç'fait qu'i' ont rentré là, i' â fait farmer lés voèl's, mett' l'ancre ; i' dit, vous allez m'débarqué' à terr', p'i', i' dit, tant que j'su's pâs r'venu, b'en, i' dit, resté' éci : vous avez d'quoi mangé', i' dit, pour longtemps ! Mé', quand on partait pour le voyag', c'ète' un an et un jour. Au bout d'un an et un jour, si on n'était pâs r'venu, eh ! b'en, c'était féni !

I' â débarqué, i's l'ont mi' à terr', p'i' i' â pri' enne espèc' de ch'min, dan in grand bois. Arrivé à peu prè', oh ! à in d'mi mille ou à in quârt de mille, i' â vu enn' sourc' d'eau qui coulè', enn' tâsse attachée avec enn' chaîne en argent, et pui'... ah ! b'en, i' dit, j'm'en vâs boér in bon coup d'eau, écite ! I' f'sait chaud... Pren in verr' d'eau, pârt pour s'en aller, mé' â follu qu'ca gu'y all' tumbé' en espèc' de mass' de sel. Ça, c'ést çâ... Bon ! Laissons-lé là, i' ést là pour in an et un jour !

Au bout d'in an et un jour, i' était pâs r'venu. I' di' à son homme, à son secré-taire, i' dit, qui c'qu'on pourrait b'en envoyer ? — B'en, i' dit, j'voé' pas d'aut' chose, i' dit, que l'deuxieum' de vos garçons. I' dit, lui, i' ést pâs mal intelligent ! — B'en, i' dit, c'ést correck' !

Lui, son idée, c'était de s'débarrasser dés aut's ; i' savait b'en qu'i's r'viendraient jamais ! Ç'fait qu' final'ment, i' dit, c'ést correck' ! Fait d'mander son garçon : la minm' proposition d'l'autre, et p'is, pren in batiment. Follait qu'i' part' te'suit³ l'lendemain matin. Ça pressait pour sa vue, lui...

Ça fait... qu'i' â fait l'minm' trajet d'l'aut'. Quand i' ést arrivé dans l'pays, i' â vu l'batiment d'son frère, il â été accoster l'long, i' ont fait farmer lés voèl's, i' s'ést fait mettre à terr', p'i' i' â pri'... i' â fait la minm' chose : i' s'ést en-allé dans l'boâ', il â vu la tâsse avec la chos'... la chaîne, il â pri' in verr' d'eau. En partant pour s'en allé', i' â tumbé encore emmorphosé en é'statué d'sel, encô' là, bon !

In an s'ést écoulé, là. I' di' à son secrétaire, i' dit, qui c'que c'ést qu'on pourrait b'en envoyer là ? I' y avè' in espèc' d'engagé, P'tit-Jean, qu'ète' in p'tit peu parent

2. 'ted b'en : peut-être bien.

3. Te'suite : Tout de suite.

avec 'és aut's. P'tit-Jean avait pàs l'air trop fou, lui : P'tit-Jean s'en allè' à la cav' p'i' i' écoutait c'que le roi disè' avè' son secrétaire. I' dit, P'tit-Jean, i' dit, c'est b'en curguieux ⁴, i' dit, tout c'qu'on gu'i d'mande, i' di', i' â l'air à l'savoèr ! I' di', on pourrait 'ted b'en, i' dit, l'envoyer ? — I' dit, c'est correck' !

Font d'mander P'tit-Jean. P'tit-Jean dit : Mé', i' dit, vous gu'y êt's pâ' ! I' dit, vous voyez te'jours b'en qu'vos garçons gu'y on été, i's sont instruits ; moé, à pein' que j'sé's lir', p'i' i' dit, j'pourrais pàs jamè' aller là ! I' dit... — Ah ! b'en, i' dit, foi de roi, i' dit, faut qu'tu gu'y a'llè' ! Ah b'en ! foi de roi... I' dit, faut qu' tu part's demain matin ! — Non, i' dit, j'partirai, i' dit, r'guien qu'après-demain, i' di' ! I' dit, j'partirai pàs d'main matin ! — I' dit, pourquoi ? — B'en, pourquoi ? I' dit c'est çà ! Si vous voulez pàs comm' çà, b'en i' dit, débarrassez-vous d'moé, i' dit... — B'en, i' dit, ça bon ! I' gu'i â denné enn' journée.

L'lendemain matin, mon Ti-Jean, lui, i' vâ à l'église, i' vâ commugnié' [communier], i' vâ à confesse et p'is s'est préparé pour mourir à son voyage. Ça s'fait que, en s'en r'venant... i' y avè' enne eursourc' d'eau où c'qu'i' pàssait souvent ; i' y avè' enn' gamelle en écorc' ⁵, là ; c'fait qu'i' pren enn' chos' p'i' i' boé'. I' s'assit su' enn' roch', la tête enteur sés deux mains, p'i' i' jongle à son affér'. Te'jou', i' di', enfin, j'su's te'jou' pris pour mourir ! I' dit, j'su's t-aussi b'en d'aller mourir là !

En partant pour se l'ver, enn' vieill' qu'ète' à côté de lui : Hein, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, t'âs d'l'air, 'a di', en peine, à matin ! — I' dit, comment ? Que c'que c'est qui vous â dit çà ? — 'A dit, quand tu t'és t-assi' écite, 'a dit, j'ète' à côté d'toé. — I' dit, j'vous ai pàs vue ! — B'en, 'a dit, j't'ai b'en vu, 'a dit, moé. P'i', 'a dit, ça t'occup' ? — B'en, i' dit, qui c'qui vous â dit çà ? — 'A dit, j'le sé's. 'A di', écoute ! 'A dit, t'â' faite, aujo'rd'hui enn' bonne œuvre, à matin : t'â' été commugnier, t'â' été à confess'... Mé', 'a dit, tés frér's gu'y ont pâ' été, 'és aut's. Mé', 'a dit, j'mâs t'dir' quelque chose. Al' â pri' enn' sarviette, enn' sarviette en n'espèc' de touell' [toile], p'i' 'a gu'y â denné. 'A dit, mets çà dans ta poch', p'i' 'a dit, ôte-lâ jamais, 'a dit, gard'-là ; 'a di', avè' çà, 'a dit, tu chanc'râs ! ⁶ — Ça fait que, i' dit, c'est correck' ! Marci, grand'mér' ! P'i' i' pârt pour s'en aller, mé' c'était p'us Ti-Jean : i' était gai, p'i' i' était joyeux, p'is, bon, i' s'exprimait... I' arrive au château, p'is vit'men, i' s'greill' ⁷, et p'is prépar' son batiment ; alor' i' pârt le lend'main pour le grand voyage.

En arrivant vers les batiments s'sés frér's, là, oh ! qu'en, i' dit, cés djacks-lâ ⁸, i's sont écite, i' dit, i's sont pâ' assez loin ; j'vâs p'us loin qu'çà, moé ! I' â continué encore enn' coupeul [couple] de mois, j'suppos' b'en. I' ést arrivé, enfin dan un' grant' ans' quésiment pareille. I' â fait' rentrer son batiment, i' â fait' farmer lés

4. *Curieux* : Étrange.

5. *Gamelle en écorce* : Le conteur fait ici allusion à la MICOUENNE ou sorte de grande louche en écorce de bouleau servant à boire ou à puiser de l'eau d'un lac ou d'une source.

6. *Chancer* : Avoir de la chance.

7. *Se greyer* : Se préparer ; s'appareiller.

8. *Jack* (angl.) : Imbécile ; individu bizarre ; homme de haute taille.

voèl's, et pui' i' s'est fait débarquer. I' dit, quante... si je r'vien, i' dit, j'mettrai in flag⁹ dans l'grand chèn' que gu'y â là, p'i' i' dit, vous viendrez m'charcher. — Bon ! Ça bon !

I' pàrt. Rendu, après qu'i' â été à terre, i' â rentré dans in grand bois vert. Dans c'bois-lâ, i' y avè' enne espèc' de grand ch'min, p'i' i' marchait là-d'dans. Aprè' avoèr marché in çertain montant de temps, i' voé' v'nir au d'avant d'lui... i' y avè' enn' clairennc' [clearance]¹⁰ lâ, in grand djack qu'avait quésiment dix pied d'haut. Hé ! bonguienne¹¹, i' dit, i' gu'y â du mond' qu'est grand par écitt' ! C'est égal ! Le giant s'en vient su' lui — c'ètè' in giant — en criguiant [criant] : J'te mang', j'te dévor' ; v'lâ longtemps qu'j'ai pâs mangé, p'i' i' dit, j't'envall' tout rond ! — Heill', heill', arrette in peu, i' dit, j'm'âs t'fèr' mangé, i' dit, moé ! I' di' âs-tu faim ? — I' di', oué !

I' prend sa sarviett' p'i' il l'étend sur enn' grand roch', lâ : p'is dés routis [rôtis] de veau p'is d'lârd p'is d'bœuf eur'soudaient¹² p'is l'gian' i' s'est mi' après manger. I' dit : Ti-Jean, j'ai quésimen assez mangé ! — Mang', Mang' ! J'm'âs t'fèr' mangé i' dit, moé ! Tu vâs voèr, i' dit, mon djack, i' dit, j'm'âs t'montré, i' di', à vivre, i' dit, moé !

Ah ! mé... i' â essayé à mangé' encor', mé' i' pouvait p'us. B'en, i' dit, Ti-Jean, j'su's p'us capab' ! — Bon ! b'en, ça bon ! B'en, i' dit, vâs-tu m'laisser marché' à c'tte heure ? — Ah ! i' di', oui ! Vâ où c'que tu voudras !

Ça fait que... i' â r'pris sa sarviett' p'i' il l'a r'mi' dans sa poche, et p'i' i' â parti pour s'en aller. Le gian â dit : Veux-tu fére in marché avè' moé, Ti-Jean ? — I' dit, quoi c'c'est ? — Quien, i' dit, 'gâr' [regarde], i' dit, v'lâ in sâb'e écitté ; il l'avait dans sa poch' de vess' [veste], p'i' i' étend çâ. I' dit, voés-tu, i' di', eul grand arb' que gu'y â là ? B'en, i' dit, r'gâr' z-y sauté' 'a tête ! I' pouvait fèr' deux mill' avec çâ, in sâb'. Bon ! — Oh ! i' dit, c'est correck' ! I' dit, j'vâs changer ; denn'-moé-lé ton sâb' !

I' gu'i denn' son sâb'e, et p'is Ti-Jean gu'i denn sa sarviette. I' â faite à peu prè' enn' cinquantain' de pieds... Quien, i' dit, faut que j'asseill' [que j'essaie] mon sâb' ! Prend son sâb', p'is coup' la têt' du giant, p'is gu'i ôt' sa sarviette, te'jours, p'i' i' 'a met dans sa poch'. Quien, i' dit, mon grand djack, m'âs t'montré' à vivre, i' dit, moé ! Bon... Ça bon !

Ça fait que... i' continue. I' arrive à in aut' désert ; comm' de raison, ça s' faisait pâs r'guien qu' dan in n'heur, çâ ; ça prenait du temps. I' voé' v'nir in aut' bétail qu'ètè' encor' p'us grand qu' celui-lâ. B'en, i' di', en v'lâ in autre ! I' dit, celui-lâ, i' dit... Ça fait, qu'en arrivant, celui-lâ voulait l'envaler tout rond. — I' dit, arrette, arrette, i' dit, excit'-toé pâ' ! I' dit, tu veux mangé' ? I' dit, j'm'en vâs t'denné' à mangé', i' dit, moé.

9. *Flag* (angl.) : Drapeau, pavillon.

10. *Clearance* (angl.) : Clairière.

11. *Bonguienne* : sorte de juron exprimant la surprise.

12. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

I' pren encor' sa sarviett', p'i' i' fè' encor' la minm' chos'. Le gian â v'nu à bout d's'étancher, et puis... b'en, i' dit : J'su's p'us capab d'manger ! — Bon, b'en, i' dit, c'est correck'. I' r'sserr'¹³ sa sarviette, i' 'a met dans sa poche, i' r'pârt pour s'en aller... — I' dit, Ti-Jean, i' dit, veux-tu fêre in marché avè' moé ? — Quoi c'que c'est ? — I' dit, si tu veux m'denner ta sarviett', j'm'en vâs t'denné' enn' corne, enn' p'tit' corne ; en soufflant là-d'dan, i' dit, tu peux d'mander cinq mill' giants, tu vâs l's avoèr à ton secours ! P'i' i' dit, tu r'tir's ton vent¹⁴, i' di', i's disparaiss'nt ! — Ça bon ! i' dit, j'm'â asseiller câ ! I' gu'i denn' sa corn' de vent, prend sa sarviett' p'i' i' gu'i denne. I' â marché encore à peu près vingt-cinq pieds, p'i' i' prend son sâb', p'i' i' dit, toé, tu vâs voèr ! Coup' le cou encor' du giant, p'i' i' souff' dans sa corn', d'mand' dés giants... Quoi c'que tu veux, Ti-Jean, quoi c'que tu veux ? I' y avait 'ted b'en in mill' giants... I' dit : Garrochez-¹⁵ moé c'tte têt'-là, là-bâs ! Hein ! c'était pâs mal séparé, câ ! Ça bon ! Ah ! i' r'tir' dans sa corn'... I' y avait p'us r'guien. Bon ! Ça bon !

Alor', i' prend l'chemin, p'i' i' r'continue. En arrivant dan in aut' grand désert¹⁶, i' voé' in château, in beau grand château... Que l'guiâb'e ! I' dit, i' y â du monde écite ! I' di', i' faut qu' j'a'll' voèr câ... I' arrive à la port' du château, sonn' la cloch' ; c'qui r'ssou' à la port' du château ? La princess' Cécil' qu'avait 'té volée, du roi, la fill' du roi ! Mé', 'a dit, Ti-Jean, où c'que tu vâs ? — J'viens t'charcher ! — Comment ça s'fait qu' t'és t-écite ? — Ah ! i' dit, j'su's v'nu, p'is j'savè' où c'que t'étais, p'i' i' dit, j'viens t'charcher ! Ah ! b'en, 'a était fière ; 'a était content', là, c'est pâs r'guien !

Tout d'in cou' [coup], 'a pense, 'a dit, 'cou' don, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, lés giants sont à la veill' d'arrivé ; 'a dit, i's sont deux, p'i', 'a dit, mecqu'i's nous voueill'nt [voient] tou' 'és deu', 'a di', on ést fêni à tout jamais ! — I' dit, que c'que t'appell's dés gian, i' dit ? — 'A dit, dés grands homm's, p'i' 'a dit, c'est 'és aut's qu'appartienn'nt le château. — Ouè, i' dit. — 'A dit, gu'y en â in qu'â in sâb', p'is l'aut' qu'â enn' corn'... — Quien, i' dit, lés v'lâ !

Ah ! b'en, bonguienne ! Là, la princesse ètè' encor' p'us contente. I's s'sont mi' à parler ; 'a â greyé à dîner, ça fait que in moment denné, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, la mér' dés gian ést à la veill' de s'raveiller ; p'i' 'a dit, mecqu' 'a s'raveille, 'a vâ s'aparcevoèr qu'sés garçons sont morts, p'i' 'a di', 'a vâ prend' de l'eau d'la fontain' merveilleus' p'i' 'a vâ aller lés frotter, p'i', 'a di', i's vont r'venir ! Et, où c'que c'est câ, c'tte fontain'-là ? 'A dit, voés-tu la caban' là-bâs ? B'en, 'a dit, la bonn' femme ést assi' su' lés port's, p'i' al ést à la veill' de s'réveiller ! — B'en, j'm'â aller la voèr, la bonn' femme !

Ça fait qu'i' pârt, p'i', en arrivant, b'en en arrivant, c'était pâs qu'enn' p'tite affér'. Prend son sâb, p'i' i' la pique in peu... Heill', heill', bonn' femme, i' dit,

13. *Resserrer* : Serrer de nouveau ; remiser, replacer.

14. *Vent* : Souffle.

15. *Garrochez* : Lancez, jetez (quelque chose) avec la main.

16. *Désert* : Partie de terrain défrichée dans une forêt.

décoll' ¹⁷ de d'lâ, lâ ! — Oû c'que tu vâ', 'a dit, p'tit ver de terre ? 'A di', arrett' don in peu ! 'A vâ pour se l'ver... Bah ! bah, bah... Prend son sâb', p'i' i' 'a coupe en sept huit, souff' dans sa corn', lés giants r'ssoude' à lui ; i' 'a fait garrocher partout. I' dit, rouvrez-moé cés port's-lâ ! I's gu'i rouv'nt dés gross's porte' en fer. I's rouv'nt lés porte', et p'i' i' descen en bas ; i' y avè' in escalier en bois, in autre en soie. Descend dans l'escalier d'soie, emplit sa bouteill', la met dans sa poch' p'i' i' r'mont', fait farmer lés port's, p'i' i' s'en r'tourne au château. Quien, i' dit, j'ai la bouteill' d'eau merveilleus', p'i', i' dit, câ, c'est pour la vue d'ton pér' qu'est avêgle. Ah ! b'en, bon ! C'est b'en simp', lâ, c'étaient dés promess's, et p'i' 'a s'greyait p'i' 'a partè' avec lui. Bon !

Ça fait que i' ont parti. Arrivé au port de mer, i' met l' flag où c'qu'i' avait dit ; sés mat'lots voueill'nt câ, i's vont pour... I's voyaient qu'i' y avè' enn' femme avec lui, habillée toute en soie, ça r'luisè', i' y avait r'guien d'p'us beau. Ça fait que... i's comprenaient pàs câ. Te'jou', i' on embarqué dans l'batiment, p'i' on s'en vâ au château du roi !

En pâssan où c'qu'étaient sés frér's, supposés frér's, i' dit, j'm'â' aller voèr, i' dit, quoi c'qu'i's fon, i' di', écite. I' fè' accoster l'batiment, arriv' lâ, p'i' i' leu' d'mande. I' ont di', i's sont partis, p'i' on lés â pàs r'vus depu's qu'i's sont partis. B'en, i' dit, j'm'â' 'ller voèr où c'qu'i's sont. Quel bord qu'i's sont pris ? Ça fait qu'i's gu'i ont enseigné.

I' â parti, lui, p'i' i' â pris l'chemin ; i' est arrivé. I' voé' la r'source' d'eau, lâ, la chaîn' p'is l'eau qui coulait... Hein ! i' di', i' y â que'qu' chos' là-d'dan, i' dit, qu'est pàs correck' ! I' dit, j'en boérai pàs de c'tte eau-lâ, moé ! Prend sa chos', sa bouteill', p'i' i' vâ vider câ su' enne espèc' d'estâtué que gu'i y avait lâ. C'qui s'réveill' ? Son frér' ! Qu'est-c'que tu fè' écite ? — Ah ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, j't'assure, i dit, qu'on â eu d'la malchance. I' di', on â bu de c'tte eau-lâ ! — Ouè ? P'is ton aut' frér', lâ ? B'en, i' di', i' doé êtr' pàs loin d'n'us aut's ! Te'jou' qu'i' â emm'né sés deux frère' ; i' lés â fait r'venir à la vie. C'est d'la bonne eau, câ, hein !

Ça fait qu'i' arriv'nt, p'is quand i' on aparçu la princess', leu' sœur qu'était disparue depuis vingt z-ans ! Ça fait que... ah ! b'en, lâ, i' étaient contents. I' on embarqué dans l'batiment d'Ti-Jean, p'i' i' ont di' aux aut's : V'vous en viendrez, vous aut's, plus târd. Resté' écite ! I' ont parti...

In bon matin, le secrétair' se leuv', p'i' i' r'garde avec sa longu'-vue, i' aparçoé' v'nir in batiment. I' dit, sir' mon roi, i' dit, v'lâ in batiment qui s'en vient, p'i' i' dit, c'é' un dés vôtr's ! P'i' i' dit, ça m'â d'l'air du batiment d'Ti-Jean. — Ah ! b'en, i' dit, on vâ 'ller l'voèr !

I' s'greill' te' suit', pui' i's descende' au quai ; ça fait qu'en arrivan au quai, sés deux garçons débarqu'nt, p'i' i's prenn'nt sa bouteill' p'i' i's gu'i mett'nt d'l'eau

17. *Décoller* : S'en aller ; aller à grande vitesse.

dan 'és yeux. En mettant d'l'eau dan 'és yeux, i' voé' clair ; i' aparçoe' sés deux garçons, sa fill' qui était disparue depu's... Ah ! b'en, lâ, i' y â eu enn' joie.

Ça fait que... i' di' à sés garçon, i' dit, dis-moé don, i' dit, comment c'que ça s'fè', i' dit, qu'c'est l'batiment d'Ti-Jean p'is qu'Ti-Jean gu'y ést pâs ? L'garçon â dit : Laissez fére, i' dit, j'vous cont'rai, i' dit, quoi c'qu'est dev'nu Ti-Jean !

Bon ! On vâ les laisser s'débat' in p'tit peu, et puis, final'men on vâ r'venir à Ti-Jean.

En s'en allan, i' ètè' assis tou' 'és deux, lés deux frér's, su' 'a pou'p' du batiment, en avant ¹⁸, p'i' i' avaient la tèt' bâss' ; ça fait qu'i' dit... i' y en â in qui di' à son frér' : Sé's-tu quoi c'qui vâ arrivé', i' dit, mon frér' ? — I' dit, j'su's t-après pensé' à câ ; i' dit, j'm'en doute. — I' dit, c'est Ti-Jean qui vâ avoèr la couronne : I' ést allé charcher not' sœur, i' â d'l'eau marveilleus', p'i' i' di', i' nous â sauvés tou' 'és deux ; c'est lui qui vâ avoèr la couronne ! I' dit, j'ai envie, i' dit, qu'on gu'i ôt' sa bouteill', p'i' i' dit, qu'on l'sapre ¹⁹ à l'eau, dan in bôt' [boat], p'i' i' di', i' s'arrang'ra. Debor' [d'abord], i' di', on le r'verra jamais ! — Oué ! Mé', i' ont dit, c'est la princess', lâ ! P'i' i's s'étaient promis qu'i's sépar'raient jamais, la princess' p'is Ti-Jean.

C'qui fut dit fut fait' ! C'est c' qu'i' ont faite. I' ont pris mon P'tit-Jean, i's l'ont j'té dan enn' chaloup', p'is vâ-t-en ! P'i' i' ont 'té trouvé' 'a princesse ; i' ont dit, toé, si tu nous déclar's, tu vâs prend' ton bord tout à l'heur' d'in aut' côté ! Ça fait qu' 'a leu' z-â promis, foi d'princess' ! qu' 'a lés déclar'rait jamais. Mé', c'était pâs r'guien d'laisser son Ti-Jean qui l'avait sauvée, p'i' i's s'étaient promis de jamais s'séparer. Bon ! Ça bon !

Lui, avec in bout d'planch' qu'i' avait, i' â v'nu à bout d'gangner su' in îl', p'i' i' â débarqué lâ. Imaginez-vous qu'i'... En débarquan, i' â pris sa sarviett', p'i' i' â pris son sâb', p'is sa corn' p'i' i' â été cacher câ, p'is mett' câ sour eun' espèc' d'arrachis. En partant câ d'ssus lui, l'idée gu'i â parti d'sa sarviett'. Bon ! On vâ l'laisser lâ, lâ, enne escousse...

Ça fait que, après qu'i' on eu fait le r'pâ' à la maison, le roi amène un d'sés garçon, i' dit, dis-moé don, i' dit, quoi c' c'est qu't'âs fait d'Ti-Jean ? I' dit, c'est son batiment, toute... — V'savez b'en, i' dit, Ti-Jean c'est in gârs curguieux, p'i' i' di', avant d'partir, i' di', i' voulait 'ller fére in tour de chass' parmi lés l'guions p'is lés tigre', i' di', imaginez-vous don, i' dit, d'quoi c'qu'i' vâ dev'nir ? I' di', on aurait voulu, n'us aut', on voulait pâs pard' de temps pour venir vous sauver lés... vous recouvrir [faire recouvrer] la vue te'suite. Ça fait que... — B'en, i' dit, ça bon, c'est correck' ! I' dit, c'est d'sa faute, i' dit, comm' câ ? Bon !

P'tit-Jean ést su' l'îl', lâ, qui ést lâ... Les princess's... p'is la princess' Cécil' était content' d'être cheu' z-eux ; mé' al avait te'jour' in grand soupir de son Ti-Jean qu'al... Mé', 'a pouvait pâs lés déclarer ! Ça fait que, final'men, au bout d'in an ou

18. Ici le conteur voulait dire « la proue », partie située à l'avant du bâtiment.

19. *Saprer* : Sorte de juron pour signifier JETER, LANCER...

deu', i' y â trois princ's qui s'sont mi' à 'ller voèr lés princesse', et pui', à lés voèr, i' ont décidé qu'i's voulaient s'marquier ; et puis quand i' ont fait la grand'mand' ²⁰, la jeun' princess' dit, Cécile, 'a di', à son père, 'a di', avant de s'marguier, 'a dit, j'a'rè' enn' grâce à vous d'mander. — Ah ! i' dit, foi de roi, ma fille, i' dit, m'en vâs te l'accorder ! — B'en, 'a dit, laissez marguier mès deux sœurs, p'i' 'a dit, moé, laissez-moé fère encore in an : v'lâ assez longtemps que j'su's partie, j'me su's t-ennuyée ; 'a dit, j'voudrais resté' avec vous aut', 'a di', encore in an !

B'en, ça dérangeait lés aut's, mé' â b'en foulu ²¹ ... â b'en foulu attendre.

Au bout d'in an, la promess' s'est faite encor' de s'marguier ; alle â encor' d'mandé enn' faveur à son père. Alle avait l'air in p'tit peu plus joyeuse. Ça fait qu' 'a di', i' suffira encore in an avant de m'marguier ! 'A dit, j'me su's trop ennuyée d'vous aut' ! 'A dit, qu'i's s'mariss', 'és aut's ! Mé', foulait qu'i's vîn à s'marguier tou' 'és trouass' ensemb'.

Eh ! b'en, a folu attend' encore in an ! Bon ! L'année s'est passée.

Mon P'tit-Jean, lui, su' l'il', lâ, sés habits sont en-allé'. I' f'sait la pêche à la morue ; i' pêchait dés gross's morue', i' 'és pleumè', i' avè' in couteau, p'i' i' f'sait chesser ²² lés peaux, p'is final'men, i' s'est fait in habit d'peaux d'morues ; toute... eul bib'lot ! Bon ! Ça fait que... p'i' i' pensè' à sa bell' princess', qu' c'était fèni, qu'i's se r'voiraient p'us... Mé', i' gu'i pensait souvent.

Te'jou' qu'i' â été lâ pendant sept ans. Au bout de la septième année, i' s'prom'nait l'long d'la mer, et p'i' i' pensait qu'i' a'rè' été si heureu' avec sa princesse, et p'is l'tour que sés frér's gu'i avaient joué l'avait pour b'en dir', tué. I' s'en allait, p'is c'qu'i' voé' v'nir au devant d'lui ? Enne espèc' de vieux qu'il avait jamais vu. I' dit, comment ça s'fai', i' di', in homm' qui s'en vient d'vant moé, p'i', i' dit, pourtant, i' y â sept ans que j'su's t-écitt', p'is j'ai jamais rencontré enn' personn' ? Te'jou', i's s'sont rencontrés. Quiens, le vieux dit, bonjour, Peau-de-morue ! C'était p'us Ti-Jean, lâ... — Ah ! i' dit, bonjour, i' dit, vieux, i' dit, mon oncle ! Mé', i' dit, comment ça s'fait, toé ? — B'en, i' dit, v'lâ sept ans que j'su's t-écitt', p'is c'est l'promié', i' dit, que j'rencont'. — B'en, i' dit, moé, ça fait quinze ans ; c'est l'promier homm' que j'rencont' ! P'i', i' dit, on vâ resté' ensemb'e à c'tte heur', p'i' i' dit, tu vas v'nir (paroles inintelligibles, probablement : rester chez nous).

Alor', i' ont parti, i' ont r'viré d'bord, p'i' i's sont en-allé' au chac [shack] ²³. En s'en allan au chac, le vieux di' à Peau-d'-Morue, mé', i' dit, dis-moé don, i' dit, Peau-d'-Morue, i' dit, t'â eu d'la malchance, hein ? — B'en, qui qu'c'est qui vous â dit çâ ? — Ah ! i' dit, j'connais ton affère aussi b'en comm' toé, vâ ! P'i' i' dit,

20. *Grande demande* : Demande officielle qu'un prétendant fait au père de sa bien-aimée pour obtenir la main de cette dernière.

21. *Foulu* : Fallu ; il a fallu.

22. *Chesser* : Forme populaire de SÉCHER.

23. *Shack* (angl.) : Masure ; habitation misérable généralement bâtie de façon primitive et temporaire.

c'est b'en d'ta faut ! — Comment, i' dit, d'ma faut ? Mé', i' di', oué ! Mé', i' dit, tu sés pâ', i' dit, la sarviett' que t'âs, p'is l'sâb', p'is la corne ? I' dit, t'a'rais pu t'fère in batiment p'is t'en aller, pis tout's lés fêr' périr, i' dit... ! — Ah ! b'en, i' dit...

En disant ça, i' â été charcher son chos'... — P'i' i' di', à c'tte heur', tu vâs t'en-v'nir avec moé ; i' di' on vâ êt' b'en ! P'is ta princess', sés-tu, i' di', 'a vâ s'marguié', i' dit, dans quinz' jour ! — I' dit, non ! I' di', alle ést pas... ? — I' dit, non ! Mé', i' dit, moé, i' dit, j'pourrè' i' dit, te m'ner cheu-vou', i' dit, pour ce temps-lâ... au château du roi ! Mé', i' dit, v'lâ trop longtemps que j'm'ennuie ! I' dit, tu vâs resté' avec moé, écitt', p'i', i' di', on vâ viv' comme i' faut ! — Ah ! b'en, i' di', écouté', i' dit, mon grand-père ; i' dit, vous allez v'nir me m'né' ! I' dit, vous savez c'que j'ai su' moé, lâ, à c'tte heure ? — I' di', oué, j'le sés ! Mé', i' dit, t'â été trop magané ²⁴, i' dit, t'â été trop trahi par tés frère'. I' dit, m'âs te m'né', i' dit, çartain ! I' dit, j'pourrai pâs te m'né', i' dit, jusqu'au château, mé', i' dit, m'â' te m'ner su' un' montagne, à peu près vingt mill's de d'lâ ; p'i', i' dit, lâ, i' y â in d'més frér's, p'i' i' dit, lui, i' vâ vouloèr te garder ; mé', i' dit, tu frâs comm' moé, tu gu'i dirâs que... I' dit, i' sé' tout' la malchanc' que t'â' eue !

Comm' de faite ! I' di', on vâ attend', par ézamp', la nui'. Ah ! le soèr, quand i' â fait noèr, i' ont parti, p'i' il l'â pris par le cou, p'is ça pâ été long qu'i' â été rendu su' 'a montagn' ! Ça s'fait vite avec lés giants, p'is lés dévons ²⁵ p'is lés fées ! Bon !

Ça fait qu'il l'â m'né au château d'son frère. Ah ! b'en, quant' l'aut' l'â vu arriver : Mé', Peau-d'-Morue, où c'que tu vâs ? C'fait qu' c'était te'jours Peau-d'-Morue... — I' dit, j'viens vous trouver pour me m'né' au château du roi, i' dit, pour demain matin ! — Ah ! b'en, i' dit, tu vâs resté' avec moé ; i' dit, v'lâ longtemps que j'm'ennuie ! — Non, non, non ! Quien, i' dit, vous savé', i' dit, quoi c'que j'peux fêre ? — I' di', oué, oué, i' dit, j'connais ton histoèr', p'i', i' dit, ta fille, i' dit, la princesse, 'a vâ s'marguié', i' dit, lâ dans trois quat' jours, p'i' i' dit, j'vâs te m'ner lâ, i' dit, demain matin. I' di', à quatre heur's, tu s'râs rendu au château. Comm' de faite ! Le matin, à quatre heur's, mon p'tit Peau-d'-Morue était rendu au château. I' connaissait lés airs ²⁶ ; i' â fait' le tour, i' y avè' enn' grand port'. L'terrain était rentouré ²⁷ pâs mal. I' â fait' le tour, p'i' i' â rentré.

I' y avè' in nommé, in vieux Pierrot, qui était lâ depuis dés années ; i' ètè' encor' lâ. Mé', i' dit, Peau-de-Morue, où c'que tu vâs ? — I' dit, j'viens vous d'mandé' enne djob ²⁸ ; i' dit, j'su's pâs mal étrange' écitt', p'i' i' dit, j'voudrais manger, p'i' i' dit, j'sés... — I' dit, quoi c'que tu peux fêre ? — I' dit, n'importe pâs quoi ! Ça fait que... B'en, quien ! I' dit, v'lâ enn' bèche' écitté. I' dit, fè' in cârré, p'i' i' dit... — i' gardait dés bouquets, lui — p'i' i' dit, plant'-les pour voèr, i' dit, comment c'que ça... c'que tu peux fêre. — Ah ! i' dit, c'ést correck' !

24. *Magané* : Maltraité, malmené.

25. *Dévon* : Sorte de lutins, d'après certains conteurs.

26. *Airs* : Êtres. Les êtres de la maison.

27. *Rentouré* : Entouré, entouré d'une clôture, d'un mur.

28. *Job* (angl.) : Position, emploi.

I' â pri' 'a bêche, i' â pri' in cârré, pui' i' â planté dés bouquets. Mé', i' avait sa sarviette avec lui. Dans l'espac' de deux heur's, lés bouquets étaient comme i' 'n n'avait jamais vu dans l'jardin. Et p'is ça sentait de tout's lés bonn's couleurs, et p'is c'est b'en simple, le vieux Pierrô' était quésiment découragé. I' dit, c'est correck, i' dit, mecqu' le roi s'leuve, i' dit, j'm'â' aller gu'i d'mandé', i' dit, qu'i' t'garde avec moé ! Ça bon !

Quant' le roi â sorti su' 'a gal'rie, le vieux Pierrô' â 'té l'trouver ; i' dit, voyez-vou', i' dit, la Peau-d'-Morue aurâs l' jardin, lâ ? — I' di', oui, j'voé' câ, lâ. I' dit, j'sé's pas queu' bêt' que c'est câ ! — B'en, i' dit, c'est in homm' qu'est habillé, i' dit, tout en peaux d'morue ; p'i' i' di', i' m'demand' pour travailler. — Mé', i' dit, quoi c'qu'i' peut fér' ? — B'en, i' dit, voyez-vous l'cârré d'bouquets que gu'i y â lâ, lâ, i' dit, c'est lui qui vient d'planter câ, lâ ; p'i' i' dit, j'comprends pâ', i' dit, comment ça s'fê, i' dit, qu'c'est si beau p'is qu'ça sent si bon ! Ça fait que, i' dit, j'sé's pâs. — I' dit, prends-lé, p'i' envoueill'-lé manger, p'i' i' dit, gard'-lé !

Ça fait qu'i' s'est mi' à travailler. Dans la soèrée ou deux soèr' après, la gran d'mand' s'est encor' fait', avant câ...

Lés princessé' ont di' à un dés valets du roi, i' ont dit, vâ don trouver Peau-d'-Morue, dans l'jârdin, pour enn' farc' ; dis-y qu'on ést pour s'marguier dans trois jours, dis-y qu'i' nous fasse in bouquet d'noce' ! I'dit, c'est correck' !

Ça fait qu'i' s'en vâ dans l'jârdin. I' dit, voés-tu, i' dit, lés princess's qu'i' y â su' 'a gal'rie, lâ ?

Lâ, i' s'est r'viré d'bord, i' â po'gné 'a sienne avec sés yeux. I' di', oui, j'lés voés ! — I' di', i' vont s'marguier dans trois jours, p'i' i' di', i's te d'mand'nt de leu' fére in beau bouquet d'noce' ! — I' dit, c'est correck' ! I' dit, tu r'viendrâ', i' dit, dans in heur'. Ça fait que... i' dit c'est correck' !

I' s'est en-allé dan in coin du jârdin, p'i' i' â fait trois bouquè'. I' 'n n'avait jamè' apparu encor' de minme [même] ! I' avait sa sarviett' p'is qui f'sait tout'. Ça fait qu'i' di' au vieux Pierrô, i' di', as-tu in créguion [crayon], i' di', avez-vou' in créguion su' vous ? — I' di', oui ! — P'is du papier ? — I' di', oui ! J'ai r'guien qu'enn' vieille env'lopp' ! — B'en, i' dit, ça vâ fér' !

Prend l'morceau d'papier, p'i' i' écrit : Peau-d'-Morue qu'i' y â dans l'jârdin, c'est ton P'tit-Jean qui t'âs sauvée avec les giants, et puis, princess' Cécil', c'est P'tit-Jean que gu'i y â écite, i' dit, c'est pâs Peau-d'-Morue ! I' plie câ, p'is fourr' câ dan in bouquè'. I' laiss' r'guien qu'in p'tit morceau qui sortè'. Au bout d'in heur', l'garçon â été pour charché' 'és bouquè'. I' voulait pas gu'i toucher ; i' dit, m'âs lés salir ! — I' dit, non, non ! Prends-les ! Mé', i' di', écout', par 'zamp' ! I' dit, celui-lâ, c'est pour la p'us vieill', p'is celui-lâ, c'est pour la deuxièm', p'is celui-lâ, c'est pour la troisièm'. P'i' i' di', écout' b'en ; si tu m' trompe', i' dit, t'en aurâs du chagrin ! — Ah ! i' dit, crains pâ', i' dit, Peau-d'-Morue, j'te tromp'rai pâs !

Ça fait que.. i' y â été, p'is quant' lés princessé' ont vu arriver cés bouquets-lâ, i's voulaient quésiment pâs leu' toucher ; p'is ça sentait bon, p'is tout's sort's de

couleurs ; i's 'n n'avaient jamais vu d'pareils ! Ça fait qu'i' dit, quiens, celui-là, c'est pour vous ; p'is celui-là, c'est pour vous ; p'is celui-là, c'est pour vous ! P'i' i' à fait' tel qu'i' gu'i avait dit.

La plus jeune, ell', la princess' Cécile, en r'gârdant son bouquet, 'a voé' c'p'tit papié', 'a tir' câ p'i' 'a se r'vir' de bord, p'is... : Peau-d'-Morue qu'est dans l'jârdin, c'est ton Ti-Jean qu'à 'té t'charché' avec lés giants, là-bas, p'is qu'tés frère' ont j'té à l'eau là... Ah ! b'en bonguienne ! C'était p'us la minm', lâ ! Alle était joyeuse, et p'is c'était câ, p'i' 'a s'en vâ trouver sa mér', p'i' 'a gu'i mont' son bouquet, p'is tout's lés aut'e' étaient découragées d'voèr câ. Bon... !

Ça fait que, le soèr, la gran d'mand' s'est encor' faite. Alle avait jonglé in plan, elle. I's d'vaient s'marguier tou' 'és troâss' ensemb'e. 'A di' à son père, 'a dit, j'a'rè' encore enn' grâce à vous d'mandé', 'a dit, mon père, avant de s'marguier. — I' di', oui, j'm'âs te l'accorder mé', i' dit, foi de roi, tu vâs t' marguier c'cou' [coup] écitté ! — 'A di', oui, j'm'âs m'marguier çartain ! — C'est correck' ! — 'A dit... — B'en, i' dit, quoi c'que tu veux ? — 'A dit, j'voudrais que vous feriez pâsser tout's lés gens d'vot' cour devant l'château, écitté, p'i', 'a dit, quant' nos cavalguiers [cavaliers]²⁹ pâss'ront, on tendrâ not' bouquet, p'i' on s'trouvrâ marguîé, lâ ! — Ah ! i' dit, câ, c'est enn' bonne idée, i' dit, ma fill' ! C'est correck' !

C'fait que l'lend'main, i' ont tout' fait pâsser... Lés trois roi' étaient lâ, lés trois prince'... I' ont fait pâsser tout's lés gens d'la cour, moins Peau-d'-Morue qu'était dans l'jârdin. C'était pâs passab'³⁰ beaucoup d'vant l'château, lâ ! Ça fait... moins Peau-d'-Morue p'is l'vieux Pierrot. Ça fait qu'quant' son cavalguîé' â passé, 'a gu'i a pâs denné son bouquet. Le roi ètè' en guiâb'³¹ de voèr... Mé', i' dit, quoi c'que tu fais, ma fill' ? — 'A dit, vous m'avez trompée ! 'A dit, tout l'mond' de vot' château a pâs passé ! — Mé', i' di', i' gu'y â r'guien qu' Peau-d'-Morue, dans l'jârdin, p'is l'vieux Pierrot ! Enfin, i' dit, vâs-tu marguier câ ? — 'A dit, non... mé' 'a dit, c'est du mond' comm' lés aut's ! — I' dit, c'est vrè' !

I' envoueill' [envoie] charcher le vieux Pierrot p'is Peau-d'-Morue. Peau-d'-Morue s'en ést douté, lâ : Ah ! i' dit, j'pens' que j'eul l'ai, lâ ! P'i' ils l'ont di' au vieux Pierrô'. Ah ! i' di', en tou' 'és câs, j'tir' pâs d'arguière [de l'arrière], i' di', on vâ s'en v'nir tou' 'és deux, bon ! I' dit, tu vâ 'ouèr. Ah ! i' dit, j'su's prêt !

P'is quant i' ont passé d'vant la princesse, 'a prend son bouquet, p'i' 'a l'présente à Peau-d'-Morue. Ah ! b'en, mon doux ! Imaginez-vous don que le roi était choqué, p'is l'autre était découragé ! Mé', i's s'trouvaient marguîé'³² ; i' y avait p'us moyen... ! Ah ! b'en, le roi voulait quésiment lés fér' pend', mé' la femme, la princess' dit... la femm' du roi, 'a dit, 'cou' don, 'a di', après tout, 'a di', on peut te'jours pâs lés fér' mourir ! 'A dit, pu'squ'alle â été assez gauch' pour câ, 'a dit, laisson 'és fère !

29. *Cavalier* : Amoureux, fiancé.

30. *Passable* : Ce n'était pas beaucoup passable — Il ne convenait pas de laisser Peau-de-Morue défilé devant le château avec les autres serviteurs, dans un accoutrement si extravagant.

31. *Être en diable* : Être mécontent.

32. Ici, le conteur a dû vouloir dire « fiancés »...

Te'jou' ... i' ont parti, p'is l'lend'main, i's s'greyaient pour s'marguier. La princess' [plutôt la femme] du roi di', 'a di', avec quoi c'qu'i's von aller s'marguier ? Quelle 'ouétur' qu'i's vont prend' ? Le roi avait dés beaux cârrosse... I' di', i' y â enn' vieill' chârrett', lâ, p'i' i' dit, la vieill' jument blanch'. Qu'i's prenn'nt câ p'is qu'i's s'en a'll'nt ! P'i', i' dit, j'veux p'u' 'és voèr !

Ça fait qu'i' on été gu'i dir' câ. Ah ! i' ont dit, c'est correck' ! On vâ êt' bon avè' câ, on 'n n'â assé' ! I' on embarqué là-d'dan, assis tou' 'és deux su' enn' vieill' chais', p'i' i's gagnè' à l'églis' ; mé' i' avait défendu de pâ' aller s'marguier à l'églis' qu'i' allaient, par 'zamp'. Ça bon... !

En s'en allan, i' y avè' in p'tit bouâ [bois] à pâsser. Tir' la vieill' chârrette à côté, p'i' i' embarqu'nt dan in cârrosse avec dés ch'faux [chevaux] comm' le roi 'n n'avait jamè' eu, p'is, pâss'nt devant le roi. Mé', le roi dit, qui c'c'est câ ? Que ça veut dir' ? Mé', i' ont 'té s'marguie' à in aut'e églis', p'i' i's sont r'venu' aprè' 'a cérémonie ; p'i', en arrivan aurâs la chârrette, i' ont r'pris leu' minm' chârrett', p'i' i' ont continué.

Le roi s'en v'nè' avec sés gense', et p'i' i' ont pâssé d'vant, p'i' i' était te'jour' en sacr' ³³ de voèr l'aut'. Te'jour'... en arrivant lâ, au château, la femm' du roi di', 'a dit, 'cou' don, 'a dit, comment c'qu'i's vont... Où c'qu'i's vont rester ? — Quien ! i' di', i' y â enn' vieill' maison, lâ, enn' vieill'... C'été' enn' maison neuve, enn' espèc' de soue qu'i' avaient faite, enne espèc' de grange... I' dit, qu'i's s'en a'll'nt là-d'dans, p'i' i' dit, j'veux p'us lés voèr, j'veux p'u' en attend' parler ! Ça fait que... i' on envoyé dir' câ... Ah ! i' ont dit, c'est correck' ! On vâ êt' b'en, écitt', n'us aut's ! Mé', avec la vartu d'sa sarviette, i' avait d'quoi mangé'. Et pui', i' ont fait in bon r'pâs.

Enn' coupeul de jour' après, la princess' [la reine] di', 'a dit, 'cou' don, 'a dit, quoi c'qu'on vâ' en fér' d'ceux-lâ ? — Quien ! i' di', envoueill'-les... I' y avè' in terrain à peu prè' à vingt mill's de d'lâ ; i' di', envoueill'-les lâ, p'i' i' dit, que j'veux p'us lés r'voèr ! I' dit, qu'i's s'en a'll'nt ! Ça bon ! I' ont 'té gu'i dir' câ... Ah ! i' était b'en content. I' avè' enn' bonn' propriété, lâ. C'était tout en bouâ d'bout' ³⁴, mé' n'import' ! Ça fait qu'lâ, i' â pris sa vieill' chârrett', p'i', en passant devant l'château : J'vous r'marcie, i' dit, mon beau-père, i' dit, du présent qu'vous m'faite' ! — I' dit, appell'-moé pâs ton beau-père, i' dit, j'te fais mett'e en prison ! — B'en, i' dit, sir' le roi...

Bon ! Ça bon... ! I' ont parti. I's sont en-allés, p'i' i' lés r'gardè' aller, p'i' i' trouvait qu'ça d'l'air...

Ça fait qu'en arrivant lâ, i's s'sont mi' à travaillé'. Avec sa corne, i' avait dés giants tant qu'i' 'n en voulè' ; i' s'est bâti in château qu'était trois fois mieux qu'celui d'son beau-pér'. Ça fait qu'i' travaillait. Ça coûtait pâs cher.

33. Être en sacre : Être très mécontent.

34. En bois debout : Expression paysanne qui signifie une forêt intacte, où l'on n'a fait aucun défrichement.

In bâtiment du roi â passé par là, p'i' i' â examiné çà. I' passait souvent, i' voyait... En arrivan au château du roi, i' dit, dit's-moé don, i' dit, sir' mon roi, i' dit, quoi c'que vous faite', i' dit, su' vot' terrain, i' dit, là-bas ? I' dit... — B'en, i' dit, c'est ma foll' que j'ai envoyée là avec Peau-d'-Morue, là, i' dit. — B'en, i' dit, j'vous assure, i' dit, qu'i' y â in château là, i' dit, qu'est p'us beau qu'le vot', p'i' i' dit, i' â p'us grand d'terr' de fait' que vous, p'i' i' dit, quoi c'que ça veut dir' don çà ? Ça fait qu'in aut' capitain' vient gu'i dir' la minm' chos'... — B'en, i' di', on vâ savoèr çà ! Écri' enn' lettre envoyée à son gend' de v'nir le voèr. Ça bon... !

I' s'greille avec sa vieill' chârrette encor', p'i's la princesse assi' su' enn' boêt', p'i' i's s'en vienne' au château, là. Bon ! En arrivan, i' dit, bonjour, i' dit, sir' mon roi ! — I' di', appell'-moé ton beau-père ! — Ah ! i' dit, c'est in honneur pour moé !

Ça fait que... i' rentre. I' dit, dis-moé don, i' di', i' parè', i' dit, qu't'à in château mieus qu'le mien, là-bas, p'is qu't'âs p'us grand terr' de fait' que moé ? — Ah ! b'en, i' di', on â travaillé, i' dit, moé p'i' 'a princess' Cécile ; i' di', on s'est pâs t'nu à r'guien fér' ! Mé', i' dit, pourquoi c'que vous v'nez pâs nous voèr ? I' dit, vous voirez çà ! — I' di', oué, i' dit, j'm'â aller t'voèr, mé', i' di', avant çà, i' dit, j'su's pour avoèr enn' guerr', la s'main' prochain' ; p'i' i' dit, si j'gagn' ma guerre, i' dit, j'gu'irai t'voèr ! — Ça fait qu'i' dit, c'est correck' ! I' dit, quand c'que c'est qu' 'a vâ... — I' di', on doé', lés deux armées doèv'nt se rencontrer, jeudi prochain, à in heure et d'mie d'l'après-midi ; i' dit, çà, i' dit, c'est l'heure exacte ! — I' dit, c'est correck' !

I' pârt pour s'en allé' a'ec sa chârrette encore, et p'i' i' gagn' cheu' z-eux. Dans la s'main' d'ensuit', le mârdi... l'jeudi, i' â tumbé su' in ch'fal comm' le roi en n'avait jamais vu, habillé en soldât comme i' s'en n'était pas vu encore, avec son sâb' qui pouvait teuer deux l'guieue' [lieues] à la rond' ; p'is comm' lés deux armée' étaient pour se rencontré', i' â r'ssou' enteur 'és aut's, p'i' en lâchan in cri : ôtez-vous, séparez-vous ! P'i' i's sont séparés ; i's savaient pâs quoi c'ça voulait dir'. P'is dans deux coups d'sâb'e, i' â tout abattu leu' z-armées, p'i' i' r'vir' de bord, p'is là, i' cour' en criguiant [criant] : Arrettez-lé, p'i', arrettez-lé, coût' coût' ³⁵, p'i' arrettez-lé ! Mé' i' pâs pu l'arretter. Ti-Jean a fiché son camp.

Ah ! là, i' on eu in r'pâs, p'is c'était la quession : Quoi... où c'que ça d'vient ? Quoi c'que ça veut dir', çà ? Ça fait que, après qu'tout a été fêni, le roi s'est greyé ³⁶ avec sa princess' [sa reine], p'i' in cârrosse, i' s'est fait m'ner voèr son gend'. P'u' il approchait, p'is p'u' i' voyait l'château, p'is grand d'terr'... Mé', dis-moé don quoi c'que ça veut dir', quoi c'que ça veut dir' ? Ça fait qu'i's sont arrivés, te'jours ! Peau-d'-Morue étè' habillé en peau d'morue. I' ést arrivé ; i' â rouvert la grand bârguiér' [barrière], p'is le roi a rentré, p'i' i' était tout' découragé ; i' rent' dans l'château... I' avait di' à sa femme, i' dit, monteur-leu' tout' la maison moins la salle à dîner. Ça bon !

35. Coûte que coûte !

36. Se greyer : S'appareiller ; s'habiller.

'A guieu' monteur çà. Ah ! b'en, le roi, i' dit, j'comprends pàs çà. I' comprenait pàs çà : « moins la salle à dîner » ! Peau-d'-Morue a rentré ; i' dit, 'cou' don, i' dit, princesse, i' dit, cés gens's-lâ sont parti', i' di', i's d'vrè' avoèr faim ; i' dit, fais-lés don dîner ! — B'en, 'a dit, tu m'âs dit que tu allais charcher dés assiette' ! — Ah ! i' dit, c'est vrè' ; i' dit, m'â' gu'y allé' ! I' â sorti dehors, p'i' i' ést rentré avec trois quat' p'tits auge' à cochon sour son brâs, qu'étaient nets. P'is le roi, en voyant çà, i' di', i' me r'met quoi c'que j'gu'i ai fait' là-bâs ! I' a pàs di' in mot. Ah ! i' dit, r'gâr' don çà, i' dit, j'viens t-y fou, lâ ? I' dit... Débârr' la port' d'la chambre, i' dit, rentrez don lâ, dan 'a salle à dîner, lâ ! Le roi voulait pàs rentrer : c'était r'guien qu'de l'or, p'is d'l'argent, p'is b'en... Bon ! P'i' i' y avait du manger su' 'a tab' comme i' 'n n'avait jamais mangé. Ça fait qu'i's sont mi' à la tab'.

Après le r'pâs, b'en, i' dit, mon beau-pér, i' dit, vous avez pâ' enn' p'tite histoèr à nous conter ? I' dit, c'est la mode, i' dit... — I' di', oui, j'm'âs t'en conté' enne. I' gu'i cont' l'histoèr' de son soldât : quoi c'qu'i' avait faite ; p'i' i' dit, c'qui m'â fait d'la pein', c'est d'pâs l'avoèr pris pour l'récupenser, p'is savoèr qui c'que c'est ! — Ah ! b'en, i' dit, dés foi', i' di', i' y â b'en dés chos's qu'on connaît pàs !

Ça fait qu'i' avait di' à sa femme, i' dit, quant' i' a'râ féni d'conter son histoèr — i' dit, c'est çà qu'i' vâ nous conter — i' dit, j'sortirai dehors ; p'i' i' dit, mecqu' t'attends piétonné³⁷ à l'entour du château, i' dit, tu l'f'râs sortir pour voèr si i' r'connaîtrait pàs c'gârs-lâ. Ça fait que... 'a di', oui !

Ça fait qu'après son histoère, i' dit, vous allez m'excuser, mon beau-pér, m'â r'guien qu'sortir que'qu's ménut's ; més homm's sont lâ, p'i' i' dit, j's'rai pàs longtemps ! I' dit, m'â' rentré'. I' arrive à l'écurie, p'i' i' saut' su' son ch'fal, habillé pareil comme il était en... Et pui' il fait l'tour du château. La princess' : quien, 'a dit, viens don voèr, 'a dit, c'qui mèn' ce train-lâ, 'a dit, si vous allez r'connaît' çà. En sortan : Oui, oui, oui, c'est lui, p'is c'est lui, p'i' arrett', p'i' arrett' ! P'is lâ, i' s'ést arretté, i' â sauté en bâs d'son ch'fal, p'i' i' â ôté sa turqu'³⁸ de peau d'morue, p'i' i' dit, me r'connaissez-vou', i' dit, mon beau-pér ? — B'en i' dit, P'tit-Jean ! — Oui, i' dit, c'est Ti-Jean ! P'i' i' dit, rentré' écite à c'tte heur' ! J'm'a' vâ' vous conté' enne histoère.

Alor', i' â rentré, p'i' i' s'ést assis, p'i' i' gu'i â conté son histoèr d'in bout à l'aut' : quoi c'que c'est qu'sés frér's gu'i avaient fait', p'is l'affér' d'la sarviett' qu'il avè' eue ; i' gu'i â tout conté. — B'en, i' dit, tu vâs v'nir toé-minm' leu' denner leu' punition, à 'és aut's ; i' di', i's mérit'nt la mort ! P'i' i' dit, c'est toé-minm' ! — I' dit, ça bon ! M'âs gu'y aller !

Ça fait qu'i' â pri'... En arrivan au château, b'en, i' étè' habillé en peau d'morue, encor'. Ça fait que... i' saute haut-en-bâs³⁹ d'la voétur'... Le roi di', i' dit, connaissez-vou', i' dit, c't homm'-là ? — C'est not' Peau-d'-Morue qu'i' y avait dans l'jârdin, i' di' ; on s'rappell' b'en d'lui. — Oui, i' dit, c'est lui !

37. *Piétonner* : Remuer les pieds sur place ; ici, galoper.

38. *Turque* : Tuque, bonnet.

39. *Haut-en-bas* : En bas de. Sauter en bas de la voiture.

Mon Peau-d'-Morue ôt' son cass' [casque] : Me r'connaissez-vou', i' dit, més frér's ? — Ah ! i' ont dit, Ti-Jean !

Ça fait qu'le roi dit : Denn'-leu' leu' sentenc' t'u' suit' ! — I' dit, non, i' di', i's s'ront pâs mi' à mort, mé', i' dit, vous allé' êt', cinq ans, partis du château, p'i' i' dit, pour vot' pénitenc' ; p'i' i' dit, vous travaill'rez comm' j'ai faite. P'i' i' dit, au bout d'cinq ans, vous r'viendrez, p'i' i' dit, le roi f'râ c'qui voudrà de vous aut's. P'i', i' dit, moé, j'ai féni !

Alors, lâ, i' ont parti avec le roi. P'is quant' j'gu'y ai été, l'année pâssée, i' était parti : Ti-Jean était p'us lâ, Peau-d'-Morue était p'us lâ !

* * * * *

The first of these is the fact that the British Empire is not a homogeneous entity, but a collection of diverse and often conflicting interests. The second is the fact that the British Empire is not a static entity, but a dynamic one that has evolved over time. The third is the fact that the British Empire is not a monolithic entity, but a collection of diverse and often conflicting interests.

April 1, 1901, the British Empire was at its height. It was the largest empire in the history of the world, covering more than a quarter of the globe. It was a collection of diverse and often conflicting interests, but it was also a collection of great achievements.

One of the great achievements of the British Empire was the development of the steamship. This invention made it possible for the British to travel around the world in a matter of weeks, rather than months. This in turn made it possible for the British to establish a global empire.

Another great achievement of the British Empire was the development of the telegraph. This invention made it possible for the British to communicate with each other across the world in a matter of minutes. This in turn made it possible for the British to establish a global empire.

The British Empire was also a collection of great achievements. It was a collection of diverse and often conflicting interests, but it was also a collection of great achievements. It was a collection of great achievements that made it possible for the British to establish a global empire.

The British Empire was a collection of great achievements. It was a collection of diverse and often conflicting interests, but it was also a collection of great achievements. It was a collection of great achievements that made it possible for the British to establish a global empire.

The British Empire was a collection of great achievements. It was a collection of diverse and often conflicting interests, but it was also a collection of great achievements. It was a collection of great achievements that made it possible for the British to establish a global empire.

BARBARO-LES-GRANDES-OREILLES *

C'est bon de vous dire, mes chers, enfants, qu'une fois vivaient un paysan et sa femme, mariés depuis longtemps, mais qui n'avaient pas eu un seul enfant. Chaque soir, depuis des années, la femme récitait une longue prière pour supplier le Ciel de lui donner des enfants, un au moins... Les années s'écoulaient sans que sa prière soit exaucée.

Un jour, la malheureuse femme rencontra une grande dame qui la salua poliment : « Bonjour, madame !

— Bonjour !

— Vous ne me connaissez pas ?

— Non, de répondre timidement la paysanne.

— Je suis une fée, moi !

— Vous êtes une fée ! Justement celle que je désirais rencontrer ! Bonne fée, pourriez-vous me souhaiter d'avoir un enfant ? Un seul !... Je serais si heureuse d'être mère avant mes vieux jours ! Et mon mari ! Il en pleure quand il pense qu'il n'a pas d'enfant. Vous ne savez pas comme la vie est triste dans une maison privée d'enfants !

— Écoutez-moi, madame, répondit la fée. Dans votre jardin, il y a une source ; je ne suis jamais entrée dans votre jardin, mais je sais fort bien qu'il y a une source !... »

La vieille paysanne regarda la fée avec des yeux étonnés, se demandant où la fée avait puisé ses renseignements...

La fée vint encore augmenter l'étonnement de la paysanne : « N'oublie pas, dit-elle, que je suis fée ; il y a une source dans ton jardin, et l'eau en est très limpide.

— C'est là que nous prenons notre eau à boire, elle est sûrement claire !

— Chaque matin, de bonne heure, allez visiter la source ; aussi longtemps que l'eau de la source sera limpide, vous n'aurez pas d'enfant. Mais dès que la source commencera à se brouiller, soyez certaine que vous serez mère en peu de temps... »

* Titre de la version originale : Barbaro-aux-Grand's-Oreilles.

Ah ! Bonguienne ! La paysanne revint à la maison, heureuse d'annoncer cette grande nouvelle à son mari ; elle lui rapporta exactement les conseils de la fée et la promesse d'un enfant. Le paysan et sa femme reprirent la besogne quotidienne avec ardeur : la femme à la maison, et le paysan dans la forêt du matin au soir...

Chaque matin, la paysanne, avant d'allumer son poêle, courait à la source ; dès qu'elle voyait l'eau claire, elle revenait lentement, soucieuse... Mais le lendemain, elle courait de nouveau à la source. L'eau y était toujours claire. Son mari finit par conclure que la fée s'était moquée de sa femme. Il lui communiqua ses soupçons ; mais la bonne femme ne perdait pas confiance. Elle visita régulièrement la source, chaque matin, pendant un mois, deux mois, trois mois...

Un bon matin, elle arrive à la source ; le fond commençait à se brouiller ; ... elle revient en courant à la maison : « Mon vieux, mon vieux ! crie-t-elle...

— Qu'est-ce qu'il y a, vieille ?

— Vite, vite... viens voir : le fond de la source commence à se brouiller... Hein ! La fée ne m'a pas trompée ; tu vas voir : nous allons enfin avoir un enfant ! »

Le lendemain matin, la source était brouillée plus qu'à la moitié ; seul le dessus était limpide. La vieille paysanne éclata en manifestations de joie : « Son père ! son père ! un enfant ! Nous allons avoir un enfant ! Enfin, la joie, le bonheur va entrer dans la maison !... »

Un matin, un peu après le lever, elle rend visite à la source... L'eau était brouillée à en paraître gluante. Qu'est-ce qui arrive, le surlendemain ? un fils ! Mais, malheureusement, le petit être avait une paire d'oreilles démesurément développées : un corps tout frêle attaché à deux immenses oreilles de lapin...

On nomma l'enfant Barbaro-les-Grandes-Oreilles. Cet enfant presque monstrueux se révéla très intelligent dès le premier instant. En venant au monde, il cria : « Bonjour, papa ; bonjour, maman ! » Il parlait, il sautait autour de ses parents, animait la maison de ses remarques et de ses cris, tout en balayant les murs et le plafond avec le bout de ses oreilles.

Sa mère était tout heureuse de constater les prouesses de son bébé ; elle en parlait avec orgueil à son mari : « Il n'est pas des plus jolis, mais il a l'air fort.

— Fort ? Je te crois ; il saute plus loin que moi...

— Eh ! pense donc ! Il est né ce matin ; que sera-ce dans un mois ?

— Il n'a pas de grandes oreilles pour rien ! Il a de la vie plein le corps. »

Tout fier de son rejeton, le vieux paysan pensa que sa femme ne s'ennuierait plus désormais à la maison : elle aurait dorénavant la compagnie de son enfant. Elle chérissait Barbaro et lui ne cessait de la caresser, de se cramponner à elle et de l'envelopper de ses oreilles.

Le paysan décida donc, le lendemain, de se rendre en forêt, bûcher du bois de chauffage. La maison était bâtie sur le bord de la mer et le paysan devait aller loin pour abattre son bois. Le vieux prit donc sa hache et se dirigea vers la forêt.

Pendant huit jours, il fit la navette entre la mer et la forêt. Chaque matin, il s'attaquait à un gros merisier à coups de hache ; il l'abattait, sciait quelques bûches dans sa journée et revenait à la maison, le soir, harassé de fatigue.

Au bout de huit jours, Barbaro, un bon matin, demanda à sa mère : « Où va papa, chaque matin, avec un bâton armé d'un agrès de fer ? Qu'est-ce qu'il porte toujours ainsi sur son épaule ?

— C'est une hache, répondit la maman.

— Ah ! une hache... Et qu'est-ce qu'il fait papa avec sa hache ?

— Il coupe du bois pour chauffer la maison l'hiver prochain. Tu ne connais pas encore le froid, mais tu vas voir que sur le bord de la mer, en hiver, ce n'est pas chaud... et ça prend du bois pour réchauffer la maison !

— Ça prend du bois ?

— Ça prend gros de bois !

— Eh bien ! J'ai l'intention d'aller aider papa à couper du bois.

— Aïe ! aïe ! arrête un peu... Tu n'as que huit jours ; il y a toujours un bout ! Reste avec moi encore un an ou deux...

— Ça ne paraît pas, mais je pourrais donner un bon coup de main au père...

— Mais tu n'as pas de hache, toi !...

— Je vais m'en faire une... »

Barbaro partit se promener sur la grève. Tout à coup, il aperçut un paquet de ferraille qui émergeait du sable. C'était un vieux bâtiment qui avait été jeté à la plage, et que la mer avait peu à peu ensablé. Barbaro eut l'attention attirée par une partie de la proue qui effleurait le sable. Il donna un coup de pied sur la ferraille... La moitié antérieure du bâtiment sortit de la plage.

« Môseuss ! Je vais me faire une belle hache avec ce morceau de fer !... Maman ! Maman ! Regarde ici ; regarde ma hache !

— Mais tu n'as pas encore de manche...

— Je vais m'en faire un, ça ne sera pas long ! »

Il courut vers la forêt, se choisit une belle plane de douze pouces de diamètre, la tordit, la cassa sur son genou et revint triomphant vers la proue du bâtiment. Il fixa solidement son arbre dans la partie pointue de la carcasse du navire, cassa, à coups de pied, les parties de ferrailles inutiles, et sourit de satisfaction : il avait, lui aussi, une hache munie d'un manche !...

La vieille maman le regardait travailler ; elle commença à trembler de peur et se dit en elle-même : « Si cet enfant vient à faire du mal, je ne pourrai pas le battre ; ce n'est pas lui qui va manger les coups ; c'est plutôt lui qui va m'en donner !... »

Déjà Barbaro avait sa hache sur l'épaule et demandait à sa mère : « De quel côté est-il allé papa ? Par ici, je crois ? »

— Oui ; monte par là-bas, et tu vas le voir à l'autre bout de sa terre... »

Barbaro se dirigea à travers le champs de foin, sa hache de huit ou dix tonnes sur l'épaule ; la maman suivit des yeux, pendant quelques minutes, deux oreilles qui dépassaient le foin et le nuage de poussière soulevée par la hache de son fils.

Barbaro découvrit bientôt le sentier battu par son père, et gagna la forêt ; il aperçut son père qui monçevrait une bûche de merisier...

« Bonjour, papa, cria-t-il tout joyeux.

— Comment ? Barbaro, tu n'es pas à la maison avec ta mère ?

— Non ; je suis venu vous donner un coup de main pour faire du bois...

— Mais tu es encore trop petit ; qu'est-ce que tu vas faire ?

— Moi aussi, répond fièrement Barbaro, j'ai une hache comme vous...

— Ce n'est pas une hache ! Où a-tu pris ça cette ferraille-là ?

— Ah ! ce n'est pas très coupant, mais je frapperai plus fort ! »

Tout en conversant avec son père, Barbaro avait choisi son arbre : un merisier d'une quarantaine de pouces de diamètre... Barbaro lève sa hache d'une seule main, et... vlan ! Le merisier tombe. L'enfant prend l'arbre de la main gauche, le place en travers sur la souche, et à chaque coup de hache, il tranche une roulette de bois. Deux minutes plus tard, l'arbre était débité et Barbaro en attaquait un second.

Le vieux paysan n'en croyait pas ses yeux. Il se contenta de dire à son fils : « Tu bûches !

— Ah ! je ne suis pas encore habitué ; je n'ai pas le tour de la hache, comme vous, mais je vais faire un peu de bois pour nous chauffer l'hiver prochain. Vous me direz quand j'en aurai assez... »

Les merisiers succédaient aux merisiers ; à chaque cinq minutes, Barbaro ajoutait sept ou huit cordes de bois aux quelques bûches coupées par son père. Bientôt le père s'aperçut que le tas avait atteint des mesures respectables. Il en profita pour annoncer la fin de la journée :

« C'est le temps d'aller manger. Nous avons assez travaillé pour aujourd'hui... As-tu faim ?

— Oui, dit Barbaro ; je mangerais... C'est la première fois que je viens dans le bois, et ça ouvre l'appétit... Trouvez-vous que je vous ai aidé passablement ?

— Je crois bien ! Sais-tu, mon garçon, que ça m'aurait pris deux mois à faire ce que tu as fait depuis une heure ?

— Aïe ! Deux mois ? Vous ne savez donc pas bûcher ?

— Je sais bûcher, mais je n'ai pas ta force... Tu es bien fort ?

— Ah ! j'espère devenir encore plus fort que ça ; je n'ai que huit jours ! »

Le père et le fils étaient revenus à la maison. On se mit à table. Barbaro mangeait lentement et semblait absorbé à régler un gros problème. Sa mère lui dit :

« Qu'est-ce que tu as, Barbaro, à tant jongler ?

— Eh bien ! maman, je m'aperçois que nous sommes pauvres ; je suis certain de pouvoir gagner de l'argent et vous aider à améliorer votre sort. Vous savez ce que je veux dire !... Vous avez été bons pour moi ; vous m'avez donné la vie, vous avez fait votre possible pour m'élever. Maintenant, je voudrais faire quelque chose pour vous autres. Je commencerais d'abord par me gagner des habits ; je suis habillé avec les salopettes de mon père, j'ai la ceinture attachée au cou... j'ai l'air d'un fou ! Si vous le voulez, j'irais m'engager ; je m'habillerais et je vous donnerais le reste de mes sous... »

La bonne maman se mit à pleurer et à se lamenter : « Tu ne vas pas nous quitter déjà... Nous n'avons que toi d'enfant et nous avons prié assez longtemps avant ta naissance !...

— Ne pleurez pas, maman ; je ne partirai pas pour longtemps... Vous n'aurez pas à vous inquiéter de moi : parmi les enfants de mon âge, je puis me défendre facilement. Et puis, vous verrez que mon voyage ne durera pas longtemps ; je vous reviendrai dans un mois ou deux avec une belle poignée d'argent !... »

Après ce plaidoyer plein de bon sens, et surtout à cause de la force imposante de Barbaro, le père et la mère consentirent à laisser partir leur jeune fils.

Barbaro prit la route, et... marche... marche... Les deux mains dans ses poches, les salopettes de son père attachées au cou par la ceinture, les deux jambes des salopettes mal repliées, Barbaro s'en allait en soulevant un tourbillon de poussière, les deux immenses oreilles étalées au vent.

Barbaro parvint à une grande route ; il tourna à droite et s'arrêta au sommet d'une côte. Au bas de la montagne, il aperçut de beaux chevaux dételés, deux gros carrosses rangés le long de la route, et une troupe de princes et de princesses qui lançaient des pierres dans le feuillage de longs noyers. Dès qu'ils avaient réussi à abattre quelques noix, les joyeux excursionnistes tapaient des mains et se précipitaient au pied des arbres pour manger des noix.

Barbaro, les mains dans les poches, les regardait faire, du sommet de la côte...

Tout à coup, une princesse aperçut Barbaro ; elle poussa des cris perçants : « Regardez donc, regardez sur la côte... le diable ! le diable !

— Non, cria à son tour Barbaro, je ne suis pas le diable... »

Cette voix enfantine rassura la princesse, et elle en profita pour ajouter :
« Qu'est-ce que tu fais là, toi ? »

— Je fais... je fais... je vous regarde faire ! Vous avez donc bien de la misère, vous autres, à descendre ça des arbres, ces petites choses-là ?

— Es-tu capable de venir nous en faire tomber des noix, toi ?

— Oui ! Mais à condition que vous mangiez toutes les noix que je vais faire tomber des arbres...

— Ah ! oui ; et nous n'aurons pas de misère, répondirent les princes et les princesses.

— C'est promis ? Vous savez que moi je ne blague pas : j'ai été élevé honnêtement et je m'en tiens à ma parole... Vous promettez de manger toutes les noix que je vais libérer des arbres ?

— Oui, oui, oui...

— Tant pis pour vous autres si vous tentez de me tromper ! Je puis me servir de n'importe quoi pour libérer les noix ?

— De tout ce que tu voudras !... »

Barbaro ramassa un tas de pierres d'une tonne ou une tonne et demie, et il commença à bombarder le feuillage des noyers. Les branches cassaient, les arbres pliaient, les noix pleuvaient sur le sol. Dans l'espace de quelques minutes, Barbaro enfonçait dans les noix à mi-jambe. Les princes et les princesses s'empressaient de casser des noix sur des pierres : Barbaro, lui, fracassait des noix entre ses doigts et distribuait les amandes. Bientôt, princes et princesses, se sentant rassasiés, parlèrent d'abandonner la partie. Barbaro voulut les contraindre par la force à remplir leur promesse de tout manger. « Lâche-nous tranquilles, Barbaro, criaient les princes ; assez ! assez ! nous allons te payer... »

Barbaro se crut chanceux d'obtenir de l'argent à si bon compte. Les princes sortaient leurs bourses, les princesses leurs sacoches... L'argent pleuvait dans les deux mains de Barbaro.

« Maintenant, ajouta le petit homme aux grandes oreilles, avez-vous de l'ouvrage pour moi ? »

— Peut-être papa t'en trouverait-il ? dit l'un des princes.

— Comment s'appelle-t-il, ton père ?

— C'est le roi !

— C'est la première fois que j'entends parler de cet homme-là ! Un roi, un roi ? Qu'est-ce que c'est, un roi ?

— C'est un homme comme moi et les autres, mais il est roi, il est à la tête d'un pays ; il demeure dans un château...

— C'est bien ; je vais aller le voir ce roi-là ! »

Barbaro se dirigea vers le château du roi, bien décidé à obtenir un emploi qui lui ferait gagner un peu d'argent.

Il arriva au château, frappa à la porte ; la reine vint ouvrir... En apercevant Barbaro, elle recula de deux pas et faillit tomber évanouie. Barbaro s'aperçut de la surprise qu'il lui causait. « N'ayez pas peur ! dit-il ; vous êtes une reine, vous, je suppose ? »

— Oui, répondit-elle, un peu rassurée ; je suis la reine. Et toi, tu n'es pas le diable ?

— Non ; pas tout à fait ! Je m'appelle Barbaro-les-Grandes-Oreilles.

— Ah ! C'est ton nom ? Il est bien choisi...

— Je voudrais voir le roi.

— C'est malheureux : le roi est occupé en ce moment...

— Occupé ou non, je veux le voir ! Dites-lui que c'est Barbaro-les-Grandes-Oreilles qui demande à le voir. »

La reine s'empressa de transmettre le message au roi ; celui-ci en fut irrité et se dirigea en hâte vers la porte : « Qu'est-ce que tu veux, espèce de polisson ? cria-t-il à Barbaro.

— Je cherche un emploi.

— Ah ! si tu n'étais pas si petit, je te prendrais peut-être à mon service ? J'ai besoin d'un homme pour conduire la charrue. Mais c'est trop fort pour toi ; tu es trop petit...

— Essayez-moi, et ensuite vous déciderez !

— C'est inutile ! tu n'es pas capable de tenir une charrue ; tu es gros comme mon pouce et tu es tout en oreilles...

— Laissez faire les oreilles, monsieur le roi ; elles ne me nuisent pas. Je suis capable de conduire votre charrue. Vous allez me dire quoi faire, et je vous parie que votre charrue ne me pèsera pas au bout des bras.

— Eh bien ! puisque tu le veux, je vais t'essayer...

— Mais, s'empressa de demander Barbaro, combien payez-vous par mois ?

— Je te donnerai vingt piastres par mois... si tu es capable de labourer. Si tu n'es pas capable de tenir la charrue, je te renverrai dès demain matin...

— Ça va, monsieur ! Mais je ne veux pas que vous me renvoyiez si je suis capable de faire ma besogne. Si je puis labourer, vous me donnez vingt piastres par mois. Ça vaudrait une piastre par jour !

— Non, non ; c'est trop cher... je ne puis...

— Écoutez, monsieur le roi ; je vais faire un contrat avec vous ; moi, je suis franc et honnête... Vous voulez me payer seulement vingt piastres par mois, alors

que vous êtes riche et que je demande une piastre par jour. Je vais signer un contrat pour un mois ; au bout du mois, vous me donnerez vingt piastres, et moi, je vous donnerai une claque pour la valeur des six autres piastres.

— Ah ! c'est très bien ; tu m'en donneras bien deux, si tu veux !

— Non, non ; une claque seulement, et vous en aurez assez. Donc, vingt piastres et une claque !... »

On signa le contrat.

La reine dit au roi : « Tu es fou, toi, de faire un semblable contrat avec cet imbécile-là !

— Ah ! une petite claque...

— Ce n'est pas tant la question de la claque que d'avoir engagé cet enfant-là. Qu'est-ce qu'il va faire derrière la charrue ?

— Bah ! je vais m'en débarrasser tout de suite. Tiens, j'ai deux gros chevaux gris qui n'ont jamais été attelés parce qu'ils sont mauvais comme le diable : les hommes d'écurie n'osent même pas entrer dans leurs stalles pour les nourrir. Je vais lui dire d'atteler ces deux chevaux-là ; il va se faire tuer, et j'en serai débarrassé. D'ailleurs ce doit être un orphelin ; il a l'air d'un voyou qui sort on ne sait d'où... »

La reine s'était apaisée ; le roi commença sur-le-champ à exécuter son plan.

« Écoute, Barbaro ; ta journée d'aujourd'hui compte, mais tu ne travailleras pas avant demain matin. Tu vas, pour le moment, recevoir mes instructions ; viens avec moi à l'écurie... »

Barbaro suivit le roi et reçut la suite des instructions : « Tu vois, continua le roi, ces deux gros chevaux gris, au fond du corridor ? Demain matin, tu les attelleras ; les attelages sont ici ; les charrues sont dans le hangar, là-bas. Prends la grosse charrue...

« Tu commenceras à labourer le jardin, avant le déjeuner... jusqu'à l'heure du déjeuner. La reine t'avertira quand ce sera le temps de venir manger...

— C'est très bien, monsieur le roi ; je vais suivre vos instructions ! »

Barbaro n'avait pas perdu une seule parole du roi ; il les avait toutes enregistrées dans sa caboche.

Le lendemain, à quatre heures, Barbaro se lève et se rend à l'écurie. Il saisit les deux harnais et s'approche des chevaux gris... : « Ouoh ! Range-toi ! » Pour toute réponse, il reçoit un « Hhouign » rageur et une ruade... Barbaro se rend compte que les chevaux ne sont pas doux. Il monte le ton de la voix : « Ouoh ! » et en même temps, il donne une bonne tape sur la fesse du premier cheval. L'animal pique une tête dans sa crèche et se ramasse sur le pavé de la stalle. Barbaro en profite pour appliquer une claque sur le côté de l'autre ; il lui renfonce deux côtes... Les chevaux, tout étourdis sous l'effet du choc, se mettent à trembler. « Ouoh ! »

crie de nouveau Barbaro en lançant les harnais sur le dos des chevaux. La peur et l'énervement avaient succédé à la malice. Les chevaux piétinent, se cabrent... mais Barbaro n'en est pas troublé : il boucle sangles et colliers sans se préoccuper des sauts des farouches animaux. Quand Barbaro en vient à ajuster le porte-queue du premier cheval, il trouve la tâche plus difficile : l'animal se serrait la queue... Ah ! ah ! ça ne veut pas se lever, cette queue-là ? Attends un peu... Il saisit la queue du cheval, l'arrache et plume le cheval jusqu'aux oreilles... Barbaro n'eut aucune difficulté à placer le porte-queue de l'autre cheval.

Le nouveau fermier conduit les chevaux hors de l'écurie, les attelle à la grosse charrue, et les dirige vers le jardin. Voilà mon Barbaro parti à la suite des chevaux qui avancent par sauts et par bonds... Il tient la charrue en terre et la pousse de façon que les chevaux n'ont presque rien à tirer. La terre poudre à trente ou quarante pieds du sillon. Il abat les clôtures, les vergers, les bosquets, passe à travers les hangars et les étables... Barbaro se sentait heureux de pouvoir conduire si bien la charrue.

À huit heures du matin, quand la reine sortit pour annoncer le déjeuner, Barbaro avait fini de labourer toute la terre du roi et labourait maintenant chez les voisins...

En apercevant le massacre des vergers, des clôtures et des bâtisses, la reine appela le roi « Regarde-moi ce ravage !... Je crois que c'est le diable que tu as engagé hier !

— Je commence à le croire, dit le roi tout surpris... » Il cria à Barbaro : « Viens ici ; c'est le temps de déjeuner... »

Barbaro lâcha sa charrue et s'en vint, tout heureux, trouver le roi. Mais le roi commença à le semoncer : « Tu m'as causé des dommages extraordinaires : la moitié de ma couronne ne suffirait pas à les réparer...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai pas assez labouré ?

— Torvisse ! Comment as-tu fait pour labourer une si grande surface en si peu de temps ?

— C'est simple, monsieur le roi. Vos chevaux ne valent rien pour labourer ; je les ai mis de côté et j'ai labouré tout seul en poussant la charrue ! »

Le roi ne poursuivit pas sa semonce ; il jugea à propos de laisser Barbaro prendre son déjeuner en paix...

La reine s'approcha du roi et lui parla à mi-voix : « Qu'est-ce qu'on va donc faire pour se débarrasser de Barbaro ?

— J'ai un autre plan, répondit le roi. Tu as entendu parler de la Bête-à-sept-têtes ? Elle attire dans ses narines bêtes et gens, deux milles à la ronde. Je vais envoyer Barbaro sur la grosse montagne dans le voisinage de la Bête-à-sept-têtes, et tu vas voir qu'elle va le tirer à elle comme une paille ; nous en serons débarrassés à tout jamais... »

Le roi appela Barbaro et lui proposa un autre emploi : « Demain matin, tu vas partir au petit jour pour faire un voyage. Tu vois la grosse montagne bleue à l'horizon ?

— Oui ; mais c'est très loin !...

— C'est loin, en effet ; de l'autre côté de cette montagne, tu trouveras un moulin où l'on fabrique des tapis. J'ai ici, dans mes caves, quatre-vingt-dix poches de catalogne pelotonnée. Tu porteras les poches au moulin et tu me rapporteras les tapis de catalogne. »

Barbaro accepta d'entreprendre le voyage proposé. Dès le lendemain, au petit jour, il descendit dans la cave du château où se trouvaient les poches de catalogne ; il trouva la charge un peu embarrassante... quatre-vingt-dix poches ! mais il réussit à arrimer toutes les poches sur son dos, sur sa tête et entre ses oreilles. On n'aurait pu reconnaître Barbaro : c'était un tas de poches qui marchait à travers les champs. Toutefois, le bout des deux oreilles restait encore visible...

Barbaro marcha... marcha une partie de la journée ; il traversa ruisseaux et rivières, plaines et vallons... rien ne pouvait l'arrêter. Il parvint enfin à la montagne de la Bête-à-sept-têtes. En escaladant cette montagne, il s'aperçut qu'il glissait vers le sommet. Ce phénomène le fit réfléchir : « Dis-moi donc quelle sorte de pays que je traverse ? J'ai déjà glissé en descendant, mais... déraper vers le haut ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Plus Barbaro avançait vers le sommet de la montagne, plus ses pieds avaient tendance à déraiper.

Tout à coup, dans un repli de la montagne, il aperçut le monstre. La bête avait les pattes enfoncées dans le sol, et reniflait avec des narines larges comme des portes de hauts fourneaux. « Ah ! ah ! cria Barbaro ; c'est toi qui me tires comme ça ? Arrête un peu... »

Il prend son élan, et se rue sur la bête ; d'une main, il se cramponne à une mâchoire de l'animal, et de l'autre, il lance les poches de catalogne dans les narines toutes grandes ouvertes. La bête fournissait à peine à gober les projectiles. Les quatre-vingt-dix poches défilèrent l'une après l'autre dans les sept gueules voraces. Ce repas d'un nouveau genre avait calmé la fureur du monstre. « Maintenant, cria Barbaro, viens prendre une petite marche pour bien digérer ! »

Il enserra l'une des sept têtes sous son bras et... « Holà ! suis-moi. » La bête voulut résister, mais Barbaro lui asséna trois ou quatre coups de pied qui la rendirent docile. La bête eut beau s'arc-bouter, se laisser traîner, Barbaro refit son chemin vers le château avec sa glorieuse capture.

Quand le roi vit arriver Barbaro près du château avec la Bête-à-sept-têtes à sa remorque, il fut pris de panique : « Va-t-en, Barbaro, tu vas faire périr toute la ville. Va-t-en, Barbaro, la bête va nous faire tous périr ! Va reconduire la bête dans la montagne, Barbaro, je te donnerai une tonne d'or et une tonne d'argent... »

Barbaro, touché par l'argument de récompense, décida enfin de traîner la bête hors de la ville ; avant de prendre congé du monstre, il lui servit trois ou quatre coups de pied en plein corps, et la bête continua seule sa route vers la montagne bleue.

Barbaro revint au château du roi et pensa immédiatement à réclamer sa récompense : « Sire mon roi, donnez-moi ma tonne d'or et ma tonne d'argent.

— Ah ! oui ; mais j'ai oublié de te dire où était cet or et cet argent... Tu trouveras tes deux tonneaux chez le diable...

— Chez le diable ? de demander Barbaro tout déconfit.

— Oui, chez le diable ! C'est un peu loin, mais c'est un voyage qui en vaut la peine...

— Où reste-t-il, le diable ?

— Ah ! je ne le sais pas moi-même. Barbaro, il faut que tu le trouves. C'est lui qui me doit une tonne d'or et une tonne d'argent ; mais fais attention : il est menteur le diable ! Il va te dire qu'il ne me doit rien. Insiste ; dis-lui que tu es envoyé pour réclamer l'or et l'argent qu'il doit au roi...

— Mais, de quel côté me diriger ?

— Du côté que tu voudras. Il faut que tu trouves le diable ; et ne reviens pas ici sans l'or et l'argent ; autrement tu n'auras pas un sou de moi. »

Barbaro réfléchit un instant ; il décida de découvrir la demeure du diable, coûte que coûte. Il se dirigea au hasard dans la campagne, à travers monts et forêts. Il marcha toute la journée, il marcha toute la nuit, il marcha toute la journée du lendemain... Vers le soir, il arriva à une grande savane où tout était noir, tout était sale. Il fit lever sept petits diabolins, cornus et portant une grande queue fine.

« Aie ! leur cria Barbaro ; où votre père, à vous autres, demeure-t-il ?

— Dans l'enfer !

— Arrêtez ; vous allez m'y conduire...

— Ah ! non ; vas-y tout seul. Nous ne t'y conduirons pas !

— Je vous dis, moi, que vous allez m'y conduire... »

Il rejoint la bande des diabolins, les saisit par la queue, arrache la queue de l'un en le plumant jusqu'aux oreilles. Il avait maintenant un beau fouet qu'il commença à utiliser adroitement. « Allez-vous me conduire chez votre père, le diable ?

— Oui, oui ! Monte sur notre dos et tiens-toi bien !...

— Mais il faut aussi que vous me rameniez, au retour, chez le roi.

— Entendu ! nous allons te mener et te ramener... »

Barbaro, toujours armé de son fouet, monta sur le dos des diabolins et prit les airs. Les montagnes, les lacs, les chicots secs défilaient à la vitesse de l'éclair. Puis, tout à coup, la troupe des diabolins s'arrêta... près de l'enfer.

Barbaro cogne à la porte et ouvre. Lucifer était là, armé de sa fourche. Il parla le premier : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi, Barbaro ? »

— Comment ça ? Qui t'a dit mon nom ?

— Peu importe ; j'ai entendu parler de toi déjà... Qu'est-ce que tu viens faire chez moi ?

— Je viens de la part du roi, réclamer une tonne d'or et une tonne d'argent que tu lui dois.

— C'est faux ! je ne dois ni or ni argent au roi...

— Ah ! le roi me l'a bien dit que tu étais menteur et que tu me ferais cette réponse. Tu n'es qu'un démon, un diable, un trompeur, un menteur... Tu vas me remettre la tonne d'or et la tonne d'argent... et tout de suite, ça presse ! »

Lucifer ne se laissa pas convaincre si facilement. « Tu ne veux rien me donner ? cria Barbaro. Tu vas goûter du fouet ! »

Barbaro n'avait pas abandonné le fouet qu'il s'était fabriqué avec la queue pleine de nerfs du diabolotin. Il commença à fouetter Lucifer ; le fouet claquait comme des coups de fusil. Le diable faisait un bond à chaque coup et hurlait de douleur : « Arrête, arrête, Barbaro, je ne dois rien au roi, mais je vais lui donner une tonne d'or et une tonne d'argent. Prends-les et va-t-en au plus coupant ! »

— Pas tout de suite ! Penses-tu que je vais porter cette charge sur mes épaules ? Il faut que tes beaux diabolotins viennent me transporter, moi et mes deux tonneaux, jusqu'au château du roi... ou bien regarde mon fouet !... »

Le diable craignait le fouet de Barbaro. Il donna ordre aux diabolotins de construire une barouche, de s'y atteler et d'aller conduire Barbaro et son bagage.

Pendant quelques heures, Barbaro glissa dans les airs, bien assis dans la barouche des diabolotins, près de ses tonneaux précieux. Il mit enfin pied à terre à la porte du château du roi.

La reine l'aperçut la première et s'empessa de dire au roi : « Voilà encore Barbaro ! Mais qu'est-ce qu'il n'est pas capable de faire, cet animal-là ? Nous ne pourrions nous en débarrasser, tu sais ? »

— Ah ! laisse-moi faire, dit le roi ; je vais le payer tout de suite et le renvoyer chez lui.

Mais, te rappelles-tu ? Ta claque ! Tu sais, tu vas la recevoir ! Il t'a promis une claque, hein !...

— C'est vrai, répliqua le roi vivement ; je ne pensais plus à sa claque ! Ah ! mais il ne frappera peut-être pas fort ?

— Prends garde ! c'est encore curieux !...

Barbaro entra chez le roi, fier des résultats de son voyage. « Sire mon roi, j'ai rapporté une tonne d'or et une tonne d'argent ; c'est à moi, n'est-ce pas ? »

— C'est à toi... c'est bel et bien à toi ! Maintenant, je vais te payer ton mois de service ; ton mois n'est pas terminé, mais voici vingt piastres...

— C'est vrai... vingt piastres ! Et ma claque pour la balance !...

— Ah ! Barbaro, laisse donc faire...

— Non, non ; moi, je suis honnête. Quand je signe un contrat, je m'en tiens scrupuleusement à tous les points du contrat. Vous m'avez donné vingt piastres, je vous en remercie ; mais la claque doit servir de balance aux vingt-six piastres. Eh bien ! placez-vous devant le château, face à la mer ; je vous donnerai votre claque, et ensuite je m'en irai. »

Le roi était pas mal découragé : « Pensez donc ! Il est fort, le gars ! Je ne l'aurais jamais cru si fort ! »

Le roi alla se placer à la porte du château, face à une baie de douze milles de largeur.

Barbaro prit ses mesures à l'œil, pointa du doigt une petite clairière qui apparaissait sur la rive opposée. Il murmura, assez fort pour être entendu du roi : « Je vais le traverser dans la clairière, je crois bien... » Le roi commença à brailler : « Ne me fesse pas trop fort, Barbaro... pas trop fort, hein !

— Ah, non ! une petite claque seulement ; juste assez pour vous faire visiter la clairière de l'autre côté de la baie !... »

La reine, pour donner confiance au roi, lui chuchota à l'oreille : « Tu n'iras pas de l'autre côté. Je vais me placer près de la mer, et quand tu passeras près de moi, je t'empoigneraï et t'arrêterai sur place... »

Le roi se montra un peu rassuré par ce plan ingénieux. La reine courut se placer sur le bord de la mer, étendit les bras, prête à saisir son mari au vol.

Pendant ce temps, Barbaro s'était aplombé derrière le roi et calculait la courbe possible de son projectile... Tout à coup, il s'élance et déclenche une claque sur le fessier du roi. Voilà le roi parti au vol à quelques pieds du sol ; la reine veut l'arrêter au passage... mais elle aussi, en compagnie de son mari, fait une petite envolée de douze milles. Dans la clairière... le roi et la reine !

Demeuré seul au château, Barbaro s'empessa d'atteler deux beaux chevaux sur une voiture ; il chargea sa tonne d'or et sa tonne d'argent et prit la route qui conduisait chez ses parents. Le lendemain, Barbaro arrivait chez son père et sa mère ; il descendit de voiture en tenant un tonneau sous chaque bras...

« Bonjour, papa ; bonjour, maman ! Et puis, regrettez-vous encore de m'avoir laissé partir ?

— Ah ! pauvre enfant ! Si tu savais comme on s'est ennuyé de toi ! As-tu fait beaucoup d'argent ?

— Ouvrez-ces deux tonnes-là ; elles vous appartiennent ; vous y trouverez de l'or et de l'argent en quantité. Quant à moi, je n'en ai pas besoin. J'irai m'en gagner d'autre... »

Depuis ce jour-là, Barbaro est demeuré chez ses parents ; mais ne m'en demandez pas trop sur sa fortune ou ses descendants... je n'en ai jamais rien su.

BARBARO-AUX-GRAND'S-OREILLES

Récit folklorique raconté en 1953, à Sudbury, Ontario, par Aldéric Perreault (63 ans) qui l'avait appris vers 1905 dans sa famille à Saint-Théodore de Chertsey, Québec.

Enregistrement no 318. Conte-type 650 I e (né d'une source brouillée), g (manche de hache fait d'un arbre), II 3 (casse des noix pour princes et princesses), III a (labourer, salaire : une claque), V b (chevaux malins), d (bête-à-sept-têtes, puis le diable), III a (la claque). Ruban audio-visuel.

B'en, enn' fois, c'est bon d'vous dir' qu'c'était in homm' p'i' enn' femm' qu'étaient en ménag' depuis p'usieurs années, p'i' i' avaient pâs d'enfants. Ça fait qu' te'jours, la bonn' vieill', comm' de réson, 'a priait te'jour, à tou' 'és jou', 'a invoquè' 'a saint' Vieg' pour avoèr dés enfants ; p'i' 'és années s'écoulaient, p'is te'jours du pareil. I' y avait r'guien, jamais... Te'jours, qu'in bon cou' [coup], 'a rencontre enn' fée ; 'a dit, bonhour, madam' ! — Bonhour, madame ! — 'A dit, tu m'connais pâs, moé hein ? — Non ! 'a dit, j'te connais pâs ! — 'A dit, j'su's t-enn' fée, moé ! — Ah 'a dit, vous ête' enn' fée ? Bon ! 'a dit, c'est en plein c'que j'désirais d'rencontré' ! 'A dit, pourriez-vou', 'a dit, m' souhetté', 'a dit, qu' j'a'rè' in enfan ? 'A di', in seul'men, 'a dit, su' més vieux jours ! J's'rais don heureux' ! P'i', 'a dit, mon mari, c'est pareil ; 'a dit, c'est don triss', 'a dit, r'guien qu' deux dan enn' méson !

— B'en, 'a di', écout', ma bonn' dame ; 'a dit, dans ton jardin, 'a dit, je l'connais pâs ton jardin, mé', 'a dit, j'sé's qu'i' y â enne r'source. — 'A s'mè' à r'gardé' 'a vieille ; 'a dit, comment qu'ça s'fait qu' 'a sav' çâ, elle ? — B'en, 'a dit, j'su's fée ; 'a di', i' y â enne r'sourc', p'i' 'a di', 'a ést b'en claire ! — Oué ! 'A dit, c'est lâ qu'on prend notre eau pour boère, 'a di', 'a ést çertain'ment clair' ! — B'en, 'a dit, vâ voèr à tou' 'és matins, p'i' 'a dit, tant qu'la r'sourc' s'râ claire, 'a dit, t'a'râs pâs d'enfant, mé', 'a dit, quand la r'sourc' commenc'râ à brouillé', 'a dit, tu s'râs pour avoèr in enfant.

Ah ! b'en bonguienne ! 'A s'en r'vient, p'is quell' bell' nouvelle à apprendre à son mari ! 'A dit, j'ai rencontré enn' vieill' fée, p'i' 'a m'â dit d'aller voèr à tou' 'és matin à la r'sourc', dans l'jardin, p'is qu' tant qu'la r'sourc' s'rait clair', ça sarvè'

à r'guien d'pensé' à aouèr dés enfants, qu' j'en n'a'rais pâs ; mé', mecqu' 'a brouill', ça s'râ pâs long !

Ah ! b'en, l'vieu' était content. Ça s'mè' à travaillé', encouragés tou' 'és deux. P'i' 'a p'tit' vieill' tricotait, més vieux, dés fonds d'culott's, p'i' 'a tricotait câ, més vieu', i' y avait r'guien d' p'us beau.

Ça fait qu' te'jours, qu'à tou' 'és matin, 'a allait lâ, p'is l'eau était claire. 'A s'en r'venait jongleuse ¹, la bonn' vieille. Oh ! l'lendemain matin, 'a se r'butait pâ' ; 'a se l'vè' encôr', p'i' 'a première affaire avant d'allumer son poêle, 'a allè' à 'a r'sourc'. L'eau était bell'... clair'. Le vieu' i' dit : Tu s'és, la vieill' fée, lâ, i' dit, j'cré' qu' 'a t'â bourrée ², moé ! — B'en, 'a dit, 'cou' don [écoute donc], 'a dit, c'que tu veux faire ? 'A di', attendon avec patience, 'a dit !

Te'jours qu' 'a continuait la minm' routin' pour in moâs, [mois] ; deux moâs, troâs moâs s'pâss'nt... In matin, elle arrive ; le fond commencè' à brouillé' in peu. 'A dit, mon vieux, mon vieux ! — Qu'est-c' que gu'i' y â, vieille ? — 'A dit, vit', vite, 'a dit, viens voèr ! 'A dit, l'fond d'la r'source, 'a di', i' ést brouillé in peu. 'A dit, laiss' faire, 'a dit, ça vâ v'nir !

Te'jours, l'lend'mon matin, la r'source était brouillée la gross' mo'quie. I' y avait p'us qu'su' l'dessus d'eau claire. 'A dit : Son pér', son père, 'a dit, t'é' in p'tit jeune homme » 'A di', on vâ aouèr in enfan ! 'A dit, son père, hein, hein ! 'A dit, not' joie, not' vie, 'a dit, not' bonheur... 'a dit !

In matin, 'a s'lev', c'était tout brouillé, c'était quésimen épais. Qu'est-c' qui r'ssout ³, l'surlend'main ? In p'tit fils ! Mé', malheureus'ment, c'ést quésiment r'guien qu'enn' pér' [paire] d'areill's qu'était v'nue au mond'. Lés areill's, c'était p'ir' qu'in lapin. P'is l'p'tit gâ' [gars] ètè' 'ienqu' haut comm' câ. Mé', dés areill's ! P'i', intelligent ! En v'nan au monde, i' dit : Bonjour, poupâ, bonjour, mouman ! I' parlait comme eux aut's. P'i' i' était s'mart' ⁴, més vieux ! P'i' in sau' icitt', p'i' in saut lâ ! P'i' 'és areill's gu'i' traînè' au plafond.

Ah ! b'en, 'a dit, c'ést égal ! 'A di', i' ést pâs joli t'u' suite, 'a di' à son mari, mé', 'a di', i' â l'air capab'e, hein ? 'A di', i' ést fort ! — Fort ? I' dit, j'cré' b'en ! I' di', i' saut' p'us loin que j'peux sauter, moé ! — Heill', p'i' 'a dit, pens' don, 'a dit, c'ést v'nu au mond' 'guien qu'à matin, câ ! P'i', 'a dit, comment ça vâ êt, dan in moâ ? — I' di', i' a pâs dés grand's areill' pour r'guien ; i' di', i' 'n n'â dan 'a canisse ! ⁵

Te'jours, que l'vieu' était b'en fier. B'en i' di', à c'tte heur', tu t'ennuierâs p'u' ; i' dit, j'm'âs pou'èr aller travaillé' au bout d'la terr' ⁶, tranquille, hein ? I' dit, sa mér', t'âs ton p'tit fils avec toé, sa mére, hein ! — Ah ! oui... P'i' all' l'aimè' :

1. *Jongleuse* : Soucieuse, songeuse.

2. *Bourrer* (quelqu'un) : Duper, tromper.

3. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

4. *Smart* (angl.) : Alert, souple, vif.

5. *Canisse* : boîte de fer-blanc. Ici : il a de la force en réserve.

6. *Terre* : Propriété, ferme.

i' t'nait sa mér' par la tâill', p'tit bonhomm', més vieux, p'i' 'és areill's dépâssè' 'a vieill', més vieu' ; enn' pér' d'areille' en l'air !

Te'jours, le vieux prend sa hache, et p'is, comm' de raison, c'était su' l'bord d'la mer, follait qu'i' a'll' pàs mal loin pour charcher son bois. I' avè' enne hach' pour faire' son bois d'hiver. In gros m'risier, més vieux ! Dés affér's des troâs quat' pieds su' 'a chouch' ⁷, lâ. P'i', i' abattait câ, p'i' i' sciait que'qu's roulett's dans sa journée, p'i' i' s'en r'venait b'en fatiqué.

Te'jour', au bout d'huit jour', i' dit : 'cou' don, mouman ! I' di', où c'que poupâ vâ, i' di', à tou' 'és matin, i' di', avec in affair' su' l'dos, lâ, i' dit, qu'i' porte : enn' pôl ⁸ p'i' avec in agrè' [agrès] ⁹ au boute ! I' dit, que c' c'est câ ? — C'est enne hache ! — Ah ! i' dit, c'est enne hach', câ ! Quoi c'qu'i' vâ fair' ? — B'en, 'a dit, c't hiver, faut s'chauffé' ; 'a dit, c'est su' l'bord d'la mer ! 'A dit, c'est b'en froid par éci ! 'A dit, rappell'-toé câ, mon 'tit garçon, 'a dit, tu connais pas câ, toé, encôre ; 'a dit, tu vâs voèr, l'hiver, quant eul vent vient su' l'bord du nord, d'su' 'a mer, écite ! 'A dit, ça prend du bois ! — Ah ! i' dit, ça prend du bois ? — Oué ! 'a dit, ça prend du bois ! — B'en, i' dit, j'ai envie d'allé' aidé' au pér', moé, i' di', à fair' du bois ! — B'en' 'a di', heill' heille ! 'A dit, t'âs 'guien qu'huit jour' ! 'A di', i' y â te'jour' in boute ! 'A dit, ress' avec moé ! — I' dit, moé, j'peux denné' in bon coup d'main, i' di', au pére, encôr', p'i' i' dit, ça paraît pàs ! — Mé', 'a dit, t'as pàs d'hach', toé ! — I' dit, j'm'âs m'en faire enn', j'm'âs m'en trouvé' enne !

En s'prom'nan au bord d'la mer, més vieu', i' aparçoè' dés ferrâill's qui sortaient dans l'sâb'e, enterrées par la vagu', la mer, comm' de réson. C'ète' in vieux bâtiment qu'avé' déjà englouti, v'savez, qu'avè' été traîné par la vagu', v'savez, su' l'bord d'la grèv'. P'i' i' avait le d'vant, comm' de réson, de c'batiment-lâ. C'ète' en acier, câ. Sapre ¹⁰ in coup d'pied ! C'était comm' 25, 30 pieds d'bâs dan 'a terre. I' arrach' ça 'guienqu' d'in coup d'pied. Ça pèsait comm' sept, huit tonn's... ! Môseuss ! I' dit, j'vâs m'en faire enne hache, i' di', avec câ, moé ! — Oué, mé', 'a dit, t'âs pàs d'manche...

I' arriv' dans l'bord du bois, p'i' i' aparçoè' enn' plain' [plane] ¹¹, més vieu', enn' gross' plaine. 'A pouvè' aouèr à peu près comm' douz' pouc's su' 'a chouch. Po'gn' câ, i' tord câ, p'i' i' 'a câss' su' son g'nou ; rent' câ 'a-d'dans, met câ su' son épaule !

La vieill', tout' surpri' d'ouèr son p'tit fils. 'A 'n n'avait pèur qu'la vieill' chéquait [shake] ¹² d'minm' su' sés jârrets. Mecqu'i' fass' de quoi d'mal, 'a dit, j'pourrai pàs l'dompté', 'a dit, c't enfant-lâ. 'A dit, c'est lui qui vâ m'dompter ! Pàs moé l'dompter ! Lui, vâ m'dompter... 'a di', i' vâ m'batt'. — I' dit, quel bord qu'i' ést pris, poupâ ? I' dit, c'bord-lâ, m'semb'e ? — 'A di', oui ; 'a dit, tu vâs l'ouèr à l'aut' boute !

7. *Chouche* : Souche.

8. *Pole* (angl.) : Perche, bâton (angl. pole).

9. *Agrès* : Mot assez vague : outil, instrument ; chose dont on ignore le nom.

10. *Saprer* (autre forme de *Sacrer*) : Ici, donner (un coup de pied).

11. *Plane* : Érable rouge.

12. *Shake* (angl.) : Trembler, branler.

I' pârt dans l'foin, més vieux ! L' foin gu'i pâssait par-dessu' 'a têt' ; mé', 'és areill's, par 'zamp', dépâssaient l'foin ! On voyait 'guien qu'enn' pér' d'areill's qui s'en allaient au travers du foin, avec c'tte môseuss de maguioch' ¹³ de fer-lâ.

I' arriv' ; son pér' l'aparcoè'. I' dit : Bonjour, poupâ ! — Comment ? I' dit, t'és pâ' à 'a méson avec ta mère, i' dit ? — I' dit, non ; i' dit, j'viens vous denné' in coup d'main, i' dit, fair' du bois. — B'en, i' dit, t'és b'en qu'trop p'tit pour fair' du bois, toé ! Que c'tu vâs faire ? — I' dit, moé 'tou, i' dit, j'ai enne hach' comm' vous ! — C'est pâ' enne hach', câ ! Où c'que t'as pris câ, i' dit, c'tte affair'-là ? — C'est pâs b'en coupant, mé', on fess' p'us fort !

I' po'gne in gros m'risier comm' quat' pieds d'diamèt' su' 'a chouche ; i' t'nait câ d'enn' main, mettait câ su' enn' logu' [log], ¹⁴ p'is 'guienqu' d'in coup d'hach', més vieu', i' coupè' enn' roulette à tout coup. L'bonhomme' r'gâr' câ tout d'travers ; i' dit, tu bûch's ? — B'en i' dit, j'su's pâ' accoutumé encôre, i' dit, j'ai pâs l'tour d'la hache, i' dit, comm' vous ; mé', i' di', on vâ fér' du boi', i' dit, pour s'chauffer. Vous l'direz quant' gu'i y en a'râ assez !

Ça gu'i a pri' à peu près cinq ménute' à débiter son gros m'risié' ; i' y avè' à peu près sept huit cord's ¹⁵ dedans. I' pâsse a'râ [au ras] in aut', sapre in coup d'hach', més vieux, p'i' i' l'coupe assez sec, més vieux, qu' l'âb' gu'i r'tumb su' 'a têt' ; drette ent' lés deux areill's ; traîn' pareil à la bûch' ! Ça gu'i avait r'guien fait' su' 'a têt', câ, enteur sés deux grands areill's. P'i' i' emmèn' câ lâ, p'i' i' met câ, p'i' i' coup câ encôre.

I' avè' in beau tâs d'bois. Hé ! l'bonhomme i' di', on vâ s'en allé' ; on 'n n'â faite assez ! I' di', â-tu faim ? — Oué, i' dit, j'mang'rè' ; i' dit, c'est la premiér' fois que j'vâs dans l'bois. J'vous ai denné in coup d'main ? — I' dit, j'cré' b'en ! I' dit, moé, ça m'a'rait pri' in deux moâs, fér' c'que t'as fait' lâ, i' dit, mon garçon ! — Heille ! i' dit, deux moâs ? Mé', i' dit, vous savez pâs bûcher ? — B'en, i' dit, j'eul l'sés, mé', i' dit, j'ai pâs ta force. I' dit, t'és b'en fort ! — Oh ! i' dit, pâs trop pire !

Te'jour', i' arrive à méson, p'i' i's mang'nt, p'is l'p'tit jenne homm' jonglait ; Barbaro jonglait. Sa mère i' dit : Que c'que t'â' à jongler ? — Oué, b'en, i' dit, ça m'â l'air qu'on ést b'en pauvre, écitt', p'i' i' dit, moé, dans mon âge, i' dit, j'peux m'défend', v'savez, dan 'és enfants d'mon âge, i' dit, j'peux m'défend'. V'savé, i' dit, vous avez pâs besoin d'êt' inquiett' de moé. P'i' i' dit, j'peux gâgner dés gag's, p'i' i' dit, vous aidé', emm'ner câ à 'a méson. I' dit, vous savez c'que j'veux dire. I' dit, vous avé' été bons pour moé, i' dit, vous m'avez mi' au mond', tout câ ; p'i' i' dit, comm' de réson, j'su's pâ' habillé, j'ai pâs d'ling' : j'ai lés overâll's ¹⁶ de mon pér', la ceinture attachée au cou, p'is j'ai d'l'air d'in fou ! I' dit, ça a pâs d'bon sens ! I' dit, j'm'âs m'gâgner du ling', p'i' en minm' tem, i' dit, j'a'rai que'qu's cenn's p'is j'vous l'pâss'rai. Soyez pâ' inquiette ! — Ah ! 'a dit, t'és pâs pour t'en allé' !

13. *Mailloche* : Boule de quoi que ce soit.

14. *Log* (angl.) : Billot (bille de bois en grume).

15. *Corde* : Mesure qui équivaut à 128 pieds cubes de bois.

16. *Overall* (angl.) : Salopettes.

'A dit, on n'â 'guienqu' toé d'enfant, p'i' on â prigiuié [prié] assez longtemps pour t'avoèr ! — C'est pâs pour longtem, i' dit, mouman ; i' dit, pleur' pâ', i' dit, j's'rai pâs longtemps !

Ça fait que l'jenne homm', te'jours, suffit qu'i' était b'en capab'e, a b'en foulu qu'i's l'laisse' aller.

I' prend l'chemin, marche... 'és deux mains dan 'és poche' ; i' avait lés overâlls de son pér', p'i' 'a ceinture attachée au cou ; p'i' marchait su' 'és jârrets d'culotte'. I' s'en allait dans l'ch'min ; c'était 'guienqu' enn' poussiér' qui traînait... I' s'en allait, p'i' 'és areille' i' allongeaient tou' 'és jour', à peu près d'in pied.

I' arriv', te'jour' à in beau grand ch'min d'travers' à son p'tit ch'min, més vieux, p'i' i' y avait dés beaux jouaux att'lés su' dés beaux câross's, lâ. I' attend [entend] rir' ; ça r'guiè' aux éclâts, més vieux, p'is ça t'avè' in taïm [time]¹⁷. Barbaro qu'est su' enn' p'tit' cô't' p'is qui r'gârdait çâ, en bas : C'étaient dés princ's p'is dés princess's qu'étaient lâ. P'i' i' y avait dés neyers [noyers] d'enne hauteur tirrib', dan 'és cent, cent vingt-cinq pieds d'long, tou' dés beaux noâs [noix] là-d'dans ; i's po'gnaient dés p'tit's roch's, comm' n'us aut's, p'i' i's garrochaient çâ. Quand i's pouvaient frappé' in noix pour l'fair' tomber, b'en lâ, ça s'tapait dan 'és mains, p'is, ça mangeait lés noix. P'i' i's n'en mangeaient pâs gros dan enn' journée ; i' étaient mal adrett's, c'était trop haut. C'ète' assez dur à décoller.¹⁸

Barbaro était planté, lés mains dan 'és poch's, p'i' i' r'gârdait çâ. 'Es aut's s'adonnaient pâ' à l'ouèr. Tout d'in cou' [coup], enn' princess' qu'aparçoé' Barbaro. 'A dit : R'gâr' don, r'gâr' don l'guiâb'e, 'a dit, su' 'a cô't' ! Eul guiâb'e ! — Ah ! non, i' dit, j'su's pâs l'guiâb' !

I' ont vu qu'i' parlait comme 'és aut's. Que c'tu fais, toé ? — I' dit, j'fais que j'vous r'gâr' faire. I' dit, vous en avez b'en d'la misère à a'oèr cés p'tit's affair's-lâ, dan 'és arb'e', i' di', vous aut's ? — 'A dit, és-tu capab' de nous en décoller des noix, toé ? — Ah ! i' di', oui ! I' di', allez-vous manger tout c'que j'm'âs vous décoller ? — Ah ! i' di', oui ! p'i' 'a di', on n'aurâ pâs d'misèr' ! — Çertain ? I' dit. moé, pâs d'blague avec moé ! I' dit, moé, j'su's t-honnêt', j'ai été él'vé honnêt'ment, p'i' i' dit, pâs d'blagu' ! Vou' allez manger quoi c'que j'm'en vâs j'té' à terre ? — Ah ! oui, i' di', on vâ l'manger. — B'en, i' dit, tant pir' pour vous aut's si vous l'mangez pâs ! I' dit, j'vâs vous l'fair' mangé'. I' di', on peut garrocher n'importe quoi lâ-d'dans ? — Ah ! i' di', oui, n'importe quoi.

I' po'gn' dés cailloux d'enn' tonne, enn' tonne et d'mie, p'i' 'és rails [ralles]¹⁹ câssaient, p'i' 'és noix, ça tombait. Dans l'temps deul l'dire, i' y avait çâ d'épais d'noix. 'Es aut'e' i' écrâsaient çâ avec dés roch's, p'is lui, i' câssait çâ avec sés doigts, p'i' i' gu'ieu' dennait l'amand'. Quant' i' ont tout' été b'en bourrés²⁰

17. *Time* (angl.) : Fête, manifestation joyeuse, partie de plaisir.

18. *Décoller* : Détacher une chose qui était collée. Ici, détacher les noix de la branche.

19. *Ralle* : Branche maîtresse d'un arbre, grosse branche.

20. *Bourrer* : Faire manger avec excès.

jusqu'au cou, i's voulaient p'u' en mangé'. I' dit, vous avez dit que vous l'mangeriez, b'en, i' dit, vou' allez manger !

Po'gn' lés noix p'is leu' rent' câ dan 'a gueul' ; tout l'monde étouffé... P'is : Barbaro, arrette, arrette, arrett', tu vâs nous fair' mourir, p'is, si tu veux nous lâcher tranquill's, Barbaro, on vâ t'peiller [payer]. — B'en, i' dit, peillez-moé !

Ah ! lâ, ça sortait leu' sacoch', p'is ça avait d'l'argent, cés gens'-là, hein ! C'étaient dés princ's p'is dés princess's ; ça peillè'. I's t'avaient dés rouleaux d'argent gros comm' câ. P'i', i' dit, lâ, avez-vous d'l'ouvrage à m'denner ? — B'en, i' dit, p'ted b'en poupâ, i' di', a'rait d'l'ouvrage à t'denner. — Que c'c'est le nom d'ton père, i' dit... ? — Ah ! i' dit, le roi. — I' dit, j'ai jamè' attendu nommer câ, moé, in roi ; que c'c'est câ ? — B'en, i' di', in roi, c'est in homm' comm' n'us aut's, seul'ment c'est in roi. — Ah ! b'en, i' di', on vâ aller l'ouèr le roi !

I' arriv' su' le roi ; cogne à 'a port'. La reine s'en vâ pour ouvrir. 'A fait l'sau', 'a vâ pour tomber su' l'fessier. — Ayez pâs pœur ! I' dit, vou' ête' enn' reine, i' dit, vous, j'suppose ? — 'A di', oui, j'su's t-enn' rein'. P'i' 'a dit, toé, t'és pâs l'guiâb' ? — Non ; i' dit, pâs t't à fait' ; i' dit, j'su's pâs l'guiâb' : Barbaro-aux-grand's-areill's ! Ah ! 'a dit, c'est ton nom, câ ? B'en, 'a dit, ton nom ést b'en placé ! — I' dit, j'voudrais b'en voèr le roi. — B'en, 'a di', i' ést accusé dans l'moment ! — I' di', accusé ou non, i' dit, j'veux l'voèr ! C'est Barbaro qui veut l'voèr !

'A gu'i dit. Le roi insulté..... Il l'aparcoè'. Que c'tu veu', i' dit, mon p'tit polisson ? — I' dit, j'voudrè' avoèr enn' djob [job] ²¹ ! — Si t'étais pâs si p'ti', i' dit, j't'engag'rè' ; i' dit, j'ai besoin d'in homm' pour m'né' 'a chârrue. I' dit, c'est b'en simp'e, i' dit, toé, t'és trop p'tit ! I' di', asseyez-moé ! — Ah ! i' dit, ça ser' à r'guien ! I' dit, t'és pâs capab' de t'nir enn' chârrue, i' dit, toé. Heill' ! i' dit, t'é' haut d'minm', p'is t'és 'guienqu' en areill's. — Laissez fair' lés areille' ! I' di', i's m'nuis'nt pâ' ! I' dit, c'est moé qui vâs ronné' [run] ²² 'a chârrue. I' dit, vou' allez m'dir' quoi faire avec 'a chârrue, et p'i', i' dit, j'm'en vâs la m'né' 'a chârrue, moé ! — B'en, i' dit, c'est correck' !

— I' dit, comment c'que vous payez par moâs ? — I' dit, j'vâs t'denner vingt piass's par moâs, si t'és capab' de rabourer [labourer]. Si t'és pâs capab'e, i' dit, j' t'envoueill' t'u' suite l'lend'main. I' dit, c'est correck' ! Mé', i' dit, j'veux pâs qu'vous m' clairiez [clear] ²³, si j'fais mon ouvrag', par 'zamp'. Si j'rabour' pâ' assé', i' dit, j'mâs m'en aller ; mé' si j'raboure assé', i' dit, vou' allez m'peiller vingt piass's par moâ' ; i' dit, ça voudrè' [vaudrait] enn' piass' par jour ! — Non, i' dit, j'su's pâs capab'. — B'en i' di', écoutez, sir' mon roi ! I' dit, j'vâs faire in marché avec vou' ; i' dit, moé, c'est franc p'i' honnête. I' dit, vous voulez m'peiller 'guienqu' vingt piass's par moâs, hé ? P'i' i' dit, vous avez d'l'argen en mass'. B'en, i' dit, c'est correck', j'm'â' asseyé' in moâs ; mé', i' dit, par 'zamp'e, au bout d'in moâ', i' dit,

21. *Job* (angl.) : Emploi, position.

22. *Run* (angl.) : Faire fonctionner, conduire.

23. *To clear* (angl.) : Congédier.

j'vous denn'rai enn' claqu' pour la balanc' du six piasse, hé, i' dit ! — Ah ! i' dit, tu m'en denn'râs b'en deux si tu veux. — Non, non ; i' di', enn' claque, i' dit, vous en a'r'é' assez ! B'en, i' di', enn' claqu' p'is vingt piass's par moâs !

La reine a dit : T'és fou, toé, fér' dés amanchur's de minme, 'a dit, d'avoèr engagé c'fou-lâ, 'a dit. — Ah ! i' di', enn' p'tit' claque... — 'A dit, c'est pâs l'affér' d'la claque ; 'a dit, c'est d'avoèr engagé c't enfant-lâ ! 'A dit, qu'est-c' que ça vâ faire aprè' 'a chârue ? — B'en, i' dit, j'vâs m'en débarrasser. Quien, i' dit, j'ai enn' tim' [team]²⁴ de jouau', i' dit, qui pès'nt dan 'és quatorz' cents, chaque ; ç'a jamè' eu in att'lag' su' l'dos. Ç'à d'la vie dans l'corps, p'i' i' dit, c'est mauvais comm' le guiâb'e. I' dit, tu sé', i' dit, l'hom'm' d'écurie, i' di', i' ést pâs capab' de rentré' : i' 'és soègn' par la tête.²⁵ I' dit, j'm'âs l'envoyé att'ler çâ. I' di', i' vâ s'fair' tuer, p'i' on vâ 'n n'êt' débarrassé ! C'est in orphelin, i' dit, ni plus ni moins ; i' dit, ça a pâs d'chu' z-eux, çâ ! I' dit, c'est in oueillou [voyou], i' dit, qui vient d'éci et lâ ; i' di', on l'sé' pâs.

B'en, i' dit, Barbaro, i' di', écoute ! I' di', à soèr, i' dit, ta journée ést bonne : i' dit, j'm'âs t'peiller d'aujo'rd'hui, lâ ; mé' i' dit, j'veux pâs qu'tu faize' eur'guien. J' m'âs r'guien qu' te denner mës instructions. I' dit, voés-tu... ? I' dit, vien avec moé à l'écurie. Lâ, i' y a c'tim' de jouaux gris'-lâ, i' di', au fond, lâ. B'en, i' dit, l'att'lag' que gu'i' y â lâ, tu gu'ieux mettrâs su' l'dos d'mon matin. P'i' i' dit, vien écite. I' dit, la chârue ést dan 'a shed²⁶, lâ ; t'attell'râs su' 'a gross' chârue, lâ, p'i' i' dit, tu rabour'râs dans l'jardin. I' dit, raboure, i' dit, tan, i' dit, que... B'en, i' di', à l'heur' du déjeûné', i' dit, jusqu'à l'heur' du déjeûner. P'i' i' di', lâ, au déjeûné, i' dit, la rein' te lâch'râ in cri, p'i' i' dit, tu viendrâs déjeûner... Barbaro dit, c'est correck', sir' mon roi, c'est correck' ! I' avait çâ, lâ [en indiquant le front] !

L'lend'mon matin, mës vieu', à quatre heur's, Barbaro s'lev' t'u' seul, p'i' i' s'en vâ à l'écurie : Ouôh ! rang'-toé ! — Ouign' ! Prouchhhh... ! Mës vieux, ça quiquait [to kick]²⁷, p'i', attendez-vous, lés jouau' étaient mauvais comm' le guiâb'. Mé', lui, i' a pâs pèur de çâ : Ouôh ! enn' tap' su' enn' fess' ! Gnéeé... hhenenn... chhhinnnn ! V'lâ l'joul à quat' patte' à terr' mës vieu'... à g'noux ! I' r'sapre enn' claque à l'aut'e ; i' gu'i' défonc' lés cô't's. Les jouaux s'mette' à trembler comm' çâ. I' po'gn' lés att'lag's, p'i' i' 'és met su' l'dos... Ah ! b'en, lâ, c'était pâs drôle, hein ! I's connaissaient pâs çâ, cés jouaux-lâ. Ça avè' enn' pèur, p'is ça quiquait, p'is quiens b'en... ! Quant' i' ést v'nu pour mett' le porte-queue, mës vieux, ça voulait pâs ! ça avait la queue serrée. I' di', arrette in peu ; ah ! i' dit, ça veut pâs l'ver, çâ ? Po'gn' la queue, p'is pleum' le joul jusqu'aux areill' ! I' dit, tu vâs l'prend' ton porte-queue, arrette in peu !

24. *Team* (angl.) : Attelage ; paire (de chevaux).

25. *Soigner un animal par la tête* : Au lieu d'entrer dans la stalle en longeant l'animal pour aller déposer la nourriture dans la crèche (le soigner), l'homme d'écurie utilisait un couloir et atteignait ainsi plus facilement la crèche.

26. *Shed* (angl.) : Remise, hangar.

27. *To kick* (angl.) : Ruer.

Attell' lés jouaux, p'is sort la chârue, p'is i's parte'... Ah ! mé, v'là lés jouaux parti' à l'épouvant' ! Mé, Barbaro, ça gu'i faisait pàs d'diffarenc', lui : la chârue était te'jours dan 'és patt's dés jouaux, co' minm' lés jouau' étaient parti' à l'épouvante. I's rabouraient tell'ment vit' que l'oreiller d' terre ²⁸ r'volè' à trent'-cinq quarant' pieds d'la chârue steddé [steady] ²⁹. I' rabour' lés clétur's, lés bouquets, lés pommiers, lés fruits... tout' : la grang', lés shed'... pâsse au travers, p'i' écitte on raboure ! À l'heur' du déjeûné, à huit heur's, més vieu', i' avait rabouré tout' la terr' du roi, p'i' i' était rendu su l'voésin...

La reine aparçoe' câ : lés piquets tout's câssés, fendus... p'us d'clétur' ! Mé, 'a dit, dis-moé don c'te ravage ³⁰ ! 'A dit, que c'que c'est câ. 'A dit, c'est l'guiâb' que t'â' engagé ! — I' dit, j'eul l'cré' b'en ! Oué, c'est câ. Barbaro, i' dit, vite ! I' dit, viens t-en écitt' ! Mé, i' dit, tu m'âs fait in dommag', lâ ; i' dit, ça vâ prend' enn' partie d'ma couronn' pour payer câ, i' dit ! — Quoi, c'c'é ? I' dit, j'en n'ai pàs fait assez ? — Torvisse ! ³¹ I' dit, comment c'tu fè', i' dit, pour rabourer d'minm' ? — B'en, i' dit, comm' sûr, mecieu, i' dit, sir' mon roi ! Vos jouau', i' dit, c'est bon à r'guien, câ, i' dit ; ça court pàs, câ, i' dit ; c'est pàs capab' d'clairé enn' charrue ! I' dit, j'lés ai saprés lâ, p'i' i' dit, j'ai rabouré t'u' seul !

La reine a dit : Qu'est-c' qu'on vâ fair' pour s'en débarrassé' ? — I' di', écoute ! I' dit, t'sés, la bêt' qui r'nif' [renifler], la bête-à-sept-têt's qu'est su' 'a gross' montagne en dehors d'la vill', lâ... i' dit, qui r'nif' lâ, i' dit, l'mond', lâ, à deux mill's, lâ, i' dit, qu'aucun' parsonn', lâ, ça rent' dans sés nârrine'... 'a 'és r'nif' tout' lâ, i' dit. B'en, i' di', on vâ l'envoyer lâ, p'i' i' dit, tu vâs voèr, i' di', on vâ s'en débarrassé' ; i' di', 'a vâ t'le r'niflé', i' dit, t'en n'attendrà' p'us parler. — Ah ! 'a dit, c'est bon !

Barbaro, i' dit, d'mon matin, i'dit, tu vâs partir bon matin, i' di', au p'tit jour ; p'i' i' dit, voés-tu la gross' montagn' bleue, là-bâ ? — I' dit, c'est loin, câ ! — Oué, i' dit, c'est loin. B'en, i' dit, l'aut' bord de d'câ, de c'montagn'-là, i' di', i' y â in p'tit moulin, lâ ; p'i' i' dit, tu vâ' auèr d'la catalogn' ³² : i' di', i' y â quatre-vingt-dix poch's de catalogne, écitt', p'i' i' dit, tu vâs fair' fair' d'la catalogne. I' di', 'a ést tout' p'latonnée, i' dit, par p'latons. P'i', i' dit, j'veu' avoèr dés tapi' avec câ, i' dit. Tu vâ' aller m'ner câ lâ.

I' r'gâr' câ... Ça faisè' in lot : quatre-vingt-dix poch's pour c'p'tit bonhomm'-là ! Ah ! més vieu', i' s'mè' câ su' l'dos, partou', au travers dés areill's, més vieux, p'is c'était r'guien qu'in paquet d'poch's qui s'en allait dans l'champ. Lés deux areill's sortè' encor' quand minme !

Te'hours que, i' march', p'is march'... p'is môseuss ! in cours d'eau, p'i' enn' riviér', p'i' envoueill' d'l'aut' bor' ! I' y avait r'guien qu'arrêtait câ c't animal-lâ !

28. *Oreiller de terre* : Tranche de terre retournée vers le verso ou oreille de la charrue.

29. *Steady* (angl.) : Régulier, constant. Ici, cet adjectif est pris adverbialement, dans le sens de *constamment, régulièrement, avec persistance, sans s'arrêter*.

30. *Ravage* : Dégât fait avec violence et rapidité.

31. *Torvisse* [Tord-vice] : Juron populaire.

32. *Catalogne* : Retailles de coton ou toutes sortes de menus restes d'étoffe. Ces retailles peuvent être mises en pelotons. Couverture de lit, ou tapis de parquet fabriqué avec les retailles.

Tout d'in cou' [coup], i' arrive à la montagn' qu'la bêt' qui r'nif'... la bête-à-sept-tête'. En montant, lés pieds gu'i' dérapaient, p'i' i' glissè' en montant. Mé', dis-moé don quell' sort' de pays qu'i' y â par 'citte ? I' di', on glisse en montant. Que c'ça veut dir', çâ ? I' dit, j'ai déjà vu glissé' en descendant, mé', i' dit, jamè' en montant.

P'is p'us qu' ça allait, p'is p'us qu' c'éte' à pic, p'is p'us qu'lés pieds gu'i' dérapaient. P'i' i' montait. Dis-moé don, i' dit, que c'que gu'i' y â écitt' ?

Tout d'in cou', i' aparçoè' c't animal de bêt', més vieux, qu' 'a était lés quat' patt's rentrées dan 'a terr', p'is qu'all' le r'niflè' avec dés nârrin's gross's de minme ! Ah ! ah ! i' dit, c'est toé, çâ, qui tir's de minme en montan ? Ah ! i' di't arrette in peu ! I' gu'i' mè' enn' main su' enn' mâchoèr' pour pàs rentrer, p'i' i' po'gn' lés p'latons d'catalogn', p'i' i' t'défilait çâ dan 'a bêt-à-sept-têt's, tout's lés quatre-vingt-dix poche' ! Ah ! 'a vous avè, in corps gros d'minme. I' di', à c'tte heure, i' dit, come here ³³, i' dit, quante j'te tire !

Tire... La bête â beau s'arc-bouter, mé', icitte on t'la traîne, attendez-vous. P'i', i' s'en vien en ville avec çâ. Va-t-en, Barbaro ! Le roi dit, vâ-t-en ! Tu vâs tout' fér' périr la vill', p'i' i' dit, tout' le monde, i' dit, vont mourir. Vâ-t-en, Barbaro, vâ-t-en ! I' dit, j'm'âs t'peiller comme i' fau' ; i' dit, j'm'âs t'denné' enn' tonn' d'or p'i' enn' tonn' d'argent, si tu veux... Renvoueill'-moé çâ, i' dit, d'où c'qu' 'a d'vient. — Ah ! i' dit, c'est correck' !

P'i' i' lâch' la bêt', p'i' i' gu'i' denn' trouâs quat' coups d'pied dans l'corps. J'vous garantis qu'la bête 'a voulait p'us se r'venger su' parsonne : 'a avait rencontré son homm', lâ !

I' dit, sir' mon roi, ma tonn' d'or p'is ma tonn' d'argent ! — Ah ! oui, b'en, i' dit, j'ai ôblié d'te dir' d'où c'que c'était, çâ ; i' dit, c'est su' l'guiâb', çâ ! — Su' l'guiâb'e ? — Oué, i' dit, c'est su' l'guiâb'e ; i' dit, c'est pàs mal loin... — I' di', où c'qu'i' ress' le guiâb'e ? — Ah ! i' dit, jeul l'sé's pàs ! B'en, i' dit, faut qu'tu l'trouv's, mon vieux. P'is c'est lui... I' di', i' m'doué' [me doit] enn' tonn' d'or p'i' enn' tonn' d'argent. P'i', i' di', i' ést menteur, le guiâb' ! Çâ, i' di', i' vâ t'dir' qu' c'est dés ment'ries. Dis-y, i' dit, qu'il m'la doué, p'is qu' m'la faut, qu'tu vâs la collecter pour le roi. Dis-y çâ ! — Mé', i' dit, quel bord prendre ? — Ah ! i' dit, prends l'bord qu'tu voudrà ; i' dit, faut qu' tu l'trouv's ! R'viens pâ, i' dit, tant qu' t'a'râs pàs çâ, i' dit, parç' que t' a'râs pâ enn' cenne !

Barbaro pârt, p'i' i' march, march' toute la journée, p'is march' tout' la nuit, p'is march' tout' la journée l'lend'main. Te'hours, su' l'soèr, i' arrive à enn' grand' souomp' [swamp], ³⁴ p'is c'était sale ! I' fait l'ver sept p'tits guiâb's latins [diablo-tins] ; ah ! dés p'tits guiâb's cornus, lâ, p'is dés grand's queues fine'. Heill' ! i' di', où c'que ress' vot' père, i' dit, vous aut's ? — I' dit, dans l'enfer. — I' dit, vou' allez me m'ner lâ ! — Ah ! non ; i' di', on t'mèn' pàs lâ ! — I' dit, vou' allez me m'ner lâ !

33. *Come here* (angl.) : Viens ici.

34. *Swamp* (angl.) : Marais, marécage.

I' po'gn' lés p'tits guiâb's par la queue, més vieux, p'i' i' n'en pleume in jusqu'aux areill's, p'i' i' fè' in fouett' ; p'i' i' di', allez-vous me m'ner ? — Oué, oué ! I's di', embarqu' su' n'us aut's ! — P'i' i' dit, m'ram'né icitte itou ; b'en, i' dit, pâ' icitte, i' dit, m'ram'né' i' di', au château du roi. — B'en, i's di', c'est correck' ! I's di', on vâ te m'ner.

Lés v'lâ partis dan 'és air' au travers dés nuées, p'is par-dessu' 'és chicots chess's [secs], p'is ça gu'y allait !

Arrive en enfer ; cogne à 'a port'. Lucifer était là avec sa fourch' : Que c'tu viens faire icitt', toé, i' dit, Barbaro ? — Comment ? I' dit, qui c'qui t'a dit mon nom, toé ? — Ah ! i' dit, j'ai attendu parler d'toé. I' dit, que c' tu viens faire icitte ? — I' dit, j'viens collecté', i' di', enn' tonn' d'or que tu doué' au roi, p'i' i' di', enn' tonn' d'argent. — I' dit, j'gu'i' en doué' pâ', i' di', au roi, de tonn' d'or p'is d'tonn' d'argent ! — Ah ! i' dit, t'és menteur, toé ! I' dit, le roi m'eul l'â di', i' dit, qu' t'étais pour dir' câ. I' dit, t'és 'guien qu'in menteur, t'és t-in démon, hein, t'és t-in guiâb' ! B'en, i' dit, tu vâs m'la r'mett' t'u' suite !

I' [le démon] voulait pâs. — Non ? B'en, i' dit, tu vâs manger du fouette ! I' avait la queue du p'tit guiâb' latin, lâ, avec dés grands ner's, lâ-d'dans... I' gu'i tomb' su' l'corps, més vieux ! I' sautait... dés step'³⁵ hauts d'minme. — Oué, oué, i' di' ; on gui'i en doué' pâs, mé', i' di', on vâ t'la denné'. I' dit, prends-lés ! Quien, i' dit, la tonn' d'or ést lâ, p'is la tonn' d'argent. I' dit, prends-lés, p'i' i' dit, vâ-t-en ! — Non, non, i' dit ; j'su's pâs pour porter câ, moé ! I' dit, vous' allez v'nir me m'né', i' di', à c'tte heur' !

Ça fait qu' lâ, i's s'sont fait' enn' barouche³⁶, avec dés p'tits guiâb'e' att'lés là-d'ssus, p'is lâ, ça pârt dan 'és airs su' l'aut' bord !

Arrive au château. La reine, 'a dit, le v'lâ encor' ! Mé', 'a dit, que c'c'est qu'i' ést pâs capab' de fér', c't animal-lâ ? 'A di', on n'est pâs capab' d's'en défaire ! — Ah ! b'en, i' dit, vâ folloèr qu'on l'peill' p'is l'envoyé'. — 'A dit, tu sé's, ta claqu', lâ ? 'A dit, tu vâs l'avoèr, tu sé' ! 'A di', i' t'â promi' enn' tape, hein ? — C'est vrè', i' dit ; j'pensais pâ' i' di'... Ah ! mé', i' fess'râ p't-êt' pâs fort ? — B'en, 'a dit, c'est encôr' curguieux !

Te'hours que... i' arriv' su' le roi ; i' dit, quien, i' dit, sir' mon roi, i' dit, j'ai enn' tonn' d'or p'i' enn' tonn' d'argen, i' dit, c'est à moé, câ ? — Le roi di', oui ! B'en, i' dit, tu vâs t-en allé', à c'tte heur' ! B'en, i' dit, ton vingt piass's ! J'm'âs, t'peiller ton moâ' ; i' ést pâs fêni, mé', i' dit, v'lâ ton vingt piasse'. — Oué, i' dit, c'est vrè', vingt piass's, mé', i' dit la tape itou ! — Ah ! i' dit, laiss' don fair' câ ! — Non, non ; i' dit, moé, j'su's t-honnêt' : quante j'fè' in marché, i' dit, je l'sui' au bout. I' dit, vous m'avez promis vingt piasse' ? I' dit, c'est beau d'vot' pârt, vous me l'avez denné. Mé', j'vous ai dit d'peillé' enn' piass' par jour, p'is vous avez pâs voulu ; b'en, i' dit, pour la balanc', vous a'rié' enn' tap'. B'en, i' dit, placez-vous dehors, lâ, p'i' i' dit, j'vâs vous la denner. P'i', i' di', après câ, on vâ s'en aller !

35. *Step* (angl.) : Saut, bond, cabriole.

36. *Barouche* : Véhicule improvisé.

Ah ! le roi était b'en découragé d'câ. I' dit, pensé', i' ést fort, le gârs ! J'eul l'pensais pâs fort de minm' !

Te'hour', i' s'met su' l'bord d'la mer ; p'i' i' y avè' enn' bé' [baie], lâ, qu'avait douz' mill's de large. I' [Barbaro] r'gâr' l'aut' bord... enn' p'tit' clairenn'c' [clearance]³⁷, lâ, d'laut' bord d'la bé', lâ, J'vâs l'traverser lâ, i' dit, j'cré' b'en !

P'i' i' brâillait, le roi : P'is fess' pâs trop for', hein, Barbaro ! Fess' pâs trop fort ! — Non, non ; i' di'... aller d'laut' bord, seul'ment, lâ !

La reine, 'a dit, tu gu'irâs pâ' ! 'A dit, j'm'âs m'mette au bord de l'eau, p'i' 'a dit, mecqu' tu pâsse', 'a dit j'm'âs m' po'gné' après toé. 'A dit, j'm'âs t'arretté' ! — I' dit, c'ést correck' !

I' avait confiance à sa rein' comm' de réson. La rein' s'mè' au bord, comm' de réson, p'i' 'és brâ' étendus... Barbaro s'élanc', p'i' i' sapre enn' claue su' l'fessier, més vieux ! L'bonhomm' pârt. La vieill' s'griffe après. La vieille itou, l'aut' bord... dret' su' l'aut' bord : douz' mill's de travars' !

Lâ, i' po'gn' son or p'is son argent, p'i' enn'tim' de jouaux dans l'écurie, més vieux, p'i' in bogué'³⁸, p'i' icitte on s'sert lui-minm', p'i' icitte on s'en vâ chu' z-eux !

Ah ! au bout' de deux jours de marche, i' arriv' chu' z-eux : enn' tonn' d'or p'i' enn' tonn' d'argent ! Quien, i' dit, mon pér' p'is ma mère ; avez-vous du chagrin d'm'avoèr laissé partir ? — Ah ! b'en, 'a di', on s'ést b'en ennuyé. As-tu fait d'l'argent ? — I' dit, rouvrez cés deux quârts-lâ ; i' dit, ça vous apparquient, câ ! I' dit, moé, j'en n'ai pâs besoin : i' dit, j'en gâgn'rai d'aut' ! Câ, i' dit, c'ést à vous !

Ça fait qu' depu's c'temps-lâ, i' â resté avec sés parents, p'is j'ai jamais r'entendu parler qu'est-c' qu'i' a faite avec son héritage.

37. *Clearance* (angl.) : Défrichement ; endroit défriché.

38. *Boghei* (angl.) : Voiture légère ; petit cabriolet découvert.

TOMMY ET MARY **ou** **PAYSAN ET PRINCESSE**

Une fois, c'était un roi qui avait une princesse d'une beauté remarquable. À peu de distance du château résidait un certain Ti-Jean, pauvre et logé dans une sorte de masure couverte de mousse et de feuillage. Le fils de Ti-Jean, Tommy, allait à la même école que Mary, la fille du roi.

Tommy et Mary étaient les deux élèves les plus intelligents que le maître avait jamais rencontrés. Ils n'avaient que sept ou huit ans, mais ils étaient toujours les premiers de leur classe et discutaient entre eux de problèmes fort intéressants.

Depuis plusieurs années déjà, Tommy et Mary allaient à l'école ensemble ; ils demeuraient à une bonne distance de l'école, ce qui leur donnait le temps de causer longuement. Peu à peu, les deux élèves devinrent amoureux l'un de l'autre. Un bon jour le roi crut bon de communiquer ses craintes à la reine : « Écoute, dit-il, il faudrait mettre fin à ces amours d'enfants. La fille d'un roi ne doit pas se laisser courtiser par un fils de pauvre paysan. On se rendrait ridicule. Il faut que cette situation cesse et au plus tôt ! »

La reine eut un entretien avec sa princesse, Mary : « Ma fille, écoute-moi bien. Tu sais, tes relations avec Tommy, le fils de Ti-Jean, doivent prendre fin. Je ne veux plus que tu ailles à l'école ou que tu en reviennes en sa compagnie. Si tu désobéis, tu seras sévèrement punie ! »

Mary ne tient aucun compte des remarques de sa mère. Le matin arrivé, elle va prendre place comme d'habitude sur le traditionnel banc, sous les arbres, près de la route ; Tommy va l'y rejoindre, la prend par le bras et l'accompagne à l'école. Ils s'entraident dans leurs travaux de classe, ils prennent leur dîner ensemble, et, la classe terminée, ils reviennent au château bras dessus, bras dessous. Le roi perdait lentement patience. Il dit à la reine : « Je te charge d'avertir Mary que si elle ne casse pas ses amours avec Tommy, il sera bientôt trop tard : il s'ensuivra un mariage, et moi je ne veux pas que ma princesse épouse un paysan de cette condition ! »

La reine parvient à rencontrer sa fille pour lui transmettre les craintes du roi à son sujet : « Ma petite fille, te rends-tu compte que tu es princesse ? Si tu continues à fréquenter Tommy, fils d'un paysan misérable, tu seras punie sévèrement ! »

La princesse ne fit aucun cas des menaces maternelles. Le lendemain matin, elle quitte le château pour l'école, en compagnie de Tommy. À la vue de cet entêtement de la princesse, la reine écrit une lettre à l'instituteur lui demandant de faire cesser les rencontres amoureuses de sa fille et de Tommy sous peine d'encourir lui-même une sanction sévère de la part du roi.

Pendant la soirée, Mary avait entendu parler, à travers les murs, de la lettre de sa mère à l'instituteur. Le lendemain matin, la princesse crut prudent de dicter une ligne de conduite à son condisciple de classe : « Voici, Tommy, les derniers événements. Ce matin, j'apporte à notre maître une lettre de ma mère lui recommandant de faire cesser nos fréquentations sous peine de punition sévère. Si nous continuons à parader ensemble en public, nous nous exposons à être punis et à faire punir notre instituteur. Quand ce dernier te dira « Tommy, venez ici ! », tu lui répondras simplement ceci : « Si vous avez affaire à moi, mon maître, venez ici ! » Rien de plus !

— Entendu ! »

L'instituteur lit la lettre apportée par Mary et commence à se promettre d'obéir à la volonté royale : « Tommy, venez ici !

— Mon maître, si vous avez affaire à moi, venez ici !

— Je vous le répète, Tommy, venez ici !

— Mon maître, je vous le répète, si vous avez affaire à moi, venez ici ! »

L'instituteur rejoint Tommy et l'invite à l'obéissance : « Me promettez-vous de cesser vos fréquentations avec la princesse, ou bien préférez-vous être puni sévèrement ?

— Oui ! J'accepte de ne plus fréquenter Mary ! »

L'étudiant et l'étudiante, la classe terminée, parcourent une faible distance, seul à seul, mais se rencontrent un peu plus loin et font encore route ensemble. Ah ! là, le roi et la reine entrent en colère... Ils font parvenir, le lendemain matin, par la princesse Mary, une autre lettre, menaçant l'instituteur de punition et même d'exil, s'il ne pouvait séparer Mary de Tommy.

Mary avait soutiré de l'argent au trésor royal en vue de se gagner la complicité du maître d'école. De plus, elle recommande à Tommy de tenir tête poliment à l'instituteur : « S'il t'appelle, tu lui répondras comme hier : « Mon maître, si vous avez affaire à moi, venez ici ! »

Ils remettent la lettre au maître d'école. « Ah ! dit ce dernier, vous n'avez pas obéi, comme vous me l'aviez promis ! Vous serez donc punis ! Tommy, venez ici.

— Si vous avez affaire à moi, mon maître, venez ici !

— Tommy, pour la dernière fois, je vous ordonne de venir ici.

— Si vous avez affaire à moi, mon maître, venez ici. »

Le maître fonce sur Tommy, mais Mary intervient : « Pardon, mon maître ! Voici une somme d'argent pour vous inciter à ne pas punir Tommy. Mon père est roi et donc il a de l'argent ; si vous épargnez Tommy, je suis prête à vous payer.

— Mais, si j'épargne Tommy, c'est moi qui serai puni !

— Non ; n'ayez pas peur ! Mon père ne vous punira pas...

— Promettez-moi au moins, dit l'instituteur, de ne pas faire route ensemble, ce soir !

— Maître, je vous le promets... pour ce soir, dit Tommy ! »

Les deux élèves quittent l'école à plusieurs minutes d'intervalle, mais bientôt l'un attend l'autre, et les voilà tous deux réunis sur la route. Ils s'installent sous un arbre, devant le château, à la vue du roi et de la reine, et ils continuent longtemps leur conversation. Leur entretien était touchant ; ils pressentaient que leur sort allait bientôt se décider : la séparation peut-être pour toujours !

Pendant la nuit, Mary était parvenue à subtiliser à la caisse royale une autre grosse somme d'argent. Le lendemain matin, les deux écoliers retournent à l'école, le cœur gros. La reine les avait devancés et avait eu une entrevue orageuse avec l'instituteur : « Si vous ne parvenez pas à chasser Tommy, vous allez être chassé vous-même, avait prétendu la reine. Vous savez que c'est la volonté royale : mon mari est roi, moi, je suis reine, et nous avons le droit de chasser cet enfant-là ! Si vous ne voulez pas nous aider, vous serez vous-même exilé ! »

La journée se passe dans une atmosphère de tristesse et de mystère. Le soir, les deux étudiants sentaient que c'était le dernier jour de leur vie de jeunesse ; la conversation touchait à plusieurs sujets à la fois. « Mary, annonça Tommy, à ce que je vois, il va falloir nous séparer ; les ordres sont trop sévères pour les ignorer.

— Il est évident, repartit Mary, qu'il te faut t'exiler, mais avant ton départ, je veux de toi la promesse que tu reviendras. De l'argent, j'en ai en abondance ; demain matin, nous nous rencontrerons à l'endroit habituel, à la même heure, et je te donnerai de l'argent, tellement d'argent que tu pourras vivre toute ta vie sans travailler. Mais je veux que tu me promettes de revenir ! »

Le lendemain matin, Mary apporte à Tommy une somme d'argent incroyable : elle en emplit le sac d'écolier de son jeune ami et l'avertit qu'il va être officiellement chassé du pays, ce jour-là. Les deux élèves arrivent à l'école comme à l'accoutumé ; l'instituteur s'empresse de rejoindre Tommy : « Il faut que tu me fasses une promesse sérieuse, ce matin, ou bien tu seras forcé d'obéir contre ton gré. Promets-moi de quitter le pays dès aujourd'hui !

— Et mes parents, questionna le garçonnet ?

— Il faut que tu les quittes. C'est le roi qui m'oblige à te transmettre cet ordre.

— C'est bien, mon maître, je vous fais la promesse de quitter le pays, à une condition : me laisser causer avec Mary pendant quelques minutes !

— Je t'accorde cette faveur, Tommy. Le point important est que tu quittes le pays aujourd'hui même. »

Tommy va s'asseoir un peu à l'écart avec Mary et les deux écoliers recommencent à parler d'avenir. Le jeune garçon donne à son amie des précisions importantes : « Mary, je vais te quitter parce que ton père me chasse. Mais quand tu entendras parler d'un homme appelé « Pauvreté-séparée-d'avec-la-richesse », ce sera moi ! Je choisis ce nom parce que je suis pauvre, toi tu es riche, et je suis obligé de me séparer de toi. Retiens bien ce nom : « Pauvreté-séparée-d'avec-la-richesse » ; quand tu l'entendras tu penseras tout de suite à moi !

— C'est entendu, mais ne sois pas trop longtemps et ne m'oublie pas ! Quand tu seras majeur, reviens me voir. Tu n'auras pas de misère, je l'espère ; tu as de l'argent en quantité. »

Ils se quittent. Tommy prend la route, se rend au bord de la mer et se met à pleurer. Il s'ennuyait déjà de Mary. De la plage où il était étendu, il aperçoit un gros bâtiment dans le large. À ce même moment, le capitaine du navire scrutait la côte et venait d'apercevoir une forme humaine. Il dit à l'équipage : « J'aperçois un cadavre sur la grève ; il faut aller se rendre compte sur place de l'identité de cet homme. »

On arrête le navire, et on lance une chaloupe à la mer en vue de l'excursion sur la plage. Le pilote aperçoit ce jeune homme tout en pleurs et lui demande naturellement : « Qu'est-ce que tu as, mon garçon ? Es-tu perdu ?

— Oui, je suis perdu ; je ne sais pas où aller !

— Veux-tu nous suivre sur le navire ?

— Ah ! vous êtes bien gentil ! Je ne refuse pas cette invitation.

— Embarque avec nous ; notre capitaine est un homme charmant. C'est lui qui nous a envoyés te chercher. Il est sans enfant, et si tu sais être poli avec lui, il peut t'aider : il est multi-millionnaire. J'espère que tu feras un bon usage de ce conseil !

— Merci ! Je m'en vais avec vous autres ! »

Le garçonnet saute dans la chaloupe de sauvetage et monte bientôt sur le navire ancré au large. Il va serrer la main du capitaine ; le dernier conçoit une bonne impression du soi-disant naufragé : « Mon garçon, ça me fait plaisir de te connaître ; tu m'as l'air bien intelligent et bien aimable, tes manières me plaisent. Moi je suis sans enfant. Reste avec nous ; s'il te plaît de m'appeler ton père, si tu es bon serviteur, dévoué et poli pour ma femme qui sera ta mère, tu seras notre héritier légitime...

— J'accepte vos conditions, papa, et j'espère que vous serez satisfait de ma conduite. »

Le capitaine avait de gros dépôts d'argent dans les banques. Le montant de la somme et des intérêts était calculé par celui-ci et celui-là, sans aucune compétence.

Il y avait des erreurs qui crevaient les yeux. Les profanes ne pouvaient s'imaginer quelle était la fortune réelle du marin, capital et intérêts réunis.

Un jour, au cours d'une promenade sur le navire, Tommy jette les yeux sur cette comptabilité extraordinaire, en désordre. Lui qui était instruit et sérieux, il s'arrête devant ces colonnes de chiffres et y découvre des erreurs en quantité. Il prend un crayon et du papier, recopie les entrées, fait le calcul des intérêts et du capital. Il s'éloigne sans dire un mot.

Les matelots, les commis, les comptables commencent à circuler dans ce corridor, quelques heures plus tard, et aperçoivent la nouvelle allure de la comptabilité ; l'ensemble des chiffres donnait une impression de bon sens, de logique et de précision. Le capital, les intérêts, la moyenne par année, par jour... tout était à point. Le capitaine commença une petite enquête : « Qui a opéré ces calculs ? » Un matelot dit : « Ce n'est pas moi ! C'est certainement un autre... » Le capitaine va droit vers Tommy : « Ce ne serait pas toi, par hasard, qui a remanié la tenue des comptes ? »

— Certainement, c'est moi. La comptabilité n'était pas à jour et je l'ai terminée. J'y ai découvert quelques erreurs que j'ai corrigées... Croyez-vous que je n'aurais pas dû faire ces calculs ?

— Est-ce vraiment toi qui as enfin mis de l'ordre dans mes comptes ?

— Oui, c'est moi !

— Tu as très bien fait ! Je te croyais incapable de démêler une pareille situation comptable. C'est le signe d'une instruction hors de la moyenne, ce travail-ci !

— Oui, papa ; il faut dire que j'ai visé à m'instruire le plus possible. »

À partir de ce moment, l'admiration du capitaine pour son fils adoptif ne connut plus de limite. Tommy lui rendait en délicatesse de toutes sortes ses manifestations d'amitié et de louange. Le fils était tout prévenance et tout respect pour ses nouveaux parents : « Papa » par ici, « maman » par là... poli et délicat avec tout le monde !

Tommy accompagnait le capitaine dans tous ses voyages.

Quand le navire était à quai, aux abords des villes, Tommy voyait aux emplettes, aux ventes et aux achats ; il tenait compte de toutes les transactions comme un financier de carrière. Le capitaine ne jurait que par l'honnêteté et la compétence de son fils adoptif.

Un jour, le capitaine tombe malade ; il était passablement âgé, il avait la tête toute blanche. Il appelle Tommy et lui expose un plan : « Je suis âgé et très malade ; je me sens tellement proche de ma fin que je n'ose entreprendre le voyage que j'ai préparé. Voudrais-tu prendre ma place à bord du navire pour voir à sa gérance ? Avant le départ, je ferai mon testament : la moitié de mes biens va à toi ; à la mort de ta mère, tu hériteras de sa part... »

— C'est bien, j'accepte de vous remplacer au cours du prochain voyage. Quant aux biens, je n'y ai aucun droit ; vous savez que je suis seulement votre fils par adoption. Si vous me faites un cadeau, je l'accepterai volontiers, mais vous êtes libre de disposer de votre fortune.

— Tu es mon enfant, quoi que tu dises ! »

Quelques heures plus tard, le testament était rédigé en bonne et due forme... Tommy prenait la direction de la compagnie maritime du capitaine malade. Le fils adoptif se trouvait être le plus qualifié de tous les marins de la flottille. Il prit la responsabilité du navire paternel, alla distribuer les marchandises dans différentes villes, présida aux transactions financières et rapporta soigneusement le fruit des ventes. Cette somme augmentait encore ses biens et ceux de sa mère.

Aussitôt revenu, une autre expédition l'attendait. La mère intervint : « Ton père en est à sa dernière heure de vie. Reste ici pour régler ses affaires, dans les banques, les magasins de gros... Tu es bien instruit, et tu ne te laisseras pas embrouiller par l'ignorance ou la malhonnêteté. Il faut que quelqu'un tienne l'œil ouvert sur tout notre commerce. Tu es le seul capable d'y voir. Envoie à ta place un des capitaines les plus expérimentés de la flotte ; il mènera le voyage à bien. Mais toi, ta place est ici près de ton père !

— Votre point de vue, maman, mérite que je suive ce conseil : je resterai donc ici. »

Le capitaine mourut peu de temps après. Tommy prit possession de son héritage : la moitié des biens du marin, une fortune d'une valeur incroyable. La veuve décida de donner un autre conseil à son fils adoptif : « Maintenant, nous sommes seuls ; je voudrais que tu abandonnes la marine. Tu pourrais vendre la moitié des navires de notre flotte — nous avons une flotte respectable — et tu prendrais la moitié de cette somme pour toi ; l'autre moitié me revient. Nous avons assez d'argent pour vivre en paix. Tu sais que mon seul plaisir c'est de jouir de ta présence. Quand tu es absent, il me manque une partie de moi-même, tu es comme mon propre enfant. Même si nous t'avons adopté à défaut d'enfant propre, je t'aime autant que mon enfant. Je voudrais que tu restes avec moi !

— C'est très bien ! Je ne voudrais pas vous contrister, maman ; soyez tranquille, je vais demeurer avec vous ! »

Tommy tint sa promesse : il resta avec sa mère adoptive et s'occupa de tous les problèmes de finance. La vie s'écoulait doucement.

Mais tout à coup la vieille mère tomba malade. Tommy remua ciel et terre pour soulager la malade : « Voulez-vous que j'aille chercher tel docteur ? Voulez-vous ci ? Voulez-vous ça ? » Il lui procura tous les meilleurs médecins et les remèdes les plus coûteux. Cette sollicitude n'empêcha pas la mort de faire son œuvre. Un bon matin, la vieille maman s'éteignit. Tommy entra en possession de la fortune de sa mère adoptive.

Tommy avait un peu vieilli, il avait beaucoup travaillé, mais il avait toujours pensé à la princesse Mary qui vivait sur un autre continent. Une fois libéré de toute obligation envers sa mère adoptive, demeuré sans parents, il se mit à penser à son père qu'il avait abandonné dans la pauvreté. Il se reprochait de n'avoir pu aider sa famille à sortir de sa condition lamentable. « Le roi m'a chassé, mais je vais essayer de lui jouer un tour. Il a utilisé la force pour me chasser alors que j'étais jeune ; je vais me servir de mon instruction pour me venger sans lui nuire ! » Il décide de vendre son dernier navire et de filer vers le pays natal.

Il réussit à intéresser un directeur de compagnie maritime à son plan : il lui vend son dernier bâtiment tel prix, et ajoute une condition : « Être reconduit, sur son ancien navire, à son pays natal, à tel endroit, dans telle baie, sous telle latitude... » Il connaissait sa carte par cœur. Il se rappelait l'endroit où il avait été recueilli par son père adoptif.

Le contrat est signé, la condition acceptée, et le prix du navire est versé comptant en beaux billets de banque. Il restait à préparer le départ.

Tommy parcourt les banques, les marchands, collecte les sommes qui lui étaient dues ; il rassemble son argent, sa fortune dans des coffres remplis de billets de papier. Il en avait toute une quantité !

Il se fait conduire dans une grande ville et se fait confectionner les plus beaux habits qu'un jeune homme pouvait imaginer. Puis il fait confectionner pour sa fiancée des robes de grand prix, des toilettes de princesse, achète les bijoux les plus extravagants. Comme c'était pour un prince et une princesse, les modistes, les bijoutiers, les orfèvres y allaient de tous leurs talents.

Il se fait fabriquer une sorte de cabriolet ou boghey pourvu d'une couverture de toile, il y fait atteler deux beaux chevaux parés de harnais d'un blanc-ivoire. Il se procure de belles valises dans lesquelles il range un précieux bagage : habits, bijoux d'or, diamants et autres parures princières. Il fait monter chevaux et bagages sur le navire, son ancien navire, et dit au capitaine de mettre le cap sur sa ville natale, un voyage de quatre jours et quatre nuits si la température est belle. Comme il connaît sa carte, c'est Tommy qui donne la vraie direction au capitaine.

Le navire suit la course indiquée par Tommy. Après quatre jours et quatre nuits de navigation le jeune millionnaire revoyait les côtes de son pays natal. Mais les lieux avaient passablement changé ; Tommy reconnut difficilement l'endroit où il avait été recueilli quelques années plus tôt. La forêt s'était abondamment développée. Il se guida sur la courbe des montagnes, sur le clocher d'une chapelle au milieu d'un petit village où apparaissaient plusieurs toits de maisons récentes. Il fit arrêter le navire à un quai, y descendit son bagage, ses chevaux, sa voiture et ses coffres d'argent.

Il file au bourg aperçu du pont du navire et s'informe de son village natal ; il explique qu'il veut se rendre à un hôtel dans les parages du château du roi.

C'était, lui affirme-t-on, à une douzaine de milles. On lui donne les renseignements généraux et on lui dit de compléter ces informations à l'hôtel voisin.

Le jeune homme fait atteler ses deux chevaux sur son cabriolet de luxe ; personne dans la région n'avait vu pareille voiture munie d'une couverture. Lui-même, Tommy attirait l'attention avec ses chaussures cirées protégées par des claques, alors que dans le pays les gens les plus à l'aise portaient des chaussures malpropres et bruyantes ; les claques étaient inconnues...

Tommy arrive à l'hôtel et fait conduire ses chevaux à l'écurie, et donne l'ordre d'en avoir grand soin. Le garçon préposé aux écuries, attiré par la promesse d'une récompense, se met en quatre pour obéir à ce voyageur étranger pourvu d'un attelage si soigné. Le commis met le cabriolet à l'abri : la pluie commençait à tomber dru.

Dans l'hôtel, le maître demande au voyageur s'il veut prendre un repas, à l'heure de midi. L'étranger manifeste le désir de dîner ; on le fait passer dans la salle à manger. Tommy vient prendre place à une table déjà occupée par un jeune homme modestement habillé mais d'allure distinguée. Tommy s'assoit en face de l'autre convive et commence à manger. Les deux voyageurs se regardent l'un l'autre mais sans se parler. Le jeune homme semblait intrigué par la qualité des habits de Tommy. Ce dernier ne le savait pas, mais son compagnon de table était un prince. Le repas se termine sans que les convives aient prononcé une seule parole. Mais les regards échangés avaient été nombreux et interrogateurs.

Tommy passe la nuit à l'hôtel, et le lendemain matin, décide de faire atteler ses chevaux et de prendre la route, après avoir grassement payé sa note. L'autre voyageur imite Tommy. Il donne l'ordre d'atteler son cheval, un cheval de prince, mais attelé à une voiture sans couverture. Bientôt le voyageur marche dans la boue, sans claques, sans toile pour couvrir ses genoux une fois assis. Il part, à la pluie battante, comme un beau dindon, sur son siège de voiture.

Les deux voyageurs cheminent à la suite l'un de l'autre, dans la pluie et la boue. Après quelques milles, le prince arrête et signale qu'il vient de casser un trait de son attelage. Il descend de voiture. « Avez-vous besoin d'aide, l'ami, lui dit Tommy ?

— Si vous étiez assez bon de venir à mon secours... »

Tommy enfle ses claques et se rend aider le prince. Le trait une fois réparé, Tommy remonte dans sa voiture et enlève ses claques...

Le prince sent le besoin d'éclaircir un point qui l'intrigue : « Comment se fait-il, dit le prince à Tommy, que vous êtes descendu dans la boue comme moi et vos chaussures, à ce que je vois, sont demeurées propres et sèches. Regardez mes souliers ; ils sont trempés et pleins de boue !

— Eh bien ! répond Tommy, quand on est prévoyant, on s'apporte des ponts, en voyage !

— Oui ? Des ponts... »

Après quelques minutes, le prince offre à Tommy de descendre à l'auberge pour y boire un verre, question de sauvegarder la santé : « Je suis tout transi, trempé jusqu'aux os ; mais vous avez l'air immunisé contre l'humidité... »

— Quand on est prévoyant, dit Tommy, on voyage dans une voiture recouverte ! »

Le prince réfléchit en lui-même : « Ah ! c'est un fou ! Il s'apporte des ponts pour ses pieds, puis une couverture pour voyager à sec... C'est un fou, c'est un fou ! » La mine dépitée du prince décida Tommy à nouer conversation avec lui : « Dites donc, l'ami, je suis étranger dans le pays, j'ignore tout ; vous avez l'air intrigué par mes chaussures et ma voiture... Je vous semble un personnage bien étrange. Où allez-vous de ce train ? »

— Eh bien ! voici ! Je m'en vais épouser Mary, la fille du roi, à sept heures demain matin...

— Oui ? Épouser... Mary... la fille du roi ?

— C'est bien ça, oui ! »

Tommy se prend à réfléchir : « Sept heures demain matin... ! » Il presse un peu ses chevaux et file derrière le prince. Ce dernier tourne au château, mais Tommy continue sa route jusqu'en bas de la côte chez son père qui demeurerait encore dans la vieille mesure pleine de mousse. « Bonjour, Tommy ! »

— Bonjour, papa ; bonjour, maman ! »

On échange quelques nouvelles de famille ; Tommy donne de l'argent à ses parents... Son père décide de briser le malaise : « J'ai une bien triste nouvelle pour toi, Tommy ! »

— Oui ? De quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! ta bien-aimée, ta princesse Mary se marie demain matin.

— Oh, oh ! Eh bien ! moi je vais l'épouser avant sept heures, si je ne suis pas trop malchanceux ! Ah ! si je pouvais revoir le prince ! J'ai oublié de lui confier une parole importante...

— Le prince ?

— Oui, le prince ! Vous l'avez dit vous-même : le roi marie sa fille demain matin ; le prince, le futur gendre vient de m'apprendre la même nouvelle. »

Tommy fait demi-tour avec son attelage et revient passer lentement et majestueusement devant le château. Mary aperçoit la belle voiture, les beaux chevaux, le bel étranger... Elle demande à son fiancé : « Quel est ce beau numéro qui vient de nous arriver ? »

— Ah ! je ne sais pas, répond le prince.

— Vous ne savez pas son nom ?

— Je n'en ai aucun soupçon !

— Eh bien ! il passe encore devant le château ; donnez-vous donc une raison pour lui demander son nom ! »

Le prince sort immédiatement et arrête le mystérieux personnage : « Eh bien ! l'ami, il y a deux jours que nous voyageons ensemble, et vous ne m'avez pas encore dit votre nom !

— Ah ! mon nom, c'est le plus laid qu'un homme puisse porter.

— Quel est-il ? Ça m'intéresserait tout de même de le savoir !

— Eh bien ! mon nom c'est Pauvreté-séparée-d'avec-la-richesse !

— Ça y est, pensa le prince ! Il a des ponts sous les pieds, sa voiture porte un toit et son nom est Pauvreté-séparée-d'avec-la-richesse ! C'est un fou !

— Comment s'appelle-t-il, demande Mary ?

— Ne m'en parle pas, Mary ! C'est un fou... Il a de beaux habits, un bel attelage, mais c'est tout ce qu'il a ! Je vais te résumer ma pensée : il n'a pas de tête ! Et tu peux bien en juger par toi-même, il a des ponts sous les pieds, un toit sur sa voiture et il s'appelle Pauvreté-séparée-d'avec-la-richesse ! Tu as les éléments pour juger... »

Le prince s'arrête subitement de parler : Mary était tellement blême qu'elle menaçait de s'évanouir. Elle s'excuse auprès de son fiancé et elle monte à sa chambre en se disant tout bas : « C'est mon Tommy ! Que vais-je faire ? » Elle se penche à la fenêtre dans l'espoir de lui envoyer un signal quelconque ; mais Tommy était disparu...

Mary entre dans des transes malades. Elle se disait, en pleurant : « Ah ! si mes parents ne m'avaient pas tant vanté ce prince-ci ! Mon Tommy qui est revenu, et moi qui le pensais mort ! Le Tommy de mes amours ! Comment faire maintenant pour le rejoindre ? Il est trop tard ! Rien ne sert de lutter, tout est fini ! »

Vers les dix heures, dans la soirée, quelqu'un frappe à la porte du château. C'était Tommy. Le roi va ouvrir : « Bonsoir, monsieur !

— Bonsoir !

— Vous êtes un étranger, mon ami ?

— Oui, je le suis.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Moi non plus, Sire. Mais comme vous êtes roi je sais que vous aurez la bonté de me rendre un petit service, cette nuit !

— Ah ! un petit service ! Si c'est possible, je vous le rendrai volontiers.

— Eh bien ! ce serait de servir de témoin à ma fiancée lors de notre mariage. Quant à moi, je me contenterai d'un témoin d'humble classe sociale, mais ma fiancée est de rang très distingué et je ne vois que vous pour lui servir de père à son mariage.

— Mais écoutez, monsieur ! Demain matin, je marie ma fille à sept heures !

— Ça s'arrange ! Moi je me marie à minuit.

— J'accepte pour minuit !

— Ne vous préoccupez pas du transport, Sire le roi ! Nous avons nos voitures... »

Le roi referme la porte, et Tommy voit déjà son plan à demi réalisé. Mary avait tout entendu ; elle savait, elle, que c'était Tommy. Quand le jeune soi-disant étranger passe sous sa fenêtre, elle lui jette un petit billet ; lui, il lui fait signe de se préparer pour minuit. Peu après, il revient au château et lui fait parvenir, à la fenêtre, ses atours de mariée. Mary met sa robe de style royal, un beau voile et une couronne sur sa tête, des diamants, et descend par un escalier détourné ; elle rencontre Tommy à l'extérieur. Un peu avant minuit, Tommy et Mary entrent au château par la porte centrale.

Tommy rencontre le roi : « Sire, voici ma fiancée, celle dont vous serez le témoin, ce soir !

— Ah ! c'est un plaisir pour moi ! »

Il prend la fiancée par le bras et il monte en voiture. Chemin faisant, il jette un œil sur la future mariée : « Ah ! Ciel, qu'elle ressemble à ma fille Mary ! Mais la mienne n'est pas tout à fait aussi jolie ! Toutefois, celle-ci est d'une beauté exceptionnelle ! Et elle porte une toilette qui dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'ici. Ah ! que j'aimerais pouvoir habiller ma fille aussi richement, demain matin ! »

Pendant ce temps, Tommy filait vers l'église en compagnie de son père. À minuit, les fiancés sont présents à la balustrade du sanctuaire, et les témoins se tiennent un peu derrière eux. Le roi regardait la fiancée : Ah ! qu'elle ressemble donc à Mary ! La seule différence, c'est que celle-ci est habillée plus richement que ma fille. Elle vient d'essayer sa robe de noces en ma présence : son diadème et son voile ne sont pas aussi princiers que ceux de cette fiancée. Une jolie femme ! Une vraie beauté ! »

Le curé s'adresse au fiancé : « Tommy (en ajoutant son nom de famille) prenez-vous Mary (suivi du nom de famille) pour votre légitime épouse ?

— Oui, mon père !

« Comment ? Tommy, pense le roi ; mais ne serait-ce pas celui que j'ai chassé ? C'est pourtant son nom ! Mais il est mort ; il y a très longtemps que l'on n'a pas entendu parler de lui. Ce ne peut pas être lui ! C'est impossible ; je l'ai chassé tout jeune homme... il s'est perdu. Ah ! non, ce ne peut pas être lui. Mais c'est bien le nom de ma fille ! Serait-ce possible ! Ah ! comme dit le proverbe, il n'y a pas qu'un chien du nom de Pataud ! »

Le curé continue : « Mary..., prenez-vous Tommy... pour votre légitime époux ?

— Oui ! »

Le roi devient nerveux : « Sainte Bénite ! Serait-ce une pure coïncidence ? Pourtant la coïncidence existe dans les deux cas ! Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas ! Ma fille était dans sa chambre quand je suis parti : je l'ai vue monter, et son fiancé était dans le salon... ! »

Après le mariage, Tommy s'adresse au roi, en relevant le voile de sa femme :
« Sire le roi, reconnaissez-vous votre fille ? »

— Ah ! Tommy ! Tu étais intelligent et tu l'es encore ; puisses-tu l'être toujours ! Je te donne ma fille volontiers, et je vous souhaite le bonheur dans votre vie à deux ! »

Le roi a fait de grosses noces, mais il a oublié de m'inviter...

TOMMY ET MARY
ou
PAYSAN ET PRINCESSE

Raconté en janvier 1953, à Sudbury, Ontario, par Aldéric Perreault (63 ans) qui l'avait appris, tout jeune, dans sa famille, à Saint-Théodore de Chertsey, comté de Montcalm, Québec.

*Enregistrement no 317. Conte-type 885**.*

Enn' fois, c'est bon d'vous dir' qu' c'était in roi. C'te roi-lâ, comm' de raison, i' avè' enn' belle enfan, enn' princesse, ah ! queuqu' chos' de... ah ! enn' beauté râtre, extraordinaire, enn' vraie bell' fille. Et p'i' i' était envoisiné d'in nommé Ti-Jean, ce roi-lâ, qui était dan in p'tit chanquier, b'en pauvrement, tout couvert de mouss' p'is d'feuillag', p'is quiens b'en ! Et p'is l'enfant, comm' de raison, allè' à l'écol', le garçon de Ti-Jean, et p'is la p'tit' Mary qu'était la fill' du roi, 'a allè' à l'école aussi. Donc, c'était lés enfants lés plus intelligents qu' leu' maître avait jamais vus. Ça apprenait tout c' que ça voulait ; c'était t'jour' en têt', p'is c'était tout jeun', pàs pluss' que sept, huit ans, p'is c'était beau d'attendr' [entendre] parler cés deux élèv's-là !

Te'jours que cés deux élèv's-là allè' à l'école, allant et d'venant — i's restè' à enn' bonn' distanc' comm' de raison — p'i' i' ont commencé à être amoureux pàs mal. Ça fait que te'jours le roi i' di' à la reine, i' di' : Écoute, i' di', i' faut qu' ça cess', câ : p'i' i' dit, la fill' d'in roi, i' di', 'a ést pàs pour s'amusé', enn' princesse, i' di', avec c'te p'tit pauvre, à côté, là ; i' dit, ça pàs d'bon sens. P'i' dit, faut qu' ça cess', câ ! I' di', on vâ arrêter câ !

La reine, 'a dit, Mary, 'a di', écoute ! 'A dit, tu sé', 'a dit, Tommy, 'a di', à côté, 'a dit, l' garçon d' Ti-Jean, eh b'en ! 'a dit, c'est fèni ! 'A dit, j' veux p'us qu' tu t'en alle' à l'école avec, p'i' 'a dit, ni t'en r'venir avec. P'i' 'a dit, si t'obéis pâ', 'a dit, tu s'ràs punie sévèr'ment !

'A 'n n'a pàs fait d'câs. Le matin arriv', més vieux, p'i' i' avè' in banc, aràs l' chemin, sou' 'és arbr's, là, p'is la p'tit' Mary était assi' avec son p'tit sac d'écol', p'is Tommy s'en vâ la trouver, po'gn' par le bras, p'i' on s'en vâ à l'école ; font leu' devoirs, de premièr' clâsse ; en récréation, ça jâse ensemble, à l'heur' du médi, encore ensembl', ça lonnche [lunch] ensemb' le médi. Le soèr v'nu, on s'en vien encor ensemb'. Le roi patienté'. I' di' à la reine, i' dit, j'te dis d'avartir Mary, i' dit,

p'i' i' dit, si 'a arrett' pas câ, si 'a cess' pàs cés amours-lâ, i' di', i' vâ êtr' trop târd t't à l'heure ! I' dit, ça frâ in marguiag', p'i' i' dit, moé, j'veux pâ', i' dit, moé, qu'enn' princess' marisse in pauv' de minme ! I' dit, c'est inutile !

Ça fait qu' te'jours, qu' 'a l'avartit sévèr'ment. 'A di' : Écoute, ma fille, 'a dit lâ ; si... 'a dit lâ, 'a dit, t'es princesse. Eh, b'en ! lâ, si tu t'amuse' à Tommy, 'a di', in pauv' comm' câ, 'a dit, tu vâ êtr' punie sévèr'ment ! 'A a pàs fait d' càs, 'a fè' aucun càs d'sa mère. L' lend'mon matin, 'a s'en vâ encôr. Quand 'a a vu câ, la mér', la reine, 'a écri' enn' lettre au maître d'écol', disant que si i's cessaient pàs cés amitiés-lâ, si i' arrêtaït pas lés fréquentâtions d'cés deux élèv's-lâ, i' s'rait puni sévèr'ment, lui-même.

Ah !... La p'tit' Mary avè' attendu [entendu] jâser ça pendant la veillée, comm' de raison. L'lend'main au matin, 'a di', écoute, 'a dit, lâ, l'maître, 'a di', i' â enn' lettre, 'a dit ; c'est moé qui l'emmène, 'a dit, r'gard' c' qu'i' y a d'écrit d'ssus. 'A dit, si on cess' pàs de s'parler ensemble, 'a dit, lâ, on vâ êtr' puni sévèr'ment, p'i' 'a dit, lui-minm' vâ êtr' puni. Mé', 'a di', i' vâ t'app'ler l' maîtr' ; b'en, 'a dit, tu gu'i dirâ — i' vâ dir' : Tommy, v'né icitt' — P'is tu gu'i répondras : Si vous avè' affère à moé, mon maîtr', v'né icitt' ! R'guien d'autr' chos' ! — C'est corrèk !

Dans tou' 'és càs, i's présent'nt câ au maître. I' prend sa lett'r, l' maîtr' lit câ. Ah, ah, ah, oui ! I' di', ah b'en ! vou' allez m' promett'e, i' dit, que vou' allez cesser câ, i' dit, vos p'tit's fréquentâtions, lâ. I' dit, vien icitt', Tommy ! — I' dit : Mon maîtr', si vous avè' affère à moé, i' dit, v'né icitte ! — I' dit, j'vous dis, Tommy, de v'nir icitte. — I' dit, j'vous dis, mon maîtr' de v'nir écitt', si vous avez affère à moé !

Ah ! le maîtr' s'en vâ à lui ; i' dit, me l' promets-tu, i' dit, de cesser câ, ou b'en tu vâ êtr' puni sévèr'ment. — Oué, i' dit, j'vâs cesser câ ! Mé', i's fon in p'tit bout' seul à seul, p'i' in p'tit peu plus loin, i's s' rencontre' encore ensemble.

Ah, b'en ! Lâ, la rein' p'is le roi ést en colère ; i' envoueille' encore in aut' lett'r, le lend'mon matin, par la p'tit' fill', la p'tit' Mary : p'is lâ, si i' arrêtaït pas câ, lâ qu'i' s'rait puni lui-minme ou chassé d'la place. P'is qu'i' était maître d'école, qu'i' était capab' d'avoèr l'œil aux enfants sur' l' chemin, p'is principal'men à l'école. Ça fait qu'lâ, comm' de raison, elle, 'a avait volé d' l'argent à son pér', l' lend'main au matin, pour récompenser l' maître. 'A dit, i' vâ t'app'ler encôr, p'i' 'a dit, tu diràs : Mon maîtr', si vous avez affère à moé, v'né icitt' !

Comm de raison, i' arriv'nt avec la lettre, et p'i' i's gu'i monteur câ. Ah ! i' dit, vous avez pâ' obéi, hein ! I' dit, bon b'en, i' dit, d'minme, i' faut qu' vous soyez pini. I' dit : Tommy, v'né icitte ! — I' dit, si vou' avè' affère à moé, mon maîtr' v'né icitte ! — Tommy, i' dit, j' vous l' dirai p'us ! V'né icitte ! — Si vou' avè' affère à moé, mon maître, i' dit, v'né icitte ! L'maîtr' pârt, p'i' i' gu'y vâ. Mary s' leuv' ; 'a dit, mon maître, 'a dit, pardon, 'a dit, v'lâ enn' somm' d'argen, icitt', p'i' 'a di', épargné, 'a dit ; j'veux pas qu'vous punissiez Tommy, pâ-en-toute, 'a dit ; v'lâ d'l'argent ! 'A dit, mon père ést roi, 'a dit, d'l'argen on 'n n'â ! P'i' 'a dit, j'm'en vâs vous payer pour. Mé', oui, i' dit, mé' j' vâ êtr' pini, moé ! Mé', 'a dit,

vous s'rez pas pini, 'a di' ; attendé' in peu ! — I' dit, b'en allez-vous m' promett' de pas vous en-allé' ensemb', à soèr ? — B'en, i' di', oui ! On vous promet...

B'en... Comm' de raison, bon ! à enn' çertain' distance, un attendait l'aut' ; i's s'en allé' encôre ensemble. I' arriv'nt, p'is lâ, in coup rendus devant l' château, i's s'assisent encôr' sour in bel arbr', lâ drett' à 'a vue du roi p'is d'la reine, et pui', icitte on jâse, et p'is ça parlait b'en comme i' faut, b'en instruits tou' 'és deux. C'était touchant d'lés entend' parler. I's voyaient qu'i' avè' enn' fin, lâ, b'en vit' qu'approchait, lâ.

Te'jours, que l' lend'mon matin, te'jours, que ell', dans la nuit, elle avait volé in gros montant d'argent. L' lend'mon matin, i's s'en von ensemb' encôre, et puis, la maîtresse... pâs la maîtresse, mé', la reine 'a gu'y vâ ell'-minme. 'A dit : 'Cout' don, 'a dit, mon maître ! 'a di', êt-s-vous capab' d' mett' fin à çâ ? 'A dit, vous allé' êtr' chassé vous minme ! — Oué ! b'en, i' dit lâ, i' dit, ça vâ être... 'A dit, c'est parol' de roi, vous savez. 'A dit, faut qu'i' soye chassé c't enfant-lâ, 'a di', entendez-vous, d'la place ! 'A dit, mon mari ést roi, p'i' 'a dit, moé, j'su's rein', p'i' 'a di', on â droit d' chasser c't enfant-lâ ! — Ah, b'en ! I' dit, c'est corrèk ! C'est entendu ! — Ou b'en vous allé' êtr' chassé vous-minme !

Ça fait qu' te'jours, que i's s'en vienne' encôre ensemb', le soèr, et p'is lâ, c'était l' dagnier soèr ; comm' de raison, ça jâsait dur. Puis lâ... i' dit : Mary, i' dit, va folloèr se laissé', i' dit, d'après c' que j' peux voèr, i' dit, lés ord's sont trop sévère' ; i' dit, vâ folloèr se laisser ! — B'en, écoute, 'a dit, Tommy ; 'a dit, tu vâs m' laisser, mé', 'a dit, j'veux qu' tu laisse' in souv'nir, 'a dit, de tés promess's ; p'i' 'a dit, moé, d' l'argen, 'a dit, moé, j'en ai en masse ¹. 'A dit, j' m'en vâ' allé' en voler c'tte nuit, p'is demain au matin, rends-toé, à la minme heure icitt', p'is j' vâs t' deunner de l'argent, qu' t'auras jamais d'misé', tout l'temps d'ta vie ; mé', 'a dit, par 'zamp', j' veux savoèr quand c'est qu' tu vâs r'venir. — I' dit, c'est corrèk !

'A emmène in mâgot d'argen, attendez-vou'. Ah, mé, mé, mé ! Ah ! enn' somm' terrib' ! B'en, 'a dit, Tommy, mets çâ dans ton sac d'école, et p'i' 'a dit, lâ, i' vâ t' chassé', 'a di', aujo'rd'hui. I' arrive à écol', p'is l' maître i' di' : Écout' don, i' dit, veux-tu, m' fère enn' promesse, i' dit, Tommy, ou b'en don, i' dit, ça gu'ira pâ-en-toute ! M' fau' enn' promesse aujo'rd'hui qu' tu laiss's la place. — P'i' i' dit : Més parents ? — Laiss' tés parents, p'i' i' dit, faut qu' tu t'en alle' ! I' dit, le roi m'ôblige, i' di', à te chasser !

Ah ! b'en c'est corrèk, i' dit, mon maîtr', mé', par 'xamp', i' dit, j' vous d'mande eunn' faveur : parlé' à Mary, i' dit, queuqu's ménut's. — I' dit, c'est corrèk ! D'abord, i' dit, qu' tu vâs laissé' aujo'rd'hui minme ! — Oué, i' dit, aujo'rd'hui minme !

Ça fait que i' s'assi' avec Mary, p'i' icitte on jâse, comm' de raison, p'i' i's parlaient d'av'nir. B'en i' di', écoute, Mary ; moé, i' dit, j'su' ôbligé d'te laisser, p'i' i' dit, j'su's chassé, i dit, par ton pér'. Mé', i' dit, mecqu' t'entend's parler d'la

1. *En masse* : En grande quantité.

Pauvreté-sépârée-avec-la-richess'... Moé, tu sé', i' dit, j' su's b'en pauv', p'is toé, t'és b'en rich'. D' minme on s'sépâre ; i' dit, mon nom ça s'ra la pauvreté-sépârée-avec-la-richesse. Quand t'entendrâs parler du mô', i' dit, du nom d'in homm' qui s'appell'râ la pauvreté-sépârée-avec-la-richesse, tu pens'râ à moé. Ça s'râ Tommy, ça ! — Ah ! b'en, 'a dit, c'est corrèk, 'a dit, c'est corrèk ! Mé', 'a di', oublie-moé pâ' ! 'A dit, soé' pâs trop longtemps, 'a dit, mécu' tu soueille 'en âge, ² 'a dit, t'âs d'l'argen en masse, 'a dit lâ, 'a dit ; son sac d'écolier était plein !

Lâ, i' prend l' chemin, p'i' i' s'en vâ au bord d'la mer... c'pauv' p'tit enfant, tout jeune ! I' était rendu à douz' treize ans. Dan' 'és cont's, ça va vite... I' s'assi' au bord d'la mer et p'is, comm' de raison, i' pleurait p'i' i' s'ennuyait d'sa Mary. Tout d'in cou', i' aparçoé' pâssé' in bôt ³ [boat] au large, in gros bôt' qui pâssé' au large, et p'is l' capitaine, i' r'gardait. Écout' don, i' di', i' y â in cadâvre, i' di', i' y a eunn' parsonn' su' l' bord d'la grève, i' dit, lâ ; i' dit, fau' aller voèr c' que y â.

I' arrett' l' bôt', p'is jett' le sauvetage à terre, et pui' envoueill' du mond' voèr ; p'i' i' aparçoèv'nt c' jeune homm'-là qui était en pleurs, qui pleurait. I' dit : Qu'est-c' que t'as, mon jeune homme ? I' di', és-tu écarté ⁴ ? — I' di', oui, j'su' t'écarté ! — P'i' i' dit : Veux-tu embarquer avec n'us autr's, su' l' bôt' ? — Ah ! i' di', oui ! I' dit, je r'fus'rai pâs ça. — B'en, i' di', embarque avec n'us autr's, p'i' i' dit, l' capitaine, i' dit, qui m'a envoyé t' charcher, lâ, i' di', i' ést b'en bon, si tu sés l' prendr', si tu veu' êtr' poli pour lui. I' di', i' â pâs d'enfant, p'i' i' di', i' ést milguionnair', milguionnaire, archimilguionnaire. P'i' i' dit, si tu veux fère attention, i' dit, c'est in conseil que j'te deunne.

Ça fait qu'i' dit : Mon capitaine, i' dit, c'est d'promiér' clâsse ! I' embarqu' dans l' sauvetag', p'i' i' arrive au bôt', i' arrive au bôt' comm' de raison, p'i' i' mont' su' l' bôt', p'is lâ, i' deunn' la main au capitain' du bôt', et p'is... B'en, i' dit, mon garçon, j'su's b'en content d' te voèr, i' dit, tu m'âs l'air b'en intelligen, i' dit, par tés magniér's, b'en aimab', p'i' i' dit, si tu veux, moé, j'ai pâs d'enfan, i' dit, resté' avec n'us autr's, i' dit, m'app'ler ton père, p'i' i' dit, c' que j'aurai, si t'és bon, i' dit, si t'és bon sarviteur, b'en obéissant, poli pour ma femm' qui vâ êt' ta mér', p'i' i' dit, tout' de c'que j'aurai, i' dit, ça gu'irâ à toé, ça ! — I' dit : Ç'a bon, poupouâ, i' dit, j'accept' vos condition, i' dit, j'pens' que vous allé' êtr' satisfait d'moé !

Ça fait qu' le père... le... c' capitain'-là, i' avè' enne addition su' son montant d'intérêts d'argent qu'i' avè' à 'a banque. C'éte' additionné par in p'is par l'autr', p'is ça arrivait tout d'travers, ⁵ comm' de raison, p'is du mond' b'en instruit, p'is ça pouvait pas comprendre' le total de son capital d'argen avec lés intérêts. Te'jours, qu'en s' prom'nant su' l' bôt', le p'tit jeune homm', le p'tit Tommy, i' aparçoé' c'tte addition d'enn' grosseur tirrib', p'is mal additionnée ; p'is lui qu'éte' intelligent,

2. Être en âge : Atteindre sa majorité.

3. Boat (angl.) : Navire, bâtiment... bateau.

4. Être écarté : Être égaré.

5. Arriver tout de travers : Dont les résultats sont illogiques.

p'i' instruit dans l' bout' dés ong's ! I' jette in œil là-d'ssus ; i' y avè' in criguion [crayon] aurâ', i' prend l' criguion, p'i' i' r' copie câ, p'i' i' r'met l'tôtal en bas.

Te'jours qu' lés aut'e' étaient en r'pos, comm' de raison, lés commis, p'is lés mat'lots, p'is cés affér's-lâ. Te'jours... queu'qu's heure' après, i' s'aparçoe' qu' tout avè' été figuré, ⁶ p'is qu' ça avait b'en du bon sens, p'is qu' tout arrivait, qu' ça gu'i deunnait son capital p'is sés intérêts, tant par année, tant par jour... tout à la coche. I' dit : Qui c' qu'à calculé câ ? L' mat'lot dit, c'est pas moé, l'autr' non plus, l'autr', moé non plus, c'est pâs moé, moé non plus ! — I' dit : C'est pas toé, mon jeune homme, i' dit, qu'à carculé câ ? — Oui, i' di' ; i' y avè' enn' p'tite addition, lâ, i' dit ; j'ai raj'vé câ, i' di', I' y avait dés erreurs dessus, p'i' i' dit, pensez-vous qu' j'ai fait mal d'avoèr fait câ ? — I' dit, c'est pâs toé qu'à fait câ ? — I' di', oui ! — I' dit : t'âs pâs fait' mal, çertain, i' dit, t'en és b'en loin, mé, i' dit, j' te pensais jamais si capab' que câ, i' dit ; t'â' enne instruction extraordinaire ! I' di', oui, mon père, i' dit, p'pâ, j' su's pas mal instruit. — B'en, i' dit... Ah ! b'en, lâ, i' eumait son p'tit fils, comm' de raison, c'était pâs drôle ! Ah ! i' l' portait su' 'a main partout. P'is lui : Pâpâ icitt', p'is mâman, lâ ; p'i' i' était poli pour 'és autr's. I' était s'mat' [smart ⁷] le p'tit gars !

Te'jours que i's voyage' ensemb'. Quand i' arrivè' au bord, dan 'és vill's qu'i' allait fêr' dés emplet't's, tout', le p'tit gârs figurait tout', p'is tout' marchait comm' si i' avè' été b'en habil' là-d'dans, comm' si i' avè' été b'en accoutumé su' cés ouvrag's-lâ. Ah ! c'était pâs drôl' de voèr c't enfant-lâ, comment c' qu'i' était porté su' 'a main, p'is comment c' qu'i' l'eumait, p'is comment c' qu'i' avait confiance !

To'jours, qu'in bon jour, to'jours, le pér' tumb' malad', son père. Oh ! c'était pas drôle ! I' était pas mal âgé, i' était tout blanc ; i' tumb' b'en malade. I' appell' Tommy. I' dit : Tommy, i' dit, vien ici ! I' dit, moé, j'su's b'en vieux, b'en âgé, p'i' i' dit, j' me sen aller, p'i' i' dit, j' cré' b'en que j' pourrai pas fêr' le voyage, i' dit, que i' y a à fêre. I' dit, veux-tu l' fêre à ma place ? P'i', i' di', avant d' partir, i' dit, j' vâs t' pâsser mon testament : la moquié d' més biens, i' dit, qu' t'as figurés lâ, i' dit, ça vâ être à toé. P'i', i' di', à la mort de ta mër', si t'â' été bon pour ell' comm' t'â' été pour moé, i' dit, tout' gu'irâ à toé ! — Ah ! i' dit, ç'a bon, pâpâ, i' dit, ç'a bon ! Si je l'ai gagné, i' dit, si vous me l' donné, i' dit, j' vâs l'accepter de grand cœur, mé, i' dit, ça m'appartient pâ', i' di' ; en vérité, i' dit, j'su's pâs votre enfant propre. — T'és mon enfan, i' dit, quand minme, i' dit.

Ça fait que lâ, i' gu'i pâsse in testament d' promiér' clâss, et p'is lui, i' â foulu qu'i' parte ; c'était son p'us capab' de tout' l'équipag' qu'i' avait su' tout's sés bôt's. Ça fait qu'i' â parti avec le voyag' ; i' â été distribuer câ ici et lâ, d'enn' ville à l'autre, et p'i' i' ést r'venu avec l'argent, p'is toute... Compt' câ encôr', p'is lâ, més vieux...

Ça fait qu' lâ, i' d'vait r'partir avec in aut' voyage encôre. La mère a dit : Non, mon garçon, tu vâs resté' icitte. 'A dit, ton père ajeuv', lâ, p'i' 'a di', i' 'n n'â

6. *Figuré* (anglicisme) : Calculé.

7. *Smart* (angl.) : Intelligent.

r'guienqu' pour quequ's ménut's de vie ; 'a dit, tu vâs resté icitt', p'i' 'a di', i' â b'en dés affér's à settler [to settle]⁸, 'a dit, dans lés banqu's, ici et là, dans lés magasins d' gros, partout, p'i' 'a dit, toé, 'a dit, toé, 'a dit, t'és b'en instruit et p'i' i's t'embrouill'ront pâ' ; 'a dit, tu vâ' avoèr l'œil à tout', p'i' 'a di', envoueille in autre à ta place. 'A di', envoueill' le capitain' dés plu' âgés qu'i' y â su' 'és bôt's, 'a dit, pour fêr' le voyage. — I' dit, ç'a bon, maman, i' dit, j' m'âs vous obéir ! Ça fait que, comm' de raison, ça pâ' été longtemps que l' bonhomme a pâssé. Là, i' s' trouvè' à avoèr la moquié de c'tte fortun'-là, enn' fortun' qu'avait quésiment pâs d'bon sens.

Ça fait qu' to'jours, que... là, 'a di' : Écoute, 'a di', à c'tte heure, 'a di', on ést seul, 'a dit, j'voudrais p'us qu' tu voyag'rais su' 'a mer avec la navigâtion ; 'a dit, tu vendrais la moquié dés bôt's de notr' navigâtion, 'a dit, — on â enn' gross' navigâtion — 'a dit, t'en vendrais la moquié, p'i' 'a dit, c't argent-lâ, 'a dit, tu 'n aurais la moquié, toé aussi ; p'i' 'a di', on 'n a assez pour vivre, 'a dit, tu l'sé's, p'i', 'a dit, moé, mon désennui, c'ést d'te voèr, 'a dit ; quand j' te voé' parti, 'a dit, c'ést... t'és mon enfant ni plus ni moins, comme in enfant propre, 'a dit, j'en n'ai jamais connu, 'a dit, d'enfant propre, 'a di', on t'â adopté, p'i' 'a dit, c'ést pareil comm' si t'étais mon enfant propre. 'A dit, tu vâs resté' avec n'us autr's ! — B'en, i' dit, ç'a bon, mâman, i' dit, j' voudrais pâs vous fêr' de peine ; i' dit, si vous aimez mieux que j' reste avec vou', i' dit, j' vâs resté' avec vous !

To'jours que l'enfant reste avec sa mère, et p'is, comm' de raison, i' r'gardè' à tout', p'i' i' allait settler là p'is tout' allait su' 'és roulettes.

Ça fait qu' to'jours, la bonn' vieill' tumb' malade, elle itou, à son tour. Pauvre vieill', to'jours, la v'lâ malade ! Voulez-vous l'doctor, p'is voulez-vous ci, p'is voulez-vous çâ ? P'i' i' était là, p'is bon... ! Follait qu' tout's lés meilleurs soins seill'nt là, p'is lés meilleurs médecins dés vill's ; p'i' i' faisait v'nir çâ.

Ça fait que, comm' de raison, la vieille â pâssé. Donc, son testamen a tout été... à c't enfant-lâ. Lui, lés années s'écoulaient, tandis' c' temps-lâ, i' vieillissait, p'i' i' pensait to'jour' à sa p'tit' Mary, là, qu'était l'autr' bord d'la mer, là... Ah !... c'ést un souv'nir qui s'oublie pâs, çâ ! I' di', à c'tte heure, i' m' rest' p'us r'guienqu' in bôt' à vendre. Oui, b'en... i' dit, comment c' que j' vâ' amancher⁹ çâ ? I' dit, j'ai enterré ma mër', p'i' i' dit, d' l'argent pour lés mess's, p'i' i' di', à c'tte heure, moé, j'ai p'us d'parents par 'cit' ni r'guien... Mes parents sont là-bâs, p'i' i' di', i's sont b'en pauv's, p'i' i' di', i's s'fiaient su' moé pour gu' yeux aider quand j' s'rais grand ; p'i' i' dit, le roi m'â chassé, mé', i' dit, le roi, moé, j'vâs gu'i joué in tour, moé ! Ah ! i' dit, c'ést moé qui vâs l'amancher¹⁰ le roi, à c' coup 'cit'. I' di', i' m'â amanché quand j'étais p'tit, mé', mon instruction, i' di', 'a ést encôr' là, i' di' ; i' dit, c'ést moé qui vâs l'amancher !

8. To settle (angl.) : Régler.

9. Amancher un plan : Arranger, disposer...

10. Amancher quelqu'un : Le rouler, le duper.

I' part, p'i' i' rencontre in boss [pron. bâss ¹¹] d'enn' gross' compagnie d'marin', to'jours, p'i' i' gu'i d'mand' si i' voudrait pâ' ach'ter son dargnier bôt' qu'i' avait. B'en, bon... les conditions ? B'en, i' dit, j' vâs te l' vend' pour tant, mon bôt', mé', i' dit, j' me résarve in voyag' : c'est in tel endroit su' 'a mer, faut qu' vous me m'né' à enn' tell' distance, à enn' tell' baie, su' enn' telle étoèle, p'is ci et câ ; lui, i' avait tout câ dans sa tête ! P'i' i' avait r'marqué où c' qu'i' avè' embarqué, c' pauv' 'tit bonhomme !

Oué, b'en i' dit, c'est faite ! Pâss' lés papiers, p'is vâ à 'a banque, i' peill' cach' [cash] ¹², le gârs. P'i' i' met câ encôr' dans sa poch', p'is lâ, i' vâ tout' collecter sés crédits, dan 'és banque', ici et là, tout' son argent, son héritag', sa fortune. J'vous garantis qu'i' en avait dés billets d' banqu', le gârs !

Ça fait qu' lâ, i' s'en vâ dan enn' vill', més vieux, dan enn' dés p'us gross's ville'. I' s'fait m'ner par son bôt, comm' de raison : son voyage était résarvé fri [free ¹³], p'i' i' s' fait fér' la p'us bell'... le plus beau ling', lés plus bell's habits qu'in jeune homm' pouvait désirer, qui s'étaient jamais vus ni dan 'és princ's, ni dan 'és princesses. P'i' i' dit, que ça coût' que c' que ça voudrà ! I' pensè' à sa p'tit' Mary ; i' di', i' m' faut dés rob's de princesse, i' dit, lés plus bell's couleur', i' dit, p'i' 'és plus rich's qui s'ést jamais vu icitte ! — Mé', i' dit, c'est-y pour enn' princesse ? — Oui, i' dit, c'est pour enn' princess', p'i' i' di', attendez-vous, i' dit... P'is, lâ, comm' de raison, je s'pos' qu'i' a dit la pésanteur à peu près qu' 'a était... Lés modis's, p'i' 'és tâilleur' éte' après lui, més vieux, p'is mon gârs s'habille, attendez-vous ! Ah ! més vieux ! P'i' après câ, i' vâ su' l' sellier, p'i' s' ajèt' les plus bell's att'lag's, dés att'lag's blanch's, fin's qu'in gârs pouvait désirer. C'était blanc comm' d' l'ivoèr' [ivoire], et p'i' in beau boghey couvert qu'i' avait fait fér' sur command', p'is tout' de quoi c' qu'i' avait d' mieu' en jouaux, enn' bell' tim' [team ¹⁴] de jouaux là-d'ssus, p'i' i' embarqu' câ dans l' bôt. Bell' valis' b'en paqu'tée avec soin, tout' le beau ling', lés montre' en or, lés épinglett's, lés diamants, ah ! toute... r'guien manquait !

Bon... i' di', à c'tte heure, au capitaine, i' dit : Fil' de c'tte vill'-là, p'i' i' di', envoueill'-moé à enn' tel endroit. I' dit, dans quat' jours, quat' nuits, i' di', on vâ êtr' rendu à peu près lâ, i' dit, si on n'a pâs d' tempêt', qui nous rencontr', qu'on rencontr', queu'qu' tempête, i' dit. — La direction que voulez-vous aller ? B'en, i' dit, je l' sé' pâ' au juss'... — Mé', i' dit, moé, je l' sé' ; i' dit, fil' par lâ, p'i' i' dit, c'est lâ que j' vâs !

To'jours que c'est corrèk ! L' bôt' fil' su' c' bord-lâ, comm' de raison ; dan 'és cont's, câ vâ vite ! Au bout de quat' jours et quat' nuits, i' était rendu lâ. I' se r'connaissait presque p'us : la place où c' qu'i' avè' embarqué était toute en bois. P'is lâ, i' aparçoé' in p'tit village, enn' p'tite église, enn' p'tit' chapell' comm' de raison, p'is plusieurs p'tit's maisons neuv's. P'i' i' dit : C'est b'en icitt', pourtant !

11. *Boss* (angl.) : Directeur, administrateur ; contremaître.

12. *To pay cash* (angl.) : Payer argent comptant.

13. *Free* (angl.) : Gratuit.

14. *Team* (angl.) : Attelage à deux chevaux.

I' r'gard' la chaîn' de montagne' ! I' dit : C'est icitte ! Oué, b'en bonguienne, ¹⁵ i' dit, câ changé ! I' débarqu' lâ. I' y avè in quai, p'i' i' débarqu' lâ.

Ça fait que lâ, i' débarqu' sa voétur', p'is sa tim' de ch'faux, p'is sés valis's, p'is son argent qu'était dans dés gros coff's ; p'i' i' s'informe à c' 'tit villag'-là, pour aller, l'aut' villag', p'us loin, son villag' natal aurâ le roi, pour allé à l'hôtel. — Ah ! i' di', oué, oué ; i' di', on peut vous enseigner l' chemin ; i' dit, c'est pâs b'en loin d'icitte, i' di', i' y â à peu près comm' douz' milles. — Ah ! oui, b'en, i' dit, c'est corrèk'. I' di', i' y â in hôtel lâ, p'i' i' di', i's vont vous informer ; i' dit, c'est d' promiér' clâss', lâ, en tou' 'és câs, i' dit, vous pouvez pâs vous tromper, i' di', allez lâ. P'i' i' dit, vous avez d' l'argen en masse. — Ah ! i' di', oui d' l'argen en masse !

L' jeune homme attell' sés jouaux, sa tim'', mecieu', su' l' beau boghey où c' que i' avaient jamais vu câ, dans c' pays-lâ, d' leu' vie, parsonn'. Beau boghey couvert ! I's connaissaient pâs câ, dés voétur's couvarté', 'és aut's, par lâ ; in beau top là-d'ssus, p'is bell' toèle en avant, dés bell's chaussur's propr's chaînées [*to shine*] ¹⁶, avec dés bell' claqu's par là-d'ssus, més vieux ! Lés gârs, là-bâs, tout's lés bottin's qui craquaient, p'is pâs d' claqu's là-dessus, ni sapre ni r'guien ! I' arrive à l'hôtel, p'i' i' d'mand' pour mett' sés ch'faux dans l'écurie. — Ah ! oui. L' commis est lâ, p'i' i' dit : soégnez comme i' faut, i' dit, j'vâs payer pour. L' commis, r' guienqu' su' enn' patt', ¹⁷ p'i' i' détell' les jouaux, p'i', attendez-vous, qu'i' avait pâ' ach'té dés pigouilles ! C'étaient dés vrais jouaux !

Ça fait qu'i' met l' boghey à l'abri, més vieux ; in beau boghey couvert ! comm' câ à l'abri comme i' faut. L' mauvais temps commencè' à prendr', la pluie commencè' à tumber. To'jours qu' l'heur' du dîner arrive. I' dit : Désir'riez-vous à dîner, mon ami ? — Ah ! i' di', oui, oui ! — B'en, i' dit, pâssé 'aut' bord, c'est prêt !

Ça fait qu'i' arrive à enn' tab' ; i' y avè in homm' qu'avait l'air b'en modeste-men habillé, lui aussi, mais pâs comm' Tommy ; ah ! jamè', i' 'n n'avait pâs comm' lui ! Ça sarvè à r'guien d'en rencontrer ; i' 'n n'avait pas ! I' avait l'air distingué pas mal. Tommy pârt, p'i' i' s'en vâ s'assire arâ'. I's commence' à manger, p'i' i's se r'gardaient l'in l'autr' ; mé' l'aut', l'étrang' pour Tommy, r'gardait Tommy, p'i' i' l' trouvait si b'en habillé au prix d'lui ! I' trouvait câ b'en curguieux d' voèr in homm' si b'en habillé qu' câ. P'is câ, c'était in prince. Tommy l' savait pâ'. I's mange' ensemb', p'is ça s' parl' pâ'-en-tout' ; ça fait r'guienqu' se r'garder.

To'jours que... pâss' l'apro-médi, pâss' la nuit... L' lend'main au matin, te'jours que Tommy i' dit, j'attelle, i' dit, j' vâ à l'écurie, i' dit, j'attell' més bêt's, p'i' i' dit, m'âs payer que c' que j'doué, p'i' i' dit, j' vâs pâs loin, icitt'. — Ah ! l'autre aussi, i' di' : Attell' ma bêt', moé ! L'autre, i' avè in ch'fal de prince. I' attelle... in boghey pas couvert, comm' ci, comm' câ... P'i' i' marchait dan 'a boue, pâs d'claqu's, pâs

15. *Bonguienne* : Juron exprimant la surprise.

16. *To shine* (angl.) : Reluire ; être brillant.

17. *N'être que sur une patte* : Expression qui indique l'empressement, le dévouement.

d'toèl' pour s'abrier... I' était comme in beau dind' su' son sièg', là, mé', i' s'en allait.

I's march' ensemb', te'jours, queuqu's mill's, tout d'in cou', in d'sés traits câss', le princ', son trait câsse. I' débarque. — I' di', avez-vous besoin d'aide, i' dit ; Tommy d'mande au prince, i' di', avez vous besoin d'aide ? — Oui, si 'ous plaît, i' dit. Ça fait qu' l'autre, i' met sés claqu's ; ça fait qu'i' s'en vâ dan 'a boue, p'is quand i' arrive à sa voéture, i' ôt' sés claqu's, p'i' i' 'és met dans l' devant d'sa voéture. — Mé', i' dit, 'cout don, i' dit, comment qu' ça s' fait, i' dit ; vous, qu' vou' avé' été dans 'a boue pareil comm' moé, p'i' i' dit, je r'gard' vos pieds, i' di', i's sont propres, p'i' i's sont secs ; p'i' i' dit, moé, j'ai 'és pieds pleins d' boue, p'is j' su's tout tremp' ? — B'en, i' dit, quand on ést d' précaution, su' l' voyage, mon ami, i' di', on s'emmèn' dés ponts ! — Oué ! I' fai' encore in p'tit bout', p'i' i' dit : Vous prendriez pâ' in p'tit cou', i' dit, queuqu' chose ? — Tommy 'i dit : J'en prendrais b'en ! — I' dit, moé, j'su's transi, i' dit, j' su's trempé, travarsé, p'i' i' dit, vous, vous avez l'air sec ! — B'en, i' dit, quand on ést d' précaution su' l' voyage, i' di', on s'emmène enn' voéture, i' di', avec enn' couvarture ! — Ah ! b'en, i' dit : C'st in fou, câ, en lui-minm', c'est in fou ! I' s'emmèn' dés ponts pour s'mett' sou' 'és pieds, p'i' enn' couvartur' su'... c'est in fou ! C'est in fou !

Dis-moé, don, i' dit, mon ami, i' dit, j'ai l'air b'en ignorant ! I' dit, j' voé' qu' vous avez l'air à me r'marqué', i' dit ; vous trouvez câ b'en curgieux de m' voèr chaussé d' minm', p'i' i' dit, de m' voèr enn' couvartur' su' ma voétur'. I' dit, vous avez l'air de trouver câ b'en étrange ! Où c' que vous allé', i' dit, vous, mon ami ? — B'en, l' princ' répondi', i' dit, moé, j' m'en vâs marguier ¹⁸ la fill' du roi, Mary, i' di', à sept heur's demain au matin. — Oué ? Marguier la fill' du roi, i' dit, Mary ? — I' di', oué, oué, oué ! — Ah ?

Ah ! Tommy, ça l' faisait jongler, ¹⁹ câ ! Sept heur's, demain au matin ! I' pârt, file... Te'jours que le prince, i' arrive au château, p'is lui, i' continue en bâs d'la cô't', su' son père... in p'tit chac [shack] en log's, ²⁰ plein d' mouss' là-d'ssus p'is dés feuil's mort's, là-d'ssus, ça 'vait l'air d'la vraie enterr'ment ! Bonjour, Tommy ! — Bonjour, pâpâ, bonjour, mâman ! P'i' ah ! b'en, câ, c'était pas drôle ! P'is là, i' deunn' d' l'argent à sés parents, p'is... P'i' i' dit : B'en triste novell' pour toé, Tommy ! — Oué ? qu'est-c' que c'é' ? i' dit. — B'en, i' dit, ta fill', là, ta princess', b'en, i' di', 'a s'marie, i' dit, demain au matin ! — Ho, ho ! B'en, i' dit, moé, i' dit, j'vâs la marguier avant câ, si i' y â moyen ! Si j' peu' avoèr la chance, i' dit ; j'ai oublié enn' parole, i' dit, de r'voir le prince. — I' dit : L' prince ? — Oui, i' dit, le prince. I' dit, vous me l'avez dit vous-minme, i' s'marie demain au matin ; i' di', i' me l'a dit lui-minme, i' dit, à sept heur's demain au matin, i' di', à Mary. Oué ! I' dit : p'pâ, i' dit, r'virez mës jouaux. I' gu'i r'vir' sés jouaux, p'i' i' r'pâss' devant l' château, comm' de raison, p'i' i' fait semblant de r'guien, b'en tranquill'ment. Mary di', 'a dit : Qui c'que c'est ce bel article-lâ qu'est arrivé là ? — Ah ! i' dit,

18. *Marier* : Épouser.

19. *Jongler* : Réfléchir ; devenir soucieux.

20. Une cabane en billes de bois non équarri.

je l'sé' pas. — Mé', 'a dit, vous savez pas son nom ? — I' dit, non ! — B'en, 'a di', i' pâsse icitt' ; 'a dit, fait's don voèr de r'guien ²¹ p'is d'mandez-y don son nom.

Le princ' sor' : Aïe ! i' dit, mon ami, v'lâ deux jours qu'on voyage ensemb' tout câ, p'i' i' dit, vous m'avez jamais dit votr' nom. — Ah ! i' dit, mon nom, i' dit, c'est l' nom l' p'us laid, i' dit, qu'in n-homm' peu' avoèr. — I' dit, qu'est-c' c'est ? I' dit, faut tout d'minme... i' dit, moé j'veux l' savoèr. — B'en, i' dit, mon nom, c'est la Pauverté-sépârée-avec-la-richesse ! — B'en, i' dit, c'est l' bout' ! I' di', i' a dés ponts sour lés pieds, p'i' enn' couvartur' su' 'a voétur', p'i' i' dit, son nom, la Pauverté-sépârée-avec-la-richesse. I' dit, c'est in fou ! I' rentre au château. Mary dit : Qui c' que c'est ? — I' dit, parl'-moé z-en pâs ! Mary, i' dit, c'est in fou ! I' di', i' est b'en habillé, b'en greyé, mé' c'est tout c' qu'i' a, i' di', i' a pas d' tête, i' dit, j'vâs te l' dir'. B'en, i' dit, tu peux l' voèr : i' di', i' â dés ponts sous lés pieds, p'i' enn' couvartur' su' sa voéture, et p'is son nom c'est la Pauverté-sépârée-avec-la-richesse. Tu voé', i' dit !

Ah ! més vieu' ! 'A â quesiment tumbé dan 'é mal. ²² 'A dit : C'est Tommy ! Ah ! b'en, lâ, 'a savait p'us quoi fére. 'A mont' dans sa chamb', 'a s'excuse à son princ', p'i' 'a monte à sa chamb', en haut, p'is lâ, 'a r'gardait, p'i' 'a essayait d'gu'i deunner dés sign's pour le voèr. Mé' comm' de raison' 'a pouvait pâs l' voèr.

Ça fait qu' lâ, c'était pas drôle ! I' avait dés pleur', en haut. Ah ! mé', 'a dit, si més parents m'avaient pas tant poussée pour ce princ'-là, hein ! 'A dit, mon Tommy qu'est r'venu, p'is moé qui l'pensais mort ! Mon pauv' Tommy, 'a dit, j' l'ai to'jour' aimé p'is je l'aim'rai te'jours ! Mé', 'a dit, comment fére, 'a dit, pour l'avoèr ? 'A dit, c'est p'us l'temps, à c'tte heure, 'a dit, j'su's finie, 'a dit, ça ser' à r'guien !

P'is tout d'in coup, vers lés dix heur's du soèr, qu'est-c' qui cogne au château ? Mon Tommy ! I' cogn' à 'a port'. Le roi s'en vâ : Bonjour, mecieu' ! — Bonjour ! — I' dit, vous ête' étrang', ²³ mon ami ? — Oui, i' dit, j'su' t-étrang' ! — P'i' i' dit, j' vous connais pas ! — Non ? Moé non plus, sir' mon roi, j' vous connais pâs, mé' i' dit, comm' vous ête' in roi, i' dit, j'eum'rè' à savoèr si vous a'riez la bonté de m'rendre in p'tit sarvice, i' di', à soèr ? — Ah ! i' di', in p'tit sarvice ? — I' di', oui ! — B'en, i' dit, si c'est possib', i' dit, j' m'âs te l'rend' ! — B'en, i' dit, c'est pour me sarvir de pére ; mé', i' dit, pas directement pour moé, mé', i' dit, pour ma fille. — I' di', oui ? — Moé, i' dit, j' m'âs prendr' le p'tit pauv qui ress' en bâs d'la cô't' ; pour moé, ça f'râ l'affére, i' dit, moé. Mé', i' dit, c'est ma fill' ; vous savé', i' di', 'a est distinguée pâs mal, p'i' i' dit, j'eum'rais que vous lui sarviez d'pére. — Ah ! b'en, i' dit, mon garçon, pour câ... Mé', i' di', écoute, i' dit, mon garçon, i' dit, demain au matin, j' marie ma fille à sept heures ! — Moé, i' dit, c'est pour mainnuï', i' dit, sir' mon roi. I' dit, c'est pour mainnuït ! — Ah ! ça fait lâ, i' sort. Si c'est pour mainnuït, c'est d'promiér' clâss' ; j' m'âs gu'y aller pour mainnuït. P'i' i' dit, vous vous accup'rez pâs dés voéture', i' di', on 'n n'â !

21. *Faire voir de rien* : Cacher ses vrais sentiments ; simuler une contenance naturelle.

22. *Tomber d'un mal* : Être épileptique.

23. *Vous êtes étrange* : Vous êtes un étranger

Ça fait qu' le roi farm' la port', p'is mon gârs s'en vâ, p'i' i' s'éloègn' du château, comm' de raison ; p'i' ell' qui savait qu' c'était lui qu'était lâ ! 'A avait l'oreill' fine, en haut, lâ. 'A gu'i jette in p'tit papier, més vieux, p'i' i' gu'i fait signe de s'tenir prêt pour mainnuit... à voix bâsse. P'is lâ, to'jours qu'i' ést r'venu enn' p'tite escousse après, p'i' i' gu'i â envoyé son ling' par l' châssis. 'A s'est habillée tellement bien que le roi n'avait jamais vu d'pareille, jamais, jamais, jamais. In beau voèl' su' 'a têt', dés couronn's, p'is dés diamants, més vieux, p'i' enn' bell' robe étrang' p'is si b'en fait', qu' 'a descend, comm' de raison, par le corridor, par en arguier', p'i' 'a s'en vâ trouver mon Tommy dehors ; mon Tommy rentre avec, à mainnuit.

P'i' i' dit : Sir' mon roi, v'lâ, i' dit, ma future, i' dit ; c'est vous qui y sarvez de père. — Ah ! i' di', avec plaisir ! I' po'gn' sa fill' Mary par sour le brâs, le roi et p'i' i' embarqu' dans 'a voéture. En s'en allan, i' dit, j' m'âs j'té in œil. Môseuss' ! i' dit, qu' 'a r'ssemb' à Mary, ma fille, hein ! Bonguienne, i' di', 'a gu'i r'ssemb' b'en ! Mé, i' dit, ma fille ést pas tout à faite si jolie qu'elle ! Ah ! i' di', 'a ést bell' quequ' chôs' de râr ! P'i' 'a ést habillée ; j'en n'ai jamais vue d' pareille ! I' dit, j'eum'rais don êt' capab' d'habiller ma princess' de minm' demain au matin ! Oh !... i' dit, j'eum'rais don câ !

Ça fait, l'autre embarque avec son père, p'i' i' arrive à 'égliš'. P'is le roi, arrivé à 'a saint' tab', i' 'a r'gârdait : Ah ! i' dit, qu' 'a r'ssemb' don à Mary ! Mé, i' dit, c'est don pareil ! Seul'ment, i' dit, qu' 'a ést mieu' habillée qu' ma fille, ah, oui ! I' dit, sa rob' de noce, 'a l'a essayée d'avant moé, p'is son diadem', p'is tout', p'i' i' dit, c'est pâs beau comm' câ ! Ah ! i' di', i' a don enn' bell' créature, oh, i' di', oh, i' â enn' beauté !

Te'jours que l' curé i' dit : Tommy, en l'nommant par son nom d' famill', prenez-vous Mary, i' di', en nommant son nom d' famille aussi, pour votr' légitime épouse ? — Oué, mon père ! Comment, i' dit, Tommy ! I' dit, c'est celui qu' j'ai chassé ! I' dit, c'est b'en son nom ! Ah ! mé, i' di', i' ést mort ; i' y â b'en longtemps que j'en n'ai pâ' entendu parler. Ça peut pâ' êt' lui, i' di', i' ést mort, i' a été chassé, p'is, jeun' comm' câ, i' dit, c'est perdu, c'est... p'i' i' di', ah, non ! Ça peut pâ' êt' lui ! Mé, i' dit, c'est l' nom d' ma fille ! Mé i' di', i' y a pas r' guienqu'in chien qui s'appell' Pataud !...

I' dit : Mary, i' dit, prenez-vous Tommy pour votr' légitime époux ? Pourtant, i' dit, câline ! i' dit, ça rim' b'en, i' dit, su' 'és deux ! Pourtant, i' dit, ça peut pâ' être 'és aut's ! Ça s'peut pâs, ça s'peut pâ' ! I' dit, ma fille étè' en haut quand j'su's parti. I' dit, câline ! i' dit, je l'ai vue monter, i' dit, p'is son tchom, son futur, i' était dans l' salon...

Te'jours, quand i' ont été marguïés, te'jour', i' arriv', p'i' i' r'leuv' le voèl' : Quien, i' dit, sir' mon roi, i' dit, r'connaissez-vous vot' fille ? — Ah ! i' dit, Tommy, i' dit, t'âs te'jou' été fin, p'is tu l' s'râs te'jours ! B'en, i' dit, j' t' la donn' d'in grand cœur, p'i' i' dit, que vous seyé' heureu' ensemb' !

I' ont fait dés gross's noc's ; p'is, moé, i's m'ont pâs d'mandé, i's m'ont laissé icitte !

LA BELLE PERDRIX VERTE

Mes chers enfants, il y avait autrefois un vieux et une vieille ; ils avaient trois garçons et ils étaient pauvres, pauvres... les plus pauvres du pays !

Un bon jour, le père dit à ses garçons :

« Mes enfants, vous êtes maintenant assez âgés pour songer à votre avenir. Le temps est venu de vous choisir chacun un métier ; moi, je ne puis plus vous donner un seul sou. Pensez-y bien et choisissez-vous un bon métier... ».

Le plus vieux fixa d'abord son choix :

« Moi, je crois que je vais prendre le métier de cordonnier.

— C'est un bon métier, dit le père. Et toi, mon garçon ? en interpellant le deuxième.

— Moi, je serai ferblantier. »

Le père approuva de nouveau : « C'est bon, c'est bon, ça... Vous aurez de l'ouvrage en abondance tous les deux et vous pourrez toujours travailler à l'abri, même par le mauvais temps. Et toi, Ti-Jean ?

— Moi, je prendrai un métier à mon goût ; mes deux frères ont choisi délibérément le leur, je veux, moi aussi, être libre de choisir le mien.

— Entendu ! dit le père ; et qu'est-ce que tu choisis ?

— Le métier... le métier... de chasseur.

— Hé ! espèce de fou, dit le père ; je te croyais plus fin que les deux autres, mais je me suis trompé ! Chasseur ! Mais c'est le plus petit métier qu'un homme puisse choisir. Ta chasse sera toujours dans le bois, tu me comprends ? Tu n'auras jamais de chasse, et tu l'apprendras à tes dépens...

— Laissez-moi faire. Les autres ont choisi leurs métiers ; c'était leur affaire. Moi, je veux être chasseur ; c'est la mienne. »

Le lendemain matin, les deux aînés se mirent à l'œuvre lentement ; ils manquaient d'expérience, mais non de bonne volonté. Leur revenu fut assez encourageant au cours de la première journée : le cordonnier gagna cinquante sous, et le ferblantier, soixante sous.

Quant au chasseur, ses débuts furent plus difficiles. La première journée, il revint à la maison, tard dans la soirée, trempé jusqu'aux os, mort de fatigue.

« Où est ta chasse, Ti-Jean ? demandèrent les deux autres frères.

— Vous autres, laissez-moi faire ; ma chasse, elle est dans le bois.

— Sûrement, et elle va l'être souvent dans le bois, ta chasse ! Tu n'as pas voulu écouter le père, hein ? Tu as pris un beau métier de paresseux ! Quand tu crèveras de faim, tu nous écouteras peut-être...

— Laissez-moi faire, je vous dis ; vous, vous faites à votre goût ; moi, je fais au mien. »

Le lendemain matin, les trois frères retournèrent à leurs occupations favorites : le cordonnier recommença à taper ses semelles, le ferblantier retrouva ses seaux et ses bidons. Tout marchait à souhait pour eux. Le chasseur repartit pour la chasse, le fusil sur l'épaule.

À l'orée de la forêt, il aperçoit un petit lièvre ; il le poursuit avec acharnement. Dès que le lièvre s'immobilise, le chasseur tire, mais le gibier est déjà reparti dans une autre direction. « Ah ! disait le jeune chasseur ; ah ! comme je voudrais tuer ce petit lièvre pour empêcher mes frères de rire de moi ! » Mais le lièvre ne devinait pas l'embarras du jeune homme... et il se sauvait.

Tout à coup, le chasseur aperçoit une belle perdrix verte, il la met en joue... « Aie, Ti-Jean, crie-t-elle, ne tire pas sur moi !

— Comment ? Une perdrix qui parle ? » Ti-Jean en demeure tout surpris.

« Moi, continue la perdrix, j'étais la plus belle princesse au monde, mais j'ai été métamorphosée par une fée. Si tu veux, Ti-Jean, je t'appartiendrai, un jour. Écoute ; tes parents vont faire tout leur possible pour te détourner de ton métier de chasseur ; si tu suis leurs conseils, jamais tu ne pourras me délivrer, ni me posséder. Pourtant je suis très riche ; si tu continues à exercer ton métier de chasseur, tu vivras beaucoup plus à l'aise que tes frères... »

Ti-Jean resta tout abasourdi de cette proposition... Il regarda sa montre. 5 heures ! « Hé ! Môseuss ! je suis trop loin de la maison ; je ne serai pas de retour avant la nuit, et mes frères vont encore rire de moi : je n'ai même pas tué un lièvre !... » Le courage vint près de manquer... mais le secret de la perdrix valait bien un petit lièvre...

La nuit était tombée depuis longtemps quand Ti-Jean rejoignit ses frères revenus de l'atelier et prêts à prendre leur repos. La famille rassemblée au complet, le père commença son interrogatoire :

« Comment vont les affaires, mes enfants ?

— Votre cordonnier a fait soixante-quinze sous, aujourd'hui.

— Tu vas bien ! Continue. Toi, ferblantier ?

— Quatre-vingts sous !

— Ah ! Tu bats le cordonnier ! Et toi, le chasseur ?

— Rien ! Absolument rien ! répondit Ti-Jean d'un ton piteux.

— Comment ? Encore rien ! Mon garçon, voilà deux jours de perdus pour toi ; deux jours de pension en retard ! Vois-tu maintenant les faiblesses du métier de chasseur ? Et tu le verras encore très longtemps...

— Très bien ! reprend Ti-Jean ; mais si, un jour, je tuais un gibier d'une valeur de vingt-cinq ou trente piastres ? Ça me vaudrait plusieurs jours de travail et de pension...

— Tu dis bien : Si... si... mais ce n'est pas encore arrivé, » de dire le père sur un ton impatienté.

Ti-Jean mit fin à l'interrogatoire en se levant ; puis il ajouta une dernière remarque :

« Vous avez raison, mon père ; mais, de grâce, donnez-moi ma chance ! Vous m'avez laissé libre de choisir un métier à mon goût ; j'ai pris le métier de chasseur. J'aime mon métier ; prenez patience et laissez-moi faire. »

Et Ti-Jean gagna son lit, brisé de fatigue et d'émotion, tandis que ses deux frères dormaient déjà paisiblement, réconfortés par le succès de leur journée et l'encouragement de leur père.

Le lendemain, à l'heure où les deux artisans retournaient à leur atelier, Ti-Jean se replongeait dans la forêt.

Il aperçut le même petit lièvre que la veille. Il le poursuivit, le mit plusieurs fois en joue ; le lièvre se moquait des coups de fusil. Il se laissait rejoindre, puis bondissait, réapparaissait... Ti-Jean s'éloignait toujours de son sentier. Tout à coup, il se trouva, encore une fois, en présence de la perdrix verte. Sous le choc de l'énervement, le chasseur la mit en joue. « Ne tire pas, Ti-Jean, cria la perdrix. Tu ne te rappelles donc pas ?... »

— C'est vrai, s'exclama Ti-Jean, tout honteux. Ah ! Belle Perdrix !

— Écoute, Ti-Jean, interrompit le gibier mystérieux ; écoute ; ce soir, il faut que tu viennes coucher dans le château hanté que tu vois là-bas. À neuf heures, tu y seras visité par sept diables ; ils vont jouer à la balle-au-camp avec toi. C'est toi naturellement qui serviras de balle ; ils vont te frapper avec des bâtons, et attends-toi à être traité durement. Demain matin, tu seras en charpie, mais j'irai te trouver avant le lever du soleil, et je te remettrai dans ton état actuel ; tu ne sentiras plus de mal, et surtout tu commenceras dès demain matin à te rendre compte que je suis belle princesse. »

Ti-Jean passa une partie de la journée à converser avec la Perdrix Verte ; il avait complètement oublié la chasse. Il ne pensait maintenant qu'à cette soirée atroce qui l'attendait au château...

Ti-Jean revint chez lui, pensif, abattu. Sa mère voulut le faire souper ; il refusa, se disant trop fatigué. Elle entra alors en colère et tenta de persuader son jeune fils d'abandonner le métier de chasseur : « Tu vas abandonner ta chasse, toi. Tu es en train de te faire mourir ; tu as déjà l'air d'un mort. Regarde-moi ce visage blême, ces yeux cernés... Depuis que tu es chasseur, tu ne manges plus ; tu ne penses plus qu'à tes pièges et à tes collets... Et tu ne rapportes rien. Vois tes frères ; ils gagnent une belle piastre par jour !

— Laissez-les faire, mes frères ; tant mieux s'ils réussissent !

— Et ce soir, tu vas te coucher de bonne heure...

— Non ; ce soir, je coucherai dans le bois ; j'ai des pièges à visiter. J'entrevois une bonne chasse ; c'est pendant la nuit que les bêtes sortent et rôdent autour des appâts. »

Et Ti-Jean quitta la maison paternelle... pour se diriger vers le château hanté que lui avait indiqué la Belle Perdrix Verte.

Il parvint un peu avant neuf heures à ce vieux château abandonné depuis longtemps. Il grimpa au quatrième étage, se renferma dans une petite chambre, au bout d'un long corridor, et barra la porte de sa chambre.

À neuf heures précises, Ti-Jean entend un vacarme d'enfer dans la cave : bruits de chaînes, fracas de portes enfoncées... le tapage approche... monte. Puis de grosses voix parviennent à ses oreilles : « Où est-il caché le grain de sel ? Patience ! on va le trouver tout à l'heure !... »

Ti-Jean se met à trembler de tous ses membres, s'enfouit la tête sous les couvertures pour ne rien entendre ; mais il perçoit encore une exclamation : « Montez ! montez ! on va le trouver dans une chambre en haut !... »

Presque au même moment, les murs tremblent, des pas lourds se rapprochent... un gros poing cogne à la porte de la chambre, et un hurlement fait frémir tout le château : « Ouvre la porte ! » Ti-Jean ne répond pas ; il tremble, il se bouche les oreilles, il sue à grosses gouttes... « Ouvre ta porte, ou bien on va l'enfoncer », crient plusieurs voix. Ti-Jean ne répond rien...

Brrr... ang ! ! ! Les gonds cèdent, la porte vole en mille miettes ; sept diables apparaissent.

« Ah ! qu'est-ce qu'on va lui faire ? demande l'un des sept.

— Comme c'est le premier soir, dit le chef, on ne le massacrera pas trop ; on va organiser une partie de balle-au-camp ; il n'est pas très gros, il va faire une bonne balle...

— Moi, je serai lanceur ; toi, va au milieu du corridor : tu seras receveur. Toi, tu seras le frappeur. Vous autres... à droite, à gauche, en arrière... surveillez les buts. Dépêchons-nous ; nous perdons du temps en parlottes inutiles ; au jeu, au plus vite ! »

Un diable empoigne Ti-Jean par une jambe et le lance au receveur ; un autre, au passage, le frappe à la tête avec son bâton. La cervelle est déjà hors du crâne ; bientôt les joueurs se lancent les bras, les jambes de Ti-Jean. À coups de bâton, on fend et refend les morceaux... Un peu avant quatre heures du matin, le corridor du château était tout souillé de sang, et les diables se lançaient des poignées de chair à pâté.

Au premier coup des quatre heures, les diables disparurent instantanément ; la Belle Perdrix Verte venait d'apparaître à la fenêtre. Elle avait maintenant une tête de princesse toute blonde.

Elle ramassa soigneusement le sang, les morceaux de chair humaine ; elle souffla sur cette masse informe et cria : « Ti-Jean, réveille-toi ! »

Ti-Jean ouvrit les yeux, et ne put retenir un premier cri d'admiration : « Ah ! princesse, que vous êtes belle ! Permettez que je vous embrasse !

— Non, Ti-Jean ; tu me ferais redevenir perdrix. Attends encore deux jours ; quand tu auras couché deux autres soirs dans ce château, je serai princesse tout comme autrefois. Ma tante-fée qui m'a métamorphosée en perdrix n'aura alors aucun pouvoir sur moi. Tu deviendras mon mari, si tu le veux, et tu verras comme je suis riche ! »

Ti-Jean, tout heureux des événements prédits, se soumit facilement aux exigences de la Belle Perdrix Verte.

« Maintenant, continua la Perdrix, tu vas retourner chez toi, mais fais attention ; tes frères et ta mère vont tenter l'impossible pour t'empêcher de revenir dans la forêt. Sois discret ; s'ils savaient que tu es en relation avec la Perdrix Verte, ils en seraient assez jaloux pour te tuer. Ne dis rien, mais sois assez courageux pour revenir au château, ce soir, un peu avant neuf heures. »

Les deux amis se séparèrent ; le soir approchait. Ti-Jean regagna la maison paternelle, l'air fatigué comme s'il avait parcouru la forêt toute la journée.

Il a à peine les pieds dans la maison qu'il s'étend de tout son long sur le plancher pour prendre un peu de repos. Mais il lui faut bientôt affronter le feu de l'interrogatoire habituel : « Où est ta chasse, Ti-Jean ?

— Elle est dans le bois, ma chasse ! et fichez-moi la paix ; je connais mon affaire. Et vous autres, qu'avez-vous gagné ?

— Une piastre et quart chacun...

— Vous allez bien, dit Ti-Jean ; tant mieux ! Moi, je n'ai encore rien rapporté, mais je suis à la veille de réussir ; j'ai découvert une chaîne de lacs et plusieurs nouvelles coulées ; je prends de l'expérience chaque jour dans la manière de placer mes appâts... j'ai l'espoir de faire bientôt une chasse payante. »

La mère coupa la conversation en annonçant le souper. Ti-Jean se fit un peu prier pour se mettre à table : il craignait qu'on ne veuille le rendre malade et lui

faire garder la maison. Il mangea quelques bouchées de pain et de viande, tout en surveillant les moindres gestes des autres convives.

« Maintenant, dit la mère, va te coucher, Ti-Jean ; tu en as assez fait pour aujourd'hui.

— Ah ! non ; je ne me couche pas ; il faut que je retourne au bois ; j'ai remarqué que deux de mes pièges avaient été visités par le gibier ; il faut que je...

— Mais vas-tu travailler jour et nuit ? interrompit la mère. Vas-tu perdre la tête à ce point-là ?

— Laissez-moi faire ; aussi longtemps que je pourrai bouger, je veux travailler ; si je me sens trop usé, je resterai ici. Mais ce soir, il faut que je retourne au métier... »

Toute la maisonnée resta figée sur place. Ti-Jean gagna la porte et reprit le chemin du bois. Il se dirigea droit vers le château hanté. Il tremblait de peur, mais il n'osait revenir sur ses pas à la pensée que la Perdrix Verte comptait sur lui pour la délivrer...

Il monta encore au château ; tout était remplacé, les portes brisées la veille ne laissaient voir aucune trace de coups. Ti-Jean entra dans la même chambre, barra sa porte, se coucha et ramena les couvertures par-dessus sa tête.

À neuf heures, la porte de cave du château commence à grincer ; les bruits de chaînes et de voix parviennent à la chambre de Ti-Jean. Puis, ce sont les fracas de portes, de meubles et de vitres. De temps en temps, Ti-Jean distingue l'appel désespérant : « Où est-il ce soir, le grain de sel ? Le lit tremblait à chaque appel. Ti-Jean avait beau se boucher les oreilles, il entendait clairement des voix à l'étage inférieur : « Ce soir, le jeu sera un peu plus dur ; nous allons encore jouer à la balle-au-camp, mais avec des épées au lieu de bâtons. Nous allons faire de la saucisse !... »

Déjà l'escalier geignait sous le poids des sept diables qui montaient en hurlant : « Ouvre la porte, Ti-Jean. » Pas de réponse... Ti-Jean était gelé par la peur. « Ouvre la porte, ou bien on défonce ! » Pas de réponse...

Bdd...ddd...rrang !... La porte s'éventre et vient s'écraser sur le lit.

Un diable robuste tire Ti-Jean par une jambe et le lance au voisin. Un coup d'épée coupe le jeune homme en deux. Les deux morceaux rejoignent d'autres joueurs et subissent le même sort. Bientôt les diables ne fournissent plus à lancer les morceaux de bras et de jambes du malheureux Ti-Jean. Le jeu se poursuit jusqu'au matin. Il n'était plus question de Ti-Jean, mais d'une bouillie de sang et de chair éparpillée sur les murs et le plancher.

À quatre heures, tous les diables disparaissent ; la Belle Perdrix Verte vient de se jucher sur la tablette de la fenêtre.

Il ne lui restait de perdrix que les cuisses et les pattes ; le reste était d'une princesse ravissante.

Elle recueillit les morceaux de chair de Ti-Jean, le sang sur les murs et le parquet ou les meubles, souffla sur cette masse gluante et cria : « Ti-Jean, réveille-toi ! » Ti-Jean commença à remuer et à s'étirer... « Pauvre Ti-Jean, tu te sens brisé, hein ?

— Oui... brisé...

— Ah ! ce n'est rien, Ti-Jean ; dans vingt minutes, tu ne sentiras plus aucun malaise.

Revenu à la vie et à la santé, Ti-Jean ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ah ! princesse, que vous êtes jolie !

— Tu l'as dit, Ti-Jean ; je suis la plus jolie princesse de l'univers, et la plus riche de toutes les princesses. »

La Belle Perdrix Verte renouvela à Ti-Jean ses conseils de prudence et de discrétion avec les membres de sa famille ; autrement, il risquait de se faire trahir.

Ti-Jean hésita à retourner chez lui : il craignait les pièges. Mais la nécessité de manger l'obligea à regagner la maison. La réception que sa mère lui fit n'annonçait rien de bon : « D'où viens-tu ? Tu as l'air d'un mort !

— Je le sais, répondit Ti-Jean avec indifférence.

— Tu me sembles très fatigué !

— Oui, mais ça s'endure ; j'ai dormi une couple d'heures aujourd'hui ; ce petit somme m'a remis...

— Mon gars, tu vas dormir ce soir ; c'est moi qui te le dis. Tu vas rester à la maison et tu vas te coucher !

— Non, non ; répondit Ti-Jean d'un ton agressif ; j'ai trouvé une patte de loutre dans un piège, ce matin ; si j'étais arrivé à temps, j'aurais pu la tuer et avoir un beau trente piastres. C'est le secret de la chasse : il faut s'en occuper pour faire de l'argent...

— Eh bien ! tu n'iras pas à la chasse, ce soir.

— Maman, j'irai à la chasse ce soir comme d'habitude ! »

La mère ne répondit pas. Ti-Jean pensait bien moins à la chasse qu'à cette dernière soirée qu'il devait passer au château.

À neuf heures, Ti-Jean était déjà rendu au château hanté, enfermé dans sa chambre. Il entend les sept diables arriver et discuter à haute voix :

« Inutile de le chercher, ce soir ; il est toujours dans la même chambre...

— Qu'est-ce qu'on va lui faire ce soir ? demande l'un.

— Nous avons des épées, des sabres, des poignards : nous devrions pouvoir le mettre en charpie sans trop de peine !

— C'est ça, hurle une voix rauque ; on ne le tue pas assez : vous voyez, il est encore rendu ici ce soir !

— Ah ! il faudrait l'enfiler dans les épées et les sabres, le débiter et faire passer les morceaux dans le tordoir. »

Déjà la bande des diables arrivait à la chambre de Ti-Jean... « Ouvre la porte, Ti-Jean ! » Ti-Jean ne souffle mot. — « Ouvre la porte ! » Rien...

Brrr...rrrang ! La porte cède. Ti-Jean est tiré hors du lit, lancé au milieu de la pièce. Les diables jouent du sabre et de l'épée, dépècent le pauvre Ti-Jean, s'acharnent à pulvériser les moindres morceaux qui résistent au fer. Toute la nuit, les sept diables mettent leur art et leur adresse au service de cette boucherie infernale...

À quatre heures du matin, les diables abandonnent la besogne : la Belle Perdrix Verte venait d'apparaître, sous les traits d'une princesse éblouissante de beauté.

Elle souffle sur les lambeaux de chair qui restaient de Ti-Jean et prononce la formule habituelle : « Ti-Jean, réveille-toi ! » Ti-Jean reprend vie ; il oublie ses souffrances en contemplant la belle princesse, déguisée autrefois sous la forme de la Perdrix Verte. La bague qu'elle portait au doigt lançait des feux aveuglants. Ti-Jean ne put se contenir devant tant de splendeurs ravissantes ; il s'écria : « Belle princesse, je vous embrasse !

— Je te le permets volontiers ; tu l'as mérité, toi qui m'as libérée du pouvoir de ma tante-fée. »

Le bonheur de Ti-Jean fut sensiblement assombri par le discours de sa princesse :

« Tu vois, Ti-Jean, le chemin tortueux, là-bas ? Demain matin, à quatre heures précises, je passerai par ce chemin, dans un carrosse de cristal tiré par quatre petites souris grises ; cet attelage filera comme le vent ; il ne pourra s'arrêter plus de dix secondes. Sois près de la route, demain matin, un peu avant l'heure indiquée de peur de ne plus me revoir : je m'en vais de l'autre côté des mers. Ce soir, fais attention d'être trahi ; sois sur tes gardes, Ti-Jean. Je sais moi, ce qui va t'arriver... Je ne puis t'en dire davantage. Sois prudent...

« Je te laisse mon mouchoir, en souvenir de moi ; mes initiales sont brodées dans un coin. Porte-le sur toi et prends garde de le montrer à qui que ce soit de ta famille. Ce soir, tes parents et tes frères vont tout tenter pour te trahir ou te décourager. Fais bien attention à mes recommandations ; surtout n'oublie pas de revenir à la route demain matin pour quatre heures. Maintenant va te reposer... »

Ti-Jean reprit le chemin de la maison, la tête basse, cherchant le moyen d'échapper aux pièges possibles que lui tendraient les siens. Il se voyait devant ses frères, obligés de déclarer qu'il ne rapportait aucun gibier. Et s'il fallait qu'il ne puisse se trouver au rendez-vous de la princesse ?...

Il a à peine ouvert la porte de la maison que les questions habituelles se croisent :

« Où est ta chasse, Ti-Jean ?

— Ma chasse, elle est dans le bois !

— Et elle va y être longtemps, de remarquer l'un des frères.

— Ça ne vous regarde pas, répond toujours Ti-Jean.

— Mais tu vas bientôt crever de faim, si tu continues ce jeu-là ? Penses-tu que le père va te nourrir longtemps à crédit ? Tu as déjà huit jours de pension d'arrérage. Nous deux, aujourd'hui, nous avons gagné chacun une piastre et demie ; c'est de l'argent ; penses-y !

— Tant mieux pour vous autres ! Laissez-moi arranger mes affaires moi-même... »

Ti-Jean avait répété machinalement ses anciens arguments : il n'avait pas le cœur à la discussion, ce soir-là. Il pensait constamment à sa belle princesse qu'il lui fallait rejoindre le lendemain matin, à quatre heures, à plusieurs milles dans la forêt.

« Ce soir, dit la mère, tu vas rester et tu vas dormir ; tu m'entends ?

— Oui, maman ; je vais faire un somme. Mais à trois heures, il faut que j'aille visiter mes pièges. C'est vers cette heure-là que les bêtes rôdent autour des appâts. Quand je serai sur place, je pourrai en tuer...

— Tu n'iras pas, te dis-je, répliqua la mère.

— Moi, j'ai décidé d'y aller... »

La table était prête. La mère avait versé une dose de chloroforme ou quelque chose de semblable dans la tasse de thé de Ti-Jean pour le forcer à dormir.

Ti-Jean était sur ses gardes : il avait peur que la nourriture ne fût empoisonnée. Il mangea quelques bouchées de pain, puis fit mine de quitter la table. « Prends ta tasse de thé chaud ; ça va te faire du bien, » s'empessa de dire la mère.

Ti-Jean avala son thé sans soupçonner qu'il contenait la cause de bien des malheurs. Il se jeta dans un coin et s'endormit aussitôt...

Le lendemain matin, à trois heures, Ti-Jean essaie de se lever rapidement comme d'habitude ; mais il se sent la tête lourde, les yeux appesantis. Il se traîne sur le plancher, en se frottant les yeux, parvient à se dresser sur ses jambes, et gagne la porte dans l'espoir que l'air matinal le ravigoterait. Mais même sur la route de la forêt, il se sent lourd, il chambranle comme un homme en fête. Il avance à coups de volonté : seul le souvenir de la belle princesse qu'il allait revoir l'empêchait de défaillir. Clopin-clopant, Ti-Jean parvint enfin à l'endroit du rendez-vous : il était quatre heures moins un quart. Il restait donc quinze minutes avant l'arrivée de la princesse : Ti-Jean se sentait déjà heureux de n'être pas en retard. Mais la lutte contre le sommeil devint terrible. Las de tituber et de se frotter la figure, Ti-Jean s'assit sur une roche pour se reposer les jambes. Bientôt il commença à cogner des clous, à rêver ; puis il essaya de se lever, mais ses jambes n'obéissaient plus, ses bras se plièrent d'eux-mêmes sous la tête... il s'endormit.

Quelques minutes plus tard, un nuage de poussière tourbillonnait au détour de la route. Quatre souris grises tiraient un carrosse de cristal monté par la belle princesse et sa mère. Arrivé près de Ti-Jean, le carrosse s'immobilisa. La princesse reconnut son sauveteur, mais s'aperçut vite que son sommeil n'était pas naturel.

« Maman, cria la princesse, regardez ; c'est mon Ti-Jean. C'est lui qui m'a secourue quand j'étais Perdrix Verte ; c'est lui qui m'a délivrée. Je lui avais promis de l'épouser, mais il a été trahi : voyez-le dormir... »

La princesse s'était précipitée aux côtés de Ti-Jean et le secouait en tout sens. « Lève-toi, Ti-Jean, réveille-toi ! Monte dans le carrosse avec nous ; le temps presse ! Ti-Jean, je m'en vais de l'autre côté des mers ; viens avec moi... » Paroles inutiles ! Ti-Jean ronflait comme une bûche dans le poêle. Le temps de l'entrevue allait expirer. Impuissante à réveiller son amant et à le traîner dans le carrosse, la belle princesse tira de son doigt l'anneau d'or qui portait gravées les initiales de son nom et le coula dans le doigt de Ti-Jean. Une seconde plus tard, la princesse remontait en carrosse et filait dans les airs, tirée par ses quatre petites souris grises.

Au moment où l'attelage merveilleux soulevait le premier tourbillon de poussière, Ti-Jean se réveillait en sursaut. Mais seul un dernier nuage jaunâtre à l'horizon lui indiqua que la Belle Perdrix Verte s'était envolée pour toujours. Ti-Jean eut beau crier, pleurer, supplier, la princesse continua sa route au-dessus des nuages de poussière.

Ti-Jean se rendit compte qu'il avait été trahi ; il se reprochait maintenant d'avoir bu cette tasse de thé traîtresse. La Belle Perdrix Verte l'avait pourtant averti d'être prudent !... Ti-Jean s'en prenait à lui-même, il s'en prenait aux siens qui avaient comploté son malheur. La colère le décida à quitter sa famille et à tenter l'impossible pour retrouver la Belle Perdrix Verte. « Je vais marcher... oui, je vais marcher aussi longtemps qu'il me restera un bout de jambes long comme le doigt. Il me faut à tout prix rejoindre la Belle Perdrix Verte que j'ai délivrée de l'emprise de la fée... »

Ti-Jean part dans la direction des tourbillons de poussière. Il marche... marche... marche toute la journée. Au soleil couchant, il aperçoit une petite cabane délabrée au sommet d'un coteau. Le voyageur s'approche de ce vieux chalet, entre dans la cour... Mais que voit-il sortir ? Un géant monstrueux... qui l'apostrophe de sa voix de tonnerre : « Ah ! qu'est-ce que tu fais ici, petit grain de sel ? Ignores-tu que je puis t'avaler tout rond comme un ver de terre ?

— Ne faites pas ça, monsieur le géant, ne m'avalez pas ! Je suis déjà assez malheureux ; n'augmentez pas ma peine...

— Ah ! Tu cherches la Belle Perdrix Verte, je suppose ?

— Oui, monsieur le géant ; je la cherche... je l'ai délivrée... je...

— Tu es chanceux de vouloir rejoindre la Belle Perdrix Verte ; autrement je t'aurais dévoré avant même que tu mettes le pied dans ma cour.

Eh bien ! petit bout d'homme, ta belle princesse est passée ici ce matin ; elle s'en allait de l'autre côté des mers. Elle m'a raconté qu'elle t'avait abandonné sur la route... Mais, pourquoi dormais-tu ?

— Monsieur le géant, ce n'était pas de ma faute : j'ai été trompé.

— C'est malheureux, Ti-Jean, mais je ne puis rien faire pour toi. La seule chose que tu as à faire, c'est de te rendre voir mon frère, le géant-à-deux-têtes. Il est deux fois plus fort et deux fois plus coléreux que moi ; il n'est pas approchable. Mais n'aie pas peur ; je vais te rendre la tâche un peu plus facile vu que tu es digne de rejoindre la Belle Perdrix Verte, la plus belle princesse au monde. Je vais te faire un écriteau qui te permettra d'aborder mon frère sans trop de danger.

— Ah ! monsieur le géant, si vous êtes assez bon de me rendre ce service, je vous promets de ne jamais l'oublier...

— Va me chercher la grande pancarte de carton que tu vois là-bas. »

Ti-Jean apporta le carton indiqué ; le géant prit son grand crayon noir et écrivit son message en grosses lettres pâteuses : « Laisse passer Ti-Jean sans lui faire de mal, et donne-lui les renseignements qui lui seront utiles. » Il signa : Ton frère, le géant-à-une-tête...

« Maintenant, dit le géant, prends une perche d'au moins huit pieds de longueur ; attaches-y ton carton, et quand tu verras la cabane de mon frère, avance lentement en te cachant derrière la pancarte. Si mon frère peut lire le message avant de t'apercevoir, tu es sauvé ; il te laissera approcher. Mais s'il te voit avant de lire la pancarte, il va t'avaler tout rond.. Pars tout de suite ; mon frère demeure à un mille d'ici ; n'oublie pas mes instructions et mes conseils de prudence... »

Ti-Jean prend la pancarte attachée à la perche et part lentement. Au bas d'un coteau, il aperçoit une fumée qui sort d'un toit. Ti-Jean s'écroule sur ses talons, s'abrite derrière le carton et avance à petits pas. Bientôt il entend des hurlements et des blasphèmes ; il tremble de peur, mais il avance. Il saisit des bribes de discours : « Ah ! petit ver de terre ; je me sentrais l'appétit de te manger tout rond ! Tu as de la chance que mon frère intercède pour toi !

— Ne me mangez pas, monsieur le géant, dit péniblement Ti-Jean ; je suis déjà assez misérable...

— Approche ! maintenant il n'y a plus de danger ; je sais ce qui t'amène. Tu cherches la Belle Perdrix Verte ? Elle est passée par ici ce matin. Si tu savais quel chagrin elle avait de n'avoir pu te faire monter dans son carrosse ! Tu as été trahi, hein ?

— Oui, dit Ti-Jean, on m'a trompé...

— Écoute ; la Belle Perdrix Verte ne m'a pas dit où elle allait, mais le carrosse filait comme le vent dans la direction de la mer. Elle doit être rendue très loin.

— Mon frère à-trois-têtes demeure sur le bord de la mer ; il doit savoir où est allée ta princesse. Je vais te donner un message pour te permettre d'aborder mon

frère : il est trois fois plus mauvais que moi. Il peut t'avaler dans un rayon de cinq arpents.

— Eh ! Môseuss ! je prends un gros risque !

— Peut-être ; mais rappelle-toi que la Perdrix Verte est la plus riche et la plus belle femme du monde. Sa tante, qui est fée, l'a métamorphosée en Perdrix Verte parce qu'elle était jalouse de sa beauté. Ta princesse a refusé d'épouser un prince qu'elle n'aimait pas ; pour la punir, sa tante l'a métamorphosée. C'est ce qui rend ta tâche difficile. Mais ne te décourage pas ; tu la retrouveras ta belle princesse.

« Je vais te donner un message signé de ma main ; ça t'aidera à aborder mon frère. Tu sais qu'il est roi des oiseaux ? S'il ne sait pas où demeure ta princesse, ses oiseaux doivent le savoir, et les oiseaux doivent obéir à leur roi... »

Le géant prend un carré de carton de huit pieds de côté, prépare une perche de vingt pieds de longueur, et trace son message en grosses lettres : « Ti-Jean cherche la Belle Perdrix Verte ; il a été trahi après l'avoir délivrée. Aie pitié de lui. Ne lui fais aucun mal et donne-lui tous les renseignements possibles. » Puis il signe : Ton frère, le géant-à-deux-têtes...

« Maintenant, dit le géant, tu vas tenir la perche bien haut ; avance lentement en te cachant derrière la pancarte. Dès que tu entendras mon frère crier et tempêter, arrête-toi, laisse-le se fatiguer. Si tu avances trop vite, il peut t'avaler avec la pancarte. Sois prudent et tu réussiras... »

Ti-Jean se met en route en arborant la pancarte au bout de la longue perche. Il traverse vallées et montagnes en tendant attentivement l'oreille. Tout à coup, il entend des cris et des bruits sourds ; la terre en tremble. Ti-Jean croit que la fin du monde est arrivée. Il s'arrête, caché derrière sa pancarte, et attend que la colère du géant se calme.

Après une demi-heure de colère et de tapage, le géant-à-trois-têtes crie à Ti-Jean : « Tu peux approcher à présent ; mes frères t'ont laissé passer parce que tu cherches la Perdrix Verte ; n'aie pas peur, approche ! »

Ti-Jean bégaye quelques paroles : « Monsieur le géant, avez-vous vu passer ma princesse, la Belle Perdrix Verte ?

— Non, je ne l'ai pas vue, mais il se peut que mes oiseaux l'aient vue. Quant à moi, je n'ai jamais vu cette belle princesse, quoique j'en aie souvent entendu parler... Je vais appeler mes oiseaux ; avant cinq minutes, nous aurons des nouvelles de ta Belle Perdrix Verte. Tu sais peut-être que je suis mauvais et mes oiseaux me connaissent. Ils se rassemblent tous ici au premier signal de mon sifflet. »

Le géant-à-trois-têtes commence à faire hurler son sifflet. À l'instant même, le firmament se noircit d'oiseaux de toutes couleurs, de toutes grosseurs. Bientôt ils arrivent par milliers de milliers près du géant. Ce dernier multiplie ses questions : « Avez-vous vu la Belle Perdrix Verte ? — Non ! — Toi, tu n'as pas vu la Belle Perdrix Verte quelque part ? — Non ! » Le géant fait le tour des groupes d'oiseaux, questionne à droite et à gauche... Toujours la même réponse : Non !

Le roi des oiseaux commence à s'inquiéter. Se pourrait-il par hasard que tous ses sujets ne se soient pas rendus à son appel ? Il soumet ses doutes aux oiseaux présents. L'un d'eux lui dit : « Il en manque un ; il manque encore le gros aigle... » — « Ah ! le gros aigle n'est pas arrivé ; il va venir !... » Il prend son sifflet et en tire trois ou quatre sons stridents. Après quelques secondes on aperçut un point noir à l'horizon au-dessus de la mer ; puis, de grandes ailes qui battaient l'air désespérément. Deux minutes plus tard, l'aigle venait s'écraser avec fracas aux pieds du géant-à-trois-têtes.

« Tu n'es pas capable d'obéir, toi, quand je t'appelle ? hurle le géant.

— Ah ! mon roi, répond l'aigle tout essoufflé ; quand vous avez sifflé la première fois, j'étais de l'autre côté de la mer à causer avec la Belle Perdrix Verte. Elle me racontait sa peine d'avoir été obligée d'abandonner son Ti-Jean de ce côté-ci. Maintenant elle se voit forcée d'épouser le Prince Galeux, le prince le plus dégoûtant du monde. Si elle refuse de l'épouser, elle va être encore métamorphosée en perdrix et condamnée à vivre dans la forêt toute sa vie. Pourtant, elle est redevenue princesse grâce à Ti-Jean. Elle se désole dans le château, elle pleure l'absence de Ti-Jean, elle ne veut plus manger...

— Ah ! si c'est là la raison de ton retard, je vais te pardonner cette fois-ci.

— Elle m'a dit, continue l'aigle, qu'elle devait se marier dans quatre jours ou redevenir Perdrix Verte.

Ti-Jean était découragé par ce récit : sa princesse pleurait son absence ; sa princesse était forcée d'épouser le Prince Galeux... et dans quatre jours ! Comment la rejoindre ? Pas un bateau ne pouvait franchir la mer en un temps si bref !...

Le géant, ému de la situation de Ti-Jean, lui dit : « Écoute ; comme tu me sembles un bon jeune homme, et que tu t'es donné beaucoup de misère pour sauver la Belle Perdrix Verte, je vais te donner un conseil utile : demande à l'aigle qui vient d'arriver de te transporter de l'autre côté des mers ; il est le seul à pouvoir te déposer là-bas en moins de quatre jours. »

Ti-Jean s'adressa au gros aigle et lui demanda timidement s'il pouvait le transporter au pays de la Belle Perdrix Verte le plus tôt possible. L'aigle prétextait d'abord de sa fatigue et du manque de temps pour se reposer... « Si j'avais trois jours de repos, je te ferais monter entre mes deux ailes et je te transporterais sans danger de l'autre côté des mers. Mais, kâline ! tu m'as vu ; j'ai pu à peine me rendre ici et je suis tombé à demi mort près du roi.

— Il faut que tu essaies de me transporter ; tu es le seul capable de me rendre ce service. Tu le sais ; le temps presse : le sort de la Belle Perdrix Verte est en jeu !...

— Eh bien ! Soit ! j'essaierai, dit l'aigle, mais je t'avertis qu'il va te falloir me procurer des provisions. Je suis un gros mangeur comme tous les aigles d'ailleurs. Tu vas te trouver plusieurs quartiers de bœuf, tu les fixeras sur mon dos ; tu te cramponneras dans la plume, entre mes deux ailes, et quand je crierai « Hap ! »

ce sera signe que j'ai faim ; tu me donneras un quartier de bœuf. Tu sais que dans les airs, il m'est impossible d'arrêter ; notre route est au-dessus de l'océan. Si la fatigue me forçait à arrêter, nous serions perdus tous les deux. Par mesure de prudence, je prendrai de l'altitude le plus possible dès le début de l'envol, de sorte que si la fatigue me force à arrêter le mouvement de mes ailes, nous puissions planer en descendant et atteindre ainsi l'autre rive sans danger... »

Ti-Jean demanda au géant s'il était possible d'acheter du bœuf dans les environs ; il apprit qu'un boucher demeurait à deux ou trois milles de là. Ti-Jean alla voir le boucher, acheta seize quartiers de bœuf. Il constata que la charge serait lourde pour le pauvre aigle, mais il lui fallait une nourriture abondante pour un si long voyage...

De retour près de la mer avec sa provision de bœuf, Ti-Jean exposa ses craintes à son ami l'aigle :

« Comment vas-tu faire pour me porter en plus de cette charge énorme ? »

À la vue de la viande fraîche, l'aigle sentit renaître ses forces et son courage :

« N'aie aucune crainte ; je me casserai les ailes s'il le faut ! Fais vite, nous partirons bientôt. Tu vas voir que je vais grimper plus haut et plus rapidement que tu ne le penses !... »

Ti-Jean fit manger son aigle pendant qu'il s'empressait d'empiler les quartiers de bœuf entre les ailes, tout en se réservant une bonne place pour s'asseoir.

Dès que les provisions furent arrimées, le géant s'approcha et dit à l'aigle :

« Je t'ordonne de conduire Ti-Jean jusqu'au château de la princesse, ou bien malheur à toi ! Je réglerai tes comptes à ton retour !... »

— Mais si les forces me manquent en route, protesta l'aigle ?

— Les forces... les forces... Si les forces te font défaut, tu fais mieux de mourir là-bas que de mourir de ma propre main ici. Il te faut, coûte que coûte, conduire Ti-Jean près de sa princesse, et aujourd'hui même... »

Ti-Jean fait boire son aigle, jette un dernier coup d'œil sur le bagage, prend place sur le dos de l'oiseau, s'agrippe aux plus grosses plumes, et... l'aigle s'élance !

Il est impossible, mes chers enfants, de vous imaginer la rapidité avec laquelle l'aigle dévore l'espace. Il monte... monte... monte. Après quelques minutes, il a atteint plusieurs mille pieds d'altitude. Ti-Jean se tient bon malgré le sifflement de l'air. Tout va à merveille : l'aigle semble tout à fait à l'aise.

Au bout de quatre ou cinq heures de vol, l'aigle crie « Hap ! ».

Ti-Jean comprend le signal de la faim ; il dégage un quartier de bœuf et le lance dans le bec de l'oiseau. Celui-ci l'avale tout rond. Après deux ou trois centaines de milles, un nouveau « Hap ! » retentit. Ti-Jean donne un autre quartier de bœuf. Mais plus le voyage se prolonge, plus les « Hap ! » sont fréquents. Quand Ti-Jean s'aperçoit que le bœuf diminue trop rapidement, il commence à diviser les

quartiers en morceaux. Bientôt, il ne reste plus qu'un quartier en réserve. Ti-Jean ne voyait pas encore la terre à l'horizon. « Hap ! Hap !... » le dernier morceau disparaît... La terre n'est pas encore visible à l'horizon. « Hap ! »... Ti-Jean crie : « Il n'en reste plus. » — « J'ai faim », hurle l'aigle. Ti-Jean prend son couteau, se taille une grosse tranche de chair sur une cuisse et glisse le morceau saignant dans le bec de l'aigle. Quelques milles plus loin, « Hap ! »... Ti-Jean entaille l'autre cuisse et calme la faim de son oiseau. « Hap ! »

— « Hap !... si tu veux ; je n'ai plus rien à te donner », crie rageusement Ti-Jean.

Ti-Jean constate bientôt que l'aigle perd de la vitesse et de l'altitude. Mais tout à coup, il aperçoit une barre bleue à l'horizon... « Bonguienne ! La terre approche !

— Hap ! » crie l'aigle.

— « Crie si tu veux ; je t'ai dit que je n'avais plus rien... »

L'oiseau perdait de l'altitude... Ça y est ! pensa Ti-Jean ; la mort s'en vient ! La mer semblait monter... monter ; la crête des vagues se dessinait assez nettement. Tout à coup, Flaw ! L'aigle s'affaisse à une centaine de pieds du rivage. Ti-Jean se débat dans un bouillonnement blanchâtre ; l'aigle tournoie sur lui-même, donne quelques coups d'ailes... une vague le porte sur la plage au moment où Ti-Jean était, lui aussi, projeté sur le sable.

L'aigle s'étendit de tout son long sur la plage, fatigué qu'il était de son exploit. Ti-Jean, après un coup d'œil rapide sur la contrée environnante, découvrit un château, la demeure de la Belle Perdrix Verte, sans doute... Il voulut se diriger sur-le-champ vers l'immense édifice, mais l'aigle l'arrêta pour lui communiquer des instructions importantes :

« La Belle Perdrix Verte m'a dit de te renseigner, si jamais je pouvais te rejoindre... Tu vas te présenter au château et tu vas demander une entrevue avec le roi. Offre-toi comme cuisinier : sa fille va se marier dans deux jours, il doit avoir besoin d'un bon cuisinier pour préparer la noce. Il va te répondre que les meilleurs cuisiniers du monde sont réunis au château pour la noce et qu'il est impossible de louer tes services. Offre-toi seul pour remplacer les autres cuisiniers, et affirme que tu feras une meilleure cuisine que tous les autres ensemble. On va t'accepter à cette condition ; et tu ne les décevras pas, puisque tu auras le don de faire les meilleurs mets qu'ils n'ont jamais mangés.

« Dès que tu seras en service à la cuisine, fais des tartes, et dépose la bague de la princesse au milieu de l'une d'elles. Aussitôt, la princesse, attirée par l'arôme de ta pâtisserie, va demander une pointe de tarte. Ne coupe aucune tarte pour elle ; donne à la servante la tarte tout entière, celle qui contient la bague, et montre-toi indépendant. Fais dire à la princesse de couper la tarte elle-même. Et n'oublie pas de porter le mouchoir de la princesse à ton cou, en ayant soin de laisser pendre en arrière le coin qui contient les initiales de la Belle Perdrix Verte. »

Ti-Jean remercia l'aigle et exécuta point par point les instructions de l'oiseau. Le roi se fit d'abord prier pour prendre Ti-Jean à son service ; puis il l'accepta en apprenant qu'il pouvait remplacer tous les autres cuisiniers. Ti-Jean prit la direction de la cuisine ; tout le château n'eut que des louanges pour le nouveau cuisinier. Ti-Jean n'avait pas manqué de nouer son mouchoir à son cou et d'étaler les initiales de la princesse.

Celle-ci logeait dans une chambre au-dessus de la cuisine. Ti-Jean pouvait entendre les sanglots et les discours de la princesse que sa mère essayait de consoler. La Belle Perdrix Verte ne cessait de déplorer l'obligation où elle se trouvait d'épouser le Prince Galeux, regrettait son Ti-Jean, rappelait les souffrances qu'il avait endurées dans le château hanté pour la délivrer. Elle maudissait la fée, sa tante, qui l'obligeait à épouser son neveu le Prince Galeux. De temps en temps, la princesse jetait un coup d'œil dans la cuisine par le trou du tuyau. Bientôt, elle appela sa mère et lui fit part d'une découverte surprenante :

« Vous rappelez-vous que j'ai laissé mon mouchoir à Ti-Jean au moment de notre séparation ? Voyez mon mouchoir dans le cou du cuisinier ! Ce sont mes initiales, c'est mon mouchoir...

— On dirait bien que c'est ton mouchoir...

— Il n'y a pas de « on dirait », c'est lui. Mais comment se fait-il que ce cuisinier porte mon mouchoir ? Ti-Jean est au-delà des mers ; j'ai causé avec l'aigle, il y a trois trois jours à peine... il est impossible qu'un bateau ait pu ramener Ti-Jean dans un temps si bref ! Maman, allez demander le nom du nouveau cuisinier... »

Pour consoler sa fille, la reine alla voir le cuisinier et lui demanda son nom. Ti-Jean se montra ferme et hautain :

« Je ne dis pas mon nom !

— Et d'où venez-vous ?

— Je viens de l'autre côté des mers, madame.

— Et votre nom ?

— Mon nom, je ne le dirai pas. Je suis cuisinier ici ; si je ne remplis pas bien mon emploi, qu'on me le dise, je vais m'en aller. Quant à mon nom, vous ne le saurez pas... »

La reine quitta la cuisine, un peu froissée par l'allure indépendante du cuisinier, et rapporta à sa fille ces paroles choquantes.

« Mais, maman, dit la princesse, si c'était lui ?

— C'est impossible, ma fille ; il n'a pas d'ailles pour traverser la mer si rapidement. Sors-toi cette idée-là de la tête, hein !

— Maman, oh ! que ça sent bon à la cuisine ! Voudriez-vous aller demander une pointe de tarte au cuisinier pour moi ? Je sens l'appétit me revenir tout à coup. »

La reine descendit à la cuisine et transmit la demande de sa fille au cuisinier.

— « Une pointe de tarte ? Prenez la tarte entière ; voici un couteau, et dites à votre fille de la couper elle-même. Je suis ici pour faire la cuisine et non pour séparer les pâtisseries. Elle connaît ce qu'elle peut manger, votre fille ? Qu'elle se serve elle-même... »

La reine prit la tarte et l'apporta à sa fille en lui faisant remarquer la raideur du cuisinier. La princesse accepta de diviser la tarte, mais dès le premier coup de couteau, elle s'écria :

« Il y a quelque chose d'anormal dans cette tarte ; un morceau de métal ? » Elle tâta, regarda... Puis : « Maman ! ma bague ! Regardez-la » Mon nom est gravé à l'intérieur. C'est bien la mienne. Vous vous souvenez, lors de notre séparation, j'ai glissé ma bague dans le doigt de Ti-Jean ? Maman, c'est lui ! Même si quelqu'un la lui a volée, c'est impossible qu'il l'ait déposée involontairement dans cette pâtisserie. Je vous dis que c'est lui ! Dites lui que je veux le voir tout de suite. »

La mère redescendit à la cuisine et transmit l'ordre de sa fille au cuisinier. « Si la Belle Perdrix Verte veut me voir, répondit le cuisinier, qu'elle vienne ici. J'ai autre chose à faire en ce moment, et dites-lui que j'ai fait ma part... »

La princesse descendit à son tour à la cuisine... « Ti-Jean ! » s'écria-t-elle. Le roi et la reine accoururent, surpris de voir leur fille folle de joie. La princesse récapitula les preuves de l'identité de Ti-Jean ; celui-ci confirma ces preuves en racontant son histoire... La princesse accepta de se marier le lendemain matin mais avec Ti-Jean, non avec le Prince Galeux.

Le lendemain, noces au château ! Il paraît que les mariés étaient ravissants dans leur toilette princière ; mais je ne puis vous en dire davantage ; je n'ai pas assisté à la noce : on a oublié de m'y inviter.

LA BELLE PERDRIX VERTE

Ce récit populaire nous a été raconté le 28 juillet 1953, à Sudbury, Ontario, par Aldéric Perreault (63 ans) qui l'avait appris, vers 1908, à Saint-Théodore-de-Chertsey, Québec, d'un vieux conteur québécois.

Enregistrement no 319. Conte-type 400 I e, II b, c, III a, d, f, i, (var.), IV, V a, b, c, VI d.

B'en, enn' fois, c'est bon d'vous dir', més chers enfants, que i' y avè' in vieux p'i' enn' vieill' qui avaient trois garçons. I' étaient b'en pauv'e' ; ah ! c'était... i' étaient p'us pauv's que d'aut's qu'étaient p'us pauv's qu' 'és aut's, tant qu'i' étaient pauv's !

Et p'i' in bon hour, te'hours, le père, i' dit : 'Cout' don, més enfan, i' dit, vous v'lâ rendu' assé' âgé', i' dit, i' ést temps qu'vous pensé' à vous aut's ! I' dit, i' vâ fouloèr que vous vous pren'é in métier de que'qu' magnière, i' dit, pour viv'e' ; i' dit, moé, j'ai pâs lés moyens d'vous denné' enn' cenn', p'i' i' dit, si vous voulez viv', b'en, i' dit, c'est à vous aut'e' à gu'y penser, qu'vous pren'ez dés métiers de qué'qu' magniér' !

B'en, l'p'us vieu', i' dit, moé, j'cré' b'en, i' dit, que j'vâs prend' le métier de cordognier [cordonnier]. — B'en, le vieu' i' dit, c'est pâs pir', çâ, c'est pâs pir' ! Toé l'deuxièm' ? — Moé ? I' dit, ferblanquier [ferblantier] ! — Oué ? Ah ! b'en, c'est bon, çâ !

I' dit, vous allé' avoèr d'l'ouvrag' comme minm' qu'i' frait mauvais ; te'hour' à abri du mauvais temps, i' dit, çâ, ça du bon sens ! Toé, l'jeun' ? — Moé ? I' dit, vous avez pris chacun vot' magniér', vous aut's, chacun vot' métier, i' dit, moé, j'vâs prend' mon goût. — B'en, c'est çâ ! Qu'est-c' que tu veux prend'e' ? — I' dit, l'métier d'chasseur ! — Ouah ! sort' de fou ! I' dit, on voé' b'en que l'jeune i' pass' pour l'p'us fin, mé' à 'a fin d'compte, i' ést p'us fou qu' lés aut's ! Chasseur ! Oué, ta chass' vâ te'hour' êt' dans l'bois. T'aurâs jamais d'chass', tu vâ 'oèr ! Çâ, c'est l'p'us p'tit métier qu'in gârs peut prend' ! I' dit, vous avez pri' à vot' goût, vous aut's ? I' dit, j'm'âs vâs faire à mon goût, i' dit.

Te'hours, c'est correck' ! L'lend'mon matin, follait commencé' à travailler ; p'is, c'était pâs riche, attendez [entendez]-vous ! I's commence' à travailler. Ah ! b'en,

l'aut'e allait pâs trop pir' dans son métier d'cordognier. Te'hours, le soèr, i' avait cinquant' cenn's, clair [clear] ¹ ! L'aut', le ferblanquier, soixant' cenn's ! Le chasseur, lui, i' r'ssout, l'soèr, b'en târd, à 'a gross' noèrceur ², tout tremp' jusqu'aux osse', ah ! p'is fatigué ! — P'i', où c'qu'est ta chass' ? — Laissez-moé faire, i' dit, 'a ést dans l'bouâ [bois], ma chasse ! — Ah ! oui ! p'i' 'a vâ êt' souvent dans l'bouâ ; on teul l'â dit, mon fou. Hein, tu veux pâ' écouter ! Foulait qu' tu prenne' in métier d'paresseu', hein ? B'en, tul l'âs, tu vâs crevé' avec çâ ! — Laissez-moé faire, i' dit, c'ést mon goût ? B'en i' dit, fait' au vôt', p'is laissez-moé faire !

Ah ! l'lend'mon matin, ça s'leuv', ça s'met tout à l'œuv'e encôr'. Le gârs pârt, lui, pour la chasse, encore avec sa... avec son p'tit fezil [fusil], et p'is lés aut's, ça tapochait leu' métier d'cordognier, l'aut', l'métier d'fer..., lés siaux d'fer-blanc, lés canisse'... enfin ça allait d'promièr' clâss'.

L'aut', te'hour', en prenant l'bouâ, l'p'us jeune, i' cour' aprè' in p'tit lièv'e ; i' aparçoè' in lièv'. Pâr' après le lièv' p'i' écite on mèn' ! P'is comme i' allait pour tirer le lièv', le lièv' r'partait. Hé, môseuss ! ³ j'voudrais b'en tuer que'qu' chos' pour arriver che' nous, pour pâs qu'i's ris'nt de moé ! Le l'guièv', més vieux, s'plantait su' enn' p'tit' butte ; comme i' était pour tirer, le l'guièv'e euss s'poussè' ⁴ encôre. I' manquait le l'guièv'.

Tout d'in cou' [coup], més vieu', i' aparçoè' enn' bell' pa'drix [perdrix] varte. I' vâ pour tirer d'ssu'. Elle, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, tir' pâs su' moé ! — Comment, i' di', enn' pa'drix qui parle ? — Ah ! 'a dit, moé, 'a dit, j'su' 'a p'us bell' princess' du monde ; 'a dit, j'su's t-emmorphosée, ⁵ 'a dit, par enn' fée, mé, 'a dit, si tu voulè', in jour, j't'apparquendrais. P'i', 'a dit, j'su' 'a p'us bell' princess' du monde, 'a dit, moé. P'i', 'a dit, cheu' vou', 'a di', i's vont tout' fair' pour essayer de t'fair' lâcher ton métier. Mé, 'a dit, si t'écout's tés parents, 'a dit, tu m'a'râs jamais ! 'A dit, si tu veu', in jour, j't'apparquendrais, p'i' 'a dit, j'su's rich', j'su's b'en rich', p'i' 'a dit, tu vivrâs b'en mieux qu'tés frér's. Mé, 'a di', i's vont tout' fair' pour que tu m'pard's !

Te'hours qu'i' r'gâr' [regarde] l'heure à sa mont' : cinq heure' ! Hé, môseuss ! P'i' i' dit, j'su's b'en loin d'cheu' nous ; p'i' i' di', avant que j'seill' [que je sois] arrivé, i' vâ fair' noèr, p'i' i's vont rir' de moé : Encore eur'guien ! Seul'ment pâs tué in l'guièv'e ! Ah ! i' était découragé.

Te'hours qu'i' arriv', le soèr. Hein, i' dit, le vieux, comment ça vâ, més enfants ? — B'en, i' dit, on â fait soizant'-quinz' cenn's l'méquier d'cordognié' aujo'rd'hui ! — Hein, hein, ça vâ b'en, ça vâ b'en ! P'is toé, ferblantier ? — Quatre-vingts cenn's ! — I' dit, t'és t-in peu meilleur, i' dit, toé ! P'i', i' di', à c'tte heure, i' dit,

1. *Clear* (angl.) : Assuré ; sûr. Ici, argent comptant.

2. *Noirceur* : La grosse noirceur : la nuit tombée.

3. *Môseuss* : Juron populaire qui indique un peu de déception ou de surprise.

4. *Se pousser* : S'en aller ; déguerpir en vitesse.

5. *Emmorphosé* [Amorphosé] : Métamorphoser. On dit emmorphoser en perdrix, quand un homme, tout en conservant ses facultés et la parole, est transformé en perdrix. On dira que la princesse a été *démorphosée* quand elle reprendra sa forme humaine.

not' chasseur, lâ, i' dit, comment c'tâs fait', toé ? — I' dit, j'ai r'guien fait' ! — Ah, ah ! i' dit, t'âs deux jours de parte, i' dit, t'âs r'guien fait' ; t'és t-en dette avec ta pension. I' dit, voé-tu, l'métier d'chasseur, comment c'que c'est ? P'is ça vâ l'êt' b'en dés fois ! — Oué ! mé', i' dit, tout d'in cou', i' dit, que j'tue in animal, par 'zamp', i' dit, qui vaut vingt-cinq, trent' piasse', i' dit, ça en voudrait [vaudrait] dés journée' ! — Oué, i' dit, si... ? Mé' c'est pâ' arrivé, câ ! — B'en, i' dit, en tou' 'és câs, laissez-moé faire ; i' dit, vous m'avez denné mon métier, vous m'avez mi' à minm', b'en j'ai pris c'métier-lâ ; i' dit, laissez-moé faire.

Te'hours qu'i' s'couch' resté⁶ c'pauvre homm', b'en resté, p'i' 'és aut'e' étaient pâs trop fatigués ; ça allait b'en.

L'lend'mon matin, ça s'mè' à l'œuv' ; p'is lui, i' pensè' à sa bell' pa'drix varte. I' pârt dans l'bouâ, p'i' enco' le minm' p'tit v'limeux⁷ de l'guièv' ! P'i' i' po'gn' son fèzil, p'i' i' cour' après le l'guièv', p'i' i' cour' après le l'guièv'. Te'hours, mès vieux, comme i' allait pour le tirer, le l'guiève eur'partait, p'i' i' l'emmèn' drette à sa pa'drix varte. I' vâ pour tirer d'ssu' ; 'a dit, tir' pâ' ! 'A dit, tu t'rappelle', 'a dit... — Ah ! i' dit, c'est vrè', i' dit, bell' pa'drix, i' dit ! — 'A di', écoute, 'a di', à soèr, 'a dit, faut qu'tu vienn's couché' à in château qu'i' y â d'emmorphosé, in château ensorcelé qu'i' appell'nt. P'i' 'a dit, tu vâs v'nir coucher lâ, p'i' 'a dit, i' vâ v'nir sept guiâb'e' à toé, p'i' 'a di', i's vont jouer dur, 'a di', attends-tu ! 'A di', i's vont joué' à 'a béz bâll [baseball] avè' toé : toé tu vâs sarvir de bâll' p'i' 'a di', i's vont te salué' avec dés batt' [bat], 'a di', attends-tu qu'tu s'râs pâs gros d'main au matin ! Mé', 'a dit, j'gu'irai, moé, demain au matin, 'a di', avant l'soleil levé, p'i' 'a dit, j'te ramanch'rai tout', 'a dit, de promiér' clâss' ; p'i' 'a dit, tu sentirâs p'us d'mal pâ-en-tout', p'i' 'a dit, tu voirâ', 'a dit, comment j't'ai dit que j'su's bell' princesse. 'A dit, tu vâs commencé' à 'n avoèr dés preuv's drett' l'lend'main matin.

Ah ! p'is lâ, ça jâsait ; i' ont pâssé 'a journée à hâsé' ensemb', p'i' i' pensait p'u' à 'a chass' pâ-en-tout' ; i' pensè' à c'tte soèrée qu'i' allè' pâssé' à c'te château ! Te'hours, mès vieu', i' s'en vien à 'a mézon, pis pâs d'soupag'⁸ de r'guien ! I' était l'heur' qu'i' part' pour êt' rendu à neuf heure' au château.

Ça fait qu'i' arrive à 'a mézon : P'is tu vâs mangé' ? — Ah ! non, i' dit, j'su's trop fatigué ! — Ah ! oui, 'a dit, toé, tu vâs lâcher câ, 'a chass' ! Quien, 'a dit, c'est b'en simple, 'a dit, t'és t-après t'fêr mourir ; 'a dit, t'âs l'air d'in mort, 'a dit, comm' t'és lâ ! L'visag' blêm', lés yeux çarnés, p'i' 'a di', i' mang' p'u' ; i' â r'guien qu'l'idée à sés piég's ! P'i' 'a dit, tu po'gne' r'guien, tu tues r'guien ! P'i' 'a dit, r'gâr' tés frér', 'a di', enn' bell' piass' par jour ! — Laissez-lés fêr' mès frêrè', i' dit, qu'i's s'arrange' 'és aut's ! J'm'âs m'arranger, moé, i' dit, laissez faire, i' dit... — P'i' 'a di', à soèr, 'a dit, tu vâs t'coucher d'bonne heur' ! — Non ! i' di', à soèr, i' dit, j'm'en vâs couché', i' dit, j'ai dés trapp's [trap]⁹, lâ, p'i' i' dit, j'ai d'quoi d'b'en bon

6. Resté : Exténué.

7. Velimeux : Infâme, coquin.

8. Soupagement : Action de souper.

9. Trap (angl.) : Piège.

prospeck [*prospect*] ¹⁰ ; i' di', i' faut qu'j'a'll' voèr à câ, i' dit, mès piég', i' dit, tout', i' dit, faut que j'seill' lâ, c'tte nuite ; i' dit, c'é' 'a nuite, i' dit, qu'lés animaux s'prenn'nt !

Ça fait qu'te'hours, que... i' pârt, mès vieux, p'i' i' vâ à c'te château où c'qu'i's gu'i avaient enseigné d'in tel gârs dans in château emmorphosé ; ça f'sait b'en longtemps qu'i' ètè' abandonné.

I' arriv' p'i' i' monte en l'air ¹¹, au quatrième étag', p'i' i' s'couch' dan' enn' 'tit' chamb'e, au coin d'in pâssag' ; ¹² p'i' i' bârr' la port' par su' lui. I' arriv' lâ, à neuf heur's dan in quârt.

À neuf heur's, mès vieux, qu'est-c' qui commence ? In bârdi-bârdâ ¹³ dan 'a cav' : lés chaîn's qui sonnaient, lés port's câssaient... Bedign'-bedagn' ¹⁴ su' in sens, bedign'-bedagn' su l'aut' ! Où c'qu'i' é', à soèr, i' dit, l'grain d'sel ? Où c'qu'il ést, lâ ? I' di', on vâ l'trouver, dis r'guien, t't à l'heure ! Ah ! mès vieux, le gârs, quiens, le maigr' dés fess's gu'i branlait comm' câ !

Ça fait qu' te'hour', i' dit, quien... I' y en â in qui dit : J'cré' qu'i' ést en haut dan 'a chambre à droit' ; lâ, i' di', on vâ aller voèr ! I' arriv'nt lâ, mès vieux : Rouv' la porte ! Ah ! mès vieu', i' ètè abrigué [abrié] ¹⁵ par-dessu' 'a têt', le gârs ; p'is, quien, icitte on branle, on tremb' ! — Si tu veux pâs rouvrir, on défonc' ! Pâs d'répons'... Bédaragn' ! La porte r'vol', lés gonds s'câsse'... Et pis lâ, i' on dit, qu'est-c' qu'on vâ gu'i faire à soèr ? Ah ! b'en, i' ont dit, comm' c'ést l'promier soèr, i' ont di', on l'magan'ra ¹⁶ pâs trop : on vâ joué à 'a béz' bâll' avec. I' ont di', i' ést pâs trop gros, r'guien, i' s'râ pâs pèsant ; tu vâs r'cevoèr... I'ont dit, tu vâs t'mett' dans c'coin-lâ, lâ, toé. I' étaient sept guiâb's ! P'is toé, à l'aut' coin, p'is lâ, p'i' i' dit, p'i' 'és but's, cés affér's-lâ, i' di', accup'-toé pâs d'câ. I' di', on va le r'cevoèr avec dés batt' ! I' di', i' aura pâs l'temps d'porté' à terr', d'la nuite !

In [l'un d'eux] te l'agraf' par enn' jamb', p'is teul l'gârroch' ; l'aut' le r'çoé' avec in batt' su' 'a têt', fen 'a tête en deux, p'is 'és morceaux r'volaient partout. P'is lâ, comm' de raison, qu'lés morceaux portaient pâ' à terr' pâ-en-toute. I' ont joué tout' la nuit avec, de minm'. C'était p'us r'guien qu'in paquet d'chair à pâté, l'lend'mon matin.

Te'hours, mès vieux, qu'est-c' qui r'ssou', à quatre heur's du matin ? La bell' pa'drix vart', mès vieux, p'is qu' 'a ramanch' tout' câ : 'a ramâss' tout's lés morceaux d'chair, p'is l'sang, p'i' 'a souff' dessus : Ti-Jean, 'a dit, raveill'-toé ! Oh ! alle avait tout' la têt', p'u' en pa'drix, lâ, en bell' princesse, attendez-vous ! Que'qu' chos' de beau ! Dés beaux jeux [cheveux] bouclés, p'is que'qu' chos' de beau ! Oh ! i' dit, bell' princess', que vous êt's belle ! Ah ! i' dit, laissez-moé vous embras-

10. *Prospect* (angl.) : Client en perspective.

11. *En l'air* : En haut.

12. *Passage* : Corridor.

13. *Bardi-barda* ou *berdi-berda* : Tumulte, grand bruit.

14. *Bedigne-bedagne* : Mot imitatif d'un vacarme où l'on brise tout.

15. *Abrier* : Couvrir, mettre à l'abri.

16. *Maganer* : Maltraiter, malmener (quelqu'un).

ser ! — Non, non, 'a dit, Ti-Jean, j'm'âs r'venir au minm' poin ! 'A dit, attends ; t'âs p'us r'guien qu'deux soèr' à couché' écitt', p'i' 'a dit, j's'rai princess' comm' j'ai été avant ! P'i' ensuit' de d'câ, 'a dit, la fée, lâ, qui m'â emmorphosée, 'a dit, c'est un' de mës tant's, câ, 'a di' ; 'a aurâ p'us d'pouvouèr su' moé, 'a dit, pâ'en-tout' ! P'i' 'a dit, tu m'aurâ, 'a dit, tu m'marierâs, si tu veu' ! 'A dit, tu vâ 'oèr l'argent que j'ai ! — B'en, i' dit, c'est correck' ! — B'en, 'a dit, r'tard' pâ' ! 'A dit, vâ-t-en cheu' vous, mé', a dit, fais b'en attention ! 'A dit, i's vont tout faire, 'a dit, i's vont tout fair' ! P'i' 'a dit, si i's savaient qu'tu cour' après la pa'drix varte encôr', b'en 'a di', i's sont tell'ment jalou', 'a dit, qu'i's t'tueraient, fraient n'importe quoi. 'A dit, fais b'en attention d'conter ta trouvaille ! — I' dit, c'est correck' ! Goud baï ! [Good bye] — Good bye !

Ça r'pârt, mës vieux, p'is s'en r'tourne à 'a mézon ; i' était l'heur' qu'i' s'en a'lle. I' arriv' b'en târd, fatigué, i' s'jette à terre à plein ventr' ¹⁷ su' l'plancher, pâs d'lit, pâs r'guien, p'i' ah ! i' était mort, mort, fatigué, lâ. — Qu'est-c' qu'est ta chasse, aujo'rd'hui, mon Ti-Jean ? — I' di', 'a ést dans l'bouâ, p'i' i' di', achalez-moé pâ' ! ¹⁸ Attendez-vou' [entendez-vous] i' dit, c'est d'mon affaire ! I' dit, vous aut' i' dit, qu'est-c' que vous avez fait' ? — Enn' piasse et quârt chaque ! — Vous allez b'en, tant mieu', i' dit, tant mieu' ! I' dit, vous allez b'en ! Moé, i' dit, j'ai r'guien fait', mé', i' dit, j'ai dés bons prospek ; oh ! i' dit, ça r'gârd' b'en dans l'bouâ : j'ai trouvé dés chaîn's de lacs, dés criqu's ; p'i' i' dit, comm' de raison, i' dit, j'su's pâs b'en b'en adrett' pour placer mës piég's, p'is mës empâ' [appâts] encôr', mé' i' dit, ça vâ v'nir avec le temps !

Ça fait qu' te'hours que, 'a dit, tu vâs souper. — Oué, i' dit, j'vâs mangé' enn' bouchée. Mé' i' ouâtchait [to watch] pour pâ' êt' trahi, comm' de raison, c'qu'i' y avait su' 'a tab' ; p'i' i' mangeait l'principal, p'i' après câ, 'a dit, t'en â' assez fait', 'a dit, tu vâs t'coucher ! — Non, non, non, i' dit, pâs d'couchage ! ¹⁹ I' di', ennefette [en effet], i' di', oh ! bonguienne, ²⁰ i' dit, j'oublîè', i' dit, j'ai deux piég's, à soèr, qui on été démanchés par lés gibiers, p'is faut qu'j'a'lle r'placer câ ! — Mé', 'a dit, vâs-tu travailler jour et nuit', 'a dit, mon fou ? — Laissez-moé faire, i' dit ; quand j's'rai trop rendu au bout', i' dit, j'rest'rai à 'a maison ! I' dit, du temps que j'vâ' êt' capab' de grouillé', i' dit, j'm'âs grouiller ; fau' apprendre, i' dit, voyez-vous !

Lâ, i' pârt, p'i' i' s'en vâ au château. Ah ! lâ, c'était pâs drôle. I' tremblè' en voyant l'château : quien, i' allait comm' câ ! Te'hours, mës vieu', i' mont' dans l'château, p'is tout' était r'placé en ord' : lés port's b'en 'placées — c'était tout câssé l'soèr d'avant — mé' lâ, c'était tout' ramanché d'promièr' clâsse. I' s'couch' dans son minm' coin, p'i' i' s'abrigu' par-dessu' 'a têt', à neuf heur's moins quârt.

À neuf heur's, v'lâ, te'hours, qu'la port' d'la cav' qui rouv' ; l'train dés chaîn's p'is tout's sort's de ravage' ²¹ imaginab's. 'C' qu'il é', i' di', à soèr, l'tit grain d'sel ?

17. *À plein ventre* : À plat ventre.

18. *Achaler* : Contrarier, importuner.

19. *Couchage* : Action de se coucher.

20. *Bonguienne* : Juron populaire traduisant la surprise.

21. *Ravage* : Grand bruit.

— Oh ! i' di', à soèr, on vâ joué' in peu p'us dur, i' dit, hein ! I' di', on vâ prend' dés épée' à 'a plac' dés batt'. On vâ joué' à 'a béz bâll pareil, mé', on vâ prend' dés épée' ; i' di', on vâ fair' d'la soucisse avec, ça s'râ pâs long !

Eh, môseuss ! i' était pâs rich', lui ; i' attendait câ ! I' di', i' doit être à 'a minm' place ! I's commence' 'a monté' 'és escalguiers [escaliers]... Bedign' bedagn', p'is bedign' bedagn' ! Lés port's, tout r'volait. Rouv'e 'a port', Ti-Jean ! I' ont di', à soèr, parc' qu'on défonce. I' répondait pâ' : i' avait b'en trop peur, més vieux, p'i' ah, ah ! c'était pâs drôle !

La porte r'vol', bedaragn' ! ²² l'aut' bord du lit ! P'i' in [un] teul l'agraf' par eunn' jambe encôr', p'i' i' l'gâroch', p'is l'aut' le r'çoè' avec in sâb', l'coupe en deux, p'is l'aut' gâroch' 'és morceaux ; p'i' attendez-vou', i' ont joué jusqu'à quatre heur's du matin d'minme avec. P'i' 'és dargniers [derniers] morceau' étaient pâs gros : c'était p'us r'guien qu'in paquet d'chair, vous savé', à pâté, à terr', p'is du sang...

P'is qu'est-c' qui r'ssou' à quatre heur's du matin ? La bell' pa'drix vart' qui vient s'jouquer ²³ su' la f'nêt' du châssi'. 'A avait tout le cor' [corps] en princess', p'is tout' la tête en princesse. I' y avait p'us r'guien qu'lés patt's de pa'drix, r'guien qu'lés patte'. 'A l'ramanch' comme i' faut p'i' 'a souff' dessus, p'i' 'a gu'i denne in p'tit coup d'ail', quien, in p'tit coup d'main, enn' tit' tap' su' épaule, 'a dit, raveill'-toé', Ti-Jean ! I' s'raveille. 'A dit, t'és brisé, hein ? — Ah ! i' di', oui, j'su's brisé ! — Ah ! 'a dit, ça t'dur'ra pâs longtem ; 'a dit, dans vingt minute', 'a dit, tu vâ êt' comm' t'étaï'. 'A dit, fai' attention d'être trahi ! 'A dit, tu oués [vois] comme euj' su's belle, hein ? — Ah ! i' di', oui ; c'é' 'a p'us bell' fill' qu'j'ai jamais vue dans l'mond' ! — Non ; p'i' 'a di', i' y en n'a pâs d'p'us bell' non plu' ! 'A dit, j'su's la plus bell' princess' d'l'univers, p'i' a dit, la plus riche. P'i', 'a dit, fai' attention, cheu' vous, lâ ; a' dit, tu sé's, moé, j'ai pâs l'droit d'parler pluss' ; 'a dit, j'pourrais b'en tout' t'expliqué... 'A dit, je l'sés qu'est-c' qu'i's vont fair'. Mé', fai' attention à toé, ce c'que j't'avarti', a dit.

Eh, môseuss ! i' dit, qu'est-c' qu'i's vont b'en m'fair', cheu' nou', i' di' ? I' arriv' cheu' z-eux. I' avè' envie d'pâs gu'y allé', i' aurait pâs pu mangé' ! I' arriv' cheu' z-eux, p'i' 'a vieille 'a dit, t'âs l'air d'in mort ! — I' dit, jeul l'sés ! — T'és fatiqué ? — Ah ! i' dit, ça peut faire ; i' dit, j'ai dormi in peu aujo'rd'hui, i' dit, d'abord ; i' dit, ça m'â fait du bien ! — B'en, 'a dit, tu vâs dormir à soèr ! 'A dit, tu vâs t'coucher, p'is tu vâs resté' écitt' ! — Non, non ! i' di', à soèr ? Non, i' dit, bon-guenn' d'affaire ! I' di', à matin, i' di', enn' bell' patt' de lout' [loutre] dans mon piège ! I' di', avoir été là, i' dit, jeul l'aurais tuée, p'i' i' di', in beau trent' piass', i' dit ! Vous voyé', i' dit, c'est d'minm' la chasse ; i' dit, faut s'en accuper p'fair' d'l'argent ! — B'en, tu gu'irâs pâ' à chasse à soèr ! — I' dit, j'gu'y vâ' à 'a chasse, à soèr !

22. *Bedaragne* : Mot imitatif décrivant l'ensemble de plusieurs bruits résultant d'une démolition.

23. *Jouquer* (se) : Jucher, percher (en parlant des oiseaux, surtout des poules).

Ah ! b'en, la vieille â r'guien dit ; mé' le gârs, c'était pâ' à 'a chass qu'i' allait ; c'était d'pâsser son dargnier soèr au château, lâ ! Lâ, c'était pâs drôle !

Qu'est-ce qu'on vâ faire, à soèr, avec ? — À soèr, i' dit, qu'est-c'qu'on vâ faire avec ? I' dit..., lés sept guiâb's... — L'gâ' était rendu lâ, comm' de raison — I' dit, ça ser' à r'guien d'charché' : i' ést dans l'minm' coin tout l'tem ! I' ont di', à soèr ? B'en, i' ont di' à soèr, on â dés épées, p'i' on â dés sâb's p'i' on â dés po'gnârs, p'i' i' ont di', on doit êt' capab' de l'débité' in p'tit brin mieux qu'ça, hein ! C'ést comme r'guien, à 'a gagne [gang], ²⁴ i' ont di', on l'tue pâ' assé', on l'malmèn' pâ' assé' ! On vâ l'magané', à soèr : i' ont di', on vâ l'enfiler dans nos po'gnârs, p'is dans nos sâb's, p'is dan 'és épées, p'i' on vâ l'pâsser dans l'tordeur ²⁵ à pârt de d'ça !

Rouv' la port', Ti-Jean ! Pâ' in mot ! — Rouv' la port' ! Bedaragn' ! La port', més vieux, défonc', p'is toute eur'vol', p'is lâ, i's teul l'agrafe'. Ah ! b'en, lâ, attendez-vous qu'i' â passé enn' nuit', c'pauvre homm' ! C'était p'us... c'était p'us disab' ²⁶ ! Le p'us gros morceau été' à peu prè' in quârt de pouc' cârré.

Qu'est-c' qui r'ssou', à quatre heur's du matin ? La Bell' Pa'drix Varte'. En bell' princesse, attendez-vou' ! Ah ! mé'... lâ, lâ, attendez-vou', 'a avait sés pieds, sa tâill', sa féigure, enn' vraie beauté ! P'i', enn' bell' bagu' dan 'és doigts qui brillait, p'is qui l'aveuglait quésiment comme in saleil. I' dit, bell' princesse, i' dit, j'vous embrasse ! — Ah ! 'a di', oui ! Ah ! 'a dit, tu vâs m'embrasser, mé', 'a dit, par examp'e, 'a dit, méfie-toé ! Lâ, 'a dit, demon matin, moé', 'a dit, j'm'en vâs pâssé', 'a di', avec quat' 'tit's souris grise' att'lées su' in cârosse de cristal. P'i' 'a dit, ça vâ aller vit' comm' le vent ; p'i' 'a dit, j'm'en vâs l'aut' bord d'la mer. 'A dit, soé' [sois] icitt', lâ, p'i' 'a dit, fai' attention d'être trahi, lâ. 'A dit, ça, c'ést l'moment le p'us critique, 'a dit, que t'âs jamè' eu d'ta vie, lâ ! 'A dit, si t'és trahi, 'a dit, tu m'aurâs jamè'. 'A dit, r'marqu' b'en c'que j'te di'. 'A dit, moé', j'sés b'en c'qui vâ arriver, mé', 'a dit, j'ai pâs l'droit d'parler ! B'en, 'a dit, soé' lâ d'mon matin [demain matin], lâ, 'a dit ! P'i', pour souvenir, 'a dit, v'lâ mon mouchoèr. P'i', 'a dit, tu l'mettrâs dans ton cou n'import', p'i' 'a dit, j'te laiss' ça pour souv'nir. Més deux lett's, més deux initial's sont d'ssu' ; 'a dit, j'te laiss' ça ! B'en, 'a dit, cach'-lé pour pâs qu'cheu' vous voueill' ça. P'i', 'a di', à soèr, 'a di', i's vont tout faire, 'a dit, pour te trahir. P'i', 'a dit, vâ-t-en ; 'a dit, vâ te r'pôser ! P'i', 'a dit, méfie-toi !

Te'hours que l'pauv' Ti-Jean arriv' cheu' z-eux, encôre r'guien ! I' était gêné pour arriver, c'pauvre homme, hein ! Tou' 'és soèr', i' arrivè' avec eur'guien, p'is sa chasse était te'hours dans l'bouâ. Ça v'nait gênant ; p'i' 'és autre' étaient te'hour' après ²⁷ : p'is comment c'que t'as fait' aujo'rd'hui ? P'i' ah, ah ! i's r'guiaient [riaient] d'lui... — R'guien faite ! I' dit, ma chasse ést dans l'bouâ, p'i' 'a peut gu'y être encor' p'usieur' hour [jours] itou ! I' dit, ça vous r'gard' pâ', i' dit, vous aut's ! — I' di', 'a vâ l'êt' p'usieurs jours p'is p'usieurs nuits ! I' dit, tu vâs crever d'faim

24. Gang : Bande, troupe.

25. Tordeur : Tordoir, essoreuse.

26. Disable : Que l'on peut dire. Pas disable : Renversant, fantastique.

27. Être toujours après quelqu'un : L'agacer, le poursuivre continuellement de ses sarcasmes.

t't à l'heure ! I' dit, pens's-tu qu' poupâ vâ êt' capab' de t'pensionner, toé, pour eur'guien ? Avec quoi c'est qu'tu vâs l'payer ? Te v'lâ rendu sept huit jours de pension, p'is tu denne' r'guien ! Nous autr', aujo'rd'hui, on fai' enn' piasse et d'mie chaqu' ; c'est dés gag's²⁸ çâ ! — I' dit, tant mieux ! Moé, i' dit, laissez-moé faire, i' dit.

Te'hours, més vieux, que le soèr, lâ, i' avait p'us d'affaire à allé' au château, mé', fallait qu'i' soit rendu à quatre heur's du matin au ch'min, lâ, p'is c'était pâs mal loin d'cheu' z-eux. La bonn' femme, 'a dit, tu gu'irâs pâ', 'a di', à soèr ! — I' dit, j'm'âs gu'y aller ! Mé', i' dit, faut... pâs tout à faite, i' di', à soèr, mé', i' dit, j'm'âs dormir in sorme [somme] ; mé', i' dit, vers trois heur's demon matin, i' dit, faut que j'me lev' p'is que j'a'll' voèr à més piège'. I' dit, c'est à peu près l'heur' qu'i's s'po'gn'nt, p'i' i' dit, j'lés manqu' tout', i' dit, nom d'guieu !²⁹ I' dit, mecque j'seye lâ, i' dit, j'm'â' 'és tué ! — 'A dit, tu gu'irâs pâ' ! — I' dit, j'm'âs gu'y aller ! La vieille a dit, tu vâs te'hours prendre enn' bouchée !

'A gu'i met du chloroform' qu'i' appell'nt çâ. I' faisè' attention à c'qu'i' mangeait, mé' i' savait pâs c'qu'i' buvait, c'pauvre homme ! I' mang' que'qu's bouchées. P'i' 'a dit, pren enn' tâss' de thé, ça vâ t'fêr' du bien, 'a dit.

I' po'gn' sa tâss' p'i' i' 'a boé'. P'is lâ, te'hours, qu'i' dor' in p'tit sorm'. L'lend'mon matin, més vieux, à trois heure', i' s'raveill', p'is môseuss' d'affaire ! i' savait pâs c'que ça voulait dir' ; ça voulait pâs s'raveiller comme i' fau'. I' s'frottè' 'és yeu' en pensan à sa Bell' Pa'drix Vart'. Mé', le courag' le supportait, p'is le courag' le t'nait, mé', môseuss' d'affaire ! I' chambranlait comme in homm' en fête³⁰. I' prend l'chemin, p'i' i' s'en vâ à l'endroi' où c' que la Pa'drix Vart' gu'i avait dit d'aller, comm' de raison. I' s'assit su' enn' roch', p'i' i' r'gâr' l'heure ; i' avè' encor' quinz' minute' avant qu' 'a pâsse : à quatre heur's juss', 'a pâssait. C'était pour êt' comm' le vent, p'i' 'a avait pâs l' droit d'arretter pluss' que dix secondes.

Ça fait qu' te'hour', i' s'assit lâ, p'i' i' commence à cogner dés clou'.³¹ I' asseyait d'se l'ver pour se raveiller, mé' la fatiqu' qu'i' avait p'is c'te coup-lâ... I' s'endort, méssieurs, comme enn' bûch'.

Tout d'in coup, v'lâ enn' poussiér' dan 'és queurv's [curves], més vieux, qui s'en v'nait dan 'és détours comme enne arag' [orage] de vent, comme enn' sorciér'. P'is, la Bell' Pa'drix Vart' qui v'nè' avec quat' souris att'lées su' in cârross'... Ça pâssait comm' le vent. 'A arriv' p'i' 'a di' à sa mère, 'a dit, r'gârdéz mon Ti-Jean ! 'A dit, c'est lui, 'a dit, qui m'à délivrée, 'a dit, qui étè' en pa'drix vart'. Si j'su's princesse aujo'rd'hui, 'a dit, Dieu merci à lui ! P'i' 'a di', eu'j' gu'i ai promis de l'marguier ; p'i' 'a dit, r'gârdé', 'a di', i' â été trompé ! P'i' 'a dit, voyez-vou', i' ést lâ qui dort, lâ. Alle arrive aurâs p'i' 'a commence à l'brâsser : p'is lèv'-toé, Ti-Jean, p'i' embarqu', Ti-Jean, p'is dépêch'-toé, le tem [temps] expir', Ti-Jean ! P'is, faut que j'm'en a'll'

28. *Gages* : Salaire, revenu, émoluments.

29. *Nom d'guieu* : Juron qui équivaut *Nom de Dieu* !

30. *Un homme en fête* : Un homme ivre.

31. *Cogner des clous* : Dormir assis, la tête oscillant de haut en bas et de bas en haut.

l'aut' bord d'la mer, Ti-Jean, p'i' embarque avec nu's aut's ! Mon gârs ronflait d'promièr' clâss', mès vieux, p'is pâs d'rèveillage !

Quant' 'a a vu qu' 'a pouvait pâs r'guien fair', p'is qu' 'a avait pâs l'droit de l'embarqué', elle, 'a prend son jonc, c' pauv' princess', c' pauv' Pa'drix Vart', p'i' 'a gu'i coul' dans l'doigt ; sés initial's dedans, sés lett's, son nom étaient d'dan, et p'i' 'a rembarqu', p'is ça pârt...

I' s'raveille, i' voyè' encôr' la poussier', mé' pâs d'arretage ! I' avait beau criguièr p'is criguièr, mé', pâ-en-tout' ! I' voyè' 'a poussière. Ah ! mès vieu', i' di', i's m'ont trahi ; i' di', i's m'ont denné d'quoi pour m'endormir ! I' dit, c'est ça qu' 'a avarti de m'ouâtcher [to watch] ! I' dit, j'a'rais dû jamais prend' c'tte v'limeus' de tâss' de thé-lâ, i' dit... Ah ! B'en, lâ, i' était en colèr' ! B'en, i' dit, j'm'âs marcher, j'm'âs marcher tant que j'm'â' avoèr in bout d'jamb' long d'minme, i' dit, long comm' le doigt, i' dit, j'm'âs tout's lés user sour mon corps, p'i' i' dit, j'm'âs la r'trouver, la Pa'drix Varte ! I' dit, j'eul l'ai délivrée, temps qu' 'a était pa'drix vart', p'i' i' dit, de son sort qu'â été j'té par enn' fée ; ben i' dit, j'su's capab' d'la r'joindre encôre !

I' pârt par darguièr', p'i' i' march', p'i' i' marche... Au saleil couchant, te'hour', i' voé' in p'tit côteau, pi' i' mont' là-d'ssu'. I' y avè' in p'tit chack [shack]³² lâ, in giant qui restait lâ. I' aparçoe c'te giant. Ah ! i' dit, mon p'tit grain d'sel, i' dit, c'tu fè' icitt', toé ? J'ai envie d't'envallé', i' dit, comme in ver de terre, i' dit ! Qué' c'tu fè' icitt' ? — Fait's pâs câ, i' di', envalez-moé pâ', i' dit, mecieu' l'giant ! I' dit, j'su's t-assez misérable, i' dit, comme euj' su's lâ, i' dit, sans m'fair' d'la pein' pluss', i' di' ! — Ah ! i' dit, tu charch's la Bell' Pa'drix Varte, hein ? — I' di', enn' chance, i' dit, qu' c'est pour la Pa'drix Vart', parc' qu'i' dit, mon vieux, j't'a'rè' envallé tout ron, i' di', avant qu'tu rent's dans ma cour, i' dit, toé ! B'en, i' dit, t'âs pardu la Pa'drix Varte, hein ? I' dit, tu 'a charche', hein ? — I' di', oui, j'la charch' ! — B'en, i' di', 'a â passé écite à matin. Oué, i' di', 'a â passé écite, i' di' ; i' di', 'a ést allée l'aut' bord d'la mer, p'i' a m'â dit qu' 'a t'avait laissé en ch'min, lâ. Pour qu'est-c' que c'est qu'tu dormè' ? — I' dit, pâs d' ma faute, i' dit, j'ai 'té trompé, i' di' ! — Oué, b'en, i' dit, mon vieux, mon frér' lâ, i' di', i' â deux têt's, lui, i' di' ; in gian à deux têt's, p'i' i' â deux fois ma capacité, p'i' i' â deux fois ma colère, i' di'... Ah ! i' dit, lui, i' ést pâ' approach' ! Mé', i' dit, comm' tu charch's la Pa'drix Vart', p'i' i' di', 'a ést si belle, i' dit, p'is qu'tés dign' de l'avoèr, i' dit, j'm'âs t'fère in écriteau pour arriver su' mon frér'. Mé', i' dit, vâ tranquill'ment, vâ tranquill'ment, i' di' ! — I' dit, si vous ête' assez bon pour fair' câ, i' dit, mecieu' l'gian, i' dit, j's'rais b'en content ! — Ah ! i' di', oui, j'm'âs l'fair' pour toé !

I' dit, pren in gros cartron, lâ, p'i' i' dit, amèn'-moé-lé. Pren in gros cartron à peu près comm' deux pieds cârrés, p'i' écri' en gross's lett's noèr's, lâ, de laisser passer Ti-Jean, p'is d'gu'i denner lés renseignements possibl's. Signé : Son frère, en bâs, sans gu'i fère aucun mal. I' sign' son nom, en bâs : l'gian à enn' tête ! P'i' i' dit, mon vieu', avec enn' pôl'³³ de huit pieds d'lon, i' dit, p'is quien-toé

32. *Shack* (angl.) : Masure, sorte de cabane primitive bâtie sans art.

33. *Pole* (angl.) : Perche.

darguier' la carte ou darguier' le cartron, pour arriver, pour pâs qu'i' t'oueil' [te voie] ; parc' qu'i' dit, si i' voé' la cart' le premier, i' vâ aouèr l'temps d'lr'. Mé', i' di', i' ést si mauvai', i' dit, qu'si i' t'voé' avan, i' dit, t'és féni, i' di', i' t'aval' tout ron, i' di', i' â deux têt's ! — I' dit, c'ést correck !

I' pâs' avec c... P'i' i' dit, c'ést pâs b'en loin ; i' dit, pas pluss' qu'in mille.

I' prend l' cartron au bout d'enn' pôl' de huit pieds p'i' i' faisait b'en attention, comm' de raison, p'i' i' allait b'en tranquill'ment. P'i' i' commence à aparceoe'r la fumée d'in p'tit tiyau [tuyau] d'la couvarture³⁴. I' s'écrâsait tranquill'ment su' 'és talons, p'i' présentait son cartron. Ah ! mé'... i' attendait dés cris p'is dés blasphem's, més vieux, p'i'... Oué ! i' dit, qu' j'eum'rais don à t'manger ! T'âs d'la chance, i' dit, qu'mon frère, i' dit, te laiss' pâsser, p'i' i' dit, qu'i' parl' pour toé ! Eh ! que j't'a'rais croqué, i' dit, moé qu'à faim, lâ, hein, i' di' ! I' dit, croquez-moé pâ', i' dit, j'su's t-assez misérab' comm' c'ést lâ ! — Oué ! i' dit, vien, i' di', i' y â pâs d'dangé', à c'tte heure ! I' dit, viens 'citte, i' di' ! Oué, i' dit, tu charch's la Pa'drix Varte, hein, i' di' ? — Oué, i' dit, mon gian, i' dit, j'charch' la Pa'drix Vart' ! — B'en, i' di', alle a pâssé, à matin, p'i' alle a b'en d'la pein' de ouèr, i' dit, qu' 'a â pâs pu t'ramasser su' l' chemin. T'âs 'té trahi, hein ? — I' di', oui, j'ai 'té trahi ! — Oué, oué, i' dit, c'ést d'minme ! I' dit, t'â été trahi, oué ! B'en, i' dit, moé, i' di', 'a m'â pâs di' au juss' où c'qu' 'a allait, l'aut' bord d'la mer, mé', i' dit, j'sé's qu' 'a ést allée l'aut' bord d'la mer. P'i' i' di', 'a port' su' l'eau ; i' dit ça pâssait comm' le vent ! I' di', i' y â pâs d'bateau, i' di', i' y a pâs d'aréopleine, i' y â r'guien, i' dit, qu'arrive avec ça, i' dit. Tu sé', i' di', quand on dit : Ça march' comm' le vent ! Mé', i' dit, mon frér' qui â trois têt', i' di', i' ress' su' l' bord d'la mer, lui. Lui, i' di', i' â trois têt's, p'i' i' â trois fois ma malic' ; lui, i' ést capab' ! P'i' i' vâ b'en folloèr, i' dit, que j'te denne in mot d'ma main pour arriver lâ, parc' qu'i' dit, t'és pâs rendu à cinq arpen, i' di', i' t'â envalé drette ; i' dit, cinq arpen avant d'arrivé ! I' dit, tu peux voèr, i' dit, comment c'qui'i' ést mauvais !

— Eh ! môseuss ! i' dit, qu'on 'n arrach' don pour avoèr la Pa'drix Varte, hein, i' di' ! — Oué, i' dit ; mé', rappell'-toé qu' c'ést que'qu' chos' ! C'ést rich', c'ést beau, i' dit, sa pareille ést pâs dans l'univer'. Et p'is, c'ést pour ça, i' dit, qu' 'a â été mi' emmorphosée, i' di', en pa'drix varte, i' dit, rapporte à sa beauté ; i' di', 'a d'vait marguie' in princ', p'i' i' di', all' l'eumait pâs. P'i' i' dit, sa tante, i' dit, pour la punir, i' di', all' l'â r'virée en pa'drix varte. I' dit, c'ést lâ qu'ést l'troub'e³⁵, i' dit, de l'avoèr, aujo'rd'hui. — Ah ! oui, j'm'âs l'avoèr, i' di', ou b'en don, i' dit... — B'en, i' dit, si j'te laisse in mô', i' dit, d'ma main, encôr'. Ça t'pren in cartron d'huit pieds carré' avec enn' pôl' de vingt pieds. P'i' i' dit, laiss'-lé tempêter, laiss'-lé sauté' enne escousse, i' di', avant d'avancé'. I' dit, mecqu' tu l'entend' criguie', i' dit, grouill' p'us, grouill' p'u', i' di', i' t'envale, i' dit, le carton avec ! Eh ! môseuss', i' dit, c'ést pâs drôle, hein, i' di' ! — Non, i' dit, c'ést pâs drôl', mé' i' di', i' ést maît' de tout' 'és oéseaux, lui. P'i' i' dit, lui, si il l'â pâs vue la pa'drix varte, i' dit, sés oéseaux l'ont vue. Peut pâs faire autremen, i' dit, c'ést le roi de tout's lés oéseaux,

34. *Couverture* : Toit de maison.

35. *Trouble* (angl.) : Difficulté.

p'i' i' di', i' vâ lés app'ler. P'i' i' faut qu'i'i obéisse', i' dit. Lés oéseaux, i' di', i's gu'i obéisse', i' dit, comm' si c'ète' in dieu. — Ah ! ah ! b'en, i' dit, c'est correck' !

I' gu'i amanche in cartron d'huit pieds cârrés, p'i' i' gu'i écrit câ en gross' lett's, d'avoèr pitié d'Ti-Jean qui charchait la Pa'drix Varte, après l'avoèr délivrée, p'is c'est ci, p'is c'est câ... de... qu'ète' emmorphôsée, lâ, après l'avoèr sauvée de d'câ, et puis d'n avoèr b'en soin, p'is d'prend' pitié d'lui, p'is d'pâs l'manger, p'is d'gui denner lés meilleurs renseignements, p'is, signé : son frère à deux têt's, son nom !

Te'hours b'en... c'est correck' ! Te'hours, més vieux, qu'i' pâ' avec ce grand cartron-lâ, huit pieds cârrés, p'is vingt pieds d'pôle. I' arrive à in p'tit côteau, més vieux, p'is lâ, i' s'arrette. I commence à attend' tempêter câ. Mé', c'était pir' qu'la fin du mond', qu'in tremblement d'terr'. Dés cris, p'is dés souff's, p'is dés jur's, p'is dés... Ah ! mé', c'était effrayant ! P'is dés coups d'poing partout...

I' grouillait pâs, p'i' i' t'nait son cartron. — Oué ! b'en i' dit, tu peu' approché', à c'tte heure, i' di' ; à c'tte heure, i' dit, tu peu' approcher ! Mé', i' di', enn' chanc' que més frér's t'ont laissé pâssé' ! I' dit, tu charch's la Pa'drix Varte ? — I' di', oui, mon gian, i' dit, j'charch' la Pa'drix Vart'. L'avez-vous vue ? — Non ! i' dit, j'eul l'ai pâs vue ! — Vous l'avez pâs vue ? — Non ! i' dit, j'eul l'ai pâs vue, mé', i' dit, més oéseau', i' dit, doé' l'avoèr vue. I' dit je n'ai b'en attendu parler d'la Pa'drix Varte ! Ah ! oui, je n'ai b'en attendu parler ! Mé', i' dit, si c'est pour la Pa'drix Varte, i' dit, j'vâs tout' app'ler més oéseaux, p'i' i' dit, tu vâs 'n avoèr dés nouvelle', i' di', avant... i' di', à peu près, i' dit, dans cinq ménut's. Qu'lés oéseaux seill' loin, l'aut' bord d'la mer, qu'i's seill' où ça voudrà, i' dit, cinq ménute', i' dit, faut qu'i's seill' rendu' écite ! I' dit, moé, j'su's mauvais, p'i' i' di', i's m'connaiss'nt, més oéseaux m'connaiss'nt.

I po'gn' son sifflet, p'i' i' commence à siffler. Ah ! b'en, bonguienne ! Le firma-men était tout noèr d'oéseaux : ça v'nait d'tous bor' et d'tous côtés, p'is ça arrivait aurâs l'giant : p'i', avez-vous vu la Pa'drix Vart' ? — Non ! — Avez-vous vu la Pa'drix Vart' ? — Non ! — Toé, as-tu vu 'a Pa'drix Vart' ? — Non !

I' d'mande à in p'i' à l'aut' ; pâ' in ! Môseuss', i' di', y en manqu'-t-i', i' di', en que'qu' pâ' ? I' y en â in qui di', i' di', i' manqu' in aigle, i' dit, l'gros t-aigle, i' di', i' ést pâ' arrivé ! I' prend son sifflet, p'i' i' commence à siffler. Tout d'in cou', i' aparçoé' v'nir l'aigle au-d'ssus d'la mer. Ah ! p'is... quiens ! Lés ail's, més vieux... à mo'quié mor'. I' était fatigué, resté... P'i' i' arriv', p'is bedaragn', à terr' ! Resté, à platt', pauvre aigle !

T'és pâs capab' de t'en v'nir, i' dit, toé, quante j't'appelle ? — Oué, i' dit, j'a'rais pu m'en v'nir p'us vit' que câ, mé', i' dit, j'ète à l'aut' bord d'la mer, i' di', après parlé' avec la Pa'drix Vart', p'i' i' di', 'a m'contait la pein' qu'alle avait d'Ti-Jean, qu'alle avait laissé de c'bor' écite', p'is qu' 'a pourrait p'us le r'voèr, p'is qu' 'a éte' obligée, à c'tte heur', de marguier le Princ' Galeu'. I' dit, rapp'lez-vous de d'câ, qu' c'est pâs drôl' : c'est l' princ' le plus écœurant qu'i' y â pâ' au mond' ! P'i' i' di', 'a vâ encôre être r'virée en pa'drix varte, i' dit, si 'a l'marie pâs. P'i' i' dit, c'est l'aut' qui l'â sauvée, i' dit, lâ, qu' 'a éte' emmorphôsée, lâ, i' di', alle ést r'virée en bell' princess'. P'i' i' di', 'a pleur' p'i' i' di', 'a pleur' dans sa chamb' dan in

château, en haut, p'i' i' dit, quand 'a parl' de lui, 'a fait r'guien qu'pleurer, p'i' 'a veut p'us manger, p'i' i' dit, ni sapre ni r'guien ³⁶ ! — Ah ! i' dit, c'est pour ça qu' t'étai' en retard, i' dit, toé ? — I' di', oué ! — B'en, i' dit, j'vâs te l' pâsser pour c'coup 'citt' ! Mé', i' dit, comment c'que tu vâs fair', toé, i' dit, pour allé' 'a rencontrer l'aut' côté d'la mer ? — I' di', 'a m'â dit qu' 'a s'marguait dans quat' jours ; i' di', i' y a pâs de r'venez-y, ³⁷ i' dit, faut qu' 'a s'marisse ou b'en, 'a ést encôre emmorphôsée pour la vie, lâ, i' dit, pa'drix varte, i' di', encôr' dans l'bouâ !

Ah ! b'en, Ti-Jean jonglait ³⁸ b'en dur, lâ : quat' jours ! Traversé' 'a mer, pâs d'bôt' [*boat*], p'i' i' y avait pâ' in bôt' qui traversè' en quat' jours non plus !

B'en, le giant di', écoute ! I' dit, comm' tu m'âs d'llair d'in bon p'tit garçon, p'is qu' t'âs b'en d'la misèr' p'is b'en d'la peine, i' dit, j' m'âs t'rend' in sarvice, i' dit, moé. I' dit, d'mande à l'aigl' que gu'i' y â lâ, qui vient d'arriver, lâ, i' dit, si i' veut t'traversé' ; i' di', i' vâ t'rendre en temps, lui ! — I' dit, l'aigle, i' dit, veux-tu m'traverser ? — Pauv' toé, i' dit, j'su's resté à platt' ; p'i' i' dit, si j'avais deux trois jour' à moé pour me ram'né', i' dit, tu pourrè' embarqué' enteur [entre] més ail's, p'i' i' dit, j'te travars'rè', i' dit. Mé', i' dit, câline ! ³⁹ i' dit, tu voés, j'ai tumbé tant que j'su's resté ! — Mé', i' dit, faut qu'tu m'travs'r's ! — B'en, i' di', écoute ! I' dit, vâ fouloèr que tu m'eill's [aies] p'usieurs quarquiers [quartiers] d'bœuf. Moé, i' dit, j'su' t-in gros mangeu' ; i' di', in aigle, i' dit, ça mang', câ ! Et p'i' i' dit, tu vâ embarquer le bœuf, i' dit, lés quarquiers d'bœuf su' mon dos, p'i' i' dit, toé 'tou tu t'quiendrâs dan 'a plum' ; p'i' i' dit, quand j'crierai « Hap ! », i' dit, tu m'denn'râ' in quarquier d'bœuf, i' dit, c'est parc' que j'aurai faim ! Mé', i' di', i' y â pâs d'arrettag' dan 'és airs au-d'ssus d'l'eau ! I' dit, tu sé's, l'eau ést en bâ' et p'is moé j'm'â' être en haut, p'is j'm'â' êt' b'en hau'. I' di', i' faut que j'mont' dés mill' p'is dés mill' pié', i' di', en câs de pard' dés forc's par la fatiqu' que j'ai ; i' dit, j'm'â' allé en planan, en descendant, p'i' i' dit, si on ést rendu assez loin, b'en i' di', on peut plané' à terr'. P'i' i' dit, si j'su's trop faible, i' di', on vâ plenner dan 'a mer, p'i' i' di', on peut s'neyer [noyer] tou' 'és deux !

Ah ! mé'... te'hours... B'en, i' di' au gian, i' di', où c' c'est qu'i' aurait moyen d'ach'ter que'qu' chose écitt' ? — B'en, i' di', i' y â in bouché' à deux mill's d'icitte ; i' dit, vâ t'ach'ter dés quartiers d'bœuf !

I' pârt, te'hours, p'i' i' s'ajèt', te'hours, seiz' quartiers d'bœuf : in voyag' tirrib' pour c'te pauvre oéseau ! Mé', i' dit, comment c'tu vâs fair' pour me porter ? — B'en, i' dit, mon vieux, pour enne affair' de minme, i' di', à pein' de m'câssé' 'és aile', i' di', on vâ monter, p'' i' di', on vâ monter, p'i' i' di', on vâ gu'y aller ! — B'en, i' dit, c'est correck' !

I' paqu' [paqueter] son ménag', més vieu', enteur lés ail's, p'i' i' embarqu' lui 'tou, p'i' écitte on s'rent' lés mains dan 'a plum', p'i' on s'quient ! Te'hours que le

36. *Ni sapre ni rien !* : Expression que les conteurs emploient surtout à la fin d'une longue énumération de faits négatifs, comme pour balancer la phrase.

37. *Revenez-y* : Action de recommencer, de revenir sur la décision.

38. *Jongler* : Réfléchir, méditer intensément.

39. *Câline* : Juron exprimant la pitié, la sympathie...

gian i' dit : mèn-lé au château, ou b'en don, mecqu' tu r'vienné', i' dit, malheur à toé ! — Oué, mé', i' dit, si j'ai pâs la force ? — I' dit, si t'âs pâ 'a force, i' dit, tu mourrâs par ma main de c'bor' écitte ! I' dit, tu vâs mourir, i' dit, t'és t-aussi b'en d'mourir, de l'aut' bord, de fatiqu' ! I' dit, t'és t-aussi b'en d'mourir, de l'aut' bord, de fatiqu' ! Faut qu'tu rend's Ti-Jean, i' di', â 'a Pa'drix Varte !

I' fait boér, comme i' faut, son aigl', p'i' i' gu'i denne in bon lonn'ch [lunch], p'i' i' embarque. I' embarqu', p'i' i' pârt dan 'és airs. Ah ! lâ, ça montait, attendez-vous, p'i' i' mont', p'i' i' mont' dés mill' mill' de haut, dés mill' mill' de pieds de haut. Te'hour', i' d'mandait pâs de « hap » souvent, i' d'mandait pâ' à manger souvent. Te'hour', à peu près au bout de quat' cinq heur's, « hap » ! Oh ! i' po'gne in quarquier d'bœuf, p'i' i' gu'i pouss' ça dans l'bec. I' l'aval' tout ron. Ah ! i' fè' à peu près deux trois cents mill's, « hap » ! In aut' quarquier d'bœuf ! Te'hours qu' la distanc' raccourcissait qu'i' d'mandè' in « hap », qu'i' voulè' in lonn'ch, p'is l'bœuf diminuait. En dargnié', i' avait p'us r'guien qu'in quarquier, p'i' « hap » ! Pluss' que, comm' de raison, i' commence à séparé' 'és morceaux, comm' de raison, i' criguait p'us souvent. P'i' i' voyait pâs l'atterrag', p'i' i' voyait pâs l'aut' bor', i' voyait pâs d'île, i' voyait pâs r'guien ! « Hap ! » Môseuss' ! i' gu'i denn' le dargnier p'tit morceau. Ah ! b'en, lâ, i' a pâs fait que'que's mille', « hap » ! I' n'avait p'u' ! I' prend son couteau, p'i' i' s'tâille in morceau, après 'a fess', de steak p'i' i' gu'i met dans l'bec. Lâ, « hap » ! i' n'avait p'us ! « Hap » ! Po'gn' le couteau, p'i' i' s'tâille in morceau de steak su' l'aut'bord, p'i' i' l'denne encôre à son aigle.

P'i' i' commence à distinguer bleu, l'aut' bord ; mé' i' était tell'men haut, v' savez... Eh ! bonguienne ! I' dit, j'cré' qu' c'est l'atterrag' ! Mé', i' baissait. « Hap ! » I' dit, j'en n'ai p'us ! « Hap ! », i' dit, ça baisse ! « Hap ! » — Baiss' si tu veu', i' dit, j'ai p'us r'guien. Envoueill' ! Te'hours, ça baissait, més vieux ; p'is comme i' arrivè' à peu près comm' cent pieds du bor', i's plante' à l'eau tou' 'és deux : Flawww ! à l'eau ! L'aigle, més vieu', arriv' dans l' tourbillon blanc, en avant, p'is Ti-Jean a v'nu à bout de s'rendre au bord, te'hours, drette aurâs l'château.

L'aigle, en s'déballant, te'hour', i' â v'nu à bout de s'rendre au bord, lui 'tou, p'i' i' s'étend, p'i' i' s'fait sécher, p'i' i' était resté, p'i' i' avait p'us d'quoi manger. Te'hours que l'aigle i' di' : Arrette in peu ! I' dit, toé, lâ, i' di', avant d'arrivé' au château, lâ, b'en, la Pa'drix Vart', m'â dit que si j'te rencontrais, p'is si i' avè' enn' magniér' de que'qu' sort' de t'dir' quoi fair', de t'enseigner ; b'en, i' di', 'a me l'a dit, moé, quoi faire. I' dit, tu vâ' allé' ouèr le roi. D'mand' pour le roi ; i' dit, sa fill' s'marie, i' di', i' y â p'us r'guien qu' deux jours, la Pa'drix Vart'. P'i' i' dit, d'mand' pour êt' cuisignier, pour fair' la cuisin'. P'i' i' di', i's vont t'dire : on l'â dés couq' [cooks], tout's lés couqu' imaginab's, lés meilleurs couqu's du monde ; on n'a pâs besoin d'toé ! Mé', i' dit, si j'fais la couqu'rie [cookery] t'u' seul, moé, aussi b'en que tout's vos couqu's, p'is du meilleur mangé', i' di', allez-vous m'prendre ? I' di', i's vont dire, oui ! P'i' i' dit, tu vâ' avoèr le don de fair' le meilleur manger qui s'est jamais vu, et p'i' i' dit, lâ, i' di', en faisant ton mangé', i' dit, mecqu' tu fèz's

[tu fasses] tés tarte', i' dit, prends son jonc, p'i' i' dit, mets-lé dans l'milguieu d'la tarte. I' dit, ça s'ra pas longtem, i' di', 'a va trouver qu' ça sen assez bon, en haut, dans sa chamb', qu' 'a vâ d'mandé in morceau d'tart'. P'i' i' dit, sêpâr'-lé pâ', i' dit, toé ; i' di', 'a vâ d'mander de l'sépârer. Montre-toé indépendan ! I' dit, c'est à ton tour de fér' l'indépendant, p'i' dit, ça vâ arrivé, i' dit, tu vâs l'avoèr !

P'i' i' met son mouchoèr dans l'cou, avec sés lett's penden en arguier', lâ, p'i' ell', par le trou d'tiyau [tuyau], ³⁹ te'hours qu'all' l'voyait dan 'a cuisin', travailler, l'nouveau couq', comm' de raison. I' avait d'mandé au roi d'aouèr c'djob-lâ. B'en, i' dit, si t'és si bon couqu' que câ, i' dit, tu peux rentrer ; mé', i' di', on 'n â sept huit écitt', p'i' i' dit, c'est lés meilleurs couqu's du monde. — Oui, mé', i' dit, moé t'u' seul, j'vâs fair' du meilleur manger, p'is j'm'â en fair' pluss' ! — Ah ! b'en, i' dit, d'minme, i' dit, c'est d'promiér' clâsse, i' di', asseyons [essayons] ; i' di', on vâ t'asseyer !

Ça fait qu'en faisant 'a couqu'rie comm' câ, elle, 'a pleurè' en haut ; p'is sa mère, 'a allè' 'a consoler d'temps en temps. B'en, oui, pensez don, marier c'te galeu', 'a dit, c'te Princ' Galeux qu'i' appelle' ! 'A dit, c'est r'guien qu'enn' gal', p'i' 'a dit, moé, bell' princess' ! P'i' 'a dit, c'te beau jeune homme, 'a dit, qu' j'ai laissé l'aut' bord d'la mer, 'a dit, qui a eu tant d'pein' p'is tant d'misère ! I' â couché au château pour m'avoèr. P'i', 'a dit, dir' que j'ai pâ' été capab' dés droits de c'tte fée-lâ, d'ma tant' qu'est fée, lâ ! 'A dit, si c'est pâ' effrayan, 'a dit, d'me faire in sort d'la sort'e ! 'A di', 'a veut que j'marisse, 'a dit, son neveu, 'a dit, le Princ' Galeu'. Ah ! b'en, 'a dit, c'que tu veux faire ?

Te'hours qu' la couqu'rie s'faisait tout l'temps de p'us bel en p'us bel, p'is ça sentait bon ; la stim [steam] ⁴⁰ montè' en l'air. P'i', ell' la princess', par le trou du tiyau, 'a r'gardè' en bas. Mé', 'a dit, mouman, 'a dit, vous savez quand j'ai laissé mon mouchoèr ? 'A dit, c'est lui, câ ! 'A dit, r'gardez don l'cou ! 'A dit, mès deux lettre', 'a dit, lés lett's de mès premiers noms, d'ssus, lâ ! 'A dit, r'gardé' ! — 'A di', on dirait b'en... — 'A di', i' y â pâs de « on dirait b'en », 'a dit, c'est câ ! Mé', 'a dit, comment c' ça s'fai', 'a dit, que c'gârs-lâ a'rait mon mouchoèr, 'a di' ? 'A dit, comment c' ça pourrait s'faire ? 'A dit, c'est l'aut' bord d'la mer, p'i' 'a di', i' y a pâs d'bôt', 'a dit, qui travarse écitté, i' y â pâ' in bôt qui s'rend dans si peu d'temps qu' câ ! 'A dit, v'lâ r'guien qu'quat' jour', 'a dit, de d'câ ! 'A dit, ça prit r'guien qu'deux jours pour travarser ? — B'en, la vieill' dit : J'comprends r'guien là-d'dan ! — 'A di', allez don gu'i d'mander son nom, 'a di', à c'garçon-lâ !

La vieill' pârt, p'i' 'a descen en bâ' ; 'a dit, 'cou' don, 'a dit, nouveau couqu', 'a di', on voudrait savoèr vot' nom ! — Ah ! i' dit, mon nom, moé, i' dit, j'eul l'dis pâs ! — D'où c'que vous d'vené', 'a dit, vous ? — Moé, i' dit, j'viens d'l'aut' bord d'la mer, moé, i' dit, madam'. — P'is, vous v'nez d' l'aut' bord d'la mer ? — Oué ! — P'is vot' nom ? — J'eul l'dis pâ', i' dit, mon nom ! I' dit, j'su' engagé couqu'

39. Ici, le conteur fait allusion aux anciennes maisons paysannes où le tuyau du poêle servait à réchauffer la chambre située au-dessus de la cuisine. Le trou du tuyau, c'était le trou pratiqué dans le plafond (de la cuisine) pour laisser passer le tuyau ; ce trou était beaucoup plus grand que le diamètre du tuyau de tôle pour prévenir les incendies.

40. Steam (angl.) : Vapeur.

écitt', p'is si j'fais votre affair', gardez-moé ; si j'fais pâs votre affaire, i' dit, mon nom, vous l'saurez pâ', i' dit, j'm'en vâ' ! — 'A di', i' ést indépèdant !

'A r'monte en hau' ; 'a di', i' ést indépèdan ! 'A di', i' veut pâs m'dir' son nom ! I' vient d'l'aut' bord d'la mer... — Mé', 'a dit, mouman, 'a dit, tout d'in coup ça s'rait lui ! — B'en 'a dit, ma fille, 'a dit, fais-toé pâs d'idée, 'a dit, qu' c'ést lui. 'A dit, ça s'peut pâ' ! 'A di', i' ést d'l'aut' bord d'la mer, p'i' 'a dit, 'cou' don, 'a di', i' a pâs d'ail's pour travarser, lui ! — B'en, 'a dit, mouman, 'a di', i' y â que'qu' chose ! 'A di', en tout câ', 'a dit, j'mang'rè' in morceau d'sés tarte', 'a dit, pour gu'i goûté', 'a dit, comme j'su's pour me marguié', 'a dit, dans deux jour'. 'A dit, voulez-vou' aller m'charché' in morceau d'tarte, 'a di', en bâs ?

La vieill' pârt, p'i' 'a vâ, 'a d'mande au couqu', 'a dit, la princesse, 'a dit, la Bell' Pa'drix Varte, en hau', 'a di', 'a vous fait d'mander si vous a'riez la bonté d'lui sèpârè' in morceau d'tarte ? I' prend la tart' tout rond' : quien, i' dit, qu' 'a s'sarv' ! — B'en, 'a dit, sèpârez-y ! — Non, i' dit, v'lâ l'couteau, p'i' i' di', all' l'sèpârâ ell-minme ! I' di', 'a connaît c' qu'a peut mangé', ell' ? Moé, i' dit, j'su's t-écitt' pour fair' la couqu'rie, i' dit, j'su's pâ' icitt' pour sarvir tout l'monde, i' dit, moé ! I' dit, j'su's t-icitt' pour fair' la couqu'rie, i' dit... ! — I' ést indépèdant, le gârs !

'A mont' la tarte, et p'is la princesse, 'a prend la tart', comm' de raison, p'i' 'a sèpâr', la Pa'drix Varte. 'A dit, comment ? 'A dit, i' y â que'qu' chos' dedan ! 'A di', i' â que'qu' chos' dedans b'en sûr ! 'A tâte, 'a r'gârde, 'a dit, mouman, 'a dit, ma bagu' ! P'i' 'a dit, r'gârdez mon nom d'dan ! 'A dit, c'ést lui, ça ! 'A dit, ça peut pâs s'faire autremen : 'a di', i' â mon mouchoèr, ma bague ! 'A dit, vous savez, quand on passè' ensemb'e, 'a di', avec lés p'tit's souris, lâ, 'a di', en boghey, 'a dit, j'gu'i ai coulé dans l'doigt. 'A dit, j'peux pâs... 'A dit, comme minm' que que'qu'un gu'i a'rait volé, 'a di', i' pourrait pâ' êt' rendu écittè, 'a dit, ça peu' aussi b'en êt' lui. 'A dit, dis-y qu'i' monte en hau' ; 'a dit, j'veux l'voèr.

Ça fait qu' te'hours, la bonn' femm' descen encôre. 'A dit, la bell' Pa'drix Varte, 'a di', 'a veut vous voèr, en hau' ! I' dit, vous diré' à 'a bell' Pa'drix Vart' que j'su's t-aussi indépèdant comme elle ! I' dit, si 'a veut m'ouèr, i' dit, qu' 'a vienne écitt' ! Moé, i' dit, j'ai eu assez d'misèr' pour l'a 'ouèr, i' dit, je 'n ai fait assé', i' dit, qu' 'a fèz' sa pârt !

La Pa'drix Vart' descend, p'i' all' le r'connè'. Ah ! més vieu', on parl' p'us d'enn' joée [joie] ! B'en, 'a dit, d'mon matin, lâ, 'a dit, c'ést lés noce', hein ! B'en, 'a dit, c'ést toé qui vâ' êt' mon mari, 'a dit, c'ést toé !

Ça fait qu' 'a di' à sa mér' : Vous voyez b'en, 'a dit, la bague, 'a di', 'a m'fait b'en ; p'i' 'a dit, c'ést vous qui me l'avé' ach'tée, in jour de naissanc'. P'i' 'a dit, voyez mon nom d'dans ; mon mouchoèr que j'ai laissé devant vous pour témoin ; p'i' 'a dit, l'Galeux, lâ, b'en, 'a di', i' gu'irâ s'égalé' où c' qu'i' voudrà ! 'A dit, c'ést lui que je marie !

Ça fait que l'lend'mon matin, te'hour', i's s'sont marguiés, p'is lâ, paraît qu'i' ètè' habillés ! P'i' i' ont fait dés noc's, p'i' i' ont jamais v'nu me d'mander seul'ment !

TI-JEAN POILU

Il me fait plaisir de vous dire qu'une fois c'était un roi qui avait une très jolie princesse ; cette princesse passait pour être la plus belle de l'univers. Malheureusement, on avait prédit que, pendant l'absence du roi, sa princesse serait enlevée par un certain Jean Poilu, un colosse d'une grosseur et d'une force inégalables.

Ce Jean Poilu demeurait sous une montagne, dans une sorte de caverne fermée par une porte de dix-huit pieds de hauteur, de quatorze pieds de largeur et de six pieds d'épaisseur, en acier solide.

Une bonne fois — pour mettre fin à de plus amples détails — le roi est invité à un festin ; il hésitait à accepter l'invitation à cause de la prédiction concernant l'enlèvement de sa princesse. Il ne pouvait prendre une décision. La reine y alla de son conseil : « Après tout, dit-elle, même si nous restons au château, advenant la venue de Jean Poilu, nous ne pourrions empêcher la prédiction de s'accomplir. Pour moi, le meilleur parti à prendre, c'est d'aller au banquet et de donner l'ordre aux soldats de l'armée de redoubler les forces de garde. Nous pourrions donc nous absenter sans aucune crainte.

— Le plan est plein de bon sens, mais je ne veux entendre aucun reproche, s'il fallait que nous retrouvions le château en deuil à notre retour !

— À quoi bon rester ici pour surveiller ? Nous sommes incapables de protéger notre princesse contre l'enlèvement prévu...

— Très bien, dit le roi, nous irons au banquet ! Valets, que l'on attelle deux paires de chevaux sur le carrosse de cristal. Toi, commandant de l'armée, si Jean Poilu pénètre en ville en vue d'enlever la princesse, emploie la force pour l'en empêcher : mets tout en branle, carabines et canons, et tirez jusqu'à épuisement des munitions !

— Soyez tranquille, Sire le roi ; je vous promets que nous allons prendre tous les moyens de défense comme si vous étiez ici ! »

Le roi monte en carrosse avec la reine et tous deux se rendent au festin. Deux heures à peine après leur départ, Jean Poilu arrive dans la ville. Il y venait comme d'habitude pour prendre un repas spécial. Une fois par quinze jours il faisait sa

ronde en ville et avalait sans les mâcher, une ou deux douzaines de petits Canadiens et de petits Chinois après les avoir étourdis d'une seule chiquenaude sur la tête.

Le géant arrive au château avec l'intention d'enlever la belle princesse. Les sentinelles commencent immédiatement à tirer, les soldats les imitent. On voit bientôt le poil se détacher sous l'effet des balles et des boulets, mais Jean Poilu n'en était pas intimidé ; il fonce, entre dans le château, prend la princesse sous son bras et reprend le chemin de la montagne. Parvenu à sa caverne, le géant ouvre l'immense porte, pénètre sous la montagne avec son léger fardeau ; puis... la porte se referme et... plus rien !

Les commandants, les capitaines étaient tous en larmes : « Que va dire le roi ? La princesse a été enlevée... ! » D'autres tentaient de les consoler en rappelant la prédiction et sa réalisation : « Il n'y avait rien à faire contre ce géant-là. Les fusils, les canons ont été inutiles : on ne peut tuer un être de cette sorte ! »

Le lendemain matin le couple royal revient et trouve le château en deuil : « Eh bien ! dit le roi ; je l'avais bien dit que nous n'aurions pas dû quitter le château !

— Oui ! Mais si nous étions restés ici, qu'est-ce que ça aurait changé ? »

Le roi fait une sorte d'inspection. « Tiens, s'écrie-t-il, les soldats ont tiré ! Les canons ont rougi ! Mais que veux-tu faire ? Capitaine, la princesse a été volée ?

— Oui, Sire le roi, Jean Poilu est venu l'enlever ; je ne crois pas qu'on puisse la revoir !

— Rien ne sert de se désoler et de lever les bras au Ciel ; l'accident est arrivé et maintenant il nous faut attendre patiemment ! Est-ce qu'on la reverra ? Peut-être que oui, peut-être que non ! La ramènera-t-il... ? Morte ou en vie, elle n'est plus ici ! »

Un an s'était écoulé depuis la visite malheureuse de Jean Poilu au château royal. Personne n'avait entendu parler de la princesse. Pourtant le géant revenait en ville tous les quinze jours pour y prendre son repas traditionnel, mais il ne parlait de rien.

Un bon jour, à peu près un an après son enlèvement, la belle princesse enfermée dans la caverne sous la montagne, eut un fils qui s'appela, comme bien vous y pensez, Ti-Jean Poilu en souvenir de son père. La seule vigueur corporelle aurait pu prouver qu'il était le fils du géant. Dès sa naissance, il eut la force de parler : « Bonjour, maman ! Il y a longtemps que je ne vous ai pas vue ! Et mon père, lui, où est-il ?

— Ton père, répondit la princesse, il est encore allé en ville prendre son déjeuner. Tu sais qu'à chaque sortie, ton père avale deux ou trois douzaines d'enfants pour un repas ; il se paie un repas de cette sorte toutes les deux semaines. Les soldats tirent sur lui à coups de fusils, mais ton père semble invulnérable.

— Il est méchant au point de dévorer des enfants, le bonhomme ?

— Oui ; dis-toi bien que ton père c'est une sorte de monstre ; il est tellement bardé de poil que les balles ne peuvent atteindre la peau.

— Dites-moi donc, dites moi donc ! Je ne savais pas que le père fût si dur à cuire ! Attendez un peu maman ; si je peux grandir, le bonhomme va avoir affaire à son fils ! Soyez-en certaine !

— Ah ! ne parle pas de la sorte, mon petit, si ton père t'entendait, tu serais puni sévèrement ; je te dis que tu attraperais une fessée exemplaire !

— Laissez-moi faire, maman ; il ne pourra pas me battre aussi facilement que vous le croyez ! »

Dans une salle de la caverne, la princesse disposait d'un gros poêle à deux ponts qui mesurait environ douze pieds de longueur sur six à huit pieds de largeur. À l'âge de trois jours, le petit Jean Poilu, au moyen d'un câble d'acier, s'était fait du poêle une sorte de jouet-carrosse qu'il traînait dans la caverne souterraine. La princesse était découragée de constater la force herculéenne de son bébé : « Je crois, en effet, qu'il va devenir plus fort que son père, cet enfant-là ! »

La maman profitait de l'absence de son mari pour renseigner son enfant ; elle commença par lui parler du « père-le-roi ». Bientôt elle lui parla de la nature, des belles étoiles, du soleil brillant et chaud ; par contraste, elle enchaînait : « Tu vois comme nous, sous la montagne, nous vivons misérablement : une petite chandelle pour nous éclairer faiblement ; c'est ennuyant de contempler toujours la même mousse, de vivre constamment dans l'humidité pénétrante. Je ne suis pas encore habituée à ce régime de vie.

« Chez ton grand-père-le-roi, tu ne peux t'imaginer comme j'étais heureuse ! En plus du soleil et des étoiles du bon Dieu, on voyait, près du château, de beaux parterres, des beaux rosiers tout fleuris à cette époque de l'année. Ajoute à ces merveilles, de vastes jardins, de beaux chevaux qui tiraient d'élégantes voitures destinées à la promenade. Ah ! si tu voyais tout ce que possède ton grand-père-le-roi !

— Ne dis rien, maman, si je peux atteindre mes quinze jours, nous irons tous deux chez grand-père !

— Ah non ; pas si vite, pas si vite ! D'ailleurs, ton père ne te permettra pas facilement de sortir de la caverne !

— Mon père, il ne pourra pas me retenir comme vous semblez le croire. D'abord, il ne continuera pas longtemps à nous tenir prisonniers en ce lieu-ci ! Vous n'avez commis aucun crime, vous, maman, pour mériter la prison ?

— Non, mon petit, je n'ai rien fait de mal.

— Pourquoi sort-il, lui, sans vous amener avec lui ?

— Ah ! bien, il a peur que je retourne chez papa, ton grand-père-le-roi !

— Attendez que j'aie quinze jours ! Papa va avoir la peur et le mal en même temps : je vous amènerai, moi, chez grand-père ! »

Le jeune bébé continuait à se développer. À l'âge de douze jours, en tâtant les murs de la caverne, il appuie sa main d'une façon un peu ferme sur un point, exactement dans un coin de la porte. La porte s'ouvre brusquement et permet au bébé de voir la lumière naturelle pour la première fois. En apercevant le soleil, le petit Jean tombe sur le fessier.

« Mais, qu'est-ce qui se passe, crie la maman ?

— Venez vite, maman, j'ai vu le château de grand-père-le-roi !

— C'est impossible !

— Je vous dis que j'ai vu des choses merveilleuses. »

Le bébé attrape la main de sa mère et veut l'entraîner hors de la caverne. La princesse protestait, de peur de se faire voir par son mari et d'en recevoir une sermonce.

« N'ayez pas peur, maman, criait le petit Jean ! Laissez-le faire papa, et venez voir le château de grand-père-le-roi. »

La princesse finit par sortir de la caverne avec le bébé. Elle revoit la lumière du jour pour la première fois depuis un an ! « Pauvre petit garçon ! Ce n'est pas le château de grand-père, mais que c'est beau !

— Maman, regardez là-haut. Comment a-t-on fait pour aller allumer cette lumière-là, en haut ?

— C'est le bon Dieu qui l'a faite ; ce que tu vois, c'est le soleil. Je t'en ai parlé hier. Chez grand-père-le-roi, on voit le soleil et beaucoup d'autres merveilles. C'est entendu qu'il est riche grand-père : c'est un roi !

— Oui ? Eh bien ! venez avec moi, venez chez grand-père !

— C'est impossible même d'y penser ; ton père peut revenir d'une minute à l'autre. »

L'enfant venait d'apercevoir une immense poutre de fer et une cloche. En cas d'attaque de l'extérieur ou d'envahisseurs, quatorze hommes unissaient leurs forces pour mettre la cloche en branle au moyen de la poutre de fer. L'enfant demande soudainement à sa mère : « À quoi ça sert, maman, ce grelot-là ?

— Bien, ce n'est pas un grelot, c'est une cloche ; quand la ville est attaquée ou envahie, on a besoin de Jean Poilu ; on l'appelle en sonnant la cloche et il détruit les ennemis ou les envahisseurs étrangers.

— Qu'est-ce qu'il dirait le bonhomme, si je lançais cette cloche près de lui ?

— Tu sais bien que tu ne peux pas mouvoir cette cloche ! »

Le bébé donne un vigoureux coup de pied à la cloche ; celle-ci est projetée en l'air vers le centre de la ville, et va tomber près de Jean Poilu. Le géant trouve en

cet événement un sujet de réflexion : « Qui est-ce qui est arrivé chez moi ? Ce doit être un homme puissant ; je n'ai jamais rencontré d'adversaire à ma taille, mais il faut que j'aille voir ce qui se passe là-bas ! »

Jean Poilu prend immédiatement la route de la montagne. À peu de distance de sa demeure, il voit dehors, à la porte de sa caverne, son bébé en compagnie de la princesse, sa mère. Le géant trouve naturel de s'adresser à son fils : « C'est toi, petit polisson, qui vient de lancer ma cloche en ville ?

— Oui, papa, c'est moi !

— Mais pourquoi as-tu fait cela ?

— Parce que ça me le disait.

— Et te voilà hors de la caverne ! Pourquoi es-tu sorti ? Qui t'en a donné la permission ?

— Je suis sorti de moi-même. Voilà assez longtemps que vous nous tenez en prison, maman et moi, en dessous de la montagne ! Nous voulons prendre l'air, nous aussi !

— Ah ! bien ; attends un peu toi ! Je vais te montrer que je suis ton père...

— Et moi, je puis vous montrer que je suis votre fils ! »

Jean Poilu attrape son bébé et le tourne sur son genou pour lui donner une fessée, mais l'enfant parvient à se placer un pied à terre et culbute le géant sur le sol. L'enfant immobilise un pied de son père sous le sien et lève rapidement l'autre pied de façon à écarteler le géant. L'enfant fend son père en deux du califourchon jusqu'aux oreilles ! Les petits nègres, les petits sauvages... qu'il avait avalés tout ronds, sortaient encore vivants, mais fort fripés ; ils tenaient leurs petites coiffures à la main et criaient : « Merci Ti-Jean ; merci Ti-Jean ! » Et ces pauvres petits, tout apeurés mais heureux, filaient à toutes jambes vers la demeure de leurs parents...

La maman intervint auprès de son enfant : Écoute, tu n'aurais pas dû agir de la sorte ! Après tout c'était ton père !

— Oui ; je savais qu'il était mon père, mais il voulait me battre. S'il avait été capable, il m'aurait donné une fessée. Mais c'est fini. Maintenant, venez chez grand-père-le-roi !

— Entendu, entendu ! Nous y allons ! »

L'enfant prend sa mère sous son bras et file vers la ville tout en causant : « Quand on arrivera au château, vous m'avertirez. Ils vont probablement me prendre pour mon père et tirer sur moi en me voyant arriver chez le roi.

— Je ne voudrais pas t'humilier, mais tout en étant mon fils, tu n'es pas la beauté personnifiée. Ton physique n'est pas des plus sympathiques, tu sais !

— Je ne suis pas joli, je le reconnais ! Mais quand on arrivera chez grand-père-le-roi, je vous déposerai à terre et vous irez le chercher.

— J'accepte ton plan ! »

Après de multiples détours, par une rue et par l'autre, la mère et le fils arrivent derrière une grange ou une espèce de hangar. La princesse dit : « Cache-toi ici, et je vais aller avertir ton grand-père de ton arrivée ; il enverra des valets à ta rencontre.

— Non, non et non ! Je ne veux pas de valets ! Dites à grand-père-le-roi que je l'attends, lui, en personne. Je ne le connais pas et je veux faire sa connaissance. N'oubliez pas : que grand-père vienne me chercher, lui-même ! »

La princesse frappe à la porte du château ; la reine va ouvrir et reconnaît sa fille : « Mon Dieu ! Mais d'où viens-tu ? Que tu as changé ! Tu es plus maigre qu'autrefois !...

— Ah ! répond la princesse, je viens de sortir de la montagne. Mais n'ayez plus peur de Jean Poilu maintenant... Vous savez que j'ai un fils, un jeune fils...

— Mais qu'en as-tu fait ?

— Ah ! je l'ai caché derrière le hangar.

— Allez le chercher, crie le roi.

— Non, non ! ... Pas de précipitation ! N'allez pas le chercher comme un étranger ! Vous savez qu'il a hérité de la force de son père ; il est même plus fort que Jean Poilu, son père. Écoutez-moi bien ! Il ne veut pas que ce soit Pierre ou Jacques qui aille le chercher. Il exige que ce soit son grand-père-le-roi en personne ! Si vous ne voulez pas remplir cette condition, il refusera de venir...

— Eh bien ! je vais y aller, conclut le roi.

— Je vous avertis, dit la princesse, il est autoritaire et il n'est pas joli. C'est le portrait de son père !

— Le père, dit le roi, je ne l'ai jamais vu, mais on m'a rapporté que c'était un paquet de poil.

— Bien, mon fils lui aussi est un paquet de poil ! »

Le roi parvient à l'angle du hangar et aperçoit cet ourson. Il en tombe à terre, de peur !

« N'ayez pas peur ! C'est vous grand-père-le-roi ?

Ouiiii, c'est... c'est moi !

— Venez me voir, grand-père ! »

L'enfant donne la main au roi et la lui serre avec une telle force qu'il la réduit en bouillie. Le roi perd connaissance et tombe lourdement sur le sol. Le jeune Jean Poilu enserme le roi sous son bras et le ramène au château. Il le laisse tomber sur le parquet avec fracas. « Pauvre grand-père, avoua l'enfant, ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu ; je lui ai serré la main doucement pour lui montrer que je l'aimais. Je ne croyais pas lui faire mal. Pauvre grand-papa, la chair de ses mains

devait être vieillie, je m'imagine ! Je lui ai serré la main un peu et j'ai senti que la chair et les os se transformaient en gélatine...

— Ah ! s'écria la princesse, tu devrais faire attention, toi ! Tu es plus fort que les hommes de notre espèce.

— Mais je n'ai pas agi par méchanceté ; je voulais prouver mon amitié à grand-papa ! Comprends donc, maman !

— Maintenant, approche-toi de la table, dit la reine, nous allons te donner à manger.

— Pas de refus ! Avez-vous de la nourriture ici ?

— Nous en avons un peu, dit ironiquement le roi.

— Moi, vous savez, je mange, je mange beaucoup !

— Qu'est-ce que tu veux manger, demanda la reine ?

— De la soupe ! Maman m'a dit que vous faisiez de la bonne soupe... »

On prépare une grande marmite en vue de faire de la soupe au petit-fils du roi. On y place un morceau de lard d'une trentaine de livres, un demi-sac de pois et on fait bouillir le tout : un contenu d'au moins douze seaux de soupe. On sert la soupe à Ti-Jean qui avale ce mets liquide servi à la chaudière. La marmite de soupe épuisée, on offre du dessert au nouveau convive. « Du dessert... ? Qu'est-ce que c'est que du dessert, demande Ti-Jean ?

— Bien, dit le roi, du gâteau, des pâtisseries, de la nourriture sucrée...

— Je ne connais pas cette nourriture-là !

— Apportez-lui du dessert... »

On plaça devant Ti-Jean une douzaine de tartes en guise de dessert. En quelques bouchées, les tartes avaient disparu dans l'estomac de l'enfant.

— As-tu bien mangé, mon garçon, dit le roi ?

— On peut dire que c'est satisfaisant ; il y aurait encore un peu de vide, mais...

— Écoute, dit la princesse ! Tu as bien mangé, nous allons songer à l'avenir, à ton éducation. Tu ne peux rester ici à ne rien faire ; il va te falloir acquérir une éducation soignée. Tu ne parles pas bien comme nous ; au contraire tu parles mal. Mon père, qui est roi, va payer les frais de tes études. Il ne faudrait pas que tu nous fasses honte, plus tard.

« Nous allons t'habiller proprement, faire tondre une partie de ton poil, pour que tu aies l'air d'un homme. Tu n'as pas d'objection ?

— Ah ! non, maman, j'aimerais m'instruire.

— Dans ce cas, dit le roi, il ne sert à rien de remettre ce plan à plus tard. Je vais avertir les autorités du collège que mon petit-fils sera là aujourd'hui même pour y commencer ses études ; je paierai les frais quand son cours sera terminé.

« Qu'on aille atteler huit chevaux à mon carrosse. Vous viendrez conduire mon petit-fils au collège ; et moi, je me rends immédiatement chez le directeur pour mettre toutes les conditions au point. »

Le roi file au collège et va droit chez le directeur : « Bonjour, monsieur le directeur !

— Bonjour, Sire mon roi ! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Bien, répond le roi, mon petit-fils sera bientôt ici pour y commencer son éducation. Est-ce que mon nom est assez bon pour garantir les frais d'une éducation supérieure ? Je veux que mon petit-fils soit instruit jusqu'au bout des ongles ! Je me porte garant de toutes les dépenses. Il se peut que cet élève cause quelques accidents en jouant avec les autres enfants. Vous savez, il est bien bâti et très fort : il peut être l'occasion de certains dégâts... Vous tiendrez compte de tous les frais encourus par l'institution... et, à la fin du cours, je viendrai payer la note.

— Ah ! Sire mon roi, c'est entendu ; tout s'arrangera très bien ! »

Le petit-fils du roi arrive au collège ; un des maîtres l'aperçoit dans le corridor, et prend peur : « Écoutez donc, ce n'est pas un élève qu'on nous amène, c'est une sorte de loup-garou ; comment l'appellez-vous ?

— C'est Jean Poilu !

— Je suppose que c'est le fils du géant Jean Poilu qui faisait tant de ravage en ville ?

— C'est exactement ça. Naturellement il est un peu rustaud mais il est très intelligent. Il parle assez correctement ; il faudrait qu'il devienne très instruit.

— Très bien, très bien ! Faites-le passer de l'autre côté. Il va faire d'abord un stage dans la classe des bébés, mais on va lui porter une attention spéciale. Il sera sans doute pensionnaire ?

— Ah ! oui ; tout est arrangé avec le directeur. Quant à la nourriture, ne vous gênez pas, donnez-lui en ! Le coût importe peu ! Vous savez qu'il a un gros appétit.

— Très bien ! Je tiens compte de ces renseignements ! »

Jean Poilu entre dans la classe, mais le local semble trop étroit pour le nouvel élève. Les autres enfants veulent entrer à leur tour, mais la surprise paraît dans leurs yeux arrondis, ils filent le long des murs et se réfugient dans les quelques sièges libres dans les coins et à l'arrière de la classe. Le maître demande à plusieurs élèves d'évacuer le local pour faire de la place au nouvel arrivé. Ce dernier semait la crainte autour de lui.

À l'heure de la récréation, les élèves sortent dans la cour ; le paquet de poil nommé Jean Poilu suit les autres. Les petits se sont vite rendu compte que l'élève poilu parlait comme eux ; la timidité fit vite place à la hardiesse. L'un d'eux s'approche de Jean Poilu et se fait un point d'honneur de lui arracher une pincée

de poils. Le petit-fils du roi applique une chiquenaude sur la tête de l'imprudent élève. Une tête roule dans le champ comme un ballon...

Le maître note le coût de ces accidents...

Un autre imprudent, se croyant plus spirituel que le premier, tente d'arracher une poignée de poils au nouvel élève ; il attrape dans les reins une taloche qui le sectionne en plusieurs morceaux, le corps d'un côté, les membres de l'autre. Ces dégâts étaient enregistrés par le surveillant. Jean Poilu recevait parfois des remontrances de l'autorité : « Tu ne devrais pas être si brutal avec tes condisciples !

— Écoutez, mon maître ; je ne demande pas mieux que d'obéir, mais ce n'est pas moi qui les attaque. Ce poil-là, c'est à moi ; ce n'est pas ma faute, je suis né poilu ! Qu'on me laisse tranquille et je ne ferai de mal à personne. S'ils viennent m'agacer, ils vont recevoir des taloches. Il faut que j'en dompte quelques-uns !

— Ah ! tu es trop sévère ; ils n'ont pas tous ta capacité physique !

— J'admets que je suis brutal et sévère, mais qu'on me laisse la paix ! »

Le maître multipliait les avertissements, les conseils et les menaces ; les élèves commencèrent petit à petit à avoir peur de Jean Poilu.

Le petit-fils du roi était aux études depuis cinq ans déjà. Un jour, le monarque reçoit une lettre de l'institution l'invitant à aller chercher Jean Poilu : « Il est très brillant, lui écrivait-on, mais son éducation est très coûteuse ; elle équivaut à la moitié de la couronne ! » Le roi prend vite une décision à la suite de cette lettre. « Bien, on va aller le chercher ! Il est bien instruit, paraît-il, mais ses études ont coûté bien cher. » Il prépare un magot d'argent et commande aux valets d'atteler les huit chevaux sur le carrosse et de le conduire au collège. « Eh bien ! dit le roi à son petit-fils ; tu me coûtes cher, mais maintenant tu vas revenir au château, vivre avec nous, ta mère, ta grand-mère et ton grand-père.

— Il m'est difficile de refuser votre invitation, Sire le roi, mais je n'ai pas l'intention d'aller demeurer au château. Ma mère m'a déjà dit que je n'étais pas joli et je n'ai pu l'oublier ! Je ne suis pas joli, je le sais, mais je suis instruit et je puis gagner facilement ma vie. Je suis assez fort pour un enfant de mon âge — j'ai cinq ans aujourd'hui — je puis gagner ma vie et me défendre dans les voyages.

— Ah ! c'est ton désir de voyager ?

— Oui, grand-père, j'aimerais voyager. Je ne veux pas rester avec vous autres : vous êtes ni de ma race, ni de ma classe, ni de mon rang... En d'autres mots, j'ai peur de vous faire honte.

— Pendant que le carrosse est en route, où veux-tu que l'on te conduise, dit le roi ?

— Conduisez-moi au château et ensuite, je me tirerai d'affaire tout seul.

— Très bien, nous y allons ! »

Une fois au château, Jean Poilu salue sa mère en l'embrassant, mange avec le reste de la famille et commence à causer. La princesse regrettait un peu de voir

partir son fils, mais elle ne pouvait l'en empêcher. En tant que maman elle commença à lui donner des conseils et à le mettre en garde contre certains dangers des voyages.

« Toutes ces morales et tous ces conseils, maman, croyez-vous qu'ils soient adaptés à moi, dit Jean Poilu ? Je ne le crois pas. Je vais marcher pour me trouver des compagnons quelque part...

— Et il faut que tu te choisisses de bons compagnons !

— J'essaierai ! Et maintenant, grand-père, j'aurais un dernier cadeau à vous demander, avant mon départ. Je sais que mes études vous ont coûté cher, mais je voudrais obtenir de vous une canne.

— Des cannes ? Ah ! mon garçon, monte avec moi. J'ai un gros assortiment de cannes : des cannes à pommeau d'or ou de diamant, des cannes de bois, de jonc, d'acajou...

— C'est bien, grand-père, montrez-les-moi ! »

Le roi l'amène à un cabanon où les cannes étaient attachées par paquets de six... Jean Poilu prend un paquet de six cannes, le tord, brise toutes les cannes qui tombent par terre en aiguillettes.

« Grand-père, dit le jeune Jean, ce n'est pas une comédie que je vous ai demandée, c'est une canne !

— Écoute, mon garçon ; je n'en ai pas de plus belles que celles-ci.

— Ce n'est pas la beauté de la canne que je recherche mais la solidité ; je voudrais une canne assez solide pour m'y appuyer quand je me sens fatigué. Les cannes de votre réserve, c'est faible comme de la paille ; ce n'est pas bon pour un homme !

— Je ne sais pas ce dont tu parles, dit le roi.

— Ah bien ! regardez au bord de la mer, grand-père ; j'y distingue une ancre de bâtiment. Voyez-vous un des bras qui émerge ? Il faudrait arrondir ce bras, faire disparaître l'autre et j'aurais une canne à mon goût !

— Mais, mon garçon, cette ancre-là pèse des tonnes ; ce n'est pas transportable, cette ferraille-là !

— Ah ! le transport, le transport ! Je vais y voir, moi ! »

Jean Poilu court à la plage et découvre que l'ancre était passablement ensablée ; le naufrage du bâtiment remontait à nombre d'années. Jean donne un vigoureux coup de pied sous l'armature d'acier et l'envoie culbuter près du château. Le roi était tout ému de constater la force surhumaine de son petit-fils. « Tu veux, lui dit le roi, faire couper un bras de cette ancre et t'en faire...

— Oui, oui, grand-père ! Je veux faire couper ce bras-ci, et faire marteler l'autre de façon qu'il ne me blesse pas la main... La tige a à peu près seize pieds de longueur ? Ça va me faire une canne passable en attendant autre chose ! »

Jean commence à donner des ordres aux valets : « Attalez-moi quelques bœufs sur la grosse charrette ; placez-y cette ancre et allez la porter chez le forgeron qui va transformer cette ferraille en canne. Dites-lui que le roi ira payer ce travail, un peu plus tard. »

Les valets se mettent à l'œuvre, mais il fallait faire appel à de nombreux employés, installer des poulies pour monter l'ancre sur la charrette. Pendant ce temps, Jean Poilu semblait écouter sa mère lui parler, mais il regardait les hommes se trémousser avec des câbles, des poulies et des rouleaux, pour tenter de soulever l'ancre d'acier. La princesse parlait, parlait... mais Jean Poilu bouillonnait de colère à la vue de la faiblesse des employés du roi. Tout à coup, il leur lance un cri : « Qu'est-ce que vous faites là, vous autres ? Vous semblez avoir beaucoup de misère ! Voulez-vous placer l'ancre sur la charrette ?

— Oui, » répondirent-ils !

Jean Poilu attrape l'ancre d'une seule main et la lance dans la voiture : « Tenez ! Maintenant allez chez le forgeron et allez-y tout de suite ! »

Les quatre paires de bœufs parviennent à mettre la charge en branle, mais les deux roues de la charrette s'enfoncent dans le sol jusqu'aux essieux, on est obligé de fouetter les bœufs ; les bœufs ont chaud, et tirent par bourrées, le chemin est littéralement labouré sous l'effet du poids de la charrette... Bientôt la voiture est embourbée.

« Eh ! que c'est donc pitoyable, s'écrie Jean Poilu, de constater la pauvreté du service organisé par le roi ! C'est incroyable ! Il va falloir que j'y aille moi-même ; ils sont encore embourbés... !

— Prends bien garde de te mettre en colère, lui dit la princesse ! Tu pourrais estropier ou tuer les bœufs. Vas-y prudemment !

— Ah ! j'y vais ; je peux réprimer ma colère, pour l'instant... »

Jean Poilu fait trois pas et rejoint l'attelage : « Comment ? Ces huit bœufs-là ne sont pas capables de tirer une canne !

— C'est pesant, monsieur, cette ferraille-là : ça représente des tonnes et des tonnes !

— Ah ! enlevez-vous ! C'en est décourageant ! »

Le petit-fils du roi prend l'ancre dans sa main et, en passant près des bêtes, il donne une tape à l'une d'elles et tue la paire. « Ah ! ces bœufs ! Ce n'est bon à rien ! Ils n'ont pas de force... »

Jean Poilu arrive chez le forgeron et lui parle d'une voix assez rude : « Êtes-vous capable de me fabriquer une canne avec ce paquet de ferraille ? Voici ce que je veux ! » Il lui explique comment procéder, puis il ajoute : « C'est urgent ! Je pars pour voyage ce soir, et j'ai besoin de ma canne !

— Ah ! 'cré Guié, dit le forgeron ! Avez-vous une idée du temps que cette masse de fer va prendre à rougir ? Je ne crois pas pouvoir vous la livrer ce soir... Du moins, il sera très tard !

— Tard ou non, il me la faut pour ce soir ! »

Le maître forgeron réunit ses aides et leur demande de concentrer leurs efforts pour fabriquer la canne dans le plus bref délai possible : « Faites un bon feu, dit-il, pour faire rougir l'ancre et préparez les masses de seize livres de façon à ne pas rougir le fer deux fois ! »

Toute l'équipe se met à la besogne. Les forgerons placent l'ancre, à l'aide de treuils, sur un bon feu de charbon et font ronfler les soufflets. Deux heures plus tard, la canne rougie était déposée sur les enclumes, et pim', pam', pim', pam',... les marteaux faisaient jaillir les étincelles... Bientôt, le forgeron donna l'ordre de laisser refroidir la canne. « Est-ce que c'est à ton goût, dit le forgeron à Jean Poilu ?

— Exactement ce que je voulais !

— Laisse-la refroidir et tu pourras t'en servir !

— Très bien ! Quant au prix, le roi viendra vous payer bientôt !

— Ça va, ça va ! »

Une fois la canne refroidie, Jean Poilu l'empoigne et prend la route du château en la faisant virevolter autour de son doigt. C'était un jouet de seize tonnes ; il déposait le bout de la canne à terre et s'y appuyait, tout heureux de constater que la tige de la canne ne ployait pas sous son poids.

Il revient au château de son grand-père : « Maintenant, maman, je m'en vais !

— Pas déjà ! Pourquoi ne couches-tu pas ici ?

— Non, non ; le soleil baisse, mais j'ai le temps de faire plusieurs milles ce soir. Vous savez, je marche assez rapidement et quand je me sentirai fatigué, je m'aiderai de ma canne. C'est une canne de ce calibre-ci que je demandais à grand-père, et il m'a donné l'impression de n'avoir pas compris.

— Puisque tu nous quittes, mon garçon, dit le roi, je vais te souhaiter un bon voyage, mais attends un instant ; tu as besoin de quelques sous ou de quelques piastres ?

— Oui, grand-père, ce serait prudent d'avoir un peu d'argent de poche ! »

Le roi lui présente une liasse de papier monnaie, comme on pouvait s'y attendre : « Tiens, dit-il, pour aujourd'hui ! Si tu viens à être à court d'argent, en route, écris-moi et je t'envverrai ce dont tu auras besoin !

— Grand-père, j'en ai en surabondance. Si je ne suis pas capable de gagner ma subsistance, je ne mérite pas de vivre ! Merci et au revoir !

— Au revoir ! »

Ils s'embrassent et échangent des remerciements et des souhaits. Le voyageur prend la route, canne en main.

La princesse le regarda aller un instant ; elle avait des larmes aux yeux, mais en réalité elle était contente de ne plus le voir au château : elle en avait un peu honte.

Jean Poilu marche et marche encore. Il parvient à une vallée près d'une grosse rivière qui alimentait un moulin à scie. C'était une découverte pour le jeune voyageur. Près du moulin, il aperçoit un gros homme appelé Grand-Cipine ; ce dernier vous avait des poils de moustache, gros comme des défenses d'éléphant, qui dépassaient chaque côté du nez. Les billots s'empilaient sur une sorte de quai, près du moulin, et Grand-Cipine prenait son élan, enfonçait ses poils de moustache sous les billots et reculait avec une charge de bois qui correspondait au nombre de poils de sa moustache. Le géant montait cette charge à reculons, soixante à cent billots, jusqu'au deuxième étage.

Jean Poilu, qui en était à sa première sortie, n'avait jamais vu pareil phénomène. « Dites donc, monsieur, ça doit vous rapporter beaucoup d'argent de monter des billots de cette manière au deuxième étage ? Vous devez toucher un gros salaire ? »

— Qu'est-ce que mon salaire peut te faire, espèce de polisson ? Passe donc ton chemin sans te préoccuper de moi ! Quel que soit mon salaire, que t'importe ?

— Je ne vous insulte pas, monsieur ; je veux seulement savoir combien vous gagnez par jour ? Et puis, ce doit être dur pour la lèvre et la moustache, un pareil fardeau !

— Si je prends la peine de me déplacer tu te poseras des questions à propos de ta propre figure, toi, mon vaurien ! Enlève ta carcasse de devant moi ou bien, je vais t'aider à débarrasser la place !

— Viens donc me chasser d'ici, » dit ironiquement Jean Poilu !

Le Grand-Cipine saute en bas de son quai et se précipite sur le jeune voyageur. Ce dernier empoigne le gros homme par les deux flancs, le lève à bout de bras et le rabat si vigoureusement qu'il l'enfonce jusqu'au cou dans la terre gelée... « Maintenant, dis-moi combien tu gagnes par jour ? »

— Cinquante sous, répond piteusement Grand-Cipine !

— Es-tu fou ? Espèce de vieux paresseux ! Tu pourrais gagner plus que cinquante sous ! Si tu veux venir avec moi, j'essaierai de te faire donner une piastre par jour, même si tu n'es pas bien fort. Ces années-ci, on ne travaille pas à moins d'une piastre par jour... ».

Grand-Cipine, qui n'avait jamais rencontré son pareil, commence à avoir peur et à prendre une attitude soumise : « C'est bien, l'ami, je vais aller avec toi ! »

Les deux aventuriers marchent ensemble tout en causant de leur avenir : « Il faut pourtant, dit Jean Poilu, que nous en venions à trouver une besogne convenable ! »

— Moi aussi, dit Grand-Cipine, je songeais à améliorer mon sort, mais je n'avais pas d'expérience, je n'avais jamais voyagé.

— C'est mon premier voyage, à moi aussi ! Je te promets au moins une piastre par jour, pour bientôt... »

Au soleil couchant, les deux compagnons arrivent à une montagne. Ils aperçoivent un géant, tout voûté, d'une douzaine de pieds de hauteur, aux épaules larges, assis près d'un tas de chaînes aussi haut qu'une maison. Les chaînes étaient formées par des mailles de fer de la grosseur d'un bras. Le vieux géant prenait, d'une main, une tige de fer de trois pouces de diamètre, il en faisait une sorte d'anneau autour de son doigt ; quand cette maille était prête, il la détachait de la tige, au moyen de ses dents et il la soudait sous la seule pression du pouce et de l'index. Jean Poilu et Grand-Cipine n'avaient jamais entendu parler d'un tel métier : « Écoutez donc, mon oncle, dit Jean Poilu ; ce doit être dur pour les doigts et pour les dents ce métier-là !

— Mais en quoi mon métier peut-il vous intéresser ? Ce n'est pas vous autres qui en êtes responsables !

— Non, non ; c'est vrai que ça ne nous regarde pas, mais nous voudrions savoir combien ce métier peut rapporter, chaque jour ? Ce doit être très fatigant de fabriquer des chaînes de cette façon ?

— Vous autres, n'interceptez pas la lumière du soleil : je commence à vieillir et mes yeux faiblissent. Laissez-moi ma lumière, ou bien je vais prendre les grands moyens !

— Nous changerons de place quand nous serons renseignés sur votre salaire quotidien !

— Allez-vous filer, ou bien si je vais vous remettre sur la route moi-même ?

— Inutile de nous menacer ! Nous partirons quand vous nous aurez parlé de votre salaire... »

Le géant pose une main sur le tas de chaînes, saute de l'autre côté et se dirige vers Jean Poilu. Ce dernier l'attrape par les deux flancs, le lève en l'air et le redescend de toutes ses forces sur les chaînes. Voilà notre géant enfoncé jusqu'à l'estomac dans les chaînes et la terre. « Combien gagnez-vous par jour, crie Jean Poilu ?

— Tu ne le sauras pas ! »

Jean Poilu lui donne une taloche sur la tête ; il s'en détache une sorte de pelure de pomme qui vole au vent...

« Combien gagnez-vous par jour, crie le jeune voyageur ?

— Arrête ! Ne me frappe plus... je gagne soixante-quinze sous par jour.

— Ah ! cré vieux fou, faire un si dur travail pour un salaire dérisoire ! Regardez-vous donc les doigts pleins d'ampoules... ce n'est pas une besogne de soixante-quinze sous par jour ! Mon compagnon, que vous voyez ici, avait la même manie : il travaillait pour cinquante sous par jour. Il faut avouer qu'il est moins fort que vous... Venez avec nous ; je vais vous faire gagner une piastre par jour, moi ! »

Le groupe se met en marche : trois gars solides entendez-vous ! À la grosse brunante, ils prennent une route étroite qui s'enfonçait dans la forêt ; les voyageurs

ne voyaient presque rien tellement les arbres étaient drus. Tout à coup, Jean Poilu s'écrie : « Eh ! les amis, je vois une petite lumière au loin dans la forêt ! Peut-être allons nous bientôt trouver à manger et à coucher ! Je commence à avoir faim, moi ! » Grand-Cipine et Soudeur-de-chaînes répondent à la suite : « Moi aussi... moi aussi j'ai faim ! »

— Je boirais un bon bouillon, de dire Jean Poilu. Que ce serait bon ! En attendant, mettons le cap sur la lumière ! »

Ils rencontrent un voyageur louche qui leur annonce la présence en forêt d'un gros château hanté : « Vous y trouverez à loger et à manger, et tout ce que vous désirerez, précisa l'inconnu. Mais s'il vous arrive malheur, tant pis pour vous autres ! »

— Mais qu'est-ce qui peut bien arriver, pensa tout haut Jean Poilu ? Ah ! allons-y !

— Si personne ne peut loger commodément dans ce château, dit Soudeur-de-chaînes, il s'y passe des choses étranges. Comme on n'en sait rien, moi je n'oserais pas y aller !

— On va y aller, insista Jean Poilu.

— Je n'aime pas beaucoup aller coucher dans un château hanté, de répondre Grand-Cipine.

— Moi non plus, d'enchaîner Soudeur-de-chaînes.

— Vous allez me suivre ou bien je vais vous y conduire de force, dit Jean Poilu ! S'il faut prendre les grands moyens...

— Ne t'énerve pas, nous irons avec toi de notre propre gré ! »

Ils parviennent à la porte du château ; un des voyageurs s'avance pour frapper... la porte s'ouvre d'elle-même.

« Ah ! cré Guié, s'exclame Jean Poilu, il se passe des choses extraordinaires, ici ! C'est bien ce que nous a dit l'inconnu. Si nous avions des chaises, il ferait bon s'asseoir ! »

Une porte s'ouvre immédiatement donnant accès à un grand salon garni de beaux fauteuils : « C'est une maison moderne, les amis : on ne voit personne ! Où se tiennent-ils les maîtres du château ? Comment expliquer cette discrétion ? Pour le moment, j'aimerais qu'on nous serve à manger ; j'ai une faim inquiétante ! »

Ce souhait était à peine formulé qu'une autre porte s'ouvre : trois couverts apparaissent sur une table. Des mets fumants, jambon, patates et œufs en quantité, attendaient les trois voyageurs. « Chanceux que nous sommes, dit Jean Poilu ! On se croirait chez soi ! »

Ils se mettent à table, mangent et commencent à philosopher sur la situation : « Soudeur-de-chaînes et Grand-Cipine, ici, il faut manger, mais avoir l'œil ouvert ! Il se passe tellement d'événements imprévus qu'il va falloir payer le prix bientôt.

— Moi, je m'en vais, de crier Grand-Cipine !

— Moi aussi, reprend Soudeur-de-chaînes, je m'en vais : j'ai peur !

— Ah ! bande de froussards ! Si je vous mets la main sur la carcasse vous allez ressentir et la peur et le mal !

— Attends, attends, Jean Poilu ! Nous restons !

Le repas terminé, Jean Poilu commence à penser à fumer : « Ah ! si nous avions du tabac et au moins une pipe, il ferait bon de fumer en paix ! »

Aussitôt, une porte s'ouvre : trois pipes, du tabac haché, tout frais, et des allumettes !

« Ah ! Môseuss ! C'est encore plus moderne que chez grand-père-le-roi, ici ! Allons-y, fumons !

Les trois compagnons causent tout en fumant. Bientôt la fatigue se fait sentir dans le groupe : « Que je suis fatigué, lance Grand-Cipine ; je dormirais !

— Quant à moi, de dire Soudeur-de-chaînes, je ne suis pas seulement fatigué, je suis brûlé !

— Bande de vauriens ! Je vous l'ai dit que vous étiez dignes d'un petit salaire de cinquante ou de soixante-quinze sous par jour ! Moi, je ne suis qu'un enfant, je n'ai que cinq ans et quelques jours, mais...

— Hein ? Toi, cinq ans et cinq jours, crient les deux autres géants en s'interrogeant de l'œil ? Tu n'es pas un peu menteur ? Cinq ans... et tu es deux fois gros comme nous !

— Quoi qu'il en soit, je me coucherais si j'avais un lit ! »

À l'instant, on entend une série de craquements bien caractéristiques de portes qui s'ouvrent. Trois beaux lits blancs, trois lits moelleux apparaissent...

L'enthousiasme s'accroît encore quand Jean Poilu désire boire quelque chose pour se réchauffer et faciliter la digestion. Une autre porte s'ouvre et laisse voir un baril de chêne cerclé d'or et pourvu d'un robinet et d'un verre... C'était un baril de rhum. Ils en absorbent chacun un verre et vont se coucher.

Jean Poilu donne un dernier conseil avant de terminer la journée : « Écoutez, les amis, nous avons besoin de sommeil, mais ce soir, il faudrait dormir d'un œil et garder l'autre ouvert ; il se passe des événements peu ordinaires ici. Nous allons finir par payer ! Moi, je ne paierai pas cher : je n'ai vu personne ! »

Grand-Cipine recommence sa jérémiade : « Je ne couche pas ici, moi, s'il faut dormir d'un œil et veiller de l'autre ! Pendant que je ferme un œil, je risque d'attraper un coup de masse sur la tête.

— Nous nous exposons, dit Soudeur-de-chaînes, à recevoir au moins une bonne râclée !

— Vous allez rester ici, vous deux ! Si je me décide, vous allez dormir, soyez-en certains !

— Très bien, Jean Poilu ; nous allons dormir... sans aide ! »

Les trois compagnons vont au lit. Quelques minutes plus tard, Jean Poilu ronfle. Mais les deux autres ne peuvent fermer l'œil. Le lendemain matin, tous se lèvent. « Comment va la santé, demande Jean Poilu ?

— Il n'y a personne de mort !

— Ah ! il ne nous manque plus qu'un bon déjeuner !

— Si nous avions de quoi manger... ! »

Une porte grince de nouveau : trois assiettes, une table garnie de bons mets... Ils font un repas abondant ; c'est le cas de dire qu'ils font un repas de géants ! Pendant le repas, Jean Poilu donnait ses impressions : « Ne trouvez-vous pas que nous sommes bien soignés, ici ? On ne comprend pas tout, mais c'est de plus en plus extraordinaire ! Je vous ai offert à me suivre, et ne me reprochez rien ; nous sommes à la veille d'obtenir un poste qui rapporte gros d'argent. » Les compagnons se sentaient satisfaits : ils mangeaient bien sans travailler...

Le déjeuner terminé, Jean Poilu propose un plan pour passer le temps. « Dans cette forêt-ci, il devrait y avoir de la perdrix ! Que diriez-vous d'un bon repas à la perdrix ? » Le chef n'avait pas fini sa proposition que trois carabines et quantité de munitions apparaissent près d'une porte...

« C'est à n'en rien croire, cria Jean Poilu ! Soudeur-de-chaînes, tu vas venir à la chasse avec moi ; toi, Grand-Cipine, tu n'es bon qu'à faire du feu, tu es le plus faible du groupe, tu vas allumer le foyer et faire cuire des patates. Dès que nous aurons tué du gibier nous te l'apporterons. En tout cas, vers midi moins dix, quand les patates seront cuites, tu nous lanceras un cri.

— Accepté ! Allez à la chasse.

— Ne crie pas avant midi moins dix. Au premier signal, nous serons de retour : nous allons rester dans les parages du château.

— Bonne chance, chasseurs ! »

Grand-Cipine, resté seul, descend dans la cave du château pour y trouver des ingrédients nécessaires pour faire de la soupe. Il découvre un beau saloir rempli de lard salé. Maintenant, où prendre des pois ? Au même instant il aperçoit une poche de pois dorés près de lui. Quelle aubaine ! Il remplit un chaudron d'eau, y verse une bonne quantité de pois et de lard salé, des patates et des assaisonnements... allume le foyer pour faire cuire sa soupe.

Aussitôt que les patates et la soupe commencent à bouillir, la pierre du parquet, devant le foyer, se soulève comme sous l'effet d'un ressort. Un petit Bonnet-Rouge, une sorte de petit lutin d'à peine deux pieds de hauteur, sort de dessous la pierre. « Ah ! te voilà enfin, espèce de grand paresseux, vilain mollusque ! Tu couches dans mon lit, tu manges mes provisions sans penser à payer. Ah ! ah ! grain de sel, à nous deux maintenant ! Même si tu es gros, tu vas apprendre à tes dépens que je suis chez moi, ici !

— Ne viens pas me faire la loi, petite puce de Bonnet-Rouge ! Tu ferais mieux de filer doux et de ne rien dire ; autrement je vais te casser en deux bouts !

— Viens donc me casser en deux, sorte de grand corps mou ! »

Grand-Cipine s'élance pour le darder avec les poils de sa moustache et l'immobiliser ; le petit Bonnet-Rouge attrape le géant et lui donne une raclée qui le laisse à demi-mort, par terre : le foie était à nu et le cœur traînait sur le parquet.

Midi moins dix... midi sonne... aucun signal ! Soudeur-de-chaînes avait des soupçons : « Il a dû rencontrer un rival dans le château ; il était seul et il a dû recevoir une raclée ! » Jean Poilu, lui, ne soupçonnait rien. Soudeur-de-chaînes lui dit : « J'ai peur qu'il se soit passé quelque événement au château ; il faut y aller. »

Ils arrivent au château et trouvent Grand-Cipine à demi-mort sur le parquet. Jean Poilu apostrophe assez rudement le blessé : « Qu'est-ce que tu fais, à terre, grosse vache, sans bouger ?

— Ne m'en parle pas, répond Grand-Cipine, en soupirant ! Je suis descendu dans la cave en vue d'y chercher du lard pour faire la soupe, et je suis tombé le flanc sur la meule à aiguiser : le foie et le cœur me sont sortis du ventre. Tu les vois sur le parquet près de moi !

— Pauvre béquillard ! Je t'avais bien dit que tu ne valais rien ! Tu ne pouvais donc pas te tenir debout ? Comment as-tu fait pour tomber ?

— Ah ! j'ai manqué une marche de l'escalier et j'ai roulé sur la meule dans le pied de l'escalier !

— Bien, Soudeur-de-chaînes, commanda Jean Poilu, remets-lui le cœur et le foie dans le ventre, et on va le coudre avec de la broche. »

Soudeur-de-chaînes parvient avec son poing, à replacer le cœur et le foie de Grand-Cipine. Il coud la plaie au moyen d'un bout de broche-à-foin. « Maintenant, dit-il au blessé, va te coucher quelques instants ; ça va te faire du bien !

— Tu ne me croiras peut-être pas, dit Grand-Cipine, mais j'ai le côté bien sensible !

— Je te crois, pauvre toi ! »

On parlait déjà d'une seconde randonnée de chasse. Grand-Cipine tenta de s'y opposer : « Je ne me sens pas beaucoup d'enthousiasme pour la chasse, à la suite de mon opération !

— Ah ! réplique Jean Poilu, tu es capable de venir à la chasse ; ce n'est qu'un petit accident...

« Et toi, Soudeur-de-chaînes, écoute-moi bien ! Cet après-midi, tu vas rester au château pour t'occuper de la cuisine. Et tâche de ne pas tomber sur la meule ! Pour l'amour du Bon Dieu, tâche de te tenir debout ! Il faut un peu de sérieux dans le métier ! A six heures moins dix, tu nous crieras ; n'oublie pas !

— N'ayez pas peur, je vais vous crier, moi ! Je ne tomberai pas sur la meule. Où est-elle cette meule-là qui t'a blessé ?

— Là, près de l'escalier, dans la cave, répondit Grand-Cipine.

— Eh bien ! continue Soudeur-de-chaînes, moi je vais me surveiller pour éviter de tomber sur la meule. Soyez certains qu'à six heures moins dix, vous allez entendre un cri ! »

Le Grand-Cipine disait en lui-même : « Si le même lutin peut revenir, tu vas manger une bonne raclée, toi aussi ! Mais s'il faut que Soudeur-de-chaînes batte Bonnet-Rouge, ils vont rire de moi. Je n'ai pas fini d'être la cible de leurs railleries. Mais je crois que Bonnet-Rouge ne reviendra pas... Quoi qu'il en soit, attendons patiemment ! »

Après le dîner, Jean Poilu et Grand-Cipine prennent chacun un fusil et partent en forêt. Grand-Cipine, malgré de fortes douleurs, avait encore le courage de suivre son compagnon. Parfois la broche qui fermait la plaie se dégraffait : il forçait le cœur, avec son poing, à reprendre sa place. Il était passablement endurci...

Les deux compagnons avaient chassé et avaient abattu plusieurs perdrix. Tout à coup, Grand-Cipine pense à vérifier l'heure : « Comment ? Il est déjà six heures ! Et il devait nous lancer un cri à six heures moins dix ? Jean Poilu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh ! chef, il est six heures et personne n'a crié : il y a quelque chose de louche ! »

Grand-Cipine riait sous cape : « Il s'est fait battre, lui aussi ; je ne serai pas le seul à être tombé entre les mains du lutin. Il ne pourra pas rire de moi ; il l'a eue, lui aussi, sa raclée ! »

Les deux compagnons de chasse entrent au château. Ils trouvent Soudeur-de-chaînes affaissé, sans mouvement, sur les dalles du parquet. « Ah ! s'écrie Jean Poilu, je suppose que tu es tombé sur la meule, toi aussi ?

— Je me suis éventré : regarde les boyaux qui traînent par terre !

— Qu'est-ce que tu as fait, pauvre toi ?

— Eh bien ! j'ai voulu monter au second étage pour y trouver de la farine à pâtisserie. Il y avait un sac vide qui traînait à la tête de l'escalier ; je me suis enfargé dans ce sac et j'ai plongé, tête la première, en bas de l'escalier. Je suis arrivé le ventre sur le coin de la dernière marche et... Regarde mes intestins répandus autour de moi !

— Tu n'es pas assez fort pour te lever ?

— Ah ! non ; d'ailleurs mes boyaux sont séchés et collés au parquet.

— Grand-Cipine, tâche donc de le remettre sur pied pendant que moi, je vais préparer le foyer ! »

Grand-Cipine s'improvise infirmier : il rassemble les intestins, les pousse dans le ventre du blessé à l'aide d'une guenille et coud la plaie au moyen de broche-à-foin et de corde-à-poche. Il lui donne le conseil qu'il avait lui-même reçu le matin : « Va te reposer sur ton lit, en attendant l'heure du souper ! »

Pendant le repas du soir, Jean Poilu trace le programme de la journée suivante : « Demain, vous allez à la chasse tous les deux ; vous n'avez aucun talent pour faire la cuisine... Cette nuit, vous allez prendre un bon repos ; demain matin, vous allez à la chasse, et moi, je reste au château. Je veux me rendre compte si je vais tomber sur la meule ou m'éventrer sur la marche à cause d'un sac vide. Je m'en vais voir par moi-même ce qui se passe ici. De la sorte je saurai si vraiment vous avez la jambe faible, ou bien si quelqu'un vous aide à tomber... ! »

Le lendemain matin, naturellement, les trois compagnons se lèvent et prennent leur déjeuner comme d'habitude...

« Maintenant, dit Jean Poilu, partez tous deux pour la chasse. Moi, je vais garder le château, et, à midi moins dix, les jeunes, je vais vous crier... moi ! »

Les deux blessés partent en forêt ; Jean Poilu place sa canne bien en vue dans un coin, et allume le foyer. La marmite remplie de perdrix commençait à bouillir... Voilà la tuile du parquet qui se soulève. « Ah ! c'est toi la petite bête qui massacre mes compagnons ? »

— Oui, c'est moi ! Et je vais te massacrer à ton tour. Tu couches dans mon château, tu prends mes carabines et mes munitions, tu bois mon rhum... sans parler de paiement ! Ah, ah, ah ! C'est fini ce pillage-là ! Je vais t'arranger comme j'ai arrangé tes amis !

— Oui ? Viens donc te mesurer ! Je serai heureux de constater les résultats... »

Bonnet-Rouge s'élance sur Jean Poilu. Le chef des géants l'attrape et vous le lance dans un coin : Boum ! Mais le petit lutin revient comme une balle de liège : pe-ti, pe-tan, pe-ti, pe-tan... ! Les adversaires deviennent furieux. Jean Poilu commence à perdre quantité de poils ; le parquet en est bientôt recouvert. Tout en se protégeant et en assénant de vigoureux coups à Bonnet-Rouge, Jean Poilu se sentait malmené. Ah ! il l'a trouvé solide, le petit lutin !

Tout à coup, Jean Poilu pense à sa canne. Il fait une rapide pirouette avec Bonnet-Rouge et saisit ce compagnon de route. Jean Poilu assène un coup de canne sur les reins du lutin... « Ah ! heupp... ! Arrête, Jean Poilu, tu m'as donné mon coup de mort ! »

— Ah ! mon possédé, hurle Jean Poilu ! J'ai bien envie de te rachever.

— Non, non ; attends un peu ! Avant de mourir, je vais te donner des renseignements précieux. Ici, tu es dans un château métamorphosé. Moi, j'étais le plus fort géant de l'univers, mais j'ai été métamorphosé par une fée et je suis demeuré le gardien du château. Tu vas voir dans les caves combien de tes semblables ont été transformés en masses de sel !

« Je ne t'ai pas encore tout dit, avant de mourir... Si jamais tu te trouves devant des obstacles invincibles, tu m'appelleras et je viendrai à ton secours sous la forme d'un petit renard. Prends ce sifflet et utilise-le en cas de détresse. Je viendrai à ton secours, non sous la forme d'un lutin, mais sous la forme d'un renard.

« Voici maintenant un pot d'onguent. Tu iras dans la cave en appliquer un peu sur les masses de sel ; ces gens reviendront ce qu'ils étaient autrefois. Tu te frotteras le corps de cet onguent : tout ton poil tombera et tu seras le plus beau prince du monde tout en conservant ta force de géant.

— Merci bien, Bonnet-Rouge ! »

Jean-Poilu empoigne sa canne et en donne un dernier coup à Bonnet-Rouge qui frémit quelques instants et devient raide comme un bâton. Le vainqueur regarde l'heure... Midi moins dix ! Il lance un long cri : « Dî...ner... ! » L'un des chasseurs s'écrie : « Ça parle au diable ! Je parie que le lutin n'est pas venu ! Mais c'est tout à fait possible que le petit homme soit venu. Tu sais que Jean Poilu, notre chef, ce n'est pas un enfant d'école. S'il faut qu'il ait battu Bonnet-Rouge, je l'entends déjà nous scier de ses sarcasmes et de ses plaisanteries ! Il va sûrement rappeler les mensonges que je lui ai contés et les tiens aussi...

— C'est égal, dit l'autre. Ce sera un peu humiliant de rentrer au château, mais après avoir inventé des mensonges, il faut avoir le courage d'en affronter les suites ! »

Les chasseurs reviennent au château ; le dîner les attend, et surtout Jean-Poilu : « Vous êtes de beaux petits, vous autres ! C'est par cette petite bête-là, qui gît à terre, que vous vous êtes laissé battre ?

— Comment as-tu fait pour le tuer ?

— Une claque... une seule claque sur les reins du petit homme ! Il a bâillé... et s'est effondré !

— Eh ! que tu es fort !

— Je suis fort... je suis fort... plus fort qu'un plus faible que moi !

« Maintenant, je vais vous parler sérieusement. D'abord ce château est devenu ma propriété ; dans la cave, j'ai découvert une tonne d'or, une tonne d'argent et beaucoup de vos parents. Moi, à titre de chef du groupe, je garde la tonne d'or : la tonne d'argent, séparez-la entre vous deux.

Ensuite, il existe une route derrière le château ; il y a probablement un secret là-dessous : il va falloir vérifier où conduit ce chemin. »

Ils acceptent de vérifier le mystère de la route... Ils la suivent et arrivent au sommet d'une haute montagne où ils découvrent une sorte de puits profond. À l'embouchure de ce trou, était disposé un treuil muni d'un rouleau de câble d'une longueur étonnante et relié à un large panier. Les compagnons commencent à épiloguer sur l'utilité ou la profondeur du puits, mais Jean Poilu passe à l'action :

« Il doit y avoir quelque chose à explorer au fond de ce puits. Toi, Grand-Cipine, tu vas descendre pour nous renseigner sur le rôle de ce puits.

— J'irai, de dire Grand-Cipine !

— Si tu vois quelque chose d'anormal ou si tu crains pour ta vie, branle le câble du panier, et nous te remonterons à la surface. »

Grand-Cipine embarque dans le panier et les deux autres compagnons surveillent le treuil. Le panier descend, descend... Tout à coup, Grand-Cipine commence à s'interroger : « Qu'est-ce que je deviendrais s'il y avait des serpents ou des lions, dans ce puits-là ? On ne sait jamais ! Nous avons bien eu la visite d'un petit Bonnet-Rouge dans le château ! S'il fallait que je me fasse étrangler... Ah ! ah... ! »

Grand-Cipine branle le câble. Bientôt le panier revient à la surface.

« Qu'est-ce que tu as vu, demande Jean Poilu ?

— Ah ! des lions... la gueule ouverte, les yeux étincelants, des crocs longs comme le bras ! Ils ont mordu le bord du panier... leurs dents claquaient ensemble ! C'était grand temps que vous me retiriez de là !

— Espèce de froussard, s'écrie Soudeur-de-chaines ! Je vais descendre à mon tour dans le puits, et je m'en vais voir s'il y en a, dans le monde, un lion capable de me faire rebrousser chemin ! Je m'en vais descendre aussi bas que le câble le permettra ! »

Soudeur-de-chaines saute dans le panier et on le laisse descendre... Il atteint l'endroit d'où avait retourné Grand-Cipine, et dépasse de plusieurs milliers de pieds le point visité par son devancier. Soudainement, la frousse s'empare de l'explorateur : « Je ne croyais pas à la présence du petit Bonnet-Rouge dans le château ; n'empêche que ce petit lutin nous guettait. Je pourrais bien rencontrer un autre petit bétail de cette sorte aussi vigoureux que Bonnet-Rouge. Je ne me vois pas, sous terre, aux mains de ce batailleur ! J'ai peur de mourir tout seul dans le puits... » Il secoue nerveusement le câble.

Quelques minutes plus tard, le panier s'immobilisait à la gueule du puits.

« Puis, qu'est-ce que tu as vu, toi, lui crie Jean Poilu ?

— Ah ! c'est vrai ce qu'a rapporté Grand-Cipine » Et je me suis rendu plus loin que lui ; j'en ai vu encore davantage... J'ai vu des serpents gros comme des quarts à farine : ils avaient des lancettes qui me passaient à côté de la tête. Si vous aviez retardé d'une seconde la remontée du câble, ils m'avaient ! »

Jean Poilu sentait accroître son courage, à l'audition de récits si pathétiques : « Tas de démons de froussards que vous êtes ! Je l'ai deviné depuis longtemps que vous n'étiez que des vauriens. Regardez-moi bien ! Moi, je vais y aller au fond ! » Il embarque dans le panier... et en bas !

Il descend, descend, descend toujours... Tout à coup, pok ! Il a touché le fond du puits. Jean Poilu aperçoit un passage souterrain... qui conduit à une porte dorée munie d'une poignée d'or massif. Il pousse la porte ; il est face à face avec une

princesse, un bijou de princesse qui s'écrie : « Ti-Jean, Ti-Jean, pour l'amour de Dieu, retourne chez-toi en vitesse ! Je suis gardée par un géant, le plus fort des géants de l'univers. Personne n'entre ici sans y mourir... Retire-toi, vite »

— Laisse-le venir ton géant, répond tranquillement Jean Poilu ! Il va rencontrer son maître une fois dans sa vie. Et, si je le tue, me promets-tu de t'en venir avec moi ?

— C'est promis, » dit nerveusement la princesse.

Jean Poilu ouvrait la bouche pour prolonger cette agréable conversation avec la princesse, quand il voit le gardien arriver en reniflant bruyamment. Ti-Jean avait filé dans un coin. « Où est-il... où se cache-t-il, ce visiteur », crie le géant-gardien ?

Jean Poilu saute par-dessus la tête du gardien, pirouette, va et vient autour du géant ; puis il simule des coups de fusil en se tapant dans les mains. Le gardien de la princesse commence à avoir peur. « Tu es donc bien fort, mon jeune homme ?

— Tu l'as dit. Je suis capable de te battre, et tu ne me feras pas peur, même si tu es beaucoup plus grand que moi ! Le seul vent d'une de mes mains peut te tuer sur-le-champ.

— Voyons ! Si tu manges autant que moi, je reconnaitrai que tu es aussi fort que moi... »

Chez les géants, on calculait la force d'après la quantité de nourriture. C'était le repas qui servait de mesure à la force.

« Même si je ne mangeais pas du tout, je suis certain d'être plus fort que toi !

— Eh bien ! tu vas passer par une petite épreuve ! »

Le géant prépare une grande quantité de pâte-à-crêpe et en verse deux pieds d'épaisseur dans une lèchefrite de quatre pieds sur six. Un géant digne de ce nom mangeait une douzaine de crêpes de cette dimension.

Jean Poilu s'asseyait près d'un guichet qui donnait sur un parc où l'on élevait des cochons ; il aperçoit un grand nombre de porcs de deux ou trois ans à en juger par leur taille. Dès que le géant apportait une crêpe, sur une pelle, devant Jean Poilu, ce dernier lançait la crêpe aux cochons, quand le cuisinier retournait à sa lèchefrite. Jean Poilu fit six cadeaux de suite au troupeau de cochons. Le géant-gardien lui demande : « En mangerais-tu encore »

— J'en mangerais encore autant, répondit poliment Jean Poilu !

— À ce que je puis juger, tu es plus fort que moi : tu aurais deux fois ma force !

— Veux-tu que je te le prouve immédiatement ? Nous allons jouer à l'épée. Aimes-tu ce jeu-là ?

— Je n'en ai jamais pratiqué d'autres !

— Nous allons donc bien nous entendre... »

Le géant et la princesse avait chacun leur épée ; celle du géant coupait sept pieds plus loin que le bout de la lame, tandis que celle de la princesse n'était qu'une

épée ordinaire. Pendant que Jean Poilu proposait le duel au gardien, la princesse était allée échanger habilement les épées. Un clin d'œil avait suffi pour indiquer à Jean Poilu le manège de la prisonnière.

« Eh bien ! commence le gardien, à vous de choisir entre les deux épées que vous voyez là ! »

Jean Poilu, guidé par les signes de la princesse choisit une épée : c'était celle du géant alors que ce dernier croyait que l'adversaire avait choisi celle de la princesse. Les deux hommes s'affrontent. Le géant veut amorcer quelques mouvements techniques, mais Jean Poilu ne fait qu'un saut, et la tête du géant roule par terre.

« Bon, belle princesse, venez avec moi, dit le vainqueur.

— Pauvre Ti-Jean, j'admire ton courage et ton aplomb, mais je n'ai pas osé te dire que ma sœur, deux fois plus jolie que moi, est prisonnière, ici, d'un géant-à-deux-têtes. Sa prison est voisine de la mienne, mais le gardien a deux fois la capacité du géant que tu viens de tuer. Je ne sais trop s'il est prudent de te présenter devant ce géant tellement mauvais ?

— Prudent, pas prudent... je n'ai pas peur de lui !

— Bien ! Écoute-moi, je vais te donner une façon de procéder : fais-lui voir que tu n'as pas peur de lui. Saute par-dessus sa tête dès que tu le verras, virevolte, crie et frappe-toi dans les mains... Il va voir que tu n'as pas froid aux yeux et ça va à la fois l'apeurer et le calmer.

« Dès qu'il aura renoncé à t'assommer, il va t'offrir à manger ; lui, il va te proposer la bouillie. Ses marmites ont un contenu de quatorze seaux. Tiens-toi près du guichet, et tu lanceras adroitement la bouillie dans le parc des cochons, si tu n'es pas capable d'en manger. Une autre façon serait d'enfouir la nourriture dans une housse de paille ; j'en ai justement une, ici, qui ne sert pas. Rentre la paille vide dans tes habits ; tu es gros, ça ne paraîtra pas. Quand il te servira la bouillie, vide-la dans ta housse de paille, cachée sous ta chemise. Tu sais que les géants sont gloutons ; ils mangent goulûment sans détourner les yeux de leur assiette. Ton adversaire ne s'apercevra pas de la tromperie.

« Quand ta paille aura absorbé toute la bouillie offerte, tu diras au géant : « Après un si bon repas, te sentirais-tu d'humeur à danser ? » Il va répondre, « Oui ». Et tu ajouteras : « Foi de géant, si je me fends le ventre tout en continuant à danser, vas-tu m'imiter ? » Il va répondre : « Foi de géant, si tu danses après t'être percé le ventre, je ferai de même, moi aussi ! » Tu n'ignores pas que « foi de géant » c'est une expression sacrée, une sorte de serment qu'un géant respecte toujours. De cette façon, tu verras tomber ton adversaire sans lever la main... »

Jean Poilu revient dans le corridor et pousse la porte voisine. La princesse-prisonnière lui crie : « Misérable Ti-Jean ! Va-t-en vite, le géant s'en vient ; il peut sentir ta présence à la distance de deux milles ! Tu as juste le temps de filer.

— Non, non ; je ne m'en vais pas !

— Tu sais que mon gardien est un géant à deux têtes et deux fois plus fort que son frère que tu viens de tuer ?

— Rassurez-vous ; je vais le tuer aussi, ça ne tardera guère ! »

Dans un coin de la pièce, il y avait un gros balai constitué de douze sapins branchus attachés ensemble autour d'un gros merisier rouge servant de manche. Jean Poilu se cache derrière ce balai immense.

Le géant arrive, en fureur, et fait vibrer les murs de ses cris de rage : « Où est-il le grain de sel qui s'est caché ici ? Où est-il ? » Jean Poilu donne un coup de pied au balai qui va s'abattre dans les deux figures du géant. Il commence immédiatement sa technique d'intimidation : sauts par-dessus les têtes, claques bruyantes dans les mains, coup de pied par ici, coups de poing par là... ! Le géant-gardien commence à douter de sa force : « Écoute donc, petit, tu m'as l'air passablement vigoureux, toi ?

— Je suis beaucoup trop fort pour toi, espèce de vaniteux ! À quoi te sert d'avoir deux têtes ? Ton frère n'en avait qu'une, et toi, tu ne devrais pas en avoir une seule ! Tu n'as pas de tête, me comprends-tu ? Et tu n'es qu'un vaurien ! Tu gardes une gentille princesse en prison sans aucune raison...

— Si tu manges autant que moi, interrompt le gardien, tu es aussi fort que moi !

— Même si je ne mangeais pas du tout, je serais certain d'être plus fort que toi !

— Nous allons en avoir le cœur net ; nous allons manger ! Aimes-tu la bouillie ?

— Je n'ai jamais mangé autre chose que de la bouillie ! Apporte-moi de la bouillie ! Fais-en une grande quantité ; n'aie pas peur !

— Eh bien ! j'ai une marmite qui en contient quatorze ou quinze seaux, et si tu vides cette marmite tu es aussi fort que moi !

— Ta marmite... ce petit chaudron-là ? J'en viderais cinq ou six au cours d'un bon repas ! »

Le géant-à-deux-têtes commence à prendre peur. Il prépare de la bouillie plein sa marmite, la sert à Jean Poilu et s'en va en préparer une autre portion pour lui-même. Jean Poilu, à l'insu de son adversaire, enfile la bouillie dans la housse de paille disposée sous sa chemise. Cette paille de géant remplie de bouillie... constituait un bedon bien arrondi. Le géant-à-deux-têtes avait empiffré sa marmite de bouillie, lui aussi... « Géant, commença solennellement Jean Poilu, nous n'avons pris qu'une légère collation... je ne suis pas venu te ruiner à me fournir de la nourriture... aimerais-tu me voir danser une longue gigue simple, du haut de cette table, après m'être fendu le ventre au moyen du sabre qui est là ? »

— Foi de géant ! répond le gardien, si tu te fends le ventre de façon que je voie de mes yeux sortir la bouillie, j'en ferai autant !

— Oui ? j'accepte l'épreuve ! »

Jean Poilu prend le sabre et l'enfonce dans la paille remplie de bouillie, sous sa chemise. La bouillie gicle jusque dans les figures du géant-à-deux-têtes.

Jean Poilu continue à sauter et à danser au milieu de la bouillie répandue. « Géant, crie Jean Poilu, fais-en autant !

— Oui ; j'ai dit « Foi de géant ! », c'est ma mort qui s'en vient, mais je respecte mon serment. »

Il saisit l'épée et se la plonge dans le ventre, et s'écrase en grondant...

Ti-Jean s'empresse de dire : « Maintenant, belle princesse, vous êtes libérée. Venez vous-en !

— Ah ! pauvre Ti-Jean, murmura la princesse ! Je ne voulais pas te décourager en te disant qu'une autre de mes sœurs, trois fois plus jolie que moi, est prisonnière d'un géant-à-trois-têtes doué d'une force extraordinaire.

— Ah ! Môsess !

— Mais, remarque, cette fois-ci, c'est bien le dernier géant. Si tu parvenais à l'intimider, il t'offrirait à rouler dans son baril. Il possède un immense quart en acier garni de pointes aiguisées, à l'intérieur. Sa glissoire consiste en une pente de montagne de cinq à six cents pieds de hauteur. Quand il introduit un visiteur dans ce baril, il en ferme l'ouverture et le lance dans la glissoire. Le passager est réduit en viande à saucisse, quand le baril est rendu au bas de la pente. C'est de cette façon qu'il se défait élégamment de certains adversaires.

— Oui ? Eh bien ! je vais essayer de le prendre à son propre piège. »

Jean Poilu parvient à la prison de la dernière princesse, et ouvre la porte sans frapper. Le géant se précipite aussitôt dans la prison. Jean Poilu recommence ses sauts et ses hurlements ; de temps en temps il assénait une claque sur l'oreille de l'une des têtes ; une tête heurtait l'autre que Jean Poilu ramenait dans une autre direction par un vigoureux coup de poing. Le gros géant essayait de saisir son adversaire mais Jean Poilu était trop agile pour se laisser empoigner. Le géant juge préférable d'entrer en pourparler avec Jean Poilu : « Comment aimerais-tu prendre une glissade ?

— Connaissez-vous une petite glissoire dans le voisinage ?

— Nous avons quelque chose d'intéressant !

— Moi, dit Jean Poilu, j'adore glisser sur une pente très abrupte et assez longue.

— Viens avec moi sur la montagne, et tu me diras si ma glissoire est à ton goût ! »

Jean Poilu parvient au sommet de la montagne en compagnie du géant-à-trois-têtes, et il aperçoit le quart d'acier. « Mais ce n'est pas là ton traîneau, j'espère, dit ironiquement Jean Poilu ? Et comme glissoire tu n'as que cette petite butte !

— Une petite butte ? Une montagne de cinq cents à six cents pieds !

— En fait, on pourrait y prendre une bonne glissade. Attends-moi, mon vieux ! Je viens de constater que j'ai oublié ma pipe au château ; quand je glisse, j'ai l'habitude de fumer. Je vais au château et je reviens dans une minute. »

Il arrive à la prison de la princesse : elle lui présente une sorte de matelas de cuir et lui dit : « Vite, ajuste ce matelas sous ta chemise et file en cette direction. Le géant est affreusement jaloux : il s'en vient ! Vite, vite ! Aucun temps à perdre ! » Jean Poilu se glisse dans le matelas de cuir et passe sa chemise pour dissimuler le matelas, et reprend la route de la glissoire. Bientôt, il rencontre le géant qui lui dit : « Qu'est-ce que tu faisais là, toi, avec ma femme ? »

— Rien du tout ! Je suis allé chercher ma pipe et je reviens te trouver. Viens, viens glisser ou bien j'utiliserai la force. Si tu résistes, tu descendras la montagne sans traîneau !

— Pas si vite, pas si vite, l'ami !

— Qui embarque le premier dans le traîneau, demande Jean Poilu ? Moi ou toi ? Je peux bien y aller le premier... ! »

Le géant en était soulagé. Jean Poilu entre dans le baril meurtrier et place son matelas de façon à neutraliser les tiges pointues ; le géant ferme la porte du cylindre infernal et lance l'appareil sur la pente de la montagne. Jean Poilu arrive rapidement au bas de la glissoire, un peu étourdi, mais bien vivant. Il ouvre la porte du baril, et dit au géant, en se frottant les yeux : « Maintenant, descends chercher ton traîneau. J'espère que tu suivras la saine tradition d'user de délicatesse envers les visiteurs. Viens chercher ton traîneau ! »

Jean Poilu avait beau être fort, il ne voulait pas dépenser inutilement d'énergie à remonter cette masse d'acier. Le géant descend et rapporte le traîneau au sommet de la montagne. « Le temps est venu d'embarquer à ton tour dans le tonneau d'acier. » Le géant avait promis « Foi de géant » qu'il prendrait une glissade, si Jean Poilu en prenait une. Le géant entre lentement dans le cylindre en prenant garde de ne pas se piquer les mains sur les chevilles aiguisées. Jean Poilu lui fiche un coup de pied dans le fessier ; le géant rentre rapidement jusqu'au fond du baril. Et aussitôt, on entend « paff ! » : la porte venait de se fermer. Le géant commence à rouler sur la pente en faisant entendre des sortes de beuglements qu'on entendait jusqu'au château. Le tonneau parvient au bas de la montagne, dégouttant de sang et plein de chair déchiquetée...

« Maintenant, dit Jean Poilu à la belle princesse, venez-vous-en avec moi !

— J'y vais sans tarder »

— Auparavant, je voudrais que vous me prêtiez un miroir... »

La princesse lui apporte son miroir, et Ti-Jean entreprend de faire sa toilette. Partout où il appliquait de l'onguent merveilleux, le poil tombait. Il conserva seulement une chevelure de prince. Puis il pensa à son retour à la surface de la terre.

Il prit son sifflet magique et siffla, siffla... Bientôt son petit renard accourut à son aide : « Ah ! te voilà, s'écria le renard ! Veux-tu te procurer des habits ?

— Oui, mon renard ; je veux m'habiller en prince !

— Voici une petite valise : tu y trouveras un bel habit de prince, une épée et d'autres ornements. Tu ne seras jamais si bien astiqué !

— Maintenant, il faut que je sorte de ce souterrain...

— Tu n'as pas abandonné tes compagnons ?

— Ils m'attendent certainement près du treuil ; mais je ne suis pas sûr qu'ils consentent à me hisser, hors du puits. Ils vont tourner le treuil pour faire monter les princesses, mais moi... je prévois d'être obligé de rester en bas.

— Ne crains rien, je serai là ! »

Jean Poilu part en compagnie des trois princesses et se rend près du panier. Ses compagnons commencent à s'impatienter, en haut, près du treuil... Jean Poilu fait monter dans le panier la première princesse libérée puis secoue le câble. Les deux géants préposés au treuil se mettent immédiatement à la besogne : le panier monte, monte...

Dès que la princesse met le pied hors du panier, les deux compagnons commencent à se chamailler ; l'un disait : « C'est à moi, la princesse ! » L'autre rétorquait : « C'est à moi cette belle princesse-là ! » On en vint aux coups. Soudeur-de-chaines n'eut pas de misère à maîtriser Grand-Cipine, à cause de la supériorité de sa force. Il répète à son compagnon, Grand-Cipine : « C'est à moi cette princesse-là ! » Il redescend le panier dans le fond du puits.

La deuxième princesse, deux fois plus belle que la première, arrive au niveau de la terre, près du treuil. Soudeur-de-chaines manifeste son penchant pour la dernière ; Grand-Cipine argumente : « Tu as choisi la première, c'est à moi la seconde !

— Non, non ! Je te donne maintenant la première, et moi je garde la seconde ! »

Nouvelle bataille et nouvelle victoire de Soudeur-de-chaines qui obtient la seconde princesse. On redescend le panier... et bientôt on le remonte ; il contenait la troisième princesse, plus jolie que les deux autres. Ah ! là, là, là... Soudeur-de-chaines crie de toutes ses forces : « Celle-ci, c'est la mienne ; toi, prends la deuxième, maintenant.

— Mais l'autre n'aura pas de mari !

— Mari ou pas mari, on ne redescend pas le panier !

— Et Jean Poilu ?

— Jean Poilu, il va rester là ! Si l'on remontait Jean Poilu, tu sais ce qui arriverait ! Sa conduite est facile à deviner : il est plus fort que nous deux, donc il prendra pour lui la plus belle, la troisième. Moi, qui suis plus fort que toi, j'aurais la deuxième, et toi, le moins fort, tu aurais la moins belle. C'est tout de même quelque chose de beau ; ce n'est pas à dédaigner !

— On ne redescend pas le panier ?

— Non ; il va rester ici le panier ! Autrement, on sera obligé d'accepter de force le choix de Jean Poilu... Laisse le panier près du treuil ! »

Quand Jean Poilu, au fond de la terre, s'aperçoit que le panier ne redescend plus, il comprend ce qui s'est passé en haut. Il prend son sifflet magique et appelle son petit renard pour lui faire part de son plan : « Tu vas me monter près de mes compagnons, sans tarder !

— Ah ! je ne sais pas ; je t'ai déjà porté secours, mais actuellement je me sens faible...

— Tu vas me monter ou tu meurs sous mes coups. Je t'ai tué une fois, je suis capable de recommencer !

— Eh ! bien, je vais faire mon possible. Assieds-toi sur mon dos et cramponne tes doigts dans ma fourrure ; tiens-toi bien et n'embarrasse pas mes jambes, nous allons grimper ! »

Le petit renard prend un recul de plusieurs pas dans le corridor, et tout à coup, il prend son élan. Brouchte, brouchte, brouchte... ! Le renard et Jean Poilu grimpent assez rapidement. Le grand jour commençait à apparaître près de la bouche du puits ; le petit renard va s'appuyer sur une pierre instable... et bedarang !... En bas ! La première réaction de Jean Poilu est de servir une taloche au petit animal. Ce dernier en tremble de peur ; il ne peut qu'ajouter : « Ti-Jean, c'en est fini de toi ! Tu peux te résigner à rester sous terre !

— Oui ? Toi aussi tu vas mourir sous terre.

— Ne me frappe pas ; je vais tenter une autre chance.

— Si tu ne me rends pas en haut cette fois-ci, et si tu me fais tomber une seconde fois, tu meurs de ma main !

— Je vais prendre un plus gros élan... »

Le petit renard, chargé de Jean Poilu, se recule à une bonne distance dans le corridor et prend un élan désespéré. L'animal monte, monte... monte encore ; comme il allait pour mettre les pattes sur le bord du puits, une deuxième dégringolade... !

Jean Poilu est exaspéré de ce nouvel échec. Il lance une bourrade au renard qui culbute et s'évanouit. « Vas-tu finir par me monter ou bien si je vais mettre fin à tes jours sur-le-champ ?

— Donne-moi une dernière chance. Je vais reculer encore plus loin et ainsi augmenter mon élan. » Le petit renard prépare une nouvelle ascension avec le gros Jean Poilu. L'animal y va pour la vie ou pour la mort... brouchte, brouchte... les deux compagnons grimpent. Ils atteignent le premier endroit malheureux, puis l'ascension se fait pouce par pouce. Le renard fait un dernier saut ; Jean Poilu a le temps de saisir une branche d'arbre et de se débattre un instant au-dessus de l'abîme avant de mettre le pied sur la terre ferme. Le petit renard était retourné sous terre à la suite d'une troisième chute.

Jean Poilu n'était pas d'humeur à féliciter ses deux associés : « C'est comme ça que vous agissez, vous autres, espèces de traîtres que vous êtes ! Je le savais que vous n'aviez aucune valeur ; vous n'êtes pas capables de me rendre le petit service de me ramener du fond de ce puits ! C'en est assez ! Nous allons régler nos comptes !

— Oui... eh ! bien... on voulait... commence l'un...

— Moi, je voulais m'assurer la possession de la plus belle, balbutie Soudeur-de-chaines, mais toi, maintenant, tu vas changer nos plans...

— C'est moi, crie Jean Poilu, c'est moi qui vais régler ce grand problème du partage. Moi, c'est celle-ci, la troisième, qui est la mienne ! La deuxième est pour toi, Soudeur-de-chaines, et toi, Grand-Cipine, si tu ne te contentes pas de la première, tu n'en auras pas du tout !

Ah ! reprend Grand-Cipine, la première aussi est belle ; même si les autres sont plus belles, je n'y vois pas de différence !

— Maintenant, annonce Jean-Poilu, tout le monde au château ! »

Une fois le groupe réuni au château, le chef du groupe, Jean Poilu, prononça une brève allocution : « Nous allons maintenant procéder à la répartition des biens. Mes deux compagnons, je vous avais promis une piastre par jour, n'est-ce pas ?

— C'est exact !

— Je garde pour moi le tonneau plein d'or trouvé dans le château. Quant à vous, gardez le tonneau rempli d'argent ; depuis combien de temps êtes-vous avec moi ? Voyez si ce tonneau d'argent n'équivaut pas à plus d'une piastre par jour ! Séparez entre vous deux cette quantité de richesse ; à chacun la moitié ! Le château est ma propriété, et après mes noces j'en ferai ma demeure et celle de mon épouse. Vous irez vous établir ailleurs et soyez heureux ! »

Jean Poilu s'est bel et bien installé dans le château. Je n'en sais pas plus long.

TI-JEAN POILU

Récit folklorique communiqué, le 18 septembre 1954, par Aldéric Perreault (64 ans), à Sudbury, Ontario, qui l'avait appris de son grand-père et de son père, vers 1895, à Saint-Théodore de Chertsey, Québec.

Enregistrement no 675. Conte-type 301 A, B, I a, b, b', c, IV a, b ; 650 II d ; 1088 ; 1960K. Ruban audio-visuel.

Eh bien ! Enn' fois, c'est bon d'vous dir' qu' c'était in roi. Ce roi-là avè' enn' princess' qu'était b'en jolie, b'en bell' ; c'était supposé êt' la p'us bell' princess' qui ronnait¹ sour le saleil. Mé' malheureus'ment, c'était prédit qu'in jour, durant son absenc', qu' 'a était pour êt' enl'vée par in nommé Jean Poélu, in caloss' d'un' grandeur effréyant' p'is d'enn' force extraordinaire.

Don, Jean Poélu demeurait sour enn' montagn', enn' montagn' qu'avè' enn' port' d'entrée: alle avait dix-huit pieds de hauteur, quatorz' pieds d'largeur, p'i' 'a avait six pieds d'épai', en fer solid'. Çâ, c'était sa port' d'entrée où c' qu'i' habitait sour la montagne.

Te'hour', in bon coup, le roi — pour venir au p'us court — i' était d'mandé pour in gros fastin, mé' i' voulait pâs gu'y aller rapport' que sa fille était... sa bell' princesse était pour êt' enl'vée par Jean Poélu. Ça fait que ça gu'i coûtait b'en ; i' dit... b'en, la reine a dit : 'cout' don, 'a di', après tout, 'a dit, co' minm'² qu'on gu'y s'rait n'us aut'e', 'a dit, si Jean Poélu ést pour l'enl'ver comm' c'est prédi', 'a dit, co' minm' qu'on rest'rè' écitte, on n'est pâs capab' de l'empêché'. 'A dit, la meilleure affaire, 'a dit, c'est d' gu'y aller, p'is d'avartir lés gard's d'l'armée, 'a dit, qu'i's gu'i faise' attention et p'is qu'i's mett'nt l'armée su' 'és gardes, p'i' 'a dit', on vâ gu'y aller pareil. B'en, le roi, i' dit, ça bon, mé', i' dit, pâs de r'proch', i' dit, si on v'nait, p'i' i' dit, r'venir au château, p'i' i' dit, qu' la princess' s'rai' enl'vée. B'en, 'a dit, ça sert à r'guien d'wâcher³ écitt' ; 'a dit, on n'est pâs capab' de r'guien fér' n'us aut's non plus.

1. *Ronner* (angl. *to run*) : Courir, faire une course. Ici, se mouvoir, vivre.

2. Quand bien même.

3. *To watch* (angl.) : Surveiller, faire le guet.

C'est correc' ! I' di' aux valè', i' dit : qu'on m'attell', là, i' dit, deux timm's [teams]⁴ de jouaux su' l' carross' de cristal, lâ, p'i' i' di', on gu'y vâ au fastin ! P'i' i' dit : toé, commandant, lâ, de l'armée, lâ, i' dit, si Jean Poélu vient qu'à arrivè' en vill' pour enl'vèr la princesse, lâ, mets toute la force, i' dit : les carabin's, p'is tiré', i' dit, tant qu' vous a'rè' enn' balle. P'is i' dit, faut pàs qu'ça arriv', câ. — All right !⁵ j'vous promets, sir' mon roi, i' dit, qu'on vâ fair' tout c' qu'é' en not' pouvoèr, i' dit, pareil comm' si vous y étie', i' dit. Qu' ça vous dérang' pàs !

Le roi pâ'r avec la bell' reine, comm' de raison, p'i' i' s'en vâ au fastin. Ça fesait pàs deux heures qu'i' était parti, qu'est-c' qui r'ssout dan 'a ville ? C'était mon Jean Poélu qui v'nait prend' son r'pàs, comm' de raison ! Quand i' sortait, tou' 'és quinz' jour', et pui' i' pâssai' au râ' in p'tit canaguien, enn' pichnott'⁶ su' 'a têt', i' fesait r'guien que l'étourdir p'i' i' l'avalait tout rond ; pâssait au râ' in p'tit chinois, c'était pareil. I' en prenait deu' ou trois douzain's de chaqu' sort' pour son r'pâ' ordinaire. I' faisait r'guien qu'lés z-avalèr tout rond, v' savez, sans lés mâcher.

Te'hours qu'i' arrive au château, mès vieux, p'i' où c' qu'est la bell' princesse ? Ah ! mès vieux, lés gard's tu' suit', lés soldats commence' à tirer : le pouell' eur-volait, ' lés coups d' canons... err'guien faisait, v' savez ; follait qu'i' rent' et p'i' i' pogn' la princess' sour son bràs et puis... i' prend la rout' d' la montagne. Arrive à 'a montagn', p'i' i' rouv, c'te port' de fer d'enne épaisseur tirrib', mès vieux, p'is rent' avec, sour la montagne, p'i' i' r'farm' la port', p'is... p'us r'guien !

Ah ! le capitain' p'is lés commandants pleuraient, puis, quoi c' que le roi vâ dir' ? P'is, la princesse â 'té enl'vée ! B'en, i' ont dit : c'était prédit p'is c'est arrivé, p'i' â rien à fér' ; on a tiré p'i' on â tout' fait' not' possib', mé', i' ont dit : ça s'tue pàs ; c'est trop capab', c'est trop fort !

Comm' de fait'... la matin, 'a r'ssout, ⁸ l' lend'mon matin, p'is l' château étai' en deuil. Le roi : quien, i' di' à la reine, j'te l'ai b'en di', hein, qu'on n'aurait pàs dû partir. — B'en, oui ! mé', 'a dit, co' minm' qu'on a'rait resté...

Ça fait qu'i's r'gârde ; i' di' : on voé' b'en qu'i' ont tiré ; i' dit, r'gârd', lés canon ont rougi. Mé', i' dit, qu'est c'tu veux qu'on fasse ? Hein, i' dit, capitaine, i' di', i' ont v'nu la charché, hein ? — I' di', oui ; Jean Poélu ést v'nu 'a charcher, p'i' i' dit, j' cré' b'en qu'on la r'voira plus. — B'en, le roi i' dit, ça ser' à r'guien de s'étonné' ; i' dit, c't' affair'-là ést arrivée, p'i' i' di', asteur, i' dit, fau' attend' i' di' ; on peut la r'ouèr, i' dit, p'têt' qu'i' vâ la ram'ner, p'têt' b'en qu'oui, p'têt' b'en qu'non ; morte ou en vie, en tout câ', i' di', 'a ést partie !

Te'hours que... — dan 'és cont's ça vâ vite — in an s'écoule, i' 'a r'voyait p'u', i' 'n n'attendait p'us parler. Mon Jean Poélu v'nai' en vill' prend' son r'pâ' à tou' 'és quinz' jours, p'i' i' parlait pàs de r'guien. In an après, te'hours, sour la

4. Team (angl.) : Attelage, paire (de chevaux).

5. All right (angl.) : Très bien ; entendu ; toute réponse affirmative.

6. Pichenolle : Chiquenaude.

7. Revoler : Être lancé, projeté, se répandre à distance.

8. Ressoudre : Arriver, survenir.

montagn', la bell' princesse al' a eu in p'tit fils ; comm' de raison, i' s'app'lait Ti-Jean Poélu lui 'tou. I' r'tenait d' son père : i' était capab' : en v'nan au mond', te'hours : Quien, i' dit, bonhour, mouman ! I' parlait comm' n'us aut's. I' y â longtemps que j'vous ai pâs vue ! P'i', i' dit, mon père, où c' qu'i' é ? — 'A dit, ton père i' ést allé prend' son déjeuner, 'a di', en ville encôr, lâ. 'A dit, tu sé' qu'i' fait dés ravag's⁹ chaqu' fois qu'i' sor' : 'a di', c'est deux trois douzain's d'enfan 'a dit, qu'i' envale, 'a dit, chaqu' fois qu'i' gu'y vâ, tou' 'és deux s'maine'. 'A di', i' ont beau tirer d'ssus, mé', 'a dit, i' ést pâs tuab' ! — I' dit, l' bonhomme, i' di', i' ést si méchant qu' câ ? I' di', i' mang' lés enfants ? — 'A di' oui, 'a dit, ton père, 'a dit, c'est pâs qu'in p'tit gârs, tu sé' ! 'A dit, c'est r'guien qu'in paquet d'pouell', p'is 'a di', i's tirent là-d'ssus, p'i' 'a dit, ça gu'i fait r'guien. — Ouè, i' dit, l' bonhomme ést si roff [*rough*]¹⁰ que câ ? Si j'peux grandir, i' dit, mouman, i' dit, l'bonhomme i' vâ auèr affaire à son fils, i' dit ; trompez-vous pâ, i' di'. — 'A di', ah ! parl' pâs d'minme, 'a dit, si i' t'attendai', 'a dit, tu s'rais pini sévèr'men : ah ! 'a dit, j'te dis qu't'en mang'rè enn' bonne ! — Laissez faire, i' di', i' m'battrâ pâs comm' vous pensez.

I' avait in poêle à deux ponts,¹¹ lâ, qui avait à peu près douz' pieds d'larg' p'is à peu près six... huit... douze pieds d'long ; i' po'gnait câ avec in kébeul [câble] d'acier, p'is i' traînait câ sour la montagne, à l'âg' de trois jour'. I' s' faisai' in carrosse avec câ. La mère était tout étonnée d'ouèr son fils si capab'. 'A dit, j'pens' qu'i' vâ êt' p'us capab' que son père ennéfette, 'a dit, c't enfant-lâ !

'A gu'i parlait, te'hours, p'is c'était su' son pépér' le roi, p'is comment c'était beau dehors de ouèr lés belles étoell's ; dans l'jour l'beau saleil qui brillait, qui j'tait sés réyons ; p'is, n'us aut's, sour la montagne, 'a dit, tu voés comme on ést misérab' : r'guien qu'enn' p'tite chandelle, 'a dit, qui nous éclair' ; p'i' 'a dit, c'est ennuyant : d'la mouss', p'i' 'a dit, c'est humide, c'est cru ; 'a dit, j'su's pâs accoutumée, 'a dit, moé, d'viv' de minm'. P'is su ton pépér' le roi, c'est encôr' p'us beau qu'câ. 'A dit, tu sés, tout c'que l'bon Dieu â créé ; lâ, 'a di' on l'voé pareil p'i' ensuit' de d'câ, 'a dit, si tu voyais cés beaux parterr's ! Dés belles fleur', 'a di', à c'temps icitt' d'l'année lâ, tout's fleuries lâ ; y â r'guien d'plus beau ! p'is dés beaux jardins p'i', 'a di', y â dés beaux jouaux p'is dés bell's ouétur's pour sortir. P'i' 'a dit, dés belle'... Ah ! 'a dit, c'est beau su' ton pépér' le roi ! 'A dit, si tu voyais câ ! — B'en, i' dit, maman, dis r'guien ; i' dit, si j'peux po'gner quinz' jour', on vâ gu'y aller su' pépér' le roi. — Ah, eill' ! 'a dit, arrette in peu ; après tout' 'a dit, ton pér' te laiss'râ pâs sortir. — Mon père, i' di', i' m'quiendra pâs, i' dit, comm' vous pensé', i' di', i' ést pâs pour nous t'nir en prison icitt' ; i' dit, vous gu'i avez r'guien faite, i' dit, vous gu'i avez r'guien faite, i' dit, mouman, i' dit, pour vous t'nir en prison ? — 'A dit, j'gu'i ai r'guien faite. — Pourquoi c'que c'est qu'i' sort, lui, p'is qu'i' veut pâs nous emm'né ? — Ah, b'en, 'a di', i' a peur que

9. *Ravage* : Grand bruit. Ici, synonyme de massacre.

10. *Rough* (angl.) : Brutal, dur, bourru.

11. *Poêle à deux ponts* : Ancien fourneau à bois comprenant un foyer et un étage pouvant servir de four.

j'm'en r'tourn' su' poupâ, 'a dit, su' ton grand-pér' le roi. — Oué, b'en, i' di', i' vâ avouèr la peur p'is l'mal b'en vit', lâ, i' dit, mecqu' j'eill' quinz' jour', i' dit, vou' allez v'nir su' pepér' le roi.

Ça fait que te'hours, l'tit gars, més vieu', à l'âge de 12, 13 jour', en mettant la main su' in mur, i' s'adonne à mett' la main su' 'a port', p'is joliment roff' [rough] v'savez, p'is la port' se rouv' d'enn' grandeur... Il aparçoe' l'jour dehors : l'beau saleil p'is tout' ! I' tomb' drett' su' l'fessier sour la montagn' ; bad'ragn', su' l'fessier ! P'i', i' ést surpris d'câ. — Heill, 'a dit, que c'que t'âs ? — V'nez vit', maman, i' dit, j'ai vu su' pépér' le roi ! — 'A dit, ça s'pe' pâs ! — Ça s'peu', i' dit. Po'gn' sa mér' par la main... 'A voulait pâ' ; 'a avait peur que Jean Poélu, son père arriv', son mari arriv', p'is... s'fair' batt', comm' de raison. — I' di', ayez pâs pœur, mouman, i' dit ; Poupâ, i' dit, laissé'-é faire, i' dit ; v'nez ouèr su' pepér' le roi !

Ça fait qu'te'hours... Oh, més vieu', 'a aparçoe' l'jour. Ça faisait in an au-d'ssus qu' 'a était renfarmée lâ. 'A dit : pauv' 'tit garçon, 'a dit, c'ést pâs su' ton pepér' le roi, mé' c'ést don beau ! — Ah, i' dit, 'gârdèz câ en l'air, i' dit, la lumiér' lâ ; i' dit, comment c'qu'i' ont fait' pour allumer câ ? — Ah, câ, 'a dit, c'ést l'bon Dieu, 'a dit, c'ést l'saleil, que c'que j'te contai', 'a dit. Mé', su' pepér' le roi, 'a dit, tu âs l'saleil, mé' i' y â dés b'en plus bell's beautés qu'câ encôr'. Comm' de raison, 'a di', i' ést si riche, 'a dit, mon pér' : c'ést in roi. — Oué ? b'en, i' dit, v'nez-vou', i' di', on vâ gu'y aller ? — Non, non, 'a di' ; 'a di', on peut pâs gu'y allé', 'a dit, ton pér' vâ arriver dan 'a ménut', lâ !

I' aparçoe' in fremm' [frame]¹² de fer, i' y avai' enn' cloch' là-d'ssus. Quant' que gu'y avè' enn' guerre ou b'en que'qu' chos', ça prenait quatorze homm's r'guien qu' pour la sonné' ; i's pesé' su' c'te freumm' de fer-lâ, c'te gross' cloch'-lâ ; quant' i' avaient besoin de Jean Poélu pour mett' la paix dans la ville, i's sonnaient c'cloth'-lâ ; ça prenait quatorze homme'. I' dit, que c'que c'ést, mouman, i' dit, c'gorlot¹³-lâ ? — B'en, 'a dit, c'ést pâ' in gorlô, 'a dit, c'é' 'a cloche, 'a dit, pour quant' gu'y â d'la guerre en ville, que'qu' chos', 'a di', i' ont besoin d'Jean Poélu ; 'a di', i' détruit lés armées dés pays étrangé' ; 'a dit, c'ést câ qu'i's vienn'nt sonner. — Qu'est-c' qu'i' dirait l'bonhomme, i' dit, si j'gu'i garrochais par la tête, i' dit, qu'ést en ville, lâ ? — 'A dit, tu sé's b'en qu't'és pâs capab' ! I' sapre in coup d'pied là-d'ssour, la cloch' vâ r'voler drett' dans l'milguieu d'la ville au râs lés pieds de Jean Poélu. Jean Poélu : qu'ést c'que gu'y â, i' dit, cheu' nou' ? I' dit, queuqu'in d'capab', i' dit, lâ ? I' dit, j'ai jamais rencontré mon homme encôre, i' dit, faut qu'j'all' voèr qu'ést c'qui s'pâss' cheu' nou'. I' griff' le ch'min, p'i' icitte on s'en vien à la montagne ! I' aparçoe' son p'tit fils dehors avec sa mère. Ah, i' dit, c'ést toé, i' dit, mon p'tit polisson, i' dit, qu'â garroché ma cloche, i' di', en ville, lâ ? — Eh ! oui, poupâ, i' dit, c'ést moé ! — I' dit, pourquoi c'que c'é', i' dit, qu't'âs fait' câ ? — Parc'que j'voulais. — P'is t'âs sorti ? Pour quelle raison qu't'âs sorti ? Qui c'qui t'â donné l'parmis ? — I' dit, c'ést moé,

12. *Frame* (angl.) : Levier.

13. *Grelot*.

poupâ, i' dit... v'lâ assez longtemps qu'vous t'nez moé p'is mouman en prison sour la montagne, écitté ! I' dit, on veut sortir n'us aut' itou. — B'en, i' di', arrett' don in peu, toé ; i' dit, j'm'âs t'montrer que j'su's ton pér' ! — B'en, i' dit, j'm'âs vous montrer que j'su's vot' fils, i' dit, moé itou ! I' vâ pour griffer son p'tit fils p'is l'mett' su' sés g'noux p'is gu'i donner dés tap's su' 'és fesses, mé', b'en au contraire ; i' po'gn' son pér' p'i' i' l'jette à terre, p'is i' s'mè' in pied su' l'pied du bonhomme, comm' câ, lâ, p'i' i' po'gn' l'aut' patt' p'i' i' fend l'bonhomme en deux jusqu'aux oreilles. Lés p'tits nègr's, lés ptits savag's sortaient tou' cotonnés ¹⁴ p'is tou' vivan encôr', l'cass' [le casque] à 'a main : Marci, Ti-Jean, p'is marci Ti-Jean ! Ça prenait l'bord de cheu' z-eux cés pauv's p'tits ; ça gu'y allè', i' étaient contents !

Ah ! la mère â dit : 'cou' don, t'a'rais pâs dû fér' câ ; après tout', â dit, c'est ton père ! — Oui, i' dit, je l'sés qu'c'est mon pér', mé', i' di', i' était pour me batt' ; i' dit, si i' avait 'té capab' de me l'fère, i' di', i' l'a'rait fait', i' dit. Mé', i' di', asteur, v'nez su' pepér le roi, i' di'. — Ah ! 'a di', asteur, 'a di', on vâ gu'y aller !

Ça fait qu' te'hour', i' po'gn' sa mér' sour son brâs, p'i', i' s'en vâ en ville avec, p'i' i' dit, quand t-on arriv'râ, i' dit, vous me l'direz ; moé, i' di', i' vont b'en tirer su' moé, i' di', i's vont crair', i' dit, qu' c'est mon père, i' dit, mecqu'i's m'voueill' arriver. — B'en 'a dit, c'est pâs pour te vanter à caus' qu't'és mon fils, mé', t'és pâs joli t'u' suit', tu sé' ! 'A dit, j' t'en garanti', 'a dit, tu fais dur !... — I' dit, je l'sé' que j'su's pâs joli ! B'en, i' dit, mecqu'on arriv' lâ, i' dit, j'vous lâch'rai, p'i' i' dit, vous gu'irez charcher pepér le roi. — 'A dit, c'est correck' !

I' arriv' te'hours, par enn' rue p'is par l'aut', darguiér' enn' grang' que gu'y avait, enn' ched, ¹⁵ lâ. 'A dit, cach'-toé écitt', p'i' 'a dit, j'm'â' aller avartir pepér' le roi qu'i' envoueill' dés valets t'charcher. — Non, non, non, non, i' dit, pâs d'valets m'charcher ! Pepér' le roi lui-minme ; i' dit, je l'connais pâs, p'i' i' dit, j'veux l'connait', p'i' i' dit, c'est pepère i' dit, qu'i' vienn' charcher son p'tit-fils écitt' ! Ça fait qu' te'hours, c'est correck'... !

Al' arrive au château, més vieux, p'i' 'a cogn' à 'a porte. La rein' rouv' la porte ; 'a r'connait sa fille ! Mon guieu ! mé', éousque tu d'viens ? P'is, t'as b'en changé ? P'is t'as b'en maigri ? P'i'... — Ah, 'a dit, j'viens d'sour la montagne, mé' 'a di', ayez pâs pœur de Jean Poélu, 'a di', asteur ; 'a dit, mon fils, 'a dit, vous savez qu'j'ai in p'tit fils ! — Oué, mé', qu'é' c'que tu 'n n'âs faite ? — Ah, 'a dit, jeul l'ai caché darguiér', 'a dit, d'la ched, lâ. — Allez m'qu'ri' câ ! — Non, non, non, 'a di', arretté' in peu qu'on s'par' ; 'a di', arretté', in peu ! 'A di', allez pâs l'qu'ri' d'minme. 'A dit, vous savez qu'i' r'quient d' son pér', p'i' 'a di', i' ést capab' ; 'a di', i' ést p'us capab' qu'son père encôre. P'i', 'a di', i' veut pâs qu'ce seill' ni Pierre ni Jacqu's qui gu'y alle le charcher. « Pepér' le roi lui-minm' qu'i' vienn' me charcher ! Sans câ, i' â dit, j'm'en vâs pâ' ! » — Ah ! b'en, le roi i' dit, j'm'âs gu'y aller. — Mé', 'a dit, j'vous avartis lâ : 'a dit, vous savez qu'i' ést pâs c'mod', p'i', i' ést pâs joli. 'A dit, vou' avez pâs besoin d'aouèr pœur, 'a dit, c'est l'père en peinture. — B'en, i' dit, le

14. *Cotonné* : Qui a mauvaise apparence ; en désordre.

15. *Shed* (angl.) : Hangar, remise.

père, i' dit, je l'ai jamais vu, mé' on m'dit qu'c'est guienqu'in paquet d'pouell'. — B'en, 'a dit, lui 'tou !

I' arrive au coin d'la ched, p'i', i' aparçoè' c'te paquet d'pouell'. I' tomb' su' l'fessier, d'pêur. — Ayez pâs pêur ! I' dit, c'est vous pepér le roi ? — I' di', ouiii... c'éée... moéée... — V'nez m'ouèr, i' dit. Denn' la main à son pepér', p'i' en gu'i dennan 'a main, i' serre assez fort, més vieux, qu'i' gu'i écrâs' toute la main en bouillie, comm' câ. Le roi sans connaissance ! I' po'gn' le roi sour son brâs p'i' i' l'emmenè au château, p'i' i' l' lâche à terre ; Badarang' su' l' plancher ! I' dit, pauv' pepér', i' dit, ça faisè' assez longtemps qu' je l'avais pâs vu ; comm' de raison, i' dit, j'gu'i ai serré 'a main in peu, i' dit, pour gu'i montré', i' dit, que je l'aimais, p'i' i' dit, j' pensais pâs d' gu'i fair' mal, i' dit, pauv' pepér' ! I' avait lés mains corrompues, j'cré' b'en, i' dit, ça s' tenait r'guien ; i' dit, rien qu'à serré' in peu, i' dit, ça s'st écrâsé comme r'guien, i' dit, comme enn' soucisse. — Ah ! b'en, 'a dit, tu devrais fêre attention à toé ; 'a dit, tu sé' n'us aut', 'a di', on ést du monde humain ; 'a di', on n'est pâ... on n'a pâs ta capacité. B'en, oui, mé', i' dit, jeul l'ai pâs faite exprès ; i' dit, j'voulais gu'i montrer qu'je l'aimais.

B'en, 'a dit, tu vâs manger, tu vâs v'nir à 'a tab' lâ, 'a dit, tu vâs mangé'. — Oué, i' dit, c'est correc', i' dit, j' m'â' asseillé' à mangé' ; i' dit, avou' d'quoi à mangé' écitt' ? Le roi di', on 'n n'â in peu. — B'en i' dit, moé, vous savez, i' dit, que j' mange. — Qué c'tu veux manger ? — D'la soupe ! I' dit, mouman à dit qu' vous faisiez d' la bonn' soupe.

Ça fait qu'i's gu'i font d'la soupe : i's mett' in gros morceau d'lâr à peu près comme trent' liv's lâ, p'is dan enn' gross' marmit', més vieu', à moqué d'enn' poch' de pois, p'i' i's gu'i font sa soupe. Oh ! 'a t'nait à peu près comm' douze siaux, te'hours, sa marmite. I's gu'i denn' câ, p'is mon Ti-Jean mangeait câ, attendez-vou' ! avec enn' moyenn' cheguiér¹⁶ ! i' envalait câ. B'en, quan t-i' a eu fêni, i' dit, veux-tu avoèr du dessert ? — Que c' c'est câ, du dessert ? — B'en, i' dit, du gâteau, dés tart's, i' dit, que'qu' chos' de minm', sucré. — I' dit, j'connais pâs câ, moé ! — B'en, i' di', emmenè yen, i' dit. Ça fait qu'i' ont pris enn' douzain' de tart's p'i' i' gu'i on emm'né câ d'avant lui ; po'gne enn' tart' denn' bouchée, p'i' in aut' bouchée in aut' tarte, p'i' i' mang'. — B'en, i' di', as-tu b'en mangé ? — Ah ! i' dit... i' dit, ça peut faire, lâ ; i' di', i' a'rait encôr' d'la place encôr', mé', i' dit, j'pense, i' dit... — B'en, 'a di', écoute, 'a di', asteur, 'a dit, t'as b'en mangé, 'a di', on ést pâs pour te gardé' écitt', 'a dit, sans te fêre instruire comme i' fau'. 'A dit, tu voés, n'us-aut's, 'a di', on parl' très bien, p'i' 'a dit, toé, tu parl's mal : 'a dit, t'as pas aucune instruction ; p'i' 'a dit, comm' de raison, 'a di', on ést assez riche, 'a dit, mon père, 'a dit, c'est in roi, p'i' 'a dit, j'eumrais pâs qu' tu nous f'rai' honte. 'A dit, d'minme, 'a dit, t'a'rai' enn' belle instruction. 'A di', on vâ t'trimer comme i' fau', on vâ t' habiller, p'i' 'a di', on vâ asseiller de t' fêr' tond' ce pouell'-là, t' trimer pour que t'eill' l'air du monde in peu ; aim'rais-tu câ ? — Ah, i' di', oui, maman, i' dit, j'eum'rais b'en câ. — B'en, i' dit, ça bon ! I' dit, d'minme, i' di', on ést pâs pour

16. Chaudière.

eur'tardé', i' di', on vâ avertir au collég', lâ, i' dit, qu'i' vâ rentrer le p'tit-fils du roi écitte, et pui' i' dit, que... on paiera, i' dit, quant' tout' le cours s'râ complet ; pâ' enn' cenn' avan ! Ah, i' dit, c'est correck' !...

Te'hour', i' dit, qu'on gu'y alle att'ler l' carross' lâ, p'i' i' dit, qu'on mett' quat' timm's [teams] de ch'faux d'ssus, p'is qu'on gu'y alle m'ner mon fils au collége. P'i', i' dit, moé, j'mâ' m'en aller en avan, i' di', avertir le directeur du collèg' que j'mâ' emm'ner mon fils écitte, et p'i' i' dit...

Ça fait qu'te'hour', i' arriv' lâ ; i' dit, bonhour, i' dit, l' directeur ! — Bonhour, sir' mon roi ! I' dit, qu'est c'qui gu'y â pour vous ? — B'en, i' dit, j'ai un d'més p'tits-fils lâ, i' dit, qui s'en vien ici au collège. I' di', est-c' que mon nom est bon pour le faire instruire, i' dit, dans l' bout dés ongl's ? Faudrai, i' dit, qu'i' eill' enn' vraie bonne instruction, dans l' p'us haut gréd' [grade]¹⁷ que gu'i a'rait ; p'i' i' dit, j' paierai tout', i' dit, si par câs i' a'rait dés p'tits accidents, dés enfants, qu'i' fait dés p'tits accidents, dés foi', i' di', en jouan : i' di', i' est b'en capab', et pui' i' dit, que j' paierai tout'. Quant' son compt' s'râ... vous en ouèrez mon compt', p'is quant' i' s'râ instrui', i' dit, j' p... — Ah, i' dit, c'est correc' ; c'est parfait, sir' mon roi, c'est parfait !

Te'hours que l'élève arrive. I' rent' dans l' corridor du collége. Ah, mecieu ! Le maît' avait pœur de d'câ : i' dit, 'cou' don, i' dit, c'est pâ' in élèv' que vous m'emmenez lâ, i' dit, c'est enn' vrai... in vrai loup-garou, i' dit, qu'on appelle ; i' dit, comment c' que vous app'lez câ ? — Ah, i' dit, non ; i' dit, c'est Jean Poélu. — Ah, i' di', in dés fils de Jean Poélu qu'on attendait parler qu'i' faisait tant d' ravag's dan 'a ville, écitte ? — Oui, i' dit, justemen, i' dit, justemen, i' dit, c'est câ. I' dit, comm' de raison, i' dit, faudrait qu'i' seill' b'en instrui' ; i' parl' très bien, i' dit, comm' de raison, i' di', i' parle franc ; i' dit, seul'ment qu'i' a pâs d'instruction, i' dit. Mé', i' dit, ça s'râ pâs lon, i' di', i' â l'air b'en intelligent. — Ah, i' dit, c'est correc' ; i' dit, fait's-lé pâsser l'aut' bord, lâ ; i' di', i' vâ rentrer dan 'a clâss' dés bébés pour commencer, p'i' i' dit, ça s'râ pâs lon, i' di', on vâ gu'i montrer comme i' fau'. I' vâ folloèr qu'i' rent' icitte en pension ? — Ah, i' di', oui. I' dit, vous z-avez pâs besoin d'vous gêner pour l'affaire d'la cookrie,¹⁸ lâ, i' dit, fait's-en ! Ça cout' que ça voudrà, i' dit, j' paierai pour ; i' dit, vous savez qu'i' mange ! — Ah, c'est correc'...

I' rent' dan 'a clâss', més vieux, p'is môseuss d'affaire ! i' prenè' 'a clâss' qué-siment tout' seul. Lés élév' arriv'nt pour rentrer, p'i' i' aparçoeuv'nt câ : lés yeux ronds ronds lés p'tits gars, ça pâssait du long du mur, p'is i' avait p'us rienqu' que'qu' siég' en arguier', dan 'és coin ici et lâ. Oué, le maît' : b'en, i' di', écoutez, lés enfants, lâ ; vâ fouloèr qu'vous z-alliez dans l'aut' clâss', lâ, i' dit, ça vous prend, i' dit, qué-simen, i' dit, vos places, tout's vos place', i' dit, pour c't'élèv'-là, ici. Lés p'tits gars 'n n'avai' enn' pœur, comm' de raison.

17. *Grade* (angl.) : Grade ; degré, rang.

18. *Cookery* (angl.) : Cuisine (menu).

À la récréation, te'hours, ça sort dehors, p'is c'te gros paquet d'pouell'-là qui sort lui 'tou. I's s' sont aparçus qu'i' parlait comm' 'és aut's. Lés p'tits gars s'sont empirouettés¹⁹ vit', i's s' sont dégênés vit'. In pâssait au râ' ; i' s'crayait smart : i' po'gne enn' pincée d' pouell', denne in cou', arrache ! Jean Poélu gu'i donnait enn' pich'nott' su' 'a tête, la tête partait, més vieux, quésiment comme enn' foot-bâll, més vieux, p'is 'a prenait l' champ. Le maît' marquait tout's lés accidents. In aut' arrivait, p'i' i' s'pensait p'us fin : po'gne enn' jointée, denne in p'tit cou', arrache. I' gu'i saprè' enn' claqu' dan 'és reins, i' 'és câssai' en deux ; lés bouts r'volaient, lés élev's, dés memb's câssés, quiens b'en ! L' maît' marquait tout's lés dommags's, p'i' 'és dégâts qu'i' faisait.

Te'hours que le maît' gu'i faisait dés moral's d' temps en temps : tu devrais pâs jouer si dur. — B'en, i' di', écout', mon maît', i' dit, j'veux b'en obéguir ; i' dit, moé, j' gu'ieux fais r'guien cés élev's-là ; p'i' i' dit, c'pouell'-là c'est moé qui l'porte, i' dit, c'est à moé ; i' dit, j'su's v'nu au mond', poélu, i' dit, c'est pâs d' ma faut', p'i' i' dit, qu'i's m' laiss'nt tranquille, i' dit, j'leu' f'rai r'guien. Mé', i' dit, si i's vienn'nt m'agacé', i' dit, c' çertain qu'i's von avoèr dés claque', i' dit. Faut que j'en dompt' que'qu'in. — Ah, mé' i' dit, t'és trop sévèr' ; i' di', écoute i' dit, t'âs pâs leu' capacité. — B'en i' dit, c'est correc' ; i' dit, j'su's sévèr' p'i' i' dit, j'su's méchant, mauvais, mé', i' dit, qu'i's m'laiss'nt tranquill' ! Ça fait qu'le maît' avartissait p'i' 'és élev's commencè' à 'n n'aouèr pèur.

Te'hours, que deux ans p'is trois ans s'écoul'nt, cinq ans s'écoul'nt... Le roi r'çoé' enn' lett' d'aller charcher son fils : i' était b'en intelligent, mé' qu'i' coûtait b'en cher : i' coûtait la moquié d' sa couronne. Le roi di', oué ! b'en vâ folloèr aller l' charché', i' ést instruit, paraît, b'en instrui', i' di', on vâ aller l' charché' ; i' di', ensuite, i' dit, ça prend d' l' argent pour payer ça. Ah, le roi emmèn' d' l'argent, p'i' i' di' à sés valè', i' di', on attelle, i' di', encôre lés quat' timm's de ch'faux su' l' cârrosse, p'i' allez charcher mon fils, i' di', au collége. Enfin lés v'lâ parti' encôr', pui' i' dit, quien, i' dit, mon fils, i' dit tu nous coût's b'en cher, mé', i' dit, tu vâs t'en r'venir au château asteur, viv', i' dit, l' restant d' tés jour', i' di', avec ton grand-pèr' p'is ta mèr' p'is ta grand-mère. I' dit, ça bon, i' dit, sir' mon roi, i' dit je r'fus'rai pâs ça, mé', i' dit, c'était pâs mon idée d' rester avè' vous aut' : i' dit, ma mér' m'â déjà di', i' dit, qu'j'étais pâs joli, p'i' i' dit, j'ai ça su' l'cœur encôre. I' dit je l' sé' que j'su's pâs joli ; mé', i' di', après tout', i' dit, j'su's b'en instrui', i' dit, j' peux gagner ma vie. I' dit, j' su's t-assez capab' i' dit, dans mon âg', v' savé', i' dit, j'ai cinq an aujourd'hui, p'i' i' dit, j' peux gagner ma vie. I' dit, dans lés enfants d'mon âge, i' dit, j' peux m' défend', p'is j'ai pâs peur de voyagé'. — Ah, c'est ton désir de voyagé' ? — Oué, i' dit, pepère, i' dit, c'est mon désir de voyager. Moé, i' dit, j' su's pâs pour resté' avè' vous aut's ; ah ! non, non, non ; i' dit, vous êt's pâs d' ma rac', vous êt's pâs d' ma clâss' ni d' mon rang, i' dit, j' veux pâs vous faire honte, i' dit, ni plus ni moins, i' di' ! — Ah ! le roi, b'en, i' dit, tandiss' qu'on ést att'lé, où c' que tu veu' aller ? tandiss' que lés ch'faux sont att'lés, i' di', où c' que tu veu' aller ? — I' dit, j' veu' allé' au château seul'ment, p'i' i'

19. *S'empirouetter* : Devenir confiant jusqu'à en faire des pirouettes.

dit, laissez-moé faire ensuite. O Ké ! ²⁰ I' l'emmène au château, p'is là, i' denn' la main à sa mër', p'i' i' l'embrasse, et pui', i' mange avec 'és aut's, p'i' i' jâse ; p'is là, sa mër', ça gu'i faisait d' la pein' de ouèr qu'i' partait, mé' puisque c'était son goût de voyager. — Mé', i' dit, pensez-vous, mouman, i' dit, lés moral's que vous m' fait's là, p'i' i' dit, cés conseils-là, i' dit, qu' c'est pour moé câ ? Non, non, non ! Moé, i' dit, j' m'âs marché'. I' dit, faut qu' j' asseill' à m' trouver dés compagnons en que'qu' pâ'r'. — Ah, b'en oui, 'a dit, faut qu' t'eill's dés bons compagnons, mon garçon ! — B'en, i' dit, c'est correc' !

B'en, i' dit, pépère, i' di', avant d' partir, i' dit, j' voudrais vous d'mandé' in sarvice ; c'est l' dargniér sarvice, i' dit ; promiér'ment, j'vous coût' b'en cher, p'i' i' dit, j' voudre' avoèr enn' canne. — Ah b'en, i' dit, mon fils, dés cann's, quien, i' dit, vien en hau' écitt', i' dit ; j'ai tout's sort's de cann's, dés canne', i' dit, bell's po'gnée' en or, j'en ai dés po'gnée' en diamant, j'en ai en bois, j'en ai en jonc, j'en ai en 'cajou, j'en ai toute' 'és sorte'. — Ah b'en ! i' dit, c'est correc' câ pépère, i' dit, montrez-moé câ. Ça fait qu' c'était cinq six cann' attaché' ensemb', v' savez, par demi-douzain' ici et là, p'is i' gu'i mont' dés canne'. I' po'gn' lés six cann's, p'i' i' 'és tord p'i' i' 'és jett' par bouté à terre. Pépère, i' dit, c'est pâs enn' bétis' que j' vous d'mande, i' dit, c'est enn' cann' ! — B'en, le roi i' di', écout', mon fils, i' dit j'en ai pâs d' p'us bell's que câ. — C'est pâs la beauté, c'est pâ' enn' bétis' que j'vous d'mand' ni d'orgueil, i' dit c'est que'qu' chos' que quant' j'su's fatiqué que j' peux m' appuyer d'ssu' in peu. I' dit, câ c'est bon à r'guien câ : i' dit, c'est comme enn' pâille, i' dit, c'est bon à r'guien pour in homm', câ ! Ah b'en, le roi i' dit, j'sés pâs c'que tu veu' avouèr. — Quiens, quien, i' dit, r'gârdé don su' l' bord d' la mer là, i' di' ; i' y â in anqueur de [ancre de] bâtiment, i' dit, j' croé' ; i' di', i' y â enn' corgniér' ²¹ qui sort, là ; i' dit, fau' arrondir l'aut' branch' que gu'y â là... l'aut' palett'... pui' i' dit' câ c'est croch' câ, ça m' fait enn' bonn' cann' câ. — Oui, mé', i' dit, c'est pâs manœuvrab', câ, i' dit, mon garçon ? Ça pése à peu près trois tonn's ! — B'en, i' dit, pâs d' diffarence, i' dit, pâs besoin d' 'a porté, i' dit j' m'âs l'emm'ner moé.

I' s'en vâ su' l' bord d' la mer, p'i' i' avai' enn'... c'était calé ²² dans l' sâb' pâs mal... in vieux bôt [boat] ²³ qu'avait fait naufrage ; i' sapr' in coup d'pied là-d'ssour, câ r'vol' ²⁴ drett' aurâs l' château. Le roi était b'en peiné de ouèr la capacité de son p'tit-fils. — I' dit, tu veu', i' dit, gu'i fair' coupé' enn' branch' de d'câ, là, i' di', enn' corgniér', là, p'i' i' dit, t' faire... — Oui, oui ! P'i' i' dit, faire arrondir câ in peu, p'pâs qu' câ bless' la main, là ; p'i' i' dit, câ, ça peu près seiz' pieds d' long, oué, i' dit, ça peut faire enn' moyenn' canne en attendant que j' trouv' d'aut' chose ; i' dit, c'est correc' ! I' di', att'lez-moé que'qu's timm's de bœufs, là, p'i' i' di', allez m'ner câ su' 'a chârrett', p'i' i' di', allez m'ner câ su' in forgeon. I' dit, là i' dit,

20. O.K. (angl.) : Façon américaine de dire : Oui !

21. Cornière : Ferraille de forme anguleuse.

22. Caler : Enfoncer.

23. Boat (angl.) : Navire, bateau, bâtiment.

24. Revoler : Jaillir, être projeté.

lés forgeon, i' di', i's von amancher câ, i' dit, pour faire enn' cann', p'i' i' dit, le roi gu'irâ payer câ, i' di', ensuite. C'est correc' !

Te'hours que... follai' in bi', follait plusieurs parsonn's, dés poulies, quiens b'en, pour mett' câ su' 'a chârrette. Mon Jean Poélu, lui, sa mér' gu'i parlait, mé' i' r'gârdai' 'és homm's, lâ, auèr d' la misér', p'is dés poulies, p'is dés québeul [cable], p'is dés rouleaux pour mouver ²⁵ câ. Hâa... i' bouguait [bouillait]. Sa mér' gu'i parlait, mé' i' était choqué d'ouèr que l' monde avait pâs p'us d' forc' que câ. Heill' i' dit, que c'est qu' vous fait', i' dit, vous aut's, lâ ? I' dit, vous avez b'en d' la misère, i' dit, voulez-vous la mett' su' 'a ouéture ? I' ont di', oué. I' po'gn' câ d'enn' main, p'i' i' 'a met su' 'a ouéture. — Quien, i' di', allez su' l' forgeon, p'i' i' di', allez-y tu' suite !

Lés quat' timm's de bœufs, més vieux, parti' avè' câ. Les roues calaient quésiment jusqu'aux essieux, lés bœufs avè' chau', i' fessaient su' 'és bœuf', pis quiens b'en, p'is câ défonçait tout' le ch'min : r'guienqu' su' deux roues !

Héééé, i' dit, c'est don d' valeur ! Qu'on n-â du b'en p'tit sarvic' par écitt', b'en pauvre sarvice, i' dit, pour in roi ! C'est b'en effrayan, i' dit ; vâ folloèr que j'gu'y a'll' moé-minme ! I' di', i' sont encôre embourbés lâ, i' di', avec la chârrette. I' pârt p'i' i' s'en vâ lâ. Sa mér' dit : fais b'en attention de t' choquer, lâ ; 'a dit, tu peux fair' du dommage à dés bœufs, 'a dit, tué' 'és bœufs, que'qu' chose. — Ah, i' dit, j' me choqu'rai pâ', i' dit, j' gu'y vâs ! I' pârt, p'i' i' arriv' lâ. Commen, i' dit, i's sont pâs capab's de tirer câ à quat' timm's de bœufs, i' dit, c'cann'-lâ ! — I' dit, c'est pé-sant câ, i' dit v' savez ; ça pès' dés tonn's p'is dés tonn's, câ ! — Hé, qu' c'est don d' valeur, i' di' ! I' po'gn' sa cann' p'i' i' s'en vâ avec. P'is, en pâssan au râ' 'és bœufs, i' sapr' enn' tap' su' in bœuf, més vieu', assez fort qu'i' tue l'aut' à côté, avec : lés deux bœufs (beu). C'est bon à r'guien, i' dit, cés bœufs-lâ ; i' dit, c'est pâs fort pâ-en-tout' !

I' arriv' su' l' forgeon, p'i' i' di', êt'-vous capab' de m' viré' enn' cann', lâ ? P'i', i' dit, fait's-lé d' la magniér' que j' veux l' auèr. Ça fait qu'i' gu'i expliqu' commen amancher câ ; p'i' i' dit, ça presse : i' dit, j' pârs pour le voyage à soèr ! — Ah, 'cré guié ! ²⁶ i' di', avant qu' c' seill' rougi câ... i' dit, j' pens' pâ', i' dit, qu' vous seillez capab'... b'en târ' à soèr ! — B'en, i' dit, qu' ça seill' à l'heur' qu'ça voudrà, en tou' 'és câs, i' dit, m' la faut ! — B'en, i' dit, l' forgeon i' di' à sés ouvriers, lâ, sés forgeon, i' di', hôrah ! tout' la gagn' ²⁷ après c' cann'-lâ, p'is qu'on fasse in bon feu, p'is qu'on fass' rougir câ ; p'i' i' di', emm'nez lés gross' mass's de seize liv's, lâ, i' dit, mecqu' ça seill' rouge, i' dit, pour pâs la réchauffer deux foi'. I' dit, batt' le fer tandiss' qu'i' ést chau' ! Ah, i' ont dit, c'est correc'...

Lés v'lâ à la gagn', p'is dés poulies — dan enn' boutique, i' sont b'en greillés ²⁸ — p'i' i's mett'nt câ au-d'ssus du feu, p'i' i's fon in bon feu d' charbon, p'is le

25. *To move* (angl.) : Déplacer, transporter.

26. '*Cré Gué* : Juron populaire « Sacré... »

27. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, équipe.

28. *Greyés* : Outillés ; pourvus de ce qui est utile ou nécessaire.

temps de l' dire, à peu près comm' deux heur's, la canne était rouge. Lés v'là su' l'enclum', p'is quel temps qu'i fait, bédign' ²⁹ bédagn', p'is bédign' bédagn', p'is bon...

Bon, i' di', asteur, y â p'us r'guien qu'à froédir ! I' dit, c'est-y d'minme qu' tu veux l' aouer ? — Ah, i' di', oui ! — B'en, i' di', 'a vâ r'frédir', lâ, p'i' i' dit, tu t'en irâ' avec. — Ah, i' dit, c'est correc'. Comment c' que c'é' ? I' dit, mon grand-pér' vâ v'nir payer çâ. — Ah ! i' dit, c'est promiér' clâsse !

Quant' la canne â 'té frette, i' s'en vâ avè' çâ ; i' s'en allait dans l' chemin, i' roulait çâ autour de son doigt. Ah ! c'était supposé pézé' aux alentours de seiz' tonne'. I' roulait çâ autour d' son doigt, p'i' i' 'a mettai' à terr', p'i' i' s'appuyait d'ssu' ; i' di', 'a plie pâ', i' dit, pâs mal, pâs mal solide !

I' arriv' cheu' z-eux. B'en, i' dit, maman, lâ, i' dit, good bye, ³⁰ i' dit, j' m'en vâs ! — Pâs déjâ ? 'A dit, tu vâs couché' écitt ! — Non, non, i' dit, l' saleil, lâ, i' di', i' bés's', lâ, mé', i' dit, j'ai l' temps d' fére in bon boute : j' march' pâs mal vit', i' dit, v' savez ; p'i' avec ma canne, i' dit, si j' viens fatiqué, i' dit, su' l' soèr, i' dit, j' peux m' appuyer là-d'ssu'. I' dit, c'est enn' cann' de minm' que j' demandai' à pépér', p'i' i' di', i' m' comprenait pâs, lui ! — B'en, i' dit, debord que tu t'en vâ, i' di', on vâ s'embrasser, p'i' i' dit, t' souèté' in bon voyag', p'i' i' di', arrê't', vâ-t-en pâs d'minm', mon fils ; i' dit, t'âs besoin d' que'qu' cenn', i' dit, t'âs besoin d' que'qu' piass'. — Oué, i' dit, c'est pâ' enn' méchante idée, grand-père, i' dit, d'aouer que'qu's piass'. Le roi sor' in rouleau d'argent, més vieu', attendez-vous ! — Quien, i' dit, p'i' i' dit, si tu vien à 'n n'aouer besoin, su' l' voyage, i' di', écris-moé, p'i' i' dit, j' t'envoierai l'argent qu'i' t' faudrà. — Pépère, i' dit, j'en ai en masse ³¹ ; i' dit' si j' su's pâs capab' de gâgner ma vie, i' dit, j' mérit' pâs d' viv'. B'en i' di', au r'ouèr ! — Au r'ouèr ! Pi' i's s'embrass'nt ; b'en, i' dit bonn' chance ! Au rouèr moutman, i' dit ; merci ! I' prend l' chemin, p'i' i' pâ'r' avec sa canne.

'A le r'gârdai' allé' ; 'a 'vait lés yeux pleins d'eau, mé', d'enn' magniér', al' était content' d'ouèr aller son fils : 'a 'n n'avait honte in peu.

Te'hours qu'i' march', p'i' i' march'. Te'hours qu'i' arrive à enn' grand golée ³² ; i' avai' enn' grand rivièr', lâ ; i' avai' in moulin à scie, lâ. I' avait jamais vu çâ d' sa vie, lui, comm' de raison. I' avai' in n-homm' qui' i' app'laient Grand Cipine, lâ. I' vous avai' enn' cipin' qu'était longu' de minm', p'is qui gu'i pâssait chaqu' bord le nez, lâ : enn' vrè' moustache, attendez-vou' ! Et puis les billots montaient su' in deck, ³³ lâ, qu'i' avait lâ : enn' magniér' de quai, lâ, aurâs la machin', p'is lui, i' s' raculait, p'is i' donnai' in coup d'moustach' dan 'és billô' ; i' montè' autant d' billots qu'i' avait d' brins d' barb' sour le nez. I' montait d' reculons dans l' deuxièum' étag' du moulin ; soixant' et quinz', cent billô' à la fois ; i' montait çâ d' reculons !

29. *Bédign', bédagn'* : Onomatopée suggérant un bruit sonore.

30. *Good bye* (angl.) : Adieu !

31. *En masse* : En quantité suffisante ; assez.

32. *Golée* : Coulée, ravin.

33. *Deck* (angl.) : Sorte de quai, ou de grand banc destiné à recevoir les billots.

Ti-Jean Poélu, lui, avait jamais voyagé, i' avait jamais vu ça, lui, dés chos's de minm'. — 'Cout' don, i' dit, le pér', ça devrait payer, ça, i' dit, faire enn' djob³⁴ comm' ça, comm' vous fait's là, i' dit, monter dés billo' avec vot' barb' comm' ça, i' di', au deuzieume étag' ? Vous deverié' avoèr dés bonn's gag's ! — Qu'ça t' sap' ça, toé, v'limeux d' polisson, i' dit ; pàss' don ton ch'min drett' ! Que j'eill' lés gag's que j' voudrai, i' dit, c'est pàs d' tés affair's, ça ! — I' dit, j' vous dis pàs d' bétis's, mecieu ; i' dit, j'veux savoèr, i' dit, comment qu' c'est qu'vous avez par jour ; i' dit, ça doé' êt' dur su' 'a moustach' ? P'i', i' dit, ça doé' êt' dur su' 'a babine, i' dit, monter ça d'minm' ? — Si j' gu'y vâ, i' dit, ça vâ êt' dur su' 'a gueule, i' dit, toé ; vâs-tu t'ôté', i' dit, de d'avant moé de d'lâ ? I' di', ôt'-toé de d'lâ parc' que j' vâs t'ôter ! Jean Poélu dit : viens don m'ôter !

Hé messieu ! La Grand' Cipin' saute en bâs d' son deck, més vieux, p'i' i' s'en vâ pour po'gner Jean Poélu. Jean Poélu l' po'gn' par lés deux flancs, p'i' i' l' leve en l'air, p'i' l' rent' dan 'a terr' g'lé' jusqu'au cou... I' dit : comment c' que t'âs par jour ? — I' dit, cinquant' cenn' ! — V'limeux³⁵ d' paresseu' ! i' dit ; t'és pàs l' guiâb', i' dit, mé' tu vaux pas... tu vaux pluss' que ça, mé' i' dit, t'âs guienqu' cinquant' cenn' ? I' di', és-tu fou ? Viens-t-en avec moé ; i' di', à moins d'enn' piass' par jour, i' di', on travaill' pàs, cés année' écitte' ; i' dit, vien avec moé ; i' dit, t'és pàs b'en bon, mé', i' dit, j' pens' que j' peux t' faire avoèr enn' piass' par jour. Hé, més vieux ! Grand-Cipin' qu'avait jamais rencontré son maître encôre, i' avait pêur, i' filait dou'. I' dit, j' m'âs gu'y aller avec toé.

Te'hours qu'i's march'nt enne escouss', p'i' i's jâsaient p'is quiens b'en, p'i' i' di', on vâ pourtant s' trouver enne edjob, i' dit, mieux qu'ça ! — B'en, Grand-Cipin' : c'était mon idée, mé' i' dit, d'enn' magnière, i' dit, j' connaissais pàs b'en b'en, i' dit, j'ai jamais sorti beaucoup, p'i' i' dit... — Moé non plus ; i' dit, c'est mon premier voyag', mé' i' dit, j' te promè', i' dit, qu'on vâ trouver le moïn enn' piass' par jour.

Te'hours, tout en parlan, i' arrive' aux pieds d'enn' montagn', p'is l' saleil se couchè'. I' aparçoèv'nt, més vieu', in grand z-homme 'outé³⁶ ; oh, i' avait dan 'és douz' pieds d'hauteur ; lés épaul's d'enn' largeur, més vieu' ! I' avai' in tâs d' chaîn' là, ah ! qu'était gros comm' enn' gross' maison, dés gross's mâill's, més vieu', ah, dés chaîn' gross's comm' le brâs, lés mâill's, més vieux, ... p'is i' avai' in vieux, là, p'i' i' avait tout' dés grands rod'³⁷ de fer, p'i' i' étirait ça d'enn' main comm' ça, p'i' i' mesurait ça su' son doigt ; lés rod' avaient trois pouc' de grosseur, ronds, de diamèt'. I' mesurait ça su' son doigt, p'i' i' coupait ça avec sés dents, froid comm' ça, là, le fer frett', p'i' i' soudait ça 'guienqu'à serrer sés doigts chaqu' bord. Ti-Jean Poélu p'is Grand-Cipine, i' avaient jamais vu ça enne affair' de minm'. — 'Cou' don, i' dit, mon onk', i' dit, ça doé' êt' dur su' 'és doigts, ça, c' que vous fait's là, p'i' i' dit, su' 'és dents, i' dit, couper du fer frett' de minm' ? — Qu' ça

34. *Job* (angl.) : Position, emploi.

35. *Velimeux* : Infâme, coquin.

36. Voûté.

37. *Rod* (anglais) : Tige baguette.

vous sapre, i' dit, vous aut' ; i dit, c'est pâs vous aut's qui l' fait ! — Non, i' dit, c'est pâs nous aut's, c'est b'en correc', mé', i' di', après tout, i' di', on voudrait saouèr, i' dit, comment ça peill' enn' djob de minme ; i' dit, ça doé' êt' dur p'is fatiquant vrè', câ ? — I' di', ôtez-vous d'avant l' saleil, lâ, i' dit ; j' commence à p'us voèr b'en clair : j' commence à êt' âgé ; p'i' i' di', ôtez-vous devant ma clair'té, lâ, parc'que j'vâ' aller vous ôter, moé ! — I' di', on s'ôterâ, i' dit, quand on sarâ comment c'que vous avez par jour. — I' di', allez-vous vous ôter ou b'en si j' vâs vous ôté ? I' di', on s'ôtrâ pâ', i' di', on veut savoèr comment c'que vous avez ! Ah, mès vieux ! L'bonhomme' mèn' enn' main su' l' tâs d' chaîn', p'i' i' saut' l'aut' bord, p'i' i' s'en vâ pour po'gner Jean Poélu. Jean Poélu l' po'gn' par lés deux flancs, p'i' i' l' leve en l'air, p'i' i' l' rent' au travers du tâs d' chaîn', et p'is jusque sour lés brâs... dan 'a terre.

Comment c'que vous avez par jour ? — I' dit, tu l' sarâs pâ' ! I' gu'i sapre enn' tap' su' 'a têt' ; l' écorce 'a r'volé, 'a â parti dans l' bois, partout ; la p'lure à r'volé comme enn' pomm'. Comment c'que vous avez ? — Fess' p'u', i' di' ; i' dit, j'ai soixante et quinz' cenn' par jour ! — Sapré v'limeu' ! i' dit ; vous êt's fou, i' dit, d' travailler d' minme, i' dit. R'gârd'-moé-z-y don 'és doigts, i' dit, pleins d'am-poul's. Mé', i' dit, c'est pâ' enn' d' job pour soixante et quinz' cenn' par jour ? I' dit. mon fou, lâ, mon tchomm', ³⁸ i' dit, i' était pareil : i' di', i' travaillait pour cinquanz' cenn', lui ! P'i' i' dit, c'est vrè' qu'i' ést in peu moins bon qu' toé, mé', i' dit... V'nez-vous-en avec moé, i' dit, j'm'âs vous faire avouèr enn' piass' par jour, moé. Hoooééé... !

I's part'nt tou' 'és trois : trois bonn's jeuness' ensemb', attendez-vous ! te'hours que,... à 'a gross' breunant', ³⁹ mès vieu', i's prenn' enn' p'tit' rout' b'en étroett', dans l'bois. Ah, ch... le boâ était fort, p'i' i's voyaient quésiment plus r'guien. Tout d'in coup, Ti-Jean Poélu : Heill', i' dit, lés boy' ; i' di', i' y â enn' p'tit' lumiér' lâ dans l' fond d' la forêt, lâ, i' dit, j'voé'... la... 'Ted b'en i' dit, qu'on trouv'râ à coucher p'is à mangé' ; i dit, j' commence à aoèr faim, moé ! Grand Cipine, i' dit, moé 'tou ! Soudeur-de-Chaîne' i' dit, moé 'ssi ! I' dit, j'te dis que j'mang'rais, lâ, in bon bouillon, lâ, i' dit, ça s'rait bon ! B'en, i' di', on vâ gu'y aller voèr...

I' arriv'nt lâ, mès vieux ; i' avai' in gârs, lâ, qui... Rendez-vou' au château, mès vieu' ; i' di', i' y â in gros château ; i' di', i' ést emmorphôssé, ⁴⁰ i' dit, c'château-lâ ; mé', i' di', i' y â d' quoi... Tout' de c' que vous désir'ez d'aouèr, tout' ést d'dans. Mé', i' dit, par 'xamp', i' dit, si i' vous arriv' de quoi, i' dit, tant pir' pour vous aut' ! — Ah ! arriver d' quoi ? Jean Poélu i' di', on vâ gu'y aller. — B'en, i' dit, parsonn' sont capab' de résister dans c' château-lâ, i' di' ; i' y â que'qu' chose, i' dit, d'étrange ; i' di', on peut pâs saouèr. Moé, i' dit, j' gu'irais pâs ! — Jean Poélu i' di' on vâ gu'y aller. Grand Cipine : moé, i' dit, j'eumm' pâs b'en câ, i' dit, coucher dan in château enmorphôssé ; Soudeur-de-Chaîn's dit : moé non plu' ! I' dit,

38. *Chum* (angl.) : Ami, associé.

39. *Brunante* : Déclin du jour. La grosse brunante : à la nuit tombante.

40. *Emmorphosé* : Hanté.

vous allez v'nir ou b'en, i' dit, j'm'âs vous emm'ner, moé, ça s'râ pâs lon ! — I' di', emmèn'-nous pâ', i' di', on vâ gu'y aller.

Ça fait qu' te'hour', i' arriv'nt lâ. Comm i' allaient pour cogner à 'a port', la port' se rouv'. Ah, cré guié ! C'est que'qu' chos' d'extraordinaire, écitt' ? I' dit. c'est b'en comm' le gars di'. I' dit : qu'arait dés chais's, hein, on s'assirai' ? En disant câ, enn' port' qui s' rouv', més vieu' : in beau salon p'is dés bell's chais's... Hein, hein, i' di', écitté i's sont à 'a mode ? I' di', on voé' pâs parsonne ; où c' qu'i's s'quien'nt, cés gârs-lâ, don, i' dit ; qu'ça veut dir' câ ? I' dit, j' sé' pâs si gu'i arait moyen d'auèr à mangé' écitté ? I' dit, moé, j'ai enn' faim effrayan. En disant câ, més vieu', enne aut' port' qui s' rouv' : trois beaux couverts, mis su' 'a tab', qui boucanaient ; dés pétat's, du bon jambon, p'is dés œufs [eux], més vieu', ah, en quantité. Tu parl's d'in affaire, i' di', on ést cheu' nou' icitt' !

Ça fait qu' te'hour', i's s' mette' à tab', p'is s' mette à manger. Jean Poélu di' à Soudeur-de-Chaîn's p'i' à Grand Cipine, i' dit, 'citt' faut manger pis wâtcher [to watch] d'in œil, i' di', attends-tu ! I' di', i' y â que'qu' chos' d'extraordinaire éci ; i' dit, vâ folloèr payer pour câ ; i' dit. trompez-vous pâs. Grand Cipine i' dit, moé j' m'en vâs ; Soudeur-de-Chaîne' i' dit', moé 'tou ; i' dit, j'ai peur. — Ah, b'en v'limeu', i' dit, si j' vous mets la main su' l' cor', i' dit, vous allé' auèr le mal, i' dit, pâs guienqu' la pœur ! — Mets-nous pâs la main su' l' cor', i' di', on vâ rester.

I' di', asteur qu'on â b'en mangé, i' dit, qu'arait du bon tabâc p'i' enn' pipe ! i' di', on fum'rait-y in peu ? En disant câ, més vieu', enn' bell' p'tit' port' qui s' rouv' p'is du bon tabâc frisé,⁴¹ més vieux, tout soup', dés allumett's, p'is touâs bell's pip's. Môsess ! I' dit, sés-tu qu' c'est à la mode, icitt' ? C'est b'en mieux qu' su' pépér' le roi encôre ! Oué, b'en, i' di', on vâ fumer. Ça fait qu' ça fum' p'is ça jâsait p'is quiens b'en !

I' y en â in qui dit : moé, j'su's fatiqué ; l'aut', Grand Cipine, i' dit, j'su's fatiqué ; Soudeur-de-Chaîne', i' dit, moé j'su's pâs fatiqué, i' dit, moé, j'su's resté.⁴² Ti-Jean Poélu i' dit, vous êt's bon à r'guien, i' dit, j'vous l'ai di'. I' dit, vous pouviez b'en travailler cinquant' cenn' par jour p'is soixante et quinz' cenn' ; i' dit, vous êt's bon à r'guien pâ'-en-tout', i' dit. Moé, i' dit, j'su's r'guien qu'in enfant : i' dit, j'ai 'guien qu' cinq an et que'qu's jours, p'i' i' dit... — Hhhein ! — toé, 'guien qu' cinq an et que'qu' jour ? — Oué, oué, i' dit, c'est tout' que c'que j'ai. L'in poussait l'aut' ; i's l'craient pâs. P'i', i' dit, c'est in menteur, câ ? Cinq ans p'is cinq jours ! P'i' i' di', i' ést deux fois gros comm' n'us aut's ! — B'en, i' di', en tou' 'és câs, i' dit, j'me couch' quand minm'. Mé' i' di', où c'est qu'on vâ couché', écitt' ? Tout d'in coup, i' attend'nt drrrrrrrrrrraa... Enn port' qui s' rouv', més vieux : t'ouâs beaux lits blancs, més vieux, tout' dés beaux lits d'plum', p'is... ah, ah, ah... l'y avait r'guien d'p'us beau. Eh, môsess ! I' di', on s'rait b'en, i' di', asteur, i' dit, moé, j'boèrais que'qu' chose, i' dit, j'ai trop mangé ; i' dit, j'ai mal dans l'cor' in peu. Hein,

41. *Tabac frisé* : Tabac haché et mis en paquet à la manufacture.

42. *Resté* : Exténué. rendu à bout.

qu'arait que'qu' chose pour se réchauffé in peu, lâ, p'is tout ! Tandiss' c'temps-lâ, enn' bell' port' qui s' rouv', p'i' in beau bari', més vieux, tout en beau chèn', més vieux, p'is dés beaux çarcle' en or après câ ; in beau verre aurâs p'i' enn' champlure. I's rouv'nt câ ; més vieux, du beau rhum ! Ah... môsess d'affaire ! i's prenn'nt chaquin in verr' de rhum, p'i', i's s'couchent.

B'en, Jean Poélu i' di', écoutez, lâ, lés boy' ; c'est b'en beau d' dormir, c'est b'en correc', mé', i' dit, faut dormir d'in œil, icitt', p'i' i' dit' veiller d'l'aut' ; i' di', i' y â que'qu' chos' d'extrordinaire ; i' dit, vâ fallouèr payer pour câ. Moé, i' dit, j'ai pâs payé pour eur'guien, i' dit, j'voé' parsonne. Grand Cipine i' dit, j'couch' pâ' écitt', i' di' ; i' dit, si faut veiller d'in œil, i' dit, p'is dormir de l'aut', i' dit, mecque j'dorm' d'in œil, i' di', i's vont v'nir m'pâsser dés coups d'mass', i' dit, su' 'a tête ; i' dit, 'ted b'en qu'on peut manger que'qu' volée icitt' ? — Vou' allez resté' écitt', i' dit, vous aut's, parc' qu'i' dit, si j'vous mè' 'a main su' l'cor', i' dit, vou' allez dormir, i' dit, çertain ! — I' dit, mets-nou' 'a pâ' 'a main su' l'cor', i' di', on vâ dormir ! B'en i's s' couch'nt...

Héééé Ti-Jean Poélu, lui, i' s' couch' p'i' i' dormait ; l'temps de l'dire, i' ronflait. Mé' 'és aut's, ça dormait pâs b'en b'en.

L'lend'mon matin, i's s' lèv'nt. B'en, i' dit, comment ça file ? — Ah, ça fil' b'en ! — I' di', asteur, qu'arait d'quoi à déjeuné', hein, on déjeun'rait ? — Oué !

En disant câ, la port' se rouv' encôr', pis encôr' t'ouâs place' à 'a tab', més vieux, t'ouâs bell's assiet's, p'is tout... que r'guien manquait su' 'a tab'. Ah, in r'pâ', in r'pâ' effrayant, pour dés giants, comm' de raison ! Ah ! c'étaï' extrâ...

Non, mé' on n't-y b'en usé icitt' ? I' dit, que'qu' chos' qu'y â là-dans p'is qu'on comprend pâ', i' dit ! C'est que'qu' chos' d'extrordinaire ! Jean Poélu dit, j'vous ai dit de m'suir, i' dit, p'i' i' dit, dis r'guien ; i' di', on vâ frapper enn' bonn' d'job b'en vit', lâ. Lés gâ' [gars] étaient conten : i's mangeaient b'en p'i' i' travaillaient pâs...

Après qu'i' on eu déjeuné, sé's-tu, i' dit, dans c'bois-lâ, i' dit, i' devrait gu'y auèr d'la pa'dri' hein ? Ça s'rait t-y bon, i' di', in snack ⁴³ de pa'dri' ! En disant câ, v'là enn' port' qui s' rouv' : t'ouâs bell' carabin's, d'la monition ⁴⁴ en masse ! J'te di', i' dit, c'est que'qu' chos' d'estrordinaire ! B'en i' dit... Jean Poélu di' à Soudeur-de-Chaîne', i' dit, tu vâs v'nir avec moé, i' dit, tu vâs v'nir avec moé, i' di', à 'a chass', p'i' i' dit, toé, Grand Cipine, i' dit, t'és pâs l'guiâb', i' dit, t'és l'moins bon dés t'ouâ', i' dit, t'és guienqu' bon à fair' du feu ; i' dit, t'alum'râs l'feu dans l'foyer, lâ, p'i' i' dit, tu f'râs cuir' dés pétaqu's, lâ, p'i' i' dit, n'us aut's quant' t-on aurâ du gibier, i' di', on viendrâ te l'm'né'. I' di', en tou' 'és câ', i' dit, médi dans diss' [dix], i' dit, mecqu' lés pétaqu's seill' cui', lâ, i' dit, tu nous crierâs. C'est correc', i' di', allé à 'a chass'. — Crie pâs avan ! I' di', à médi dans diss' juss', i' dit, crie-nous, p'i' i' di', on s'en viendrâ ; i' di', on gu'irâ pâs b'en loin ; i' dit, dans l'z'alentours, lâ. O ké !

43. *Snack* : Repas copieux, festin.

44. *Monition* : Munitions.

La Grand Cipin' descend dan 'a cav' pour fouiller partou', ouèr que c'que gu'y avait pour faire à manger, pour fair' la soup', cés affér's-lâ... I' aparçoe' un beau saloi'.⁴⁵ I' rouv' çà, du beau lârd, més vieux, salé là-d'dan ! Ah b'en, i' di', on va-t-y n-en prend' in bon bouillon pour fair' d'la soup' hein ? D'la soupe aux poâ', i' dit, ça prend du lâr'. I' dit, asteur, si j'peux trouvé 'és pois ! En disant çà, enn' bell' poch' de poi' aurâs lui ! Dés beaux pois dorés, més vieu' ! Ah ! b'en môsess' d'affair'... I' met sés pois dans l'eau, p'is dans l'chaudron, p'i' i' met çà su' l'foyer p'i' i' allum' le four comm' de raison, l'foyer.

Aussitôt, més vieux, qu' lés pétaqu's, la soupe ont commencé à bouillir, v'lâ la pierr', que gu'y avait d'avant l'foyer, qui s'lèv' comm' par in r'ssort par en d'sour. I' vous sor' in p'tit Bonnet-Roug', la-d'sour, qu'était pâs p'us haut qu'çà de hau'. Ah, i' avait pâs deux pieds !

Ah, ah ! i' dit, te v'lâ ma v'limeus' de grand chienn' que t'é' ; i' dit, corps mou qu't'é', i' dit ! Coucher dans mon lit, manger més provisions, p'i' i' dit, pâs parler d'la peill' [paie] eurguien ! Ah, ah ! i' di', arrette in peu, mon grain d'sel ; i' dit co'minm' que t'és b'en grô', i' dit, j'm'â' t'montrer que j'su's cheu' nou', écott'. — Toé, i' dit, 'tit' puc' que t'é', i' dit, p'tit Bonnet-Roug' que t'é', asseyer de m'fair' la loi écott' ? T'és b'en mieux d'farmer ta gueul', parc' qu'i' dit, çà s'râ pâs long, moé, i' dit, que j'm'âs t'câssé en deu'. — I' dit, viens don m'câssé en deux, grand corps mou qu't'és ! La Grand-Cipin' s'en vâ pour le dardé avec sa cipin' pour le monter d'raculon avec, comm' de raison, de que'qu' magniér', pour le placer dans que'qu' coin, le p'tit Bonnet-Roug' vous l'agraff', més vieux, p'i' i' gu'i denn' la plus v'limeus' de volée⁴⁶ qu'i' vous l' laiss' tout' par morceaux quésimen, à terr', c'est b'en simp' ! I' avai' 'a forçur'⁴⁷ sortie p'is l'cœur traînait su' l' plancher. Médi dans diss' arriv', médi sonn', pas d' criguiag' ! Hééé... Soudeur-de-Chaîne', i' di' en lui-minme, i' â rencontré son homm' dans l' château ! I' di', i' était tu' seul ; lâ, i' en â mangé eunn', c'est çartain ! Jean Poélu, lui, i' s'doutait pâs de r'guien. I' di', i' y â que'qu' chos' d'arrivé au château, i' di', on vâ allé ouèr. I' arrive au château ; que c'tu fai', i' dit, gross' vache, i' di', à terre, lâ ? P'i' i' dit... — Parl'-moé-z-en pâ', i' dit. J'ai 'té charcher du lârd dan' 'a cav' lâ, pour fair' la soup', p'i' i' dit, j'ai tombé l'côté su' 'a meule, p'i' i' dit, r'gâr' le cœur p'i' 'a forçur' sont à terr', lâ. — Sapré pâs-d'jambe', i' dit, j't'ai b'en dit qu't'étais bon à r'guien ! I' dit, t'és pâ' 'apab' t' tenir debout ? Comment c'tas fait' pour tombé ? — Ah, i' dit, j'ai manqué enn' march', p'i' i' dit, j'ai tombé l' côté su' 'a meule. — B'en, i' di' à Soudeur-de-Chaîne', i' dit, rent' z-y l' cœur dans l' corps, lâ, p'i' i' di', 'a forçur' lâ, p'i' i' di', on vâ l' coud' avec d' la broche. I' rent' çà avec son poing, p'i' i' gu'i pouss' çà au fond ; po'gn' d' la broche-à-foin,⁴⁸ p'i' i' commence à l' coud'. I' dit, vâ t'assir', vâ t' couché enne escousse, i' dit, çà vâ t' fair' du bien. — Ah, i' dit, tu l' crè'râs pâs,

45. *Saloi* : Réceptacle de bois ou de grès destiné à recevoir les viandes que l'on veut saler.

46. *Volée* : Râclée. Recevoir une volée : Se faire battre.

47. *Forçure* : Fressure. Ici, le foi.

48. *Broche-à-foin* : Fil de fer destiné à entourer les balles de foin.

mé', i' dit, j'ai l' côté sensib' à pârt de d' câ. — J'cré' b'en. — J'cré' b'en, i' dit, j'fil' pâs pour allé' à 'a chass' le guiâb'. ⁴⁹ Ah, i' dit, tu vâs v'nir à 'a chasse ; i' dit, c'est r'guien, câ !

I di, écout', lâ, i' dit, à soèr, lâ, i' dit, tu vâs, toé, i' dit, Soudeur-de-Chaîne', i' dit, tu vas resté' icitt' ; p'i' i' dit, tâch' de pâs tomber su' 'a meule, hein ! i' dit, pour l'amour du bon Guieu, i' dit, t' tenir debout ! Satrées affaire', i' dit, c'est... p'i' i' di', à six heur's dans diss', lâ, i' dit, crie-nous, hein ! Soudeur-de-Chaîne' i' di' : oui ; i' dit, j'm'âs criguié', i' dit, ... moé ; j'tomb'rai pas su' 'a meule. I' dit, c'est c'meul'-lâ que gu'y â dan 'a cav', lâ, qu't'âs tombé d'ssus ? — I' di', oui ! — B'en, moé, i' dit, j'm'â' watcher, ⁴⁹ moé, i' dit, j'tomb'rai pâs d'ssu'. I' di', à six heur's dans diss', i' dit, soyez çertain, i' dit, que j'm'en vas criguié, moé. All right !...

Le Grand Cipin' di' en lui-minm', si l'minm' 'tit gârs peut v'nir, tu vâs n-en manger toé 'tou ! Mé', i' dit, p'ted b'en qu'i' ést p'us capab' que moé ? Mé', si i' faut que Soudeur-de-Chaîn's batt' le p'tit Bonnet-Rouge, i' di', i' va-t-y rir' de moé, hein ? I's vont-y m'faire étriver ⁵⁰ ! Mé', i' dit, j'cré' b'en qu'i' viendrâ pâ' ; ah, i' di', en tou' 'és câ', i' di', on vâ ouèr que c'qui vâ s'passer.

I's prenn'nt chaquin in fézi [fusil], p'i' i' avait mal dans l' côté, p'i' i' suivait Ti-Jean Poélu ; mé' son ôpération était pâs b'en bonn' : ça fait qu' temps en temps, la broch' se démanchai', i' s' rentrait l' cœur, més vieu'. I' était toff [tough] v' savez, c'étaï' in gârs toff' ; i' était p'us toff' que moé ! I' s'en allait dans l' bois, p'is... te'hour', i' allai' à 'a chass', p'i' i' avait tué p'usieurs pa'drix, quiens b'en... I' r'gard' l'heur' : six heures ! Commen' ? i' dit, six heures dans diss', i' d'vait criguié' ? I' dit, Jean Poélu ! — C' qu'y â ? — Heill' i' di', i' ést six heure' ! — Oué ; p'i' i' di', i' a pâs criguié' ; i' di', i' y â que'qu' chos' d'arrivé ! Grand Soudeur-de-Chaîn's [Cipine] était content, lâ ; i' di', en lui-minme, i' 'n n'â mangé enn', lui 'tou ; j's'rai pâs tout seul ! En tou' 'és câ', i' ést pâs pour rir' de moé : il l'â mangé, lui 'tou !

I' arrive au château avec Jean Poélu. Quiens ! Jean Poélu : J' s'pôs' que t'âs tombé su' 'a meul' toé 'tou ? — Oui ! r'gard' lés tripe', i' dit, qui traîne' à terr', lâ ! — Qu'ést-c' t'âs fait' ! — Oué, i' dit, j'ai 'té monté' en hau' ; i' dit, j'voulais fair' dés pâtiiss'ries, j'voulè' allé' ouèr pour qu'ri' ⁵¹ d' la fleur ⁵² ; p'i', i' di', i' y avè' enn' poche qui était lousse ⁵³ à 'a têt' d'l'escalquier [escalier], p'i', i' dit, j' me su's t-enfargé dan 'a poch', p'i' i' dit, j'ai tombé 'a têt' la première, i' di', en bâs ; p'is su' l' coin dés marche', i' dit, tout' opéré l'côté, i' dit, r'gâr lés tripe' à terr' ! — P'i', i' dit, t'és pâ' 'apab' de t' levé' ? I' dit, non ; i' dit, lés trip's son collée' après l' plancher, p'i' étaient sèche'. — I' di', amanch' don câ, lâ, toé, le temps que m'en 'â fair' le feu, moé.

Grand Cipin' le po'gn', lés trip's, p'is quiens b'en, avec sés mains p'i' enn' guénill', p'i' i' gu'i renteur [rentre] câ dans l'corps, p'i', i' l'coud, lui 'tou, encôre

49. *Watcher* (To watch) (angl.) : Surveiller ; faire attention.

50. *Étriver* : Agacer, contrarier, exciter au moyen de légères provocations.

51. *Quérir* : Chercher. Aller quérir : aller chercher.

52. *Fleur* [angl. : flour] : farine.

53. *Lousse* [angl. : loose] : Libre, non attaché.

avec d' la broch' p'is d' la cord' de poche. I' dit, vâ t' couché' enne escousse, i' dit, l' temps que j'vâs fair' le souper, lâ. Ah ! b'en, i' di', à c'tte heure, i' dit, vâ fou'èr [falloir] qu' vous allé' à 'a chasse, i' dit, vous aut's ; i' dit, vous êt's bon à r'guien ! D'mon matin — i' dit, vou' allez dormir, vous r'poser, lâ — vou' allé' 'llé' à 'a chass', p'i', i' dit, moé, j'm'en vâs resté' ; i' dit, j'm'en 'â 'ouèr, i' dit, si j'tomb' su 'a meul', p'i' i' dit, si j' m'enfarge 'és pieds dan 'és poch's, lâ en hau' ! I' dit, j'm'en 'â 'ouèr, i' dit, que c'c'est qu'gu'i y â écitte, i' dit, qui vous enfarg' de minme, ou b'en don vous avez pâs d' jamb' pâ-en-tout' !

Comm' de raison, l'lend'mon matin, i's s'lev'nt, més vieux, p'i' i's déjenn't, p'i' encôr' pareil...

Allez-y à 'a chass, i' dit, j'vâs l' garder l' château, moé. P'i' i' di', à médi dans diss', lâ, i di', 'és boy', i' dit, j'm'âs vous criguièr, moé !

I' met sa cann' dan l'coin, — i' avait sa cann', Jean Poélu ! — et p'i' i' fait du feu. Comm' la pa'drix commençai' à bouillir, més vieux, la pierr' du foyer qui s'leve ! Ah ! ah !... ah, i' dit, c'est toé, i' dit, ma p'tit' bébit', lâ, i' dit, qui magan' ⁵⁴ més tchomm' ? — Oué, p'i' i' dit, j'm'âs t' maganer toé 'tou, i' dit ; tu couch's dans mon château, p'is tu parl's pâs d' payer ; més carabin's pour allé' à 'a chass', ma monition, mon rhum... ah, ah ! c'est l'bout' çà ! J'mâs t'settler ⁵⁵ comm' j'ai settlé tés tchomm'. — Ouè ? B'en, i' dit, viens don, i' dit, pour 'ouèr !

Ah, més vieux, i' s' dard' su' Jean Poélu. Jean Poélu l'agraff', p'i' i' vous l' garoch' dan in coin. Brrraaaagnnnn !... Mé, çà r'venait comm' enn' plum', comme enn' bâll de l'guég' [liège]. P'is, pe-ti pe-tan... p'i' icitte on bûch' ! Le pouell' à Jean Poélu commence à r'voler, més vieu', à terre, partou' : y 'n n'avait comm' six pouc's d'épai'. Et p'is quiens b'en ! P'is mon Jean Poélu en v'nait pâ' à bout, p'is mon Jean Poélu commence à s' sentir chauffé ! I' â trouvé qu'i' était capab' le P'tit bonhomme ! I' pense-t-y pâ' à sa cann' ? En s'culbutant avec Ti-Bonnet-Rouge, i' po'gn' sa cann', p'i' i' gu'i rabât çà d' travers su' 'és reins. Hhhheuppp !... heu... i' dit, Jean Poélu, fess' p'u', i' dit, tu m'âs teué ! — Ah, i' dit, j'ai envie de te rajuer [rachever] ! — Non, non, i' di', écoute in peu, lâ ! I' di', avant d' me tué', i' dit, c'est un château emmorphôssé, çà. P'i', i' dit, moé, j'étais l' p'us capable, i' dit, dés giants que gu'y avait, mé', i' dit, j'ai 'té emmorphôssé par enn' féée, p'i' i' dit, c'est moé qui gardais l'château, écitte'. P'i' i' dit, comment c' que gu'y en â d' tés ami' écitte', p'i' i' dit, du monde, i' dit, qui sont tout' en mass's de sel dan 'a cav', lâ ! Et pui', i' di', après tout', i' dit, j'm'âs justement t' dir' quoi faire. I' di', avant de m'teuer, lâ, si tu viens qu'à êt' mal pris, p'is qu't'âs besoin d' secour', i' dit, j'viendrai ; pâs...pâ', i' di', en p'tit Bonnet-Rouge, mé, i' dit, j'viendrai en form' de r'nârd, de p'tit r'nârd. P'i' i' dit, v'lâ enn' tremme ⁵⁶ écitte', lâ, i' dit, tu sifflerâs d'dan, in p'tit sifflet, p'i' i' dit, j'viendrai, i' di', en r'nâr', i' dit, te secourir. P'i' i' dit, v'lâ in onguen écitte, i' dit, qu'est dan 'a cav', lâ, p'i' i' dit, tu frott'râ',

54. *Maganer* : Maltraiter, malmener.

55. *To settle* (angl.) : Régler, ajuster. *To settle up* : régler ses comptes.

56. *Trème* : Bobine, souvent faite de bois de sureau, que le tisserand loge dans sa navette de tissage.

i' dit, lés mass's de sel que gu'y â là : câ, c'est d'tés ami', i' dit, lâ, i' di', i's vont r'venir pareils comm i' étaient, et p'i' i' di', 'où c'que tu t'frott'ra' avé câ, tout l'pouell' vâ tomber, p'i' i' dit, tu vâ êt' le p'us beau princ' du monde, p'is t'arâs la minm' capacité qu't'âs là. — I' dit, merci, Bonnet-Rouge ! I' po'gn' la cann' p'i' i' l'rajeuv'. L'aut' a fait r'guien qu'raidir comm' câ, p'is frémir in peu, p'i' i' r'gâr' l'heure... Médi dans diss' ! Lunchhhhhhhhhhh... ! — B'en, i' dit, ça parle au sacre ! I' dit, gag's-tu, i' dit, qu'i' ést pâs v'nu ? Mé', i' dit, ça pourrait b'en arriver qu'i' eill' pâs v'nu, mé', i' dit, ça pourrait b'en arriver qu'i' eill' été étou ! Mé', i' dit, c'est pâ in enfant, câ, qu'on â, i' dit, qui nous ronnn' écitt' ; i' dit, c'est Jean Poélu, p'i' i' dit, si i' faut qu'i' eill' v'nu p'i' i' dit, qu'i' eill' battu, i' dit, le Bonnet-Rouge, i' di', on vâ-t-y s'faire étriver ? Vâ-t-y rir' de n'us aut's, hein ? I' di', i' vâ déclarer les mentries que j'gu'i ai contées, p'i' i' dit, toé tou ! B'en, i' dit, c'est égal, i' dit, câ vâ-t-y êt' gênant d'arrivé' au château, hein ? Ah, b'en, i' dit, 'cou' don, i' di', on â conté not' ment'rie, p'i' asteur fau' arriver pareil...

I' arrive' au château... Ah, ah, i' dit, c'est câ, i' dit, vous aut's c'te bébite à terr', lâ ! I' dit, vous laisser maganer par ce p'tit homm'-là, i' di' ? — I' dit, comment c'tas fait', toé, i' di' ? — I' dit, j'gu'i ai sapré 'guien qu'enn' claqu' su' 'és reins, p'i' i' dit, jeul l'ai éreinté. — I' dit, t'és b'en for' ? — I' dit, j'sus for' in peu !

B'en, i' di', asteur, i' di', écoutez, lâ ; c'château-lâ, i' di', i' m'apparquent. I'y â enn' tonn' d'or p'i' enn' tonn' d'argent dan 'a cave, p'i' i' y â d'vos paren écitt' ; i' dit, moé, i' dit, comm' de raison, i' di', i' vâ fallouèr que j'eill' l'or ; i' di', 'a tonn' d'argen, i' dit, c'est à vous aut's câ, à vos deux. Moé, i' di', 'a tonn' d'or, i' dit, c'est à moé. Et pui' i' di', ensuite, i' di', i'y â enn' rout' darguier' le château, i' dit, fau' allé' ouèr où c'que ça mèn', câ ; i' di', i' y â que'qu' chos' là-d'dan. — Ah ! i' di', oui, i' di', on vâ qu'y aller...

I's prenne' enn' rout', p'is mont'nt la montagn' p'is mont'nt la montagne... Comme i' arriv'nt su' 'a montagne, i' aparçoeuv'nt comme in chaff' (shaft)⁵⁷ de mine. I' avai' in grand pagnier, lâ, avec in rouleau d'câb' d'enn' grosseur extrordinaire. Ça fait que... i' dit, 'cou' don i' di', i'y â que'qu' chos' là-d'dans, lâ, i' di' ; i'y â que'qu' chose à ouèr ! Moé, i' dit... Grand Cipine, i' dit, tu vâs descend' pour 'ouèr que c'que gu'y â là. — Grand Cipine i' di' oui ! — P'i' i' dit, si tu voés que'qu' chose, ou b'en don i' dit, que'qu' chos' qui survien, i' dit, branl' le câb' p'i' i' di' on t'mont'ra tu'suit'. — Ah, i' dit, c'est correc'...

I' descend, p'i' i' descend ; tout d'in cou', i' dit, Grand Cipine, i' dit, qu'y arait dés sarpen ou b'en dés l'guions là-d'dan, i' di', on sé' jamais ? I' dit, r'gârd' don l'château ; i' di', i' y avait b'en in p'tit Bonnet-Roug' lâ ; p'i' i' dit, lâ, si i' gu'y avait dés sarpen ou b'en dés l'guions, i' dit là-d'dan ; i' dit, moé, i' di', i's m'étrangle', i' di', écitt' !... I' branl' le câb'. I's l' monte' en haut.

— P'i' i' dit : qué c't'âs vu ? — Ah, i' dit, parlez-moé-z-en-pâ', i' di'. Ah ! i' dit, dés l'guions, lâ, i' dit, quien... i' dit, la gueul' grand' comm' câ, p'i' i' dit, lés yeux

57. Shaft (angl.) : Puits.

verts verts, là ; ah, p'i' i' dit, dés crôcs longs d'minme. Quien, i' di', i' ont v'nu po'gner l' bord du pagnié' ; i' dit, lés dents pettai' ensemb' ; i' dit, j'vous di', i' dit vous m'avez monté en temps !

Soudeur-de-Chaîne' i' dit, v'limeux d' pèureux ! j'm'âs gu'y allé', moé, p'i' i' dit, j'm'en 'â'ouèr, i' dit, si i' y â in l'guion par ézamp' su' 'a terre, qui vâ m' fair' virer d' bord. Moé, i' dit, j'mâs descend', i' di', attendez-vou', i' dit, tant qu'i' arâ du câb', i' dit, j'mâs descend' ! I' embarqu' dans l' pagnier, p'i' i' descend... I' arrive à la marque à peu près d'où c' que Grand Cipine avait descendu ; i' dépâs' câ dés mille pié' encôr'. Tout d'in cou', i' dit... je l' créyais pâ', i' dit, moé, lâ, i' dit, j'créyais pâs câ pour Ti-Bonnet-Roug' dans l' château, mé' i' dit, ça empêch' pâ' i' dit, qu' gu'y en avai' in. Tout d'in cou', i' dit, gu'y a'rè' in p'tit bétail semblab' écitt' p'is qu'i' m' sapeurrai' 'a volée, creux comme j'su's lâ dan' 'a terre ? Ça b'en du bon san (sens), i' dit... Si i' m' tue écitt', p'is j'su's pâs capab' de m'en allé' en vie, moé !... I' branl' le câb', la pœur le po'gne ; i' arrive en l'air.

— Quien, i' dit... Jean Poélu i' dit : que c' que gu'yâ ? — Ah, i' dit, c'est vrè' que c' qu'i' â di'. Ah, p'i' i' dit, moé, i' dit, j'en ai vu b'en pluss' que câ ; i' dit, j'ai vu dés sarpen ; ah, i' dit, dés serpents gros comm' dés quâr⁵⁸ à fleur, lâ. P'i' i' dit, quien, i' dit, dés lancett's, lâ, i' dit, câ m' pâssait chaqu' bord d' la tête... Ah, i' dit, v' m'avé'... Enn' segond' plus târ', i' di', i's m'avaient.

— Jean Poélu : v'limeux démon d' pèureux qu'vous êt' ; i' dit, J'vous ai b'en dit qu' vous êt' bon à r'guien, i' dit ; bon pour eur'guien pâ'-en-tout' ! M'âs gu'allé', i' dit, moé, i' dit ; p'i', attendez-vou', i' dit, que m'âs gu'y allé' au fond ! I' embarqu' dans l' pagnier, p'i' envoueill' en bâs !

P'i' i' descend, p'is descend... Tout d'in coup... Pok ! i' arrive en bâ'. I' aparçoé in pâssage, i' aparçoé enn' bell' po'gnée en or, enn' porte, enn' bell' po'gnée après enn' porte en or. I' rouv' câ. I' y avait la plus bell' princess', lâ ; oh ! la bell' princesse ! 'A dit, Ti-Jean, Ti-Jean, pour l'amour du bon Guieu ! r'tourn' toé-z-en, vit' vite : 'a dit, j'su's gardée par in gian écitt', 'a dit, l' plus capab' dés giants du mond' ; p'i' 'a dit, j'su's gardée par lui. P'i' 'a dit, moé, 'a dit, y â r'guien, 'a di', au mond', 'a di', écitt', qui arrive, 'a dit, sans qu'i' 'és tuze. — I' dit, laiss-lé v'nir, laiss-lé v'nir ; i' dit, m'âs l' arranger c' giant-lâ, moé, i' dit, tu 'â'ouèr, m'âs te l'trimmer, moé ! P'i' i' dit, si je l' tue, i' dit, t'en viendrâs-tu avè' moé ? — Oui, 'a dit, j'te l'promets. B'en i' dit, c'est corr'...

Hein, més vieux, v'lâ-t-y pâs l' giant qui rent' ! Mff mff... i' sentai' ; où c'qu'il é' ? Ah, més vieux ! Ti-Jean Poélu qu'était caché dan in coin, i' gu'i saut' par d'ssu' 'a têt', p'i' allant d'venant, p'is dés tap's dans 'és mains, ça pettait comm' dés coups d' fézi', mes vieux ! Le giant commence à ouèr pœur. — I dit, t'és b'en for' i' dit, toé, t'és b'en capab' ? — Oué, i' dit, j'sus capab' in peu, p'i' i' dit, tu m' f'râs pâs pœur, toé, i' dit, co' minm' qu' t'és b'en p'us grand qu' moé ; i' dit, mon vieu', i' dit, dés gârs comm' toé, i' dit, j' pâs pœur de d'câ ; le vent d'ma main, i' dit,

58. *Quart* : Petit tonneau, baril.

mon vieux, peut t' tuer frett', toé — Oué ? B'en, i' dit, si tu mange' autant comm' moé, i' dit, t'és t-aussi bon homm' comm' moé. Dés giants, câ, c'est leu' mesur', câ ; tu sé, enn' parsonn' qui mang' b'en c'est là qu'est l'homme... Le giant... Ti-Jean Poélu i' dit, co' minm' j' mang'rais pâs pâ-en-tout', i' dit, mon vieu', i' dit, j' su's meilleur homm' que toé. — B'en, i' di', on vâ 'ouèr câ !

I' démêl' lés crêpe'. I' avai' enn' lich'frit', lâ ; 'a avait quat' pieds d' larg' p'is six pieds d'long, p'i' i' mettait d' la pâ't là-d'dans deux pieds d'épai'. I' en mangeai' enn' douzain' de d'câ ; câ c'était leu's crêpes.

Ça fait que... comm' de raison, Jean Poélu étai' assi' aurâ' in guichet que gu'y avait lâ ; i' avai' enn' gagn' de gorrich's, ⁵⁹ lâ, qu'étaient... dés gros gorrich's de deux t'ouâs an, i' 'n n'avai' enn' gagn' comm' de raison, p'is Jean Poélu... le giant gu'i faisait dés crêp's, p'i' i' emm'nait câ avec enn' pell' dans son assiett'. Lui, i' po'gnait câ, Ti-Jean, à 'a cachett' du giant, p'i' i' t' saprait câ en arguier', p'is tout's lés six crêpe' ont passé.

Le gian i' dit, n'en mang'rais-tu encôre ? — I' dit, j'en mang'rai' encôre autant. — Môsess ! i' dit, t'és b'en p'us capab' que moé, i' dit, d'après j' peu' 'ouèr ; i' dit, t'as deux fois ma force ! — I' di', oui, deux fois ta force ! P'i' i' dit, mon vieux, qu'est c'qui vâ l' prouver, lâ, i' di', on vâ joué' à l'épée tou' 'és deux. — I' di', oui, joué' à l'épée ? — Oué ! i' di', on vâ joué' à l'épée. I' di', aim's-tu câ, joué' à l'épée ? — Le giant dit, moé, j'ai jamais fait' d'aut' chos'. — B'en, i' dit, c'est correc'... I' dit, prends l'épée qu'est lâ, pi' i' di', on vâ joué' à l'épée.

Ça fait qu'i' vâ pour po'gner l'épée du giant ; la bell' princess' gu'i fait sign' d'in clin d'œil, 'a gu'i fait sign' de prend' l'aut'. C'était la sienn', son épée, tandiss' que l'aut' 'a coupait sept pieds p'us loin qu' la pointe. 'A était coupant' vrè ! Ça fait qu' te'hour', i' dit, quell' tu pren ? I' dit, j' prends cell'-là. Le giant... la princess' lés z-avait changées d' place ennéfette. 'A gu'i avait dit d' prend' cell'-là. Ça fait qu'i' prend l'épée du giant, p'is l' giant prend l'épée d' la princess', qui coupait juss' la longueur, tandiss' que l'aut'e, 'a coupait sept pieds p'us long ; quand minm' qu'i' y avait pâs d'tayan [taillant], 'a coupè' encôre, 'a tranchait sept pié' [pieds] au bout d' la pointe.

Le gian arriv' pour fair' sés simagrée' à Ti-Jean Poélu. Ti-Jean Poélu fai' in saut p'i' i' gu'i fait partir la têt'. Bon ! i' dit, v'nez-vous-en, bell' princesse ! — Ah ! 'a dit, pauv' Ti-Jean, 'a dit, j'voé' qu' t'és b'en plocké [*pluck*], ⁶⁰ 'a dit, b'en b'en b'en b'en plocké, mé'. 'a dit, j'voulais pâs t'eul l' dir', mé', j'ai ma sœur qui ést deux fois p'us bell' que moé, p'i', 'a di', 'a ést gardée par in gian à deux tête'. 'A di', 'a ést à l'aut' port', lâ ; lâ, lui, 'a di', i' â deux fois la capacité de ce giant-lâ. P'i' 'a dit, pour arriver lâ, 'a dit, mon vieu', 'a dit, je l' sé' pâs c' que tu vâs faire ; 'a di', i' ést deux fois p'us mauvais... — Oué ! — B'en, 'a di', écoute ; 'A di', i' y â guien qu'enn' magnière ; 'a dit, fai' 'ouèr qu' t'as pâs pœur pâ-en-tout' : saut' z-y par-dessu' 'a tête, 'a dit, mecqu' tu l' 'oueill's, p'is dés cris p'is dés tap's dan 'és

59. *Goriches* : pourceaux, cochons.

60. *Plucky* (angl.) : Qui a de l'assurance, du courage, de l'aplomb.

mains, p'i' 'a di', i' vâ 'ouèr que t'és plocké, p'i' 'a dit, ça vâ l'effaroucher, câ 'a dit, câ vâ l' calmer. P'i' 'a di', après câ, 'a di', i' vâ te d'mander pour manger, lui étou ; 'a dit, lui, c'est d' la bouillie. 'A dit, lui, 'a dit, sés châdronnées quienn'nt quatorz' siaux de bouillie ; p'i' 'a di', i' y â dés gros porcs frais en arguier', lâ ; tu garroch'râs câ lâ, 'a dit, si t'és pâs capab' d'és mangé'. Ou b'en don, 'a dit, j' m'âs t' fére enn' bonn' paillasse ; 'a dit, j'm'en vâs t'en denné' eunne, écitt', qu'est vide. P'i' 'a dit, rent'-la dans ta ch'mise ; 'a dit, t'és b'en grô', 'a dit, ça paraîtra pâs. P'i' 'a dit, lui 'a dit, quant' i' mange, 'a di', i' r'gârd' pâs si in aut' mange ou non. 'A dit, cés giants-lâ, 'a dit, c'est assez saff',⁶¹ 'a dit, ça s' bourre, 'a di', à deux mains, p'is ça â te'hours lés yeux dans son assiette ; p'i' 'a dit, toé, 'a dit, tu renteurâs câ dans ta paillasse ; p'i' 'a dit, lâ 'a dit, tu gu'i d'mand'râs pour danser. P'i', 'a dit, t'amanch'râs câ ; 'a dit, tu sés, tu vâs dire : aprè' aouèr b'en mangé, fil'rais-tu pour dansé ? I' vâ dire : oui ! P'is, foi de gian, i' vâ dir', si j'su's capab' de m' fend' le vent', moé lâ. P'is danser pareil... B'en i' vâ dir' : « Foi d' giant, si tu t'fends l' vent' qu' tu dans's pareil, j'vâs l' fend' moé 'tou. » P'is quoi c' qu'in giant dit « Foi d' giant », 'a dit, c'est leu' sarment à 'és aut', 'a dit, faut qu' ça marche p'i' 'a dit, tu vâs l'aouèr. — C'est correc'...

I' rouv' la porte. Ah ! la princess' qu'était lâ ! Hâââaahhh... ! més vieu' ! 'A dit, Ti-Jean, misérab' que t'é' ! 'A dit, vâ-t-en vite, 'a dit, le giant s'en vien', 'a di', i' t'â senti, 'a di', à deux mille'. 'A dit, vâ-t-en, vâ-t-en, 'a dit, t'âs juss' eul temps d' t'en aller ! — Non, non, i' dit, j' m'en vâs pâ, i' dit. — B'en, 'a dit, l' gian à deux tête', 'a di', i' â deux fois la capacité d' son frère, 'a dit, qu' tu viens d' tuer d' l'aut' bord, lâ. — B'en, i' dit, ça s'râ pâs long que j'vâs l' tuer lui 'tou. I' y avai' in gros balai, lâ, dés gross's épinett's tou' la longueur, p'is dés gros sapins avec lés branche'. I' 'n n'avait enn' douzain' de câ, attaché' ensemb', avec in gros m'risier roug' pour in manch' gros d' minme. C'était mâté⁶² dan in coin, câ ; i' s' cach' darguier' câ, Jean Poélu.

Le gian arrive, més vieu', ah ! assez choqué, ah ! c'est b'en simp', que tout en branlait de rag', guien qu' sés paroles. — C' qu'il é', i' dit, l' grain d' sel, i' dit, qu'est caché écitt', lâ, i' di' ; où c' qu'il é' ? En disant câ, Jean Poélu sapre in coup d' pied au balai ; l' balai r'vol' dans l' visag' du giant — lés deux visag's : i' avait deux têt's — p'i' i' gu'i saut' par-dessu' 'a têt', p'is dés tap's dan 'és mains, p'i' ah... dés coups d' pied 'citt' p'is dés coups d' poing lâ ! ... Le gian à deux têt's commence à aouèr pœur. B'en, i' dit, 'cou' don, i' dit, t'és b'en capab', toé ? — Oui, i' dit, j' su's capab' b'en trop pour toé, v'limeux d'frais qu' t'és ! Qu' ça t' sert d'aouèr deux tête' ? I' dit, ton frère 'n n'avait r'guien qu'enn', p'is toé tu devrais pâs 'n n'aouèr pâ-en-tout' ; i' dit, t'as pâs d' tête, i' di', i' dit, t'és bon à r'guien pâ-en-tout'. I' dit, enn' chose, i' dit ; tu gard's le monde en pénitenc' pour eurr'guien écitt', en prison, i' dit. — Si tu mange' autant comm' moé, i' dit, t'és t-aussi bon homm' comm' moé » — I' dit, co' minm' que j' mang'rais pâ-en-tout', i' dit, j' su's meilleur homm' que toé ; i' dit, je l' sé's, moé. — B'en, i' dit, on vâ 'ouèr câ tu'

61. *Safre* : Gourmand.

62. *Mâté* : Placé debout comme un mât.

suite, i' dit, on vâ mangé'. I' dit, aim's-tu câ d' la bouillie ? J'ai jamais mangé d'aut' chos' que d' la bouillie ; i' dit, emmèn' moé z-en d' la bouillie, fais-en, i' dit. — B'en, i' dit, j'ai in chadron qui quient 'guienqu' quatorz' siaux, lâ, p'i' i' dit, si tu mang's câ, i' dit, t'es t-aussi bon homm' comm' moé. — C'tit vaisseau-lâ, lâ ? J'vâ en prend' cinq six comm' câ, i' dit, moé, pour fair' mon r'pâs. L' gian à deux tête' avai' enn' pœur. Te'hours qu'i' en fait enn' marmitee de d' câ, més vieux, p'i' i' emmèn' câ d'avant lui, p'is lui i' s'en fai' enn', lui 'tou. Ti-Jean Poélu, lui, i' prend câ, més vieux, p'i' écitt' on rent' câ dan 'a paillasse, ah ! enn' grand paillass' de gian. Al' avait comm' douz' treiz' pieds d' long, p'is sept huit pieds d' large ! I' rent' câ dan 'a paillass' p'is ça gu'i faisait enn' bell' gross' bédain' comm' de raison. Le gian, lui, à deux tête', en mang', lui 'tou. — B'en, i' dit, gian, asteur i' dit, qu'est-c' que tu dirai', i' di', après qu'on â pri' enn' bouchée, lâ,... on n'a pâs mangé b'en b'en ; i' dit, j'su's pâs v'nu icitt' pour te mett' à sèch' de manger, mé i' dit, si j' prenais l' sâb' que gu'y a là, lâ, p'is me fend' le vent', p'i' i' dit, danser la p'us bell' gigueul simp' que t'âs jamais vue, su' ta tab', lâ. I' di', aim'rais-tu câ, i' di', 'ouèr câ ? — Foi d' gian, i' dit, si tu t' fends l' vent', i' dit, que j' oueill' sortir la bouillie, lâ, pour 'ouèr si c'est b'en vrè', i' dit, je l' fais moé 'tou. — Oué ? b'en i' dit, ç'a bon ! Jean Poélu po'gn' le sâb', p'is fen [fend] 'a paillass' comm' de raison au travers de sa ch'mis', p'is la bouillie r'vole à terr' su' 'a plac', p'i' i' dansai' 'a-d'dans ; la bouillie dans l' visag' du giant, p'i' hein, i' dit, mon giant fais-en autant ! — Oui, i' dit, j'ai dit « Foi d' giant » ; i' dit c'est ma mort qui gu'i pâss' mé, i' dit, n'importe, i' dit, c'est mon sarmen ! I' prend l'épée p'i' en s' dardant l' vent', i' écrâse : Rrhhheu... I' dit, v'nez-vous-en asteur, bell' princesse. — Ah, 'a dit, pauv' Ti-Jean ! 'A dit, j'voulais pâs t' décourager, mé, 'a di', in aut' de més sœurs qu'est t'ouâs fois p'us bell' que moé encôr... Mé gu'y â in gian à t'ouâs tête'. 'A dit, lui, 'a dit, c'est pas drôle, 'a di', i' ést capab' ! — Hé, môsess ! — Mé, 'a dit, c'est l'dargnier, câ. 'A dit, si t'en v'nai' à bout, 'a dit, d' lui ! 'A di', i' vâ te d'mandé, 'a dit, pour rouler. 'A di', i' â in quâr, 'a di', en fer, in gros quâr. P'i' 'a di', i' â tout' dés juill's [chevilles] de fer là-d'dan, 'a dit, dés gross's pinn's de fer long d' minme, 'a di', à peu près dan 'és deux t'ouâs pieds d' long, tout's b'en affilées⁶³ ; p'i' 'a di', i' â enn' glissad', lâ, 'a dit, sa glissade, 'a dit, c'est en bâs d'enn' gross' montagn' que gu'y â là ; 'a dit, ça doué' auèr in cinq six cents pieds de haut, câ ; p'i' 'a dit, quand i' embarqu' in gârs là-d'dan, 'a dit, qu'i' met l'couvert, lâ, 'a dit, c'est p'us 'guien qu'enn' chair à pâté, 'a dit, d' la chair à soucisse, in coup rendu en bâ, 'a dit. C'est d' minm' qu'i' s' défait du monde. — Oué ? I' dit, j'mâs l' po'gner avec câ, moé !

I' arriv' lâ, més vieux, p'i' i' rouv' la porte. Ah ! més vieux, v'lâ le giant qu'arrive. Heun !... p'is dés cris, p'is dés sauts, p'is Jean Poélu gu'i sautait par-dessu' 'a têt' ; temps z-en temps, i' gu'i sacrai' enn' claqu' su' in areille, p'i' enn' têt' cantait su' l'aut', p'i' i' gu'i ram'nai' enn' claqu' su' l'aut', p'is le gian essayai' à l' po'gner, mé, môsess d'affair', l'aut' était trop vit' ! Ti-Jean Poélu, guien qu'in beau saut, p'is quiens b'en... Heill' ! i' dit, 'cou' don, i' dit, comment c'que t'aim'rais prend' enn' glissade ? i' dit. — Mon vieux, l'y a-t-y enn' cô't' qu'on peut glissé in

63. *Affilé* : Aiguisé, rendu pointu.

peu, écitt' ? — Ah, i' dit, c'est pàs trop pir'. — Moé, i' dit, j'eume enn' côte à pic, i' dit, qui descen in peu. Le gian dit, ça descend pas pir'. Vien avè' moé su' 'a montagne. I' arriv' su' 'a montagne avec le gian à t'ouâs tête', et pui' i' aparçoé' c'te quâr' ! Ah, i' dit, c'est pàs câ qu'est ton traîneau ? P'i' i' dit, t'as-tu 'guien qu' c'te 'tit cahôt-lâ ? i' dit. — B'en, i' dit, ça cinq six cents pieds d' hau' ; i' dit, cinq cents, i' dit, six cents pieds ! — Ouè ? — Ah ! b'en i' dit, arrette in peu, mon vieu' ; i' di', on va prend' enn' glissade. — Oh ! mé', i' di', ennefette, i' dit, moé quante j' glisse, i' dit, faut j' fume ; i' dit, j'ai ôbliguié d' fumer ; ma pipe, i' di', ést au château, à ta porte, i' di', à ta maison ; i' di', arrette in peu, j'vâs r'venir dan enn' ménute.

I' s'en vâ lâ, p'is la princesse 'a dit, 'cou' don, 'a dit, po'gn' le gros mat'lâs d' cuir que gu'y â lâ, p'i' 'a dit, rent'-lé dans ta ch'mis', p'is 'a dit, piqu' de c' bord-lâ, 'a di', i' s'en vien : 'a di', i' ést jalou' effrayan ! 'A dit, rent' vit', vite, 'a di'. I' rent dans câ, p'i' in gros mat'lâs d' cuir qu'avai' à peu près comm' t'ouâs pieds d'épais ; i' rent' câ dans sa ch'mise autour de lui : ça paraissait pâ', in gros t-homm' de minme ! I' rencont' le gian dan 'a route. — I' dit, qu'est-c' tu faisais, toé, i' di', avec ma femm', lâ ? — R'guien, i' dit ; j'ai r'guien qu' été qu'ri' ma pip', p'is j'm'en viens. Viens, viens, viens glisser, parc' qu'i' dit, m'âs t' m'ner moé. I' dit, si j' te po'gne, i' dit, t'a'râs pàs l' temps d' prend' le traîneau pour descend' ; i' dit, j'm'âs t' descend' sans traîneau, i' dit, mon vieux. Le gian dit, descends-moé pàs d' minme, i' di', arrette in peu ! — I' dit, qui c' qu' embarqu' le premier ? Moé ou b'en don toé ? — B'en, Ti-Jean Poélu dit, j'peu' b'en embarquer l' premier, moé ! Le gian était content...

I' embarqu' là-d'dans ; p'i' in coup rendu là-d'dan, i' plaç' câ comme i' faut, comm' de raison, son mat'lâs d' cuir comm' de raison. Et p'i' i' couvr' tout's lés pinn's de fer p'is le gian met l' taquet⁶⁴ p'is la port', p'i' i' vous l' lâch' dans c'te pitchâff.⁶⁵ Arrive en bâs, més vieux, p'i' i' étai' étourdi in peu. I' rouv' la port' p'i' i' s' frott' lés yeu'. I' di' au gian, i' dit, viens qu'ri' ton traîneau, i' di', asteur. I' dit, c'est coutume, i' dit, quand on â d' la vésit' de minme, i' di', on ést poli pour la vésite ; i' di', on vient qu'ri' l' traîneau. Le gian... (erreur) Jean Poélu i' avait beau êt' fort, mé' c'était pàs que le p'tit traîneau, enn' tonn' de fer d' la sorte ! I' voulait pàs forcer pour eur'guien. Le gian vâ qu'ri' son traîneau. P'i' i' di', embarque à ton tour, toé, asteur. Le gian avait dit « Foi d' gian », follait b'en qu'i' embarqu'. Ça fait qu'i' mettai' 'és main 'à-d'ssus, p'is ça gu'i piquai' 'és mains. Jean Poélu arrive avec son pied, p'i' i' gu'i met l' pied dans l' fessier, p'i' i' vous l' rent' dans l' fond. Paff ! P'i' i' met l' taquet, p'i' i' vous l' lâche en bâ'. O' attendait beugler l' gian de cheu' nous, més vieux, cést b'en simp'... Arrivan en bâs, le sang sortait par lés trous, partout més vieux ; c'était p'us 'guien qu'enn' bouch'rie.

64. *Taquet* : Pièce de bois ou de fer mobile autour d'une vis ou d'un clou et servant à maintenir fermé un volet ou une porte.

65. *Pitchoff* (angl.) : Mot improvisé ; sens d'abîme ou de pente raide qui lance l'homme dans l'abîme.

I' dit, v'nez-vous-en, i' dit, bell' princesse, asteur. — Oui, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, j'm'âs m'en aller. — B'en, i' di', asteur, i' dit, moé, j' voudrai' auèr in miroèr, i' di', avant d'sortir d'écitte, i' di' enn' ménute. — Ah ! 'a di', oui, l' miroèr. 'A gu'i denn' in miroèr, puis lâ, i' pren son onguent, més vieux, p'i' i' dit, j' fais ma toélett' ! Tout partou' où c' qu'i' pâssait son onguent, lâ, le pouell' tombait, dans l' visag', partout, més vieu' ; i' s'est gardé 'guien qu'enn' bell' chev'lure, et puis lâ, i' d'mand' son p'tit sifflet pour gu'y emm'ner son p'tit r'nâr' au secour'. I' prend son p'tit sifflet, p'i' i' crigu' p'i' i' crigu' pour d'mandé' au secours.

V'lâ c' qui r'ssout : son p'tit r'nâr'. Ah, quien, i' dit, c'est toé, çâ ? — I' dit, c'est moé. P'i' i' dit, tu veu' auèr du linge ? — Oui, i' dit, j' veux m'habillé' en prince. — Ah ! b'en, i' di', enn' 'tit' valise écitte, i' dit, quien, i' di', enn' bell' habit d' princ' dedans, p'i' i' di', enne épée, tout', i' di'. In vrè' beau gendarme, i' dit, tu s'râs jamais si b'en changé... — Bon, i' di', asteur, i' dit, faut sortir d'écitt'. — I' di', oui ? — I' dit, més tchomm's sont là-bas, lâ, p'i' i' dit, c'est çertain, i' dit, qu' moé... i's vont monter lés fille' all right, lés princess's, mé', i' dit, mecqu' ça vienne à mon tour, i' di', i's vont m' laissé' écitt'. Le r'nâr' i' dit : j' s'rai lâ !

I' pâ'r avec 'és t'ouâs princesse'. I' arrive au pagnier. Lés gars qui étai' autour, en l'air, lâ ; ça f'sait longtemps qu'i' attendai', 'és aut's. I's trouvaient l' temps long. I' prend la promièr' princesse, et p'i' il l'embarqu' dans l' pagnier, p'i' i' branle le câble. Hup, ça pâ'r ; i's mont'nt le câb'. V'lâ la batâill' pri' en l'air : in voulai' auèr la princesse et p'is l'aut' étou. Lés deux s'batâill'nt, lés deux gârs s' battai' ensemb'e. Ah ! vous comprenez b'en que Soudeur-de-Chaîne' a battu 'a Grand Cipine : i' était p'us capab'. I' dit, c'est à moé, i dit, c'princess'-là, p'i' i' r'descend l' pagnier. Ça fait qu' lâ, i' mont' la deuxiem', qu'était deux fois plus belle. Ah ! b'en lâ, le Soudeur-de-Chaîne' i' voulait l'auèr. — I' dit, tu l'âs pri', i' dit, toé, la promièr, hein, b'en i' dit, c'est à moé c'tell-lâ ! — Non, non, i' dit, prends la promièr, asteur, p'is moé... Encôre enn' batâill' su' l' bord du trou ! Le Soudeur-de-Chaîne' â eu encôr' la plus belle. I's r'descend'nt le pagnier. La trouâsieum' qui monte ! Ah ! b'en lâ, i' étaient tout' fous comm' braque'. ⁶⁶ Ah, là, là, là, là... ! Soudeur-de-Chaîne' i' dit, c'est cell'-là qu'est la mienn' ; toé, i' dit, prends-lé la deuxieme, asteur. I' dit, l'aut' i' di', 'a vâ rester pâ' a'ec parsonn'. P'i' i' di', on r'descendrâ pâs l' pagnier ; i' dit, si on l' r'descen, i' dit, j' sé' b'en, lui, comment c' qu'i' vâ amancher çâ ; i' di', i' est p'us capab' que n'us aut', i' vâ auèr la plus bell', p'i' i' dit, moé, j'su's p'us capab' que toé, j'm'â' auèr l'aut' ; toé, t'és l' moins bon, tu vâ' auèr la plus laide. I' dit, c'est pâ' encôre à j'ter d' côté, i' dit, c'est que'qu' chos' de beau. I' y en â in qui di' : on vâ-t-y r'descend' eul pagnier ? — Non, i' dit, r'descends pâs l' pagnier, parc' qu'i' dit, c'est d' minm' que ça vâ s'arranger, çâ ; i' dit, Jean Poélu vâ voulouèr la plus belle, hein, p'i' i' dit, c'est lui qui vâ l'auèr étou. D' minme, i' di, on vâ laisser l' pagnier en l'air.

66. *Braque* : Race de chien propre à la chasse. Un étourdi, un écervelé.

Mon Jean Poélu qu'est au fond, là. Heill', i' dit, p'tit r'nâr', i' dit, tu vâs v'nir écitte, i' dit. Po'gn' son sifflet, v'là l' p'tit r'nâr'd qui r'ssou'. I' dit, tu vâs m' monté' en l'air, i' dit, toé ! — B'en, i' dit, j'sé's pâ' ; i' dit, j't'ai rendu b'en dés secours, mé', i' dit, là, i' dit, j'su's faib'e. — I' dit, tu vâs m'monté' en l'air ou b'en, i' dit, tu meur' écitt', i' dit. J't'ai tué enn' fois, p'i' i' dit, j'm'âs t' tué' encôre. — B'en, i' di', embarqu' su' mon dos, pi' i' dit, quiens-toé b'en, i' dit, dans l' pouell', là, p'i' i' dit, nuis-moé pâs sour lés patt', i' dit, chaqu' bord dés patt's, p'i' i' dit, ça vâ grimper !

I' racul' b'en loin dans l'pâssag', més vieux, p'is tout d'in coup, ça pârt. Brouchte brouchte broucht' ! p'i' i' arriv', p'is ça montait. Comme i' commençai' à 'ouèr le jour in peu, l' 'tit r'nâr' échappe avec enn' roche ; Brrrrnnnggg... ! en bâ' ! Ah, i' dit, mon v'limeux de r'nâr' ! I' gu'i sapre enn' claqu', le p'tit r'nâr'd parti à tremblé'. — Ah ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, t'és féni, i' dit, tu vâs resté' écitt'. — Oué ? B'en, i' dit, toé 'tou, i' dit, tu vâs mourir écitt'. — Fess' pâ', i' dit, j'm'âs prend' in aut' chance. — B'en i' dit, si tu m'mont's pâ' à c' cou' écitte, i' dit, tu m'fais tombé' encôre, i' dit, t'és féni ! — B'en, i' dit, j'm'âs raculé' in peu p'us loin.

I' racule in peu p'us loin, p'i' i' prend son air d'aller, pauv' p'tit r'nâr'd, pour monter c'gros bétail-lâ. Ah ! là, là... comme i' allait pour mett' lés patt's au bord, més vieu', encôre Bedrannngggg ! en bâ' ! Ah ! Jean Poélu, là, i' était tanné ; quien, i' gu'i sapre enn' claqu', le p'tit r'nâr' eur'vol', més vieux, sans connaissance à terre. I' dit, vâs-tu m' monté', ou b'en, i' dit, si j'm'âs t' rajué' ? — I' dit, rajeuv'-moé pâ', i' di', on vâ prend' in aut' chance. I' dit, j'm'âs raculer p'us loin encôre. P'i' i' dit, quiens-toé b'en !

I' racul' b'en p'us loin, pis là, i' prend son air d'allé'. Ah ! p'is là, broucht' p'is broucht'. p'is rendu à 'a plac' qu'i' avait tombé, i' continue, Jean Poélu a 'guien qu' eu l' temps de s' mett' lés mains en l'air, là après l'arb', là, p'is se sauver — i' avait tout eul corps pendant dans l' trou — mé' le r'nâr'd tomb', lui. I' â v'nu à bout de s' débatt', p'is quiens b'en... I' arrive en l'air. Hein, més vieux, qu'i' était pâs d' bonne himeur ! Ah, i' dit, c'est comm' câ, i' dit, vous aut', i' dit, vous êt's dés traître', hein ! I' dit, j'vous l'ai dit qu' vous vouliez jamais r'guien ; i' dit, vous êt's seul'ment pas capab's de rend'e in sarvice ! Ah ! i' di', arretté' in peu, i' dit, j'm'âs vous trimmer, moé, i' di', asteur. — Oué, b'en i' di', on voulait... Moé, i' dit, j'voulai' aouèr la plus bell', p'i' i' dit, j' gu'i dennais l'aut' ; p'i' i' di', asteur, i' dit, toé, tu vâs nous ôter câ ? — C'est moé, i' dit, qui vâ' arranger câ, icitte !

Moé, i' dit, c'est c'tell'-là qui ést la mienn', la p'us bell', la dargniér' montée, là. P'is toé, Soudeur-de-Châin's, t'és p'us capab' que l'aut'e in peu, tu vâs prend' la deuxièm' ; p'is toé, Grand Cipin', soé' content d'aouèr l'aut' parc' que tu 'n n'a'râs pâs pâ'-en-tout'. — Ah, i' dit, 'a é' belle étou, mé', i' dit, lés aut's sont b'en plus belle' ; hein, i' dit, ça fait pâs d' diffarence. — I' di', asteur, i' dit, descendé' au château.

I's descende' au château. Bon, b'en, i' di', asteur, on vâ faire in setteulmeunt' [*settlement*]⁶⁷ enteur nous autr'. I' dit, j'vous ai promi' enn' piass' par jour, hein ?

67. *Settlement* (angl.) : Règlement de comptes. Arrangement, entente.

— Oué ! — B'en, i' dit, moé, 'a tonn' d'or m'appartient ; p'i' i' dit, la tonn' d'argent, lâ, i' di', i' y â b'en pluss' qu'enn' piass' par jour, depu's qu' vous êt' avé' moé, i' dit, chaque... ; i' dit, c'est à vous aut's la tonn' d'argent. Sépârez-lé en deux, chaquin la mo'tié. Le château m'apparquent, p'i' i' dit, moé, j'fais més noc's, p'i' i' dit, j'set [m'établis] icitt', p'i' i' dit, vous aut's, allez vous-en !

P'i' i' a resté lâ. C'est toute... !

TI-JEAN-JOUEUR-DE-TOURS

Une fois, c'était un roi ; il avait comme voisin un paysan intelligent et retors que l'on nommait Ti-Jean-joueur-de-tours.

Ti-Jean était très pauvre et logeait dans une vieille bicoque de poutres rondes, rongées par le mauvais temps.

Un bon jour, Ti-Jean dit à sa femme :

« Tu vois le beau château du roi qui brille chaque matin au soleil levant ? Quelle différence avec notre vieux campement bousillé de mousse et encombré de feuillages ! Eh bien ! avant longtemps, j'aurai tous les biens du roi : son château, sa fortune et même sa couronne...

— Écoute, mon beau fin, reprit la femme ; tu peux manquer ton coup... Même si tu te crois très habile, un roi c'est un roi ! Il ne se laissera pas rouler à ta guise. Je t'avertis ; renferme tes projets ambitieux dans ta tête ; c'est inutile, tu n'aboutiras à rien de bon !

Laisse-moi faire, ma femme ; je tenterai ma chance... et tout de suite ! »

Ti-Jean avait un jeune fils très intelligent qui devinait à mi-mot la pensée de son père. Ti-Jean dit à son fils :

« Va chez le roi et demande-lui s'il veut me prêter son demi-minot. Il va te demander pourquoi ; tu lui diras que c'est pour mesurer de l'argent. La reine, c'est bien sûr, va penser que, malgré notre demeure toute délabrée et notre pauvreté apparente, nous sommes aussi riches que le roi. En tout cas, vas-y tout de suite chez le roi... ».

Le petit garçon part, tout sale, sans autre mouchoir que ses doigts, et se présente chez le roi...

« Bonjour, Sire le roi !

— Bonjour, mon petit garçon ! Qu'est-ce que ton père fait de ce temps-ci ?

— Papa ? Il travaille, comme d'habitude, à préparer des compartiments dans la grange et l'écurie... Il m'envoie vous demander si vous pourriez lui prêter votre demi-minot.

— Comment ? Un demi-minot ? Ton père ne sème pas, il ne récolte pas de grain : il n'a pas dix pieds carrés de terre faite...

— Mais, Sire mon roi, intervint l'enfant, ce n'est pas pour mesurer du grain ni des patates qu'il a besoin d'un demi-minot ; c'est pour mesurer de l'argent !

— Mesurer de l'argent ! » La reine dit au roi : « Je te l'ai répété bien souvent que Ti-Jean était plus riche que nous ! Nous autres, nous sommes ruinés par l'orgueil ; tout notre argent passe en parures. Tu vois, Ti-Jean paraît pauvre comme du sel et il peut nous acheter vingt fois... »

Le roi répliqua : « Je commence à te croire ! »

Le petit garçon prit le demi-minot du roi et l'apporta à son père. Ti-Jean le garda quinze jours, puis, il demanda à son fils d'aller le reporter chez le roi.

Mais pour montrer que la mesure avait réellement servi à mesurer de l'argent, Ti-Jean prit une pièce de dix sous, la seule qu'il possédât, la trempa dans la mélasse et la colla à l'intérieur du demi-minot.

« Maintenant, dit Ti-Jean, va reporter le demi-minot du roi ; quand tu arriveras devant le roi, tu crieras : « Merci, Sire mon roi ! » et tu jetteras le demi-minot à terre avec assez de force pour faire détacher la pièce de dix sous ; n'oublie pas de la ramasser : c'est la seule que je possède. Va, mon garçon... »

Le petit garçon partit en sifflant, les pieds sales, tout crevassés par la vase, l'eau et le soleil... Il parut devant le roi.

« Bonjour, Sire mon roi !

— Bonjour, mon petit ! avez-vous fini de mesurer votre argent ?

— Ah ! non ; papa en aurait encore pour une quinzaine de jours à tout mesurer ; mais c'est une besogne dure sans bon sens : mesurer de l'argent jour et nuit pendant quinze jours ! Papa a décidé de se reposer quelque temps... Est-ce que je pourrais revenir emprunter votre demi-minot un peu plus tard ?

— Certainement, mon petit ! »

Le jeune garçon lance le demi-minot par terre : « Merci, Sire mon roi ! » Le dix sous se détache et roule sur le tapis. Le fils de Ti-Jean s'empresse de le ramasser et le garde précieusement dans sa main...

La reine montra qu'elle avait raison : « Je te l'avais bien dit que Ti-Jean était riche ! Je te l'avais bien dit !

— Eh bien ! répondit le roi ; je vais aller le voir Ti-Jean. Il faut que je sache d'où lui vient cet argent... »

Le roi se rendit à la mesure de Ti-Jean et commença à causer : « Est-ce vrai, Ti-Jean, que tu as autant d'argent qu'on le dit ?

— Vous voulez rire de moi, Sire mon roi ?

— Non, non ; mais où prends-tu tout cet argent-là ?

— Ah ! c'est bien simple : c'est ma vieille jument, dans l'écurie, qui me fait de l'argent tant que j'en veux. Elle m'en fait... elle m'en fait... Venez la voir, Sire mon roi ! »

Ti-Jean conduisit le roi à l'écurie où une vieille jument mâchonnait un peu de paille ; elle se tenait debout misérablement sur trois pattes... tordue, bossue ; ... elle faisait peur !

« Vous voyez, Sire mon roi, ces grosses bosses que ma jument porte sur les hanches et sur les pattes ? C'est tout plein d'argent... et du véritable argent : votre portrait est sur chaque pièce de monnaie, vous avez dû le remarquer !

— Eh bien ! Ti-Jean, tu vas me vendre cette jument-là !

— Ah ! Sire mon roi, il n'y a pas assez d'argent sur terre pour me décider à vendre ma jument ! Songez qu'elle me fait de l'argent comme une vraie manufacture, cette jument-là... Deux hommes fournissent à peine à empocher la monnaie !

— Ti-Jean, tu vas me vendre ta jument. Moi, je suis roi ; un trésor comme celui-là me conviendrait beaucoup plus à moi qu'à toi...

— Eh bien ! Sire mon roi, si vous voulez acheter ma jument, elle va vous coûter cher. Deux cent mille piastres comptant ! ou bien ma jument ne sort pas d'ici.

— J'accepte, » dit le roi.

Il signa sur-le-champ un papier d'une valeur de deux cent mille piastres, et la jument était sienne...

Des valets vinrent, de la part du roi, chercher la jument merveilleuse ; mais ils durent la laver, la broser et la parfumer avant de la conduire à l'écurie du château.

Le roi donna ordre à ses valets d'écurie de la bien soigner et de l'alimenter copieusement. « Elle a une grosse tâche qui l'attend ; il faut qu'elle nous fasse de l'argent. Je vais convoquer les plus illustres princes du monde entier à un spectacle qu'ils n'ont jamais encore admiré. Je suis le seul, moi, le roi, à savoir ce que cette jument-là est capable de faire ! »

Le jour fixé pour le spectacle arriva enfin. Tous les monarques et les hauts personnages de plusieurs pays s'étaient rendus au château du roi. Le salon où devait avoir lieu la démonstration merveilleuse avait été soigneusement décoré ; on avait préparé quatre plateaux d'or destinés à supporter les pattes de la jument. Bientôt les invités s'entassèrent dans le salon ; on y introduisit la vieille jument parée de boucles de ruban rouge. Les spectateurs ouvraient de grands yeux étonnés...

Le roi commanda solennellement : « Jument, fais-nous de l'argent ! » La jument qui avait été alimentée de gru et d'avoine, ... ne fit pas d'argent, mais... laissa d'abondantes traces dont jamais aucun salon n'avait été témoin. Le roi humilié, donna l'ordre de sortir l'animal, et devint furieux : « Deux cent mille piastres ! pour me faire un semblable affront devant des gens venus de si loin ! Il n'y a aucun pardon pour Ti-Jean !... »

La reine vint encore activer la colère du roi : « Ah ! Ti-Jean te roulera bien encore : il est plus rusé que tu ne le crois : il n'est pas riche pour rien. Avant longtemps, Ti-Jean aura ta couronne et peut-être ta vie... »

— Non ; Ti-Jean va mourir ; je vais le faire disparaître, je vais détruire sa cabane. C'en est trop ! »

Et le roi sortit à la course, les trois ou quatre poils de sa chevelure droits sur la tête, et il se dirigea vers la demeure de Ti-Jean, bien décidé à tuer le responsable de son affront.

La femme de Ti-Jean vit venir le roi : elle en avertit son mari : « Ti-Jean, le roi ! Il semble en fureur. Je parie que ta jument n'a pas répondu à ses espérances, et que les invités du roi n'ont pas eu le spectacle attendu. Ti-Jean, c'est dangereux de jouer un semblable tour à un roi : tu vas finir par mériter la mort ! Tu verras... »

— Ah ! laisse-le venir, le roi : laisse-le faire... »

Le roi approchait rapidement de la cabane du paysan. Ti-Jean tira un autre plan de sa tête : « Eh ! femme, est-ce que les pois sont cuits ? »

— Oui, répondit la femme ; ma soupe est cuite ; tu vas manger de la bonne soupe aux pois, ce midi !

— Vite ; apporte le chaudron ; vite, vite... le roi arrive ! »

Ti-Jean prit le chaudron, le plaça au milieu de la pièce sur le plancher, s'assit sur un petit banc à trois pattes, saisit un fouet et commença à fouetter le chaudron.

Le roi entra, tout rouge de colère, bien décidé à se venger sur Ti-Jean ; mais sa rage tomba net quand il aperçut le paysan qui fouettait le chaudron à tour de bras.

« Dis-moi donc, Ti-Jean, qu'est-ce que tu fais là ? »

— Vous êtes bien curieux aujourd'hui, Sire mon roi ?

— C'est vrai ; je suis peut-être un peu curieux...

— Comment faites-vous votre soupe, vous autres, au château ?

— Espèce de sot ! On la fait sur le poêle ; en voilà une question !

— Il faut être roi pour être ignorant à ce point ! Moi, je fais la soupe au moyen de mon fouet, et la meilleure soupe que vous n'avez jamais mangée de votre vie.

— Es-tu fou ?

— Il n'y a pas de « tu fou ? » là-dedans ! Femme, apporte une cuiller... »

La femme de Ti-Jean apporta une cuiller au roi ; celui-ci prit une cuillerée de soupe aux pois. Grand émerveillement ! Il n'avait jamais mangé de bonne soupe au lard et aux pois. Le roi ne connaissait pas la bonne soupe d'habitant, toute dorée... Il ne put retenir son exclamation de bonheur : « Bonguienne ! C'est la meilleure soupe que j'aie jamais goûtée ! Et tu la fais avec ton fouet ? »

— Oui, oui ; avec mon fouet !

— Est-ce que ça te prend beaucoup de temps ?

— Ah ! ça doit faire environ cinq minutes, répondit la femme !

— Pas cinq minutes pour faire de la soupe aux pois ? s'écrie le roi. Voyons ! Ça prend deux ou trois heures au moins...

— Non, non, répond Ti-Jean : cinq minutes ! Ah ! Sire mon roi, un pareil secret, ça vaut cher, allez ! Voyez ; quand ma femme me voit venir au bout du sentier de la montagne, elle commence à fouetter le chaudron, et quand j'entre dans la maison, la soupe est prête. Et vous voyez qu'elle a bouilli, qu'elle est chaude !...

— Très chaude, dit le roi : trop chaude même : j'ai failli me brûler la langue. Ti-Jean, tu vas me vendre ton chaudron et ton secret ! »

Ti-Jean resta muet ; le projet de vente ne semblait pas lui sourire. « Ti-Jean, continue le roi sur un ton courroucé, tu m'as fait faire une insulte terrible, dans mon salon, par ta vieille jument, devant des rois et des grands personnages étrangers. Si tu ne me vends pas ton secret, tu meurs !

— Ah ! Sire mon roi, j'aime autant mourir que de vous donner mes biens pour rien. Est-ce que je vous ai forcé à acheter ma jument ?

— Non, dit le roi sur un ton apaisé.

— Je ne vous forcerai pas davantage pour vous vendre ce secret-ci. Mon chaudron, c'est à moi ; il m'est très utile... À moins de deux cent mille piastres, je ne le laisse pas partir !

— Eh bien ! Aujourd'hui je sais que tu ne me trompes pas : je t'ai vu faire ta soupe ; j'y ai goûté, elle est excellente ; j'achète ton chaudron et ton secret. La reine est en fureur contre moi ; ce cadeau inattendu va lui rendre sa bonne humeur... »

Le roi paya, argent comptant, et emporta le chaudron, le petit banc à trois pattes et le fouet. Il s'engagea à grands pas dans le sentier de la montagne et disparut.

La reine vit venir le roi : elle ne put s'empêcher de rire et de se dire à elle-même : « Regarde mon fou qui s'est encore laissé rouler par Ti-Jean ! Ah ! que c'est malheureux d'être roi et d'être si sot ! Il n'a certainement pas tué Ti-Jean... Qu'est-ce qu'il apporte encore cette fois-ci ?... un petit banc à trois pattes... quelque chose comme un chaudron, et un bout de fouet... »

Elle interpella le roi à distance :

« Et puis, Ti-Jean, l'as-tu tué ?

— Non, répondit le roi tout essoufflé ; mais, la mère, ne chique pas de guenille. Viens voir le cadeau que je t'ai acheté. Prépare des pois... amène-les-moi, vite !

Il est midi moins cinq minutes ; à midi juste, ta soupe va être cuite. Apporte des pois... apporte du lard, et, pour te prouver que le chaudron se réchauffe rapidement, mets un morceau de glace dans les pois. Maintenant, regarde-moi faire ! »

Le roi s'asseyait sur le petit banc à trois pattes, en face du chaudron et commence à en fouetter les parois.

La reine regardait la scène avec de grands yeux ; elle savait que ce procédé n'avait pas de bon sens, mais le roi avait constaté le phénomène, lui !

Le roi fouettait le chaudron avec cœur... bedign ! bedagn ! bedign ! bedagn !... Après cinq minutes d'efforts consciencieux, le roi se met à rire. « Apporte une cuiller ; tu vas goûter de la bonne soupe ! » La reine découvre le chaudron... les pois étaient encore froids, la glace n'était pas fondue !...

Le roi était un peu mal à l'aise, mais il ne perdit pas contenance. « Peut-être Ti-Jean frappait-il avec le manche ? Je n'ai pas remarqué ce point-là ; mais il a fait sa soupe avec le fouet devant mes yeux, bien sûr ! »

Il change le fouet de bout et recommence à fouetter le chaudron avec le manche du fouet : Bedign ! bedagn ! bedign !... Cinq minutes se passent ; il découvre le chaudron : encore de la glace !

« Il y a quelque chose là-dedans qui ne va pas, dit nerveusement le roi en se grattant le crâne. Je ne frappe peut-être pas assez fort ? »

Il se lève et attaque le chaudron de toutes ses forces.

Les morceaux de fonte commencent à voler de tous côtés, bientôt l'eau inonde le plancher, les pois se répandent... un désastre !

La reine avait une belle occasion de railler le roi : « Hein ! retourne voir Ti-Jean ; tu es fin, toi ; tu es roi. Tu te rappelles que Ti-Jean a emprunté ton demi-minot pendant quinze jours pour mesurer de l'argent ? Il va l'emprunter encore ! Tout ton argent va aller chez ce quêteux de Ti-Jean... »

Il n'en fallait pas plus pour irriter le roi : « Ti-Jean m'a fait morfondre à fouetter le chaudron sans pouvoir faire la soupe ! Il n'y aura pas de pardon ! Ti-Jean va mourir. Tu ne riras pas de moi quand je reviendrai. Cette fois, il meurt, il meurt, te dis-je ! Il... »

Le roi prit tout de suite le sentier qui conduisait chez Ti-Jean ; il avait la figure toute défaite, les trois poils de son crâne, raides comme de la broche, résistaient au vent. Le roi touchait à peine le sol ; même son habit en frémissait...

La femme de Ti-Jean, passablement inquiète, ne détournait pas les yeux du sentier. Tout à coup, elle annonça à Ti-Jean la venue du roi : « Ti-Jean, voici venir le roi ! Il a l'air hors de lui : sa figure est blême comme un drap. Il ne marche pas, il court ! Mon pauvre mari, tes farces vont venir à avoir une fin tragique ; j'ai bien peur pour toi. Je sais que le roi n'est pas fin, mais, après tout, un roi c'est un roi... »

— Laisse-le venir, reprend Ti-Jean en jetant un coup d'œil à la fenêtre : j'ai encore un tour dans mon sac ; le roi est à trois minutes d'ici... »

Dans la journée, Ti-Jean avait fait la boucherie d'un cochon ; la femme du paysan avait rempli des boyaux de sang pour en faire du boudin : le boudin n'était pas encore cuit...

« Vite, vite... dit Ti-Jean à sa femme ; mets-toi un bout de boudin dans le cou... Vite ! Vite !... »

La femme devina facilement la pensée de son mari. Elle passa un boudin autour de son cou, ramena les deux bouts sur sa poitrine et ferma le col de sa robe.

Le roi allait ouvrir la porte quand la femme de Ti-Jean commença à semoncer son mari à tue-tête : « J'avais un beau chaudron pour faire ma soupe rapidement ; c'était la moitié de mon bonheur ; tu le vends au roi. Je ne puis rien garder dans la maison, tu vends tout ! J'en ai assez de tes marchés ridicules !

— Ferme-la, hurla Ti-Jean : c'est moi qui suis le maître ici !

— Oui, tu es le maître, actuellement, mais tu ne le seras pas longtemps... ! »

Le roi était entré ; cette chicane cependant changea ses plans ; il se contenta d'observer la réaction de Ti-Jean à la suite de la réplique blessante de sa femme. Déjà le paysan avait saisi un long couteau à boucherie et le plongeait dans la poitrine de sa femme, de façon à couper le boyau de boudin. Le sang gicla aussitôt ; la femme culbuta à la renverse, les yeux tout à l'envers, baignée dans son sang...

Ti-Jean restait figé, les yeux sur le couteau et sa main ensanglantés.

« Mais dis-moi donc, Ti-Jean, qu'est-ce que tu as fait ? souffla le roi doucement.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Vous me demandez ce que j'ai fait ?

— Eh oui ! Tu as tué ta femme ?

— Oui ; mais ce n'est pas la première fois !

— Comment ? Ce n'est pas la première fois ?...

— Vous avez l'air de vous étonner de cela, Sire mon roi ?

— Ça m'étonne beaucoup, en effet.

— Ah ! Quand on a une femme qui se met le nez là où elle n'a pas d'affaire, on la dompte tout de suite ;... on la tue ! Vous allez voir, Sire mon roi, quand la mienne va revenir à la vie, comme elle va être de bonne humeur ! Je veux seulement lui enseigner que c'est moi qui porte les culottes, ici, dans ma maison...

— Mais tu es mauvais, Ti-Jean !

— Oui, je suis mauvais, mais j'ai raison de l'être ; je ne veux pas me laisser mener par une créature.

— Dis-moi, Ti-Jean ; c'est bien vrai que tu as déjà tué ta femme avant aujourd'hui ?

— Ah, oui ! je la tue, mais je la fais revenir à la vie ; vous allez voir comment je fais. D'abord, vous êtes sûr que je l'ai tuée : vous voyez le sang par terre ?

— Certainement ; et le sang est encore chaud...

Beau dommage ! le sang est encore chaud ! Vous savez bien que ça ne fait pas une heure qu'elle est morte !

— La laisses-tu mourir longtemps ? continue le roi.

— Plus je la laisse mourir longtemps, plus elle est heureuse, aimable et soumise, quand elle revient à la vie. D'ordinaire, je la laisse mourir cinq ou six minutes ; et j'en ai pour un an à faire n'importe quel marché sans qu'elle ne proteste.

— Bonguienne ! dit le roi. Je voudrais bien constater la véracité de tes dires ! Ça fait bien cinq minutes ?... Fais-la donc revenir !

— Oui, répond Ti-Jean, je vais la faire revenir, mais je ne crois pas qu'elle ait atteint les cinq minutes. Allons-y lentement !... »

Ti-Jean prit un vieux tuyau de pipe, et commença à souffler dans les narines de sa femme étendue par terre dans une mare de sang. Il souffla... souffla ; ses joues se gonflaient comme des ballons ; il soufflait avec précaution. Bientôt la femme commença à bouger un bras. Ti-Jean souffla encore : elle bougea l'autre bras. Il continua à souffler dans son tuyau de pipe... la femme se leva lentement... et hop ! la voilà debout !

Elle saute au cou de Ti-Jean et entame tout un monologue de remerciements : « Tu es donc fin, Ti-Jean, de m'avoir ramenée à la vie ! Tu ne sais pas comme c'est triste dans l'autre monde... Oh ! Ti-Jean, je t'aime ! Fais ce que tu voudras dorénavant ; tu es le roi de la maison, moi, je ne suis que ta servante... » Chaque phrase était accompagnée d'un baiser sur la joue de Ti-Jean.

Le roi dit : « Ti-Jean, tu vas me vendre ton secret !

— Ah ! bien, s'écrie Ti-Jean ; le voilà encore malade pour acheter mon secret ! Écoutez, Sire mon roi ; la paix de mon ménage tient à ce tuyau de pipe. Vous en avez eu la preuve, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le roi, j'en ai eu la preuve : j'ai touché le sang encore tout chaud : j'ai vu ta femme morte, les yeux à l'envers ; puis elle est revenue à la vie peu à peu : elle a d'abord bougé un bras, puis l'autre, et tout à coup elle est ressuscitée. Écoute, Ti-Jean ; ma femme me donne le diable chaque fois que je viens ici... elle est reine ! Ti-Jean, tu vas me vendre ton secret, et tu vas voir que je vais lui rabattre le caquet. Vends-moi ton tuyau de pipe !

— Ah ! Sire mon roi ; écoutez-moi bien. Ce secret vaut trois cent mille piastres ! Vous savez par expérience qu'il n'y a rien de plus précieux pour un homme que la paix du ménage ; si vous avez encore quelque chose de vivant dans la tête, vous conviendrez que le bonheur du foyer vaut plus que cette somme ; le bonheur du ménage ! la paix du foyer ! Voyons, voyons, Sire mon roi !

— Combien demandes-tu déjà pour ton tuyau de pipe ?

— Trois cent mille piastres ! » reprend Ti-Jean en scandant ses mots.

Le roi paie, argent comptant, et prend le tuyau de pipe qu'il cache précieusement dans sa poche. Il reprend le sentier qui conduit au château.

La reine, assise sur le perron du château, avait hâte de voir revenir le roi. Dès qu'elle le vit apparaître, elle se frappa dans les mains et commença à penser tout haut : « Regarde revenir mon fou ! Je crois bien qu'il n'a rien rapporté cette fois-ci, mais il peut bien cacher quelque chose dans sa poche... »

Le roi approche, sort le tuyau de pipe de sa poche et s'empresse de le montrer à la reine.

« Et puis ?... Ti-Jean, dit la reine, l'as-tu tué, cette fois-ci ?

— Non, répond le roi ; pas encore, mais j'ai vu la chose la plus extraordinaire !...

— Ah ! oui, interrompt la reine en colère : je m'imagine que tu as encore donné une somme folle ! C'est ça que tu veux dire ? Eh bien ! mettons fin tout de suite à ce jeu-là, ou bien décampe sans tarder !

— Vas-tu te fermer la boîte, hurle le roi. J'en ai assez de faire rire de moi dans mon château ! Je suis le Roi : tu vas te fermer... et tout de suite ! »

La reine devint bleue de colère en écoutant les propos injurieux du roi et voulut appeler les gardes du château à son secours. Elle n'en eut pas le temps ; le roi lui avait déjà planté son épée dans le cœur. La reine s'effondra comme un sac vide. La princesse entendit le tapage et accourut en criant : « Mon Dieu ! papa. Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez tué maman ! » Le roi rétorqua d'un ton rageur : « Ferme-toi, ou tu vas en avoir autant ! » Et il transperça la poitrine de la princesse. Puis il se retira dans son bureau et commença à lire son journal.

La lecture ne put l'intéresser, ni le pacifier. Trop de pensées se bousculaient dans sa tête, trop de sentiments le secouaient ; « Ti-Jean avait bien raison, pensait-il ; c'est malheureux d'être prompt de la sorte : j'ai tué ma femme et ma fille. Que c'est ennuyant de se sentir seul ! Quel spectacle de voir ces deux cadavres étendus ! Je crois bien que je ne les laisserai pas mourir cinq minutes, moi. Je vais les ranimer tout de suite ; c'est impossible pour moi de vivre seul dans un si grand château ! La vie m'est devenue un supplice ! »

Il prit bientôt son petit tuyau de pipe et commença à vouloir ranimer la reine ; souffle... souffle donc... Rien ne bougeait. Il souffle si fort que le cou lui enfle comme un tuyau de poêle, mais ni la reine ni la princesse ne bouge...

Il quitte le château et revient chez Ti-Jean en prononçant la sentence du coupable : « Cette fois-ci il n'y a aucun pardon pour Ti-Jean, foi de roi ! Il m'a joué son dernier tour ; il va mourir... il va mourir... il est mort ! »

La femme de Ti-Jean s'attendait à une nouvelle visite du roi ; elle avait constamment l'œil sur le sentier qui venait du château. Tout à coup, elle interpella son homme : « Ti-Jean, voici le roi qui s'en vient ! Je parierais que mon fou a tué sa femme ou sa fille... »

— Je le sais, répond Ti-Jean ; s'il est assez sot pour tuer les siens, tant pis pour lui !

— Mais, reprend la femme ; j'ai peur pour ta vie...

— Eh bien ! mon tour va venir, je le sais, mais on ne peut mourir qu'une fois ! Le roi ne peut pas me tuer deux fois... »

Ti-Jean avait une fille très jolie ; elle ne s'était jamais montrée au roi. Ti-Jean appelle sa fille et lui donne ses instructions : « Mets ta plus belle robe, et place-toi dans la fenêtre qui donne sur le sentier ; tu sais que le roi est veuf maintenant. Comme il ne t'a jamais vue, il va être frappé de ta beauté et il va te demander en mariage. Nous allons le rouler encore une fois. » La jeune fille s'empresse d'exécuter les ordres de son père.

Le roi approchait de la cabane du paysan et se préparait à crier : « Ti-Jean, tu meurs ! Mais en apercevant la jolie fille dans la fenêtre, il changea son allure. Il aborda Ti-Jean assez doucement et lui demanda sans préambule : « Dis-moi donc, Ti-Jean, quelle est cette jeune fille que je viens d'apercevoir dans la fenêtre ?

— Comment, Sire mon roi ? Voulez-vous rire de ma fille ?

— Au contraire, mon ami ; je n'ai jamais vu de beauté si délicate ! Ah ! ta fille est belle... belle un peu rare ! Où est-elle ?

— Elle est allée se reposer dans sa chambre.

— Ti-Jean, tu vas me donner ta fille en mariage. Tu sais qu'en plus de m'avoir occasionné des affronts, tu m'as fait tuer ma femme et ma fille. Moi je ne puis rester seul au château ; tu me donnes ta fille, ou bien tu paieras de ta vie...

— Ma vie... ma vie !... Je comprends votre situation, Sire mon roi, mais je ne puis rendre ma fille malheureuse pour sauver ma vie. Si ma fille vous aime, je ne ferai aucune objection à votre projet de mariage.

— Dis-moi au moins le nom de ta fille !

— Ah ! Sire mon roi, j'hésite à vous le dire : elle a un nom plutôt barbare...

— Même si son nom est laid, la fille est tellement belle ! Voyons ; dis-moi son nom...

— Eh bien ! Puisque vous voulez le savoir...

— Et je veux le savoir, moi !

— C'est pourtant bien humiliant... Elle se nomme Mademoiselle Bourrique !

— C'est vrai ; le nom n'est pas joli ! Mademoiselle Bourrique... Donc c'est entendu, j'enverrai chercher Mademoiselle Bourrique tout à l'heure dans mon beau carrosse doré tiré par quatre chevaux. Pendant ce temps, je vais faire ma toilette en vue du mariage. Mais cette fois-ci n'essaie pas de me jouer : je veux que Mademoiselle Bourrique vienne au château, aujourd'hui même...

— C'est bien, Sire mon roi ; j'enverrai Mademoiselle Bourrique au château, quand le carrosse viendra la prendre. »

Ti-Jean avait un autre plan en tête. Mademoiselle Bourrique, c'était le nom de sa vieille jument que le roi avait achetée et retournée à son maître après l'affront subi au château devant les princes étrangers. Le roi n'en savait rien, les valets encore moins...

Une heure après la visite du roi, des valets se présentèrent chez Ti-Jean et lui dirent qu'ils venaient, de la part du roi, chercher Mademoiselle Bourrique dans un carrosse doré. « Le roi nous a ordonné de venir prendre Mademoiselle Bourrique et de la monter dans la chambre de soie. » Ti-Jean fit mine de ne rien comprendre : « Je ne sais ce que le roi a voulu dire ! Mademoiselle Bourrique !... Il n'y a que ma vieille jument qui porte ce nom-là, ici !... »

— Jument ou pas jument, de répondre les valets, le roi nous a ordonné d'amener Mademoiselle Bourrique !

— Eh bien ! dit Ti-Jean ; allez chercher ma vieille jument dans l'écurie et conduisez-la au roi, puisque c'est sa volonté... »

Les valets se rendirent à l'écurie, y prirent la vieille jument et la firent monter, de peine et de misère, dans le carrosse doré. L'animal se débattait, cassait les banquettes du carrosse. Les valets réussirent à l'immobiliser et la conduisirent au château du roi, tout en dénonçant la nouvelle sottise de leur souverain.

En arrivant au château, les valets s'arrêtent sous la fenêtre du roi et lui crient : « Où va-t-on conduire Mademoiselle Bourrique ? » Sans mettre la tête à la fenêtre, le roi répond, impatienté : « Je vous l'ai dit déjà assez de fois ! En haut, sur le lit de la chambre de soie ! Je fais ma toilette et je vais épouser tout à l'heure Mademoiselle Bourrique... »

Les valets ne comprenaient plus rien et se disaient entre eux : « Il est fou à attacher, ce roi-là ! Comment ferons-nous pour monter la jument dans les escaliers ? »

Ils parvinrent à descendre la jument du carrosse à moitié défait, et entreprirent de lui faire grimper les escaliers. La jument refusait, résistait ; tantôt une rampe s'écroulait, tantôt une marche était fracassée... Cric, crac, bing ! bang... ! Le roi entendit ce vacarme ; il s'avança sur le pas de sa chambre et cria aux valets : « Portez-la respectueusement, s'il vous plaît ! Déposez-la sur le lit de la chambre de soie, comme je vous l'ai dit. »

Après mille incidents, la jument atteignit la chambre de soie ; les valets la firent ranger près du lit et tous ensemble la poussèrent de l'épaule. Hhein !... elle tomba sur le lit. Elle ne résista plus : elle ne s'était jamais couchée si confortablement... Les valets firent l'obscurité dans la chambre et se retirèrent.

Sa toilette achevée, le roi se rendit à la chambre de soie. Comme la pièce était sombre, il ne remarqua rien d'anormal. Il s'avança près du lit. « Vous savez, Mademoiselle Bourrique, commença le roi, que c'est mon désir de vous épouser ; présentez-moi votre main et je vous passerai votre anneau au doigt... »

La jument, de caractère plutôt hargneux, et importunée par le bavardage du roi, lance un « Hhouign » sonore, et, de sa patte de devant, déchire la face du roi et l'envoie rouler dans le corridor. Les valets accourent par tous les escaliers à la fois. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?... » Ils trouvent le roi par terre, la figure toute meurtrie et qui se demande lui-même ce qui s'est passé. On pénètre dans la chambre, on fait de la lumière... Mademoiselle Bourrique ! La jument de Ti-Jean ! « Jetez-moi ça dehors cet animal-là, crie le roi. Ah ! Ti-Jean ! Ti-Jean qui m'a extorqué près d'un million pour me faire des affronts et me blesser de la sorte... Aucun pardon pour lui ! Il meurt... Il meurt ! Tout est fini ! Il meurt... Il meurt !... »

La femme de Ti-Jean aperçoit le roi ; elle s'empresse d'en avertir son mari, comme d'habitude : « Voici le roi qui revient... tout en sang ! Cette fois-ci, tu n'échapperas pas à la mort... »

— Je le crois, en effet, de répondre tranquillement Ti-Jean. Eh bien ! ma femme, je vais te dire adieu ; il faut que j'aille à la mort, cette fois-ci. Je l'ai bien méritée. Ce qui me console, c'est que tu as assez d'argent pour vivre à l'aise.

— Ah ! reprend la femme, en pleurs : j'aimerais mieux avoir moins d'argent et te garder près de moi...

Le roi entre, sur les entrefaites : « Ti-Jean, tu sais qu'il y va de ta vie, cette fois-ci.

— De quelle mort vais-je mourir, Sire mon roi ?

— J'ai décidé de te renfermer dans un coffre et de te lancer au fond de la mer.

— Est-ce que je puis vous demander une faveur, Sire mon roi ?

— Parle, dit sèchement le roi.

— Me feriez-vous chanter un petit Libera à chacune des sept chapelles que l'on rencontrera sur la route ? Comme j'ai été bien méchant pendant ma vie, ça m'aiderait à mourir en paix.

— Je te l'accorde », dit le roi.

Le coffre était déjà arrivé. Ti-Jean se coucha dans le coffre ; on l'y enferma au moyen d'une serrure, puis on chargea le coffre sur un chariot de ferme. Le cortège des valets, le roi en tête, s'aligna sur la route qui menait à la mer.

On parvint à la première chapelle ; le coffre resta dehors, sur le chariot, pendant que le roi et sa suite chantaient le Libera. La même scène se déroula à la deuxième, à la troisième chapelle...

Pendant le septième Libera, alors que tout le cortège était dans la chapelle, arriva un vacher qui conduisait un gros troupeau de belles vaches grasses. « Ouch ! donc, Caillette ! Avance, Dos-blanc ! »

Il aperçoit le coffre sur le chariot, devant la chapelle ; il entend chanter et psalmodier dans la chapelle... il se demande ce qui se passe. Il abandonne son

troupeau et s'approche de la voiture, en répétant à haute voix la question qui le tracasse : « Qu'est-ce qu'il y a dans ce chariot ? »

— C'est moi, répond une voix sortant du coffre.

— Qui, toi ?

— Un serviteur du roi ! Le roi voulait que j'épouse sa princesse sans faute, mais j'ai refusé : je suis beaucoup trop pauvre. Et parce que j'ai refusé de devenir son gendre, le roi me fait jeter à la mer. Non, je ne peux pas épouser la fille du roi...

— Et crois-tu, demanda le vacher, qu'il donnerait sa fille à n'importe qui ?

— Certainement, il la donnerait.

— Si je prenais ta place dans le coffre, crois-tu que le roi tiendrait compte de mon acceptation ? Je lui dirais que j'ai changé d'idée, et que je suis décidé à épouser sa fille... Penses-tu qu'il m'écouterait ?

— Mais, beau dommage ! Tu aurais la princesse tout de suite ! Débarre le coffre... vite ! »

Le vacher ouvrit le coffre et prit la place de Ti-Jean qui s'empressa de refermer le coffre et de déguerpir avec les vaches.

Une fois hors de la chapelle, le roi commença une dernière exhortation devant le coffre : « Eh bien ! Ti-Jean, ton dernier Libera est chanté ; tu vas maintenant aller au fond de la mer ! »

— Non, non, Sire mon roi, répond le coffre. J'ai jonglé à mon affaire ; j'ai décidé d'épouser votre princesse plutôt que de mourir sous l'eau.

— Comment ? s'écrie le roi ; épouser ma princesse ? Tu me l'as fait tuer ma fille et même ma femme !... Pas de pardon ! À la mer !...

— Ce n'est pas moi, Sire mon roi, ce n'est pas moi ! J'ai changé de place avec l'homme qui était dans le coffre...

— Ah ! Ti-Jean. Tu m'as roulé assez souvent, tu ne me rouleras plus ! Je ne puis plus croire à ta parole. À la mer ! »

Les valets empoignent le coffre, et... pataraff ! le coffre tombe dans la mer, emportant sous l'eau un pauvre vacher, innocent des tours de Ti-Jean.

Pendant quelques minutes, on entendit le bouillonnement de l'eau : glougu' ! glougu' ! glougu' !... puis tout se tut...

« Hein ! dit le roi ; j'ai perdu gros d'argent ; j'ai perdu ma femme et ma fille, mais j'ai fini par me venger. Maintenant, Ti-Jean, tu es au fond de la mer, je ne t'aurai plus dans mes jambes ! »

Le roi revint à son château et commença à se promener sur sa galerie, en pensant à ses malheurs récents. Tout à coup, en levant la tête, il aperçut Ti-Jean, en collet blanc et en habit bleu marine, qui conduisait un beau troupeau de bêtes à cornes.

« Ah ! c'est trop fort ! Encore Ti-Jean ! Il faut que j'aille le voir... » Il descend.
« Comment ? Tu es revenu, Ti-Jean ? »

— Oui, Sire mon roi, répond Ti-Jean tout souriant ; vous m'avez toujours rendu service, vous, Sire mon roi ! Vous êtes le meilleur roi de la terre, pour les pauvres...

— Comment ça ?

— Vous savez, Sire mon roi ; on vous a déjà parlé des vaches marines ? Eh bien ! Prenez ma parole ! C'est vrai : le fond de la mer est divisé en un grand nombre de parcs, comme sur la terre. Quand vous m'avez jeté à la mer, le coffre est tombé en balance sur la clôture entre le parc des chevaux et le parc des vaches, finalement, je suis tombé dans ce dernier parc, et j'en suis revenu avec des belles vaches. Si vous m'aviez jeté deux ou trois pieds plus à gauche, je serais tombé dans le parc des chevaux. Sire mon roi, si vous voyiez les beaux chevaux ! Ils surpassent en beauté les plus beaux chevaux de la terre...

— Me dis-tu la vérité, Ti-Jean... ?

— Si c'est vrai ! En doutez-vous ?

— Si je me plaçais dans un coffre, pourrais-tu me jeter dans le parc des chevaux ?

— Certainement, Sire mon roi ! et ça me ferait plaisir !

— Eh bien ! Ti-Jean, je vais me faire fabriquer un coffre comme le tien... Mais ne va pas te tromper ; jette-moi dans le parc des chevaux. Les vaches ne m'intéressent pas...

— Comptez sur moi, Sire mon roi ! »

Le roi se fit faire un coffre de bois et s'y enferma après avoir demandé à Ti-Jean de lui faire chanter un Libera à chacune des sept chapelles. Ti-Jean le lui promit et tint parole... pour une fois !

Après le septième Libera, Ti-Jean s'adressa au roi enfermé dans le coffre :
« Maintenant, Sire mon roi, vous allez voir le fond de la mer.

— Oui, oui ; mais Ti-Jean, n'oublie pas de me jeter au bon endroit...

— Ne craignez pas, je connais l'endroit... »

Ti-Jean fit lancer le coffre à la mer. On entendit un glouglou assez prolongé... puis, plus rien !

Je ne sais si le roi est tombé dans le parc des chevaux : il n'est jamais revenu me le dire.

TI-JEAN-JOUEUR-DE-TOURS

Récit folklorique raconté, en 1954, à Sudbury, Ontario, par Aldéric Perreault (64 ans) qui l'avait appris de son grand-père, Édouard Perreault (88 ans) vers 1899, à Saint-Théodore de Chertsey, Québec.

Enregistrement no 547. Conte-type 1539, jument qui fait de l'or, fouet qui fait cuire ; 1535 IV b, V a, B ; 1440.

Enn' fois, c'était in roi ; i' ètè' envoisiné d'in homm' qu'i' app'laient Ti-Jean le joueur-de-tour. Ah ! i' était b'en intelligent, p'i' i' était b'en fin.

In bon jour, te'hour', i' di' à sa femm', malgré sa pauveurté, i' dit, voés-tu l' beau château du roi qui brille au soleil à tou' 'és matins, lâ ? I' dit, c'est diffaran avec not' chack [*shack*]¹ de logu's [*logs*]², n'us aut', i' dit, tout' bousillé avec d' 'a mousse, i' dit, tout' rentouré de feuillage', i' dit, b'en diffarant ! B'en, i' di', avant longtem, i' dit, j'aurai tout' de c'que le roi â, c' château-lâ, et p'i', i' dit, tout' sa fortun', p'i' i' dit, sa couronne ! — Oué, 'a dit, tu vâs faire in bon coup, mon fin, 'a dit ! Quand minm' [même] t'és b'en fin, Ti-Jean, 'a di', in roi, c'est in roi ; 'a dit, t'és pâs pour le bourrer³ comm' ça, lui ! 'A dit, j' t'en garanti', 'a di', entêt'-toé pâs dans cés affér's-lâ, 'a dit, tu r'ussirâs pâ ! — I' dit, laiss' fair', ma femme ! I' dit' j'm'âs commencer t'u' suite, i' dit, ça s'ra pâs long !

I' avè' in p'tit garçon qu'était b'en intelligen ; i' devinait quésiment te'hours la pensée d'son père. I' dit : Mon p'tit garçon, i' dit, tu vâ' aller su' le roi, p'i' i' dit, tu vâ' allé' emprêter [emprunter] le d'mi-minô [minot].⁴ P'i' i' vâ te d'mander pourquoi. B'en, i' dit, tu dirâs qu' c'est pour mesurer d' l'argen. I' di', i's vont s' dire en n-és aut's minm's : Tu voés, ça r'gârd' pauvre ; in vieux chanquier [chantier]⁵ tout' renfoncé comme in cav'reau,⁶ p'is m'âs gager, la rein' vâ dir',

1. *Shack* (angl.) : Mesure ; maisonnette primitive bâtie à la hâte.

2. *Logs* (angl.) : Poutres ; troncs d'arbres non équarris.

3. *Bourrer* (quelqu'un) : Leurrer, duper, tromper.

4. *Demi-minot* : Ancienne mesure française, longtemps utilisée au Canada, contenant quatre gallons.

5. *Chantier* : Cabane primitive faite de troncs d'arbres.

6. *Cavereau* (ou caveau) : Cave aux légumes.

c'est p'us rich' que n'us aut's, câ ! Ah ! c'est b'en çertain qu'i's vont dir' câ ! B'en, en tou' 'és câs, 'tit gâ' [gars], i' dit, vâs-y t'u' suit' su' le roi !

L' p'tit gârs pâ'r' ; i' arriv', mës vieux, le nez tout' sal', p'i' en s'essuyant su' sës doigts ; i' dit : Bonhour, sir' mon roi ! — I' dit, bonhour, mon p'tit garçon ! I' dit, que c' c'est qu' ton pér' fait de c' temps-lâ, mon garçon ? — Ah ! i' dit, poupâ, comm' de coutum', lâ, i' di', i' ést après tout' mett' dans sës cârrés d' grang', lâ, sës cârrés d'écurie, lâ, i' dit, son argent. P'i' i' di', i' fait d'mander si vous a'riez pâ' in d'mi-minô', i' di', à gu'i' prêter ? — Commen, i' dit, in d'mi-minô' ? I' dit, ton père, i' dit, i' a pâs d' grain : i' sume r'guien, i' a pâs... i' a pâs dix pieds d' terr' carrés d' faite ! — I' dit, c'est pâs pour mesurer du grain ni dés pétate', i' dit, sir' mon roi, c'ést pour mesurer d' l'argent ! Mesurer d' l'argent ? La reine, 'a dit, j' t'ai b'en di', hein, qu' c'était p'us rich' que n'us aut's ! 'A dit, n'us aut', notre orgueil, 'a dit, ça nous fait périr ! 'A di', on met tout' su' 'a beauté, p'i' 'a dit, c'est câ, 'a dit, lui, 'a dit, tu voés, ça paraît pâs, ça paraît pauv', p'i', 'a di', i' peut p't-êt' t'ach'té', 'a dit, sir' mon roi, p'ted [peut-être] b'en vingt foi' ! — I' dit, je l'cré' quésimen ennéfette [en effet] !

L' p'tit gârs pâ'r' avec eul demi-minô', p'i' i' s'en vâ cheu' z-eux, p'i' i' l' gard' quinz' jours. Pour montrer qu' c'était b'en vrè' qu'i' avait mesuré d'l'argent tant qu'câ, i' avait r'guien qu'in dix cenn's, pauv' Ti-Jean, à 'a mézon, i' l' coll' dan 'a m'nass' [mélasse], p'i' i' l' coll' dans l' fond ; p'i' dit : mecqu' t'arriv's lâ, i' dit, tu vâs le ram'né', i' dit, ça fait quinz' jours qu'on l'l'à ! I' dit, tu dirâs : Marci, sir' mon roi ! P'i' i' dit, jett'-lé for' à terr', lâ, i' dit, pour que l' dix cenn's décoll' ; p'i' i' dit, ramâss'-lé, hein ! I' di', on n'â r'guien qu' câ ! Ça bon !

L' p'tit gârs pâ'r', en sifflant, nu-pieds, p'tits pieds sal's, tout's cravarsés par le vent p'is la pluie... I' arrive, i' dit, : Bonhour, sir' mon roi ! — Quiens, bonhour, mon p'tit garçon ! P'i' i' di', avez-vous fëni ? — Non, i' di', on n'a pâs fëni, i' di', on 'n aurè' encor' pour enn' quinzaine encôr à mesurer ; mé', i' dit, lâ, on ést fatigué, jour et nui', i' dit, travailler, mesurer câ, i' dit, ç'a pâs d' bon sen pâ'-en-toute ! i' di', on va se r'poser... I' di', on pourrait-i' l'avoèr p'us târ' ? — Ah ! le roi di', oui !

Hein, la reine 'a dit, j'teul l'ai b'en di', 'a dit, comment c'qu'i' était riche ! 'A dit, j'teul l'ai b'en dit ! — B'en, le roi, i' dit, j'vâ' ouèr, moé, i' di', 'ouèr c' que ça veut dir', câ. I' dit : 'Cout' don, Ti-Jean, i' dit, c'ti' vrè' qu' t'âs tant d'argent qu' câ ? — Comment, i' di', avez-vou' envie d' rir' de moé, sir' mon roi ? — Non, non, mé', i' di', où c' que tu prends tout' câ c't argent-lâ ? — Ah ! ma vieill' jument, lâ, i' dit, qu'est dans l'écurie, lâ, i' di', 'a fait d' l'argent, mës vieu', i' y â r'guien d' p'us beau ! — Ah ! Ah ! i' di', 'a fait d' l'argen ? — I' dit, v'né' 'ouèr câ !

I' avè' enn' veill' jument ; c'était juss' à s' tenir debout' ! Vous voyez cës gross's bosse' après' 'és patt's, p'i' 'és hanch's ? B'en, i' dit, câ, c'est tout' d' l'argent. P'i' i' dit, vous voyez : vot' po'trè' [portrait] ést d'ssus, vous l'avez b'en vu, i' dit... !

— Ah ! le roi di' oui ! b'en, i' dit, tu vâs m'vend' câ, i' dit, c'tte jument-lâ — Ah ! i' dit, sir' mon roi, i' di', i' y â pâs d'argent pour vend' ma jumen ! Heill' ! i' dit, moé, 'a m' fait d' l'argent, lâ, i' dit... Savez-vou', i' dit, qu' c'est enn' vraie manufacture, i' dit, c' jument-lâ ! I' di', 'a m' fait d' l'argen, i' dit, j'peux pâs fournir, i' dit ; deu' à empoch'té' ! — I' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâs m' vend' câ ! I' dit, ça m'apparquiendrait p'utôt qu'à toé, câ ; i' dit, moé, j'su's le roi. — B'en, i' dit, si vous voulez l'avoèr, i' di', 'a vâ vous coûter dés bidou' !⁸ I' di', à moins d' deux cent mill' piass's cach' [cash]⁹, i' dit, ma jument pârt pâ' ! — Ah ! b'en, i' dit, c'est correck' !

I' gu'i fè' in tchèque [chèque] et p'i' i' dit : vâ aqu'lé' [atteler] 'a jument ! B'en, 'a jumen était pâs b'en propre à 'oèr : enn' vieille écurie pâs d'pontage...¹⁰

I' envoueill' dés valets, p'i' i' fait laver la jument comme i' faut, p'is du parfim in peu après... Et pui' i' ajèt' la jument. Te'hour', i' arriv' cheu' z-eux, p'i' i' di' aux aut's : Soégnez-lâ comme i' faut, c'jument-lâ ! I' di', 'a â enn' gross' tâche à prendre. I' di' i' faut qu' 'a nous faiz' [fasse] d'l'argent, lâ ; et p'i', i' dit, j'm'en vâs fair' tout v'nir lés gros de tout' le monde entier, v'nir 'ouèr c' qu'i' on jamais vu ! I' y â r'guien qu'moé de roi, i' dit, qui sé' [sait] qu' c'est qu' 'a fait !

Te'hours qu'i' prépar', la journée, doncqu', qu'i' savait que tout l' monde était pour se rend' dans l' salon du roi, més vieux, dés beaux plateau' en or pour mett' lés quat' patt's d' la jument d'ssu', et p'is dés beaux rouban aprè' 'a queue p'i' aprè' 'ès oreill's, p'i' aux quat' coins du salon... Le monde était tout' lâ avec dés grands yeux comm' câ, més vieux. B'en, i' dit, joument, tu vâs nous fér' d' l'argen ! Ah ! més vieux, qu' 'a était soégnée au gru¹¹ p'i' à 'a moulée¹²... on d'mand' pâs qu' 'a i' eux z-â fait' enn' grôssiér'té dans l'salon ! Ah ! més vieux ! Partout dan 'a mézon, in vrè' délug' ! Dehor', i' dit !

P'is lâ, i' dit, Ti-Jean, i' meur', i' meur' ! I' dit, deux cent mill' piass's pour me faire in affront comm' câ ! Aaahhh ! I' di', i' y â jamais de r'venez-y¹³ pour Ti-Jean ! La reine, ah ! 'a di', i' t'amanch'râ b'en encôre, 'a dit, Ti-Jean ! 'A di', i' est b'en p'us fin qu' toé ! 'A di', i' est pâs rich' pour eur'guien, 'a dit, lui ! 'A di', avant longtem, 'a di', i' vâ avoèr tout' ta couronn', p'i' 'a dit, p'ted b'en ta vie à toé ! — Ah ! i' dit, c'est fèni ! Ti-Jean, i' dit, tu sé's, son p'tit chack, lâ ? B'en, i' di', i' vâ disparaît' de d'dans !

I' pârt, lés jeux [cheveux] drett's su' 'a têt', s'en allè' au vent, r'guien qu' trois quat' pouell' su' 'a têt', p'is c'était drett', p'is ça gu'y allait !

La femm' de Ti-Jean, 'a dit, v'lâ le roi, p'i' 'a di', i' ést choqué ! 'A dit, gag's-tu, 'a dit, qu'i' a été assez bête, 'a dit, pour am'ner la joument dans l'salon, et pui',

8. *Des bidous* : De l'argent.

9. *Cash* (angl.) : Comptant.

10. *Pontage* : Plancher d'une écurie ou d'une grange.

11. *Gru* : Farine grise intermédiaire entre la fine fleur blanche et le son.

12. *Moulée* : Grain moulu, mais non bluté, destiné aux animaux.

13. *Revenez-y* : Action de recommencer. Ici, il signifie : Pas de pardon pour Ti-Jean ! Impossible de revenir sur sa décision.

'a dit, comm' de raison, 'a dit, la joument gu'i â fait enn' grôssiér'té, 'a dit, d'avant tout l'monde ? 'A dit, c't-i' v'limeux d'faire enn' affair' de minme à in roi ! 'A dit, tu vâs v'nir à mourir, 'a dit, toé ; 'a dit, tu vâs voèr ! Le roi, 'a dit, vâ t'faire mourir ! — Ah ! laiss'-lé fair', laiss'-lé v'nir !

Ça fait qu'i' dit : 'Cout' don, i' dit, tés pois sont-i's cui', i' dit, su' l' poêle, i' dit, sa mère ? — 'A di', oui, 'a dit, més pois... 'A dit, c'est vrè', 'a dit, d'la bell' soupe aux poi', 'a dit, qu'est dorée, 'a dit, qu'est cuite ! — I' dit, amène eul chaudron, i' dit, vit', vit' ! Prend l' chaudron p'i' i' l' met dans l' milguieu d' la plac'. P'i' i' y avè in p'tit banc à trois patt's, p'i' i' avè in p'tit bout d'fouett' [fouet], p'i' i' commence à fesser su' l' chaudron qu'ètè à terr', dans l' milguieu d' la place.

Le roi, qu'était choqué — i' voulait tuer Ti-Jean — i' aparçoe' Ti-Jean qui fessè' avec in fouett' sur in chaudron. Dis-moé don, Ti-Jean, quoi c'que tu fais là ? — Commen, i' dit, vous êt's b'en curguieu', i' dit, vous, sir' mon roi ? — B'en, i' dit, j' su's curguieu', oué, j' su's curguieux ! Comment vous fait's vot' soupe, i' dit, cheu' vous ? — Su' l' poêl', sapré¹⁴ sort' de fou, i' dit ! — Faut b'en être roi pour r'guien comprend'e ! I' dit, moé, i' dit, j' fais çâ avec mon fouett', p'i' i' dit, la meilleur' soup' que vous avez jamais mangée ! — Le roi di' : Es-tu fou ? I' y a pâs d' tu fou... I' dit, sa mère, emmène enn' cuiller !

La femme à Ti-Jean 'a emmène enn' cuiller, p'is le roi gu'i goûte. I' avait jamais mangé d'la bonn'soupe aux poi' au lârd, lui. Comm' de raison, le roi, i' connaissait pâs çâ, aïe ! d' la bonn' soup' d'habitant, lâ, aux poi', aïe ! in beau doré ! I' gu'i goûte. Ah ! b'en bonguienne ! I' dit, c'est d'la bonn' soup', çâ ! Ah ! b'en, i' dit, j'en n'ai jamais mangé d' la pareill'. P'i' i' dit, tu fais çâ avec le fouette ? — Oué, oué ! i' di', avec mon fouett' ! — P'i', i' dit, ça t' prend-i' du tem ? — I' di', à quelle heur' qu' j'ai commencé, sa mère ? — Ouais ! 'a dit, ça fait cinq ménut's ! — Pâs cinq ménut's pour fair' d' la soupe aux pois ? — Voignon ! i' dit, ça prend deux trois heur's ! — Non, non, non, i' dit, cinq ménute' ! Ah ! i' dit, su' l' poêl' comm' vou' ! I' di', in roi, i' dit, ça connaît r'guien d'aut' chos' ! Mé', i' dit, moé, i' dit, j' fais çâ, i' dit... Ah ! i' dit, ça vaut gros ! Ma femme, i' di', avec çâ, i' di', 'a fait sa soupe ; i' di', 'a m' voé' v'nir à l'aut' bout d' la terr', lâ, p'i' i' di', 'a met sa soupe au feu ; l' temps d'eul l' dir', j'arrive, i' di', 'a ést prè'. I' dit, vous voyez comm' moé, 'a bouill', quien... ! Le roi, i' di, oué ! i' di', 'a m' brûl' la bouche, i' dit, j' su's pâs capab' d' la manger t'u' suit' ; minme, i' dit, c'est trop chau', i' dit.

Tu vâs m' vend' çâ, hein, i' dit, Ti-Jean ? — Oué ! i' dit, vou' allez rir' de moé, i' di', encôre après çâ, lâ ! Vous, vous allez tout avoèr à caus' que vous êt's le roi ; i' dit, vous pensez qu' vous avez l' droit d' tout avoèr, p'is moé, à caus' que j'su' in p'tit pauv' à côté d' vou', i' dit, moé, j'vâs tout denner, moé ! — Ah ! i' dit, tu m' vends pâs çâ ? I' dit, tu m' âs fait fair' dés insult's par ta jument, dans mon salon ; p'is tout c' mond'-là qui vienn't de l'aut' bor', ici et là... P'i', i' di', on lés insult' de minme ; i' dit, si tu m' vends pâs çâ, i' dit, tu voés, lâ, tu meurs ! — Ah ! b'en, i' dit, j'aime autant mourir, sir' mon roi, que d' vous denner més biens ! I' dit,

14. *Sapré* : Autre forme du juron « sacré ».

j' vous ai pâs bâdré¹⁵ pour vous vend' ma jouement, hein ? — I' dit, non ! — Bon, b'en, i' dit, j' vous bâdeur pâ', i' dit, pour le chaudron, lâ. C'est à moé, c' chaudron-lâ ! C' chaudron-lâ, c'est encôr' deux cent mill' piass's ! Sans ça, i' di', i' pârt pâs ! — B'en, lâ, j'eul l'ai vue, p'is j'ai goûté à 'a soup', p'i', i' di', 'a ést b'en bonne ; i' dit, j'vâs l'emm'ner ! Ma femme, i' dit, qu'est choquée après moé, lâ, i' dit, la reine, 'a vâ êt' contente, i' dit... I' pârt' avec le chaudron p'is l' banc p'is l' fouett' sous son bras, p'i' i' po'gn' la trél' [trail]¹⁶, p'i' i' s'en vâ.

La rein', la gueul' fendue jusqu'aux oreill's, p'i' 'a dit : R'gârd' mon fou, lâ, qu'â été s' faire amancher¹⁷ par Ti-Jean, encôre ! 'A dit, c'est don d' valeur, 'a di', être roi p'i', 'a di', être ignorant comm' câ ! 'A dit, Ti-Jean, lâ, 'a di', il l'â pâs tué, tu sé' ! 'A dit, r'gârde, 'a di', i' s'en vien avec in 'tit banc à trois patt's, p'i' 'a dit, j'sé's pâs c' qu'i' â en d'ssour le brâs... 'A dit, câ m'â l'air d'être in p'tit chaudron, p'i' 'a di', in 'tit bout d' fouette... Ah ! b'en !

'A dit, Ti-Jean, tul l'âs pâs tué ? — Non, mé', i' dit, sa mér', pâs d' chiquag' de guénille !¹⁸ I' dit, tu vâs voèr ! I' di', emmèn' dés pois, vit' ! I' di', i' ést médi moins cinq, p'i' i' di', à médi juss', ta soup' vâ êt' cuite ! I' di', emmèn' dés poâ', emmèn' ! P'i' i' di', emmène in morceau d' lârd, p'i' i' dit, pour montrer comment ça fond vit', comment ça réchauff' vite, i' di', amène in 'tit morceau d' glace, i' dit, pour mett' dessus l'eau. I' dit, vou' allez voèr !

Ça fait qu'i' s' mène à terre avec eul chaudron, à terr' dans l' milguieu d' 'a plac' ; la rein' le r'gârdait, dés yeux gros d' minme. 'A voyait b'en qu' ça avait pâs grand bon sens, mé', lui, il l'avait vu, bon ! I' s'assit su' l'tit banc, p'i' i' commence à po'gner l' fouette, i' commence à fesser : Bédign', bédagn'... ! Ah ! i' s' mène à rire... i' di', amène enn' cuiller, i' dit, ça fait cinq ménut' ! I' dit, tu vâs manger d' 'a bonn' soupe ! 'A r'gârd'... Lés poâ' étaient frett's [froids], la glace était pâs fondue. Mé', i' dit, p'ted b'en, i' dit, que Ti-Jean, i' fessè' avec eul manche ? I' dit, j'ai pâs r'marqué câ, quien ! I' di', i' 'a faisè' avec câ b'en sûr ! I' chang' le fouett' de bout', p'i' i' commence à fesser : Bédign', bédagn' ! I' r'gâr' encôre, au bout d' cinq ménute'... Encôr' d' la glac' ! B'en i' di', i' y â que'qu' chos' là-d'dan ! I' dit, faut crèr' que j'fess' pâ' assez for'. I' s' leuv' debout, p'i' i' commence à fesser p'us fort. Lés morceaux d' chaudron qui câss', lés pois dans 'a plac', l'eau... ! Ah ! b'en, lâ la reine eurguiait [riaît] d' lui. Hein, vâ, 'a dit, vâ encôre 'ouèr Ti-Jean, encôre ! 'A dit, t'és fin, toé, 'a dit, t'és roi ! 'A di', i' ést riche, hein ? 'A dit, tu t' rappelle', 'a di', i' â emprété ton d'mi-minô', lâ, 'a dit, pour deux s'main's ; b'en, 'a di', i' vâ l'emprété' encôr'. P'i', 'a dit, tout' ton argent, c'est lâ qu' 'a vâ allé', 'a dit... — B'en, i' dit, Ti-Jean, i' di', i' m'â fait morfond' su' l' fouett', lâ, i' di', à fesser pour la soup', p'is ça fait pâs d' soup' pluss' que r'guien ! I' dit, c' cou' écite, i' dit, tu rirâs pâs d' moé mecque je r'vienne ! I' di', i' meurt.

15. *Bâdrer* (angl.) : Tracasser, importuner, fatiguer.

16. *Trail* [pron. tréill] (angl.) : Voie, sentier ; chemin à peine tracé.

17. *Faire amancher* (se) : Se faire duper, rouler.

18. *Chiquer la guénille* : Bouder, être de mauvaise humeur.

Ah !... b'en, lâ c'était pâs drôl ! Te'hours que i' avait r'guien qu' sés trois pouels su' 'a tête encôr', p'is c'été' encôr' drette au vent, p'i' i' s'en v'nait, p'is l' p'tit col en arguiér'. Quien i' frémissè' au vent !

La femm' de Ti-Jean : Aïe, 'a dit, 'cou' don, 'a dit, Ti-Jean, v'lâ le roi ! Pui', 'a dit, lâ, 'a di', i' â l' visag' blanc comme in drâ [drap]. 'A dit, lâ, tu sés, tés tour', 'a dit, ça vâ v'nir à aouèr enn' fin, tu sé'. 'A di', après toute, 'a dit, c'est in roi, tu vâ 'ouèr ! — B'en, i' dit, laiss'-lé rentrer. Ça fait qu'i' di', i' ést-i' loin ? 'A di', i' é' à peu prè' à mo'quié ch'min !

I' avait fait' bouch'rie, te'hours, p'i' i' avait sés trip's de boudin qu'étaient pâs cuite' encôr', v' savez. P'i' i' dit, mets-toé z-en enn', dans l' cou, sa mér', p'i' i' dit... 'A connaissait tout' son idée : 'a savait c' que ça voulait dire.

'A s'mè' enn' trip' dans l' cou, p'i' 'a ramanch' son collet d' rob' dessus... Aïe ! 'a dit, j'avais r'guien qu'in beau chaudron, 'a dit, p'i' on avè' enn' joument qui faisait d' l'argent, p'i' 'a dit, t'â' été denner câ, a di', au roi pour eur'guien, 'a dit, deux cent mill' piasse' ! 'A dit, j'avais r'guien qu'in chaudron, 'a dit, c'était mon bonheur, 'a dit, dan 'a maison, câ 'a dit, j'voulè' avoèr d' la bonn' soupe, enn' vésite, 'a dit, qu'arrivait ; vite, 'a dit, tout d'in cou', 'a dit, j'faisais ma soup' dans cinq ménute' ! 'A dit, tu l' ven au roi ! 'A dit, j'su's tannée d' câ, 'a dit, j'su's pâs capab' de r'guien garder dans ma maison, écitte' ! — Farm' ta gueule, i' dit, toé, parc' que c'est moé qu'est l' bâss [boss]¹⁹ écitte' ! — 'A dit, t'és bâss', mé', 'a dit, tu l' s'râs pâs long-temps ! — Ah ! b'en, i' di', arrett' don in peu ! I' po'gne l' couteau à bouch'rie, p'i' i' coup' la trip de sang qu' 'a avait dans... su' elle. 'A fait la morte : 'a tombe à terr', més vieux, p'is le roi, le v'lâ déchoqué nett'. Mé', i' dit, dis-moé don qu'est-c' que t'âs fait', Ti-Jean ? — Quoi ? c' que j'ai fait' ? Vous me d'mandez quoi c'est qu' j'ai fait' ? — B'en, oué ! I' dit, t'âs tué ta femm' ! — B'en, oué, i' dit, c'est pâ' 'a promiér' fois ! — Commen, i' dit, c'est pâ' 'a promiér' fois ? — I' dit, êt's-vous fou, i' dit, sir' mon roi, vraimen, i' dit, vous ? Me d'mander dés quessions d' minme ! I' dit, ça d' l'air à vous étonner, câ ? — Le roi dit : ça m'étonne ennéfette ! — B'en, i' dit, c'est d' minm' quand on â enn' femm', qu'on fait dés marchés p'is qu' 'a s' fourre l' né [nez] où c' qu' 'a a pâs d'affère, i' di', on la dompt' t'u' suite, on la tue. P'i', i' dit, vou' allé' 'ouèr mecqu' 'a r'vienne', comment c' qu' 'a vâ êt' de bonne humeur, p'is qu'a vâ aouèr enn' bell' façon ; i' dit, c'est moé qui port' lés culotte' écitte, i' dit, 'a â assez d' sa robe, elle ! I' dit, vou' allé' 'ouèr !

Mé', i' dit, t'és mauvè' [mauvais], i' dit, Ti-Jean ! — Oué, i' dit, j'su's mauvai', mé', i' dit, j'ai raison ! I' di', on s' laiss' pâs bâssé' [to boss], i' dit, par enn' créature²⁰ ! I' savait b'en qu'est-c' qui bouillait cheu' z-eux [chez le roi], lui. — B'en, i' dit, vrai, vrai, tul l'âs déjà tuée ? — B'en, i' dit, vou' allez l' voèr ! I' dit, vous voyez l' san [sang] à terr', lâ ! — Ah ! oui, p'i' i' dit, l' san ést chaud, hein, encôr' ! — B'en, i' dit, beau dommage,²¹ i' dit, l' san ést chaud ! I' di', êt's-

19. *Boss* (angl.) : Maître, chef, patron.

20. *Créature* : Femme, épouse.

21. *Beau dommage* ! : Interjection affirmative : Certainement !

vous fou ? I' dit, vous voyez b'en que j'viens d' la tuer, v'lâ pâ' in heure ! — I' dit, la laiss's-tu mourir longtemps ? B'en, i' dit, p'us qu'alle ést longtem, i' dit, p'us qu'a ést d' bonne humeur quand 'a r'vient ! Mé', i' di', ordinairement, i' dit, c'est quat' cinq ménut's ; câ, c'est la direction ! P'i' i' dit, lâ, j'su's pour in an, que j'faize eul marché que j'voudrai, i' di', 'a m'bâdeur p'us ! — B'en, bonguienn' ! Le roi i' dit, j'aim'rais b'en 'ouèr qu' ça s'rait vrai ! I' dit, v'lâ b'en cinq ménute' ? — I' dit, pâs tout à faite, i' di', attendé' encôre enn' ménute !

Te'hour', i' dit, fais-la don r'venir ! — Oué, i' dit, j'vâs la faire r'venir. I' pren in bouquin d' pip', p'i' i' commence à soufflé' 'a bonn, femm'. La bonn' femm', més vieu', 'a avait lés joues gross's de minme ; 'a commence à grouille in brâs. Le roi, lés yeux grands, r'gârdait câ ; mé', i' di', 'a vâ r'venir ? I' souffle encôre... 'A s' grouill' l'aut' brâs. I' souffle encôr... La v'lâ drett' debout', p'i' hupp ! 'a po'gn' Ti-Jean par le cou : Non ! mé' t'és don fin, Ti-Jean, d' m'avoèr ram'née à la vie ! C'est don trist' d' l'aut' bord, dans l'autre monde ! Oh ! Ti-Jean, t'és don fin, j' t'aim' don ! Fais c' que tu voudrâs, Ti-Jean, c'est toé qu'és l' chef, écitt' ! P'is ress' z-y roi d' la maison ! Moé, j'su's r'guien qu' ta sarvante ! Et p'i' ah... p'i' enn' façon ! P'i' embrass', p'is quiens b'en... !

Le roi dit : Tu vâs m' vend' câ ! — Quiens, le v'lâ encor' malade ; i' dit, le v'lâ encôr' malade, i' dit, pour aouèr câ ! B'en, i' di', écoutez, sir' mon roi ; i' dit, c'é' 'a paix d' mon ménage, i' dit, câ. I' dit, vou' avez vu 'a preuve ! — Oué, i' dit, j'ai vu 'a preuve, i' dit : l' san ést encôr' chaud, p'i' i' dit, jeul l'ai b'en vue ! 'A était morte, i' dit, lés yeu' à l'envers, p'i' i' di', 'a ést r'venue r'guien qu'in peu à 'a fois : d' temps en temps, in brâ, après câ, l'aut', p'is tout d'in cou', i' di', 'a â ressité [ressuscité] drett' debout'. I' dit, câ, i' dit, moé, qu' ma femme, 'a m' denn' le guiâb' ²² p'i' 'a ri d' moé, i' dit, quante j'vien écitté, i' di', à caus' qu' 'a ést reine ! Ah ! i' dit, j'm'âs t' la rabatt'e, i' dit, moé, à c'tte heure ! I' dit, tu vâ' 'ouèr, i' dit... I' dit, tu vâs m' vend' câ !

Ah ! mé, câ, i' dit, sir' mon roi, i' di', écoutez, lâ ! C'est trois cent mill' piass's ! Câ, i' di', i' y a pâs d'artic', i' dit, qui vaut câ, hein ! I' dit, l' bonheur su' 'a terre, i' dit, c'est l' bonheur du ménag', voignons, voignon, i' dit ! — I' dit, comment c' que tu me demand's pour câ ? — I' dit, trois cent mill' piass's !

Le roi gu'i fè' in tchèqu', p'i' i' pâ'r avec son p'tit bout d' pip', més vieux, p'tit bouquin d' pip' dans sa poche.

La rein', su' l' perron, p'is lâ, 'a s' tapait dan 'és mains : R'gâr', 'a dit, mon fou qui s'en vien encôre, 'a dit, lâ ! 'A dit, j'cré' b'en qu'i' â r'guien emm'né à c' cou' écitt', par 'zamp' ! 'A di' i' peut b'en avoèr de quoi dans sés poche', 'a dit, qui paraît pâs !

I' sort câ, més vieux, c'te p'tit bouquin d' pip', p'i' i' s'en vien avec câ, p'i' i' gu'i montre câ. Ah ! 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, l'âs-tu tué, c' cou' écitté ? — Ah ! i' dit, non ! I' dit, non ; pâs c' cou' écitt', mé' i' dit, j'ai vu fair' la chos' la plus extra-

22. Donner le diable à quelqu'un : Le réprimander vertement, le blâmer.

ordinaire... — 'A di', oué, 'a dit, j'cré' b'en qu' t'à' été payé' encor' que'qu' chose, 'a dit, lâ, qu'à pàs d'bon sens ! 'A dit, c'est çà qu' tu veux dire, hein ? B'en, 'a di', écoute, 'a dit, sir' mon roi ! 'A dit, ça vâ fénir, çà t'u' suit', t'u' suite, ou b'en, 'a dit, sapeur [sapre] ton camp ! T'és t-après tout eur-ruiner mon royaume ! 'A dit, notre royaum' s'en vâ ! 'A di', i' s'en vâ, p'i' 'a dit, c'est Ti-Jean, 'a dit, lui, l'quêtu' à côté, lâ, 'a dit, qu'est après d' tout aouèr !

I' dit : Vâs-tu farmer ta gueule, i' dit, toé ? I' dit, j'su's tanné d' fair' rir' de moé, écite ! I' dit, j'su's le roi, i' dit, moé ; p'i' i' dit, tu vâs la farmer ta gueule ! Ah ! mé, 'a trouvait çà drôl' ! La v'lâ insultée ! B'en, 'a vâ pour demander lés gard's de prend' sa pârt, mé, 'a â pâ' eu l' temps... I' po'gn' son épée, p'is bagn' ! au cœur ! 'A tomb', mès vieux, comme enn' poche, à terr'. La princesse arriv' : Mé, mon Guieu ! poupâ, qu'est-c' vous avez, pâpâ ? Vous avez tué mâman ! — Farm' ta gueul', toé, 'tou ! Tu vâs 'n n-avoèr autant ! Tue sa princesse !

I' s'en vâ dans son affic' [office]²³, p'i' i' commence à lire eul journal. I' dit, c'est d' valeur d'êt' prompt, encôre, i' dit. J'vâs dir' comm' Ti-Jean, i' dit, c'est don malheureux d'êt' prompt d' minme ! I' di', i' â tué sa femm' p'i' i' dit, c'est ennuyant d'êt' t'u' seul, i' dit, d' ouèr cés deux corps-lâ, à terr', lâ ; i' dit, j'cré' b'en que j' lés laiss'rai pàs cinq ménut's, moé. J'vâs lés faire r'venir au p'us vit', parc' qu'i' dit, ç'a pàs d' bon sen, i' dit, t'u' seul dan in grand château d' minme ! Ah ! i' dit, j'vis p'us pâ'-en-toute !

I' po'gn' sa p'tit' trèm'²⁴, mès vieux, son p'tit bouquin d' pip', p'i' i' commence à souffler la rein'. Pâ'-en-toute ! R'guien grouillait. I' s'en vâ à 'a princess'... R'guien grouillait ! Mé, i' dit, qu'est-c' que ça veut dire, i' dit, don çà ? Peut-êt' que j'souff' pâ' assez fort ? Le v'lâ qui commence à soufflé' assez fort qu'i' s'égorge ! Le v'lâ, le cou larg' de minm', tout plein d' vent, p'i' ah ! b'en ! Ah ! lâ, i' dit, Ti-Jean, lâ, i' ést fénî ! I' y a p'us de r'venez-y, lâ, i' meurt ! Lâ, i' dit, foi de roi, lâ, i' dit, c'est sa fin !

La femme à Ti-Jean, 'a dit, v'lâ le roi ! 'A dit, gag's-tu que, lâ, mon fou, i' â été tuer sa femm' p'is sa fill' ! — B'en, i' dit, je l' sé's ! B'en, i' dit, si i' ést assez fou pour çà, i' dit, tant pis pour lui ! — B'en, 'a dit, lâ, ça vâ être à ton tour, 'a dit, mon Ti-Jean ! Ah ! b'en, i' dit, mon tour... Faut mourir r'guien qu'enn' foi ! I' di', i' peut pàs m'tuer deux foi', i' dit, lui ; i' di', i' ést pàs capab' !

I' arrive, hein ! I' di', écoute, i' dit... Ah ! oui... Avant d'arrivé', ennéfette, i' avè' enn' bell' fill' qu'i' avait jamais vue, le roi, lui. Et p'i' i' voulait pàs gu'i' dir' son nom. Ça fait qu'i' dit, lâ, i' ést veuv', lâ. I' dit : Mets-toé dans l' châssis,²⁵ p'i' i' di', i' t'â jamais vue jouer dehors, r'guien, i' dit, jamais faire in tour l'aut' bor'. I' dit, i' ést veuv', p'i' i' vâ vouloèr t'aouèr en marguiage ; i' dit, tu vâ 'ouèr... i' di', on vâ rire avec çà !

23. *Office* (angl.) : Cabinet de travail.

24. *Trème* : Bobine adaptée à la navette du tisserand ; chez nous, la trème était souvent faite d'une tige de sureau que l'on évaidait.

25. *Châssis* : Ici, fenêtre.

Ça fait que, comm' de faite... Le roi, en arrivant, te'hours' comme i' allait pour dir' Ti-Jean, tu meurs ! Mé'. i' aparçoé' c' bell' fill', p'is lui qu'était veuve ! I' dit, dis-moé don, Ti-Jean, i' di', à qui c'est c' bell' fill'-là, i' dit, qu'avait dans l' châssis, t't à l'heure ? — Comment, i' di', avez-vou' envie d' rir' de ma fill' ? — Non, non, i' dit, j'en su's b'en loin d'en rire, i' dit ; j'ai jamais vu enn' beauté dan aucun' princess' pour arrivé' avec câ ! Mé', dis-moé don, i' dit, si 'a ést belle ! I' di', où c' qu'alle é' ? Ah ! i' di', alle ést dans sa chamb'e après se r'posé', i' dit, lâ. — I' dit, tu vâs m' denner câ ! I' dit, tu sé's c' que tu m'âs fait faire, hein ? I' dit, tu m'âs fait tuer ma femm' p'is ma fille, hein ! P'i' i' dit, tu m'âs fait faire assez d'affronts depu' [depuis] i' dit, que j'fè' affaire avec toé ! I' di', à c'tte heure, i' dit, j'ress' pâs t'u' seul dan in château, i' dit, moé ! I' dit, ça m'prend ta fill' pour ma femme, i' dit, lâ ! I' dit, si tu m' la denn's pâ', i' dit, ta vie ést au bout' ! — Ah ! b'en, i' di', écoutez, sir' mon roi ; ma vie ést au bout' ! Si 'a veut vous marguier, moé, i' dit, c'est âll raît [*all right*] ²⁶ ! Mé', i' dit, si 'a veut pâ', i' dit, pour sauver ma vie j'su's pâs prêt pour la mett' malheureus'. Si 'a vous aime, i' dit, c'est correck' ! — Mé', i' dit, tu vâs m' dir' son nom. — Ah ! son nom, sir' mon roi, voignons... ! Alle â in nom assez lai' ! — Ah ! b'en, quand b'en minm' que l' nom s'rait lai', i' dit, la fille ést tell'ment bell' que j'en n'ai jamais vu d' pareille, i' dit, sour le soleil ! — B'en, i' dit, vous voulez savoèr son nom ? — Oué, oué, i' dit, j'veux saouèr son nom ! — B'en, i' dit, c'est b'en gênan, i' dit, c'est mad'moisell' Bourrique ! — I' dit, c'est vrè', i' dit, l' nom ést pâs joli t'u' suite, hein ! Mad'moisell' Bourrique ! Ah ! b'en, i' dit, je l'envoèrai charcher t't à l'heure, i' dit, quat' cheveu' att'lés su' l' cârross' d'or, et p'i' i' dit, tu l'envoèra' à mon château. P'i', i' dit, moé, j'vâs m' toéletér, p'i' i' dit, c'est pâs d' blagu' c' foi' écitt' ! Faut qu' ça arrive ! I' dit, c'est mad'moisell' Bourriqu' que j'veu' aouèr à mon château, ou b'en don ta vie ést au bout', toé ! — Ah ! b'en, i' dit, c'est correck' !

Ça fait qu' te'hours, mad'moisell' Bourriqu', c'était sa joument qu'i' app'lait d' minm', Bourriqu' ! Ça fait qu' lés valè' [valets], 'és aut's, connaissaient r'guien d'la chos' ; la joumen était r'tournée lâ... I' dit, 'cou' don [écoute donc], i' dit, le roi nous envoueill' charcher mad'moisell' Bourrique, i' dit... I' dit de l'embarquer dans l' cârross' d'or, p'i' i' di', on â quat' beaux ch'faux d'att'lés d'ssus, p'i' i' dit d' la monté' en haut, i' di', à la chamb' de soie.

— Ah ! b'en, i' dit, j'sé's pâs c' qu'i' veut dir', le roi. Mad'moisell' Bourrique ! I' dit, j'voé' r'guien qu' ma joumen, écitt', qui s'appell' de minm' ! B'en, i' dit, 'cou' don, i' dit, joument qu' ça soueill' [soit] que ça voudrà, i' dit, le faut ! I' â dit de l'emm'ner, bon ! — B'en, i' di', allé' 'a qu'ri' ! I' di', 'a ést dans l'écurie, lâ.

I's part'nt, p'i' i's vont charcher la grand joument dan 'écurie, p'i' i' embarqu'nt câ dans l' cârross'. Bédign, bédagn' ! Lés morceaux d' dach' [*dash*] ²⁷ eurvolaient, més vieux, p'i' i' ont di', i' ést fou c'te roi-lâ ! I' arrive' à 'a porte avec câ. La joument sentait pâs trop bonn'... dans l' fumier...

26. *All right* (angl.) : Expression anglaise indiquant l'acceptation : Très bien ; accepté ; entendu ; certainement.

27. *Dash* (angl.) : Garde-boue ou planche de bord.

I' dit, sir' mon roi, i' di', où qu'on vâ la monter, mad'moësell' Bourriqu' ? — B'en, i' dit, j' vous ai di', en haut, lâ, bon ! P'i' i' dit, couchez-lâ dan 'a chamb' de soie, dans l' lit d' soie, lâ. I' dit, j' m'en vâs fair' ma toélette', lâ, p'i' i' di', on vâ s' marguier ! P'i' i' di', in roi, vous savez, ça s' marie, câ, seul ! — Ah ! ça bon ! I' ont di', i' ést fou, ce roi-lâ, pâs pour rir' ! Comment c' qu'on vâ monter c' joument-lâ en haut ?

Bon te'hours qu'i's mont'nt, p'is qu'i's débarqu'nt la joument, mës vieux, p'is lés v'lâ partis ! La joument, d' temps en temps passè' enn' patte à travers de l'escal-guier, bédign', bédagn'... ! P'i'... i' dit, portez-lâ en respect, si vous plaît ! I' attendait l' train, ²⁸ i' étè' en train d' fér' sa toélett', mé', Oué, oué, p'i' i' dit, dan 'a chamb'e, en haut ! Oué, oué, p'i' i' dit, couchez-lâ, p'i' i' dit, accupez-vous pâs du ress' !

I's mont'nt la joumen en haut, p'i' i's mett'nt la joumen aurâs l' lit comm' câ, p'i' i's gu'i denn' in coup d'épaul' : la joument... hhein ! 'A tomb' dans l' lit. 'A s'est jamais si b'en trouvée !

Le roi mont', mës vieux, p'i' i' faisait noër pas mal dan 'a chamb'. B'en, i' dit, la d'moësell' Bourrique, i' dit, vous savé', i' dit, qu'on ést pour se marguié'. I' dit, dennez-moé vot' main, p'i' i' dit, j' m'âs vous mett' vot'e anneau, i' dit, dans l' doigt. Aaahhh ! La joument qu'était mauvaise ! Ouiiign ! p'i' 'a vous l'agrafe, enn' mordée dans l' visage ; avec sa patt' de d'van, 'a vous l' po'gn' dans l' front. Le v'lâ parti, la tête 'a première, en bâs d' l'escalier. P'i'... au meurtre, au meurtre ! I' arrive en hau', i' dit, qu'est-c' que gu'i y â dans l'lit ? Le roi monte avec 'és aut's ; i' étè' à mo'quie mort. I' dit, j'tez-moé câ en bâs ! Lâ... Ti-Jean, i' meur' ! Ah ! lâ, Ti-Jean, c'est féni ! Ah ! lâ, i' y â te'hour' in bout' ! C'tte joument-lâ coût' deux cent mill' piass's, p'i' 'a m'â fait' dés affronts, p'i' 'a vient de m' tuer b'en proch' ! Lâ, i' dit, Ti-Jean, i' y â p'us de r'venez-y ! Lâ, i' pârt, nu-tête encôr', p'is lâ ça gu'y allait !

La femme à Ti-Jean : Quien, 'a dit, v'lâ le roi ! 'A di', à c' cou' écite, 'a dit, t'és féni ! — Oué, i' dit, j'cré' b'en qu'oui, ennéfett' ! B'en, i' di', en tou' 'és câ', i' dit, ma femme, i' di', on vâ s' dire adieu. I' dit, j'voé' b'en, i' dit, qu' vâ fouloër que j' gu'y a'll', que j'a'lle à 'a mort, c' cou' écite ; i' dit, j'eul l'ai b'en mérité ! Mé', i' di', en tou' 'és câ', i' dit, t'és pâ' en peïn' pour vivre. À c'tte heure, i' dit, t'âs d' l'argent en masse ! ²⁹ — Ah ! 'a di', oui, mé', 'a dit, j'eum'rais b'en mieu' êt' pauv', p'i' 'a dit, comme on était, p'i' 'a dit, t'avoèr...

Le roi rent' su' l'entrefait', p'i' i' dit : B'en, mon Ti-Jean, i' dit, tu sé's qu' ta vie ést au bout' ! — Oué, comment câ ? — B'en, i' dit, tu vâs l' voèr ! — I' dit, quell' sort' de mort qu' vou' allez m' denner, sir' mon roi ? — B'en, i' dit, j'm'âs t' mett' dan in coff', lâ, p'i' i' dit, j'm'âs t' pitch offé' [to pitch off] ³⁰ dan 'a mer, toé ! — Oué ? B'en, i' dit, comm' j'ai été b'en méchant pour vous, sir' mon roi, i' dit, m' feriez-vou' enn' p'tit' grâce, i' di', enteur n'us aut's, lâ ? — Le roi dit : Si c'est

28. *Train* : Tapage, bruit.

29. *En masse* : Beaucoup ; en grande quantité.

30. *Pitch off* (angl.) : Lancer au loin.

possib' ! — B'en, i' dit, comment c' qu'i' y â de p'tit's paroèss', i' di', à allé' à 'a mer, i' dit, de p'tit's chapell's, de p'tit's église' ? — I' di', i' y en â sept. — I' dit, me feriez-vous dire in p'tit Libéra, i' di', en pâssan à chaque p'tit' place, i' di', hein, avant d' mourir ? I' dit, suffit qu' j'ai été méchan, i' di', i' m' semb' que j' mourrais p'us tranquill'... ! Le roi di' : Oui, j' m'en vâs t'accorder çà !

Ça fait qu' te'hour', i' rent' dans l' coff', p'is bârr'nt le coff', l' mett'nt dan enn' ouâginn' [*wagon*], p'i' i's part'nt. Le roi ètè' en avant, p'is mon p'tit Jean était dan 'a boète, en arguière !

Le premier villag', mès vieu', i's fais'nt dire in p'tit Libéra, p'i' i's laiss'nt le corps³¹ là ; p'i' i's s'en von à l'autre : encore in p'tit Libéra, p'i' 'à l'autre, in p'tit Libéra.

Comme i' arrivè' à la dargniér' place, te'hours, comm' le roi était dan églis', dan 'a chapelle avec lés châr'tiers p'i' 'és bourreaux, lâ, i' aparçoè' v'nir in gârs qui s'en v'nè avec in troupeau d' p'us bell's bête' à corne'. Ah ! mès vieux, lés bell's bête' à corne' ! Le roi 'n n'avait jamais vu d' pareill's p'is lui non plus ! P'i' i' s'en allè' ; Ouch' don, Câillette ! Ouch' don, Noiron ! Ouch' don, Blanchette ! Ouch' don, Dos-Blanc ! P'i' i' 'n avè' in lô' effrayant ! Dis-moé don, i' dit, qu'est-c' que gu'i y â dan 'a vouétur', don écitte ? Oué, qu'est-c' que gu'i y â dan 'a 'ouéture ? — I' dit, c'est moé ! — C'est toé ? — C'est moé ! I' dit, le roi, i' di', i' veut marguier sa fille absolument, lâ. Tu parl's d'in gârs, toé ! P'i' i' dit, moé, j'veux pâ' 'a marguié' ; j'su's b'en trop pauv'. P'i' i' di', i' m'â dit qu' si j' la marguais pâ', i' dit, qu'i' m' sapeurrait [*saprerait*] dan 'a mer. I' dit, j'ai di', envoueill' dan 'a mer, p'utôt ! I' dit, j'veux pâ' 'a marguier la fill' du roi, i' dit, moé ! — I' di', i' 'a denn'rait-i' à n'importe qui ? — I' dit, j' te cré' ! — I' dit, si j'allè' à ta plac', moé, i' dit, dans l' coff'... p'i' i' dit, quand i' sortirâ, lâ, i' dit, gu'i d'mander : B'en, j'ai changé d'idée, p'is j'cré' b'en que j'vâs marguier vot' fill' ; b'en, i' dit, je l'aurais t-i ? Beau dommage, i' dit, que tu l'aurais ! B'en, i' dit, débârr'-moé t'u' suite !

Le pauveur gârs, te'hours, débârr' Ti-Jean, et p'is se r'mè' à 'a plac' de Ti-Jean, dans l' coff'. Ti-Jean r'bârr' le coff' p'i' i' r'pâr' avec 'és vach's du bord de cheu' z-eux.

B'en, i' di', à c'tte heure, i' dit, mon Ti-Jean, lâ, i' dit, ton dargnier Libérâ, i' di', i' ést chanté, p'is lâ, tu t'en vâs dan 'a mer ! — Oué, b'en, i' dit, j'ai jonglé à çâ, sir' mon roi, lâ ; i' dit, j'cré' b'en qu' p'utôt qu' d'aller dans 'a mer, i' dit, j'm'âs décider d' marguier vot' fill' ! — Commen, i' dit, marguier ma fille ? I' dit, tu meul l'âs fait tuer, ma fill' p'is ma femm'. Dan 'a mer ! — C'est pâs moé, sir' mon roi, p'is c'est pâs moé, p'i' i' dit, j'ai changé d' place avec in gâ' ! — Ah ! i' dit, tu m' po'gn'râs p'us, toé ! I' dit, tu m'âs joué assez d' tour', i' dit, j' te cré' pâ-en-toute ! I' dit, dan 'a mer !

Ça fait qu' lâ, te'hour', i' po'gn' le coff', p'is... Pataraff !³² dan 'a mer ! C' pauv' innocent qu'était 'à-d'dans, lui ! I on entendu dés bouillons, gloug, gloug, gloug...

31. Corps : Ici, le coffre ou cercueil.

32. Pataraff : Onomatopée reproduisant le bruit d'un objet qui tombe à l'eau.

mon gârs s' neyait ? Hein, le roi, i' di', à c'tte heure, i' dit, j'su' b'en content ; i' dit, j'ai perdu gros d'argent, j'ai perdu ma femm', ma fill', mé i' di', i' m'en jouera p'us d' tour', i' dit. La mer qui l'â dans sés mains, lâ, p'i', i' di', i' ést calé ³³ profond'men ; i' dit, j' pense, i' dit, qu'on le voirâ p'us dan 'és jamb's !

I' s'en r'vient cheu' z-eux, p'i' i' commence à s' prom'ner su' 'a gal'rie, d' voèr qu'i' éstait veuv' p'is tout câ... Tout d'in cou', i' aparçoé' Ti-Jean, b'en stoqué [*stock*] ³⁴, enn' bell' habit bleu marin su' l' dos, p'i' in beau col dans l' cou, p'is in beau troupeau d' bête' à corn's comme i' avait jamais vu. B'en, i' dit, dis-moé don qu'est-c' que ça veut dir', câ ? I' dit, faut qu' j'a'll' voèr Ti-Jean !

Comment ? T'és r'venu, Ti-Jean ? — Oué, i' di', ah ! sir' mon roi, i' dit, vous m'avez rendu sarvic' tout l' temps. vou', i' dit ! Vous êt's le meilleur roi que j'ai jamais vu, i' dit, pour lés pauv's ! — Comment câ ? — I' dit, vous savez... la mer ; i' dit, vous avé' attendu parler dés vach's marin's, p'i' i' dit, toute, hein ? B'en, i' dit, c'ést tout' séparé par pâ'r ³⁵, i' dit, pareil comm' su' 'a terr'. P'i', i' dit, moé, lâ, vous m'avez j'té lâ, i' dit, justement lâ, à joual su' enn' cleture ; i' dit, l' coff'e a déboulé dans l' pâ'r à vache'. I' dit, comm' de raison, i' dit, j'me su' en v'nu avec lés vache'. I' dit, si vous m'aviez jeté deux pieds plus loin, lâ, i' dit, c'éstait dans l' pâ'r à ch'fau' [chevaux]. I' dit, sir' mon roi, si vous voyiez ces beaux jouaux qu'i' y â lâ, i' dit... quand on parl' dés jouaux marins ! Eh ! i' dit, sir' mon roi, i' dit, c'ést enn' beauté d'ouèr lés jouaux d' la mer, i' dit, sir' mon roi ! — I' dit, c'ést-i' vrè' ? — Si c'ést vrè' ? J'cré' b'en ! — I' dit, moé, i' dit, si je m' mettais dan in coff'e, i' dit, m' jetterais-tu à 'a plac' dés jouaux, i' di' ? — Iou bett' [*you bet*] ³⁶ ! I' dit, j' vous jett'rais lâ, moé, i' di', avec plaisir itou ! — B'en i' dit, j'm'âs m' fair' fère in coff', i' dit, lâ. Mé', i' dit, tromp'-toé pâ' ! I' dit, jett'-moé où c' que sont lés jouaux ! Moé, i' dit, lés vach's, moé, i' dit, j'en n'ai pâs d' besoin ! — I' dit, ça manqu'ra pâs !

Le roi s' fait faire in gros coff' de bois, més vieux, p'i' i' embarqu' dedans, p'i' i' dit, moé itou, hein, in p'tit sarvice à chaqu' p'tit' paroèss', lâ ! I' y en avait sept... — Ah ! i' di', oui !

Ça fait qu'i' arrette ; in p'tit sarvice à tout's lés sept paroèss's. B'en, i' di', à c'tte heur', sir' mon roi, i' dit, vou' allé' ouèr la mer, lâ ! — Oué ! P'i' i' di', oublie pâ', i' dit ; jett'-moé à 'a bonn' place ! — Oué, oué, i' di', à 'a bonn' place, i' dit ; craignez pâ', i' dit !

Te'hour', i' po'gn le coff', p'i' i' l' jett' dans la mer. On entendait dés bouillons. glougue, glougue, glougu'... J'sé's pâs si i' â trouvé dés jouaux, mé', jeul l'ai jamais r'vu !

33. *Caler* : Enfoncer.

34. *Stoqué* (de l'anglais *Stock*) : Cravate, col, plastron ; qui porte de beaux habits.

35. *Pâ'r* : Parc.

36. *You bet* ! (angl.) : Affirmation anglaise : certainement ; pour sûr !

JEAN-LE-PARESSEUX

Une fois, c'était une femme, mère d'un fils paresseux, nommé Jean, tellement paresseux qu'il aurait pu faire honte à la paresse même. Cette pauvre femme avait logé, nourri et entretenu ce fainéant jusqu'à l'âge de vingt et un ans sans que le jeune homme n'ait transporté un seul seau d'eau ni une seule brassée de bois. Jamais, dans sa vie, il n'avait consenti à effectuer la moindre besogne.

Un bon jour, la vieille occupée à faire cuire son pain, demande à son petit Jean d'aller lui chercher une brassée de bois pour chauffer le poêle à pain. Le fainéant lui répond nonchalamment : « J'ai vécu vingt et un ans sans travailler, vous vous trompez en croyant que je vais commencer aujourd'hui ! » La vieille maman, indignée de cette réponse de paresseux ne peut contenir sa colère : « Voilà vingt et un ans, dit-elle, que je te fais vivre, tu es bâti comme un géant et tu ne veux pas même aller me chercher une brassée de bois ! Tu vas bouger ou bien je te casse mon manche à balai sur la tête !

— Cassez-m'en donc deux si vous voulez ! Quels résultats en attendez-vous ? »

Cette provocation met le comble à l'indignation de la vieille maman. Elle attrape son balai, et ti, ta, ta ! sur la tête du paresseux ! Elle bouscule son fils dehors et le culbute en bas du perron de la maison après l'avoir blessé à une main.

« Même si tu me malmènes, je ne t'en apporte pas de bois !

— Eh bien ! moi je ne veux plus te revoir dans ma maison ! »

Jean-le-paresseux se couche bien au chaud, sur le renchaussage du solage de la maison et commence à planifier son avenir. Il y avait pour lui un gros problème : la ferme voisine était la propriété d'un géant d'une force et d'un physique effrayants ; de plus le géant avait très mauvais caractère : il ne tolérait aucun étranger sur sa propriété. Le paresseux se voyait bien embarrassé ; il ne pouvait plus loger chez sa mère et la propriété voisine était à cinq arpents... Il fallait songer au géant, songer aussi au caractère qui empêchait Jean-le-paresseux de faire cinq arpents sans arrêt ! Il décide de prendre une journée ou même deux jours pour parcourir la distance de cinq arpents.

En attendant de mettre son plan à exécution, Jean-le-paresseux s'adonne une couple d'heures au sommeil, parcourt la distance d'une soixantaine de pieds

et s'étend dans le foin. Il renouvelle cette étape quelques fois au cours de la journée, et le soir, au soleil couchant, il atteint la forêt du géant, à une faible distance de la maison paternelle.

Bientôt le géant vient à passer : « Qu'est-ce que tu fais dans ma forêt, toi, crie le propriétaire, espèce de petit grain de sel ? »

— Je fais des tours de force.

— Quelles sortes de tours de force tu fais ?

— Je viens d'en tuer cinq mille d'une seule main ! »

Il faut se souvenir de la plaie que Jean-le-paresseux s'était infligée à la main lors de sa sortie de la maison à la suite de la râclée maternelle. Les mouches venaient en grand nombre visiter la plaie sanguinolente ; Jean-le-paresseux ne voulait pas se lever la main inutilement pour chasser ces visiteuses. À un moment, il avait remarqué que les mouches étaient très abondantes ; il rabat une tape sur sa plaie entourée de mouches, il en tue cinq mille de ce seul coup.

Le géant était intrigué par la réponse du paresseux. « Cinq mille, dit le géant... tu en as tué cinq mille d'un seul coup ! Mais cinq mille quoi ? »

— J'en ai tué cinq mille, » reprend rageusement le jeune homme sans donner d'autre détail !

Le paresseux avait eu soin de dissimuler sa main blessée, et le géant, d'une capacité intellectuelle plutôt réduite, pensa qu'il s'agissait de cinq mille hommes ; il commença à parler plus doucement : « Mais tu es bien fort ? »

— Oui, passablement fort !

— Eh bien ! tu vas venir chez moi ; nous allons souper et ensuite...

— Entendu, entendu ! Je vais avec toi ! »

Sous l'effet de la peur que lui inspirait le géant, le paresseux commençait à acquérir de l'énergie. Dorénavant il aurait affaire à un géant.

Le propriétaire de la forêt amène le paresseux dans son camp, une demeure d'une grandeur vertigineuse bâtie de grosses poutres de merisier rouge ; ces poutres équarries formaient les murs de cette maison et il était évident que ce n'était pas l'œuvre d'un enfant d'école ! Une fois arrivé au camp, le géant demande à son invité : « Qu'est-ce que tu veux manger pour souper ? Mangerais-tu de bonnes crêpes ! »

— Oui, répond, Jean-le-paresseux ; j'aimerais bien manger des crêpes !

— Eh bien ! tu vas prendre mes deux seaux et tu vas aller au puits, au pied de la colline, me chercher deux seaux d'eau !

— Où sont-ils tes seaux ?

— Les voici, » répond le géant en lui désignant deux futailles de quatre-vingt-dix gallons chacune.

Deux immenses barriques traversées, à la partie supérieure, par un gros merisier rouge de huit pouces de diamètre, faisaient fonction de seaux.

« Prends mes seaux, descends au puits en bas de la côte, et rapporte-moi un peu d'eau pour le souper, » cria le géant.

Ti-Jean-le-paresseux ne semble pas voir les seaux ; d'ailleurs il les trouvait d'une énormité déconcertante. Il sort du camp, s'empare d'une vieille hache toute rouillée, au manche vermoulu, et s'en va vers le puits. Il pioche dans la terre au moyen de sa hache à quelques pieds de la margelle du puits. Le géant s'aperçoit que Ti-Jean retarde et commence à se poser des questions : Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? « Qu'est-ce que tu fais, crie-t-il au paresseux, que l'eau n'arrive pas ? Et puis comment se fait-il que les seaux soient encore ici ?

— Si tu crois que je vais m'amuser à transporter de l'eau dans tes petits gobelets, tu te trompes ! Moi, je ne voyage pas pour le plaisir de voyager ; quand je travaille, je travaille sérieusement et quand je charroie de l'eau, je m'organise pour en charroyer !

— Mais que veux-tu faire près du puits ?

— Je suis en train de déraciner le puits pour le transporter dans ton camp.

— Es-tu devenu fou ? Laisse mon puits là !

— Dans ce cas, je ne charroie pas d'eau. J'ai fini, moi, de me promener sur le flanc de la montagne avec deux petits gobelets d'enfant. Charroie ton eau tout seul !

— Quelle force, quelle force ! Eh bien ! ne t'occupe plus de l'eau, je vais m'en charger, moi ! »

Le géant attrape les deux seaux, ou plutôt ses tonneaux, et les plonge dans le puits, les deux à la fois. Il remonte la côte avec ces deux « gobelets » pleins à renverser. Il détrempe sa pâte à crêpe, et bientôt nos deux amis sont à table pour prendre leur souper.

Le repas terminé, le géant expose à Ti-Jean ses plans de travaux routiniers. « Tu sais, dit-il, que l'automne n'est pas loin. Moi, j'ai l'habitude de rassembler mon bois de chauffage pour l'hiver, avant les gros froids. Tu vois la grandeur de ma maison ! Tu t'imagines la quantité de bois qu'il faut pour en assurer le chauffage pendant un hiver toujours dur. En plus de la grandeur de la maison, tu vois les trous de toutes parts : je n'ai pas eu le temps de bousiller les murs, de sorte que le vent entre tout droit dans la maison. Il y a une seule solution, chauffer le poêle ! Ce n'est pas un poêle à proprement parler, c'est plutôt un four. »

Le four, qui servait de poêle, était construit de grosses pierres. On introduisait dans la gueule du four des arbres entiers ; la tête des arbres obstruait la porte de la maison. Quand le pied des arbres était consumé dans le feu, on traînait dans le four la partie branchue. La porte du camp restait ouverte tout

l'hiver pour permettre aux gros merisiers de quatre pieds de diamètre d'alimenter le feu du four.

Le géant, le lendemain matin, dit à Ti-Jean : « Nous allons aller au bois tous les deux. Moi, je n'ai pas de chevaux, je charroie les arbres sur mon dos ; tu vas venir m'aider.

— J'irai avec plaisir ! »

En sortant du camp, Ti-Jean aperçoit un peloton de laine gros comme une citrouille, un peloton de laine oublié par le géant. Ti-Jean-le-paresseux met le peloton dans sa poche et suit le géant dans la forêt. « Le bois est gros, ici, dit le géant ; nous allons nous en prendre une bonne brassée !

— Prépare-toi une brassée à ta mesure, moi je vais m'en tailler une à la mienne. »

Le géant attrape un gros merisier rouge entre ses deux mains, s'aide de son bras pour l'affaiblir, le tord, et le couche sur un gros tronc d'arbre renversé. Il fait de même avec un chêne, le tord et le place à côté du merisier. Il se prépare ainsi un moyen berceau de billots. Ti-Jean voit le géant briser des troncs d'arbre comme des brins de paille et se dit en lui-même : « Môseuss qu'il est fort ! Mais je vais essayer de lui faire peur ! »

Il prend le peloton de laine, attache le brin à un merisier et marche autour de la forêt du géant déroulant la laine, une forêt de deux milles carrés. Le géant lui crie : « Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ah ! je suis en train de mesurer ma brassée de bois.

— Mais es-tu fou ? C'est toute ma forêt que tu délimites, là !

— Eh bien ! à moins d'une brassée de cette mesure, tu ne me verras pas charroyer ton bois à ton camp, à petites pincées, comme tu le fais ! À moins d'une brassée digne d'un homme, je renonce à t'aider !

— C'est bien, c'est bien ! Laisse-moi tout seul charroyer mon bois ! J'ai encore besoin de ma forêt ! »

Pendant que le géant charroyait son bois d'hiver, Ti-Jean continuait à vivre aux dépens du géant et à ne rien faire. Il était paresseux, mais il avait le don de faire croire qu'il était à la veille de faire quelque chose de grand.

Ti-Jean-le-paresseux avait entendu dire que le roi avait fait battre un ban dans lequel il promettait sa princesse en mariage à celui qui irait tuer une licorne et un lion dont sa fille était prisonnière. Le paresseux commença à proposer au géant un plan digne de gens courageux : « Écoute, géant ; j'ai entendu dire que le roi avait fait battre un ban intéressant : la fille du roi avait été volée par un lion et une licorne ; celui qui tuera ces deux monstres aura la princesse en mariage. C'est le roi qui l'a promis. Si l'on en croit les commentaires, ce serait la plus belle princesse de l'univers. Et puis elle est certainement riche, c'est la fille d'un roi ; celui qui la méritera n'aura plus besoin de couper du bois ou de charroyer

de l'eau, comme tu le fais. Il pourrait vivre richement et dans un milieu raffiné. Qu'est-ce que tu en dis, géant ?

— Ton plan est plein de sens ; c'est une entreprise digne de nous deux. Je suis prêt à marcher », dit le chef du camp.

Ils quittent la maison du géant avec une réserve de nourriture abondante. Le géant avait rempli une immense paillasse de pain, de quartiers de bœuf et de cochons non débités. Nos voyageurs étaient de gros mangeurs ; ainsi pourvus de provisions, ils prennent la forêt et marchent, marchent deux ou trois jours. Ils arrivent en vue d'une grosse ville. Le géant propose de prendre un bon repas. Ils allument un grand feu à l'orée du bois et se préparent un copieux dîner. Le temps était venu pour Jean-le-paresseux de mettre ses talents à contribution : « Nous allons laisser notre réserve de nourriture ici ; les gens riraient de notre paillasse et de notre accoutrement si nous apportions notre bagage en ville. Nous allons maintenant foncer chez le roi. Ce doit être le château du roi, ce bâtiment doré dont le toit étincelle sous le soleil. »

Les deux aventuriers demandent des renseignements ; le toit brillant était bien celui du château royal. Ils se dirigent vers le palais du roi et s'adressent au portier : « On voudrait parler au roi !

— C'est bien ! Attendez-moi une minute, je vais prévenir Sa Majesté. »

Le portier file au bureau du roi et l'avertit que deux inconnus lui demandent une entrevue. Le roi répond de les faire entrer. Nos deux associés arrivent au bureau du roi : « Bonjour, messieurs, dit le roi !

— Bonjour, Sire mon roi, répond Jean-le-paresseux. Écoutez donc, vous ; il paraît que vous avez fait battre un ban dans le monde entier pour offrir votre princesse en mariage à celui qui la délivrerait de l'emprise d'un lion et d'une licorne ; est-ce vrai ou est-ce un canard ?

— Oui, dit le roi ; c'est la pure vérité ! Ma fille ne peut revenir au château avant que ces deux monstres n'aient été mis à mort. Vous me semblez bien courageux mais je ne puis vous cacher la vérité. J'ai envoyé des armées entières à la poursuite de ces deux gibiers ; jamais personne n'est revenu vivant. Le lion est d'une force de titan, et quant à la licorne, elle est encore plus sournoise. Elle peut passer sa corne à travers un chêne de quatre pieds de diamètre... Imaginez-vous qu'un homme ne peut résister devant une arme semblable.

— C'est bien, c'est bien, Sire mon roi, nous allons y aller, s'écrie Jean-le-paresseux, coûte que coûte ! »

« Moi, je n'y vais pas, confie le géant à Ti-Jean. Nous allons nous faire attraper par la licorne et manger par le lion. Je n'y vais pas !

— Géant, tu vas venir, rétorque Ti-Jean ! Tu vas venir ou bien si je te mets la main sur le corps tu vas le regretter !

— C'est bien, je vais y aller. Ne me touche pas ! »

Le géant avait une peur bleue de Ti-Jean, surtout quand il l'entendait exposer ses plans. Il savait de plus que Ti-Jean ne revenait pas sur ses décisions. « Eh bien ! commande Ti-Jean, tu vas aller chez le forgeron du coin là-bas, et tu vas nous faire forger deux clous de cinq pouces de diamètre et de six pieds de longueur ; rapporte aussi une masse de cent vingt-cinq livres en plus d'une grande hache de vingt-huit à trente pouces de lame tranchante, avec un long manche. Dis au forgeron de la tremper solidement. »

Le géant obéit ; il se rend à la boutique de forge et demande au maître-forgeron de lui faire faire des clous et une hache avec un manche en bois franc, d'après les mesures décidées par Ti-Jean. Le forgeron commande à ses aides-apprentis de mettre le fer au feu tout de suite et d'actionner les soufflets. À mesure qu'un clou était rougi, les forgerons en arrondissaient la pointe, le mesuraient et lui soudaient une tête ! Le clou était immédiatement plongé dans un bain de refroidissement. Les deux clous une fois forgés, les forgerons s'affairèrent autour de la masse et de la hache. Le soir, les outils commandés étaient prêts.

Le géant revient vers Ti-Jean avec les clous et la masse. « Comment ! Tu n'as pas apporté la hache, demande Ti-Jean ?

— Va la chercher toi-même la hache !

— Je t'ai bien dit, réplique le paresseux, de faire faire ces clous et ces outils et de me les apporter ici. Ce n'était pas assez clair ?

— Je n'y vais pas, hurle le géant !

— Attends-tu que je t'attrape par le collet, pour y aller ? Tu risques d'y aller rapidement !

— Laisse-moi ; je vais y aller, parce que tu es fort... »

Le géant, poussé par la peur, s'empresse de rapporter la hache, le soir même. Le roi les fait venir : « Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

— Oui, de répondre Jean-le-paresseux !

— Eh bien ! je suis un peu inquiet pour vous autres, bien que parfois le courage donne de l'audace. À force de prudence et d'adresse, vous pouvez réussir. Quant à moi, je regrette de ne pouvoir vous donner aucun conseil au sujet de votre entreprise. Je ne puis vous dire comment vous y prendre, je n'en sais rien moi-même. J'ai envoyé des milliers d'hommes pour accomplir cette mission dangereuse, et personne n'en est revenu !

— Des milliers d'hommes, s'écrie le géant, qui ne sont pas revenus ! Ah ! j'ai peur ; je renonce à ce projet. Je n'y vais pas, je n'y vais pas... !

— Tu vas y aller, continue le paresseux, et pas plus tard que tout de suite !

— Eh bien ! dit le roi, tout de suite, ce ne serait pas pratique... Prenez un bon repos avant le départ. Couchez ici ce soir, vous prendrez un bon déjeuner demain matin ; ça vous préparera à mieux réussir votre mission. Ce n'est pas très loin d'ici ; question de douze ou treize milles, quelques heures de marche, c'est tout !

— Sire mon roi, nous allons suivre votre conseil : nous allons aller dormir ! »

Les deux compagnons dorment toute la nuit ; prennent un bon déjeuner, le lendemain matin, à une table servie par des valets. C'était tout un événement ; deux héros partaient pour délivrer la fille du roi. Le monarque leur donne la main, leur souhaite bonne chance et leur recommande la prudence. Jean-le-paresseux veut rassurer le roi : « N'ayez aucun souci ; nous allons être prudents ! »

Le roi dit à la reine : « Je crois bien que c'est la première et la dernière fois qu'on les voit ces deux-là !

— Ah ! c'est difficile à prévoir, dit la reine ! Ils peuvent avoir la chance de trouver ces animaux-là endormis...

— Oui, mais ils ont le sommeil léger... ! »

Les deux associés marchent et marchent dans la direction des monstres voués à l'anathème du roi. À l'heure où le soleil commençait à baisser, ils perçoivent une sorte de tremblement de terre. Les cheveux leur en dressent sur la tête. Ils voient la licorne accourir au galop. La montagne en tremblait...

Le géant prend peur et court se blottir dans un fourré de branches, tout tremblant. Jean-le-paresseux, en apercevant venir la bête, se cache derrière un gros chêne et jette un œil pour deviner quel côté la licorne va choisir pour passer. Le monstre fonce, la corne la première, en plein milieu du tronc du chêne et transperce l'arbre de part en part. Ti-Jean fait un saut en arrière, puis, en voyant la corne fichée dans le chêne, il transperce la corne au moyen d'un gros clou et de la masse. Le monstre ne pouvait plus retirer sa défense. Ti-Jean lance un cri : « Géant, où es-tu ?

— Je suis ici, répond le compagnon, de sa cachette de branches !

— Qu'est-ce que tu fais là, espèce de grosse chienne ? Un bétail de ta taille avoir peur d'une bestiole !

— Où est-elle, où est-elle la vilaine bête ?

— Je l'ai empoignée par une fesse et par le cou avant de la lancer de toutes mes forces sur un chêne ; elle est prisonnière, mais elle ne sait pas encore ce qui lui est arrivé !

— Tu es donc fort ! »

Le géant avait maintenant aussi peur de Ti-Jean que de la licorne... Il croyait réellement que Ti-Jean lui avait dit la vérité. Ti-Jean crie au géant : « Vite, viens couper le cou de la licorne au moyen de la hache ! Attention à ne pas manquer ton coup !

— Mais elle me regarde avec des yeux furieux !

— Coupe-lui le cou, elle ne te regardera plus ! Vas-y sans broncher ! »

Le géant empoigne nerveusement le manche de la hache, lève l'instrument au bout de ses bras, et, en se fermant un œil, décoche un coup sec sur le col de l'animal. Le corps de la licorne roule à terre en amorçant un dernier grondement.

« Maintenant, dit Ti-Jean au géant, il ne faut pas perdre de temps. Arrache le clou de la corne et retire la tête de la licorne du tronc d'arbre. Il faut l'apporter au roi pour la lui montrer.

— Laisse-moi travailler ! »

Le géant retire le clou, puis empoigne la tête du monstre qu'il retire du chêne en s'arc-boutant les deux pieds sur l'arbre. Seul un géant pouvait opérer facilement ce travail !

« À présent, ajoute le paresseux, allons-nous-en au château avec ce butin !

— Oui, mais il reste encore le lion !

— Ah ! c'est vrai, le lion... Apporte la tête de la licorne ! Nous ne sommes pas outillés pour affronter le lion...

— Je parie que tu vas me faire porter encore les gros fardeaux !

— Laisse faire ! Tu porteras ce que je te commanderai de porter. Pas d'autre commentaire ! Puis, commence par apporter au roi la tête de la licorne ! Si je ne t'avais pas protégé, tu serais mort : la licorne t'aurait attrapé, et où serais-tu ?

— Je serais certainement mort !

— Bon ! c'est moi qui t'ai sauvé la vie. Traîne le bagage et pas un mot ! »

Le géant s'empare de l'immense tête de la licorne et accompagne Ti-Jean vers le château malgré les sueurs qui l'aveuglent. Le paresseux aborde le roi : « Tenez, Sire mon roi ; comme vous le voyez, notre affaire a bien réussi !

— Ah ! Torvisse, s'écrie le roi, vous avez bel et bien réussi ! Vous avez tué le monstre le plus sauvage de ma forêt. Moi, j'aurais eu plus peur de cette licorne que du lion ; vous autres, vous avez vaincu la licorne avant le lion. Je vous félicite de votre succès. Vous allez bien, vous allez très bien ! Je ne serais pas surpris que vous méritiez ma princesse ! Il ne vous reste que le lion à tuer.

— Quelles armes nous faut-il pour le tuer, demande Ti-Jean ?

— Je n'en ai aucune idée, dit le roi.

— Eh bien ! moi, j'ai un plan, de répondre le paresseux. Nous allons acheter du bois scié en gros madriers de trois pouces d'épaisseur et nous allons bâtir une sorte de grange au moyen de ces matériaux. Quand le lion s'en viendra, il faudra se cacher. Il paraît que ça approche rapidement cet animal-là !

— Oui ; dit le roi, c'est rapide, c'est fort et souple comme un chat. »

Ti-Jean commença à vouloir réaliser son plan en se faisant aider de son compagnon : « Géant, tu vas aller au moulin à scie et tu vas acheter deux mille pieds de madriers de trois pouces d'épaisseur ; tu achèteras du câble pour ficeler ton bois, et cinquante livres de clous de huit pouces pour bâtir la grange.

— Oui, grommela le géant ; c'est toujours moi qui vois à tout !

— Je ne veux pas t'entendre, toi ! Sans moi, tu serais dans le ventre de la licorne en fuite dans la forêt. Tu n'es bon que pour exécuter mes ordres. Marche ! Va chercher ce que je t'ai commandé, et je ne veux plus entendre de récriminations ! »

Le pauvre diable de géant va chez le commerçant, achète le bois de dimension convenue, les cinquante livres de clous, et reprend la forêt, les bras chargés de ces emplettes. Ti-Jean-le-paresseux, les deux bras derrière le dos, suivait tranquillement son compagnon qui n'osait pas se plaindre, malgré la fatigue et les sueurs, terrifié qu'il était par la force du chef.

Les deux aventuriers revoient le cadavre de la licorne, mais filent plus loin dans la forêt. Tout à coup, Ti-Jean aperçoit les pistes du lion infernal : « Arrête, arrête, géant ! Le lion rôde dans ces parages. Vite, jette ta charge à terre ; il nous faut bâtir immédiatement notre cabane ! »

Le paresseux et son compagnon se mettent à l'œuvre : la cabane prend forme. Au moment où ils achevaient de fixer la porte, ils entendent des hurlements et des craquements dans la forêt : le lion se dirigeait à fond de train vers la cabane. Le géant aussi froussard que d'habitude, décampe sans tarder et entre tout essoufflé entre deux rochers dans un fourré de branches. Ti-Jean, cramponné de ses deux mains à la porte de l'abri ne savait plus s'il devait se barricader dans la cabane ou se cacher au dehors ; comme il tenait la porte à demi ouverte, le lion se précipite dans l'embrasure. Ti-Jean se cache un instant derrière la porte puis la referme et la cloue dès que le lion a disparu dans la bâtisse. Le lion commence à hurler ; les murs en tremblent. Ti-Jean s'empresse de s'enquérir de son associé : « Géant, où es-tu ?

— Je suis... je suis... par ici !

— Qu'est-ce que tu fais là, espèce de peureux ?

— Tu as dit vrai : j'ai peur !

— Gros comme tu es, tu as peur d'un petit chat !

— Où est-il le petit chat ?

— Je l'ai caché dans la cabane.

— Comment as-tu fait pour le faire cacher là ?

— J'ai fait comme pour la licorne : je lui ai mis une main sur le croupion, l'autre main sur le cou et je l'ai poussé dans la cabane avec une telle force qu'il s'est assommé sur le mur en face de la porte.

— Tu as de la chance d'être fort !

— Tu sais maintenant ce que tu as à faire ? Prends la grande hache qui t'a servi à trancher la tête de la licorne, fais un trou dans le toit de la cabane et va trancher la tête du lion. Vas-y avec précaution : il se débat dans la cabane.

Si tu le manques, il va sauter et tu vas en entendre parler. Gare à tes guenilles d'habits !

— Je ne suis pas capable d'aller tuer le lion en passant par le toit ; j'ai trop peur de me faire étrangler !

— Tu vas y aller ou bien je vais t'attraper et te déshabiller plus rapidement que le lion ne pourrait le faire...

— Ne me déshabille pas ; j'y vais tout de suite ! »

Le géant grimpe sur le toit de la cabane, en enlève une planche et jette un coup d'œil prudent à l'intérieur de la cage. Il y aperçoit ce bétail de lion... Ti-Jean lui crie : « Ne lésine pas ; coupe-lui le cou !

— J'en ai peur : il me regarde et me montre ses dents !

— Coupe-lui le cou ; il va les cacher ses dents... !

— S'il arrivait que je manque mon coup ?

— Dis-toi bien qu'il ne te manquera pas, lui !

— J'ai bien envie de tout abandonner et de m'en aller...

— Il n'est pas question que tu t'en ailles ! Prépare-toi à tuer le lion, ou bien si je monte sur le toit, tu vas passer par le trou que tu as fait pour voir le lion !

— Reste en bas, je vais le tuer... »

Le géant empoigne le manche de la hache et commence à viser la cible. Le lion se débattait et grondait de plus belle. Tout d'un coup, la hache part. Zlim... ! La tête du lion roule par terre dans une mare de sang : « Es-tu mort, lui crie Ti-Jean ?

— Non ; je ne suis pas encore mort, mais j'ai tellement eu peur que j'ai failli devenir cardiaque.

— Prends courage ! Tes émotions vont prendre fin. La besogne est terminée ; il nous reste à aller voir la princesse. »

L'espoir de voir la fille du roi remonta le moral du géant. Ah ! la princesse ! Cette seule pensée faisait oublier bien des maux...

Le paresseux ordonne au géant de porter la tête du lion jusqu'au château du roi.

« Oui, réplique le géant ; coupe le cou du lion, porte la tête du lion... C'est moi qui fais tout !

— Si tu ne m'avais pas eu, il t'aurait rejoint, le lion, près des rochers. Où serais-tu ? Hein, où serais-tu... ?

— Oui, c'est vrai ; tu es bien plus fort que moi !

— Je ne te le répéterai plus : file doux ! »

Le géant empoigne la tête du lion, et les deux compagnons arrivent chez le roi, la nuit tombée. « Regardez la dernière preuve, Sire mon roi, de s'écrier Ti-Jean ! C'est nous qui avons gagné votre princesse, c'est nous qui l'avons méritée...

— Oui, vous l'avez méritée... Mais je vous ai trompés !

— Comment, vous nous avez trompés ? La parole d'un roi, on ne peut plus s'y fier ?

— Eh bien ! il y avait trop de difficultés à exposer, je n'ai pas pu vous dire tout ce que vous aviez à faire. Il vous reste encore trois dragons rouges à tuer. Cette sorte de monstres se déplace dans l'air comme dans l'eau, et grimpe dans les arbres aussi allègrement qu'un écureuil. Ces dragons ne dorment que dix-huit secondes par vingt-quatre heures, et le seul bruit d'un vol d'oiseau à un demi-mille peut les réveiller. »

Le géant se met à dire : « Moi, je n'y vais pas à la poursuite des dragons !

— Tu vas venir, dit sèchement Ti-Jean ! Tu n'es pas mort lors des deux autres excursions...

— Je ne suis pas mort, mais j'ai eu la chance de t'avoir. Si j'avais été seul, je serais mort et je n'aurais jamais pu revoir ma ferme ni ma maison. D'ailleurs, je n'aime pas chasser des monstres aussi dangereux...

— Que tu l'aimes ou non, tu vas venir avec moi », dit Ti-Jean au géant. Puis, au roi : « Il s'agit de trois dragons, Sire mon roi ?

— Oui, dit le roi, trois dragons. Parole de roi, c'est la dernière besogne que vous devez accomplir : tuer les trois dragons rouges. À mon avis, c'est une besogne pas plus difficile que celle de tuer la licorne et le lion. Ces dragons se couchent au faite de hauts chênes ; c'est au soleil levant d'ordinaire qu'ils prennent leur somme de dix-huit secondes. Il s'agit de les aborder au moment de leur repos. C'est un peu plus difficile de les tuer quand ils sont tous ensemble, mais d'ordinaire ils dorment séparément.

— Tu vas venir, demande Ti-Jean au géant ?

— J'ai trop peur...

— Si tu ne viens pas, mon gros, tu vas avoir le mal tout de suite. Laisse-moi te mettre la main au collet !

— C'est bien, c'est bien, je vais y aller ! Quels outils faut-il apporter ?

— Va chez le forgeron et demande-lui de te faire trois grosses balles de métal, tu entends, quelque chose de pesant. Ces animaux-là sont durs à tuer et plus gros que le lion.

— Oui, trois grosses balles ! Et tu dis que c'est plus gros que le lion chacune de ces bêtes-là ?

— Ce sont des dragons, donc plus gros que des lions. N'oublie pas ; il faut que les balles pèsent au moins cinq cents livres chacune. Tu as bon bras pour lancer une balle... Tu vas voir c'illbuter les dragons ! »

Le géant se rend chez le forgeron et se fait forger trois grosses balles de fer de cinq cents livres chacune. « Mets ces balles dans ta poche de veston et prends-en soin, dit Ti-Jean au géant.

— Oui, prends-en soin ! C'est encore moi qui porte tout !

— Parce que je sais qu'une fois là-bas tu ne feras encore rien...

— Moi, je ne fais rien ? J'ai coupé le cou de la licorne, le cou du lion et je n'ai rien fait !

— Oui, mais c'est grâce à moi. Je les ai presque attachés avant de te les livrer. Rappelle-toi comment la licorne était immobilisée, comment j'ai poussé le lion dans la cabane. Tu les as tués ! C'était facile, c'est moi qui avais fait le travail...

— C'est bien vrai ! »

Les deux associés se mettent de nouveau en route ; ils marchent, marchent... Le soir arrivé, ils n'ont encore rien rencontré. Ils dépassent les endroits où ils avaient tué les autres monstres sans apercevoir de grands chênes. Ils marchent une partie de la nuit... Au petit jour, ils entrevoient un vallon entre deux montagnes ; bien que très éloignés, ils distinguent de grands chênes dénudés. Le soleil était encore loin sous l'horizon... ils marchent. Ti-Jean commence à dire : « Ces grands chênes-là doivent abriter nos amis les dragons !

— J'ai peur, crie le géant, j'ai peur, moi !

— Vas-tu te la fermer ! Dis encore un mot et tu sentiras le mal en plus de la peur !

— Entendu ! Je te suis... »

À force de presser le pas, ils arrivent au vallon ; Ti-Jean détecte des traces de pieds de dix-huit pouces de longueur, de huit à neuf pouces dans la partie la plus large. « Géant, géant, viens ici, dit Ti-Jean à voix basse. Regarde les traces de pieds... »

Le géant hâte le pas vers les rochers pour se cacher...

« Géant, répète Ti-Jean, avance ici !

— J'ai peur ; j'ai vu des pistes. Les dragons ne sont pas éloignés !

— Ils sont près de nous et c'est heureux ! Nous nous en débarrasserons plus tôt ! Viens ici, géant ! Je ne veux pas être forcé de courir après toi en cas d'alerte. Ces monstres-là ne dorment que dix-huit secondes, donc fais bien attention de me faire rater mon coup. Autrement, moi, je ne te manquerai pas, et au lieu de retourner au château avec la tête d'un dragon, je retournerai avec la tienne ! Ne fais pas de bruit et attends mes ordres.

— C'est bien, je te suis... »

Soudainement Ti-Jean presse le bras du géant : « Regarde dans le faite du chêne, à peu près à cent cinquante pieds de terre ; vois-tu le dragon ? Il est pelotonné dans une fourche de branches... Prends une balle et lance-la-lui ! »

Le géant s'énerve et se prépare à décamper. Ti-Jean lui parle à l'oreille : « Arrête un peu que je te serre le col ! Vite, lance ta balle. Il nous reste deux autres monstres à repérer... Vite, il reste à peine dix-huit secondes... »

Le géant prend une balle dans sa poche, hésite... tremble un instant, puis, il lève la main à la hauteur de la tête en un geste de précision, et tout à coup, pan ! Le dragon attrape la balle sur la tête et dégringole de l'arbre sans aucun signe de vie. Il tombe presque aux pieds des deux hommes.

« Géant, géant, murmure encore Ti-Jean, regarde l'autre dragon dans une autre branche. Vite, vite, il ne reste que cinq secondes pour en tuer deux ! »

Le géant commence à trembler ; il cherche nerveusement une autre balle dans sa poche de veston, une autre balle de cinq cents livres qu'il finit par ajuster dans le creux de sa main. Et, avec une dextérité de diable, il lance la balle, fracasse une maîtresse branche et assomme le dragon... qui roule sans vie par terre.

« Il ne reste plus que trois secondes ! Où est le troisième dragon ? L'as-tu vu ? Tiens, regarde, il est dans l'autre chêne ; il a bougé un peu ! »

Le géant veut prendre un élan pour se sauver. « Non, non, dit à voix basse Ti-Jean ; avance par ici !

— Mais il a bougé...

— Tue-le, il ne bougera plus ! »

Le géant sort sa dernière balle de sa poche de veston et la lance vers le faite du chêne. La balle ralentit dans les branches, dévie légèrement et s'immobilise dans une des fourches de la frondaison. Le dragon sort de sa somnolence et s'élance vers le pied du chêne. Il descend comme un éclair... Le géant perd son aplomb et décampe en quête d'une cachette. Le dragon est attiré par le sang de ses frères qui gisent sans vie. Pendant qu'il va de l'un à l'autre, Ti-Jean grimpe dans le chêne, rejoint la balle et parvient à la décrocher en y appuyant son pied. La balle dégringole de branche en branche, vient frapper le dragon et lui fracasse les reins...

« Géant, crie Ti-Jean, où es-tu ? Sacré Guié ! où te caches-tu ? Réponds-moi, géant... !

— Je suis dans ma cachette, ici. Où est le dragon ?

— Je lui ai asséné une taloche sur le dos et je l'ai éreinté. Viens vite ! Empresse-toi de lui trancher le cou au moyen de ta hache !

— C'est certain que tu l'as éreinté ?

— Oui, oui ; il ne me reste plus qu'à agir de même avec toi, si tu ne viens pas assez rapidement !

— Ne me frappe pas ; j'y vais ! »

Le géant se décide à couper le cou du dragon éreinté et des deux autres déjà morts. « Maintenant, dit Ti-Jean-le-paresseux, tu vas te charger de ces trois têtes : il faut les ramener au roi !

— Et toi, Ti-Jean, tu vas me suivre, les mains derrière le dos !

— Eh oui ! Tu n'en as tué que deux des trois dragons ; le plus dangereux, tu l'as manqué. C'est moi qui t'ai sauvé la vie encore une fois ! Vite, vite, prends les trois têtes et porte-les au château ! »

Le géant s'empare des trois têtes et prend la route du palais royal en compagnie de Ti-Jean. Ils marchent toute la journée et marchent toute la nuit. Aux petites heures du matin, ils entrent au château, et Ti-Jean peut parler au roi : « Voyez, Sire le roi, si nous avons mérité votre princesse !

— Oui, vous êtes des princes maintenant ! Il va falloir cependant que vous changiez un peu votre accoutrement.

— S'acheter des habits ? Nous n'avons pas d'argent, dit Ti-Jean.

— De l'argent, continue le géant, je ne connais pas ça ! Je n'en ai jamais vu de ma vie...

— Je comprends votre position ; mais ici, on n'a rien pour rien. Ça prend de l'argent pour manger, ça prend de l'argent pour s'habiller ! Mais je vais vous en donner de l'argent, moi ! Pour aujourd'hui, je donne à chacun la somme de deux cent cinquante dollars, et allez vous chercher des habits à votre goût. Quand viendra le temps du mariage, on vous en trouvera de l'argent ! »

Ti-Jean-le-paresseux file au magasin avec la somme reçue du roi, et s'habille des pieds à la tête, comme un ministre, après s'être fait couper la barbe et les cheveux. Le géant, lui, ne sachant pas la valeur de l'argent, il se laisse guider par son flair droit chez un boucher et aperçoit les quartiers de viande : « Il y a de la viande en quantité, ici ?

— Oui, dit le boucher, nous en avons, et de la première qualité ! »

Le géant était naturellement curieux : il pousse une porte et aboutit dans une sorte de remise où l'on jetait tous les débris de boucherie, les peaux, les cornes, les pattes de bœufs, les panses, les tripailles... Une fois de temps en temps, une voiture transportait ces débris dans un lieu éloigné. Le géant jette les yeux dans cette remise remplie de détritux : « Comment me vendrais-tu cette réserve-là, dit le géant au boucher ?

— Combien veux-tu me donner ? » Il n'osait pas trop exploiter la naïveté d'un tel client...

Le géant met la main dans sa poche et en retire l'argent du roi : deux cent cinquante dollars. Comme il ne connaissait pas la valeur de l'argent, il demande au boucher : « Est-ce que ça suffit, ça ?

- Deux cent cinquante dollars ! Oui, c'est suffisant...
- Est-ce qu'un homme peut manger à sa faim pour cette somme-là ?
- Tu peux tout manger, si tu veux.
- Marché conclu ! »

Notre géant donne son argent au boucher et il entre dans la remise. Il avait une faim... de géant sous-alimenté. Il engouffre tout ce qui lui tombe sous la main, panses, gigot, cornes, pattes ; il avale ces détritiques presque tout ronds. Il sort de la remise avec un bedon tout bosselé ; il dit au boucher : « J'ai presque honte de m'en aller dans la rue. Les gens vont se demander si j'ai une maladie nouvelle : j'ai tellement de bosses dans le ventre ! »

Il arrive chez le roi aussi en guenilles qu'auparavant, tandis que Ti-Jean était tiré à quatre épingles, bien parfumé. Ti-Jean regarde le géant et se félicite de son allure fruste : « Je suis bien content, se dit-il ; il n'aura certainement pas la princesse ! » Puis il s'adresse au géant : « Tu as bien grossi depuis notre dernière entrevue !

— Oui ; tu sais, je suis allé chez un boucher et je t'ai pris un vrai repas de géant. J'ai dû manger pas loin de deux tonnes.

— Oui ? Maintenant, il faut rentrer au château. »

Les deux compagnons rencontrent le roi. Ti-Jean l'aborde immédiatement : « Maintenant, Sire le roi, nous sommes prêts pour le mariage !

— Mais, écoutez ! Je n'ai qu'une princesse. Comme vous l'avez délivrée du lion, de la licorne et des dragons, je vais la faire passer devant vous deux. »

La princesse fait son entrée. Les deux héros la trouvent tellement alléchante, tellement belle qu'ils commencent à en trembler. Ti-Jean tortillait les pointes de sa moustache et s'aspergeait de parfum pour attirer l'attention de la fille du roi. Le géant, après le repas qu'il venait de prendre et couvert de haillons, comme il l'était ne pouvait rivaliser d'élégance avec Ti-Jean. Sa tenue allait de pair avec une haleine plutôt forte.

Le roi commença à poser la base d'une décision : « Vous êtes deux et je n'ai qu'une princesse. Comme je ne puis la séparer, un seul de vous deux va l'avoir.

— Eh bien ! moi, dit le géant, j'en veux de la princesse !

— Moi aussi, j'en veux, reprend Ti-Jean.

— Comprenez bien, dit le roi, que je ne puis séparer ma princesse en deux ! Que diriez-vous si l'on utilisait le tirage au sort ou un autre moyen semblable pour l'attribuer à l'un ou l'autre ? Celui dont le nom sortirait aurait la princesse !

— Oui, mais si elle va à Ti-Jean...

— Eh bien ! toi, tu ne l'auras pas ; c'est tout !

— Mais j'en veux, moi aussi, de la princesse !

— Même si tu en veux ; il peut se faire qu'elle te soit attribuée, et Ti-Jean aussi en voudrait... »

Le géant ne pouvait pas suivre les subtilités de ce raisonnement ; il avait peur d'être trompé. « Quoi qu'il en soit, dit-il au roi, je vous laisse libre de donner votre fille à qui vous voudrez, mais j'en veux de la princesse !

— Moi aussi, dit Ti-Jean, j'en veux ! »

La reine jugea bon d'intervenir : « Écoutez ! Il serait inutile de vous battre en duel ; vous avez collaboré tous les deux à la libération de notre princesse et vous perdriez tout, si on la séparait pour en donner un morceau à chacun. Je vous propose un plan. Nous avons, ici au château, une grande chambre meublée d'un lit très large. Vous allez coucher dans ce lit, un chaque côté de la princesse, et demain matin à sept heures d'après l'horloge du roi, celui vers lequel la princesse sera tournée sera le futur mari de notre fille.

— Mais s'il arrivait, dit le géant, qu'elle soit tournée vers Ti-Jean ?

— C'est qu'elle aimera mieux Ti-Jean !

— Mais moi aussi je la veux la princesse !

— S'il arrivait qu'elle soit tournée vers toi, géant, dit Ti-Jean, c'est toi qui l'aurais tout entière, hein ?

— Oui, c'est bien vrai ! »

Toujours est-il que les trois personnages se couchent dans l'ordre désigné par la reine : la princesse au milieu du lit et les sauveteurs, un de chaque côté. La princesse s'étend sur le dos, face au plafond, les mains jointes. De temps en temps les deux associés lui jetaient un coup d'œil. Le géant vérifiait souvent la position de la princesse ; comme elle regardait le plafond, le géant se consolait en pensant : « Elle n'est pas tournée vers moi, mais elle n'est pas tournée vers Ti-Jean non plus ! » Cette seule pensée lui apportait un semblant de consolation.

Vers six heures, le lendemain matin, la princesse se tourne la figure vers le géant ; ce dernier se croyait déjà en possession de la fille d'un roi. Mais sa digestion n'était pas encore tout à fait à point : il lui échappe une fournée de gaz provenant d'un estomac ballonné. La princesse se pince le nez et se tourne vers Ti-Jean. Le géant en conçoit une certaine inquiétude.

À sept heures sonnant, comme il était entendu, le roi entre avec la reine dans la chambre où dormait la princesse, la face tournée vers Ti-Jean. « Debout tout le monde, » crie le roi ! Ti-Jean et le géant ouvrent de grands yeux : enfin le jugement va être rendu ! « Tu vois bien, géant, dit le roi, que ma princesse appartient à Ti-Jean : elle a la figure tournée vers lui, et tu te rappelles notre entente !

— Oui, crie le géant, mais j'en veux, moi, de la princesse ! »

La colère de la voix venait de rejoindre les muscles. Ti-Jean commença à avoir peur. Le roi intervint : « Nous avons convenu, hier soir, que la princesse appartiendrait à celui vers lequel elle aurait la figure tournée, ce matin à sept heures. Le fait vient d'être constaté honnêtement : ma princesse est à Ti-Jean !

— Écoutez, hurla le géant ! J'en ai assez de vos discours, Même si je dois perdre la vie, Ti-Jean va mourir ! »

Le géant s'allonge le bras pour attraper Ti-Jean par le collet, mais le nouveau prince n'avait pas négligé de ceindre son épée. Au moment où le géant allait le rejoindre, le prince Jean-le-paresseux tire son épée et la plonge dans la poitrine du géant devenu furieux. Le géant s'effondre avec un dernier grondement provenant de l'estomac. Il avait cessé de vivre.

Ti-Jean a tout de suite épousé la jolie princesse. En plus d'un bel héritage de la part du roi, il en reçut une médaille d'honneur en souvenir de ses hauts faits. Mon conte finit là !

JEAN-LE-PARESSEUX

Conte récit , le 3 septembre 1955, à Sudbury, Ontario, par Aldéric Perreault (65 ans) qui l'avait appris de son père Xavier (35 ans), vers 1898.

Enregistrement no 826. Conte-type 1640 I, II (1049 inclus. — apporter le puits et la forêt), III b, c, a (3 dragons) et 850 II a, b.

Enn' fois, c'était un' vieille ; al' av  in garçon qu'était b'en paresseux. Ah ! i' était p'us paresseux qu'in aut' qu'était p'us paresseux qu' lui !

Te'hours qu'al' l'avait fait viv' jusqu'à l' g' de vingt et in ans. I' avait jam   t  charch  in siau d'eau, i' avait jam   t  rentré enn' brassée d' bo s, i' avait jamais fait' aucune ouvrag' de sa vie !

In bon coup, to'hours, la mère était b'en pressée dan 'a journée, p'i' i' y avait du pain au feu, 'a di', écoute', mon garçon ! 'A dit, v'l  assez longtemps que j' te fais viv'e ! 'A dit, t' s vingt et in ans, t' s pris ¹ comme in giant, p'i' 'a dit, t' s jamais travaillé, p'i', 'a dit, tu v  aller charch  enn' brassée d' bo s, l , p'i' 'a dit, t'ut suite ! — I' dit, mouman ; i' dit, j'ai vécu jusqu'à vingt et in ans sans travaillé, i' dit, si vous pensez que j'm'à travaillé asteur, i' dit, vous vous trompez b'en ! — B'en, 'a dit, tu vas travaillé ou b'en j' te c ss' le manche à balai su' 'a t t' » — Ah ! b'en, i' dit, cassez-mo  z-en don deux, si vous voulez ! Qu' ça m' fait,   , mo  ?

La bonn' femm' se choqu', p'i' 'a po'gn' le manche à balai, p'is, ti, t , t , su' 'a t t' du pauvre malh'ureux, du pauvre paresseux. To'hours qu'al' l'  culbut  dehors, en bas du perron, l  ; p'i' al' l'avait fendu su' enn' main. — C'st égal, i' dit, j'en rent' pas d' bo s ! — B'en, 'a dit, j'veux p'us te r'o r dan 'a maison !

Ah ! mon g rs, to'hour', i' s' couch' p'i' i' dor' in somm' su' l' solag' d' la port', su' l' renchaussage. ² Et, p'i' i' y av  in giant qui restait pas b'en loin de d'là, la terre 'o sine. Ah ! in giant d'eunn' grandeur effrayant' p'i' enn' capacité effrayante. I' était b'en malin : i' endurait jamais parsonn' su' son terrain, comm' de raison !

1. * tre pris* :  tre grand, gros et fort.

2. *Renchaussage* : Exhaussement du sol autour du solage d'une maison pour la préserver du froid.

C' fait qu' le paresseux, lui, i' dit, lâ, j'su's foutu, i' dit, j'peux p'us rentré' à maison ! I' dit, m'en vas faire in p'tit bout', p'i' i' dit, i' y â à peu près cinq arpen, i' dit, pour aller su' l' terrain du giant, p'i', i' dit, m'â' aller m' couché' à l'omb'e. I' dit, m'â' prend' la journée, si il faut, deux jours, p'i' i' dit, m'â' m' rend' lâ ! Cinq arpen, i' dit, c'est b'en trop lon, i' dit, fér' çâ san arrêter !

Te'hour', i' dor' in somm', su' l' renchaussage, et p'i' après qu'i' â eu dormi enn' coupeul d'heure', i' fait cinquant', soixante et quinz' pieds, p'i' i' s' couch' dans l' foin. Dor' encore in aut' somm'. P'i', aprè', i' fè' encore in aut' bout'. To'hours, dans sa journée, au saleil couchan, i' était rendu dan 'a forêt du giant, qu'était pas b'en loin de d'lâ.

Le giant s'adonne à passer : Qu'est c' tu fè' écitt', toé, i' dit, p'tit grain d' sel, i' dit, dans ma forêt, lâ ? — Ah ! i' dit, j'fais dés bons cou', écitt', moé ! — Oué ? — Oué ! i' dit, j'fais dés bons coups ! — Quell' sort' de coups qu' tu fais ?

I' avè' enn' plaie qu' sa mér' gu'i' avait fait' su' 'a main, p'i', i' attendait qu'i' eill' b'en dés mouch's ; parc' que tuer tout's lés mouche' à chaqu' fois, c'était b'en qu' trop d'ouvrag' ! Fait que lâ, in bon cou', i' y en avè' enn' gagn' ³ [gang] effrayant' dés p'tit's mouch's noèr's, là... I' s' leuv' la main, là... I' dit, ça vau' 'a peïn' de me l'vé' 'a main ! I' en sapre enn' claqu', més vieux, là-d'ssus. I' en tue cinq mille !

Fait que, le giant, lui, i' dit, cinq mill' quoi, i' dit, t'âs tué ? — I' dit, j' t'ai dit qu' dan enn' tape, i' dit, qu' j'en ai tué cinq mill' ! Le giant pensait qu' c'était cinq mille homm's, lui ! Pas b'en fin, comm' de raison ! I' gu'i' avait pas montré sa main... I' dit, t'es b'en fort, toé ? — I' di', oui, i' dit, j'su's for' in peu ! — B'en, i' dit, tu vâs t'en v'nir avec moé. I' di', on vâ mangé', on vâ souper, lâ, p'i', i' dit, tu vâs t'en v'nir avec moé ! — I' dit, c'est correck, i' dit, j'irai b'en.

Eh ! lâ, l' paresseux avait pœur, lâ ! I' commencè' à s' raidir le corps : i' avè' affère à in giant ! Le giant l'emène à son chack [shack], ⁴ to'hour'... ah ! in grand chack d'enn' grandeur tirrib', tout en gross's pièc's, dés gros m'risiers roug's, més vieux, p'i' i's vous avaient fait' in cârré ⁵ de camp' avec çâ. C'est pas tou' 'és enfants d'écol' qui a'raient pu en bâtir in pareil !

B'en, i' dit, qu'est-c' que tu mang'rais pour soupé' ? I' dit, mang'rais-tu dés bonn's crêp's ! — L' paresseux di', oué ! J'mang'rais dés crêp's ! — Bon, b'en, i' dit, tu vâs prend' dés siaux, lâ, p'i' i' dit, tu vâ' allé' au pui', et p'i' i' dit, t'emmèn'ras deux siaux d'eau. — I' di', où c'est qui sont tés siau' ? I' y avait dés grands tonn's de quatre-vingt-dix gallons, avec in m'risier roug' qui pâssait d' bor' en bord, pour lés ans's, lâ ; i' avait huit pouc's de diamèt', le tour ! I' dit, prends més siaux, lâ, p'i' i' dit, vâ au puits, lâ ; tu vas voèr le pui', en bas d' la cô't', lâ, p'is vâ m' qu'ri' d' l'eau !

3. *Gang* (angl.) : Bande, groupe, équipe.

4. *Shack* (angl.) : Habitation temporaire bâtie le plus souvent d'arbres non équarris.

5. *Carré* : Ensemble des quatre murs d'une maison ou d'une grange, partie qui supporte le toit.

Ti-Jean fait pas d'câs dés siaux pâ-en-tout', lui ; i' trouvait qu'i' étaient b'en qu' trop pésan ! I' s'en vâ dehors, p'i' i' aparçoè' in bout d' fer qui sortait. I' r'gârd' ; c'été' enn' vieille hach' qu'i' y avait lâ dan 'a terr', b'en rouillée. I' prend la hach', mé' l' manche était pas mal coti ; p'i' i' commence à fair le fou avec câ. I' commence à faire semblant d' déraciner l' puits.

Te'jours que l' giant s'apercevait que Ti-Jean prenait du temps. Qu'est-c' qu'i' fait don ? I' dit, tu prends b'en du tem à emm'ner d' l'eau ! Qu'est-c' que tu fais don, t'emmèn's pas d'eau ? I' dit lés siau' ont resté à 'a maison ! — I' dit, si tu pense', i' dit, que m'en vâs charguier l'eau avec cés p'tits gob'lets-lâ, toé, i' dit, tu vas t' trouver trompé, i' dit ! Moé, j'voyag' pâ' allég' ! Quante j'travaille, j'travaille', p'i' i' dit quante j'charrie d' l'eau, j'charrie d' l'eau ! — Mé' i' dit, quoi c' que tu veux fair', lâ ? — J't'après déraciner l' puits, p'i' i' dit, m'â' te l'emm'ner dan 'a méson ! — I' dit, és-tu après v'nir fou ? I' dit, laiss' mon puits lâ ! — B'en, i' di', à moins d' câ, i' dit, charrie-lé ton eau, toé ! Tu pens's que m'â' m' prom'ner, monté' 'a côte avec dés p'tits gob'lets d'enfants ! — Le giant : mé, i' dit, t'és b'en fort, toé ? — I' dit, j'su's for' in peu ! — Oué, b'en, i' dit, c'est correck ; i' dit, laiss'-lé fair' l'eau ! I' dit, m'â' en chârguier, moé !

L' giant po'gn' lés deux gros siaux, p'i' i' pâ' avec sés tonn's, p'i' i' emplit câ dans l' puits, deu' à 'a fois, qu' ça renvarsait, l'eau ! P'i' i' mont' la côte a'ec câ, p'i' i' met câ à terre. I' démêl' sés crêp's, p'i' i' és fait cuire, i's mang'nt comme i' faut, tou' 'és deux. Oué, b'en, i' dit, tu sé', i' dit, qu' c'est l'automn', lâ ; p'i', i' dit, moé, i' dit, j'ai l'habitude, i' di', avant qu' lés froids prenne', i' dit, d'a'oèr mon boâ' rentré, i' dit, pour l'hiver. P'i', i' dit, ça n'en prend du boâ', écite ! I' di', enn' méson qu'est b'en grande, in chanquier⁶ qu'est b'en grand, et p'i', i' dit, l'hiver ést dur, et pui', i' di', à pârt de d'câ, i' dit, c'est pâs bousillé, i' dit, r'guien ; on ést tout à l'air comm' dehors ! Le vent rent'e écite⁷ dans, p'is tout'. I' dit, moé, i' dit, j'chauff' ! P'i' i' dit, voés-tu l' poêl' que gu'i y â lâ, lâ ? I' dit, c'est in four, câ ; c'est pâs directemen in poêl'. C'tait tout amanché en gross's roch's, v' savé' ; i's rentraient dés âb's là-d'dans, més vieux, tout' la longueur quesiment, p'is quant' i' étaient brûlés jusqu'au râ' 'a port', lâ, la topp'[top] étâit dehors. I's rentraient câ encore in bout', p'i' i's laissaient la porte ouvart' tout' la belle hiver... p'i' i's n'en rentrè' in bout' dans l' four, p'is lâ, dés m'risiers de c' hauteur-lâ, de trois quat' pieds su' 'a chouch' [souche], tout' la longueur, p'is tout ronds... rentraient câ à mesur' dans l' poêl' ; quant' i' étâit brûlé, i's r'entraient l'aut' bout'.

C' fait qu'i' di', on vâ gu'y aller tou' 'és deux, lâ, p'i' i' dit, moé j'charrie câ su' mon dô' ; i' dit, j'ai pas d' jouaux ni r'guien, moé ! Hein, tu vâs v'nir m'éder ! Ti-Jean dit, j'gu'irai b'en !

En sortant d' la porte, i' y avè' in gros p'loton d' lain' qu'étaît gros d' minm' que l' gian avait. Ti-Jean l'paresseux po'gn' le p'loton d' lain' p'i' i' l' met dans sa poch', p'i' i' suit l' giant... Ah ! l' giant di' : on vâ s'en prendre enn' brassée

6. *Chantier* : Mesure, habitation primitive et temporaire bâtie de troncs non équarris.

7. *Top* (angl.) : Faîte de l'arbre, la tête de l'arbre.

écitte ! — I' di', oué ! B'en i' dit, tâill'-toé z'en enn' brassée, p'is moé, i' dit, m'â' m'en tâillé' eunn' ! Le gian arrive au râ' in gros m'risier roug', més vieux, p'i' i' vous l' po'gne, à bras, à l'envers, comm' câ, p'i' i' vous l' tord, p'i' i' met câ su' enn' logu' [log]⁸ de travers. P'i' i' po'gne in gros chên', p'i' i' l' tord, p'i' i' l' met lâ. P'i' ah ! in moyen skid-way [voie de glissement] !

Ti-Jean-l'paresseux commence à r'garder l' gian, i' dit, môseuss', i' dit, qu'i' ést capab' ! En lui-minm'... P'i', i' dit, faut que j'gu'i fèz' enn' pêur au gian, i' di', en moé-minme [en lui-même], i' di', i' vâ a'oèr pêur ! I' prend l' platon d' lain' p'i' i' snob' ⁹... i' attache aprè' in gros m'risier, p'i' i' pârt, p'i' i' commence à fair' le tour d' la forêt... tout' la forêt du giant : deux mill's carrés ! — Le giant : que c' tu fais là ? — B'en, i' dit, j't'après m' mesuré' enn' brassée d' bois ! — Mé', i' di', és-tu fou ? I' dit, pas tout' ma forêt ! — B'en, i' di', à moins d' câ, i' dit, chârrie-lé, ton boâ' ! I' dit, pens'-tu, i' dit, que m'â' m' prom'né' à ton chack [shack], moé, i' di', avec dés p'tits rondins comm' t'as lâ, toé ? Moé, i' dit, à moins d'enn' brassée d' boâ, i' dit, j'en chârrie pas ! — B'en, i' dit, laiss'-moé-lé chârguier t'ut seul, plutôt ! I' dit, ma forêt, j'en ai besoin ! — B'en, i' dit, chârrie-lé, ton bois !

L' giant chârrié' son bois, p'is Ti-Jean, lui, i' s'en clairait tout l' temps d' l'ouvrag', lui. B'en entendu, i' était paresseux, p'i' i' avait l' tour. To'hours qu'i's s'en r'tourne' à méson, p'i' i's mange' encor', p'i' i's s' couche', i's dorm'nt. L' lend'main matin, Ti-Jean-l'paresseux, i' avè' attendu parler que le roi avait fait batt'... publié' in ban, que celui qui détruirait le l'guion p'i' 'a loucorn' [licorne] qui avè' emmorphosé sa fill', lâ, qui avaient volé sa fill', sa bell' princess', si i' détruisait câ, qu'il l'a'rè' en marguiag'. Ti-Jean-l'paresseu', i' dit câ au giant. Lui, i' était paresseux, mé', lâ, i' commencè' à jongler ¹⁰ dés plans.

I' di', écout', gian ! I' dit, j'attendu parlé', i' dit, que le roi avait fait publié' in ban ¹¹ i' dit, celui qui tuerait le l'guion p'i' 'a loucorne, i' a'rait sa fille en marguiag'. P'i', i' dit, crains pâ', i' dit, c'st enn' bell' princessse. I' di', à attend' parler l' monde, i' dit, c'é' 'a p'us bell' princess' d' l'univers. P'i', i' dit, comm' de raison, 'a ést riche à pârt de d'câ, hein ! I' dit, c'st enn' princess' ! P'i', i' di', o' a'rait p'u' 'a pein' de câsser du boâs d' minm', p'i' i' dit, chârguier d' l'eau ! I' di', on pourrait viv' comm' du mond' p'is parmi l' mond'. — Le giant : B'en, i' dit, c'st in gôl [goal]¹², i' di', on gu'y vâ, i' dit, Ti-Jean ! — Ah ! i' dit, ç'a bon !

I's part'nt, més vieu', a'ec in lonn'ch [lunch]. I' y avè' enn' gross' pâillass', lâ, p'i' i' emplissaient câ d' pain, p'is dés quarquiers d' bœuf, p'is dés cochons tout ronds. Ça mangeait cés gârs-lâ ! P'i' i's prenn'nt le boâ' [bois] avec câ ; p'i', i's marche'. I's marche' aujo'rd'hui, p'i' i's march'nt demain, p'i' i's marche' après-d'main. Te'hours qu'i' arriv'nt, mé', à enn' gross' ville. I' di', avant d'entrer dan 'a

8. Log (angl.) : Bille de bois en grume.

9. To snob (angl.) : Expression de chantier : attacher solidement.

10. Jongler : Réfléchir, penser intensément.

11. Ban : Proclamation, publication. Battre un ban : Battre la caisse pour annoncer une publication.

12. Goal (angl.) : But (dans les jeux en plein air). Ici, point où l'on doit viser.

ville, i' di' on vâ mangé', au bord du boâs. P'i', i's s' fon in bon feu, p'i' i's s' font cuir' du manger, comm' de raison, p'i' i's mang'nt comme i' faut.

Lâ, i' di', à c'tte heure, on vâ laisser not' drigail¹³ écite ! I' di', on n'est pàs pour traîné', i' dit, c'tte gross' pâillass'-lâ, i' dit, dan 'a ville ! I' di', i's vont rir' de n'us aut's ! I' di', on vâ aller su' le roi, i' dit, ça doé' êt' câ, i' dit, que c' qui r'lui', lâ. Enn' bell' couvarture en or, lâ, i' dit, ça doé' êt' le roi qui ress' lâ ! Comm' de fait ! I's s'informe' aux promiér's mésons d' la ville : i' ont di', oui ! C'st in roi qu'i' y â lâ ! — B'en, i' di', on vâ 'llé' 'oèr !

I's part'nt p'i' i's march'nt, p'i' i' arriv'nt lâ ; i's cogn' à 'a porte. In valet vâ lés r'cevoèr : De quoi c' que gu'y â pour vou' ? — I' di', on veut voèr Sir' mon roi ! — Oué ? Ah ! i' dit, c'est bien ! I' di', attendé' enn' menu', lâ ; i' di', on vâ allé' 'oèr ! Fait qu'il arrive à l'affic' du roi, au bureau, p'i', i' dit, Sir' mon roi, i' di', i' y â deux étrangé', i' dit, qu' j'ai jamais vus ni connus ; i's sont à 'a port' p'i' i's d'mand'nt pour Sir' mon roi ! — Ah ! i' dit, c'est bien ! I' dit, fait's-les rentrer !

Lés deux gârs rent'nt. Bonjour, i' dit, messieu's ! — Bonjour, Sir' mon roi ! 'Cou' don, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, c'est-i' vrè', i' dit, qu' vous avez fait' publié' in ban, i' dit, dans l' monde entier : celui qui tuerait le l'guion p'i' 'a loucorn', qu'i' a'rait vot' fille en marguiage ? — I' di', oui, i' dit, c'est vrè' ! I' dit, ma fille, i' dit, peut pas partir sans qu' cés deux animaux-lâ soeill'nt morts ! P'i', i' dit, fait's qu'est-c' que vous voudré' ! I' dit, j'veux pas vous décourager... vous avez l'air b'en courageux... i' dit, j'ai envoyé dés armées complèt's, et p'i' on 'n n'a jamais r'entendu parlé' ! I' di', i' on été mi' à mort, i' dit, par cés animaux-lâ ! I' dit, le l'guion, i' di', i' ést b'en capab' ; p'is la loucorne ést p'us trait'e. I' di', où c' qu' 'a plant' sa corne, i' dit, co' minm' qu' ça s'rè' in chèn' de quat' pieds, i' di', 'a pàss' bor' en bord ! C' fait qu' imaginez-vou', i' dit, qu'in être humain, ça ser' à r'guien de s' présenter d'avant câ ! — Oué, b'en, i' di', on vâ gu'y eller !

Le giant di' à Ti-Jean-l'paresseux, moé, j'gu'y vâs pâ ! I' di', on vâ s' fair' tué', i' dit, par la loucorn', lâ, p'is s' fair' manger par le l'guion ; i' dit, j'gu'y vâs pas ! — Le paresseux, Ti-Jean, dit, tu vas v'nir, giant, parc' qu'i' dit, si j't'agrafe, i' dit, tu vas v'nir ! Le gian : agra'-moé pâ, i' dit, m'âs gu'y aller ! Ça fait que ô Ké ! Le gian avait pèur de Ti-Jean, parc' que tout's cés mesur's qu'i' prenait, ça l'effarouchait. Te'hours que, ah ! i' avè' enn' pèur de Ti-Jean, effrayant ! De quoi c' qu'i' disait, lâ, ça pàssait !

I' dit, tu vâ allé' à 'a boutiqu' de forg', lâ, i' di', au coin, lâ, p'i' i' dit, tu vâs t' fair' fair' dés clous... deux clous, six pieds d' long p'i', i' dit, cinq pouc's de diamèt', p'i' i' di', enn' mass, i' di', enn' mass' de cent vingt-cinq liv's ; et p'i', i' di', à pârt d' câ, enn' gran hache a'ec in bon manch'. P'i', i' dit, la hach', lâ, i' dit, faut qu' 'a soeil' longue : in taillan, i' dit, d'au moins de vingt-huit à trent' pouc's ! P'i', i' di', ôblie pas d' la fair' forger solid' ! — C'est correck !

Mon giant pârt, p'i' i' s'en vâ à 'a boutiqu' de forge. — I' dit, qu'est-c' qu'i' y â pour vou' ? — I' dit, j'veu' avoèr enne hache, i' dit, de vingt-huit à trent' pouc's

13. *Drigail* (angl.) : Bagage, attirail, paquets.

de taillant, pésante, à pâr de d'ça ! Et p'i', i' di', enn' mass' pour rentrer lés clous, lâ, v' savez, lâ ; i' dit, j'vâs vous lés fair' faire. I' faut qu' 'a pèse au moins cent vingt-cinq liv's ! P'i' in bon manch' de bois franc d'dans ! P'i', i' dit, dés clou', i' dit, de cinq à six pieds d' longueur, cinq à six pouc's de diamètre ! — Oué ! B'en, i' di' à ses helpes [helpers],¹⁴ lâ, i' dit, hôrà, lâ, i' dit, més aid's, lâ, i' dit, mettez le fer au feu, lâ, i' dit qu'on fass' ça t'ut suite !

Ah ! môseuss' ! Lâ, lés forgeons, més vieux, commence', in su' l' soufflet p'i' i' soufflait l' feu, p'i', à mesur' qu'i' 'n n'avait qu'était chaud-roug', lâ, i' arrondissaient lés point's dés clous, p'i' i's gu'i rivè' enn' têt', p'i' i's l' coupè' à la bonn' plac', p'i' i's mettaient ça frédîr. Après ça, i' dit, c'est la hach' p'is la masse ! Ah ! b'en, ça pâ' été long ; to'hours que l'soèr, tout était prêt !

Le giant r'ssou' a'ec la hach' [masse], p'i' 'és clous. Ti-Jean dit : commen, i' dit, t'as pâ' emm'né la hache ? — I' dit, vâ 'a qu'ri', toé ! — March' la qu'ri', la hach' ! J't'ai dit d'aller fair' fair' ça p'is l'emm'né' écitt' ! — Mé', i' dit, j'gu'y vas pas ! — Tu gu'iras pas ? Tu v' oèr que si j' t'agrafe, i' dit, tu vas gu'y allé', i' dit, mon vieux, p'is tu vas gu'y aller raide itou ! — Agraf-moé pa', i' dit, j'm'en vâs gu'y allé' ! I' dit, t'és b'en fort, toé ? — L'paresseux dit, j'su's for' in peu !

Ah ! le gian en avè' enn' pœur effrayant' ! To'hours que, i' r'ssou' avec ça, l' soèr. Le roi dit : vous avez tout c' qu'i' vous fau' ? — Ah ! i' di', oui ! — B'en, i' dit, j'su's b'en inquièt pour vous aut's, mé', i' dit, l' courag' deunn' la forc' ! P'is dés fois, l'adress', la vaillant's,¹⁵ l'adress' d'in homme ! I' dit, dés fois, vous pouvez réussir comme i' faut. Mé', i' dit, j'ai pâ' auquin conseil à vous deunnen, là-d'dans d' la magnièr' de vous y prend' pour arriver, par rapport', qu'i' dit, que je l'sé' pâ', i' di'... I' y â pas d' magnièr', i' dit... j'ai envoyé dés mille homm's p'is dés mille homm's, p'i' i's sont jamais r'venus !

L' giant dit : mille homm's p'i' i's sont pas r'venus ! Moé, i' dit, j'ai pœur ! I' dit, j'gu'y vâs pâs ! — Tu vâs v'nir, p'i', i' dit, t'ut suit', lâ, i' dit ! — B'en le roi dit, pas t'ut suite ! I' di', in p'tit r'pô' ! I' di', i' vâ s' couché' à soèr, lâ, vou' allez vous coucher, vou' allez déjenné' comme i' fau', à mon château ; demon matin, vous s'rez frais pour partir pour vot' voyag', vot' enteurpris'. p'i', i' dit, si vous avé' à réussir, i' dit, ça gu'irâ mieu' ! I' dit, c'est pas b'en loin d'ici, ça ! C'é' 'ienqu' à allé' à peu prè' à douz' tréz' mill's, i' dit, douz' tréze heur's de marche, i' dit, c'est tout ! — Ah ! i' dit, c'est correck !

I's s' couch'nt, més vieux, p'is l' lend'mon matin, in bon déjennner... le roi, comm' de raison, i' avè' enn' tab', dés valè' autour, p'is c'était pas drôle : i's délivraient la princesse. I' étaient portés su' 'a main !

L' lend'mon matin, to'hours, le roi leu' deunn' la main ; i' di', asteur, i' dit, bonn' chanc', p'i', i' dit, faite' attention à vous aut's ! — Ah ! i' di', oui ! I' di', i' y a pâs d' soin ; on vâ faire attention à n'us aut's ! — I' di' à 'a reine, i' dit, j'cré'

14. *Helpers* (angl.) : Aides, assistants.

15. *Vaillantise* : Qualité de celui qui est vaillant, actif.

b'en, i' dit, c'est b'en 'a dargniér' fois qu'o' 'és voé' ! C'é' 'a promiér' fois qu'o' 'é' 'oé', p'i', i' dit, c'est b'en 'a dargnière' ! — Ah ! la reine, 'a dit, dés fois, c'est malaisé à dire, 'a di' ! Enn' locqu' [luck], ¹⁶ p'i', 'a di', enn' chanc' ! Dés fois, si i's po'gnaient cés animaux-lâ endormis ! — Oué, mé', i' dit, ça dort pas dur !

To'hours que lés gârs march'nt, p'i', i's march'nt... To'hours que vers lés trois quatre heur's d' l'après-médi, l' saeil bæssait pas mal, ah ! môseuss' d'affair' ! De quoe' c' qu'i' attende' ? In tremblement d' terre ! Ah ! Saint simognac de câlin', ¹⁷ mës vieux ! C'tait la loucorn' qui s'en v'nè'. Ah ! mës vieux, la montagne, 'a branlait, tant qu' ça m'nait !

Mon giant, lui, i' pârta la têt' la promiér' p'i' i' vâ s' cacher dan in d'jack pott' [jack pot] ¹⁸ de branch's, p'is, quien ! I' allait comm' ça ; i' branlait que tout l' tâs d' branch's branlè' a'ec lui, de pœur ! Ti-Jean-l'paresseux, lui, quant' i' â vu câ, i' y avè' in gros chèn', p'i' i' était darguiér' : quel bord qu' 'a vâ v'nir ? P'is c'ést ci, c'ést câ, p'i' i' était vis-à-vis ! La loucorne arriv' drett' d'vis-à-vis du chèn' pour le tuer. La corn' pâss' bor' en bor' ! In gros chèn' roug' de quat' pieds, p'is la corn' pâss' bor' en bor' ! 'A était sortie à peu près comme in pied d' l'aut' bord.

I' po'gn in clou vit'ment, p'i' a'ec la masse, i' vien à bout de colouer ¹⁹ câ. La loucorne était pri'. I' dit, gian, où c' que t'és ? Gian, où c' que t'és ? J'su's... j'su's t-icitt ! — Que c' tu fais lâ, i' dit, v'limeus' de grand chienne ? I' di', in bétail de ton corps, p'i' i' di', avoèr pœur d'enn' p'tit bébit' ²⁰ de minme ? — I' di', où c' qu'al' é', i' dit, la p'tit' bébit' ? — I' dit, j'eul l'ai po'gnée, i' dit, par lés fess's p'is par le collet, p'i' i' dit, j' teul l'ai rentrée lâ, i' di', assez raide, i' dit, qu' 'a â jamais su qu'est-c' qui avè' arrivé ! — Mé', i' dit, t'és b'en fort, toé ? — I' dit, j'su's for' in peu ! Ah ! b'en lâ, le giant 'n n'avè' enn' pœur b'en pluss' : i' crèyait qu' c'était vrè', lui ! — I' dit, viens gu'i couper l' cou, i' di', avè' la hach', lâ ! P'i', i' dit, 'a me r'gârd', la bébit' ! — Coup' z-y l' cou, i' r'gârd'râ p'us ! P'i', i' dit, manqu'-la pâs !

Ah ! mé', i' prend sa hach' p'i' i' s' farme in œil ; i' 'a leuv' en l'air, p'is... t't d'in cou', i' sapre in coup, vâ ! Coup' le cou nett'. Le bétail tombe à terre ! Hon ! I' di', asteur, i' dit, vâ ôter l' clou, l'aut' bord, lâ ! P'i', i' dit, arrach' z-y 'a tête, i' dit, qu'on l' montre au roi ! I' di', on vâ 'ller m'ner câ au roi. — Ah ! i' dit, c'est correck !

I' ôt' le clou p'i' i' po'gn la têt' d' la loucorn', p'i' i' s' met lés deux pieds su' l' chèn', p'i' i' tir'. C'était dur à sortir, vrè' ! Mé', ça prenait dés giants pour fair' câ ! Pas Ti-Jean ! Bon... ! I' di', asteur, vien t-en au château, i' di', on vâ 'ller m'ner câ ! — Oui, mé', i' di', i' y â le l'guion ! — Le l'guion... ? I' di', on vâ 'ller m'ner câ, p'i' i' dit, vâ fo'èr se trimer pour le l'guion. I' di', on n'a pas qu'est-c' qui nous faut pour le l'guion ! — I' dit, vâ fou'èr encôr' porter dés affair's pésant's, m'â' t' gager ? — Laiss' faire ! I' dit, tu port'ras quoi c' que j' te dirai d' porter, p'i', i' dit,

16. Luck (angl.) : Chance.

17. Saint simognac de câline : Juron.

18. Jack pot (angl.) : Endroit où les objets constituent un méli-mélo.

19. Colouer : Clouer.

20. Bébite (bebite) : Insecte, dans le langage des enfants.

ça fénit là ! P'i, i' dit, port'-là c' têt'-là, toé ! Si ça avait pâ' été qu' moé, là, i' dit, t'étais mort, i' dit, toé ! I' dit, la loucorn' t'a'rait po'gné, p'i, i' di', où c' que tu s'rais ? — I' dit, j's'rais mort ! — Bon... ! B'en, c'est moé qui t'â' sauvé 'a vie, b'en, p'i, i' dit, train' le bagag', toé !

Le giant po'gn' la gross' têt', més vieux, p'i i' s'en vien a'ec câ... l'eau au bout du nez, pauvre guiâb'e. I' arriv' : Quiens, Sir' mon roi, i' dit, vous voyez, i' dit, que... on vâ b'en ! — Ah ! 'pré torvisse ! ²¹ I' dit, vous allez b'en, ennéfett' ! I' dit, vous avez détrui', i' dit, le bétail à peu près le plus savag' que gu'y â. Pour moé, i' dit, j'a'rè' eu plus pœur d' la loucorne, i' dit, que du l'guion ! P'i i' dit, vous en avez v'nu à bout ! Ah ! i' dit, j'su's content pour vous aut's ; ça vâ b'en, ça vâ b'en ! I' dit, j'pens' que la bell' princesse, i' dit, vou' allez l'a'oèr ! I' di', asteur, vou' allez tuer le l'guion ! — I' ont di', oui ! I' â dit : quoi c' que ça vâ nous prend' ? — Le roi dit, jeul l'sé' pas ! — L'paresseux dit : j'ai in n-idée !

I' dit, on vâ s' fair' du bois, là, i' di', on vâ ach'ter du bois d' sciag', p'i, i' di', on vâ s' bâtir in bon chaqu' [shack] solid' : gros madriers... P'i, i' dit, vâ fo'èr se caché', i' dit, mecqu' ça vienn' câ, i' dit, c'te l'guion-lâ ! Ça vient vit', câ, paraît ! Le roi di', oui ! Ça mèn' ! P'i, i' dit, ça t'â enn' griffe, i' di', enn' po'gne, i' dit, comme in châ.

B'en, i' dit, d'abord, i' dit, Giant, là, i' dit, tu vâ' allé' au moulin à scie, p'i, i' dit, ord' ²²-toé deux mill' pieds d' madriers, madriers d' t'ois pouc's, pas d' deux pouc's non plus ! P'i, i' dit, t'emmèn'ras câ : tu l'attach'râ' a'ec in câbl', là, i' dit pour pas qu' ça démanch', pour faire enn' bonn' brassée, p'i, i' di', on vâ gu'y aller ! — Le gian : oué ! C'est to'hours moé qui fais tout' ! — Farm' ta gueule ! I' dit, si ça avait pâ' été qu' moé, i' dit, tu s'rais mort, là-bas, hein ! B'en, i' dit, t'é' 'ienqu' bon pour lés commissions, toé, p'i, i' dit, fais-lé, parc' que si tu farm's pâs ta gueul', m'â' t' la farmer ! — Farm'-moé-la pâ' ! I' dit, m'â' gu'y aller !

Ça fait qu' to'hours, pauvre guiâb'e, i' pâ'. I' s'en vâ s'order deux mill' pieds d'bois. P'is ça prenait dés clous, b'en dés clous... — I' dit, dés clou' en masse, i' dit, dés clous d' huit pouc's ! P'is, ça n'en pren, au moins cinquant' liv's ! — O Ké ! ²³ S'en vâ, to'hours, p'i i' ajèt' [achète] dés clous, pour cinquant' liv's de clous, et p'is deux mill' pieds d' bois, p'is du câble, et p'i i' attach' câ b'en comme i' faut, p'i i' met câ su' son dos. Ti-Jean-l'paresseux, lui, lés deux mains dans l'dos, p'i i' suivè' en arguier'. Le giant, l'eau au bout du nez, lui, p'i i' ôsait pas chiquié' ²⁴ 'a guénille. I' avait b'en qu' trop pœur de Ti-Jean-l'paresseux !

To'hours que, i' arrive' à 'a minm' plac' qu'i' avaient tué la loucorn', p'is fil' p'us loin, p'is fil' p'us loin ! Tout d'in cou', i' aparçoit dés piss's. I' r'gard' câ. Heill' ! I' dit, c'est dés piss's du l'guion, câ ! I' di', i' s' qu'en écite en que'qu' pârt ! I' dit, vite, i' di', on vâ bâtir in chaqu' [shack] ! Vit', vite, i' dit ; sapre câ à terr' !

21. 'Pré torvisse (mis pour *Sapré (sacré) torvice*) : Juron.

22. Order [angl. : to order] : Commander (quelque chose).

23. O. ké ou O. kay : O.K. : Façon américaine de dire *Oui*.

24. Chiquer la guénille : Récriminer, maugréer, faire des représentations.

Ah ! b'en, là, i' s' sont mis tou' 'és deux, p'i' i's leuv' in chaqu' [*shack*]. Comme i' ajuaient [achevaient] de fénir la port', juss' fénir la port', quoi c' qu'i' attend'nt ? Dés hurlements, més vieu', au travers dés branch's ! P'is, ça m'nait. C'était le l'guion qui s'en v'nè' à la belle épouvant'. Mon giant pârt, lui, encôr' comm' de coutum', la queue d' cô't [*coat*]²⁵ par 'ssu' 'a têt', més vieux, p'i' i' souff', la langu' longu' de minm', p'i' i' rent'e enteur deux roch's, més vieux, sour in d'jac pott [*jack pot*] de branch's, p'is, là, écite, on chéchu' [*to shake*]²⁶. I' avè' enn' chienn', là !

Ti-Jean, lui, i' savait pas si i' avait l' temps d' rentrer dan 'a port' du chaqu' [*shack*], dans l' chaque ou b'en rester dehors ! I' avait la porte à d'mi ouvart', p'i' i' jouè' avec comm' çâ. Le l'guion arriv', p'is, broucht' ! Dans l' camp', més vieux ! P'is l'aut' farm la port' vit'ment, p'i' i' coloue 'a port'. P'is là, le l'guion, dé'hurle, en d'dan ! Ah ! saint simognac ! Le shack en branlait.

Gian, i' di', où c' que t'és ? Giant ? — J'su's... j'su's... t-écitt' ! — Quoi c' que tu fais là, i' dit, v'limeux d' pèureux, i' dit ? — C'est vrè', i' dit, j'ai pèur ! — Gros comm' t'és, p'is t'as pèur d'in p'tit chât comm' çâ, i' dit, toé, i' dit ? — Où c' qu'i' ést l' p'tit chât ? — L' p'tit chât ? I' dit, jeul l'ai rentré, i' dit, dan 'a cabane ! I' dit, comment c't'as fait' pour l' rentrer là ? — I' dit, j'ai fait' comm' l'aut' ! I' dit, j'gu'i' ai mi' enn' main su' l' courpion p'i' enn' main su' l' collet ; p'is j' teul l'ai rentré assez raid' que jeul l'ai qués'ment tué, au fond, là ! — T'és b'en fort, toé ? — I' dit, j'su's for' in peu ! Ah ! b'en, là, l'giant 'n n'avait b'en p'us pèur encôr' !

I' di', asteur, i' dit, pren 'a gran hach', là, qu' t'âs tué le dragon, là... la loucorn', p'i' i' dit, leuve enn' planch' d' la couverture là, p'i' dit, coup' z-y l' cou ! P'i', i' dit, manqu'-lé pâ ! I' di', i' ést louss' [*loose*]²⁷ là-d'dans, lui. Si tu l'manque', i' vâ sauté' en l'air, p'i' i' vâ t' descend', p'i', i' dit, ça s'râ pâs long, tu vâs t' fair' déshabillé', i' dit, mon giant ! — Ouiiii... j'su's pas pour fair' çâ, i' dit, moé, m' fair' déshabiller, m' faire étranglé' écitt' ! — Tu vas l' fair', parc' que, si j' t'agraf', tu vâs voèr, i' dit, m'âs t' déshabiller b'en plus vite, i' dit, que l'guion peut l' fair', toé ! — Dé... dé... déshabill'-moé pâ ! I' dit, m'âs gu'y aller !

I' mont' su' l' shack, i' leuve enn' planch' p'i' i' j'té' in œil croche : i' aparcoè' c't animal, més vieux, in bétail de l'guion. I dit, dépêch'-toé, là, coup' z-y l' cou ! Oui ! Mé', i' di', i' me r'gâr', p'i' i' di', i' m' mont' sés dents ! — Coup' z-y l' cou, i' dit, tu vâ 'oèr qu'i' vâ 'és cacher, sés dents ! — Oui, mé', i' dit, si je l' manqu' ? — B'en, i' dit, si tu l' manque', i' t' manqu'râ pâs, lui ! — Moé, i' dit, si je l'manque, i' m' manqu'râ pâs ! J'ai b'en envie d' m'en aller ! — T'és pas pour t'en aller ! P'i', i' dit, t'ut suit', parc' que, ah ! arrett' don in peu, i' dit, si j' monte en hau', i' dit, tu vâs 'oèr, i' dit, qu' m'âs t' pâsser dan 'a caban', moé, ça s'ra pas long ! — I' dit, viens pâ' en hau', i' dit, m'âs l' tuer !

C' fait qu' là, i' po'gn' sa hach' p'i' i' commence à visé' encôr'. P'is le l'guion : Gron... ! P'i' i' grondait... P'i' i' l'élançait comm' çâ ; tout d'in cou', i' s' décid' :

25. *Coat* (angl.) : Habit, pardessus.

26. *To shake* (angl.) : Trembler, branler, s'agiter.

27. *Loose* (angl.) : Délié, détaché, libre.

Vlim ! Coup' le cou du l'guion ! — Bon... ! I' di', és-tu mort, lâ ? — I' dit, non, j'su's pas mort ! Mé', i' dit, j'ai eu pœur : j'tremble encôre, i' dit, j'ai b'en pœur de po'gné' 'a maladie d' cœur, i' di', a'ec cés affér's-lâ. — B'en, i' dit, lâ, c'est tout', lâ ! I' di', on s'en vâ, i' di', 'oèr la princesse. Ah ! b'en câ, ça l'â ram'né pâs mal. Ah ! la princess', c'est pas drôl' !

To'hour', i' dit, port' la tête encôr ! — Oué, i' dit, coup' le cou, port' la têt', p'i' i' dit, j'fais tout' ! — Oué ! Si ça avait pas 'té d' moé, lâ ! Hein, i' di', i' t'aurait r'joint, lâ, au râs lés roch's, lâ ! Où c' que tu s'rais ? Tu s'rais dans l' vent' du l'guion, i' dit, lâ ! — Oui ! C'est vrè', i' dit. T'és b'en p'us fort que moé ! — Oui, i' dit, j'cré' b'en, j'p'us fort que toé ! I' dit, t'as besoin d' filer doux, mon vieux !

To'hours qu'âl raît [*all right*] ! I' po'gn' la têt' du l'guion, p'i' i's s'en vont. I' arriv'nt, le soèr, au château : Quiens, Sir' mon roi, on â b'en gagné vot' princesse, eh ! On l'â b'en méritée ! — Oué ! I' dit, vous l'avez b'en méritée ! Mé', i' dit, j' vous ai trompé', i' dit, dans vos enteurpris's ! commen, i' dit, vous m'avez trompé... enteurpris' ? La parol' d'in roi, i' dit, c'est pas bon ? — B'en, i' y en avait trô' à faire, i' dit, pour tout' vous dir' quoi c' qu'i' y avè' à fair' ! I' di', i' y â encor' lés t'ois dragons roug's ! Câ, i' dit, ça vol', ça vâ à l'eau, ça mont' dan in arb' comme in écureuil, p'is ça dor' 'ienqu' dix-huit second's par jour, par vingt-quatre heur's. P'i', i' di', 'ienqu' le bruit d'un oiseau, qui pâsse à in d'mi-mill', le réveill' !

L' giant : B'en, moé, j'gu'y vâs pas, lâ ! I' dit, tu vâs v'nir ! I' dit, tu vâs v'nir ! I' dit, t'és pas mort, t't à l'heure ? — I' dit, non, mé', i' dit, on â 'té chanceux qu' tu seill's lâ, parc' qu'i' dit, moé, i' dit, j's'rais mort, p'i' i' dit, j'a'rais p'us r'vu ma terr' ni mon shack ! P'i', i' dit, bon... i' dit, moé j'aim' pas câ ! — I' dit, tu vas v'nir a'ec moé ! Aim'-lé, aim'-lé pâ', i' dit, tu vas v'nir ! I' di', i' y â trois dragons, Sir' mon roi ? — I' dit, trois dragons ! Mé', i' dit, câ, par 'zamp', parol' de roi ! C'est la dargniér' chos' que gu'y â à fair' ! P'i', i' dit, pour moé, c'est pas beaucoup pir', i' dit, que le l'guion p'i' 'a loucorn' ! Si vous arrivé', i' dit, su' l'heur' qu'i's dorm'nt, ça s' couch' dans dés grands chên's, b'en haut, câ, dan 'a têt' dés chên's. P'i', i' di', ordinair'men, i' dit, c'est au saleil levant, l' matin, qu'i's vont dormir leu' somm' : dix-huit seconde' ! I' dit, c'est pâs long ! P'i', i' dit, si vous voulé' allé' 'és po'gné', i' dit, sont endormi', i' dit, sont tout' ensemb', c'est p'us difficil' ; mé', ordinair'men, i' dit, c'est séparément.

P'i', i' dit, tu vas v'nir ? — L' gian, i' dit... moé, j'ai b'en pœur ! — B'en, i' dit, môseuss', si tu viens pas, tu vâ' a'oèr le mal, p'is t'ut suite. I' dit, moé, m'âs t'agrafer, p'i', i' dit, tu vâ' avoèr le mal ! — Agraf'-moé pâ', i' dit, m'âs gu'y allé' ! I' dit, qu'est-c' qu'i' m' faut pour aller lâ ? — I' dit, va su' l' forgeon, p'i' i' dit, fais-toé fair' t'ois post's... i' y â trois dragons, trois post's [grosse balle de plomb], dés gross's post's, lâ, i' di', attends-tu ? Que'qu' chos' de pésant. C'est dur à tuer, câ, p'i' i' dit, c'est gros, b'en p'us gros que le l'guion. — Oué, i' dit, trois post's... p'i' i' dit, c'est p'us gros que le l'guion, cés affair's-lâ ! — I' di', oué, i' dit, dés dragons, c'est p'us gros qu' lés l'guions. P'i', i' dit, lés post's, ça pren au moins cinq cents liv's chaqu' ! T'as bon brâ ; i' dit, tu vâ' 'oèr, i' dit, qu'on vâ en débarquer ! — Le giant dit, c'est correck !

I' pârt, p'i' i' s'en vâ su' l' forgeon pour s' fair' fair' t'ois post's... ah ! dés gross's boul's de fer, cinq cents liv's chaque. I' dit, mets çâ dans tés poch's de vest', lâ, p'i', i' di', emmèn' çâ ! — L' gian : oué ! i' dit, c'est encôr' moé qu'emmèn' çâ ! — Oui, parc' qu'i' dit, j'sé' qu' là-bas, toé, tu f'ras r'guien encôre. — Ah ! j'fais r'guien, i' dit, j'ai coupé l'cou dés deux bétails, p'i', i' dit, j'fais r'guien ! — Oui, mé, c'est dieu merci à moé ! J't'lés ai attachés qués'ment ! Le l'guion, r'gâr', i' dit, la loucorn', quoi c' que j'gu'i ai fait' ? Le l'guion, i' dit, r'gâr' comment j'l'ai fait' ! C'est b'en aisé, i' dit, quant' lés aut's fait l'ouvrage ! — Oui, i' dit, c'est b'en vrè' !

Fait qu'i's parte' encôr', p'i' i's march'nt, p'i' i's march'nt... Le soèr arriv', to'hours ; pas d'apparenc' de r'guien. I' étaient dépassé où qu'i' avaient tué le l'guion p'is la loucorne, et p'is pâs d'apparence : i's voyaient pas d' grands chèn's, p'is ça s' t'nè' où c' qu'i' y avait dés grands chèn's, çâ. Marche' enn' partie d' la nui', te'hours ; su' l' p'tit jour, le matin, i' aparçoève' in vallon entre lés montagne' : i' y avait pâs mal loin à faire encôr'... Dés grands chèn's, més vieux, p'i' i' y avait pâs d' feuille' après, r'guien, encôr'. C'était d' bonne heure. I' dit, ça doé' êt' lâ, i' dit ! — L' giant : moé, i' dit, j'ai peur, bon ! Tu va' 'oèr, i' dit, si j't'agrafe, i' dit, tu vâ' a'oèr le mal itou ! — I' dit, agraf'-moé pâ' ! I' dit, m'âs t' suir' !

Ça fait qu' ça suivait, p'is ça marchait. To'hours qu'i' arrive' à c'te vallon-lâ. I's marchaient tranquill'men. I's r'gâr' dan 'a mouss', més vieu' ; i' aparçoè' dés pist's, quiens, long comm' çâ, lâ, à peu prè' in pied et d'mi d' long ! P'is du bout du pied, lâ, c'tè' à peu près neuf pouc's de larg' ! Giant, gian, i' dit, vien écitt' ! Viens voèr ! Quien, i' dit, r'gâr' lés piss's, lâ, r'gâr' çâ, quiens !

Ah ! Môseuss' d'affair' ! L' giant pârt, la têt' la premiér' pour aller s' cacher dan 'és rochers p'is dans... — Gian, i' di', avance écitt' ! — Oui ! j'ai pèur ! J'ai vu 'és pis's ; i' di', i' ést pâs loin ! — B'en, oui, i' ést pâs loin... C'est b'en tant mieu' ! I' di', on s'en débarrass'râ plus vit' ! Vien écitte, i' dit ! Si j'vâs t' qu'ri', mon vieu' ! I' dit, j'veux pâ', i' dit, d'êt' ôbligé d' courir après toé, lâ ! I' dit, ça dort dix-huit second's, çâ, p'i' i' dit, t'as besoin d'faire attention à toé ! I' dit, j't'en garantis, si tu m' fais manquer mon cou', i' dit, mon vieu', i' dit, pour la princess', j'manqu'rai pas l' mien su' toé, i' dit, mon vieu' ! J'm'en r'tourn'rai pâ' avec la têt' dés dragons, i' dit, j'vas m'en r'tourné' a'ec la quienn', ta tête ! I' dit, fè' attention à çâ ! — I' di', ôt'-moé pâ' 'a tête, i' dit, j'cré' b'en j'vâs t' suir' !

Tout d'in coup, tout en r'gârdant : Heill' ! I' dit, giant, giant, r'gâr', i' dit, dans l' fait' du gros chène, à peu près comm' cent cinquante' pieds de haut. Voés-tu, i' di', i' ést roulé dan 'a fourch', lâ ! Po'gn enn' post', p'i', i' dit, garroche ! Ah ! més vieux, i' pârt pour se sauver, mé, Ti-Jean : ah ! b'en, i' di', arrett' don in peu ! Si j't'agrafe, i' dit, mon vieu' ! Garroche enn' post', p'i' i' dit, vite ! I' di', on 'n n-â deux aut's, i' dit, qu'on n'a pâs trouvés, lâ, p'i', i' dit, p'u' 'ienqu' dix-huit second's...

I' po'gne enn' post', p'is quien ! I' tremblait comm' çâ. Commence à visé'... i' était lâ, p'i' i' visait... Tout d'in coup, pan ! Més vieu', i' te l' frapp' su' 'a têt', p'is l' dragon tombe au râs lui. Heill' ! I' dit, giant, giant, gian ! I' dit, r'gâr' l'aut', là-bâs, lâ ! Vit', vite, i' di' ! Heill', i' t' ress' p'u' 'ienqu' cinq second's, p'i' on 'n n-â deu' à tuer !

Ah ! més vieux, l' v'lâ parti à tremblé' encôr', p'i' i' fouill' dans sés poch's de vess' p'i' i' po'gn' le post' de cinq cents liv's encôr'. P'i', i' été' adrett' comm' le guiâb', par 'zamp' ! I' arriv', més vieux, p'is bagn' ! Câsse enn' rail',²⁸ p'i' i' tue le dragon. Le dragon tombe encôre en bâ'. I' di', asteur, vit', l'aut' ! Ah ! Môseuss' ! I' y â p'u' 'ienqu' t'ois second's ! Come on ! Éd'-moé à r'garder ! Quien, i' dit, r'garde, i' di', i' ést dans l'aut' chên', lâ ! Vit', vite ! Oh ! i' di', i' â grouillé in peu !

Ah ! b'en le giant pârt pour se sauver... Ah ! b'en, avance écitt', par 'zamp'. — Oui, mé', i' di', i' â grouillé ! — Tue-lé, i' di', i' grouill'râ p'u' ! I' po'gn' sa poss', més vieux, p'i' i' manqu' le dragon ! La post' ress' pri' en l'air... P'is, mon dragon, més vieu', écitte on descend ! P'i'... ah ! b'en lâ, l'giant, comprends-tu, qu'i' m'nait. lui !

C' fait qu' Ti-Jean, durant que l'aut'... le dragon sentait lés pist's, p'i', i' â vu sés tchomm's [*chums*]²⁹ morts, comm' de raison, le dragon était excité de voèr le sang de sés frér's morts, lâ, tandiss' c' temps-là, le giant était caché, p'is mon Ti-Jean mont' dans l' chên', lui, p'i' avec son pied, i' vien à bout d' fair' partir la post', p'i' 'a gu'i arriv' drett' su' 'és reins, p'i' 'a te l'éreint' nett' ! Gian, où c' que t'és ? Ah ! b'en, lâ, i' répondait p'us ! Gian, où c' que t'és ? Gian, i' di', ah ! mon nom d' Guieu, i' di' ! Où c' que t'és ? — I' dit, j'su's t-icitt', p'i' i' di', où c' qu'il ést l' dragon ? — L' dragon, i' dit, j'gu'i ai sapré enn' claqu' su' 'és reins, i' dit jeul l'ai éreinté ! Viens gu'i' couper l' cou, asteur ! Çortain, i' dit, tu l'as... — Oué, oué, i' di', éreinté, lâ, p'i', i' dit, viens parc' qu'i' dit, m'âs t'en sapré eunn' su' 'a têt', tu vâ 'oèr, qu' la çarvell' vâ t' sortir, toé ! — I' dit, fess'-moé pâs su' 'a çarvelle, i' dit, m'â gu'y aller gu'i' couper l' cou !

Ça fait qu' to'hour' i' coup' le cou ! Hein ! I' di', asteur, i' dit, vâ porter cés t'ois têt's-lâ ! — P'i', i' dit, toé, i' dit, tu vâs m' suivre encôr' lés mains vid's ! — Oué ! I' dit, c'ést moé qu'â fait l'ouvrag', mon vieu', encôre, i' dit ! Toé, tu n'as tué deux, mé', i' dit, l' pir' de tout', lâ, i' dit, tu l'âs manqué, hein ? Lui, était pas pour te manquer, mon vieu' ! I' dit, c'ést moé qui t'â' sauvé 'a vie encôr' ! Port'-lés, cés t'ois têt's-lâ ! — I' dit, m'â' 'és porter !

C' fait qu'i' po'gne 'és t'ois têt's, més vieux, p'i' i's part'nt ! March'nt. March'nt tout' la journée, march'nt tout' la nuit. Su' l' matin, i' arrive' au château. Quien, i' dit, Sir' mon roi, i' di', est-c' qu'on â mérité vot' princesse ? — Oué, p'i' i' dit, mé' vous êt's dés princ's maint'nant ! Vous êt's p'us dés Ti-Jean ni dés gian, i' di', on vâ dir' qu' vous êt's dés princ's ! Mé', i' dit, comm' de raison, i' di', i' vâ fo'èr qu' vous vous habillié' in peu ! — Ti-Jean-l'paresseux dit : s'habillé' in peu, i' di', on n'a pas d'argent, n'us aut's ! Le giant dit : moé non plus ; d' l'argen, i' dit, j'connais pas çâ ! J'ai jamais vu çâ d' ma vie ! — B'en oui ! Mé', i' di', on n'a r'guien pour eur'guien, par icitte ! I' dit, ça prend d' l'argen, i' dit, pour manger, ça prend d' l'argent pour vous habiller ! Mé', i' dit, m'âs vous en pâsser d' l'argent,

28. *Ralle* : Branche principale ; grosse branche.

29. *Chum* (angl.) : Camarade, copain, ami.

moé ! Quien, i' dit, promiér'men, i' dit, pour asteur, pour aujo'rd'hui, i' dit, v'là chaquin in deux cent cinquante piass's ! I' dit, vous allez vous habiller chaquin vot' goût. Fait's-en quoi c' que vous voudré, i' di', en tou' 'és câ, i' dit, vous voulé a'oèr ma princess' ; i' dit, fait's-en quoi c' que vous voudré ; i' dit v'là deux cent cinquante piass's ! I' dit, après câ, i' dit, quant' ça viendrâ au marguiage, i' dit, on trouv'ra d' l'argen, en masse ! Ah ! i' dit, c'est correck !

Mon Ti-Jean-l'paresseux, lui, prend l' deux cent cinquante piass's, p'is s'en vâ dan in magasin et p'i' i' s'habill' dés pié' à la têt', més vieux, comme in vrè' prêt', on vâ dir' ; pâ' in prêt'e, in méniss',³⁰ lâ ! T' sé' b'en ! Oh ! habillé, attends-tu, prop'ment, lés ch'feux b'en coupés, b'en chévé [*shaved*]³¹. Le giant, lui, avait faim. I' connaissait pâ' 'a valeur d' l'argen. I' arriv' su' in bouché' : ah ! i' dit, d' la viande en masse écitt' ? — L' boucher di', oui, i' di', i' y en â en mass' !

C' fait que l' gian était curguieu' ; i' rouv'e enn' porte, où c' qu'i's j'taient lés débris, lâ, dés bœufs [beuf] : lés peaux d' vach's, lés pans's, lés patt's, lés tête' a'ec lés corn's. C'tait tout' dan enn' chamb', câ. V' savez qu' temps en tem, i' y avè' in troc [*truck*], enn' voétur', p'i' i' allaient ch'ter câ p'us loin. L' giant rouv' câ, i' dit, comment c'est qu' tu m' vendrais câ ? L' bouché' â b'en vu qu'i' avait d' l'air gnagnan pâs mal. I' dit, quoi c' c'est qu' tu m' deunn's pour câ ? — B'en, i' dit, comment c' tu d'mand's pour câ ? — Oué, b'en, i' dit, comment c' que tu m' deunn's pour câ ? — I' mèn' 'a main dans sa poche : I' avait deux cent cinquante piass's. I' connaissait pâ' 'a valeur d' l'argen. I' dit, pour câ, i' dit, pour deux cent cinquante piass's, i' dit, câ... — L' bouché' : oui ! Deux cent cinquante piass's ! — I' di', in gârs peut-i' mangé à sa faim là-d'dan ? — Oué, i' dit, tout' si tu veux ! — B'en, i' dit, c'st in marché !

I' deunn' deux cent cinquante piass's au bouché', et p'i' écitté, on rent' là-d'dans, més vieu' ! I' avait faim. In gian, hein ! C'st effrayant qu' ça mang', câ ! Lés pans's de bœuf, lés patt's, lés gigots, lés corne' aprè' 'és patt's, lâ, tout' : I' t'entralait câ, chôs', mon vieu' ! Ecitté, on mange ! Ah ! i' avait tell'ment mangé qu'i' â eu d' la misère à sortir de d'lâ : i' avait l' vent' trop gros. Lés corn's de vach's gu'i' l'vaient la peau du vent', p'i' ça f'sait dés boss's. To'hours que, ah ! b'en, i' dit, lâ, i' di' au bouché', i' dit, j'ai tell'ment mangé, i' dit, que c'est gênant d' m'en aller su' 'a rue. I' dit, l' mond' vont dir', que c' qu'i' â ? I' ést-i' hytropical' ! Lés boss's dan 'a peau du vent', partou'. I' s'était pâ' habillé pâ-en-tout' !

I' arriv' su' le roi. Ti-Jean, lui, i' était b'en trimé, l' parfum après lui. I' r'gard' le gian : ah ! 't's good !³² I' di', i' a'ra pâ' 'a princess', çartain, lui ! J'su's b'en conten, i' dit ! Mé', i' dit, dis-moé don qu'est-c' que t'âs ? T'as b'en profité, i' dit, depu's que j't'ai vu ! — Oué ! B'en, i' dit, j'ai 'té su' l' boucher, lâ, p'i' i' dit, j'te dis qu' j'ai pri' in r'pâs comme in r'pâs d' giant qu'on appell', tu sé' b'en lâ. J'cré' b'en qu' j'ai mangé la valeur de deux tonne' ! — Oué ? B'en, i' di', asteur, i' dit, faut rentré' au château ! — Oué, i' dit, j'vas rentré' au château...

30. *Ministre* : Chef religieux d'un groupe, d'une secte.

31. *To shave* (angl.) : Se raser, se faire la barbe.

32. *It's good* (angl.) : C'est bien ; ça va ; j'ai mon affaire !

Heill', Sir' mon roi, i' di', on ést prê', i' di', asteur, i' di', à s' marguier ! — Le roi di', oui ! Vous êt's prê' à vous marguier, mé', écoutez, lâ ! I' dit, moé, i' dit, j'ai 'ienqu' enn' princesse. I' di', asteur qu' 'a ést délivrée, i' dit, du dragon, du l'guion p'is d' la loucorne, i' di', on vâ vous la faire apparaître. I' d'mand' sa princess' de pâsser d'van 'és aut's. Ah ! Saint Simognac ! Trimée comme 'a était, c'est b'en simp'e, i's s' sont mi' à trembler tou' 'és deux d' minm', tant qu' 'a était bell'. Lés jârrets leu' chéquaient [*to shake*], p'i', ah ! C'était pas drôl' ! P'is Ti-Jean s' roulè' 'a moustach', p'i' d' temps en tem i' pâssait du parfum su' lui.

Le giant, lui, i' avè' enn' gross' moustach', mé', i' sentait pâs trop bon. I' avait mauvaise halein', pâs mal ! B'en le roi di' : Écoutez, més vieux ! Vous êt's deux, p'i' i' dit, moé, j'ai 'ienqu' eunn' princess', p'i', i' dit, j'su's pas pour la séparé' en deu'. I' y â 'ienqu' in qui vâ l'avoèr !

L' giant dit : B'en, moé, en tou' 'és câs, j'en veux d' la princess' ! — Le giant commence à s' choquer, lâ. — B'en, i' dit, t'en veux ! L' paresseux dit : moé 'ssi, j'en veux d' la princess' ! — Mé', i' dit, comprené' ! I' dit, j'su's pâs pour la séparé' en deux, ma princesse ! I' dit, si ô' 'a tiré' au sort, comme on dirait, que'qu' chos' de minme ; i' dit, celui qui l'a'râ, l'a'râ ! P'i', i' di', 'ienqu'in qui vâ l'avoèr ! Le giant di', oui, mé', tout d'in cou', i' dit, qu' c'est Ti-Jean qui l'â ! — B'en, toé, tu l'a'ras pâ' ! — Oui, mé', i' dit, j'en veux, moé 'ssi d' la princesse ! — Oui, mé', i' dit, co' minm' t'en voudrais ! D'in cou', i' dit, c'est toé qui l'âs ? P'is l'aut'e itou en voudrait d' la princess' !

Le giant, ça faisait pas son affair' b'en, b'en, çâ. Oué, b'en, i' di', en tou' 'és câ', i' dit, Sir' mon roi, i' di', amanchez çâ comm' vous voudré', i' dit, j'veux d' la princess'. Ti-Jean dit : moé 'tou, i' dit, j'veux d' la princess' ! La rein', b'en, 'a di', écouté' ! 'A dit, vous êt's pas pou' vous batt'e à l'épée ! Vous avez travaillé tou' 'és deux, p'i', 'a dit, ma princesse, 'a di', on ést pas pour la séparé'. On va faire in n-affaire ! 'A di', on â enn' bell' gran chamb'e, écitt' ; p'i' in beau grand lit large. 'A dit, vou' allez vous couché' in chaqu' bord, p'i' 'a princesse au milguieu. Du bord qu' la princess' s'râ r'virée, d'mon matin, à sept heure', à l'harlog' du roi, c'est lui qu'aurâ la princesse en marguiage ! — Le gian : oui, mé', i' dit, la princesse en marguiage ! I' dit, t'd'in cou', i' di', 'a ést r'virée du bord de Ti-Jean ? — B'en, 'a dit, c'est parc' qu'al' eum'râ mieux Ti-Jean ! — Oui ! Mé', i' dit, moé 'ssi, i' dit, j'en veux d' la princesse ! — Oui ! Mé', si 'a ést r'viré' d' ton bord, par examp'e ? I' dit, ça s'râ toé qui l'a'râ, hein ! — Oui, i' dit, c'est b'en vrè' !

To'hours, més vieux, que... i's s' couch'nt, la princesse au milguieu, més vieux, comme in ang', lés mains joint's, p'is lés deux gârs, més vieux, i's gu'i ch'tè' [jetaient] in œil. Temps en temps, le giant se l'vè' 'a têt' par-dessus la princess', p'i' i' 'a r'gardait d' quel bord qu' 'a était r'virée. Mé', 'a était couchée su' l' dos, la fégur' drette au plafon. I' di', 'a me r'gard' pâs, mé', i' di', a r'gâr' pâs Ti-Jean non plus ! I' était fier !

To'hours qu' la princess', més vieux, vers lés six heure', 'a se r'vir' du bord du giant ; p'is le gian était conten, ah ! parc' qu' 'a avè' 'a têt' virée su' son bord !

Tout d'in coup, l' gian' avait dés cramp's pàs mal ; i' envoeille in rapport : ³³ ça goûtait la pans' de vache. Ouff ! 'a s' po'gn' le nez, p'i' 'a se r'vir' du bord de Ti-Jean. Le giant dit : je l'avè' enne escouss', p'is lâ, i' di', 'a ést du bord de Ti-Jean.

C' fait qu' lâ, to'hours que le roi p'is la reine arrive' à sept heur's juss', comme i' était compris. B'en, i' dit... i' réveill' tou' 'és troi' ensemb'... i' dit : Ti-Jean p'is l' giant, l'vez-vous, réveillez-vou' ! I's s'reveille' a'ec dés grands yeux.... I' dit, tu voés b'en, i' dit, giant, qu'al' apparquien à Ti-Jean : i' di', 'a ést su' son bord. Al' â 'a fégur' r'virée su' son bord, donc, i' dit, d' minm', tu sé's l' marché... Le giant dit : moé 'tou, i' dit, j'en veux d' la princess' ! P'i', i' commence à s' choquer. Ti-Jean avè' enn' pèur effrayante. I' dit : Écouté' ! I' dit, tu sé's l' marché qu'était convaincu [convenu], i' di', higuier à soèr ! Bon, b'en, i' di', à matin, i' di', à sept heure', 'a ést du bord qu' 'a apparquien à Ti-Jean ! — Ah ! b'en lâ, l' giant di', en v'lâ assez long, lâ. À peïn' de mourir, i' dit, Ti-Jean meurt !

Comm' le giant allait pour agraffer Ti-Jean par le collet, Ti-Jean qu'était r-habillé en beau prince, i' r'sort son épée, p'i' i' l' darde au cœur. I' â lâché, in rapport, mès vieux, d'estamac, lâ, et p'is ça été féni.

C' fait qu' lâ, Ti-Jean, lui, â épousé la bell' princess', p'i' enn' bell' héritag', p'i' enn' bell' médaill' d'honneur.

C'ést tout !

33. *Rapport* : Rot ou émission bruyante, par la bouche, de gaz provenant de l'estomac.

LE PETIT-SOLEIL... ET LA PETITE-ÉTOILE-D'OR

Une fois, c'était un roi, père de deux princesses d'une grande beauté. La cadette était légèrement plus belle que sa sœur, mais elle avait un grand défaut : elle était jalouse de son aînée, jalouse d'une façon inquiétante.

Un jour, un beau prince s'amène au château et commence à faire sa cour aux deux princesses. La beauté de la plus jeune l'attirait. Mais il préférait la bonté de l'aînée. Les visites du prince se répétaient depuis un certain temps ; le roi crut bon d'intervenir : « Pourquoi, beau prince, ne faites-vous pas un choix définitif de l'une de mes deux filles ? Vous ne pouvez pas continuer à laisser croire à ces deux princesses que vous allez les épouser un jour !

— Merci du conseil, Sire le roi ! En fait, la beauté de la cadette me séduit.

— Alors, prince, épousez-la !

— J'hésite à demander sa main ; on me dit qu'elle a un vilain défaut : la jalousie. De plus, elle manque de douceur !

— Alors, prince, jetez votre choix sur l'aînée ! »

Le prince se décida de demander officiellement la main d'une des princesses. Au cours de cette cérémonie, l'aînée révéla au prince un secret qu'elle tenait d'une vieille tante-fée : « Si vous m'épousez, je vous promets que nos premiers enfants seront un jumeau et une jumelle ; les deux porteront au front une marque dorée. Le petit garçon portera un signe en forme de soleil et la petite fille, un signe en forme d'étoile ; ces marques seront indélébiles. Nos enfants les porteront toute leur vie.

— Belle princesse, vu cette promesse, je consens à vous épouser !

— Beau prince, cette promesse n'est pas une invention ; elle vient d'une fée qui est en même temps ma tante. »

Et les fiançailles eurent lieu sur-le-champ. Bientôt suivit le mariage entre le prince et l'aînée des deux princesses.

Un peu plus d'un an après ce mariage, une guerre força le beau prince à quitter sa femme pour aller conduire son armée. De temps en temps, il envoyait

un message demandant des nouvelles de sa femme. Les réponses étaient toujours empreintes d'un grand optimisme.

Arriva le jour où la princesse accoucha de deux jumeaux. Tel que le lui avait prédit la tante-fée, le jumeau et la jumelle portaient au front un signe doré aussi brillant qu'un diamant. La jeune maman était heureuse de l'événement, mais satisfaite surtout d'avoir dit la vérité à son mari avant leurs fiançailles et de n'avoir pas été trompée par la tante-fée.

Tout de suite la princesse émit le désir d'envoyer à son mari en guerre, un message lui annonçant la naissance des deux jumeaux privilégiés et invitant le papa à venir voir ses enfants dès que la guerre lui en donnerait le loisir. La sœur de la nouvelle maman, la princesse jalouse, lui offrit aimablement ses services : « Je me charge de faire parvenir le message à ton prince ! » Mais au lieu d'annoncer au nouveau papa la naissance de deux enfants d'une beauté exceptionnelle, elle lui mande que sa femme a mis au monde deux singes hideux, que l'on n'ose pas montrer de peur de jeter le ridicule sur la famille. Ce sont des êtres d'une laideur repoussante : deux petits singes presque entièrement poilus, aux yeux louches, aux doigts ornés de longues griffes.

Le prince reçoit ce message décevant. Il entre dans une colère aveuglante : « C'est évident, ma femme m'a trompé pour m'empêcher d'épouser sa sœur qui était plus belle. Vu la catastrophe présente, je la ferai mourir ! Oui, elle mourra ! »

Il appelle deux militaires et leur dicte leur mission : « Rendez-vous à mon château pour y tuer mes deux enfants. Donnez la mort sur-le-champ à ma femme pour empêcher que sa conduite scandaleuse ne nuise à ma réputation : Vous savez que mon titre de prince et de militaire haut gradé souffrirait si l'on apprenait que je suis le père de deux singes ! Il faut faire disparaître de la terre ces monstres et leur mère ! »

Cette décision, on le sait bien, était basée sur le message mensonger. Le bruit de la pénible mission des deux militaires suinta et parvint à certaines oreilles du voisinage de la femme du prince : « Princesse, deux militaires viennent de la part de votre mari pour vous tuer, vous et vos enfants !

— Mais pourquoi, demanda la jeune maman ?

— Ah ! votre mari a dû recevoir un faux message, et il a décrété votre mort. La seule façon d'éviter cette cruelle mort, c'est d'emballoter vos enfants et de les emporter loin d'ici. Il ne faut pas laisser tuer de si beaux enfants ! Ils sont d'une beauté unique dans le monde ! »

La jeune maman remercia ses conseillers, prit ses enfants dans ses bras et s'enfuit à toute jambe dans la forêt. Elle marcha, marcha longtemps, tantôt s'arrêtant pour se reposer, tantôt cueillant des herbes et des fruits pour nourrir ses enfants. Elle se consolait de temps à autre en contemplant le visage de ses jumeaux et en les embrassant passionnément. Elle vécut quelques jours seule, nourrissant ses bébés de poisson et de gibier abattu à coups de bâton. Elle

parvient, un soir, au sommet d'une montagne qui surplombait un grand lac. C'était tard dans la nuit, il faisait noir ; elle cherchait un endroit pour s'abriter du vent, près des sapins.

Tout à coup, la princesse aperçoit une petite lumière qui semblait briller sur l'eau. Mais la lumière était bien éloignée : elle partait de l'autre bout du lac... « Ah ! mon Dieu, mes chers petits enfants ! Si vous pouviez comprendre, je vous apprendrais une nouvelle consolante. Je vois une petite lumière ; c'est le signe d'une maison habitée par des humains ! Vous ne me comprenez pas, vous ne me répondez pas, mais nous reprenons la marche vers la maison illuminée ! »

Elle reprend sa course à travers la forêt, en pleine nuit. Sur les petites heures du matin, elle aperçoit une petite lumière piteuse qui s'échappe de l'unique fenêtre d'une vieille mesure. Elle approche de ce vieux chantier de poutres non équarries, tout couvert de mousse. Elle frappe à la porte. Une grosse voix lui répond : « Entrez ! »

Ah ! Seigneur, pense-t-elle, on a la voix forte, ici ! « Où allez-vous, madame, lui dit un grand vieillard à la voix de basse ?

— Ah ! ne m'en parlez pas ! Je vais à la grâce de Dieu. Je suis ceux qui en veulent à ma vie et à celle de mes enfants ; c'est pourquoi je tente de leur échapper. De grâce, ne me dénoncez pas, si quelqu'un s'informe de moi ! J'ai deux jumeaux dont la beauté n'a jamais été égalée dans le monde. Voyez-les vous-même.

— Oh ! ils sont magnifiques, le Petit-Soleil-d'or et la Petite-Étoile-d'or ! Je suis certain que ce sont leurs noms !

— C'est vraiment leurs noms, de dire la malheureuse maman !

— Mais comment expliquer cette beauté si peu coutumière chez des enfants ?

— Ah ! c'est le don d'une fée ; une de mes tantes, une fée m'a obtenu ce don pour mes premiers enfants ! Je voudrais bien leur sauver la vie. Mon mari a certainement reçu un message faussé et il a décidé de me faire périr avec mes enfants. Pourtant, je ne l'ai pas trompé !

— Bien, dit le vieillard ; vous allez passer la journée ici à vous reposer et à refaire vos forces en buvant du bouillon de chevreuil et d'origan. Ce jus de viande va vous ravigoter et vous nourrir. Vous coucherez ici, et, demain, si vous le jugez à propos, vous reprendrez la forêt, mais je vous conseille de passer quelques jours à manger et à bien dormir.

Tout en causant, le vieillard ouvrait les maillots des enfants, contemplait ces petits êtres sympathiques et les embrassait tendrement. Sur l'invitation de son hôte, la princesse se reposa quelques jours dans la cabane du vieillard et puis... annonça son départ. « Où voulez-vous aller, lui dit le vieil anachorète ?

— Je ne sais trop, mais il faut que je fuie le plus loin possible, au cas où quelqu'un aurait flairé ma présence en ces lieux-ci.

— Je comprends. Eh bien ! si vous voulez suivre la direction nord-ouest, vous arriverez chez un de mes vieux frères. Vous le reconnaîtrez à la longueur incroyable de sa barbe. Mais n'en ayez pas peur ; il est aussi charitable que laid. Il va vous héberger avec empressement, surtout quand il va constater la beauté de vos jumeaux. Il reste à trois ou quatre jours de marche d'ici ; filez d'une montagne à l'autre dans la direction nord-ouest. N'oubliez pas ce détail ! »

La princesse quitte le vieillard et marche, marche... dans la direction indiquée, le jour, la nuit... ne s'arrêtant que pour trouver une maigre nourriture et pour reposer ses bras sans cesse chargés du poids des deux bébés. La nuit, elle avançait à tâtons, dormait quelques instants puis reprenait sa marche. Quand elle se sentait épuisée, elle s'arrêtait et se laissait aller au sommeil, puis au lever du soleil, elle s'orientait et reprenait sa marche tout en se ravitaillant de nourriture arrachée à la forêt.

Finalement — dans un conte, le temps passe vite — elle aperçoit, au fond d'une baie, la cabane qu'elle cherchait depuis longtemps : une masure presque enveloppée de mousse et de feuilles fortes. Elle frappe à la porte... « En...trez... ! » crie une grosse voix. — En effet, pense-t-elle, il a l'air très vieux !

« N'ayez pas peur, madame ! Je suis très vieux, mais je ne suis pas méchant. Entrez vous reposer : vous avez l'air épuisée, rendue à bout de forces. Vous devez souffrir de la faim...

— Oui, monsieur, j'ai tellement faim, je suis tellement épuisée que, si vous m'en donnez la permission, je vais me coucher près du poêle, sur le parquet.

— Ah ! non, par exemple ! Vous allez coucher dans mon vieux lit, et vous allez vous y reposer sans être dérangée. Mais, avant de vous coucher, vous allez boire un bon bouillon de perdrix ; ce breuvage n'est ni trop gras ni trop riche et il va vous donner des forces. Pendant que vous allez dormir, je vais vous préparer un bon repas et du bouillon pour vos bébés ; eux aussi ont besoin de force ! »

La princesse obéit au vieillard et s'abandonna à un sommeil réconfortant. À son réveil, un bon repas fumait sur la table ; les assiettes étaient de bois, mais d'une propreté remarquable. Après lui avoir servi une bonne tranche de viande d'original, le vieillard invita son hôtesse à prendre une sieste paisible : « Couchez-vous, madame, et reposez-vous bien ! répétait le vieillard. Ne vous inquiétez de rien !

— Vous êtes bien bon, reprenait la princesse, mais je ne puis m'éterniser ici ! Il faut que je me sauve plus loin encore.

— Mais rien ne vous presse ; prenez votre temps !

— Ah ! si quelqu'un m'a vue dans vos parages et suit mes traces, je suis perdue ! Il y a deux militaires à mes trousses et ils sont à cheval, eux...

— Ne vous en faites pas, madame ; si des militaires à cheval découvrent votre route, sachez que, dans mon écurie, j'ai un cheval, moi aussi ; et pas un

cheval de roi ne peut dépasser le mien. Quand je veux aller quelque part rapidement, je saute sur ce coursier. Aucun cheval de roi ou d'armée ne peut rivaliser de vitesse avec le mien ! »

Ces renseignements rassurèrent un peu la princesse. Après quelques jours de repos dans la mesure du vieillard, elle se sentit la force de reprendre son voyage ; ses enfants aussi montraient des signes d'une meilleure santé. Arriva le moment du départ. Le vieillard serra la main de la voyageuse, et lui donna de précieux renseignements concernant l'étape suivante des exilés : « Continuez votre route dans la même direction. Après six jours de marche, vous arriverez chez le plus vieux de mes frères ; il a cent ans passés. Lui, il va vous dire quoi faire. Restez chez lui six mois, un an, deux ans à vous reposer et à préparer votre avenir. Suivez le conseil d'un ami : sachez faire confiance à mon vieux frère ! Il vous sauvera de tout danger. »

La princesse remercia son vieil ami et partit avec ses deux bébés, après les avoir présentés au vieillard qui les embrassa, une dernière fois, en tremblant. La voyageuse laissa voir une larme en témoignage de sa reconnaissance à l'adresse de l'anachorète. Elle entra dans la forêt et marcha, marcha courageusement dans la direction recommandée par son vieil ami.

Pendant la première nuit, elle chercha asile près d'un haut rocher abrupt. Les loups l'inquiétèrent sans relâche : leurs hurlements la faisaient trembler pendant qu'elle pressait ses petits enfants et se collait le plus possible au rocher. Les loups ne la découvrirent pas. Le lendemain, elle s'aperçut que les loups avaient disparu ; elle en profita pour hâter sa marche. Elle finit par acquérir une certaine technique de protection pour le repos de la nuit : elle se glissait le long d'un rocher élevé ou sous un gros arbre tombé, de façon à pouvoir, à l'aide d'un bâton, faire face aux loups, sur un seul front.

D'une journée à l'autre, d'une nuit à l'autre, huit jours ne lui semblèrent pas très longs. Elle arriva, un soir, près d'une mesure qu'elle prit d'abord pour un paquet de mousse ornée de champignons et de broussailles. Ce devait être la vieille cabane qu'elle cherchait. Elle frappe à la porte... Une vieille voix lui répond au ralenti : « En...trez... ! » Il sembla à la princesse que la voix avait fléchi à la fin de ce seul mot.

Une main tremblante ouvre lentement la porte chambranlante. La vieille porte tremblait elle aussi au contact de la vieille main. « Bonjour, commence le vieillard.

— Bonjour, bon vieillard !

— Où allez-vous de ce pas, madame ?

— À la grâce de Dieu !

— Vous, je ne vous connais pas, mais je sais ce que vous portez dans vos bras...

— Comment ça ?

— Oui, oui, je le sais ! Une femme, une sorte de fée est passée ici, dernièrement et elle m'a dit qu'il s'en venait une femme avec deux enfants ; si j'ai bonne mémoire ils s'appellent Petit-Soleil-d'or et Petite-Étoile d'or...

— Ah ! mon Dieu ! Je suis trahie ! C'est ma tante-fée qui m'a vendue ainsi ! Comment se fait-il qu'elle m'ait promis de toujours m'aider ?

— N'ayez aucune crainte, madame ! Ses paroles sont tombées dans une oreille discrète. Ce n'est pas moi qui vous vendrai, votre tante non plus ! Vous allez rester avec moi un an, deux ans... aussi longtemps que vos enfants ne pourront pas marcher allègrement ; ne vous inquiétez de rien ; j'aurai soin de vous, moi !

« Vous allez prendre de la nourriture, je vais vous improviser un lit dans ce coin-là, un autre pour vos enfants et moi je maintiens le mien dans son coin. J'ai un fusil et un cheval. Mon frère vous a peut-être parlé de son cheval ?

— Oui, d'un cheval rapide...

— Eh bien ! le mien va deux fois plus vite que le sien ! Il n'y a ni vent ni tempête qui puissent dépasser mon cheval. Il sait où aller ; on n'a qu'à bien se tenir sur son dos. Je vous le montrerai bientôt ; je vous en ferai même cadeau plus tard, quand vos enfants seront assez vieux pour monter ma bête. Mais vos enfants sont tellement intelligents que même très jeunes ils agiront comme des adultes. C'est grâce à ce cheval que votre mari sera mis en face de la preuve de votre conduite passée.

— Vraiment ?

— Maintenant, je vous recommande de ne pas vous casser la tête avec les problèmes de l'avenir. Vous allez prendre une couple de jours de repos, et ensuite nous préparerons l'avenir.

— Je suis tout à fait de votre avis ! »

La princesse vivait des jours heureux en compagnie de l'aimable vieillard. Parfois, il la conduisait à un lac où elle pêchait un beau poisson. Le vieux sage avait de ces secrets merveilleux pour préparer la nourriture, sans beurre, à l'aide de la graisse de gibier. Les forces étaient revenues rapidement, et déjà les couleurs de bonne santé apparaissaient sur le visage de la mère et des enfants.

Bientôt les enfants commencèrent à bégayer leurs premiers mots. Ils appelaient le vieillard « grand-père », ce qui ravissait l'anachorète ; chaque matin ils donnaient la main à leur vieux « pépère ». C'était un baume pour le solitaire que de voir grandir Petit-Soleil-d'or et Petite-Étoile-d'or. Toutefois il entrevoyait déjà le jour triste où cette belle jeunesse le quitterait pour toujours...

Eh bien ! — dans un conte, les événements se succèdent rapidement — le jumeau venait d'avoir six ans. Il crut le moment venu de parler sérieusement au vieillard : « Maintenant, grand-père, dit-il, j'ai six ans ; je me sens plus évolué que ne l'indique mon âge.

— Oui, répond le vieillard, tu es grand et intelligent comme un garçon de quinze ans. En plus, tu es gros et fort. Le signe d'or que tu portes au front rehausse ta beauté et accentue ton intelligence. Ah ! ce soleil, cette étoile d'or que porte ta sœur ! Charmante et intelligente aussi ta petite sœur... !

— Grand-père, enchaîna le garçonnet, vous nous avez rendu d'inappréciables services, mais il me semble que vous pouvez faire encore plus pour nous.

— Écoute, mon enfant ; je vais te révéler un secret que j'hésitais à te transmettre. Il existe, à trois cents lieues d'ici, un jardin renfermant toutes les fleurs, tous les fruits et tous les oiseaux imaginables. Il va te falloir, au risque de ta vie, monter mon cheval et repérer ce jardin. Il est entouré d'une haute clôture que seul mon petit cheval peut franchir d'un saut. Dans ce jardin, il va te falloir trouver la pomme-qui-danse. Plus tard, dans les réunions de princes, de princesses ou de rois, tu n'auras qu'à commander à ta pomme de danser et elle t'obéira. C'est une merveille qui va étonner tout le monde ; rois et millionnaires vont se presser pour voir cette pomme danser.

— Très bien, grand-père ; mais on ne peut conquérir cette pomme sans danger !

— Tu l'as dit ! le voyage que tu vas entreprendre comporte de nombreux dangers. Tu rencontreras, par exemple, l'Oiseau-trompeur ou l'Oiseau-de-vérité. Celui-là aussi il te faudra l'acquérir, mais plus tard. Lors de ce premier voyage, il va se tenir près de toi en te faisant une belle façon... Mais n'en fais aucun cas. Si tu as le malheur de vouloir t'en emparer, et si tu manques ton coup, il va te toucher de son aile et tu seras transformé en masse de sel. Il n'y aura personne là-bas pour te sauver ! Tu ne reverras plus ta mère ni ta petite sœur. Donc, sois prudent, suis mon conseil. Tu en auras besoin de cet oiseau, mais tu y retourneras plus tard.

— Oh ! grand-père, quand j'étais bébé, la Providence m'a protégé contre les ours, les loups et les autres bêtes sauvages. J'ai confiance d'être protégé aussi au cours de ce voyage. Où est votre cheval ?

— Il est dans l'écurie. »

Le vieillard va chercher le coursier... Une sorte de cheval de quelques pouces de largeur, maigre comme un squelette, tout en longueur, et des pattes... longues jusqu'à demain. « Regarde, dit le vieillard, cette belle crinière ! Il faudra t'y cramponner fermement dès que tu monteras sur ce coursier ; tu vas voir ce que c'est qu'un cheval rapide !

— Entendu, grand-père !

— Encore quelques recommandations, mon gars ! Ne touche pas à l'Oiseau-de-vérité ; ce n'est pas pour rien qu'on le nomme aussi l'Oiseau-trompeur. Il se fait caressant, mais ne le touche pas. Attends ! Quand le temps sera venu de t'en emparer, je te dirai comment t'y prendre. Pour le moment, vise à rapporter la pomme-qui-danse.

« Ne te laisse pas décourager par ce pommier-là ; il est assez éloigné de la clôture et entouré de bêtes féroces qui vont menacer de t'étrangler : tu y verras des lions, des licornes, des ours et des tigres, mais n'en aie pas peur. Tiens-toi bien à la crinière de ton cheval. Tu vas identifier le pommier à ces quelques détails ; il est à l'écart des autres arbres et il est plus touffu que les autres.

— C'est bien, grand-père ; au revoir !

— Bon voyage ! Bon voyage... »

Le garçonnet, ne l'oublions pas, entreprenait un voyage d'un an et un jour.

La princesse pleurait de voir partir son fils vers une région dangeureuse ; la jumelle pleurait et se lamentait d'être séparée de son jumeau : « Mon frère qui est parti ! On ne le reverra peut-être plus ! » Le vieillard tentait de consoler la maman, et celle-ci essayait à son tour de consoler Petite-Étoile-d'or qui s'ennuyait, seule, et pleurait le sort de son frère.

Pendant ce temps, Petit-Soleil-d'or, cramponné à son cheval magique, sautait par-dessus les montagnes, les rivières et les lacs, aussi souvent dans les airs que sur terre. Les branches sifflaient chaque côté de sa tête, emporté comme il l'était à la vitesse du vent !

Le jeune cavalier aperçoit, un bon jour, un immense champ de fleurs au sommet d'une haute montagne. « Ce doit être, pensa-t-il, le fameux jardin de fleurs dont m'a parlé grand-père ! Allons-y, Blond ! » Le cheval grimpe la montagne, saute par-dessus la clôture de douze pieds de hauteur et commence à galoper dans l'immense jardin, parmi les multiples bêtes féroces qui hurlaient, sifflaient et grognaient d'une façon menaçante. Le garçonnet n'en faisait aucun cas. Le cheval passe sous un immense pommier isolé ; le jeune cavalier a juste le temps d'attraper une pomme et de la cacher dans sa poche. Heureux de sa conquête, il change la direction du coursier qui sort du jardin en faisant un bond prodigieux par-dessus la clôture ; cavalier et cheval reprennent la route du retour sans ralentir la course.

Un bon soir, le jumeau met pied à terre à la porte du vieillard. Il y trouve la Petite-Étoile-d'or, dans un état de faiblesse alarmante : l'ennui lui avait coupé l'appétit. La princesse, inquiète de la santé de sa fillette s'était, elle aussi, laissée déprimer. Le vieillard ne savait plus que faire en voyant ses pensionnaires pleurer sans arrêt, et refuser le bouillon qui les aurait sustentées. L'arrivée du Petit-Soleil-d'or changea l'atmosphère de la famille.

Le garçonnet va embrasser sa petite sœur, serre sa mère dans ses bras et va donner une poignée de main au vieillard, en le remerciant de ses conseils et en lui vantant les prouesses de son cheval.

« Eh bien ! mon garçon, mon cheval est à ta disposition chaque fois que tu en auras besoin ! Tu vas te reposer et tu vas laisser le cheval se reposer,

quelques jours. Tu sais maintenant où est situé le jardin dont je t'ai parlé ; y as-tu vu une source ?

— Oui, j'ai bien vu une source, mais...

— Lors de ton prochain voyage, il va te falloir aller remplir à cette source une petite bouteille d'eau-qui-chante. Tu seras obligé de descendre de ton cheval, mais ne lâche pas sa crinière. Attraper la pomme, c'était relativement facile ; tu n'avais qu'à passer en dessous de l'arbre ; mais maintenant, il te faudra descendre de ton coursier, malgré la présence des bêtes féroces. As-tu eu peur de cueillir la pomme ?

— Oui, j'ai ressenti une certaine angoisse...

— Ne crains pas ; même si tu descends de ton cheval, tu n'auras aucun mal, pourvu que tu ne lâches pas sa crinière. Le cheval va te tirer d'affaire, mais sois habile à remplir ta bouteille au large goulot le plus rapidement possible. Tu n'auras qu'à la plonger dans l'eau et la retirer, tout en tenant la crinière du cheval. Une fois ta bouteille remplie, prends ton élan et monte sur ton coursier ; tu verras par toi-même qu'un instant de retard pourrait être grave. »

Le garçonnet se reposa quelques jours dans la cabane du vieil anachorète, puis il décida d'entreprendre la nouvelle mission décrite par le vieillard : la conquête de l'eau-qui-chante. Il embrasse sa petite sœur et sa maman, et repart à la vitesse du coursier pour un second voyage d'un an et un jour. Ah ! mes amis, il la dévorait la route ! Il parvient à son jardin fleuri ; le cheval franchit la haute clôture, passe sous le gros pommier et la source apparaît, masse d'eau bouillonnante avec grand bruit et d'une clarté de cristal merveilleux. Il prépare sa bouteille, saute à bas de son cheval dont il tient la crinière d'une main ferme et, du premier coup, remplit sa bouteille à pleine capacité. Il saute sur le cheval qui se cabre sur ses jarrets pour faire lâcher prise à un tigre qui avait attrapé la queue d'habit du jeune prince et menaçait de lui faire perdre l'équilibre. Il était grand temps ; le cheval s'échappe du jardin et reprend la route de la mesure du vieillard.

Il rentre dans la cabane de l'anachorète et constate l'état lamentable de la Petite-Étoile-d'or à moitié morte de peine et d'ennui. La mère pressentait un grave accident, cette fois-ci ; ce cauchemar l'avait rendue nerveuse et faible. Le jumeau fait soudainement irruption dans la cabane, embrasse une, embrasse l'autre, embrasse le grand-père tout fier du jeune cavalier : « As-tu fait un bon voyage, mon garçon ? C'est énorme ce que tu as rapporté ! Un roi n'aurait pu t'en donner autant ! Ces deux objets-là sont d'une valeur inestimable. Tu vas te présenter dans une réunion de haute noblesse, par exemple ; ils n'ont jamais entendu parler de ces phénomènes. Tu vas leur annoncer que tu possèdes une pomme-qui-danse et une bouteille d'eau-qui-chante ; ils vont d'abord rire de toi, ils vont te traiter de fou. Mais par curiosité ils vont t'offrir de l'argent pour jouir de ces phénomènes. Tu feras danser ta pomme et chanter ta bouteille. Tu vas faire une fortune parce que ta réputation va se répandre et tu vas attirer le monde entier.

« Maintenant, quand tu auras conquis l'Oiseau-de-vérité, ce dernier révélera à ton père, la cause de sa méprise, lui qui a condamné sa femme et ses enfants à mort sur de fausses preuves. L'Oiseau-de-vérité va tout arranger.

Quand tu seras en sa possession, tu rencontreras ton père à trois reprises dans des réunions de la haute noblesse. Depuis la fin de la guerre, il s'amuse à embrasser les filles, à droite et à gauche, alors que ta pauvre mère ne l'a pas trahi !

— Bon, si je comprends bien, celui qui déclarera tout rendra la réunion de notre famille possible !

— Oui ! La proclamation de la vérité referait l'unité de votre famille.

— L'Oiseau-de-vérité pourrait opérer cette réunion ?

— Oui, l'Oiseau-de-vérité qui est en même temps l'Oiseau-trompeur ! Sois bien prudent, comme je te l'ai dit autrefois. Il va voltiger autour de toi, il va essayer de se poser sur ton épaule. Si tu ne réussis pas à l'immobiliser du premier coup, il va te frapper de son aile et faire de toi une masse de sel. Attends ta chance, et quand tu l'auras fermement saisi, maîtrise-le et ensuite lâche-le ; il va te suivre sur tes talons et il va même suivre ton cheval. N'aie pas peur dès que tu l'auras maîtrisé, mais prend garde de manquer ton coup ! »

À la nouvelle d'un nouveau voyage d'un an et un jour, la Petite-Étoile-d'or s'émute : « On peut vivre maintenant avec les deux trésors que tu as rapportés. Puis tu vas t'absenter encore longtemps ; qui nous dit que tu ne seras pas étranglé par les bêtes féroces ou changé en masse de sel ? Pauvre Petit-Soleil-d'or, nous ne te reverrions plus ! Si tu disparaissais, qui nous conduirait à travers la forêt ? Tu sais que notre mère n'a plus les forces qu'elle avait ; notre vieil ami en prend soin, mais sa santé souffre quand tu t'absentes. Tu la rendrais encore plus malade, si tu la quittais immédiatement pour entreprendre un troisième voyage.

— Je comprends tes craintes, pauvre petite sœur, mais dis-toi bien que l'Oiseau-de-vérité nous ferait trouver notre père ; on le connaîtrait et lui, il apprendrait la vérité sur ce qui est arrivé pendant son absence. Il apprendrait qui l'a trompé, qui nous a trahis. Ces renseignements changeraient sa vie et notre vie...

— Eh bien ! s'il faut que tu partes une autre fois, pauvre Petit-Soleil-d'or, vas-y ! Je te souhaite bon courage et bonne chance ; sois prudent. Ma mère et moi, nous allons beaucoup prier pour toi.

— Ça va bien aller ! »

Le jeune garçon embrasse sa mère et sa sœur, saute sur le cheval magique et démarre à toute allure. Il y eut quelques larmes pour accompagner le départ rapide du voyageur.

La maman tenta de donner courage à sa jeune fille : « Console-toi, dit-elle ; il est parti deux fois et il nous est revenu sain et sauf. Le bon Dieu va nous le ramener une troisième fois. Ne pleure plus.

— S'il obéit à mes recommandations, ajouta le vieillard, il reviendra sans aucun doute. Il peut se faire qu'il les oublie, mais je serais surpris : il est bien intelligent et il a déjà de l'expérience ! »

Le vieillard continua à encourager ses hôtes et à les maintenir dans une atmosphère d'optimisme ; pendant sept ou huit mois le moral de la princesse et de sa fille se maintint. Mais bientôt, le temps parut s'arrêter, l'ennui prit le dessus et l'appétit baissa, la Petite-Étoile-d'or commença à garder la maison, à noyer son ennui dans les pleurs. Sa santé déclina sensiblement.

Au bout d'un an et un jour, la Petite-Étoile-d'or était mourante : elle n'avait plus connaissance de rien. La mère ne valait guère mieux : elle refusait les différentes potions que le vieillard lui présentait pour maintenir ses forces. La fille et la maman en vinrent à refuser toute nourriture et toute boisson à cause du découragement. Le vieillard ne conservait plus d'espoir de leur sauver la vie.

Un bon soir, le Petit-Soleil-d'or revient à la cabane de l'anachorète ; son voyage avait duré un an et un jour. Le vieillard va à sa rencontre et lui recommande de ne faire aucun bruit et d'entrer avec grande précaution : « Ta mère est mourante ; elle peut rendre le dernier soupir d'un instant à l'autre. Ta petite sœur ne vaut guère mieux. » Le garçonnet commence à pleurer et à se lamenter : « C'est impossible ! Mais voyons, maman, vous ne me reconnaissez pas ? » Il tenait sa mère dans ses bras et cherchait à retrouver un signe de vie dans ce corps inerte. Il lui sembla, un instant, que la mourante ouvrait les yeux, et qu'elle reconnaissait son fils. Mais aussitôt sa tête retomba lourdement. Petit-Soleil-d'or court à sa sœur et commence à l'observer en la tenant dans ses bras ; les yeux de la jeune fille dénotaient l'évanouissement. La fin semblait proche.

Le jeune homme s'adressa au vieillard : « Apportez du bouillon chaud ! » Une fois le breuvage préparé, le jeune homme tenta, à l'aide d'une cuiller d'en faire boire une petite quantité aux deux mourantes, tout en les exhortant à reprendre courage. Vers minuit, les deux malades commencèrent à reprendre connaissance. De temps en temps, elles semblaient reconnaître le voyageur. La partie était gagnée !

À l'aube, on commença à échanger quelques paroles. Le vieillard conseilla aux malades et au voyageur de dormir un peu. Le garçonnet trouvait que le vieillard surtout avait besoin de repos et de sommeil, mais il risqua une dernière question : « Tu as ramené l'Oiseau-de-vérité, n'est-ce pas ? Il te suit. N'aie pas peur, jamais il ne te quittera. » L'oiseau magique profita de l'occasion pour manifester ses bonnes dispositions : « Non, je ne t'abandonnerai pas, prince ! Tu m'as capturé, je suis à toi ; tu es mon maître. Je vais te suivre, et quand tu auras besoin de renseignements, tu m'en feras part. Je te répondrai et je suis prêt à te guider pour retrouver celui que tu cherches, ton père. Sa conduite laisse grandement à désirer, ton père !

— Nous en reparlerons, » reprit le garçonnet.

Peu à peu, la princesse et Petite-Étoile-d'or commencèrent à reprendre vie. Au bout d'une dizaine de jours, peut-être quinze jours, les forces firent de grands

progrès. Petit-Soleil-d'or jugea qu'il fallait songer à préparer le départ de toute la famille : « Vous sentez-vous assez solides, dit-il à sa mère et à sa sœur, pour entreprendre le voyage à pied vers une ville ? J'en ai vu une grande, loin d'ici, sur les montagnes, lors de mes courses à cheval. Je pense que nous serions capables de rejoindre cette ville après trois mois de marche. Il m'a semblé que cette cité, vue surtout la nuit, était très étendue et peuplée. Dans ces centres, il y a certainement des salles où l'on organise des festins. Nous allons nous y rendre, et au moyen de notre pomme-qui-danse, la bouteille d'eau-qui-chante et l'Oiseau-de-vérité nous pourrions recueillir assez d'argent pour nous habiller d'une façon normale. Nous allons actuellement presque nus et habillés de haillons ; nous ne pouvons prolonger longtemps ce régime. »

Les trois voyageurs princiers convinrent de suivre le plan de Petit-Soleil-d'or. Trois semaines après le retour du garçonnet, la famille pensa sérieusement à son départ. Le vieillard, tout en regrettant la perte de ses hôtes, voulut les aider jusqu'au bout : « Je suis bien content de vous avoir rendu quelques services ; si mon cheval était assez gros pour vous porter tous les trois, je l'enverrais vous transporter et il reviendrait seul ; mais il est trop petit. Votre plan est bon : allez à pied, prenez votre temps, vous finirez par arriver ! Je vais vous donner un peu de nourriture, autant que chacun de vous pourra porter. La Petite-Étoile-d'or est encore trop faible pour porter une lourde charge. Toi, Petit-Soleil-d'or et ta mère, vous pourrez transporter des sacs proportionnés à vos forces. Je vais vous donner de la viande.

— Cette nourriture nous sera d'une grande utilité, conclut le jeune homme !

— Je ne puis vous donner de la farine ou du pain, je n'en ai pas. En plein milieu de la forêt, même à mon âge, on se contente de viande. »

Le vieillard prépare trois ballots, de différentes dimensions, contenant de la nourriture, et les distribue aux voyageurs. « Il me reste, dit-il, à vous souhaiter bonne chance et à vous dire adieu ! » Une poignée de main, un baiser à la princesse et à Petite-Étoile d'or... et l'on se sépare. Aussi loin que le vieillard vit les voyageurs s'éloigner, il leur envoya de la main, des salutations amicales.

La famille princière entra bientôt dans la forêt ; elle suivit le programme habituel, la marche, le jour ; le repos à la belle étoile, la nuit. Parfois il pleuvait ; le sommeil était moins facile. Mais la troupe avançait, avançait.

Au bout de six mois de marche quotidienne, les voyageurs arrivèrent au sommet d'une montagne surplombant une grande prairie où apparaissaient quelques habitations. Bientôt ils virent dans le lointain la fumée provenant de hautes cheminées... La ville n'était pas éloignée.

Le garçonnet souleva le premier un grave problème : « Comment allons-nous nous présenter en ville avec nos haillons ?

— Écoute, répond la maman. Il me reste un vieux manteau ; je vais le déchirer et, au moyen de racines ou d'aiguilles de bois, je vais te faire une sorte

d'habit convenable. C'est toi qui es le plus à plaindre, puisque tes nombreux voyages ont ruiné tous tes habits. Quant à la Petite-Étoile-d'or, toi, tes robes sont un peu étriquées, mais on ne peut faire mieux pour le moment. Nous allons faire halte à la grosse maison que l'on voit près d'ici... »

La troupe arrive à la grosse maison, on frappe à la porte... « Entrez, répond une voix féminine !

— Bonjour, madame !

— Bonjour ! Mais d'où viennent ces beaux personnages ? Vous parlez ! Quels beaux jeunes gens ! Jamais de ma vie je n'en ai contemplés de si jolis ! Sont-ils assez mignons ? Et, voyez donc ce petit soleil et cette petite étoile d'or dans le front ! C'est admirable !

« Mais, continue la dame, il me revient comme un rêve à la mémoire ; ce n'est pas même un rêve, j'ai pourtant entendu parler, en ville, du cas de deux enfants privilégiés... nés avec ces signes merveilleux... ah ! il y a dix ou douze ans de cela ! Ce ne serait pas eux, par hasard ? »

La princesse écoutait ces exclamations sans dire un mot. « Quoi qu'il en soit, continua la paysanne, vous devez avoir faim ?

— Madame, on ne refuserait pas un morceau de pain !

— Passez dans la cuisine ; je viens justement de retirer une chaudronnée de cretons du fourneau. Vous allez goûter à mes cretons et à mon pain frais !

— Vous êtes trop aimable, ma bonne dame ! »

La paysanne dresse la table et les voyageurs commencent à manger avec un appétit peu commun. La dame ne cessait de regarder les deux adolescents et de répéter : « C'est incroyable ! De si beaux visages, un air si aimable, si fin ! »

Elle ne tarissait pas d'éloge à l'adresse des deux adolescents : « Vous êtes chanceuse, madame, d'avoir des enfants si agréables ! Si vous le vouliez, vous pourriez vivre sans travailler en utilisant la beauté de ces enfants ! Demandez tant par tête pour venir voir vos enfants ; rares sont ceux qui ne viendront pas. En une seule journée, vous feriez un argent fou. Dans une ville populeuse comme ici, vous deviendriez riche en deux jours. Tenez, à peu de distance, dans la ville, il va y avoir un gros festin auquel assistera la haute société : des rois, des princes, des maréchaux, des officiers d'armée seront de la partie. Vous devriez vous y rendre avec vos enfants...

— Votre plan est ingénieux, madame, répliqua la princesse, mais nous avons des curiosités encore plus originales que ces enfants.

— Vraiment ?

— On pourrait exploiter ces attractions à l'occasion du banquet dont vous parlez.

— Entendu, madame !

— Quand a lieu cette réunion, demanda la princesse ?

— Demain soir ! Restez ici, et demain soir j'irai moi-même vous indiquer l'endroit. »

Les voyageurs couchent chez la paysanne. Ils éprouvaient un certain malaise dû à l'état de leurs habits. L'hôtesse eut tôt fait de faire disparaître ces traces de pauvreté : « J'ai gardé l'habit de mon petit garçon mort d'un accident ; il avait la taille du vôtre ; son habit était encore neuf, il habillera bien le vôtre ! » En effet, le fils de la princesse se trouvait habillé élégamment.

« Quant à votre fillette, je vais lui fabriquer une petite robe rapidement sur ma machine à coudre. Vous, madame, vous allez revêtir une de mes robes les plus propres.

— Si je fais un peu d'argent, ce soir, promit la princesse, je vous rembourserai tous ces habits !

— Entendu, entendu ! Nous nous reverrons puisque vous reviendrez coucher ici. »

Les voyageurs se félicitaient d'avoir rencontré une personne si charitable.

Le soir du banquet arrive. Les voyageurs se rendent au lieu de la réunion, en compagnie de leur hôtesse. Toutes les pièces étaient illuminées ; il y avait des salons, des bars où l'on buvait. Dans d'autres salles, des instrumentistes mettaient leur programme musical à point, des chorales faisaient une révision finale du répertoire ; toutes sortes de spécialistes s'agitaient parmi les gros millionnaires.

Il y avait une table au milieu d'une vaste salle. Le garçonnet y dépose sa pomme dansante et sa bouteille chantante. L'Oiseau-de-vérité va prendre place sur la table, près des objets magiques. Les invités commençaient à avoir l'œil sur les deux jeunes voyageurs, quand un homme éleva la voix : « Qui a eu l'audace de se servir de cette table sans permission et surtout d'y déposer une bouteille d'eau ? » Naturellement les gens ne voyaient qu'une eau ordinaire à travers la bouteille. Une pomme ? « Une pomme, dit l'un d'eux ; n'importe quel fou peut se procurer une pomme ! Ce n'est pas une exposition de pommes, ici ! »

Comme ces censeurs grognons se préparaient à morigéner les imprudents visiteurs, les deux enfants tournent la tête et exposent en pleine lumière les signes dorés de leurs fronts. Tous les assistants s'écrient : « Quels fronts, quelle beauté ! » Quelques-uns voulurent diminuer l'impression : « C'est artificiel ! » Ils touchèrent les signes et constatèrent que ces signes faisaient bel et bien partie du front des enfants. Et immédiatement l'invitation passa d'un invité à l'autre : « Viens donc voir ce phénomène ! Viens contempler un fait encore inconnu... » En quelques minutes, les invités s'étaient massés autour des enfants pour en admirer la beauté et vanter leur mérite sans égal.

« Mais pourquoi ne manges-tu pas ta pomme, mon petit, demanda un visiteur ?

— Non ! Cette pomme je ne la mangerais pas pour une fortune !

— Pour quelle raison, poursuivait-on ?

— C'est une pomme qui danse, répondit l'enfant.

— Une pomme qui danse ? Ah ! ah ! ah ! Tu as l'air bien aimable, mais tu exagères : Allons donc ! Si une pomme peut danser d'elle-même !

— Il doit y avoir, lança un observateur, un système de ressort qui fonctionne sous la pomme...

— Pas du tout ! Passez votre main en dessous ou en dessus, protesta l'enfant ! Aucun mécanisme ne fait mouvoir la pomme !

— Et la bouteille, lança un autre ; de la liqueur forte, là-dedans ?

— Je ne bois rien d'alcoolisé, moi ; je me contente de l'eau ! Mais cette eau-ci, je ne la boirai pas.

— Pourquoi ne pas la boire ?

— C'est de l'eau qui chante... !

— Ah ! quel malheur, proféra un convive ! Ce sont de beaux enfants, mais cherchez-y une cervelle ! Une pomme qui danse, une bouteille d'eau qui chante... ! »

Tous les témoins s'amusaient ferme de ce jugement. « Et cet oiseau, demanda un beau parleur ? Tu n'as pas peur qu'il ne laisse des produits indiscrets sur la table ?

— Oh ! n'ayez aucune crainte, répliqua la garçonnet ! Cet oiseau-là, c'est l'Oiseau-de-vérité !

— Ah ! ah ! ah !... C'est le reste ! Une pomme qui danse, une bouteille d'eau qui chante, et un Oiseau-de-vérité ! Où prends-tu ces imaginations, jeune homme ? Tu es physiquement adorable, mais il semble y avoir une faille, une lésion... quelque part !

— Eh bien ! protestait le garçonnet, vous verrez tout à l'heure si je suis fou ou non ! Nous allons attendre l'arrivée de toute la foule des invités et si vous constatez que je me suis payé votre tête de quelque façon, ou que je vous ai menti, vous me mettrez à la porte avec ma pomme, ma bouteille et mon oiseau ! »

Les assistants riaient d'entendre le plaidoyer de l'enfant et s'amusaient beaucoup des promesses qu'il faisait d'agréments la réunion.

La foule s'amène petit à petit et commence à remplir les locaux à pleine capacité. Tout à coup, le héros de la fête fait son entrée en compagnie d'une jolie blonde, une princesse aux mains brillantes de diamants. C'était le père du Petit-Soleil-d'or. Le prince s'était illustré à la guerre et tout le monde courbait la tête devant lui. Il entra à pas carrés, en tenant sa compagne par la main et la taille. C'était en son honneur que l'on avait organisé cette fête.

Le prince aperçoit le garçonnet et se rappelle que sa femme lui avait promis un fils qui devait porter un soleil d'or au front. Il tourne les yeux vers la fillette : « Mais voyons ! Comment se fait-il... ? Ma femme m'avait promis deux enfants

portant ces signes distinctifs et ce privilège est allé à d'autres enfants ! Comment se fait-il que ces enfants me tombent sous la vue à l'improviste ? Quels sont les parents de ces jeunes phénomènes ? » Il dit au garçonnet : « D'où viens-tu, toi ? »

— Je viens... je viens... je sors de la forêt.

— De la forêt ? Ta sœur aussi ?

— Oui !

— Vous êtes un peu comme des sauvages ?

— Oui ; une sorte de sauvages !

— Qu'as-tu l'intention de faire avec les objets placés sur la table ?

— Vous le saurez peut-être avant longtemps. »

Un des invités s'avance et s'adresse au garçonnet : « Tu as dit que tu pouvais faire danser une pomme ?

— Oui, beau prince, répond le jeune voyageur ; j'ai dit que j'avais une pomme qui danse...

— Mais fais-la donc danser, si c'est vrai !

— Pomme, je te commande de danser ! »

La pomme commence à évoluer sur la table sur différents rythmes. On aurait dit des rythmes de tambour. Tout le monde observait ce phénomène avec des yeux ronds en bousculant le voisin pour voir la pomme le plus longtemps possible. Quelques-uns s'interrogeaient en silence : « Ils n'ont pas assez d'être jolis ces enfants ! Ils ont même une pomme qui danse. Ils profitent de tous les avantages souhaitables, ces jolis personnages ! »

Le prince, le père des petits voyageurs, ne détachait pas ses yeux des enfants. « Ah ! Si ma femme avait tenu sa promesse, se disait-il, ces enfants-là seraient miens ! Mais non ; des singes ! Heureusement qu'ils sont morts, elle aussi ! On a bien fait de les tuer. C'est égal... mais il y en a d'autres dans le monde qui ont promis et tenu leur promesse, contrairement à ma femme, à propos du Petit-Soleil-d'or et de la Petite-Étoile-d'or ! C'est une autre qui a joui de la promesse. »

« Maintenant, dit le garçonnet, vous pouvez croire que ma pomme danse !

— Oui, oui, lui répond un invité, et c'est renversant ! »

Toute la foule applaudit au point d'en faire trembler les murs du château.

« Reste à vous faire entendre la voix de ma bouteille chantante » dit l'enfant !

Rires d'un bout à l'autre de la salle...

« Ah ! riez si vous voulez, reprend le petit ! Ce que je vous ai promis, je l'ai accompli. Bouteille, je te commande de nous faire entendre une chanson ! »

À l'instant, la bouteille entonne une romance qui rappelait plusieurs traits de la vie du prince, héros de la fête. Le prince, tout ému du phénomène, se laissait pousser vers un coin pendant que des yeux s'attachaient à lui. Plusieurs le

connaissaient et savaient qu'après son mariage, il avait fait tuer sa femme et ses enfants. Le prince se sentait mal à l'aise, mais la bouteille continuait toujours sa chanson. La dernière note de la mélodie fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

On annonça aussitôt aux invités que l'on jouerait un air de valse pour permettre à la foule de danser. Tous acceptèrent avec enthousiasme.

L'Oiseau-de-vérité, la bouteille d'eau chantante et la pomme-qui-danse demeurèrent sur la table centrale. La valse commença à faire tourbillonner les couples, y compris le prince, père des jumeaux, et sa blonde compagne. Tout à coup, le prince embrassa sa partenaire ; au même instant, l'Oiseau-de-vérité partit comme une flèche et alla frapper le prince en pleine figure. Le grand militaire se pencha vers l'enfant : « Beau Petit-Soleil-d'or, vous avez un bel oiseau, mais il est grossier !

— Si mon oiseau est grossier envers vous, dit le garçonnet, c'est que vous le méritez ! »

Le prince ne réplique rien et continue à danser et se permet d'embrasser sa compagne une seconde fois. L'oiseau part en bolide et... taw ! Il frappe d'un dur coup d'aile le prince à la figure. Le danseur princier se penche encore vers le garçonnet : « Je le répète, mon petit ; tu as un bel oiseau mais il est aussi grossier que joli !

— Si mon oiseau est grossier, c'est que vous le méritez !

— Nous verrons bien si je le mérite, de rétorquer le danseur ; fais-le donc parler, cet oiseau !

— Oui, prince, je peux le faire parler, si vous y tenez ! Oiseau-de-vérité, qui connais le passé, raconte donc devant la foule la vie de ce beau prince !

— Prends bien garde, précisa la prince, que cet oiseau ne dise des propos inconvenants... !

— Non, non, prince ; il ne dira que la vérité. Je vous ai annoncé que ma bouteille chantait et que ma pomme dansait, et je ne vous ai pas trompé. Je vous annonce maintenant que vous entendrez l'Oiseau-de-vérité ! »

L'oiseau fait demi-tour sur la table et s'arrête dans la direction du prince : « Beau prince, dit-il, vous vous rappelez sans doute que dans votre jeunesse, vous avez fréquenté deux belles princesses. Vous étiez tiraillé entre la beauté de l'une et la bonté de l'autre. Vous avez épousé cette dernière à la suite d'une promesse qu'elle vous a faite. Il vous a semblé qu'elle n'a pas rempli sa promesse. Mais elle ne vous a pas trompé ; la preuve est à votre portée : ce sont les deux enfants privilégiés que voici ! Vous vous amusiez avec des princesses étrangères pendant que votre épouse pleurait ; elle a erré des années dans la forêt pour sauver ses enfants. Vous me jugez grossier, mais vous mériteriez plus d'humiliations que je ne vous ai imposées.

« Vos deux enfants sont vivants ; vous les avez crus morts. Vous avez pris une décision sans soupçonner la jalousie de votre belle-sœur ; c'est elle qui a inventé le faux message : la naissance de deux singes ! Vos deux singes se trouvent en réalité les deux plus jolis enfants de l'univers. Votre femme a donc rempli sa promesse. Maintenant, traitez-moi de grossier... »

Le prince court se jeter dans les bras de sa femme et lui demande pardon de sa conduite, devant la foule des invités. Ils ont continué à fêter l'heureux événement, mais moi je n'y suis pas allé ; je suis resté ici... !

LE PETIT-SOLEIL... ET LA PETITE-ÉTOILE-D'OR

Récit populaire raconté à Sudbury Ontario, le 18 août 1955, par Aldéric Perreault (65 ans) qui l'avait appris, vers 1898, de son grand-père, Édouard Perreault alors dans la soixantaine.

Enregistrement no 825. Conte-type 707 I a, b, III a, b, d, IV a, b, c.

B'en, enn' fois, c'éte' in roi. I' avait deux bell's princesse', ah ! c'était que'qu' chos, de beau ! Mé', i' 'n n-avè' enn' principal'men, alle était encor' p'us bell' que l'aut'. Mé', alle était méchante, elle ; 'a avait c' défaut-là : 'a était jalous' de sa sœur, effrayant !

I' y avè' in beau prince, in bon jour, qui s'approch' du château, p'i' i' faisait dés beaux yeux, comm' de raison, aux bell's princess's. Ça fait qu' te'hour', i' eumait b'en mieux la plus bell' dés deuss's : la plus jeun' qu' ètè 'a plus bell', mé', l'aut', par sa qualité, i' eumait mieux l'aut'.

In bon hour [jour], to'hours, le roi gu'i di' : Écout', lâ, i' dit, mon beau princ', pourquoi c' que tu fais pâs ton choix ? I' dit, t'és pâ', i' dit, pour fair' l'amour à més deux fill's steddé [*steady*]¹, p'i' i' dit, faire accrère au marguiage à enn' p'i' à l'aut'. Ça fait qu' b'en, i' di', i' y en â enn' que j'eum' mieux qu' l'aut' ! — B'en, i' dit, prends-lâ ! — Oué, mé', i' dit, j'ai dés mauvais's novell's d'elle : i' di', i' paraît qu'alle ést jalous', p'i' i' dit, qu'alle ést b'en méchant' ! — B'en, i' dit, prends l'aut', d'abord !

Ç' fait qu' l'aut' s'a avancée, la princesse, en deunnant sa main, 'a dit, si tu veux m'épousé', 'a dit, j' te promè', 'a dit, qu' lés deux premiers enfants qui naîtront d' moé, 'a dit, l' p'tit garçon a'râ in p'tit saileil d'or dans l' fron, 'a dit, qui s'râ jamè' éneffaçab'e, 'a dit, ça s'râ pour la vie ! P'i', 'a dit, si c'ést enn' p'tit fille, i' y a'râ enn' p'tit étoèl' d'or dans l' front ! — B'en, i' dit, si tu m' promets çâ, bell' princesse, i' di', on vâ s' marguier ! — 'A dit, j' teul l' promè' ! 'A dit, je l' sé' d' bonn' pâ'r, 'a dit, c'st enn' de més tante', 'a dit, qu'ést fée, p'i' 'a dit, qu' 'a m'â promis çâ : lés deux premiers enfants que j'mettre' au monde,

1. *Steady* (angl.) : Assidu, régulier, constant. Pris ici adverbialement : Avec persistance, sans s'arrêter.

in [un] a'rè' in p'tit saleil d'or, p'is l'aut'e enn' p'tite étoèl' d'or. — B'en, i' dit, c'est correck', tu vâ' êt' ma femm' !

Ça fait qu' là, i' 'a fianc', comm' de raison ; écite, on fait dés noc's ! To'hours que durant lés premiér's années d' ménage, i' y â in command'ment d' guerr' qui câl' [call]² son mari pour l'armée, l' beau prince. Et p'i' i' s'informait to'hours dés nouvell's de sa nouvell' femm', comm' de raison : comment c' qu' 'a s' portait, p'is tout'. Ah ! ça allait b'en, ça allait b'en !

To'hours, quant' ça a v'nu qu' 'a a mis lés deux enfan au mond' deux beusson : in p'tit garçon, p'i' enn' p'tit' fille ; i' â in beau p'tit saleil d'or dans l' front, qui brillait, més vieu' : in vrè' diamant ! P'is la p'tit' fill' pareil ! 'A dit, j'ai pâs trompé mon mari ! P'i', 'a dit, ma tant' qui ést fée m'â pâs trompée non plus ! B'en, 'a dit, j'su's b'en content' ! M'â' envoyé' in message à mon mari, 'a dit, qu'i' vienn' voèr câ, 'a dit, mecqu' i' eille [ait] enn' chance, 'a dit, de slaqué' [slack]³ à l'armée, 'a dit, qu'i' vienn' me voèr, p'i' 'a dit, voèr sés deux beaux enfants !

L'aut', la jalousie la po'gne. 'A dit, m'âs gu'i envoyé' in messag', moé ! 'A dit, m'âs gu'i envoyer l' message ! Alle envoueille [envoie] in message à son mari, qu'au lieu d'êt' deux enfants comme 'a gu'i avait promis, c'étaient deux sing's qu'alle avè'. Ah ! 'a dit, c'est b'en simp', c'st immontrab'e⁴, 'a dit ! Le monde, 'a dit, c'est enn' vrè' farce, 'a dit, deux p'tits singe', 'a dit, dans l' barceau ! 'A dit, c'est laid, ç'a 'és yeux croche', 'a di', eh b'en ! 'a dit, c'est dés sing's ni p'us ni moins. 'A di', 'ienqu' i's sont pâs si poélus, mé', 'a dit, c'est tout' ! 'A dit c'est dés vrais singe' a'ec dés grand's griff's, p'i' 'a dit...

Hum ! lui, qui r'coé' câ, le v'lâ en colèr' ! B'en, i' dit, ma femm' m'â trompé d' minme, i' di', aprè' a'ouèr eumé mieux l'aut' qu'étais plus bell', p'i' i' dit, d'abord qu' 'a m'â joué in tour de minme, i' dit, j'la fais mourir ! I' dit, j'la fais mourir !

Ça fait qu' là, i' câl' [call] deux gendarm's, p'i' i' dit, vou' allez tuer mes deux enfants, p'i' i' dit, ma femm' ; tuez câ t'u' suite, i' dit, pour pâs qu' ça seill' [soit] connu, i' dit. Dans l'armée, i' dit, le grad' que j'ai, i' dit moé, dans l'armée, p'i' i' dit, deux singe', i' dit, pour dés enfan ? Ah, ah ! i' di', i's vont mourir, i's vont disparaît' ! C'étaient tout's dés ment'ries, comm' de raison !

Ça fait qu' te'hours que, i' y en â qui on attendu parler d' câ ; i' on avarti sa femme : i' ont dit, sauv'-toé, i' ont di', i' y â deux gendarm's qui s'en vienn'nt p'te fair' mourir, toé, p'is tés deux enfants ! La v'lâ après pleurer. Par quell' raison ? — B'en, i' ont di', i' â r'çu in message, in faux message, et pui', i' ont di', i' t'en veu' assez qu' tu vâs mourir, toé p'is tés deux enfan. I' ont dit, la meilleure affair', c'est d' paqu'ter tés p'tits, p'is t'en-aller ! Dés si beaux enfants, si follait

2. Call (angl.) : Appeler.

3. Slack (angl.) : Détendre, ralentir. À une période où la guerre ralentirait.

4. Inmontrable : Qui ne peut être montré.

qu'i's tus'nt câ ! I ont dit, ça s'est jamais vu dans l' mond' dés enfants si beaux, l'air si fin ! — Ah ! b'en, 'a dit, j'vous r'marcie d' m'avoèr avartie !

'A prend sés deux p'tits, p'i' écite on prend l' bois ! P'i' en'oueill', p'i' en'oueill' ! P'is d' temps en tem, 'a se r'pôsait. P'is quant' 'a pouvait trouver dés harbag's, dés fruitag's dans l' boâ', 'a nourrissait sés p'tits enfan, encor', p'i' 'a 'n avait b'en soin, p'i' à tout bout d' champ, 'a 'és dév'loppait, p'i' 'a 'és r'gardait, p'i' 'a 'és embrassait. Ah ! c'était beau, dés beautés incomparab's, c'est b'en simp' !

Ç' fait qu' to'hours que lés enfan', en voyageant dans l' bois d' minm', p'i' à lés nourrir au poésson p'i' au p'tit gibier qu' 'a pouvait tué avec in bâton, quiens b'en, 'a arrive à enn' plac' su' enn' montagne ; i' faisait b'en noèr, le soèr, c'était târd dan 'a nui'. 'A charchè' enn' plac' pour se couché à l'abri dés gros sapins, à l'abri du ven, 'a aparçoe' enn' p'tit lumièr' qui brillait su' l'eau. Ah ! c'était loin in affère effrayante, à l'aut' bout d'in grand lac.

Bonguienne ⁵ ! 'a dit, més pauv's p'tits enfants ! Si vous parlié', 'a dit, j'a'rè' enn' bonn' consolation, 'a di', à vous annoncé' ! 'A dit, j'voé' enn' p'tit lumière : 'a di', i' y â que'qu'in lâ, çertain ! Mé', 'a dit, vous parlez pâs, vous comprenez r'guien ! Mé', 'a di', on vâ gu'y aller pareil ! 'A marche...

To'hour', en arrivant su' l' matin, to'hour', alle aparçoe' enn' p'tit lumièr' b'en trist' dan in p'tit châsis, ⁶ 'ienqu' enn' vit' [vitre], in vieux chanquier [chantier], ⁷ v' savez, tout en mouss', dés vieill's logu's [logs] ⁸ : ça f'sait longtemps qu' c'était bâti. 'A cogne à 'a port'. — Rentrez ! Ah ! môseuss', 'a dit, ça répond for' écite ! — Où c' que vous allez, madame ? — 'A dit, parlez-moé z-en pâ', 'a dit, j'm'en vâ à 'a grâc' du bon Dieu ! 'A dit, j'm'en vâ à 'a grâc' du bon Dieu, 'a di' ; i's veul'nt me fair' mourir avec més enfants, p'i', 'a dit, j'm'en vâs ! P'i' 'a dit, déclârez-moé pâs, si que'qu'un s'inform' si vous m'avez vue ! 'A dit, j'ai deux enfan, 'a dit, qui s'est jamais vu dans l' monde ; 'a dit, c'est dés beauté', 'a di', incomparab'e' ! 'A 'és dév'lopp', p'i' 'a gu'i montre. — Oh ! i' dit, le p'tit saeil d'or p'is la p'tite étoèl' d'or ! Çertain qu' c'est leu's noms ! — 'A dit, vraimen, 'a dit, c'est vraiment leu's noms ! — Mé', i' dit, comment qu' ça s' fait qu' vous ayez dés si beaux enfants qu' câ ? — Ah ! b'en, 'a dit, c'est in don, 'a dit, d'enn' fée : enn' de més tant's qu'est fée. P'i' 'a dit, j'voudrais b'en lés réchappé'. 'A dit, mon mari, 'a di', i' â r'çu in faux messag', p'i' 'a di', i' veut m' fair' mourir, moé p'is més enfants. Pourtant, 'a dit, j'l'ai pâs trompé ! — Oué ! B'en, i' dit, vou' allez couché écite, à soèr, i' dit, passé 'a journée, vous r'poser, p'is du bon bouillon, i' dit, du chevreu' [chevreuil], bon bouillon d'original, p'i' i' dit, vou' allez vous ravigoté in peu. P'i', i' dit, si vous êt's pressée, i' dit, v' continuerez vot' rout' demain ; si v's êt's pâs pressée, pâssez que'qu's

5. *Bonguienne* : Juron qui indique la surprise, la résignation.

6. *Châsis* : Fenêtre.

7. *Chantier* : Cabane faite de troncs d'arbres, dans la forêt.

8. *Logs* (angl.) : Billots (bille de bois en grume).

jour' écite. Ah ! p'i' à tout bout d'champ, follait qu'i' rouv' lés couvart's p'is r'gâder cés enfants-lâ. Ah ! p'i' i' 'és embrassait, p'i' i' trouvait çà b'en beau. Ç' fait qu' te'hour', i' dit, v's allez pâsser que'qu's jours !

Au bout' de que'qu's jour', 'a dit, j'cré' b'en, 'a dit, qu' m'âs faire in bout' ! — Mé', i' di', où c' que vous voulé' allé' ? — A' dit, j'm'en vâs plus loin qu' câ, 'a di', en câ, 'a dit, que quelqu'in m'a'rait vue arrivé' écite, 'a dit, faut qu' j'marche ! — Oué, b'en, i' dit, si vous voulez prend'e, i' dit, l' rain-d'-ven,⁹ i' di', au nor'-ouess' d'icite, i' di', i' y â in d' més frér's qu'est p'us vieux qu' moé. Ah ! i' di', i' ést vieu' ! Ah ! i' di', i' â la barbe assez longue, i' dit, quand i' marche, i' pil'¹⁰ dessus, i' dit, tant qu'i' â 'a barb' longu' ! P'i', i' di', i' ést b'en vieu' ! Ayez-en pâs pœur, c'st aussi bon, i' dit, comme i' ést lai' [laid]. I' ést b'en lai', i' ést si vieux ! Mé', i' di', i' vâ vous r'cevoèr lés brâs ouverts, p'i' i' dit, principal'ment mecqu' i' voueill' cés enfants-lâ. I' dit, v's avé' à peu près pour trois quat' jours de march', p'i' i' di', allez drouett' [droit], guidez-vous d'enn' montagne à l'aut'e, au nor'-ouess' ; trompez-vous pâs !

Ça fait qu' to'hours qu' 'a s'en vâ lâ. March', p'is march', p'is dans l' jour, p'is, lés nuî's, b'en 'a dormait par 'tits bout's, p'i' 'a marchè' à tâtons, p'is quiens b'en, pauvre femm' ! P'i' 'a se r'posè' avec cés deux enfants-lâ : c'était pésan à porté' ! 'A était rendue à bout d'halein' ; to'hours, quant' 'a était trop restée¹¹, 'a s' couchait. Quant' le saleil se l'vait, b'en, 'a s' réveillait, p'i' 'a faisè' in bout'. 'A r'gardait pour trouver d' quoi à s' nourrir in peu, pour se renforcer pour fair' la route.

To'hours, dan in cont' ça vâ vite ! Alle aparçoé' in p'tit chack [shack] dan enn' bé'e [baie], dans l' fond d'in lac encôre. Ah ! més vieux ! C'est c' vieux chack-lâ, c'est tout couvert de mouss', més vieu' ! Ah ! dés feuil's mort's là-d'ssu' ! 'A cogne à 'a port'. — Ren...trez... ! — Ah ! môseuss' ! 'a di', i' ést vieu' ennéfette !¹² — I' di', ayez pâs pœur, madame ! I' dit, j'su's b'en vieux, mé', i' di', i' y â r'guien d' méchant dans moé. V'nez vous r'posé', i' dit ! V'nez vous r'posé' ! Ah ! i' dit, v's avez l'air rendue à bout', lâ, à bout d' tout'. V's êt's rendue à bout' ! Vot'e estamâ' doé' êt' b'en faib'e ! — 'A di', oui, 'a dit, mecieu', 'a dit, j'ai tell'ment faim, j'su's tell'men épuisée, 'a dit, qu' si vous m' denniez l' parmi', 'a dit, j'me couch'rè' à terre, 'a di', au râs l' poêl', lâ ! — Ah ! i' dit, non ! I' di', allez vous coucher dans mon vieux lit, lâ, p'i', i' dit, r'posez-vou' ! I' di', i' y â r'guien pour vous déranger ! Mé', i' di', avant d' vous couché', i' dit, vou' allez prend'e in bon bouillon, in bon bouillon d' pa'drix ! Quien ! I' dit, câ, c'est pâs trop grâs ni trop rich', lâ, i' dit, ça vâ vous fair' du bien ! P'i', i' dit, quand vous a'rez dormi in bon sorme [somme], i' dit, m'âs vâs vous préparé' in bon r'pâs ! P'i', i' di', in p'tit brin d' bouillon à vos p'tits enfan ; i' dit, ça vâ fair' du bien ! — Ah ! c'est correck' ! 'A était b'en fièr', lâ !

9. *Rain-de-vent* : Direction.

10. *Piler* : Fouler aux pieds ; appuyer le pied (sur quelque chose)

11. *Resté* : Fatigué, épuisé.

12. *Ennéfette* : En effet.

Ah ! to'hour' 'a rest' lâ, p'i' 'a se r'pôs' ; p'is lâ, quant' 'a s'ést l'vée, i' y â in bon lunch su' 'a tab', dés assiett's de bois, mé', tout d' minme, 'a mangeait là-d'dans, més vieux ; c'était b'en prop'. Bon sték [steak] d'original, et p'is quiens b'en ! Couchez-vous, madam', p'is r'posez-vous, p'i' inquiétez-vous pâs ! — Mé', 'a dit, moé, j'peux pâs rester longtem ! 'A dit, faut que j'marche ! — I' dit, ça press' pâ ! I' y â r'guien qui vous press' ! — Mé', 'a dit, t't d'in coup que que'qu'in m'a'rait vue v'nir ici, et qu'i' sui'rait més trace' ? 'A dit, j'sus pardue ! 'A di', y â deux gendarm's, p'i', 'a di', 'és aut's von êt'e à joul. — B'en, i' dit, si, par câ', i' dit, qu'i' y a'rait dés gendarm's qui s'inform'raient d' vou', i' dit, j'ai un joul icitt' dans mon écurie, lâ ; i' di', i' y a pâs d' joul du roi, i' dit, qu'arrive a'ec câ ! I' dit, quand on veu' allé' en quequ' pâ'r a'ec câ, i' dit, câ, ça marche ! I' dit, v's savez, lés jouaux dés rois, lâ... I' dit, câ, ça arriv' pâ' avec câ, lés jouaux d' l'armée. Non, non, non ! I' dit, j'ai in joul écitte, i' dit, que'qu' chos' qui mèn' !

B'en, to'hours, b'en, 'a dit, c'est correck' ! 'A dit, j'vous r'marcie b'en d' vos bontés. To'hour', au bout d' que'qu's jours, qu' 'a était r'montée pâs mal, to'hours, lés enfants vieillissaient tout l' temps, t' sé' b'en, commencè' à jâsé' in peu, p'is quiens b'en... B'en, i' dit, lâ, i' dit, d'abord qu' vous vous en-allé', i' dit, m'âs vous deunner la main, p'i', i' dit, vou' allez r'continuer su' l' minm' rain-d'-ven. I' di', au bout' de six jours de marche, i' dit, vou' allez trouvé' in d' més frère', eul p'us vieux d' més frère'. Ah ! i' di', i' ést p'us vieux qu' moé pâs mal : i' â quatre ans p'us vieux qu' moé. Ah ! i' di', i' dépâs' le cent, le centaine ; i' ést b'en vieux ! P'i', i' dit, lâ, lui, lâ, i' vâ vous dir' quoi fair'. P'i', i' dit, lâ, vou' allez resté' enn' secousse. I' di', écoutez mon conseil ! Lés conseils d'in ami, i' dit, prenez-lés, madame ! I' dit, vou' allez resté' en r'pôs, lâ, i' dit, six moâ', in an, deux ans, si vous pouvè'. I' y a'râ pâs d' dangé'. I' di', i' vâ tout' vous sauver de tout's lés dangers, p'i' i' di', i' vâ vous dir' quoi faire aprè'. I' dit, suivez mon conseil.

Ah ! b'en 'a dit, j'vous r'marcie b'en dés fois ! Denn' la main, p'i' 'a fait sés adieux, p'i', 'a pâ'r a'ec sés p'ti'. Ah ! i' dit, faut que j'lés embrasse avant d' partir, cés pauv's p'tits ! Po'gn' lés enfants, p'i' i' 'és embrass' chaquin leu' tour, en tremblant, pauvre vieu'... Et p'i', elle, 'a pârt, lés larme' aux yeux, d' laisser l' vieu' : i' avè' été si bon pour elle ! 'A pâsse à travers du bois... En'oueill', p'i' en'oueill' ! P'is march', p'is quiens b'en... !

Quant' ça vient l' soèr, to'hour', 'a couche au râs d'in gros rocher. Lés loups l'avè' achalée¹³ tout' la nuit : ça hurlait chaqu' bord d'elle. 'A 'n en chéquait [shake]¹⁴, p'i' 'a t'nait sés p'tits du long d'ell', p'i' 'a s' collait du long du rocher. Lés loups pâssaient chaqu' bord, p'i' i' a voyaient pâs.

To'hours que, au p'tit jour, l' lend'mon matin, quand qu' lés lou' [loups] ont cessé, écitte on pârt p'i' on s'en vâ encôr ! P'is march' ! P'i' 'a r'gârdait voèr

13. *Achaler* : Importuner, harceler, agacer.

14. *To shake* (angl.) : Tremblotter, branler, chanceler.

si lés lousps lés suivaient : mé', non. I' attendaient p'us r'guien. Quant' ça v'nu la nui', encor' la minme affaire : 'a s' charchè' in abri, p'is, du long d'in roché' ou du long d'in arrachis¹⁵, d' que'qu' magniér' pour s' protégé', a'ouèr r'guien qu' su' in bor' à s'ouâtché' [watch]¹⁶, armée d'in gros bâton.

To'hours que, enn' journée à l'aut', to'hours, lés huit jours s'écoul'nt, p'i' alle arriv' su l' soèr su' c' vieux chack-lâ. Ah ! més vieu', 'a pensait qu' c'été' in rocher de mouss' ; mé' non, c'été' in vieux chanquier : lés cho'pignon [cham-pignons] après çâ, p'is c'était tout' eur-poussé... Ah ! c'était vieux ! Lés âb's tombè' 'a-d'ssus.

'A cogne à 'a port'... — Ren...trez... ! Ah ! 'a dit, la voi' â fléchi écitt'. Ça fait qu' 'a rent'e. Enn' main tremblant' qui rouv' la port'. La porte en chèque' [shake] avec, més vieux ! Bonhour ! — Bonhour, 'a dit, bon vieillârd ! — Bon-hour, madame ! Où c' que vous allé' ? — 'A di', à 'a grâc' du bon Guieu ! Ah ! oui, i' dit, lâ. I' dit, vou', i' dit, j' vous connais pâs, mé', i' dit, j'sé' que c' que vous avez dans vos brâ' ! — 'A dit, comment çâ ? — Oui, i' dit, je l' sé' ! I' dit, je l' sé' ! I' di', i' y â eunn' femme, eunn' sorcier' qu' â passé écitt' ; ça m'â eu l'air d'eunn' fée. P'i', i' di', 'a m'â dit qu'i' s'en v'nè' enn' femme icitte avec deux enfants. P'i', i' dit, si j'me tromp' pâs, c'est l' P'tit Saleil d'Or p'is la P'tit' Étoèl' d'Or. — Ah ! mon Guieu, 'a dit, j'su's déclarée ! 'A dit, ma tant' m'â trahie ! 'A dit, comment ça s' fait qu'alle avait to'hours dit qu' 'a m'éd'rait [m'aiderait], p'is qu' 'a a v'nu m' vend'e écitté ? — I' di', ayez pâs pœur, madame ! I' di', alle â mis sés parole' enteur [entre] bonn's mains ! I' dit, moé, j'vous vendrai pâs, p'i' ell' non plus ! P'i', i' dit, moé, écitt', vou' allez vous r'posé' in an, deux ans, tant qu' vos enfants s'ront pâ' assez vieux pour marcher comme i' faut, p'is tout', p'is m'â a'ouèr soin d' vous, moé !

P'i', i' di', ensuite on parl'ra d'aut' chos' ! Vou' allez manger, p'i', i' dit, m'en vâs vous faire in lit dans c' coin-lâ, p'i' in pour vos enfants, p'is l' mien ést lâ. P'i', i' di', i' y â mon fusi', écitt', p'is j'ai un joul, lâ ! Mon frér' vous â dit qu'i' avè in joul vite, hein ? — Oué ! — B'en i' dit, l' mien ést le r'doub'e encôre ! I' y â r'guien dans l'univers, ni vent, ni r'guien ! I' dit, c'est plus vit' qu'eul ven ! I' dit, c' joul-lâ, i' di', i' y â pâs d' ven, i' dit, qui l' suit, ni r'guien... I' dit, ça marche ! I' di', on n'â r'guien qu'à s' tenir, p'is c'est tout' ! P'i', i' dit, j'vous l' deunn'rai, i' dit, c'te joul-lâ, i' dit, t't à l'heur', lâ, i' dit, mecqu' vos enfants seille' [soient] assez vieux, lâ. P'i', i' di', i's von' êt' vieux jeun's, parce, i' dit, rapport', i' dit, qu'i's sont b'en intelligents. P'i', i' dit, çâ, i' dit, j'veux pâs qu' vous câss'é 'a têt' ni qu' vous vous fatigu'é' a'ec çâ. J'vous expliqu'rai tout' çâ, i' dit, dans in moment, lâ, i' di', aprè'. I' di', on l'â enn' couple de jours, p'i' on vâ parler d' çâ. — C'est correck' !

Ah ! la femme éte' h'ureu', més vieux, p'is d' tem en tem, il l'emm'nè' au bord du lac, po'gne in beau poésson frais. Ah ! i' était bon : i' yeu' faisait routir

15. *Arrachis* : Longue souche ou arbre arraché dont les racines sont à nu.

16. *To watch* (angl.) : Surveiller, épier, guetter.

çâ avec tout's sort's de graiss' de gibier, comm' de raison ; i' avait pâs d' beurre, 'és aut's, ni r'guien. I' avaient la graiss' de bétail savag', lâ. Ah ! alle était b'en, p'i' 'a renforçissait, p'i' ah !... 'a se r'faisait dés couleurs. P'i' lés enfan ont commencé à parler, p'is i's l'app'laient leu' grand-pér' ; b'en ça faisait b'en l'affère au vieu'. I's gu'i denné 'a main, p'i' 'a tou' 'és matin, i' allè' embrasser l' vieux pepér', p'is la P'tit' Étoèl d'Or, p'i' 'a P'tite Étoèl'... p'i', ah ! b'en l' P'tit Saleil. C'était pâs drôl' ! L' vieux, ça gu'i faisait d' la peïn' de 'ouèr que, enn' journée à l'aut', lâ, qu'i' follait qu'i's s' laiss'nt !

To'hours que dan in cont', ça vâ vit', més vieux ! Le p'tit garçon po'gn' six ans. Bon ! b'en, i' di', à c'tte heure, i' dit, grand-père, i' dit, j'ai six ans ; j'su's t-assez smatt' [*smart*] ¹⁷ pour mon âge. — Oui, i' dit, t'és smatt', p'i' i' di', intelligent comm' dés enfants d' quinze ans l' sont pâs, p'i', i' dit, capab'e avec çâ, p'i' i' dit, grô' et grand. P'i', i' dit, ta beauté qui t' ré'on' [rayonne] dans l' visage, i' dit, dan 'a fégure, i' dit, mon enfant, çâ, i' di', in beau saleil ; p'i' i' dit, ta p'tit' sœur, bell' P'tite Étoèl' d'Or aussi. Eh ! i' dit, qu' 'a ést don bell', p'is b'en intelligent !

B'en, i' dit, grand-père, i' dit, que c' c'est qu' vou' allé' êt' capab' de fair' pour n'us aut' ? I' dit, vous nous avez rendu b'en sarvice, p'is vous êt's capab' davantage encôr' ! — B'en, l' vieillâr' i' di' : Écout' ! Ça m' coût' de te l' dire. I' di', i' y â in jardin de tout's lés fleur' imaginab's, de tout's lés frui' imaginab's, p'is lés oéseau imaginab'e'. I' dit, vâ folloèr, i' di', au risqu' de ta vie, que tu prenn's mon joul, p'i', i' di', i' vâ te m'ner lâ, lui ; p'i', i' di', i' y â enn' gross' clétur'. C'est r'guien qu' mon joul qu'ést capab' d' la sauter. P'i', i' dit, lâ, vâ fouloèr aller charché, 'a pomm' qui dans' ; p'i', i' dit, quant' tu s'râs dan enn' veillée de roi ou de prince ou de princesse, i' dit, t'â 'ienqu' à commander ta pomm' de dansé, i' di', 'a vâ dansé, i' di', i' y â r'guien d' p'us beau ; i' dit, ça vâ êt' enn' vraie vermeill' [merveille] de voèr çâ ! I' dit, l' mond' vâ tout' être épaté : i' dit, dés milguionnair's comm' lés rois, tout', ça vâ tout' se câsser l' cou d' voèr dancer c'tte pomm' ! P'i', i' dit, c'ést d' 'ouèr comment c' qu' 'a vâ danser !

— Oui, mé, i' dit, grand-pèr', c'est dangereux d'aller lâ ? Oui, c'est dange-reu' ! I' di', i' y â l'oéseau trompeur qu'on appell' l'Oéseau d'Vérité. I' vâ te l' folloèr itou » P'i', i' dit, ouâtch-toé [*watch*] ! i' di', i' vâ v'nir au râs toé, en t' faisan enn' bell' façon, p'i' : en'oueill' Ti-Jean ! P'i', i' dit, fais-en pâs d'câs pâ-en-tout' ! P'i', i' dit, si t'âs l' malheur, i' dit, d' vouloèr le po'gné, i' dit, p'is si tu l'maque', i' di', i' vâ t'touché' avec son ail', p'is tu vâs resté' en mass' de sel dans l'parterr', dans c'te jardin-lâ ! P'i', i' dit, parsonn' pour te sauver ! Lâ, i' dit, t'és fénî, fénî ! Tu r'ouèrâs p'us ta p'tit' sœur, ni ta mèr' ni r'guien ! Bon ! P'i', i' dit, te l'faut, çâ ! — Oué, b'en, grand-père, i' dit, j'su's pâs mor [*mort*] à venir écit't', p'i', i' di', on â pâssé parmi lés loups, parmi lés ours, tout's sort's de bétail savag' ; l'bon Dieu nous â consarvé, i' di', i' nous consarvrâ b'en encôre ! I' di', où c'qu'il est vot' ch'fal ? — I' di', i' ést dan écurie !

17. *Smart* (angl.) : Intelligent, alerte, souple, vif.

I' sort c'te joual-lâ... I' ést r'guien qu'ça d'larg', més vieux ; maig' taît [*tight*]¹⁸, p'is long ; des grands patte'. I' di', i' â enn' bell' crigniére, i' dit ; quiens-toé b'en. I' di', en embarquant d'ssus, mon vieux, tu vâs voèr in agrès¹⁹ qui mèn' !

I' dit, ça bon, grand-pér' ! — Mé, i' dit, quo' c'que j'te r'commande, i' dit, touch' pâ' à l'oéseau d'vérité ! Touch'-lé pâ' ! I' di' on l'appell' l'oéseau trompeur : i' fait semblant de s' fair' flatter, p'i', i' dit, s' fair' prendre. I' di', attends ! Ça s'rá l'temps deul l' po'gné, i' dit, j'te dirai comment fair' ! Là, i' dit, c'est 'a pomm' qui dans' qu' t'a'll's [que tu ailles] charcher. P'i', i' dit, méfie-toé, i' dit, c'te pommier-lâ, i' ést loin du bord ; p'i', i' di', i' y â tout's sort's de bétails qui vont v'nir pour sauter su' toé, t'étrangler, mé', i' dit, aie pâs pœur : le joual vâ tout clairer [*clear*]²⁰ ça ! Quiens-toé aprè' 'a crigniér', p'i', i' dit, mecqu'i' pâss', tu vâs l'ouèr c'te pommier-lâ ! I' di', i' est plus gros qu' lés aut's, p'i', i' di', i' est seul pâs mal ! Lés aut's fruits sont p'us loin.

I' dit, lâ, c'est tout's dés bétail', autour : dés l'guions, dés lucorn's, p'i', i' dit, dés ours, p'i' i' dit, dés tigr's ; p'i' i' di', aie pâs pœur, i' dit, quiens-toé après l' chefal, p'is laiss' fér' le rest' ! — B'en, i' dit, c'est bon. Marci, grand-pér' ! — Bon 'ouéyag' ! Bon 'ouéyage !

Ah ! b'en, lâ, to'hours que... c'était pâs drôl'. La vieill', comm' de raison, 'a brâillait d'ouèr son garçon partir pour in péri' d' la sort', p'is sa p'tite Etoèl' : mon p'tit frér' qu'est parti, p'i' on le r'ouèrà 'ted b'en²¹ p'u's ! P'is le vieux lés r'consolait, p'is la vieille eur'consolait la P'tite Etoèl' qui brâillè' : 'a s'ennuyait d'son p'tit frér'. To'hours, c'ète in voyag' d'in an et in hour [jour], lâ ! Rapp'lez-vous d'ça ! C'était pâ' à la porte !

Ç'fait qu' to'hours, comm' de raison, ça allait 'ssu' 'és montagn's, lés riviér's, lés lacs, pâs d'différence ! Icitte, on port' pâ' à terr' par bout', p'i' on s'en vâ ! Ça gu'y allait ! Lés branch's chaqu' bord d' la têt' p'is ça silait,²² més vieux, comme in vent d' cent vingt-cinq mille' à l'heur'.

To'hours qu'i' aparçoè' c't 'és paquets d'fleur' au loin. C'est sur enne hauteur terrib'e. I' dit, ça doé' êt' ça qui ést l'si beau jardin ! B'en, i' di', on vâ gu'y allé' ! En'oueill' z-y ça, l'Blond ! Eh ! mecieu ! Le joual arriv' su' eunn' clétur' de douz' pieds ; saut' drett' par dessus ! P'i', i' pâss' parmi tout's cés bétails-lâ. Dés hurlements, dés siff'l's, dés cris de toute espèc' de bétail' imaginab'e. I' faisait pâs d'câs de r'guien, lui ! Tout d'in cou' [coup], i' aparçoè' c'te pommier-lâ. L'joual pass' drett' dessour ; i' griffe enn pomm', p'i' i' 'a met dans sa poch', p'i' i' r'vir' le joual, saut' par-dessu' 'a clétur' su' l'aut' bord, p'i', en'oueill' su' l'minm' temps !

I' arriv' cheu' z-eux, to'hour', au chack du vieux, lâ, c' pauvre enfant, c' pauv' P'tit Saleil. La P'tite Etoèle était b'en faib'e : 'a s'était tell'men ennuyée,

18. *Tight* (angl.) : Raide. Maigre tight : raide maigre.

19. *Agrès* : Équipage (cheval, harnais et voiture).

20. *To clear* (angl.) : Enlever, ôter, éloigner.

21. *'Ted b'en* : Peut-être bien.

22. *Siler* : Siffler.

p'is tell'men inquièt' que sa mère ajuaît [achevait] d'mourir, p'is la P'tite Etoèle ajue' itou. Le vieux s'mè' à êt' content. Ça voulait p'us boèr de bouillon, ça voulait p'us manger, ça s'ennuyait tell'ment, p'i' assé' inquièt' que ça pleurait tout l'temps, p'is l'vieu' était découragé d'câ. To'hours, quoi c' qu'i's voueille' eursoud' ? Le P'tit Saleil ! Hé' môseuss' ! C'était pâs qu'la joie !

I' s'en vâ trouver sa p'tit' sœur, p'i' i' l'embrass', p'i' i' embrass' sa mër', p'i' i' deunn' la main au vieux, p'is l'eur'marcie b'en dés fois d' son ch'fal. — B'en, i' dit, mon garçon, i' dit, le j'val ést à ta disposition écitt', quant' tu 'n n-a-râ besoin. I' dit, lâ, i' dit, tu vâs te r'poser que'qu's jours, p'i' i' dit, l' joul aussi. P'i' i' di', à c'tte heure, i' dit, t'âs vu, où c' qu'ést l' jardin, lâ, t'âs vu enne eur'source ? — Oui ! i' dit, j'ai vu enne eur'sourc'. — Lâ, i' dit, vâ folloèr que tu débarqu's de ton ch'fal, mé', i' dit, lâch' pâs la crigniér' de ton ch'fal ! P'is, lâ, i' dit, vâ folloèr qu' la p'tit' bouteill' que tu l'empliz's : câ, c'ést d' l'eau qui chant' ! C' fait qu' c'ést encor' plus difficil'. La pomme était dans l'air ; t'âs passé d'ssour pour la po'gner. Mé', i' dit, lâ, faut qu' tu débarque' ! I' dit, lés bétails sont lâ, pareil.

— Oué ! — B'en, âs-tu eu pœur, l'aut' fois ? — I' dit, pas mal ! — B'en, i' dit, lâ, t'a-râs pâs d' mal, i' dit, si tu suis mon conseil : lâch' pâs l' cheval ! Le ch'fal vâ t' sortir de d'lâ ! Mé', i' dit, soé' adroètt', i' dit, pour po'gner ton eau vite. I' dit, ta bouteille â l' goudron²³ pas mal grand. I' dit, t'â' 'ien qu'à saucer, p'i' i' dit, deunn'-toé enn' souign' [swing]²⁴, p'i' i' di', embarqu', p'i' i' di', i' vâ êt' le temps mecqu' t'embarqu's ; tu 'ouèr qu'i' vâ êt' temps ! — Ah ! c'ést correck' !

I' s'est r'posé que'qu's jours. I' fait comm' le bon vieux pér' lui dit d' fair', comm' de raison. P'i', i' r'pârt su' l' minm' temps. I' embrass' sa mër', sa sœur, p'i' écitte on s'en vâ ! Encôre in an et in jour !

B'en lâ, ça gu'y allè' encôre ! Ah ! mès vieux, qu' ça gu'y allait ! To'hours que i' arriv' p'i' i' a r'connu 'a plac'. Le joul saut' par là-d'ssus, p'is pâss' sour le pommier qu'i' avait pâssé, la foi' avant, p'i' il aparçoé' la r'sourc', d' la belle eau qui bouillonnait, mès vieux, quiens ! Ça r'volè' ²⁵ haut d' minm' ! Lés beaux bouillons blancs, l'eau était claire. En tou' 'és câs, ça pouvait jamè' êt' plus beau !

Prend sa bouteill' prè', mès vieux, p'is, quien, i' saute en bâs du joul, mé', lés doigt', attendez-vous, tortillés dan 'a crigniér' b'en comme il faut, p'is du premier cou' [coup], i' emplit sa bouteill' b'en plein'. P'i' i' 'a r'met dans sa poch'. P'is, le joul, mès vieux, pârt r'guien qu' su' 'és patt's d'arguiér', mès vieux. Mé', lâ, i' y avè' in tigr', mès vieux, qu' accroch' sa queue d' cô't [coat], p'is qui l'emmen' la mo'qué' d' son cô't su' l' dô'. I' était temps ! Le joul sort de d'lâ. Mé', lés v'lâ partis su' l' minm' sen [sens], p'i' écitte, on s'en r'vient là-bâs !

Ah ! i' arriv' lâ, mès vieux, p'is c'était pâs drôl' : l' P'tit Saleil ètè' arrivé ! Ah ! mé', la P'tit' Étoèl' ajuaît d' mourir. Lâ, 'a était faib'e, et p'is de peine et p'is d'ennui. P'is, sa mère ètè' inquiète : Ah ! c'ést çartain qu' i' r'viendra pâ' à c' cou'

23. Goudron : Goulot.

24. Swing (angl.) : Branle, oscillation, balancement.

25. Revoler : Être projeté, lancé, se répandre à distance.

écitt' ! P'i', ah ! 'a s' faisè' in idée de d'câ. Ç' fait qu'alle était faib'e et p'is quiens b'en... !

Quant' all' l'â vu, comm' de raison, 'a saute au cou, p'i' embrasse in, p'i' il allè' embrasser l'aut', p'is deunn' la main au vieux, p'i' embrasse eul vieux. Ah ! le vieu' était b'en fier de son garçon. C' p'tit garçon-lâ, il l'eumait b'en ! B'en, i' dit, t'âs fait in bon 'ouéyag' te'hour' ? I' dit, lâ, i' dit, r'guien que c' que t'â', i' dit, c'est que'qu' chos', çâ ! Çâ, c'est pluss' qu'in roi peut deunné', i' di', à son garçon, r'guien qu' cés artic's-lâ ! I' dit, tu vâ arriver dan enn' veillée, par 'zamp', dan in palais de haut's gens's, i' ont jamais vu çâ ; ça s'est jamais vu dans l' mond' ! P'i', i' dit, tu vâs dir' : Moé, j'ai enn' pomm' qui danse ! I' di', i's vont rir' de toé. P'i', i' di', enn' bouteill' d'eau qui chante ! Ah ! i's vont trouver çâ encor' p'us drôle ! I's vont dir' : T'es fou, c's affér's-lâ. P'i', i' dit, la curgiôisité, i' di', i's vont sortir d' l'argent, p'is : Fais-lé don danser ta pomm' ! Fais don chanter ta bouteill' ! Fais-lés don... C'est lâ qu' tu vâs fér' ton argent ! P'is, ça vâ attirer lés curguieux, ça vâ s' parler, çâ, dans tout l' monde entier. P'i', i' di', à c'tte heure, i' dit, mecqu' t'eill's [tu aies] l'oéseau d' vérité, lui, vâ tout' déclaré', i' dit, tout' l'affaire, i' dit, du secret d' la vie d' ta mér'. P'i' i' dit, ton pér', lâ, qui s' compt' b'en fin, qui pensait d' fére in bon coup d' t'envoyer tuer, lâ, p'i', i' di', envoyer tuer ta mér', p'is t' tuer ta p'tit' sœur, hein ? I' di', i' réussira pâs ! L'oéseau d' vérité vâ tout amancher çâ. P'i', i' dit, quant' tu l'a'râ', i' dit, çâ s'râ pâs b'en lon ; après qu' tu s'râs parti d'icitt', tu l' rencontrerâs, ton père, à trois r'pris's, dans dés gross's veillées d' gross's gens's. La guerre ést fénie, p'i' i' di', i' s'amuse avec lés aut's fille', à danser p'i' à caressé' enn', p'i' à embrasser l'aut'. P'i', i' dit, r'gâr' c'tte pauvre femm' qu'ést lâ, lâ, i' di', après gu'i avoèr deunné quoi c' qu' 'a gu'i avait promis !

— Oué ! P'i' i' dit, c'est çâ, i' dit, qui déclar'rait tout', i' dit, qui nous r'mettre' ensemb'e ? — Oué ! C'est çâ qui vous déclar'rait tout'... mettre' ensemb' ! — L'Oéseau d' Vérité ? — Oué ! L'Oéseau d' Vérité, p'i' i' dit, c'est l'oéseau trompeur en minm' temps ! I' dit, fais b'en attention, i' dit, comm' j' t'ai conté, v'lâ que'qu's jour' ! I' di', i' vâ voltigé' autour de toé, i' vâ t' fére enn' bell' façon, p'i' i' di', i' vâ 'seyer [essayer] se r'poser su' ton épaul'. P'i', i' dit, si tu vâs pour le po'gner, p'i', i' dit, qu' tu l'échapp's, tu l' manque', i' di', i' vâ voltiger su' tout's lés sens's, tu vâs l'échappé'. I' di', i' vâ t' touché' avec son ail', p'i', i' dit, tu vâs rester lâ en mass' de sel. I' di', attends d'a'ouèr ta chance', p'is quant' tu l'a'râs po'gné, lâch'-lé, aprè', i' di'. I, vâ t' suir', i' dit, 'a tés talons, p'i', i' di', i' vâ suir' le joual. I' di', aie pas pèur, après qu' tu l'a'râs po'gné. Mé', i' dit, si tu l' manqu's, si tu l'échapp's, méfie-toé ; i' dit, tu vâs resté' en mass' de sel.

Ah ! la P'tite Étoèle a dit : P'tit Saleil, tu gu'irâs pâ' ! 'a di', on peut viv'e avec çâ d'abord, mé', 'a dit, tu vâ' êt'e encôr' longtemps parti, 'a di', encôr' in an et in jour, p'i', 'a dit, tout d'in coup, su' l' dargnier 'ouéyag' de minme, 'a dit, tu t' frè' étrangler lâ ou b'en tu rest'rè' en mass' de sel, 'a dit, j' te r'ouèrai p'us, pauv' P'tit Saleil, jamè', 'a dit ! Pens's-y don, 'a dit, p'us te r'ouèr. 'A dit, qui c' c'est qui nous sortirait du boâ ? 'A dit, ma mère, 'a di', 'a ést rendue au bout',

'a dit, d' marché' ; 'a dit, lâ, 'a r'vien in peu parc' que l' bon vieux 'n n-â soin, mé, 'a di', 'a fait r'guien qu' de r'venir ! 'A di', alle â eu assez d' peïn' qu' 'a était faib', p'i' 'a fait r'guien qu' commencé' à r'venir... P'i', 'a dit, r'partir encôre ?

— B'en oui ! Mé, i' dit, pauv' p'tit' sœur, i' dit, comprends b'en, i' di', on sa-rè' [saurait] où c' qu'est not' père ; i' di', on connaîtrait not' pèr', p'i', i' di', i' y a'rait tout' tout', i' dit, tout' quoi c' c'est pâssé : la trahison qu' mon père a eue, i' dit, dans l'armée, p'i' i' dit, tout' ! P'i', i' di', on verrâ qui c'est qui â fait' çâ c' trahison-lâ ! — Eh ! b'en, 'a dit, si faut qu' tu gu'y a'lle', 'a dit, pauv' P'tit Saleil, 'a dit, vâs-y ! 'A dit, bon courag', p'i' 'a dit, fais b'en attention à toé. 'A dit, on vâ priguier [prier] pour toé, moé p'is mâman, en masse ! 'A di', on vâ priguier pour toé ! — I' dit, ça bon !

I' 'és embrass', p'i' i' saute encôr' su' l' joual qu' était r'guien qu' larg' comm' çâ. Icitte, on pârt, p'i' on gu'y vâ ! Attendez-vous qu' ça gu'y allait, lâ ! Eh ! Simognac !²⁶ Lés aut's, ça brâillait de l'ouèr aller, mès vieux, mé, c'était comme enn' poussier', c'est b'en simple !

Eh ! b'en, pauv' P'tit' Étoèl', consol'-toé ! 'A dit, tu sé, 'a di', i' â parti deux foi', i' ést r'venu. B'en, 'a dit, l' bon Guieu vâ nous l' ram'né' encôre, 'a dit ! R'consol'-toé ! L' vieux di', oui, pâs d' soin²⁷ ! I' dit, si i' fait quoi c' que j' gu'i ai di', i' vâ r'venir ! Mé, i' dit, dés foi', i' peu' ôblier, mé, i' dit, j'pens' pâ' : i' ést b'en intelligent ! P'i', i' dit, sans compté', i' dit, qu'i' vieillit.

C'est correck' ! I' 'és encourageait, p'is to'hours qu' allé' à sept huit moâs, ça allait pas trop pir'. Mé, lâ, l' tem était long, p'is ça commencé' à s'ennuyer, ça commencé' à slaquer [slack]²⁸ d' manger ! P'is, la P'tite Étoèl' commencé' à p'u' aller dehor', 'a resté' en d'dans, p'i' 'a s'ennuyait tell'ment, p'i' 'a pleuré'. Oh ! 'a faiblissait vit' !

To'hours, quant' ça arrivé', au bout d'in an et in jour, lâ, la P'tite Étoèle avait p'us connaissanc' de r'guien : 'a rajuaît d' mourir. P'is sa mère était su' l'aut' bord, p'is le vieu' était lâ, p'i' i' asseillé' [essayait] à fair' boér' ci, p'i' asseillé' à fair' manger çâ, mé, pâ'-en-tout' ! I's s'ennuient trop. P'us d'espéranc' su' r'guien ! C'tait la mort qui lés attendait, c'est b'en simp' !

To'hours, qu'est-c' qui r'ssout, su' l' soèr ? Le P'tit Saleil, au bout d'un an et in jour ! Le vieux s'en vâ, i' dit, mèn' pâs d' train,²⁹ i' dit, rent' b'en tranquill'-men ! I' dit, ta mère, i' di', alle ajeuve, i' dit ; c'est juss', i' dit, pour avoèr lés dargniers soupirs d'enn' ménute à l'aut', p'i' i' dit, ta p'tit' sœur, pareil ! Ah ! b'en, lâ, le v'lâ parti à pleurer : mé, ça pâs d' bon sens, p'is mâman ! P'i', i' 'a po'gn' dans sés brâs, p'i', i' 'a l'vait. 'A s' rouvrè' 'és yeux ; tout d'in cou', all' l'â comme r'connu in peu, mé, la têt' gu'i r'tombè' en arguière. I' s'en vâ à sa p'tit' sœur, p'is fait pareil : p'is lés yeux r'viré' à l'envers, p'i', i' ajuaient d' mourir tou' 'és deux !

26. *Simognac* : Juron.

27. *Il n'y a pas de soin* ! : Expression qui indique l'optimisme, que l'on pourrait traduire par : « Ne vous en faites pas ! Il n'y a aucun danger... ! »

28. *Slacken (to)* (angl.) : Diminuer, ralentir,

29. *Mener du train* : Faire du tapage, du bruit.

Emm'nez du bouillon... p'i' i' di' au père : Emm'nez du bouillon ! P'i', i' emm'nait du bouillon, p'i' faisait boér ça a'ec enn' p'tit' cuiller, et p'is quiens b'en ! P'is qu' to'hours, vers lés mainnui', i' ont commencé à r'prend' connaissanc'. P'is, lâ, en r'prenant connaissance, i' ont commencé à le r'connaît'. Ça commencè' à aller mieux !

Ah ! to'hours que la nuit s'est pâssée ; ça commencè' à jâsé' in peu, et p'is l' vieu' i' dit, vâ folloèr l' laisser dormir in peu. À c'tte heure, i' dit, r'posez-vous ! P'is, toé 'ssi, i' dit, mon jeun' homm' ! T'âs l'oéseau d' vérité. Hein ! i' di', i' t' sui', i' di', aie pâs pœur ! L'oéseau d' vérité : Non ! I' dit, tu m'âs po'gné, j'su's t-à toé, j' t'appartiens ! M'âs t' suir', quant' t'a'râs besoin dés renseign'men, i' dit, tu m' parl'râ' à moé-minme ! I' dit, j' teul l'dirai, et p'is j' te dirai, j' te guid'rai é' v'ou' allé', i' dit, pour rencontré', i' dit, quoi c' que faut qu' tu rencontr's : ton père ! I' di', i' ést rendu b'en méchant, ton père ! — Ah ! b'en, i' dit, c'ést correck' !

To'hours que lâ, le P'tit Saleil [plutôt, la mère] p'is la P'tite Étoèle ont commencé à r'venir. Au bout' de huit dix jours, quinz' jours, i' ont r'commencé à prend' dés forc's. Le P'tit Saleil dit : Êt's-vou' assez for' [forts] à c'tte heure, i' dit, qu'on parte, i' dit, marché', i' dit, su' l' bord d'enn' ville, i' dit que j'ai vue, i' dit, b'en loin su' 'és montagn's ? Moé, i' dit, j'pâssais lâ, p'is j'voyè' enn' vill' b'en loin par lâ. Mé, i' dit, j' pens' que dans trois moâ', i' di', à pié', i' dit, qu'on ést capab' de s' rend' lâ, i' di'. Ah ! i' dit, j'ai vu lés lumiér's, la nuit, lâ, p'i', i' dit, ça avait l'air b'en loin. Trois moâs d' marche, i' di', à peu près, i' di', on s' rend lâ. P'i', i' dit, lâ, ça â l'air d'enn' gross' vill'. P'i' i' dit, çartain, dan 'és vill's de minme, i' y â dés fastin en que'qu' pârt. Ça fait qu'i' di', on vâ gu'y aller, p'i', a'ec not' pomm' qui dans', not' bouteill' d'eau qui chant', l'oéseau d' vérité, p'i', i' di', on vâ s' faire in peu d'argent, p'i' on vâ shabiller comm' du mond' ! Lâ, i' di', on ést tout en guénille ; on ést quésiment nu, p'is ça a pâs d' bon sens !

C'ést correck' ! To'hours que trois s'main's se pâss'nt, p'i' i's deunn'nt la main au bonhomm', p'is l' bon vieux leu' souhett' bonn' chanc', p'i', i' dit, j'su's b'en content d' vous avoèr rendu c' sarvic'-là ! P'i', i' dit, si mon ch'fal étè' assez gros pour porter tou' 'és trois, mé, i' di', i' ést pâ' assez for', i' dit, j' vous l'envoèrè', i' s'en r'viendrait ; mé, ça ser' à r'guien, c'ést inutile ! I' dit, vou' allez prend' vot' temps, p'i', i' dit, m'âs vous deunné' in bon sac de mangé', in bon sac de manger, quoi c' que vous pourrez traîner, tou' 'és trois. La P'tite Étoèl' pourra pâs 'n em-m'ner grô' : i' di', 'a ést pâs b'en forte encôr'. Toé, P'tit Saleil, t'és fort, p'i' i' dit, ta mér'. J'vâs vous deunné' d' la viande en masse ! — Okay ! ³⁰ — I' dit, j'peux pâs vous deunnen d' la fleur [flour] ³¹ ; du pain, i' dit, j'en n'ai pâ ! I' dit, c'ést 'guien qu' d' la viand' : moé, i' dit, j't-in vieux, p'is j'mange r'guien qu' d' la viande. Ah ! c'était d' premiér' clâsse !

I' leu's amanche in beau gros paquè' à in [un], p'i', in peu plus p'ti' à l'aut', p'is l' p'us p'ti' à 'a p'tit', p'i', i' 'és embrass' p'i' i' r'pârt. P'is, l' bonhomm', tant

30. Okay [O.K.] (angl.) : Façon américaine de dire *Oui*.

31. Fleur : Farine.

loin qu'i' lés voyè', i' envoueillait sa vieill' main : Au r'voèr ! Bonn' chance ! Adieu !

Okay ! Ah ! lés aut's sont partis dans l' bois, p'is comm' d'habitud', v' savez : Marcher l' jour, p'is s' coucher la nuit à la belle étoèl', p'is d' tem en temps, la p'uite, pàs moyen d' dormir ! Mé', c'st égal ! Ça marchait, ça avançait. To'hours qu' eul sixieum' mois, mès vieu', i' arriv'nt su' enn' montagn', p'i' i' y avè' in grand plairie [prairie], en bâs, p'is lâ, i' commence à a'ouèr dés habitations, p'i' i's commence' à 'ouèr lés gross's chuînées [cheminées] d' la vill', dés gross's boucane'³². Ah ! ah ! Comment c' qu'on vâ rentré' en ville, habillé d' minm' ? — B'en, 'a di', écoute ! 'A dit, j'ai in manteau, moé, p'i', 'a dit, m'en vâs l' déchirer, p'i', 'a dit, m'âs coud' çâ avec dés p'tits bois, lâ ; p'i', 'a dit, c'est l' p'tit garçon qu'est l' pire : 'a dit, dans ses 'ouéyage', i' â tout déchiré son linge³³. 'A dit, m'âs t'habiller, toé, lâ, P'tite Étoèl' ; toé, la P'tite Étoèl', t'es pàs pire, 'a di', encôr : ton linge est b'en p'tit, mé', 'a dit, c'st égal ! P'i', 'a di', on vâ arrêté' à 'a gross' maison qu'on 'oué' lâ.

Arriv' lâ ; to'hours qu' 'a cogne à 'a port'. — Rentrez ! — Bonjour, madam' ! — Bonjour ! Mé', 'a dit, d'où c' ça d'vient cés beaux parsonnag's-lâ ? Tu parl's ! Deux beaux enfants ! Mé', 'a dit, j'en ai jamais vu d' minm', jamais, jamais ! Mé', 'a di', i's sont-i' admirab'e' in peu ! Mé', 'a dit, r'gâr' don c'te beau p'tit saileil dans l' front ! P'is l'aut', la p'tite étoèl' d'or !

Mé', 'a dit, ça m' fait comme in rêv', çâ, 'a dit ; me semble, 'a dit, qu' j'ai attendu parler d' çâ pourtant ! 'A dit, ça s'est parlé dans la vill', çâ ! 'A di', i' y avait deux enfants qu'étaient né' ; ah ! 'a dit, v'lâ dés années de d'çâ : ça doé' b'en fair' dix douze ans. P'i', 'a dit, ça s'rait pâ' eux aut's, par hasard ? La vieille r'gârdait, p'i', 'a écoutè'. 'A disait pâ' in mot.

En tou' 'es câ', 'a dit, vous avez faim ? — Ah ! 'a dit, madame, on r'fus'rait pâ' enn' bouchée ! — Ah ! b'en, 'a dit, pâssez dan 'a cuisine, 'a dit, justemen, 'a dit, dés bons cretons³⁴ chauds, lâ, 'a dit, que j'ai sortis du poêl', lâ, p'i', 'a dit, du bon pain chaud p'is des bons cretons... Heill' ! 'a dit, vou' allez manger ! — Okay !

'A gu'ieu' met la tab', p'is ça mang', p'i' 'a lés r'gârdait steddé [steady],³⁵ p'is r'gârd' cés deux enfants-lâ. Ah ! mé', c'est effrayan, 'a dit, comme i's sont beaux, p'i' 'a di', i' ont don in bel air aimab'e, 'a di' ! Ah ! qu'i' ont l'air fin !... Ah ! 'a ajuait [achevait] p'us. Vous êt's don h'ureus', madam' ! P'is c'est à vous cés deux beaux enfants-lâ ? Mé', 'a dit, si vous vouliez, vous pourriez viv' sans travaillé' a'ec dés beaux enfants d' minme ! 'A dit, chargé' [chargez],³⁶ 'a dit, tan, 'a dit, par têt', pour v'nir voèr dés enfants d' minme, 'a dit, qui c' c'est qui viendrait pâ' ? 'A dit, le mond' le crèrait pâ', hein ! P'i', 'a dit, b'en, 'a dit, r'guien

32. *Boucane* : Fumée.

33. *Linge* : Habits, vêtements.

34. *Cretons* : Rillons, rillettes.

35. *Steady* (angl.) : D'une façon continue ; sans arrêter.

36. *Charger* (angl.) : To charge) : Faire payer, demander, percevoir.

qu'enn' journée icitt', vous feriez d' l'argen, 'a dit, comm' de l'eau ! 'A dit, vous vous mettez riche, 'a di', en d'dans d' deux jour', enn' gross' vill' comme icitt'. Quien ! 'a dit, pâs b'en loin, dan 'a vill', lâ, 'a di', i' vâ avoèr in gros fastin ; 'a dit, tout's lés gross's gens's, 'a dit, dés roi', 'a dit, dés prince', 'a di', ah !... dés maréchals d'armées, des sargents majors, des officiers d'armée', 'a dit, quiens, qui vâ êt' lâ ! 'A dit, vous deverié' [devriez], 'a dit, vous rend', p'i' 'a dit, tout's lés gross's gens's, 'a dit, dés roi', 'a dit, dés prince', 'a di', ah !... 'a dit... — B'en, 'a di', écoutez, madame ! 'A di', on l'â d'quoi, 'a dit, qu'est b'en p'us d' valeur qu' mës enfan, encôre, 'a dit, n'us aut's ! — Oué ? — P'i', 'a di', on lés f'râ valoèr r'guien qu' lâ ! — 'A dit, c'est correck' ! — 'A dit, quand est-c' que ça a lieu, çâ ? — 'A dit, d'main soèr ! B'en, 'a dit, resté' icitt', p'i' 'a dit, d'main soèr, j' gu'irai avec vous aut'e'. 'A dit, j' vous monteur'rai v'ou, p'i', 'a dit, j' gu'irai avec vous aut's ! — Okay !

La vieill' couch' lâ a'ec lés deux p'tits enfants, comm' de raison. L' lend'main soèr, i's part'nt, p'is i's s'en vont lâ. C'était gênan : i' étaient pâs b'en b'en habillés. La bonn' femme était b'en bonn' c'tte femm'-là ; 'a di', 'cou' don [écoutez donc], 'a dit, j'ai in d' mës p'tits garçon, 'a dit, qu'est mort. 'A di', i' été' à peu près d' la grosseur du vot' ; p'i', 'a di', i' â enn' bell' p'tit habi', icitte. 'A di', il l'â presque pâs mi', 'a di', i' ést mort d'in acciden. 'A di', on vâ l'habiller, ça prendra pâs d' tem ! On vâ faufilé' enn' rob' su' l' moulin, lâ, p'i', 'a dit ça s'râ pâs long. P'i', 'a dit, vous, vou' allez mett'e eunn' de mës robe' ; 'a di', eunn' de mës rob's prop's, p'i' 'a di', on vâ gu'y allé' ensemb'e ! — Ah ! b'en, je r'fus'rai pâs çâ, 'a dit, pauvre dame ! 'A dit, j' vous la paierai, 'a dit, si on fait d' l'argen ; 'a dit, j'vous la paierai, 'a di', aprè' 'a veillée ! — C'est bien, madam' ! P'i', 'a dit, vous r'viendrez couché' icitt' ! — C'est correck' !

Ah ! 'a était b'en fièr' de rencontrer du bon mond' su' l' voyag', partout, comm' çâ ! L' lend'main soèr arriv', to'hours, p'i' i's s'en vont lâ. C'était tout' b'en alluminé, mës vieu'. I' y avait dés salons, p'i' i' y avait dés bârs, p'is ça buvait là-d'dans ! D'aut's, c'étaient dés... I's portiquaient d' la mésiqu' pou' leu' veillée, pou' leu' fastin. I' y avait tout's sort's de... du chant, tout's sort's de chos's comm' de raison. C'étaient tout's dés gros milguionnair's que gu'y avait lâ. I' y avè', enn' tab' dans l' milgieu...

Le p'tit garçon, lui, i' arriv', p'i' i' prend la pomm' qui dans', p'i' i' 'a met lâ. I' prend sa bouteill' d'eau qui chant', p'i' i' 'a met lâ ; l'oéseau d' vérité vâ s' brancher su' 'a tab', drette au râs. Le mond' commencè' à r'gârdér cés deux jeun's gens-lâ. Comme i' allaient pour parler, « Qui c' c'est qu' â eu l' fron assez de s' sarvir de c' tab'-là sans parmis, p'is mett'e enn' bouteill' là-d'ssu' ? » I's voyè' 'ienqu' d' l'eau là-d'dan, 'és aut'e' ; i's connaissaient pâ' 'a différence. Enn' pomme ! Enn' pomme, i' ont dit, n'import' quel fou peut 'n n-avoèr dés pomm's ! C'est pâ' enn' veillée pour lés pomme' écitt' !

37. *Chiquer la guenille* : Boudier, être de mauvaise humeur. Faire des remarques désobligeantes.

Mé', comme i's s'en allaient pou' chiqué' 'a guénille³⁷ in peu, dir' dés bêtise' aux éleuv's, lés enfants se r'vir'nt, p'i' i' aparçoè'v'nt, sou' 'a lumiér', c' beau saleil d'or dans l' front p'is la bell' p'tite étoèle. Ah ! més vieux, qu' c'est don beau ! Mé', i' ont dit, c'est rapporté, câ ! Pass'nt la main 'a-d'ssus... non craignez pâs ; c'était naturel, c'ète' 'és aut's ! Ah ! mé', viens don voèr câ ! P'i', in aut' : viens don voèr câ ! P'is l' temps deul l' dir', tout l' monde était groupé autour dés enfants, lâ. P'is, si i' 'és admiraient, p'i' i' 'és r'gardè' ! I' y avait r'guien d' p'us beau, c'est b'en simp' !

Ça fait que... Pourquoi c' que c'é', i' ont dit, qu' tu mang's pâs ta pomm', mon p'tit garçon ? — Non ! i' dit ; c' pomm'-là, i' dit, j' la mang'rais pâs pour aucun prix — Par quell' raison qu' tu 'a mang'rais pâ' ? I' dit, c' pomm'-là, i' dit, c'st enn' pomm' qui dans', câ ! — Enn' pomm' qui danse ? Ah ! ah ! ah !... 'A dans' j'suppose, a'ec enn' cord', comm' lés aut'e' ? — I' dit, vou' allez voèr, i' dit, qu' 'a dans' pâ' a'ec enn' cord' comme 'és aut'e' ! I' di', 'a dans' seule ! — Oué ? Ah ! ah ! ah !... I' ont dit, t'âs l'air b'en aimab', mé', t'és menteur in peu ! I' ont dit, voèr si enn' pomm' vâ danser t'u' seul ! P't-êt' b'en in sprign' [spring]³⁸ de que'qu' sort' qu'on voèra pâs, p'i' i' ont dit, la pomm' vâ danser ! — Non, non ! I' dit, pâssez vot' main d'ssus, pâssez vot' main d'ssour... i' di', i' y â r'guien aprè' 'a pomm' ! — P'i', i' di', 'a bouteill', quoi d' fort là-d'dans ? — Non ! C'est r'guien d' for', i' dit, c'est d' l'eau ! Moé, i' dit, j' boé' r'guien d' for', i' dit, c'est r'guien qu' d' l'eau. P'i', i' dit, j' la boèrai pâs c'tte eau-lâ ! — Pourquoi qu' t' 'a boéras pâ' ? — I' dit, c'est d' l'eau qui chante ! — Ah ! b'en... Ah ! b'en, i' ont dit, c'est d' valeur ! C'est dés beaux enfants, mé', i' sont fou' ! Enn' pomm' qui dans', p'i' i' di', enn' bouteill' d'eau qui chante ! Ah ! ah ! ah ! B'en, lâ, ça t'avè' in taïm [time]³⁹ ! P'i', i' dit, c't oéseau-lâ, pas pèur qu'i' fèz' de quoi su' 'a tab', lâ ? — I' di', ayez pas pèur ! I' dit, c't oéseau-lâ, c'est l'Oéseau d' Vérité, câ ! Ah ! ah ! ah... ! Ah ! b'en, i' ont dit, l'Oéseau d' Vérité, â c'tte heure ! Enn' pomm' qui danse, enn' bouteill' d'eau qui chant' p'i' in oéseau d' vérité ! Où c' tu prends tout câ, i' ont dit, mon jeun' ? Malgré ta beauté, i' ont di', i' t' manqu' que'qu' chose ! — Oué ? B'en, i' dit, vou' allez voèr t't à l'heure ! I' di', on vâ attend' que la foul' seill' rendue, p'i', i' dit, si j' vous men [mens], i' dit, vous m' mettré' à 'a porte, i' di', a'ec mon Oéseau d' Vérité, p'is ma bouteill' d'eau qui chant', p'is ma pomm' qui dans'. V's m' mettrez dehor', i' dit, si j' vous ai insultés de que'qu' magniér', si j' vous ai conté que'qu' mensonge.

Ah ! b'en, ça r'guiait [riaît], p'is ça parlait d' câ enteur eux aut's, p'i' i's t'avè' in fonn' [fun]⁴⁰, in fonn' tirrib'.

Te'hours que v'lâ la foul' qu' arrive, et p'is ça augmentait tout l' temps ; ça v'nu qu' c'était paqu'té, ça avait p'us d'bon sens pâ'-en-tout'. Qu'est-c' qui r'ssout ? Le pér' du p'tit gârs, lâ, P'tit Saleil, avec enn' bell' blond', més vieu', avec dés

38. *Spring* (angl.) : Ressort.

39. *Time* (angl.) : Réjouissance bruyante ; rigolade. *To have a good time* : s'en donner à cœur joie.

40. *Fun* (angl.) : Plaisir.

diamants dan 'és doigts ! Enn' bell' princesse, attendez-vous ! Ah ! P'is ça s' tenait par la main, p'is par la tâill', p'is c'était pâs drôl' ! P'is câ, c'était porté su' 'a main : i' avait fait in bon coup dans l'armée ; lâ, attendez-vous, i' était rendu haut placé dans l'armée, p'i' i' avait fait' la victoèr', p'is c'était pâs drôle ; i' était porté su' 'a main ! C'était pour lui qu'i's faisaient c'tte veillée-lâ.

I' aparçoe' l' p'tit garçon comm' sa femm' gu'i avait promis. P'i' i' r'gârd' la p'tit' fill'... Môseuss', i' dit, comment qu' ça s' fait câ ? I' dit, ma femm', i' dit, m'avait promis deux enfants d' minm', moé, p'is c'en ést d'aut's qui l'ont ! Comment qu' ça s' fait qu' ça seill' rendu par icitt', câ, i' dit ? Qui c' que c'est qui peut b'en a'ouèr eu ces enfants-lâ ? Ah ! i' commence à s' gratté in peu...

I' di' au p'tit garçon, i' di', où c' tu d'viens, toé ? — I' dit, j'viens... j'viens d' dans l' bois ! — Oué ! Ta sœur itou ? — Oué ! — V's êt's dés savag's ? — B'en proch', b'en proch' savag's ! — P'i', i' dit, quoi c' tu veux faire a'ec cés artic's-lâ, lâ ? — B'en, i' dit, p't-êt' vou' allez l' savoèr avant longtemps quoi c' c'est qu'on vâ faire a'ec câ ! — Oué ?

C' fait qu'i' y en â in qui s'avance : i' dit, t'âs di', i' dit, qu' t'avè' enn' pomm' qui danse, hein ? L' p'tit gârs di' oui ; i' di', oui, beau prince, i' dit ! J'ai dit qu' j'avè' enn' pomm' qui danse ! — I' dit, fais don danser pour voèr si c'est vrè !

Commande à sa pomm' de dansé'. I' dit : Pomm', j' te command' de dansé' ! Eh ! messieurs ! 'A vous envoucill' lés p'us bell's accords su' 'a tab', qu'i' y avait r'guien d' p'us beau ! Co' minm' qu' eunn' parsonne a'rait voulu accordé a'ec dés tambours comm' câ, i' a'rait pâ' été capab'. Le mond', tout étonné de d'câ, lés yeux ronds ronds, p'is grands, p'is ça r'gardait tout', més vieux, p'i' i's s' poussaient l'in l'aut'. Mé', i' ont pâ' assez d'êt' beaux san a'ouèr enn' pomm' qui danse ! I' ont tout' pour eux aut's, cés beaux parsonnag's-lâ ! Mé', c'est-i' beau d' 'és voèr !

Le princ' qu' était leu' pèr', lâ, i' 'és r'gardè'. Hein ! si c'était ma femm' qu'avait t'nu sa promesse, i' dit, c'est moé, i' dit, qui 'és a'rais cés enfants-lâ ! Mé', i' dit, dés sing's ! Mé', i' di', i's sont mor' [morts], à c'tte heur', p'i', elle itou ; i' di', i' ont b'en fait' ! C'st égal ! Mé', i' di', i' y en â d'aut's, dans l' mond' qui on aussi bonn' parol' qu'ell', p'i', i's l'on accompie, hein ! I' dit, c'est b'en vrè : l' p'tit saleil d'or, p'i' 'a p'tite étoèl d'or, comm' ma femm' m'avait promis ! C'st in aut'e, i' dit, qu'il l'â ! I's sont mor' ! I' dit, j'su's b'en content !

Bon ! b'en, i' di', à c'tte heur', vous l'avez vue danser, ma pomm', lâ ? — Oui ! p'i', i' dit, c'est épatant ! On l'â eu dés applaudiss'ments, més vieux, que tout' le château en branlait. I' di', à c'tte heure, i' dit, m'âs vous faire chanter la bouteill' d'eau qui chante ! Ah ! b'en, lâ, ça r'guait. Ah ! b'en, i' dit, r'guiez si vous voulé' ! I' dit, quoi c' que j' vous ai promis, jeul l'ai accompli ! I' di', à 'a bouteille, i' dit : J' te commande de chanté' enn' chanson ! Ah ! més vieu', 'a gu'i en'oueille enn' chanson justement qui minait su' la vie de son pér' qu'était drett' lâ. L' bonhommm' tout excité de d'câ, més vieu' : i' s'tâssait dan in coin, p'is l' mond', le r'gardait

tout'. P'i', i' y en avait qui l' connaissaient. I's savaient qu'i' était marguié, qu'i' avait fait tuer sa femm' p'is sés enfants. Ça le r'gardait tout', p'is la bouteill' continue à chanter, més vieux ! Quand qu' 'a eut féni, b'en, lâ ça applaudissait. Ah ! b'en, c'tait b'en effréyant, c'tait comme in trembeul'ment d' terre.

Ah ! b'en, lâ, i' di', à c'tte heure, i' di', avan, i' di', on vâ dansé', i' di', in p'tit brin, i' dit, que'qu's ronde'. Ah ! c'est correck' !

L'Oéseau d' Vérité restait lâ, p'is la bouteill' d'eau qui chant', su' 'a tab', p'is la pomm qui danse. I' ont commencé à valser p'i' à danser. P'is, d' temps en temps, l' beau princ' qu' était l' pér' du p'tit gâ' [gars], i' avait la bell' blond' ; temps en tem il l'embrassait. Comme i' l'embrassait, l'Oéseau d' Vérité partait d' su' 'a tab', p'is « Flaw » ! In coup d'ail' su' 'a gueule ! I' dit, vous avé enn' belle oéseau, i' dit, beau P'tit Saleil, mé', i' di', i' ést gros ! — I' dit, si mon oéseau ést gros, c'est parc' que vous l' méritez !

B'en, i' dit r'guien ; i' r'commence à dansé', i' fè' in tour de dans', p'i' il l'embrasse encôr'. L'oéseau arriv', p'is « Taw » ! su' 'a gueule ! Encôre in coup d'aile ! I' dit, j' vous di', i' dit, qu' vous avé enn' belle oéseau, mé', i' di', i' ést gros ! — I' dit, si i' ést gros, c'est parc' que vous l' méritez !

To'hours que i' dit : Si jeul l' mérit', fait's-lé don parlé', i' dit, c't oéseau-lâ ! — Oui ! I' di', on peut l' fér' parler, c't oéseau-lâ ! Oéseau d' Vérité, i' dit, qui connais tout' la vie du pâssé, dis don la vie de c'te beau princ'-là, i' dit, par 'zamp', devant tout l' public ! — I' dit, faite' attention qu' sés parol's seill'nt pas trop grossiér's ! — Non, non ! I' dit, quo' c' qu'i' vâ dir', c'est la vérité !

I' dit : Comm' j' vous ai dit qu' ma bouteill' chantait, p'is ma pomm' dansè', i' dit, c'est la vérité. B'en, i' dit, l'oéseau, i' dit, c'est l'Oéseau d' Vérité !

C' fait qu' l'oéseau, més vieux, s'en vâ, p'is se r'vir su' son bord, su' 'a tab' : Vous, beau prince, en l' nommant par son nom, rapp'lez-vou', eunn journée, d'avoèr fréquenté deux bell's princess's. Vous préféré enn' par sa beauté, p'is l'aut' par sa qualité. Vous avez marguié, i' dit, la bonn', tel quo' c' qu' 'a vous â promis. P'is, la preuv' sont lâ ; i' dit v'lâ lés deux enfan ici, lâ ! P'i', i' dit, vous, vous vous amusé' à caresser les princesse' étrange', i' dit, tandiss' que vot' femme ést lâ, qui pleure, i' dit, qu'â marché, i' dit, dés années dans la forêt. Vous m' trouvez grô', i' dit, vous l' mérité' ! I' dit, quoi c' que j' vous ai fait', p'i' i' dit, vous méritez davantag' ! P'i', i' dit c'est vos deux enfants, çâ, icitt' ! P'i', i' dit, vous avez pris le conseil de vot' bell'-sœur, i' dit, qu'était la princess', par jalous'rie, et qui vous a dit que vot' femm' vous avait emm'né deux singe' icitt' ! C'est lés p'us beaux parsonnag's de l'univers tels qu' 'a vous a promis. I' di', est-c' que j'su's gros ?

Ah ! mé', lâ, i' s'en vâ se ch'ter [jeter] dan 'és brâs d' sa femme et p'i' i' gu'i d'mand' pardon d'avant tout l' mond'.

P'is, lâ, lâ, i' ont continué à fêter. P'is, moé, j'ai resté écite !

PACTE AVEC LE DIABLE

Une fois, il y avait une veuve, mère de trois fils dont la paresse était déconcertante ; ils marchaient en zigzaguant tellement ils étaient paresseux.

Leur paresse les avait tenus à l'écart de tout travail : jamais l'un d'eux n'avait apporté un quartier de bois ou un seau d'eau à la maison, jamais l'un d'eux n'avait été chercher une vache dans le champ... Rien de rien !

La maman commençait à avancer en âge et perdit patience à la pensée qu'elle ne recevait aucune aide de ses fils. Un bon jour elle se décida à parler : « Écoutez, mes garçons, quand je vois que le cadet de vous trois a vingt et un ans et que ni l'un ni l'autre n'a encore commencé à travailler, c'est une honte. À mon âge, je suis obligée de renouveler, seule, la provision de bois de chauffage ; seule, je vais chercher les vaches à l'autre bout de la ferme, pendant que vous trois vous ne savez que faire pour passer le temps. Un s'étend sur l'herbe près de la maison, l'autre s'abrite dans l'ombre d'un arbre du voisinage, comme de vrais paresseux. Ce n'est pas pour rien qu'on vous a donné le nom de « chiennes » ; vous le méritez bien ! Je suis au bout de ma patience ; vous allez prendre vos petits bagages et vous allez filer où vous voudrez ! »

Ils étaient tous trois occupés à préparer lentement leur départ, quand se présente à la porte un homme élégamment vêtu, les mains gantées... Un vrai richard : « Madame, dit-il, vous avez trois fils ?

— Oui, répond la mère. Comment le savez-vous ?

— Je sais tout, moi. Vous avez trois fils... et, pas très actifs, si j'ai bonne mémoire ?

— Moins que peu actifs ! monsieur ! Je les chasse de chez moi aujourd'hui même.

— Si vous voulez, madame, je vais vous proposer une entente ; je suis riche, j'ai de l'argent en quantité et je vais leur créer une position, un avenir. Je vais les employer pendant un an et un jour. Chacun de vos fils va se choisir un métier : dans un an et un jour, si, à l'intérieur de leur compétence, ils peuvent me proposer un travail que je ne puisse accomplir, ils seront riches toute leur vie.

Mais, si j'accomplis la tâche par eux proposée, ils perdent leur fortune et ils s'en viennent avec moi !

— Dans ce dernier cas, si je comprends bien, je ne les reverrai plus ?

— Non, madame ; vous serez privée pour toujours de la présence de vos fils ! »

Ces propositions forçaient la vieille femme à réfléchir et à rendre une réponse au riche visiteur.

Elle s'adressa d'abord au plus vieux de ses fils : « Quel métier prendrais-tu, toi, si monsieur voulait t'engager ?

— Je prendrais le métier de ferblantier.

— Accepté, dit le richard ! Tu seras donc ferblantier ; dans un an et un jour, je reviendrai et tu me proposeras une tâche relative à ton métier. Si je suis capable de l'accomplir, tu t'en viendras avec moi et ta source d'argent sera tarie. Pour le moment, voici de l'argent. Emplis tes poches ; profite-en ! »

Le nouveau ferblantier obéit au richard ; il bourra toutes ses poches avec l'argent que l'étranger lui tendait.

Le diable — le richard était le diable en personne — le diable aborde le deuxième des fils : « Toi, dit-il, quel métier choisis-tu ?

— Le métier de cordonnier !

— Oui ? Très bien ! As-tu besoin d'argent ?

— Évidemment ! Je n'ai pas un sou noir ! »

Le diable lui donne une grande quantité d'argent plus que suffisante pour la période d'un an et un jour. Au cordonnier aussi il répéta ses conditions : « N'oublie pas ! Dans un an et un jour, à compter d'aujourd'hui, je repasserai te visiter. Si je suis capable d'exécuter la besogne que tu me proposeras, en tant que cordonnier, tu seras obligé de me suivre et tu seras privé d'argent !

— Entendu, entendu ! » répondit le jeune homme.

Le diable se présente au plus jeune des trois frères : « Toi, le jeune, quel métier vas-tu choisir ?

— Moi, répond le cadet, ce que j'ai l'intention de faire ? Vous savez, le plus jeune de la famille passe toujours pour le plus fou, mais quoi qu'il en soit et même si je suis fou, je prends le métier que j'aime.

— Mais c'est exactement ce que monsieur désire, dit la vieille paysanne !

— Eh bien ! je veux boire pendant un an et un jour !

— Ah ! tu es vraiment sot, reprend la maman. Quelle besogne relative à ton métier pourras-tu proposer au diable, quand il reviendra ?

— Laissez-moi faire, laissez-moi faire... ! Je ne suis pas plus fou que les autres.

— On n'a pas si tort de dire que le plus jeune de la famille est toujours le moins fûté ! Tu ne perds rien à t'en aller avec le diable dès aujourd'hui.

— Non, non ; pas si vite ! Avez-vous de l'argent pour moi aussi, dit-il au richard ?

— En voici ! Sers-toi ! »

Et le diable étale un paquet d'argent dont le jeune homme gonfle ses poches.

Aussitôt pourvu d'argent, le cadet court à l'hôtel et commence à se soûler. Il boit, il boit... Il revenait à la maison, le soir, se traînant sur les mains et les genoux, les poches remplies de bouteilles de peur de reprendre connaissance. Le lendemain matin, si l'ivresse avait perdu de son acuité, notre ivrogne ingurgitait une autre dose de boisson alcoolique. La vieille maman avait beau pleurer, exhorter ou se plaindre, rien n'y faisait. « C'est effrayant, répétait-elle, mener une vie si désœuvrée ! Il boit, il boit et recommence chaque jour ! »

Les semaines et les mois passaient, le retour du diable approchait à grands pas. Les autres frères se désolaient du sort de leur cadet. La maman revenait à la charge : « Tu ne vois pas que tu crèves le cœur de ta vieille mère ? Et ta santé, et ton avenir, et tes... »

— Maman, reprenait l'ivrogne, laissez-moi en paix, bon ! Moi, je bois ; si mes frères veulent travailler, qu'ils travaillent. Je bois, je bois... et quand je bois je ne veux pas être dérangé ! Comprenez-vous, maintenant ?

— Mais, pauvre enfant, quelle besogne vas-tu pouvoir proposer au diable, quand il va revenir ?

— Laisse-moi tranquille ! Quant au diable, qu'il ne vienne pas me créer d'embêtements ! »

La vieille maman ne cessait de pleurer... L'échéance d'un an et un jour était arrivée ; le diable se présente, bien habillé, la moustache savamment retroussée, et accoste le ferblantier : « Je suis venu me mesurer à la besogne que tu m'assigneras, d'après notre entente de l'an dernier !

— C'est vrai ! Ramassez toutes les aiguillettes de fer blanc, les pièces de ferraille de mon dépotoir, et faites-en une belle feuille de zinc ! »

Le diable se trémousse un peu, rapaille ces éléments disparates et en fait une grande feuille de zinc. Le ferblantier n'en revenait pas... « Maintenant, dit le diable, suis-moi ! Fini l'argent ! »

La vieille maman se désolait : « Ils vont bien s'en aller tous les trois ! Et le plus jeune qui n'a aucun métier ! C'est la perte du plus jeune qui me fait le plus de peine ! »

Le diable se présente devant le second des trois frères : « Eh bien ! cordonnier, le moment de notre rencontre est arrivé ! Quelle besogne vas-tu me donner ?

— Tu vois ce tas de vieux cuir, dit le jeune homme ? Avec ces vieux talons, ces semelles percées, ces résidus de cuir, faites-moi une belle pièce de cuir neuf ! »

Le diable, en un tournemain, a tôt fait de transformer ces résidus en un beau cuir de qualité ! « Tu reconnais notre pacte ? Maintenant, tu m'appartiens. Avec moi et dis adieu à l'argent ! »

La vieille maman se sentait encore plus malheureuse devant l'échec de son second fils : « En voici deux de partis à tout jamais ! Et mon plus jeune, mon bébé qu'on va me ravir, j'en suis certaine ! »

Le diable se dirige vers l'hôtel où buvait depuis un an et un jour le plus jeune des trois frères. Le buveur se tenait dans une sorte de cabanon ; le diable le trouve encore soûl, à demi couché sur un banc, le chapeau à terre : « Holà ! jeune homme ! Lève-toi ! C'est aujourd'hui l'échéance de notre pacte. Il y a un an et un jour...

— Que veux-tu, toi ? Tu m'embêtes pour des bagatelles...

— Il y a un an et un jour, tu as promis qu'à mon retour tu m'assignerais une besogne relative à ton métier.

— Ne viens pas m'embêter ! Je suis soûl ; ce n'est pas le temps de régler des comptes. Laisse-moi tranquille et foute le camp !

— Non, dit le diable, je ne partirai pas avant d'avoir parlé d'affaires, ou bien je vais t'emmener avec moi, si tu ne fais pas attention à notre entente. Donne-moi une besogne, ou bien je te brise en morceaux. »

Ce disant, le diable empoigne le buveur et commence à le secouer en tous sens. Le jeune homme échappe un pet, un de ces pets capables de faire vibrer un mur !

« Tiens, s'écrie le buveur, je t'en ai trouvé une besogne : cours après ce pet, attrape-le et fais m'en une paire de chaussons d'hiver ! »

Le diable dut s'avouer vaincu devant cette besogne d'un genre inattendu. Il décampa et dut accorder au jeune homme tout l'argent nécessaire pour assurer une vie aisée.

PACTE AVEC LE DIABLE

Récit raconté, le 19 août 1968, à Azilda, Ontario, par un conteur de Sudbury, Ontario, Aldéric Perreault (78 ans) qui l'avait appris dans son enfance (vers 1900) probablement d'un de ses vieux oncles.

Enregistrement no 3466. Conte-type 1176-1178 (tâches difficiles imposées au diable).

B'en, c'est bon d' vous dire, enn' foi', i' y avè' enn' vieille ; al' avait t'ouâs garçon, et pui' i' étaient paresseu', ah ! c'tait b'en effrayan. I's 'n en branlaient tant qu'i' étaient paresseux !

Ça fait qu' la bonn' femm', te'jours... i' avaient jamais rentré d' boâs, ça avait jamais 'té charché' in siau d'eau, jamais 'té charcher lés vach's, ça faisè' absolument r'guien ! La pauvre vieille â patienté 'a s'est mi' in pié' à terre. 'A dit : écoutez, més garçons, lâ, 'a dit, quand on dit que l' p'us jeune â vingt et un ans, p'i' 'a dit, ça jamais r'guien fait' ni in ni l'aut'e ; 'a dit, c'est enn' vrè' hont' ! P'i', 'a dit, moé, à l'âge que j'ai lâ, 'a dit, j' t-ôbligée d' rentrer l' boâs, p'is l' fair' ¹ p'i' aller charcher lés vache' à l'aut' bout d' la terr', ² p'i' 'a dit, vous aut'e', 'a dit, vous savez pàs quoi fair' p' pâsser l' temps ; i' 'n n'â in p'i' étendu su' l'harbe écitt', p'i' étendu à l'omb' sour l'aut'e arb', lâ, 'a dit, 'és vrè' paresseu', 'a dit, quoi c' qu'on vous â app'lés dés « chienne' », 'a dit, c'est vous aut's, câ ! 'A dit, c'est l' bout' lâ ! 'A dit, vou' allez prend' chaquin vos p'tit's poch's ³, p'i' 'a dit, vous allez vous en-aller !

Ç' fait qu' te'jours que... comme i' étaient su' l' point d' partir tout's lés t'ouâs, i' r'ssou' ⁴ in homme à 'és aut's, b'en habillé, més vieux, beaux gants dan 'és mains, p'is hô'râ, in vrè' doud' [dude] ⁵. I's savaient pàs qui c'est qu' c'été' 'és aut's.

I' dit : Madame, i' dit, vous avez t'ouâs garçon ? — 'A di', oui ! 'A dit, comment qu' vous savez câ, vou' ? — I' dit : J' sé's tout', moé ! I' dit, vous avez t'ouâs

1. *Faire du bois* : Couper ou fendre des bûches de bois de chauffage.

2. *Bout de la terre* : À la limite de la ferme.

3. *Poches* : Balluchons.

4. *Ressoudre* : Arriver tout à coup.

5. *Doude* (angl.) : Un homme élégant (citadin bien mis).

garçons, p'i' i' di', i's sont pâs trop travaillants ? — Non, 'a dit, j' vous en garanti' ! 'A dit, j' lés jett' dehors, lâ ! — B'en, i' dit, j'm'âs faire enne affaire a'ec vous, mada-me, i' dit. Moé, i' dit, j'ai d' l'argen en mass'⁶; j'su's b'en rich', p'i' i' dit, si vous voulu', i' dit, m'âs guieu' denner chaquin enn' d'job [job]⁷. M'âs lés engager pour in an et in jour. I's vont prend'e in métier, p'is dans le... au bout d'in an et in jour, si i' y â enn' d'job dans leu' métier que j' sé's pâs faire, i' di', i' a'ront d' l'argent tout l' temps qu'i's vont viv', tant qu'i's voudront. P'i' i' dit, si j' capab' de faire enn' d'job dans leu' métier, i' di', i' ont p'us d'argen, i's s'emmène' a'ec moé ! — 'A dit : j' lés voèrai p'us si i's s'en von a'ec vou' ? — I' dit, non, vous lés r'oèrez p'us !

Ah ! la vieill', ça 'a faisè' hongler [jongler],⁸ çâ. Te'hour', 'a di', au plus vieu', 'a dit, quel métier qu' tu vâs prend', toé, si mecieu-lâ veut t'engager ? — I' dit, moé, i' dit, ferblanquier [ferblantier].

Ah ! c'est correck' ! B'en, i' dit, prends méquier ferblanquier ; p'i' i' dit, au bout d'in an et in jour, i' dit, m'âs r'pâsser, p'i' i' dit, faudrà qu' tu m' denn's d' l'ouvrage, i' di', enn' d'job dans ta... nouveau métier ; si j'su's capab' d' la faire, i' dit, tu t'en viendrâ' a'ec moé p'is t'a'râs p'us d'argent. P'i' i' dit, pour le moment, i' dit, quien, i' di', en v'lâ, i' di', emplis tés poche'. I' s'est bourré, comm' de raison.

I' s'en vâ au deuzieum' : Toé, i' dit, queul métier tu veux prend' ? — I' dit : cordognier ! — Oué ? Bon, ôkay !⁹ As-tu besoin d'argen ? — I' di', oué, i' dit, j'ai pâ' enn' cenn' !

Le guiâb' gu'i en denne en masse, à lui encôre. I' 'n n'avè' en mass' pour in an et in jour. B'en, i' dit, oublie pâs, lâ ! M'âs r'pâsser dan' in an et in jour d'aujo'r-d'hui ; p'i' i' dit, si j'su's capab' de fair' la d'job que tu vâs m' dire, i' dit, p'us d'argent, p'i' i' dit, vâ folloèr tu m' suiv's ! — I' dit, c'est correck' !

I' arrive au jeun' : Toé, i' dit, l' jeune, i' dit, l' jeune, i' dit, quoi c' tu veux fair' ? — Moé ? Hhhhé... J'm'âs fair' ? B'en, i' dit, le jeune, i' dit, ça pâss' te'hours pour le plus fou d' la maison, mé', i' di', en tou' 'és câs, i' dit, si j'su's fou, i' dit, j' prends mon méquier, moé ! — B'en, c'est çâ, la vieille, i' di'. — I' dit, m'en 'âs boér' penden in an et in jour. — Ah ! Tu fou, 'a dit, toé ? 'A dit, que c' c'est... queull' d'job qu' tu vâ êt' capab' denné' au guiâb'e a'ec çâ, 'a dit ! — Laissez faire, i' dit ; pâs p'us fou qu' lés aut's ! — B'en, 'a di', i' ont b'en raison d' dir' que l' t'ouâsieum', le dargnié', 'a dit, c'est te'hour' eul l'plus fou ! 'A dit, t'é' aussi b'en d'eul l' suir' t'ut suit' ! — Non, non, i' dit... I' dit, av'-vous d' l'argent ? — L' gârs di', oui ; l' guiâb'e i' di', oui.

I' gu'i denn' d' l'argent en mass' ; mon gârs pârt, p'is s'en vâ à l'hôtel, p'is commence à s' soûl... à s' soûler. P'i' icitte on boé' ! I' arrivait cheu' z-eux à quat'

6. *En masse* : En quantité (beaucoup de).

7. *Job* (angl.) : Un emploi.

8. *Jongler* : Réfléchir ; se concentrer.

9. *Okay* (O.K.) (angl.) : Façon populaire américaine de dire *Oui* ou d'abréger une affirmation.

patt's, p'i' i' s'en emm'nait pour pâs s' dégriser, ¹⁰ comm' de raison. L' lend'mon matin, commencè' à filer b'en in peu, i' se r'dossè' ¹¹ encôr'. La vieill' pleurait, p'is quiens b'en, p'is c'st effrayan, 'a di', avoèr in idée d' minme, 'a dit, quoi c' c'est... le temps s'écoul', p'i' 'a di', i' boé', p'i', à tou' 'és jours, du pareil !

Le tem approchait te'hours... p'i' à la fin, i' étaient découragés : Mé', décid'-toé don, mon p'tit garçon, décid'-toé don ! Ta pauvre mér', tu gu'i creuv' le cœur ! P'is, bon, c'était ci p'is c'tait câ... I' dit, mouman, laissez-moé tranquill', bon ! Moé, j' boé'... p'is quand on boé', i' dit, pâs d' 'chalag' ¹² ! Bon ! Comprenez-vous, lâ ? Moé, i' dit, j' boé', j' boé' ! P'is lés aut's veul'nt travailler, qu'i's travail'nt ! — Mé', 'a dit, queull' sort' de d'job, 'a dit, tu vâs denné' au... — Laissez-moé fair' ! Qu'i' vienn' pâs m' bâdré', ¹³ i' dit, lui !

Ah ! la vieill' pleurait. In an et in jour arriv'. Le guiâb', b'en stoqué, ¹⁴ se r'dressè' 'a moustache. 'A di', heill ! 'a dit, l' p'us vieux, lâ, 'a dit, ton métier, lâ, 'a dit, âs-tu enn' p'tit' d'job à m' denné' ? — Ah ! i' di', oui. Tout's lés p'tit's point's de fer blanc taillée' en aiguille't's, lâ, p'i' i' dit, lés p'tits cârreaux, d' la ferrâille, i' dit, fais-moé in beau côté d' zink [zinc] a'ec câ ! Ç' fait qu' le guiâb'e amanch' câ, p'i' i' fè' enn' bell' pièc' de zink. Le gârs, tout découragé ! I' dit, toé, a'ec moé, à c'tte heur' ! P'us d'argent non plus !

Ah ! la bonn' femm' pleurait ; 'a dit : i's vont b'en gu'y aller tout's lés t'ouâs ! 'A dit, le jeun' qu'à pâs d' métier pâ-en-tout' ! Ah ! 'a dit, c'est câ qui m' fait l' p'us d' pein' de tout', 'a dit, c'est l' jeune !

Arrivé au deuxieume : Heill ! i' dit, cordognier, lâ, i' dit, le tem ést écoulé. I' dit, queull' sort' de d'job tu vâs m' donner ? — Dés vieux talons d' cuir, dés vieilles sumell's parcées, lâ, et tout's... dés point's de cuir, tout câ, i' dit, fais-moé in beau côté de cuir avè' câ !

Le guiâb' t' ramâss' câ, p'is fè' in beau côté d' cuir. Toé, i' di', avec moé ! I' dit, p'us d'argen ! 'A dit, deux d' partis, la vieille 'a dit ! Dan 'a famill', deux qui s'en vont ! P'i' 'a dit, l' jeun', mon bébé, 'a dit, qui s'en vâ ! Ah ! b'en, lâ, c'tait pâs drôl' ! P'i' 'a dit, j'su's çertain, 'a dit...

To'hours que l' guiâb'e arriv', més vieux, p'i' i' était couché dans l'hôtel, d'in cabaneau ¹⁵ qu'i' y avait lâ, p'is b'en soûl su' in banc, l' chapeau à terr', p'is... Heill' heill' ! i' dit, jeune homm', leuv'-toé ! — Heummm [grognelement]... — Leuv'-toé, i' di', in an et in jour aujo'rd'hui, lâ ! — Viens pâs m' bâdrer, toé ! Quoi c' tu veu' ? — I' dit, ça fè' in an et in jour, lâ, p'is denn'-moé enn' p'tit' d'job, lâ, i' dit, dans ton méquie'. — Ah ! humm pâs m' bâdré', i' dit, moé ! I' dit, j'su's soûl, lâ, p'i' i' dit, c'est pâs l' temps d' faire in marché ! J' te dis d' pâs m'achaler ;

10. *Se dégriser* : Reprendre ses sens, après une soulerie.

11. *Se redoser* : Redoubler la dose (ici, d'alcool).

12. *Achalage* : Ennui, embarras.

13. *Bother* (angl.) : Fatiguer ; contrarier ; déranger.

14. *Stock* (angl.) : Bien mis.

15. *Cabaneau* : Cabanon.

vâ-t-en ! — B'en, i' dit, j'm'en irai pàs, p'i' i' dit, m'às t'emm'ner si tu fais pâ' attention à toé. I' di' : denn'-moé enn' d'job ! P'i' i' commence à te l' po'gner, p'is te l' brâsser. Le gârs, en se r'viran, i' lâche in pet, més vieu', in capab' ¹⁶ ! Quien, i' dit, cour' après celui-lâ, p'i' i' dit, fais-moé enn' pér' de chaussons pour c't hiver !

Le guiâb' à pa' été capab'. P'i' i' à eu d' l'argent tant qu'i' à voulu.

16. *Un capable* : Sens superlatif. Très bruyant.

LEXIQUE

- ABRIER** : Couvrir, mettre à l'abri, 125.
ACHALAGE : Ennui, embarras, 295.
ACHALER : Contrarier, importuner, 126, 275, 295.
AFFILÉ : Aiguisé, rendu pointu ou tranchant, 189.
ÂGE (être en) : Atteindre sa majorité, 96.
AGRÈS : Équipage (cheval, harnais et voiture); outil, instrument ou chose dont on ignore le nom, 72, 278.
APRÈS (être toujours après quelqu'un) : L'agacer, le poursuivre continuellement de ses sarcasmes, 128.
AIR (en l') : En haut, 125.
AIRS : Êtres; les êtres de la maison, 49.
ALL RIGHT (angl.) : Très bien; entendu! toute réponse affirmative, 168, 191, 217, 247.
AMANCHER : Arranger, disposer, 98, 132, 176, 183, 188, 191, 251, 282, 295. *Amancher quelqu'un* : le rouler, le duper, 98, 211, 213. *Ramancher* : Amancher de nouveau : 124, 125, 126, 127.
ARRACHIS : Longue souche ou arbre arraché, dont les racines sont à nu, 276.
BÂDRER (angl. Bother) : Fatiguer, contrarier, déranger, 213, 215, 295.
BAN : Proclamation, publication. *Battre un ban* : Battre la caisse pour annoncer une publication, 241.
BARDI-BARDA ou **BERDI-BERDA** : Tumulte, grand bruit, 125.
BAROUCHE : Véhicule improvisé, 79.
BEAU DOMMAGE : Interjection affirmative; certainement, 214.
BÉBITE (ou bebite) : Insecte, dans le langage des enfants, 244.
BÉDARAGNE : Mot imitatif décrivant l'ensemble de plusieurs bruits résultant d'une démolition, 125, 127, 128, 132, 172, 192.
BEDIGNE-BEDAGNE : Mot imitatif d'un vacarme où l'on brise tout; aussi employé pour décrire le bruit bien caractéristique d'une boutique de forge, 125, 127, 177, 213, 217.
BET (angl.) : Pari, gageure. *You bet!* Certainement, pour le sûr, 220.
BIDOUS (des) : De l'argent, 211.
BOAT (angl.) : Navire, bâtiment, bateau, 47, 96, 97, 98, 99, 133, 135, 175.
BOGHEI (angl.) : Voiture légère; petit cabriolet découvert, 80, 99, 100, 136.
BOIS DEBOUT (en) : Expression paysanne qui signifie une forêt intacte, où l'on a fait aucun défrichement, 52.
BOIS (faire du) : Couper ou fendre des bûches de bois de chauffage, 293.
BONGUIENNE : Juron qui indique la surprise, la résignation, 44, 45, 100, 126, 273.
BOSS (angl.) : Directeur, administrateur, contremaître, 99, 214.
BOUCANE : Fumée, 283.
BOURRER (quelqu'un) : Leurrer, duper, tromper, 71. Faire manger avec excès, 74, 209.
BOUT DE LA TERRE : La limite de la ferme, 293.

- BRAQUE** : Race de chien propre à la chasse ; un étourdi, un écervelé, 191.
- BROCHE-À-FOIN** : Fil de fer destiné à entourer les balles de foin, 182.
- BRUNANTE** : Déclin du jour. *La grosse brunante* : à la nuit tombante, 179.
- CABANEAU** : Cabanon, 295.
- CALER** : Enfoncer, 175, 220.
- CÂLINE** : Juron exprimant la pitié, la sympathie, 133.
- CALL (to) (angl.)** : Appeler, 272.
- CANISSE** : Boîte de fer-blanc. *En avoir dans la canisse* : Avoir de la force en réserve, 71.
- CAPABLE (un)** : Sens superlatif. Très bruyant, 296.
- CARRÉ (un)** : Ensemble des quatre murs d'une maison ou d'une grange, partie qui supporte le toit, 239.
- CASH (angl.)** : Comptant, 99, 211.
- CATALOGNE** : Retailles de coton ou toutes sortes de menus restes d'étoffe. Ces retailles peuvent être mises en pelotons. Couverture de lit, ou tapis de parquet fabriqué avec les retailles, 77, 78.
- CAVALIER** : Amoureux, fiancé, 51.
- CAVEREAU (ou caveau)** : Cave aux légumes, 209.
- CHANCER** : Avoir de la chance, 43.
- CHANGER** : Mettre habit neuf, 191.
- CHANTIER** : Cabane primitive faite de troncs d'arbres, 209, 240, 273.
- CHARGE (angl.)** : Faire payer, demander, percevoir, 283.
- CHASSIS** : Fenêtre, 103, 127, 216, 273.
- CHESSER** : Forme populaire de sécher, 48.
- CHIENNE (avoir la)** : Avoir peur, 246.
- CHIUER LA GUENILLE** : Boudier, être de mauvaise humeur, 213, 245, 284.
- CHOUCHÉ** : Souche, 72, 73, 240.
- CHUM (angl.)** : Ami, associé, 103, 179, 184, 191, 249.
- CLEAR (angl.)** : Assuré, sûr, 123. Se libérer, 241. *To clear* : Congédier, 75. Éloigné, 278.
- CLEARANCE (angl.)** : Clairière, 44, 80.
- CLOUS (cogner des)** : Dormir assis, la tête oscillant de haut en bas et de bas en haut, 129.
- COAT (angl.)** : Habit, pardessus, 246, 279.
- COLOUER** : Clouer, 244.
- COME HERE** : (angl.) : Viens ici ! Viens t-en ! 78.
- CORDE** : Mesure cubique, 73.
- CORPS** : Cadavre ; ici, le coffre ou cercueil, 219.
- COUCHAGE** : Action de se coucher, 126.
- COOKERY (angl.)** : Cuisine (menu), 173.
- CORNIÈRE** : Ferraille de forme anguleuse, 175.
- COTI** : Pourri, 240.
- COTONNÉ** : Qui a mauvaise apparence ; en désordre, 171.
- 'CRÉ GUIÉ** : Juron populaire « Sacré », 176.
- CRÉATURE** : Femme, épouse, 103, 214.
- CRETONS** : Rillons, rillettes, 283.
- CURIEUX** : Étrange, 43.
- DASH (angl.)** : Garde-boue, ou planche de bord, 217.
- DECK (angl.)** : Sorte de quai, ou de grand banc destiné à recevoir les bilots, 177.
- DÉCOLLER** : S'en aller, aller à grande vitesse, 46 ; détacher une chose qui était collée, 74.
- DÉGRISER (se)** : Reprendre ses sens, après une soulerie, 295.
- DEMANDE (grande)** : Demande officielle qu'un prétendant fait au père de sa bien-aimée pour obtenir la main de cette dernière, 48, 50, 51.
- DEMI-MINOT** : Ancienne mesure française, longtemps utilisée au Canada, contenant 4 gallons, 209.
- DÉSERT** : Partie de terrain défrichée dans une forêt, 45.
- DEVONS** : Genre de lutins, 49.

- DIABLE** (donner le diable à quelqu'un) : Le réprimander vertement, le blâmer, 215. *Être en diable* : Être mécontent, 51.
- DISABLE** : Que l'on peut dire. *Pas disable* : Renversant, fantastique, 218.
- DOUDE** (angl.) : Un homme élégant (citadin bien mis), 293.
- DRIGAIL** (angl.) : Bagage, attirail, paquets, 242.
- ÉCARTÉ** : Égaré, 96.
- EMMORPHOSÉ** : (amorphosé) Métamorphosé. On dit emmorphosé en perdrix, quand un homme, tout en conservant ses facultés et la parole, est transformé en perdrix. On dira que la princesse a été démorphosée quand elle reprendra sa forme humaine, 42, 123, 124, 125, 126, 131, 132, 133, 179, 184, 241.
- EMPIROUETTER** (S') : Devenir confiant jusqu'à en faire des pirouettes, 174.
- ENNÉFETTE** : En effet, 126, 169, 190, 210, 214, 245, 274.
- ÉTRIVER** : Agacer, contrarier, exciter, au moyen de légères provocations, 183.
- FÊTE** (homme en) : Homme ivre, 129.
- FIGURER** : Calculer, 97.
- FLAG** (angl.) : Drapeau, pavillon, 44, 46.
- FLEUR** : Farine, 183, 282.
- FORÇURE** : Fressure. Ici, le foie, 182.
- FOULU** : Fallu ; il a fallu, 48, 74, 97.
- FRAME** (angl.) : Levier, 170.
- FREE** (angl.) : Gratuit, 99.
- FUN** (angl.) : Plaisir, 99, 285.
- GAGES** : Salaire, revenu, émoluments, 129.
- GAMELLE EN ÉCORCE** : Micouenne ou sorte de grande louche en écorce de bouleau servant à boire ou à puiser de l'eau d'un lac ou d'une source, 43.
- GANG** (angl.) : Bande, troupe, 128, 176, 239.
- GARROCHER** : Lancer, jeter (quelque chose) avec la main, 45, 46, 74, 125, 170, 127, 184, 188, 248.
- GOAL** (angl.) : But (dans les jeux en plein air). Ici, point où l'on doit viser, 241.
- GOLÉE** : Coulée, ravin, 177.
- GOOD** (it is) (angl.) : C'est bien ; ça va ; j'ai mon affaire ! 250.
- GOOD BYE** (angl.) : Adieu ! 126, 177.
- GORICHES** : Pourceaux, cochons, 187.
- GRADE** (angl.) : Degré, rang, 173.
- GRANDE DEMANDE** : Demande officielle qu'un prétendant fait au père de sa bien-aimée pour obtenir la main de cette dernière, 48, 50, 51.
- GREYÉ** : Préparé, outillé, 45, 176 ; *se greyer* : se préparer, s'appareiller, s'habiller, 43, 46, 53.
- GRU** : Farine grise intermédiaire entre la fine fleur blanche et le son, 211.
- HAUT-EN-BAS** : En bas de. Sauter haut en-bas de la voiture, 54.
- HELPERS** (angl.) : Aides, assistants, 243.
- HOMME EN FÊTE** : Homme ivre, 129.
- INMONTRABLE** : Qui ne peut être montré, 272.
- JACK** (angl.) : Imbécile, individu bizarre ; homme de haute taille, 43, 44.
- JACK POT** (angl.) : Endroit où les objets constituent un méli-mélo, 244.
- JOB** (angl.) : Emploi, position, 49, 75, 135, 178, 179, 181, 294, 296.
- JONGLER** : Réfléchir, méditer intensément, 41, 73, 101, 133, 219, 241, 294.
- JONGLEUSE** : Soucieuse, songeuse, 71.
- JOUQUER** (se) : Jucher, percher (en parlant des oiseaux, surtout des poules), 127.
- KICK** (to) (angl.) : Ruer, 76.
- LINGE** : Habits, vêtements, 283.
- LOGS** (angl.) : Billots (billes de bois en grume), 73, 101, 209, 241, 273.
- LOOSE** (angl.) : Délié, détaché, libre, 183, 246.
- LUCK** (angl.) : Chance, 244.
- LUNCH** (angl.) : Repas léger, collation, 134, 185, 241, 275.
- MAGANÉ** : Maltraité, malmené, 49, 125, 128, 184, 185.

- MAILLOCHE : Boule de quoi que ce soit, 73.
- MAL (tomber d'un) : Être épileptique, 102.
- MAL (pas) : Passablement, 93, 97, 100, 102, 175, 177, 248, 250, 251, 252, 278, 279.
- MARIER : Épouser, 217.
- MASSE (en) : Beaucoup, 75, 95, 100, 177, 181, 218, 250, 281, 282, 294.
- MÂTÉ : Placé debout comme un mât, 188.
- MENER DU TRAIN : Faire du tapage, du bruit, 123, 246, 249, 275, 278.
- MINISTRE : Chef religieux d'un groupe, d'une secte, 250.
- MONITION : Munition, 181.
- MÔSEUSS : Juron populaire qui indique un peu de déception ou de surprise, 123.
- MOULÉE : Grain moulu, mais non bluté, destiné aux animaux, 211.
- MOVE (to) (angl.) : Déplacer, transporter, 176.
- NOIRCEUR, LA GROSSE NOIRCEUR : La nuit tombée, 123.
- NOM D'GUIEU : Juron qui équivaut à NOM DE DIEU, 129.
- OFFICE (angl.) : Cabinet de travail, 216.
- OKAY (O.K.) (angl.) : Façon américaine de dire oui, 175, 242, 245, 282, 283, 284, 294.
- ORDER (angl.) : Commander (quelque chose) 245.
- OREILLER DE TERRE : Tranche de terre retournée par le versoir ou oreille de la charrue, 77.
- OVERALL (angl.) : Salopettes, 73.
- PÂR : Parc, 220.
- PASSABLE : Ce n'était pas passable — il ne convenait pas de le laisser passer, 51.
- PASSAGE : Corridor, 125.
- PATTE (n'être que sur une) : Expression qui indique l'empressement, le dévouement, 100.
- PATARAFF : Onomatopée reproduisant le bruit d'un objet qui tombe à l'eau, 219.
- PICHENOLLE : Chiquenaude, 168.
- PIÉTONNER : Remuer les pieds sur place, 54.
- PILER : Fouler au pied ; appuyer le pied (sur quelque chose), 274.
- PITCH OFF (angl.) : Lancer au loin, 218.
- PITCHOFF (angl.) : Mot improvisé ; sens d'abîme ou de pente raide qui lance l'homme dans l'abîme, 190.
- PLANE : Érable rouge, 72.
- PLUCKY (angl.) : Qui a de l'assurance, du courage, de l'aplomb, 187.
- POÈLE À DEUX PONTS : Ancien fourneau à bois comprenant un foyer et un étage pouvant servir de four, 169.
- POLE (angl.) : Perche, 72, 130.
- PONTAGE : Plancher d'une écurie ou d'une grange, 211.
- POUSSER (se) : S'en aller ; déguerpir en vitesse, 123.
- PRIS (être) : Être grand, gros et fort, 238.
- PROFITER : Grossir, prendre de l'embonpoint, 250.
- PROSPECT (angl.) : Client en perspective, 125.
- QUART : Petit tonneau, baril, 80, 186, 189, 190.
- QUÉRIR : Chercher, aller quérir : aller chercher, 183, 190, 317, 239, 243, 248.
- RAIN-DE-VENT : Direction, 274, 275.
- RABOURER : Labourer, 75, 76.
- RALLE : Branche maîtresse d'un arbre, grosse branche, 74, 249.
- RAPPORT : Rot, ou émission bruyante, par la bouche, de gaz provenant de l'estomac, 252.
- RAVAGE : Dégât fait avec violence et rapidité, 77, 126, 169.
- REDOSER (se) : Redoubler la dose, 295.
- RENCHAUSSAGE : Exhaustement du sol autour du solage d'une maison pour la préserver du froid, 238.
- RENTOURER : Entourer ; entourer d'une clôture, d'un mur, 49.

- RESSERRER : Serrer de nouveau, remiser, replacer, 45.
- RESSOUDRE : Arriver, survenir, 44, 45, 46, 53, 71, 123, 125, 127, 128, 168, 191, 192, 243, 281, 285, 293.
- RESTÉ : Fatigué, épuisé, 124, 180, 274.
- REVENEZ-Y : Action de recommencer, de revenir sur la décision, 133, 211.
- REVOLER : Être lancé, projeté, se répandre à distance, 168, 170, 174, 175, 179, 184, 189, 217, 279.
- RIEN (faire voir de) : Cacher ses vrais sentiments ; simuler une contenance naturelle, 102.
- ROD (angl.) : Tige, baguette, 178.
- RONNER (angl. to run) : Courir, faire une course, 167.
- ROULETTES (sur les) : Sans difficulté, 98.
- ROUGH (roff) (angl.) : Brutal, dur, bourru, 169, 170.
- RUN (angl.) : Faire fonctionner, conduire, 75, 167, 185.
- SACRE (être en) : Être très mécontent, 52.
- SACRÉ : Ce mot, surtout employé dans les jurons, prend souvent la forme de 'cré ou la forme de 'pré (Sapré) : 'Cré guié ! 'Pré Torvisse ! 245.
- SAFRE : gourmand, 188.
- SAINT SIMOIGNAC DE CÂLINE : juron, 244 ; *simognac* : juron, 281.
- SALOIR : Receptacle de bois ou de grès destiné à recevoir les viandes que l'on veut saler, 182.
- SAPRER (sacrer) : Sorte de juron pour signifier jeter, lancer, 47, 72, 179, 212, 219, 244.
- NI SAPRE NI RIEN : Expression que les conteurs emploient surtout à la fin d'une longue énumération de faits négatifs, comme pour balancer la phrase, 133.
- SETTLE (to) (angl.) : Régler, ajuster, *to settle up* : Régler ses comptes, 98, 184.
- SETTLEMENT (angl.) : Règlement de comptes ; arrangement, entente, 192.
- SHACK (angl.) : Masure, maisonnette primitive bâtie à la hâte, 48, 130, 209, 211, 239, 241, 245, 246, 247, 274, 276, 278.
- SHAFT (angl.) : Puits, 185.
- SHAKE (to) (angl.) : Trembloter, branler, chanceler, 72, 246, 251, 275, 276.
- SHAVE (to) (angl.) : Se raser, se faire la barbe, 250.
- SHED (angl.) : Remise, hangar, 76, 79, 171, 172.
- SHINE (to) (angl.) : Reluire, être brillant, 100.
- SILER : Siffler, 278.
- SLACKEN (to) (angl.) : Diminuer, ralentir, 272, 281.
- SMART (angl.) : Intelligent, alerte, souple, vif, 71, 97, 174, 277.
- SNACK (angl.) : Repas copieux, festin, 181.
- SNOB (to) (angl.) : Expression de chantier : attacher solidement, 241.
- SOIN (il n'y a pas de) : Expression indiquant l'optimisme, que l'on pourrait traduire par « Ne vous en faites pas ! Il n'y a aucun danger ! » 243, 281.
- SOUPAGE : Action de souper, 124.
- SPRING (angl.) : Ressort, 284.
- STEADY (angl.) : Assidu, de façon continue, 77, 271, 283.
- STEAM (angl.) : Vapeur, 135.
- STEP (angl.) : Sault, bond, cabriolet, 79.
- STOQUÉ (angl.) : (Stock : cravate, col, plastron) : qui porte de beaux habits 220, 295.
- SUITE (te' ou tu') : Tout de suite, 42, 46.
- SWAMP (angl.) : Marais, marécage, 78.
- SWING (angl.) : Branle, oscillation, balancement, 279.
- TABAC FRISÉ : Tabac haché et mis en paquet à la manufacture, 180.
- TANNÉ : Fatigué, à bout de patience, 216.
- TAQUET : Pièce de bois ou de fer mobile autour d'une vis ou d'un clou et servant à maintenir fermé un volet ou une porte, 190.

TEAM (angl.) : Attelage, paire (de chevaux), 76, 80, 99, 100, 168, 173, 174, 175, 176.

TERRE (faite) : Partie du domaine en culture, 71, 210, 212, 238, 247.

TERRE (Oreiller de) : Tranche de terre retournée par le verso ou oreille de la charrue, 77.

TED B'EN : Peut-être bien, 42, 45, 75, 179, 181, 183, 210, 213, 278.

TE'SUITE : Tout de suite, 42, 46.

TIGHT (angl.) : Raide, serré, 278.

TIME (angl.) : Réjouissance bruyante, rigolade ; *to have a good time* : s'en donner à cœur joie, 74, 285.

TOMBER D'UN MAL : Être épileptique, 102.

TOP (angl.) : Faîte de l'arbre, la tête de l'arbre, 240.

TORDEUR : Tordoir, essoreuse, 128.

TOUGH (toff) (angl.) : Tenace, solide, 183.

TRAIL (angl.) : Voie, sentier, chemin à peine tracé, 213.

TRAIN : Tapage, bruit. Mener du train : Faire du tapage, du bruit, 218.

TRAP (angl.) : Piège, 124.

TRÈME : Bobine adaptée à la navette du tisserand ; chez nous, la trème était souvent faite d'une tige de sureau que l'on évidait, 184, 216.

TROU DU TUYAU : Trou pratiqué dans le plafond (de la cuisine) pour laisser passer le tuyau ; ce trou était beaucoup plus grand que le diamètre du tuyau de tôle, pour prévenir les incendies, 135.

TROUBLE (angl.) : Difficulté, 131.

TURQUE : Tuque, bonnet, 54.

VAILLANTISE : Qualité de celui qui est vaillant, actif, 243.

VELIMEUX : Infâme, coquin, 124, 178, 179.

VENT : Souffle, 45.

RAIN-DE-VENT : Direction, 274, 275.

VENTRE (à plein) : À plat ventre, 126.

VOLÉE : Râclée. *Recevoir une volée* : Se faire battre, 182.

WATCH (to) (angl.) : Surveiller faire le guet, 126, 130, 167, 180, 183, 276, 277.

INDEX ANALYTIQUE

- ADOPTION** : Tommy, paysan exilé par le roi, est adopté par un riche capitaine de navire, 84.
- AIDES** mystérieuses au secours de Ti-Jean, 31, 33.
- AIGLE** qui traverse Ti-Jean de l'autre côté de la mer, 118 ; nourri par Ti-Jean pendant le voyage, 119 ; renseigne Ti-Jean sur la demeure de la princesse, 119.
- ANCRE** de bâtiment transformée en canne par le forgeron, 148.
- ARGENT** obtenu du diable par Barbaro, 68 ; l'éducation de Jean Poilu coûte au roi la moitié de sa couronne, 145 ; Ti-Jean Poilu reçoit de l'argent du roi, 148 ; argent trouvé par Ti-Jean dans un château hanté, 157ss ; un fermier veut mesurer son argent, 195s ; argent donné par le diable à trois frères paresseux, 290s ; argent obtenu du diable par Barbaro, 67s.
- BAGUE** de la Belle Perdrix Verte, 112 ; voir aussi JONC.
- BAN** d'un roi qui promet sa princesse en mariage, 241s.
- BARBARO**-les-grandes-oreilles (héros de la force), 57ss.
- BAL** princier où deux jeunes enfants reconnaissent leur père, un prince, 267-270.
- BATAILLES** de Ti-Jean Poilu, 138, 140s, 145, 149s, 159s, 161s ; des compagnons de Jean Poilu, 149s, 153s, 164.
- BÂTIMENT** destiné à la conquête de l'eau merveilleuse, 22s ; un capitaine signale au roi l'existence d'un château, en forêt, 36 ; Barbaro utilise une proue de bâtiment pour s'en faire une hache, 59 ; un bâtiment recueilli sur la plage un paysan chassé par le roi, 84 ; Ti-Jean Poilu utilise une ancre de bâtiment en guise de canne, 146s.
- BEAUTÉ** de deux jumeaux, fils d'un prince et d'une princesse, 254s.
- BÉBÉ** ; intelligence d'un bébé à sa naissance, 58, 138.
- BESOGNE** à proposer au diable, à la suite d'un pacte, 291s.
- BÊTE-À-SEPT-TÊTES** ; capturée par Barbaro-les-grandes-oreilles, 66.
- BILLET** glissé dans un bouquet pour se faire reconnaître, 34.
- BŒUFS** qui tirent une ancre placée dans une charrette, 147 ; bœufs tués par Jean Poilu, 147.
- BOIS** (forêt) ; une mère s'enfuit dans la forêt avec ses deux enfants, 254. Bois de chauffage coupé par Barbaro, 60 ; brassée de bois de Jean-le-paresseux, 224.
- BOISSON** ; Ti-Jean trahi par un somnifère, 113.

- BONNET-ROUGE ; nain très fort qui visite le cuisinier, 153ss.
- BOUILLIE ; Ti-Jean Poilu démontre sa force en mangeant de la bouillie, 161.
- BOUQUET (de fleurs) préparé par le jardinier (Peau-de-Morue), 34.
- BÛCHERON ; Barbaro se fait bûcheron pour aider son père, 60s.
- BUVEUR ; un jeune paresseux choisit le métier de buveur, 290.
- CABANE ; une mère, en fuite dans la forêt, aboutit souvent à une vieille cabane, 255-257.
- CÂBLE d'acier du jeune Jean Poilu pour tirer son jouet, 139 ; préparatifs pour mettre l'ancre dans la charrette tirée par des bœufs, 147.
- CANNE demandée par Ti-Jean à son grand-père, le roi, 146 ; canne fabriquée d'une ancre de bâtiment, 146s.
- CAPITAINE de bâtiment adopte Tommy, jeune paysan exilé par le roi, 84.
- CARROSSE ; la Perdrix Verte dans son carrosse de cristal attelé de quatre souris grises, 112, 114.
- CATALOGNE ; le roi envoie Barbaro à une prétendue manufacture de catalognes, 66.
- CAVALIER mystérieux qui remporte une victoire en quelques minutes, 37 ; identifié par le roi, 39.
- CÉCILE, voir PRINCESSE.
- CHARRUE ; Barbaro engagé par le roi pour conduire la charrue, 63, 65.
- CHÂTEAU ; Ti-Jean se bâtit magiquement un château, 36 ; Ti-Jean couche trois nuits au château hanté, 107-112 ; trois géants arrivent à un château hanté, 151 ; Grand-Cipine demeure seul dans un château hanté, 153s ; Soudeur-de-Chânes le remplace, 154s.
- CHASSE ; Ti-Jean et un autre... géant, à la chasse, 153, 154s.
- CHASSEUR, voir MÉTIER.
- CHÂTIMENT ; voir PUNITION.
- CHAUDRON merveilleux qui cuit la soupe sans feu, 198, 200.
- CHEVAUX indomptés maîtrisés par Barbaro, 64s ; Tommy, à son retour d'exil utilise une voiture tirée par des chevaux de prix, 87s ; Ti-Jean vante au roi la beauté des chevaux marins, 208 ; cheval rapide que possèdent des vieillards mystérieux, 257s, 259ss.
- CHICANE simulée entre Ti-Jean et sa femme, en présence du roi, 201.
- CLAQUE (taloche), donnée au roi par Barbaro, 64, 68.
- CLOCHE annonçant l'arrivée d'ennemis dans le pays, 140.
- COFFRE ; Ti-Jean est mis dans un coffre pour être jeté dans la mer, 206s ; remplacé par un étranger, 207 ; le roi se place dans un coffre et est jeté à la mer, 208.
- COLÈRE de la mère de Ti-Jean-le-paresseux, 221 ; colère du géant contre Jean-le-paresseux, 237 ; colère du prince quand il reçoit le faux message de sa belle-sœur, 254.
- CONSEILS ; un vieillard donne des conseils à la mère de deux enfants, dans la forêt, 256ss.
- CONTRAT de salaire établi entre le roi et Barbaro, 75s.
- CORDONNIER, voir MÉTIER.

- CORNE magique, 26s, 36.
- CRAINTE d'une maman en constatant la force de son bébé, 60, 139.
- CRÊPES ; Ti-Jean Poilu prouve sa force en mangeant des crêpes, 159 ; un géant nourrit Jean-le-paresseux aux crêpes, 222s.
- CUISINIER ; Ti-Jean se dit le meilleur cuisinier du monde, 119s.
- DEMI-MINOT ; Ti-Jean emprunte le demi-minot du roi, 196.
- DENTS ; Soudeur-de-chaînes coupe des tiges d'acier avec ses dents, 150.
- DIABLE ; Barbaro pris pour le diable, 61, 63 ; Barbaro visite le diable, 67s ; sept diables martyrisent Ti-Jean dans un château hanté, 108-112 ; pacte entre le diable et trois paresseux, 289-292.
- DRAGONS ; Jean-le-paresseux, aidé d'un géant, tue trois dragons, 232-234.
- EAU MERVEILLEUSE ; où existe cette eau, 21 ; bouteille d'eau merveilleuse recueillie par Ti-Jean, 27ss ; eau-qui-chante rapportée d'un jardin magique, 261.
- ÉCOLIERS ; deux écoliers, le fils d'un paysan et la fille du roi, deviennent amoureux l'un de l'autre, 81-84.
- ENFANTS ; Jean Poilu avalait des enfants de différentes nationalités, 138-141 ; malheur d'époux privés d'enfants, 57s.
- ENFER ; Barbaro se rend en enfer pour y rencontrer le diable, 67s.
- ENLÈVEMENT ; la fille du roi enlevée par Jean Poilu, 138.
- ÉPÉE ; un petit renard apporte à Jean Poilu un habit et une épée, 164 ; Jean-le-paresseux se sert de son épée pour tuer son compagnon, le géant, 237 ; les diables jouent à l'épée dans un château hanté, 108-112 ; duel à l'épée entre Jean Poilu et le géant, dans un souterrain, 159s. (voir SABRE)
- ÉTOILE d'or dans le front d'une fillette, 253, 255, 268.
- ÉVANOUISSMENT ; le roi s'évanouit de douleur en donnant la main à son petit-fils, Jean Poilu, 142.
- EXIL de deux princes qui ont voulu se débarrasser de Ti-Jean, 40 ; Tommy, fils d'un paysan est exilé par le roi, 84ss.
- FÉE qui promet un enfant à une vieille femme, 57s ; une fée avait emmorphosée en perdrix verte la plus belle princesse du monde, 106, 117 ; une fée promet à une princesse deux enfants de grande beauté, 253, 255 ; une fée avertit un vieillard de l'arrivée de la princesse avec ses deux enfants, 258.
- FEMME de Ti-Jean mise à mort devant le roi, 201.
- FERBLANTIER. Voir MÉTIER.
- FLEURS. Voir BOUQUET.
- FOI DE géant, FOI de roi, voir SERMENT.
- FONTAINE d'eau merveilleuse, 27.
- FORCE ; héros de la force : Barbaro-les-grandes-oreilles, 57ss ; Ti-Jean Poilu, 137ss ; Grand-Cipine et Soudeur-de-Chaînes, 149ss ; claque (taloche) donnée au roi par Barbaro, 64, 69 ; le roi commande à son armée d'employer la force pour empêcher l'enlèvement de sa princesse, 137 ; Ti-Jean Poilu vient au monde avec une grande force, 138s.
- FORÊT ; une princesse trahie par sa sœur jalouse, s'exile longtemps dans une forêt, 254-265.

FORGERON qui fabrique la canne de Jean Poilu, 147s ; Jean-le-paresseux envoie le géant chez le forgeron, 226, 231s.

FORTUNE. Voir **RICHESSSE**.

FOUET ; Barbaro se fabrique un fouet avec la queue d'un diabolotin, 67s ; fouet magique qui fait cuire la soupe sans feu, 198s.

GALEUX ; le prince Galeux assigné à une princesse de grande beauté, 117, 120.

GÉANT pacifié par un repas sorti d'une serviette merveilleuse, 25s ; géant tué par Ti-Jean au moyen d'un sabre magique, 25s ; géants sortis d'une corne magique, 26s, 36 ; Ti-Jean rencontre trois géants qui l'aident à trouver la belle Perdrix Verte, 114-116 ; Ti-Jean rencontre deux géants, Grand-Cipine et Soudeur-de-Chaînes, 149s ; les trois géants arrivent à un château hanté, 151 ; géant qui héberge Jean-le-paresseux en le croyant aussi fort que lui, 222.

GRAND-CIPINE ; premier géant que Ti-Jean Poilu rencontre, 149 ; Bonnet-Rouge et Grand-Cipine se battent, 153s ; Grand-Cipine se fait recoudre le ventre par Soudeur-de-Chaînes, 154 ; recoud le ventre de Soudeur-de-Chaînes, 156.

GUERRE ; un cavalier mystérieux donne la victoire à un roi en guerre, 37 ; le prince, père de deux nouveau-nés, est à la guerre, 253.

HABILLEMENT ; habit de Barbaro-les-grandes-oreilles, 61 ; habit princier acheté par Tommy, 87-91 ; habit de prince apporté par un petit renard, 164 ; Ti-Jean arrive chez le roi, bien habillé 207 ; une paysanne procure des habits à une princesse et à deux enfants au sortir de la forêt, 266.

HACHE de Barbaro-les-grandes-oreilles, 59s ; hache commandée par Jean-le-paresseux, 226.

HISTOIRE du roi à la suite d'un banquet chez Ti-Jean, 38 ; histoire de Ti-Jean qui dénonce les fils du roi, 39.

HOMMES forts : Barbaro-les-grandes-oreilles, 58ss ; Ti-Jean Poilu, 138ss ; Grand-Cipine, 149 ; Soudeur-de-Chaînes, 150 ; Jean-le-paresseux et son compagnon, 222ss.

HONTE ; la princesse a honte de son fils Ti-Jean Poilu, 148.

HUMILIATION d'un roi devant des invités royaux, 197.

INSTITUTEUR chargé par le roi de chasser du royaume l'amant de la princesse, 82ss ; le directeur de l'école accepte d'instruire Ti-Jean Poilu, 144ss.

INSTRUCTION ; le roi décide de faire instruire Ti-Jean Poilu, 143.

INTELLIGENCE de Tommy, fils d'un paysan, 81, 85-92 ; Barbaro et Jean Poilu naissent doués de la parole, 58, 138 ; intelligence du Petit-Soleil d'or et de sa sœur, 259ss.

INTIMIDATION ; au cours d'un bal, de grands personnages tentent d'intimider deux enfants, 266s.

IVROGNE. Voir **BUVEUR**.

JALOUSIE ; deux géants jaloux de la force de Ti-Jean Poilu, 164s ; une princesse jalouse de sa sœur, 253s.

JARDINIER ; Ti-Jean, jardinier du roi, 33 ; vieux Pierrot, jardinier en chef du roi, 32.

JEAN ; Jean Poilu, père de Ti-Jean Poilu, 138-141 ; voir aussi **TI-JEAN**.

- JONC (bague) ; une princesse glisse son jonc dans le doigt de Ti-Jean endormi, 114 ; Ti-Jean, le nouveau cuisinier du château place le jonc de sa princesse dans une tarte, 119-121.
- JOUET ; Ti-Jean Poilu transforme un poêle à deux ponts en jouet, 139.
- JUMENT qui fabrique de l'argent, 197 ; Mlle Bourrique, jument de Ti-Jean, amenée au château en carrosse et installée dans la chambre du roi, 205.
- LABOUR. Voir CHARRUE.
- LAINE ; peloton de laine utilisée pour mesurer une brassée de bois, 224.
- LICORNE ; capture de l'animal par Jean-le-paresseux, 227.
- LIÈVRE qui conduit Ti-Jean vers la Perdrix Verte, 106s.
- LION ; Jean-le-paresseux et son compagnon s'emparent facilement d'un lion, 229s.
- LOUPS ; une mère en fuite avec ses deux enfants est inquiétée par des loups, 257.
- MARIAGE de trois princesses, 35s ; de Tommy et de Mary, 91s ; de la Perdrix Verte à Ti-Jean, 121 ; de Ti-Jean Poilu et de la princesse qu'il a délivrée, 166 ; Jean-le-paresseux épouse la princesse qu'il a délivrée avec l'aide d'un géant, 237 ; d'un prince et d'une princesse, 253 ; tentative de mariage entre le roi et Made-moiselle Bourrique, 205.
- MARY ; princesse amoureuse de Tommy, fils d'un paysan, 81-92.
- MENSONGES de deux géants à Ti-Jean Poilu, pour sauver leur réputation de force, 153s, 155.
- MESSAGE ; une princesse jalouse envoie un faux message à son beau-frère rendu en guerre, 254.
- MÉTIER de cordonnier, 105s ; de ferblantier, 105s, 290 ; de chasseur, 105ss ; de trois frères paresseux, 290ss.
- MONTAGE ; caverne de Jean Poilu sous une montagne, 137ss.
- MORT (la) ; un géant se donne la mort en voulant imiter Ti-Jean Poilu, 161s ; un géant provoque sa mort en entrant dans un tonneau pour imiter Jean Poilu, 163 ; roi jeté à l'eau dans un coffre, 208 ; un prince ordonne de faire mourir sa femme et ses enfants, 254.
- MORUE (Peau de) ; Ti-Jean Peau-de-Morue, 31s.
- MOUCHOIR ; une princesse démorphosée par Ti-Jean lui donne son mouchoir, 112 ; Ti-Jean, cuisinier au château, porte le mouchoir de sa princesse autour de son cou, 120.
- MOUCHES ; Jean-le-paresseux en tue 5000 d'un coup, 222.
- MOUSTACHES ; Grand-Cipine utilise sa moustache pour transporter des billots, 149 ; et pour se défendre, 154.
- MOYENS employés par la reine pour savoir qui a mérité sa princesse, 236.
- NAISSANCE du héros de la force, Barbaro, 58 ; de Ti-Jean Poilu, 138 ; du Petit-Soleil d'or et de sa sœur, 254.
- NAÏVETÉ du roi trompé à plusieurs reprises par Ti-Jean, 197, 199, 202.
- NOM énigmatique de Tommy lors de son départ pour l'exil, 84 ; nom de la fille de Ti-Jean révélé au roi, 217.
- NOURRITURE ; Ti-Jean nourrit son aigle qui le transporte au-dessus de la mer, 118s.
- NUITS ; Ti-Jean passe trois nuits au château hanté, 108, 110, 112.

- OBJETS MERVEILLEUX** (magiques) ; serviette qui donne de la nourriture, 24s, 26, 36 ; sabre magique, 25, 37 ; corne magique, 26s, 36 ; eau merveilleuse qui redonne la vue au roi, 21, 27, 28, 30 ; sifflet qui a la vertu d'appeler un petit renard au secours, 157, 163, 165 ; onguent merveilleux, 157, 163 ; fouet et chaudron de Ti-Jean pour faire cuire la soupe sans feu, 199s ; bouquin de pipe qui, d'après Ti-Jean, redonne la vie aux morts, 202s ; pomme dansante et eau merveilleuse rapportées d'un jardin magique, 260s ; oiseau de vérité, 262s, 268-270.
- OISEAUX** ; géant, roi des oiseaux, 116-119 ; l'oiseau de vérité fait connaître au prince la trahison dont il a été l'objet, 270.
- ONGUENT** merveilleux qui transforme Jean Poilu en beau prince et redonne vie aux masses de sel dans la cave du château, 157, 163.
- OR** ; tonne d'or et d'argent obtenu du diable, 67s ; or et argent trouvés dans la cave d'un château hanté, 157 ; le Petit-Soleil-d'or et la Petite-Étoile d'or, 253ss.
- OREILLES** ; héros dont la force réside dans les oreilles (Barbaro), 58ss.
- PACTE** de trois paresseux avec le diable, 289ss.
- PANCARTE** qui facilite l'arrivée de Ti-Jean chez les géants, 115-117.
- PARESSE** incorrigible de trois frères, 289 ; Jean-le-paresseux, 221-237.
- PARI** ; Ti-Jean Poilu gagne des paris contre trois géants, 159, 161, 163.
- PAUVRETÉ** d'un paysan dont le fils est amoureux de la princesse, 81, 84, 89.
- PAYSAN** ; Tommy, fils d'un paysan, devient amoureux d'une princesse, 81-91.
- PAYSANNE** (une) donne l'hospitalité à une princesse accompagnée de ses enfants, 265s ; une pauvre paysanne chasse ses fils de la maison à cause de leur paresse, 289.
- PEAU-DE-MORUE** ; Ti-Jean devenu Peau-de-Morue, 31.
- PERDRIX** ; la belle Perdrix Verte, 105ss ; la princesse Perdrix Verte reconnaît son amant au mouchoir noué autour de son cou, 120 ; le reconnaît aussi à son jonc (bague) retrouvé dans la tarte, 121.
- PET** ; le diable est invité à fabriquer une paire de chaussons en utilisant un pet, 292.
- PEUR** ; lorsque Ti-Jean Poilu arrive au collège, il effraie les élèves, 144s ; Grand-Cipine et Soudeur-de-Chânes ont peur de demeurer au château hanté, 151ss ; un géant a peur de Jean-le-paresseux, 222ss.
- PIERRE** (une) ; dans un château hanté, une pierre du foyer se soulève et le Bonnet-Rouge apparaît, 153ss.
- PIPE** (bouquin de pipe) ; objet magique qui, d'après Ti-Jean, peut redonner la vie aux morts, 202ss.
- POÈLE** à deux ponts qui sert de jouet, 139.
- POIL** ; homme aussi poilu qu'un ours, 138ss ; onguent merveilleux qui fait tomber le poil de Jean Poilu, 157, 163.
- POMME** merveilleuse qui danse, 259s, 266-270.
- PORTE** de la caverne de Jean Poilu, 137s ; Ti-Jean Poilu, à l'âge de quelques jours, pousse la porte d'acier avec sa main, 140 ; les portes du château hanté s'ouvrent magiquement, 151-153.
- POUVOIR** magique ; la belle Perdrix Verte ramène Ti-Jean à la vie, dans le château hanté, 109-112.
- PRÉDICTION** de l'enlèvement de la fille du roi, 137s.

- PRÉTEXTE** pour se débarrasser de Barbaro, le roi l'envoie atteler des chevaux indomptés, 64 ; l'envoie à une prétendue manufacture pour lui faire rencontrer la Bête-à-sept-têtes, 66 ; l'envoie chercher de l'or chez le diable, 67s.
- PRINCE** ; deux princes envoyés à la conquête de l'eau merveilleuse, 22ss ; trois princes courtisent les princesses du roi qui a recouvré la vue, 30 ; un des princes refusé par la princesse Cécile, 35 ; prince qui a l'intention d'épouser la princesse Mary, 89ss ; le prince Galeux désire épouser la belle Perdrix Verte, 117, 120 ; un prince commande de mettre à mort sa femme et ses enfants, 254.
- PRINCESSE** ; Cécile disparaît du château et est découverte plus tard, 21, 26s. Cécile épouse le jardinier du roi (Peau-de-Morue), 35 ; princes et princesses à la cueillette des noix, en forêt, 61ss ; Mary, princesse, devient amoureuse de Tommy, fils de paysan et parvient à l'épouser, 81-92 ; la plus belle princesse du monde fut emmorphosée en perdrix, 106 ; princesse enlevée par Jean Poilu et entraînée sous la montagne, 137s ; trois princesses gardées dans un souterrain par trois géants, 159-166 ; princesse délivrée par Jean-le-paresseux et un géant, 224-237 ; une princesse promet à son futur mari que ses enfants seront d'une rare beauté, 253s.
- PUISSANCE** ; le diable réussit deux besognes difficiles mais est impuissant devant la besogne proposée par un buveur, 291s ; puissance magique de la belle Perdrix Verte, 109-112.
- PUITS** ; Jean-le-paresseux veut déraciner le puits du géant, 223.
- PUNITION** ; deux princes malhonnêtes reçoivent de Ti-Jean une sentence d'exil, 40.
- QUEUE** ; Barbaro dompte facilement un cheval qui refuse le porte-queue, 65 ; Barbaro se fait un fouet avec la queue d'un diabolin, 67.
- RÉCOGNITION** ; la princesse reconnaît son amant Ti-Jean grâce à un mouchoir et un jonc, 120s ; une princesse et ses enfants retrouvent, au cours d'un bal, le prince qu'ils cherchent, 267-270.
- REINE** reçoit Barbaro et croit voir le diable, 63 ; elle encourage le roi à se débarrasser de Barbaro, 64s, 68 ; politique de la reine pour casser les amours entre Mary, sa fille, et Tommy, fils de paysan, 81-84 ; la reine, mère de la Perdrix Verte, essaie de consoler sa fille, 120. Une reine encourage son mari à assister à un festin, 137. Une reine ridiculise les naïvetés du roi, 196-202 ; reine tuée par son mari, 203.
- RENARD** vient porter secours à Ti-Jean Poilu, 163, 165.
- REPAS** ; Jean Poilu prenait un repas composé de petits enfants, 137s, 141 ; Ti-Jean Poilu prend son premier repas chez le roi, 143 ; au château hanté, Ti-Jean et ses compagnons reçoivent un repas mystérieux, 151ss ; repas merveilleux obtenu par la vertu d'une serviette, 25s ; repas du géant dans un dépotoir de boucherie, 234s.
- RÉSURRECTION** (simulée) de la femme de Ti-Jean, 202.
- RETROUVAILLES** ; une princesse et ses deux enfants retrouvent le prince qui a causé leurs malheurs, 266-269.
- RICHESSSE** ; lors de son départ, Tommy prend le nom de Pauvreté-Séparée-d'avec-la-Richesse, 84, richesse de Tommy après la mort de ses parents adoptifs, 86ss.
- ROI** ; roi aveugle, 21 ; recouvre la vue en utilisant l'eau merveilleuse, 30 ; roi offensé par le mariage de sa fille avec le jardinier, 35ss ; entrevue du roi et de Barbaro,

63 ; le roi prend différents prétextes pour se débarrasser de Barbaro 65-69. Un roi, inquiet des amours de sa fille, force l'amant à s'exiler, 81-84 ; plus tard, ce roi assiste, sans le savoir, au mariage de sa fille avec un paysan 90-92 ; un roi hésite à assister à un festin de peur que sa princesse soit enlevée, 137 ; le roi achète le bouquin de pipe de Ti-Jean, 202 ; le roi tue sa femme et sa fille, 203 ; le roi désire épouser la fille de Ti-Jean, 205.

RUSES (tours) ; Ti-Jean se montre rusé avec le roi, 195-208.

SABRE. Voir OBJETS MAGIQUES (merveilleux). Les diables, armés de sabre dans le château hanté, 112.

SALAIRE de Grand-Cipine, 149 ; de Soudeur-de-Chaînes, 150 ; salaire de Barbaro-les-grandes-oreilles, 63s.

SANG ; Ti-Jean place dans le cou de sa femme un bout de boyau rempli de sang, pour simuler un assassinat, 201.

SARCASMES ; remarques ironiques de la reine à l'égard des naïvetés du roi, 196-202.

SEAU ; deux tonneaux utilisés comme seaux par un géant, 222s.

SEL ; voyageur changé en masse de sel, 22s ; hommes transformés en masses de sel retrouvés dans la cave d'un château hanté, 156s.

SERMENT ; un géant se donne la mort à la suite d'un serment « Foi de géant ! », 160, 162s ; serment « Foi de roi ! », 21s, 23s, 30, 34.

SERVETTE merveilleuse donnée à Ti-Jean par une fée, 24 ; échangée pour un sabre et une corne, 25ss.

SIFFLET du géant qui appelle ses oiseaux, 116s ; qui a la vertu d'appeler un petit renard au secours, 157, 163.

SINGES ; une princesse, jalouse de sa sœur, fausse un message : deux singes au lieu de deux beaux enfants, 254.

SOLDAT. Voir CAVALIER.

SOLEIL ; Le petit-Soleil-d'or, 253ss.

SOMMEIL procuré par un ingrédient dissous dans le breuvage, 113.

SOUDEUR-DE-CHAÎNES, géant découvert par Ti-Jean Poilu, 150 ; recoud le ventre de Grand-Cipine, 154 ; fait recoudre sa blessure par Grand-Cipine, 156.

SOUPE aux pois préparée par Grand-Cipine dans le château hanté, 153s ; préparée par Ti-Jean dans un chaudron merveilleux (fouet), 199s.

SOURCE d'eau ensorceleuse, 22s ; source d'eau ordinaire gardée par une vieille femme (fée protectrice), 24 ; d'après la fée, un enfant viendra au monde quand la source sera brouillée, 57s ; source d'eau merveilleuse, 21, 27s.

SOURIS ; la Perdrix Verte traverse la mer dans un carrosse attelé de quatre petites souris grises, 112, 115.

TARTE ; un cuisinier fait une tarte dans laquelle il glisse le jonc de sa princesse, 119-121

TI-JEAN ; Ti-Jean Peau-de-Morue, 21ss ; Ti-Jean désigné pour rapporter l'eau merveilleuse, 23s ; Ti-Jean tue deux géants et délivre la princesse Cécile, 25-28 ; Ti-Jean, jeté à l'eau, parvient à une île déserte, 29s ; Ti-Jean, devenu jardinier du roi, épouse la princesse Cécile, 32-36 ; Ti-Jean déguisé en cavalier merveilleux, gagne la guerre, 37 ; Ti-Jean couche trois nuits dans un château hanté

- pour délivrer une princesse, la Perdrix Verte, 108-112 ; Ti-Jean Poilu, 137ss ; Ti-Jean-joueur-de-tours, 195ss ; Ti-Jean-le-paresseux, 221ss.
- TOMMY, fils de paysan, devient amoureux de la princesse Mary et finit par l'épouser, 81ss.
- TONNE d'or et d'argent obtenue du diable, 68 ; Barbaro rapporte une tonne d'or et d'argent à ses parents, 69 ; tonne d'or et d'argent trouvée dans la cave d'un château hanté, 157, 166.
- TOURS (ruses) de Ti-Jean à un roi, 195-208.
- TRAHISON ; la mère de Ti-Jean sert un somnifère dans le thé de son fils, 113 ; Jean Poilu est abandonné par ses compagnons dans le souterrain, 164s.
- TRAVERSÉE ; Ti-Jean traverse la mer sur le dos de l'aigle, 118-120.
- VACHES ; Ti-Jean fait croire au roi que la mer est habitée par des vaches et des chevaux, 208.
- VÉRITÉ ; oiseau de vérité rapporté du jardin magique par Petit-Soleil-d'Or, 262-270.
- VIEILLARD ; une mère, portant deux jeunes enfants dans ses bras, sollicite l'aide de trois vieillards qui vivent seul à seul dans la forêt, 255-258.
- VOITURE luxueuse de Tommy, lors de son retour d'exil, 87-92 ; carrosse tirée par quatre souris grises, 112, 115 ; barouche de Barbaro revenant de l'enfer, 68.
- VOYAGE ; Ti-Jean entreprend un voyage à travers le monde, 145 ; voyages de Tommy, fils adoptif d'un capitaine, 84-87 ; voyages maritimes à la conquête de l'eau merveilleuse, 22-30 ; voyages de Petit-Soleil-d'Or pour conquérir les objets rares, 260-264.

TABLE DES MATIÈRES

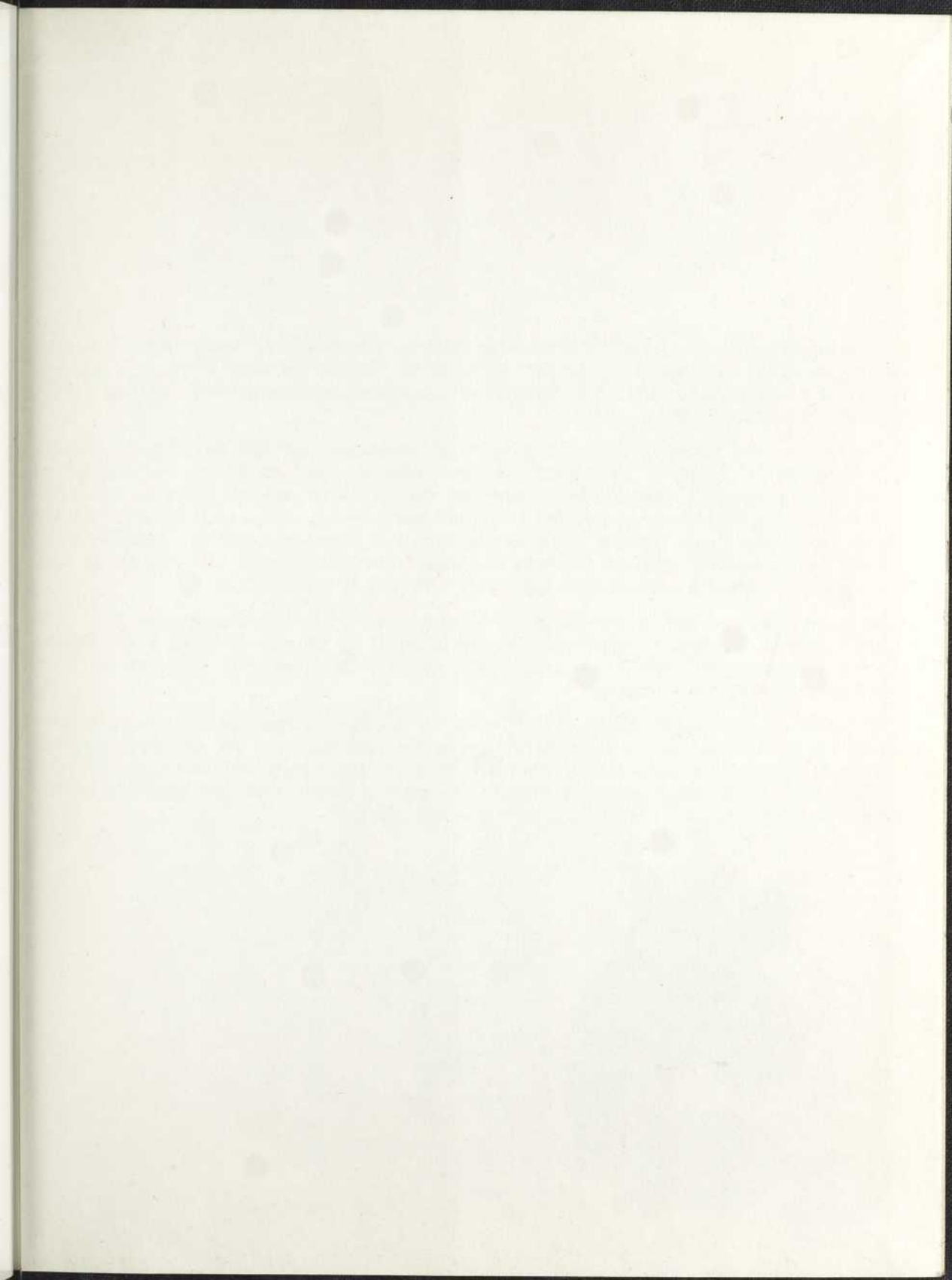
Introduction	15
Contes	
1 — Ti-Jean Peau-de-Morue (contes-types 551, 550, 314, 569)	
Texte remanié	21
Texte original	41
2 — Barbaro-les-Grandes-Oreilles (conte-type 650)	
Texte remanié	57
Texte original	70
3 — Tommy et Mary (Paysan et princesse) (conte-type 885)	
Texte remanié	81
Texte original	93
4 — La Perdrix Verte (conte-type 400)	
Texte remanié	105
Texte original	122
5 — Ti-Jean Poilu (contes-types 301, 650, 1088, 1960)	
Texte remanié	137
Texte original	167
6 — Ti-Jean-joueur-de-tours (contes types 1539, 1535, 1440)	
Texte remanié	195
Texte original	209
7 — Jean-le-paresseux (contes-types 1640, 1049, 850)	
Texte remanié	221
Texte original	238
8 — Le Petit Soleil... et la Petite-Étoile-d'or (conte-type 707)	
Texte remanié	253
Texte original	271
9 — Pacte avec le diable (contes-types 1176, 1178)	
Texte remanié	289
Texte original	293
Lexique	297
Index analytique	303

*Achevé d'imprimer à Montréal par Les Presses Elite
pour le compte des Éditions Bellarmin
le vingt-huitième jour du mois de décembre de l'an
mil neuf cent soixante-treize.*

Tome 2

Contes franco-ontariens

(Répertoire de : Alphonse Brault, Adélard Boulay, Éva Gagnon, Arthémise Côté, Marguerite Lemieux, Alexandre Jodouin, Joseph Mayer, Philomène Carrière)



Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le premier d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassément de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.